



HAL
open science

Des chameaux et des hommes

Jeanne Sébastien

► **To cite this version:**

Jeanne Sébastien. Des chameaux et des hommes : les voyages d'Odette du Puigauveau en Mauritanie (1933-1961). Sciences de l'Homme et Société. École nationale des chartes, 2019. Français. hal-04012976

HAL Id: hal-04012976

<https://enc.hal.science/hal-04012976>

Submitted on 3 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jeanne Sébastien

Diplômée de master

Thèse
pour le diplôme
d'archiviste paléographe
2019

DES CHAMEAUX ET DES HOMMES

LES VOYAGES D'ODETTE DU
PUIGAUDEAU EN MAURITANIE
(1933-1961)



TOME PREMIER

A la mémoire de Maude Rioux (1994-2015)

et de Jean-Yves Sarazin (1967-2016),

chartistes d'exception.

Remerciements

Notre gratitude va tout d'abord à M. Christophe Gauthier pour son aide dès notre première année d'École des Chartes, sa réactivité, ses conseils, son soutien à notre projet, et son attention à nos besoins tant scolaires que personnels. C'est grâce à lui que nous avons pu découvrir le Département des Cartes et Plans et Odette du Puigaudeau, et mener cette thèse à bien.

Nous remercions également Mme Hélène Blais qui a accepté d'encadrer notre travail de mémoire au Master d'Histoire Transnationale ENS – Énc. Nous la remercions pour sa disponibilité, sa rigueur et ses conseils avisés.

Merci aussi à Mme Monique Vérité, conservateur des bibliothèques, qui nous a longuement reçue à plusieurs reprises pour nous éclairer sur la personnalité d'Odette du Puigaudeau dont elle a rédigé une remarquable biographie. Nous avons été très touchée par sa gentillesse, son adaptation à nos besoins – nous la remercions particulièrement de nous avoir prêté les carnets de voyage d'Odette du Puigaudeau – et sa bienveillance devant le fait qu'une jeune chercheuse prenne la suite de son travail – alors que nous n'avons pas la même connaissance d'Odette du Puigaudeau qu'elle ni les mêmes perspectives de recherche.

Notre gratitude va ensuite à M. Olivier Loiseaux, conservateur en chef au Département des Cartes et Plans, pour son aide très précieuse dans le dépouillement et l'exploitation des archives d'Odette du Puigaudeau. Nous le remercions notamment de nous avoir communiqué avec gentillesse les originaux des photographies de notre voyageuse. Par la même occasion, nous remercions tous les personnes travaillant (ou ayant travaillé) au département des Cartes et Plans – spécialement Benoît Cote-Colisson – pour leur très aimable accueil à notre égard ; nous sommes très triste de quitter définitivement leur agréable compagnie.

Nous remercions M. Jean-Robert Pitte, président de la Société de Géographie, pour son accueil favorable à nos travaux et l'autorisation qu'il nous a accordée de photographier et reproduire dans cette étude les archives appartenant à la Société.

Merci également à M. Pascal Ory de nous avoir accueillie pour une intervention dans son séminaire de Master à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne. Ce fut une expérience passionnante et fructueuse grâce aux conseils qu'il nous a prodigués.

Merci à Mme Emmanuelle Giry, conservateur aux Archives Nationales, pour son aide dans nos recherches aux Archives nationales, à Mme Hélène Jacquemard, archiviste-paléographe, qui a facilité nos recherches au Muséum d'Histoire Naturelle, et à tout le personnel de l'École Nationale des Chartes pour son soutien constant pendant notre scolarité.

Un grand merci enfin à nos camarades de l'École des Chartes, à nos amis, et à notre famille, pour leur soutien sans faille dans les moments difficiles – ou non. Nous n'aurions pu aller bien loin dans notre travail sans eux.

Introduction générale

Il y a, sur la terre, une catégorie de gens très sympathiques : ceux qui adorent les voyages et qui n'ont pas d'argent pour en entreprendre. Pendant longtemps, ils se contentent d'écarter leurs yeux devant les vitrines des Agences Cook ou autres et de rêver avec concupiscence devant certains points de la carte : les Kerguelen, Zanzibar, Honolulu ! Et puis, un jour, le désir devient si impérieux que ces voyageurs *in partibus* trouvent, je ne dis pas *les* moyens, mais *le* moyen de partir¹.

C'est par ces mots que s'ouvre la conférence de Marion Sénones aux amis du Muséum d'Histoire Naturelle, le 22 décembre 1934. Marion Sénones et sa compagne Odette du Puigaudeau viennent de rentrer de près de 9 mois de nomadisation dans une colonie de l'Afrique occidentale française, la Mauritanie. Ils évoquent une invitation au voyage qui sera au cœur de notre étude sur Odette du Puigaudeau, cette grande voyageuse dont la vie nous est désormais bien connue grâce à la belle biographie² établie par Monique Vérité, mais qui reste néanmoins oubliée par le grand public.

L'appel au voyage de la conférence de Marion Sénones résonnait très fortement au début des années 1930, dans un monde où, grâce aux premiers développements de la culture de masse³, les voyageurs commençaient à pouvoir faire connaître très largement leurs exploits, mais il résonne avec autant de force aujourd'hui. Dans notre société mondialisée et irriguée par les nouvelles technologies, où le voyage est devenu tourisme, les voyages « vrais », de l'ordre de l'exploit, du record ou de l'aventure, retransmis au plus grand nombre grâce aux moyens de communication, attirent indéniablement nos contemporains. Les récits de voyage et romans d'aventures ont la cote en librairie, les Français suivent passionnément le Vendée Globe ou la Route du Rhum, le voyage à travers les chemins de France⁴ de Sylvain Tesson a retenu l'intérêt de la grande presse, et *L'Odyssee*, le biopic sur le commandant Cousteau, a obtenu un certain succès dans les salles. Cet attrait pour le voyage se vérifie aussi à l'international : les films et romans d'aventure et d'exploration sont légion, les destinations « exotiques » sont privilégiées par un certain nombre de touristes, et le monde suit en masse les voyages des astronautes de la Station spatiale internationale. Force est de remarquer, d'ailleurs, que le voyage qui attire, fait rêver, fascine, n'est pas le voyage au bord de la mer ou dans un pays voisin, mais le voyage qui

¹ SÉNONES, Marion, conférence du 22 décembre 1934, in *Marion Sénones Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

² VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau, une Bretonne au désert*, 1992, rééd. Paris, Payot-Rivages, 2001.

³ RIOUX, Jean-Pierre et SIRINELLI, Jean-François, *La Culture de masse en France de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.

⁴ TESSON, Sylvain, *Sur les chemins noirs*, Paris, Gallimard, 2016.

Introduction générale

implique un certain risque ou, au moins, se propose d'explorer des régions lointaines et, si possible, ayant une civilisation extra-européenne. Rédiger une thèse sur une grande voyageuse du XX^e siècle en Mauritanie, c'est donc se plonger dans des enjeux et des thèmes encore bien vivants ; c'est pourquoi nous espérons que, malgré sa dimension scientifique, cette étude pourra intéresser nos contemporains, même non historiens.

Avant d'aller plus loin, il convient de définir les deux termes essentiels pour notre étude, en l'occurrence ceux de voyage et d'aventure. Le terme de voyage paraît le plus facile à cerner : il est polysémique mais on voit aisément que le sens qui nous intéresse pour notre étude est le troisième sens du *Larousse*⁵ désignant « *l'action de se rendre dans un lieu relativement lointain ou étranger ; séjour ou périple ainsi fait* ». Cependant, ce sens recoupe des pratiques bien différentes. On peut d'abord distinguer le voyage contraint (pour son travail, pour des cérémonies familiales, ou l'émigration), du voyage de « loisir ». Odette du Puigauveau se situe dans la deuxième catégorie, même si elle prend quelquefois pied, par son travail scientifique, dans la première. Au sein de cette catégorie elle-même, les pratiques sont multiples : mais on peut communément distinguer, à la suite des historiens du voyage, le voyage touristique, pendant des vacances, à l'étranger ou au sein du pays d'origine, et le grand voyage ou voyage d'exploration qui prend à partir du XIX^e siècle de plus en plus d'ampleur, tant au niveau du nombre de voyageurs qui le pratiquent, qu'au niveau du retentissement dans le pays d'origine.

Au fil de nos lectures, comme on le verra plus en détail dans la partie historiographique de cette introduction, il est apparu que ce grand voyage n'est pas toujours un voyage dans une région totalement inconnue, une exploration au sens plein du terme. Mais il présente toujours quelques caractéristiques qui se retrouvent dans les définitions de tous les historiens du voyage. C'est un voyage long et lointain, pratiqué par des personnes qui ont le plus souvent les moyens financiers de le faire ou recherchent des patronages pour subvenir à leurs besoins (c'est le cas d'Odette du Puigauveau) ; c'est un voyage qui a des buts scientifiques ou littéraires collatéraux à l'envie d'évasion ; et c'est un voyage que, le plus souvent, les voyageurs restituent dans des œuvres (articles, photographies, peintures, livres), à leur retour⁶. Enfin, ce genre d'expérience viatique⁷ relève d'une pratique élitiste, revendiquée comme telle par les grands voyageurs, qui cherchent toujours à se placer dans une posture de distinction, notamment en se définissant « en

⁵ *Larousse* en ligne, édition 2018.

⁶ BROU, Numa, préface du *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, Paris, CTHS, 1988.

⁷ *I.e.* : concernant le voyage.

Introduction générale

creux » par rapport au reporter ou au touriste⁸. Ces critères nous permettent de discerner que c'est bien dans cette catégorie du grand voyage que s'inscrit Odette du Puigau, même si la pratique du voyage touristique l'influence sur certains points. On distinguera également « les voyages » et « le voyage », le deuxième terme désignant le concept qui sous-tend le premier ; autrement dit, ce premier terme interroge une approche théorique des voyages, le sens conceptuel de l'expérience viatique et l'histoire de ses représentations culturelles.

Le terme d'aventure est d'évidence plus difficile à cerner. Un des grands buts de ce travail sera justement de chercher à définir en quoi consiste l'aventure chez Odette du Puigau, de voir en quoi elle évolue chez elle, et comment la conception qu'a d'elle la voyageuse s'intègre ou non dans une époque donnée. On aura donc du mal à cerner exactement ce terme dès les premières pages de cette étude. Le *Larousse 2018*⁹ donne en deuxième sens la définition qui nous intéresse : « *entreprise comportant des difficultés, une grande part d'inconnu, parfois des aspects extraordinaires, à laquelle participent une ou plusieurs personnes* ». Cette définition est intéressante en ce qu'elle met l'accent sur la part d'inconnu qui semble caractériser pour le grand public l'aventure, et le caractère « élitiste » parce qu'extraordinaire de celle-ci. De plus, elle correspond bien aux voyages d'Odette du Puigau qui comportent à l'évidence une part de difficultés, d'inconnu, et un caractère extraordinaire aux yeux du grand public.

En revanche, les historiens du voyage et des pratiques de plein air – sport extrême notamment – que nous rapprocherions facilement aujourd'hui de « l'aventure » ne se penchent pas de façon méthodique sur les tenants et aboutissants de ce terme quand il concerne des « aventures vraies », véritablement vécues, à la différence des historiens du roman d'aventure, par exemple, qui s'intéressent plus à cette dimension conceptuelle. Ainsi, Jean-Yves Tadié explique dans son étude sur le roman d'aventures que « *l'aventure est l'irruption du hasard, ou du destin, dans la vie quotidienne, où elle introduit un bouleversement qui rend la mort possible, probable, présente, jusqu'au dénouement qui en triomphe* »¹⁰. On voit tout ce que cette définition peut apporter à notre réflexion, mais aussi ses limites : elle concerne la fiction, une fiction ordonnée par l'auteur et non pas une « aventure vraie ». Cependant, on peut retenir la dimension de « *l'irruption du hasard dans la vie quotidienne* » car elle nous semble être un

⁸ URBAIN, Jean-Didier, *L'idiot du voyage, : histoires de touristes*, 1991, rééd. Paris, Payot, 1993.

⁹ *Larousse* en ligne, édition 2018.

¹⁰ TADIÉ, Jean-Yves, *Le roman d'aventures*, Paris, PUF, 1982, p. 4.

ingrédient essentiel de la conception de l'aventure ordinairement reconnue et avancée par Odette du Puigauveau.

Toutefois, ce terme semble d'abord être un objet de problème plutôt que de définition. Si le voyage peut être assez facilement défini car il se réfère à une expérience concrète, délimitée dans le temps, l'aventure est un concept qui n'est pas directement relié à des faits facilement analysables par l'historien. Le terme d'aventure recouvre un grand nombre de réalités dont la diversité rend sa définition difficile. Il n'y a pas grand-chose de commun entre les « aventures » d'Alexandra David-Néel au Tibet ou celles de Tintin... et pourtant, un certain nombre de facteurs comme le risque, l'inconnu, l'imprévisible, s'y retrouvent. Dans le cas des grands voyageurs, l'aventure semble être liée de façon très étroite au voyage, et n'apparaître que lors de la réalisation de celui-ci. Il est cependant compliqué de cerner leurs liens exacts de façon globale, puisque chaque voyageur perçoit son « aventure » différemment.

Le lecteur peut alors légitimement s'interroger sur la pertinence de l'utilisation de ce terme d'aventure pour Odette du Puigauveau ; si nous nous en servons, c'est bien parce que notre voyageuse l'utilise elle-même, à de nombreuses reprises, dans ses écrits, et qu'elle cherche elle-même à définir le concept d'aventure dans la préface de *La Route de l'Ouest*, intitulée « *Présentation de l'Aventure* »¹¹. Nous étudierons ce texte plus en détail dans la dernière partie de notre thèse ; qu'il suffise à notre lecteur de savoir que pour notre voyageuse, l'aventure se caractérise en premier lieu par le « risque » qui lui donne tout son sens. Odette du Puigauveau se place donc ici dans une perspective élitiste – il faut avoir de la force pour prendre ce « risque ». Cependant, bien d'autres dimensions – notamment la dimension de gratuité – caractérisent l'aventure dans cette pratique hybride qu'est le voyage d'Odette du Puigauveau, et nous tenterons de les approcher au fur et à mesure de notre travail.

Il faut maintenant fournir un bref aperçu au lecteur des enjeux historiques de notre travail, c'est-à-dire des mutations survenues depuis 1930, dans les champs nous intéressant, qui mériteront notre attention et justifient notre étude, puisque celle-ci se situe dans une perspective historiographique : en étudiant les voyages d'Odette du Puigauveau, nous souhaitons apporter une modeste pierre à l'histoire du voyage et de l'aventure.

¹¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, (*Maroc-Mauritanie*), Paris, Ibis Presse, 2007 (1^e édition Paris, J. Susse, 1945), pp. 7-16.

Introduction générale

Dans les années 1930, au moment où Odette du Puigauveau part en Mauritanie, la pratique du voyage se démocratise avec les premiers congés payés. Ceux qui peuvent partir quelques jours sur les routes de France, voire à l'étranger, sont de plus en plus nombreux. En revanche, le « vrai » et « grand » voyage – symbolisé par quelques voyageurs et voyageuses très fortement médiatisés comme Paul-Émile Victor, Ella Maillart ou Alexandra David-Néel – est conçu par la majorité des Français comme un idéal, qu'ils essaient quelquefois d'atteindre, sans succès, lors de leurs vacances, mais qui reste réservé à quelques élus. Ces élus n'appartiennent pas forcément aux élites sociales mais mettent en œuvre une stratégie de distinction par rapport aux masses ; ces dernières la cautionnent inconsciemment. Cette stratégie de distinction, mise en évidence par Jean-Didier Urbain¹², c'est celle qui fait jouer l'opposition, difficile à définir quelquefois, du tourisme contre le voyage, c'est celle que les « touristes » eux-mêmes mettent en œuvre en moquant leurs congénères – « *de vrais touristes, ceux-là !* » – et en prétendant détenir, eux, la vérité du voyage. C'est dans cette distinction, et dans la comparaison avec d'autres grands voyageurs de son temps, que se trouvent souvent des indications intéressantes pour comprendre la conception qu'a Odette du Puigauveau du voyage et de l'aventure.

Les années 1930, ce sont aussi celles de l'apogée de l'impérialisme occidental, dans la lignée de l'Exposition coloniale internationale de 1931. Les voyages d'Odette du Puigauveau sont des voyages en « terre française » ; ils ne peuvent manquer d'être influencés par la présence française, l'idéologie coloniale... Les productions issues du voyage témoignent d'une étroite dépendance de l'expérience viatique d'Odette du Puigauveau vis-à-vis du système impérialiste. De plus, Odette du Puigauveau voyage entre les années 1930 et les années 1950, c'est-à-dire entre deux bornes chronologiques cruciales pour l'histoire des colonies, de l'Exposition coloniale aux premières indépendances. Le voyage se fait l'écho de ces changements, et apparaît comme un moment privilégié pour la « propagande » coloniale. L'étude de la vie d'Odette du Puigauveau permet alors d'éclairer certains aspects de l'histoire coloniale sous l'angle de l'histoire du voyage.

Enfin, les années 1930, ce sont les années clés de la naissance de la science ethnologique. Le Musée de l'Homme est inauguré en 1938 : tout un milieu d'ethnologues, d'ethnographes, de préhistoriens, d'anthropologues, s'y constitue autour de Paul Rivet ; Odette du Puigauveau y

¹² URBAIN, Jean-Didier, *L'Idiot du voyage...*

Introduction générale

prend pleinement sa place, par ses expéditions patronnées par l'institution. Elle participe aussi, par ses reportages, ses livres, ses photographies, à la constitution d'une connaissance scientifiques sur l'ethnie maure, sans toujours rester dans le cadre du Muséum d'Histoire Naturelle ou du Musée de l'Homme, notamment en se plaçant dans une posture de vulgarisation destinée au grand public, à une époque où le grand reportage, dans le sillage des voyages d'Albert Londres, est en plein essor. On voit donc dès lors se dessiner d'autres enjeux du voyage, qui se distinguent de l'aventure au sens de l'évasion qu'elle implique : des enjeux scientifiques et informatifs, intimement liée au journalisme et à la science ethnologique. Notre travail tentera donc d'établir le lien entre des voyages qui semblent, au départ du moins, relever d'une simple envie d'ailleurs, d'aventures, d'un tourisme lointain, et des enjeux ethnologiques et journalistiques importants.

Ce qui importe dans notre travail n'est pas de dresser un catalogue, même critique, des découvertes scientifiques faites par Odette du Puigaudeau, ni des parties de son œuvre où elle donne son opinion sur l'impérialisme occidental, mais bien de questionner la manière dont ses rapports au colonialisme, à la science et au journalisme influencent pratiques et conceptions du voyage – et, ce faisant, de fournir un éclairage sur l'histoire coloniale, l'histoire des sciences et l'histoire du journalisme par le biais de l'histoire du voyage.

L'intérêt de cette étude est enfin, grâce à des bornes chronologiques assez larges, de permettre d'apporter des éléments de réponse à la question de l'évolution des pratiques du voyage après la Seconde Guerre Mondiale. Question qui souffre, on le verra grâce à un point historiographique détaillé, sinon d'une certaine désaffection, au moins d'un manque de recul qui n'a pas permis la constitution de courants historiographiques conséquents.

Avant d'aller plus loin, un commentaire historiographique s'impose concernant les enjeux de notre travail.

Le sujet de cette étude regroupant, comme on l'a vu, des thématiques diverses, nous essaierons d'aborder, de façon nécessairement succincte, différents points historiographiques permettant de comprendre nos angles d'attaque. Cette étude ne rassemblera que les principaux ouvrages qui nous ont influencée ; les autres travaux dont nous nous sommes servis et qui seront

Introduction générale

cités au cours de notre étude sont tous réunis dans notre bibliographie¹³, auquel le lecteur se reportera.

Les voyages d'Odette du Puigau, voyages dans des colonies françaises, posent, dès la lecture des premières relations qu'elle en fait, la question de leur rapport avec le colonialisme. Cette question coloniale, malgré sa complexité, a fait l'objet de nombreuses études, et, récemment, d'un certain renouvellement. Un grand nombre de travaux, issus de différents courants, nous ont permis de construire notre réflexion. Ainsi, avant les premières indépendances, on peut citer l'ouvrage de Dominique O. Manonni, *Psychologie de la colonisation*¹⁴, qui forge notamment le concept de « situation coloniale » : ce concept nous a permis de comprendre les relations qu'Odette du Puigau a pu entretenir avec ses collaborateurs maures, et de saisir certaines remarques qu'elle leur prête dans ses récits. L'article fondateur de Georges Balandier, « *La Situation coloniale : approche théorique* »¹⁵, dans les *Cahiers internationaux de sociologie*, en 1951, a également influencé notre réflexion en ce qu'il nous a montré l'extrême diversité de ces « situations coloniales » et a permis de rendre notre vision des relations entre la voyageuse et les colonisés moins simpliste : on ne peut occulter les différences sociologiques entre les simples goumiers qui accompagnaient Odette du Puigau, ses « serviteurs » ou « cuisiniers », et les chefs maures qui l'ont reçue pompeusement dans les campements. Tous les événements mettant en lien voyageur occidental et colonisés relèvent donc de problématiques diverses selon les lieux et les personnes.

Cependant, la plupart des ouvrages écrits avant les indépendances sont aujourd'hui très datés et ne reflètent pas l'état des connaissances actuelles sur les cultures coloniales. Avec les indépendances, un certain tabou se met en place par rapport à ces questions, à cause d'une culpabilité naissante dans les anciens Empires coloniaux. Dans les années 1960, le milieu historique voudrait en finir avec une histoire de la colonisation qui soit elle-même partie-prenante de l'impérialisme. Dans ces années-là, les ouvrages nous ayant influencés sont celui de Charles-Robert Ageron, *France coloniale ou parti colonial ?*¹⁶, et celui de Raoul Girardet, *L'idée coloniale en France*¹⁷, une des premières histoires coloniales françaises qui se confronte

¹³ Voir le volume d'annexes.

¹⁴ MANNONI, Dominique O., *Psychologie de la colonisation*, Paris, Seuil, coll. « Esprit », 1950.

¹⁵ BALANDIER, Georges, « *La situation coloniale : approche théorique* », in *Cahiers internationaux de sociologie*, t. 11, Paris, PUF, 1951, pp. 44-79.

¹⁶ AGERON, Charles-Robert, *France coloniale ou parti colonial ?*, Paris, PUF, 1978.

¹⁷ GIRARDET, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, 1972, rééd. Paris, Hachette Littérature, coll. « Pluriels », 2005.

Introduction générale

aux questions culturelles. Ces études, même si elles sont un peu datées, nous aident néanmoins sur un plan méthodologique et factuel : la première nous a fait réfléchir sur les réseaux coloniaux qui ont pu se conjuguer pour favoriser les voyages d'Odette du Puigaudeau, compris comme voyages de propagande coloniale, et la seconde nous a montré la grande imprégnation de la France des années 1930 par l'idée coloniale, idée qui n'a donc pu manquer d'influencer les représentations mentales de notre voyageuse sur les pays visités.

Mais c'est véritablement dans les années 1980, avec les *post-colonial studies*, que l'histoire des cultures coloniales connaît un véritable renouvellement et prend vraiment son essor. L'ouvrage fondateur, qui nous a influencée sur certains points, est bien évidemment celui d'Edward Said, *L'Orientalisme*¹⁸ (complété plus tard par *Culture et impérialisme*¹⁹). Edward Said met en évidence pour la première fois la dimension culturelle de la domination coloniale ; en d'autres termes, il explique comment les différentes manifestations de la culture européenne sont partie prenante de la domination impérialiste sur les colonies, et fabriquent de toutes pièces un « autre » fantasmé pour mieux construire l'identité de l'Occident. En fait, ces discours sur le colonisé nous en apprennent bien plus sur le colonisateur. Même si cette approche est à nuancer, les idées d'Edward Said restent d'une grande aide conceptuelle pour analyser des œuvres comme celle d'Odette du Puigaudeau ; si nous avons laissé de côté l'idée de l'efficacité réelle de représentations fantasmées de l'Orient pour le processus colonisateur en lui-même, les définitions que Said donne de l'orientalisme nous ont beaucoup aidée à comprendre certaines descriptions étonnantes qu'Odette du Puigaudeau fait des colonies.

Dans la lignée des *colonial studies* qui ont succédé par réaction aux *post colonial studies*, un sous-thème de l'histoire coloniale, à savoir l'histoire des images coloniales, est particulièrement important pour notre travail, qui comporte l'étude de nombreux documents iconographiques. Un certain nombre de colloques se sont intéressés à la question de savoir comment les Européens représentent en images les colonies, notamment à travers la photographie et le thème du corps du colonisé. Ainsi, le colloque *L'Autre et nous* organisé en 1995 à Marseille sous le patronage de l'UNESCO²⁰, ou celui intitulé *Images et colonies : nature,*

¹⁸ SAID, Edward, *L'orientalisme : l'orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980.

¹⁹ SAID, Edward, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000.

²⁰ *L'Autre et Nous*, « Scènes et types ». *Anthropologues et historiens devant les représentations des populations colonisées, des « ethnies », des « tribus » et des races depuis les conquêtes coloniales*, actes du colloque organisé en février 1995 à Marseille sous le patronage de l'UNESCO, textes rassemblés par BLANCHARD, Pascal, BLANCHOIN, Stéphane, BANCEL, Nicolas, BOETSCH, Gilles, et GERBEAU, Hubert, Paris, Syros / Achac, 1995.

Introduction générale

*discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des africains et de l'Afrique en France de 1920 aux indépendances*²¹, organisé en 1993 à la Bibliothèque nationale par l'ACHAC, groupe de recherche travaillant notamment sur les représentations, les discours et les imaginaires coloniaux. Ces travaux ont influencé notre réflexion par les analyses passionnantes qu'ils font de l'iconographie coloniale : ils nous ont permis de décortiquer les photographies d'Odette du Puigaudeau mais également, en les mettant en relation avec ces dernières, les images utilisées dans ses textes.

Mettre en relation l'œuvre d'un particulier avec la propagande officielle n'est certes pas sans risques, ni sans limites, comme nous le verrons dans la première partie de notre étude ; cependant, cette posture se justifie par l'imprégnation des particuliers par les images officielles, et permet d'émettre des hypothèses fécondes. Les chapitres de ces études concernant le corps colonial nous ont été particulièrement utiles car cette question nous semble revenir souvent dans l'iconographie d'Odette du Puigaudeau ; mettre en perspective ses photographies avec les images officielles nous a permis de nous rendre compte à quel point l'œuvre de notre voyageuse passionnée par les Maures était originale, bien qu'imprégnée de schémas iconographiques relevant de lieux communs étudiés par ces historiens. Cependant, ces études sur les images coloniales ont pu être contestées par des historiens comme Emmanuelle Saada²², ce qui révèle un malaise historiographique par rapport à la question du corps colonial qui n'a toujours pas été dépassé à ce jour ; les positions d'Emmanuelle Saada et d'autres historiens nous ont permis de nuancer les hypothèses quelquefois déconnectées du réel de ces historiens du « corps colonial », et de comprendre plus finement les photographies d'Odette du Puigaudeau.

Les nombreux ouvrages consacrés à l'Exposition coloniale de 1931, et notamment celui de Benoît de l'Estoile²³, nous ont également influencée. Benoît de l'Estoile utilise des distinctions essentielles pour décrire la représentation de « l'Autre » par celui qui est parti « ailleurs » rapporter « chez Nous » un peu de cet « Autre ». La manière dont Benoît de l'Estoile manie ces concepts nous a aidée à analyser la posture d'intermédiaire qu'Odette du Puigaudeau,

²¹ *Images et colonies : nature, discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des africains et de l'Afrique en France de 1920 aux indépendances*, actes du colloque organisé par l'ACHAC du 20 au 22 janvier 1993 à la Bibliothèque Nationale, textes rassemblés par BLANCHARD Pascal, CHATELIER, Armelle, Paris, Syros / Achac, 1993.

²² SAADA, Emmanuelle, « 3. Un racisme de l'expansion. Les discriminations raciales au regard des situations coloniales », in Éric Fassin et al., *De la question sociale à la question raciale*, Paris, La Découverte « Cahiers libres », 2006, pp. 55-71.

²³ ESTOILE, Benoît de l', *Le Goût des autres, de l'Exposition coloniale aux arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007.

Introduction générale

en tant que voyageuse, a entre deux mondes, et la façon dont les représentations qu'elle se fait du colonisé s'inscrivent dans une distinction entre « *l'Autre* » et « *Nous* ».

Enfin, on s'est aussi inspirée dans notre travail des études concernant le « racisme » colonial et notamment son développement dans le milieu ethnologique. L'étude d'Alice Conklin sur le sujet²⁴ nous a particulièrement intéressée. En effet, l'historienne s'y penche de manière novatrice sur les évolutions du concept de race dans la science ethnologique depuis le XIX^e siècle, ce qui nous a permis d'en avoir une vision globale et de discerner l'inscription d'Odette du Puigauveau dans ce mouvement. A la lumière de cette étude et de celle de Carole Reynaud-Paligot sur l'antiracisme²⁵, il nous semble pouvoir dire qu'Odette du Puigauveau est toujours légèrement en retard sur son temps quant à l'antiracisme scientifique.

Les études sur le colonialisme que nous avons pu consulter sont donc nombreuses et relativement récentes, voire très récentes, même si elles ne départissent pas d'une inscription dans des débats actuels qui en font des travaux souvent politiquement marqués. En revanche, il nous semble que si la culture coloniale de la France des années 1930, à l'apogée de l'impérialisme occidental, a été très bien étudiée, celle de l'après-guerre et des années 1950, dans la période clé qui précède les indépendances, souffre d'une certaine déshérence. On ne connaît pas d'études se confrontant de manière approfondie aux sentiments des Français sur les colonies dans cette période de transition, alors même que la période postérieure, celle des guerres d'indépendances, a été très bien étudiée. Cette période mérite donc dans notre étude une place d'honneur. D'autre part, les études sur les sensibilités coloniales et les perceptions de la colonisation méritent encore, selon nous, d'être multipliées. On essaiera de participer à ce mouvement général par notre travail.

Sur les aspects plus factuels de la colonisation, on s'est appuyé sur des études comme celles de Catherine Coquery-Vidrovitch²⁶, qui sortent du « tout-événementiel » ou du « tout-politique » et se confrontent réellement au problème colonial dans son ensemble. Sur l'histoire de la Mauritanie, beaucoup de travaux très intéressants sur la colonisation sont malheureusement

²⁴ CONKLIN, Alice L., *Exposer l'humanité : race, ethnologie et empire en France (1850-1950)*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2015, trad. fr.

²⁵ REYNAUD-PALIGOT, Carole, *Races, racisme et antiracisme dans les années 1930*, Paris, PUF, 2007.

²⁶ COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, 1977 « *Mutations de l'impérialisme colonial français dans les années 30* », in *African Economic History*, t. 4, Université de Wisconsin - Madison, African Studies Program, 1977.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *L'Afrique occidentale au temps des Français, colonisateurs et colonisés, 1860-1960*, Paris, La Découverte, 1992.

en arabe. Cependant, nous nous sommes notamment aidée de la *Bibliographie générale de la Mauritanie*²⁷ établie par Mohammed Saïd Ould Hamody, et du travail de Geneviève Désiré-Vuillemin²⁸ (dans l'excellente collection Khartala).

Notre travail s'intéresse également à l'histoire de la constitution de la science ethnologique dans ces années clés qui voient notamment l'inauguration du Musée de l'Homme (1938). Ces questions épistémologiques ont fait l'objet d'un certain nombre d'études ces dernières années, maintenant que les historiens ont un peu plus de recul sur l'histoire de l'ethnologie. Nous nous sommes bien entendu référée à des synthèses un peu anciennes comme celles de Robert Lowie²⁹ pour avoir une vision générale sur les idées fondatrices de la discipline ethnologique. L'ouvrage de Christophe Bonneuil (*Des Savants pour l'Empire*³⁰) nous a ensuite permis de mieux saisir les liens qui pouvaient exister entre la science ethnologique et l'impérialisme, et donc, dans notre cas, de comprendre pourquoi les autorités politiques ont pu soutenir des voyageurs comme Odette du Puigaudeau ayant un projet scientifique : comme le dit Christophe Bonneuil, le colonisateur pensait que pour bien administrer les colonisés, dans une gestion paternaliste, il fallait les connaître, en particulier par la science ethnologique qui pouvait être appliquée au colonialisme.

L'ouvrage dirigé par Jacqueline Christophe, Denis-Michel Boëll et Régis Meyran (*Du folklore à l'ethnologie*³¹) nous a permis de mieux saisir où se situait la démarche d'Odette du Puigaudeau, entre recherche d'un folklore relevant du pittoresque et véritable démarche ethnologique. En son sein, le chapitre sur le Club des Explorateurs par Olivier Sirost nous a particulièrement intéressés dans son idée du lien primordial entretenu dans ce club entre le souci du corps, au moment où les loisirs et le sport se développent, et le souci « *d'enregistrer les traces d'un monde qui se meurt* »³², souci ethnologique par excellence ; cela nous paraît correspondre de façon pertinente au modèle viatique d'Odette du Puigaudeau.

²⁷ OULD-HAMODY, Mohammed Saïd, *Bibliographie générale de la Mauritanie*, Nouakchott, Centre culturel français, coll. « Connaissance de la Mauritanie », 1995.

²⁸ DÉSIRÉ-VUILLEMIN, Geneviève, *Histoire de la Mauritanie, des origines à l'Indépendance*, Paris, Khartala, 1997.

²⁹ LOWIE, Robert H, *Histoire de l'ethnologie classique : des origines à la Seconde Guerre Mondiale*. Paris, Payot, 1971, trad. fr.

³⁰ BONNEUIL, Christophe *Des savants pour l'Empire. La structuration des recherches scientifiques coloniales au temps de la « mise en valeur des colonies françaises »*, Paris, ORSTOM, 1991.

³¹ CHRISTOPHE, Jacqueline, BOËLL, Denis-Michel, et MEYRAN, Régis, *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 2009.

³² SIROST, Olivier, « *Le Club des Explorateurs* », *ibid.*

Introduction générale

On s'est aussi beaucoup inspirée du *Terrain des sciences humaines*³³ de Claude Blanckaert : l'historien y montre que le terrain est considéré au XX^e siècle comme le fondement de l'ethnologie, à cause de l'expérience d'observation participante qui s'y joue ; celui qui n'est pas allé sur le terrain ne peut pas être considéré comme un vrai ethnologue. Le fait d'avoir été sur le terrain ne fait pas pour autant d'Odette du Puigaudeau une ethnologue ; nous avons en revanche été influencée par le concept de « para-professionnels » que Claude Blanckaert utilise pour Maurice Delafosse, Alfred Grandidier, et Henri Duveyrier, pour la description de la position intermédiaire dans laquelle se trouve selon nous notre voyageuse.

Quelques travaux tout à fait novateurs se sont révélés essentiels pour nous. C'est notamment le cas des études d'Emmanuelle Sibeud sur l'africanisme³⁴. L'historienne y tente une histoire de cette discipline qui n'a eu de cesse de chercher à s'affirmer comme un champ autonome de l'ethnologie, en rapprochant le monde colonial du monde savant, dans une perspective utilitariste chère à Christophe Bonneuil (mettre le savoir au service de l'administration coloniale). Cette perspective s'inscrit également dans une recherche de légitimation des savoirs coloniaux, et cela nous a paru tout à fait intéressant dans le cadre de notre analyse sur une voyageuse qui, elle, cherche à légitimer son voyage par ces mêmes savoirs coloniaux, sans s'inscrire pour autant totalement dans cet « africanisme » décrit par Emmanuelle Sibeud, comme nous le verrons dans la deuxième partie de notre thèse.

C'est surtout l'ouvrage de Vincent Debaene, *L'adieu au voyage, L'ethnologie française entre science et littérature*³⁵, qui nous a beaucoup aidée à comprendre la façon dont Odette du Puigaudeau a pu concevoir son rapport à la science au sein de son voyage. Vincent Debaene part du fait que les ethnologues français envoyés sur le terrain avant 1939 ont presque tous écrit, en plus de leur production scientifique, un « deuxième livre », plus littéraire, ne respectant pas les formes de la monographie savante. Ainsi Leiris avec *L'Afrique fantôme* (1934) ou Lévi-Strauss avec *Tristes Tropiques* (1955). L'historien analyse dans son étude les tenants et aboutissants de cette posture étrange, alors que les ethnologues dont la profession est en plein essor ne cessent d'affirmer qu'ils ne sont pas des littérateurs ou des écrivains et que la science a quitté définitivement la littérature. L'ambiguïté de ce rapport au travail savant des ethnologues

³³ BLANCKAERT, Claude (dir.), *Le terrain des sciences humaines*, Paris, L'Harmattan, 1996.

³⁴ SIBEUD, Emmanuelle, *Une Science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Paris, EHESS, 2002.

³⁵ DEBAENE Vincent, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

Introduction générale

est étudiée longuement par Vincent Debaene et nourrit l'étude de la vie notre voyageuse qui, au contraire, passe du statut de journaliste et femme de lettres à celui de scientifique, grâce à la thèse qu'elle publie à la fin de sa carrière ; pourtant, la relation qu'elle entretient avec l'ethnologie ressemble à celle analysée par Vincent Debaene dans les « deuxièmes livres »...

Enfin, les récentes études sur le Musée de l'Homme nous ont beaucoup aidée à comprendre les liens d'Odette du Puigau deau avec ce milieu très spécifique. C'est d'abord le travail monumental d'Alice Conklin³⁶ dont on a déjà dit qu'elle nous avait influencée dans sa manière d'envisager les productions scientifiques au sein de réseaux interpersonnels et dans un cadre global de débats autour du « racisme scientifique » : cette étude nous a permis d'émettre des hypothèses sur ce qu'ont pu être les relations d'Odette du Puigau deau avec le Musée de l'Homme. C'est également le travail de Nélia Dias³⁷ (concernant le Musée d'ethnographie du Trocadéro, ancêtre du Musée de l'Homme) : à sa lumière, le Musée d'ethnographie nous a semblé en effet plus se rapprocher des conceptions scientifiques d'Odette du Puigau deau que le Musée de l'Homme, qui était peut-être un peu trop en avance sur les représentations culturelles de « l'Autre » que se faisait notre voyageuse. D'autres études sur les musées d'ethnographies nous ont également servi sur un plan plus factuel et le lecteur les retrouvera dans notre bibliographie.

Le troisième thème historiographique intéressant notre étude est bien entendu celui de l'histoire des voyages. Il a donné lieu à une historiographie abondante, trop abondante pour être en détail étudiée ici. On se concentrera donc sur les ouvrages ayant trait à l'histoire des voyages contemporains (XIX^e et surtout XX^e siècle), et en particulier ceux où les pratiques et les conceptions qu'ont les voyageurs et leurs contemporains du voyage sont étudiées. Ce n'est pas ce qui relève de l'histoire des découvertes, des « explorations » proprement dites, qui nous intéresse, mais bien ce qui tourne autour de l'histoire du voyage et de ses pratiques.

Sous cet angle, on réalise que si les ouvrages concernant les voyages sont abondants, ceux concernant *le voyage* le sont moins. En effet, les très nombreuses biographies de voyageurs – ou anthologies de ces biographies – qui jalonnent l'historiographie se cantonnent la plupart du temps à une approche chronologique des voyages, et n'exploitent pas une approche synthétique et globale *du voyage*, approche qui permettrait de dessiner une véritable chronologie de

³⁶ CONKLIN, Alice L, *Exposer l'humanité...*,

³⁷ DIAS, Nélia, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro*, Paris, CNRS, 1991.

Introduction générale

l'évolution du voyage, et non pas uniquement de faire des biographies de voyageurs. Et quand de rares ouvrages s'y intéressent, ils concernent plutôt l'époque moderne ou le début de l'époque contemporaine (XIX^e siècle). Ceux se rapportant au XX^e siècle sont beaucoup moins nombreux ; et ils ne vont pas plus loin que la Seconde Guerre Mondiale.

Nous citerons ici les principaux ouvrages qui ont influencé notre réflexion. Le travail fondateur pour nous est *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*³⁸, de Sylvain Venayre, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Grenoble, élève d'Alain Corbin. Dans cette étude brillante, Sylvain Venayre se confronte d'une façon novatrice à l'histoire culturelle du voyage : il montre comment on passe d'un monde où les « *blancs de la carte* » sont encore nombreux, et qui favorise donc la prolifération de voyages ayant un caractère d'exploration au sens propre du terme, à un monde d'où les « *confins* » ont disparu³⁹, et où le voyage ne recouvre donc pas les mêmes problématiques d'exploration, mais prend un caractère qui se rapproche plus de « l'aventure », l'aventure vraie, sportive, celle dont l'enjeu majeur est le dépassement de soi. Pour Sylvain Venayre, le fait que le monde entier ait été exploré et décrit suite aux grands voyages du XIX^e siècle puis au développement de l'ethnologie a donné naissance à l'aventure moderne, concept qui se traduit par des pratiques diverses dans lesquelles il nous semble possible d'inclure, dans une certaine mesure au moins, les voyages d'Odette du Puigaudeau.

La question du tourisme, qui dérive de celle de la conception du voyage, nous a aussi préoccupée, en ce qu'elle peut éclairer certains aspects de l'œuvre d'Odette du Puigaudeau. Sur ce point, l'ouvrage de Jean-Didier Urbain, *L'idiot du voyage : histoires de touristes*⁴⁰, nous a paru particulièrement pertinent. L'historien nous a convaincue par la description qu'il fait des différents milieux du voyage (la ville, le désert, etc), en leur appliquant un regard culturaliste fécond bien qu'à nuancer. Nous nous sommes également beaucoup inspirée de son idée d'une stratégie de distinction mise en place par les voyageurs par rapport aux touristes, puis par les touristes eux-mêmes par rapport aux « faux » touristes ; cette stratégie nous semble particulièrement présente dans l'univers d'Odette du Puigaudeau, qui a un côté prophétique indéniable dans sa personnalité. L'article plus ancien de Jean Cassou, « *Du voyage au*

³⁸ VENAYRE, Sylvain, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

³⁹ Se reporter au chapitre 9 de notre étude.

⁴⁰ URBAIN, Jean-Didier, *L'Idiot du voyage....*

Introduction générale

tourisme », dans le numéro 10 de *Communications*⁴¹, a également aidé à notre réflexion, sur un plan méthodologique, car il nous a montré que le touriste est celui qui s'intègre dans un groupe, qui a perdu la dimension individuelle du voyage, contrairement au voyageur ; en cela, Odette du Puigau, qui cherche toujours à voyager seule alors même qu'elle est une femme, se distingue parfaitement du touriste.

La question des nouvelles pratiques de plein air qui se mettent en place au XX^e siècle, pratiques qui influencent considérablement l'histoire culturelle du voyage et de l'aventure, a été bien étudiée dans le très beau livre dirigé par Daniel Denis et Christian Pociello aux Presses Universitaires du Sport, *A l'école de l'aventure, Pratiques sportives de plein air et idéologies de la conquête du monde (1890-1940)*⁴². Cet ouvrage a influencé notre réflexion car les auteurs y analysent les enjeux politiques des « aventures » autour du monde pour les grandes puissances occidentales ; quelle que soit la façon dont elles s'incarnent, elles représentent un capital symbolique de prestige pour les États, ce qui explique pourquoi ils les encouragent. Les analyses de ces sociologues et historiens nous ont donc aidé à comprendre les liens qui pouvaient exister entre notre voyageuse et les autorités.

D'autres questions gravitant autour de l'histoire culturelle du voyage, comme celle de l'avènement du grand reportage, nous ont intéressée : l'étude *Les journalistes en France*⁴³ de Christian Delporte nous a notamment permis de décrire le lien entre l'activité littéraire d'Odette du Puigau et son activité de journaliste (selon Christian Delporte, le reporter est toujours tributaire des codes littéraires, et cette dimension est bien présente dans le cas de notre voyageuse), et de comprendre combien le grand reportage était depuis le début du siècle indissociable du récit d'aventures et suscitait une compétition entre journalistes qui, selon nous, se retrouve à certains moments chez Odette du Puigau. Cette étude qui s'intéresse aux réseaux professionnels de journalistes nous a aussi permis de montrer qu'Odette du Puigau n'y pouvait être incluse et ne pouvait être définie comme une journaliste au sens plein du terme, à une période où cette profession s'est réellement constituée en tant que telle.

⁴¹ CASSOU, Jean, « *Du voyage au tourisme* », *Communications*, t. 10, Paris, Centre Edgar Morin, EPHE, Seuil, 1967, pp. 25-34

⁴² DENIS, Daniel et POCIELLO, Christian. (dir.), *A l'école de l'aventure, Pratiques sportives de plein air et idéologiques de la conquête du monde (1890-1940)*, Voiron, Presses universitaires du sport, 2000.

⁴³ DELPORTE, Christian, *Les journalistes en France, 1880-1950 : naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999.

Introduction générale

En nous rapprochant de la zone géographique qui nous intéresse, certains ouvrages sur les perceptions du Sahara nous ont influencée pour ce qu'ils laissent voir de ce qu'on peut appeler la « mystique du Sahara », autrement dit l'attrait de ce désert en particulier et des grands espaces en général, attrait qu'il faut prendre en compte pour expliquer la manière dont des voyageurs comme Odette du Puigauveau conçoivent et restituent leur expérience. L'ouvrage de Michel Roux⁴⁴, par exemple, nous a aidée à repérer les images venant d'un imaginaire collectif utilisées par Odette du Puigauveau pour décrire le Sahara ; ainsi, comme la plupart des auteurs, notre voyageuse réduit le désert à l'erg de sable et n'évoque presque pas le reg caillouteux ; et comme la plupart des auteurs encore, elle utilise l'image de la mer pour décrire le désert.

Le thème de la littérature de voyage a également retenu notre attention. Comme nous l'avons dit au début de notre introduction, nous nous sommes appuyée sur *Le Roman d'aventures*⁴⁵ de Jean Tadié pour tenter de définir les concepts que nous allons utiliser dans notre travail. Le colloque *Écrire le Voyage*⁴⁶ nous a permis d'accéder à une compréhension plus globale du concept même de littérature de voyage. L'article sur les préfaces des récits de voyage⁴⁷ notamment nous a montré combien ces textes étaient primordiaux dans l'analyse des récits de voyage, car ils permettaient de justifier une pratique qui ne va pas de soi ; l'idée de Jean-Claude Berchet selon laquelle le voyage est esthétisé à partir de Chateaubriand et selon laquelle le récit de voyage veut imposer un autre mode de présence au monde, un mode esthétique, a également éclairé certains traits d'écriture de notre voyageuse.

L'étude d'Odile Gannier sur *La Littérature de Voyage*⁴⁸ a introduit dans notre réflexion le concept d'imagologie, c'est-à-dire de relation entre un écrivain et un pays étranger ; cette notion permet d'étudier ce qu'un voyageur retient ou non de l'altérité du pays visité, et ce qu'il garde ou non de l'imaginaire collectif dont il est issu pour la représentation de cette altérité. Cette étude nous a également permis de clarifier l'idée du pacte de lecture qui existe entre le lecteur du récit de voyage et son auteur, et d'étudier la reprise des codes de ce pacte et du récit de voyage en général dans l'œuvre d'Odette du Puigauveau. Tous ces travaux sont à utiliser

⁴⁴ ROUX, Michel, *Le Désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)*, Paris, L'Harmattan, 1996.

⁴⁵ TADIÉ, Jean-Yves, *Le roman d'aventures...*

⁴⁶ *Écrire le Voyage*, actes du colloque organisé par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises du 21 au 23 janvier 1993, textes réunis par TVERDOTA, György, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1994.

⁴⁷ BERCHET, Jean-Claude, « *La préface des récits de voyage au XIX^e siècle* », *ibid.*

⁴⁸ GANNIER, Odile, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001.

Introduction générale

avec précaution, puisqu'ils n'émanent souvent pas d'historiens ; cependant, dans l'analyse d'une œuvre littéraire conséquente comme celle qui nous intéresse, leur prise en compte nous semble primordiale. Toutefois, comme dans l'histoire des voyages en général, on remarque un *gap* historiographique après la Seconde Guerre Mondiale.

Pour nous, la partie la plus intéressante de l'historiographie concernant le voyage se trouve être tout ce qui se rapporte au voyage féminin. Cela peut paraître évident, et pourtant, cela ne l'est pas tant que ça, puisqu'on verra que le fait qu'Odette du Puigaudeau soit une femme ne nous semble pas être l'angle à privilégier pour aborder ses voyages. Si l'historiographie des voyages au féminin a particulièrement retenu notre attention, c'est plutôt parce qu'elle se confronte vraiment aux problématiques culturelles du voyage, à la question de sa conception, de ses représentations... et cela à cause du fait que les sujets étudiés sont des femmes, pour qui le voyage implique le plus souvent, surtout au XIX^e siècle, une forme de justification. En étudiant la vie de ces voyageuses, les historiens sont obligés de se poser la question du « pourquoi » du voyage, puisqu'elle occupe une place souvent première dans leurs écrits.

Plusieurs travaux nous ont paru particulièrement pertinents car ils ne se limitent pas à des anthologies de vies de voyageuses mais se confrontent réellement à des questions conceptuelles sur les pratiques du voyage. Ils concernent principalement le XIX^e siècle, puisque ce siècle est vraiment celui du début du voyage pour les femmes ; on comprend donc que la question de la raison de leurs départs, si singuliers pour l'époque, ait beaucoup intéressé les historiens. Ces études qui se veulent théoriques se limitent d'ailleurs bien souvent à la question du voyage en Orient, et reprennent la plupart du temps le même type de thèmes, le plus connu étant celui du harem visité par les femmes⁴⁹. Pour tous ces auteurs, la perspective de genre est absolument indissociable de la question de la conception du voyage.

Ainsi, l'ouvrage de Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin*⁵⁰, nous a servi pour comprendre la position « masculine » qu'Odette du Puigaudeau adopte souvent dans ses voyages. Bénédicte Monicat dit en effet qu'une femme qui voyage aux colonies passe d'une posture de dominée en métropole à celle de dominatrice face aux colonisés, et que, ce faisant, elle a tendance à adopter des codes masculins. Dans le contexte du XIX^e siècle, la voyageuse

⁴⁹ On pourra voir sur ce point l'ouvrage de Barbara Hodgson, *Rêve d'Orient : Les Occidentales et les voyages en Orient, XVIII^e siècle – début du XX^e siècle*, Greystone, 2005 ; Paris, Seuil, 2006, trad. fr.

⁵⁰ MONICAT, Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture au féminin, voyageuses du XIX^e siècle*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996.

doit selon elle s'interdire d'être femme pour accéder à la reconnaissance, tant face aux colonisés que face à ses compatriotes. C'est cette posture qui lui permet d'investir des champs scientifiques, normalement réservés aux hommes. Cette analyse nous semble féconde pour comprendre l'expérience viatique d'Odette du Puigau. Bénédicte Monicat livre également des hypothèses passionnantes sur le « sous-texte » présent dans les récits des voyageuses, sous-texte qui comprend les images dont les voyageuses sont imprégnées, consciemment ou inconsciemment, les stéréotypes dont elles rendent compte et leurs présupposés autour de la vision de la femme. Ces concepts nous ont aidée à analyser l'œuvre d'Odette du Puigau.

L'étude qui nous a le plus influencée est sans conteste celle, récente, de Valérie Boulain, *Femmes en aventure : de la voyageuse à la sportive, 1850-1936*⁵¹. Dans ce travail magistral tiré d'une thèse, Valérie Boulain se confronte véritablement à la question de l'évolution des conceptions du voyage sur la période étudiée, en prenant des exemples précis mais en les inscrivant toujours dans un cadre théorique général. C'est ce cadre théorique qui nous paraît manquer à nombre d'études sur le voyage au féminin. L'historienne définit trois figures féminines qui se succèdent dans le temps : la grande voyageuse, l'exploratrice, et la sportive. Ces distinctions nous ont considérablement aidée à décrire les évolutions dans les pratiques du voyage chez Odette du Puigau - son chapitre sur notre voyageuse est d'ailleurs d'un grand intérêt. On peut simplement regretter que Valérie Boulain ne semble souvent voir le voyage féminin que comme un acte transgressif symbolique... autrement dit, qu'elle ne s'extrait pas de la problématique du genre.

Quelques points semblent demander un approfondissement particulier pour mieux comprendre cette historiographie du voyage. L'historiographie du voyage au féminin paraît être vraiment centrée sur la question de la transgression que représente le voyage par rapport à la condition féminine ; elle semble très tributaire des études sur les voyages du XIX^e siècle, siècle pendant lequel l'acte de voyager était effectivement, pour une femme, un acte transgressif par excellence. A partir des années 1930, la transgression nous paraît moins forte, même si elle est toujours présente ; on peut donc s'interroger sur la pertinence de garder cet angle d'attaque ; n'est-ce pas un peu réducteur ? On essaiera de s'en détacher dans cette étude, sans pour autant l'oublier, car il est vrai qu'il reste une clé de lecture fondamentale pour comprendre le voyage féminin.

⁵¹ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure : de la voyageuse à la sportive, 1850-1936*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

Introduction générale

De plus, l'historiographie du voyage souffre visiblement d'un manque concernant les voyages postérieurs à la Seconde Guerre Mondiale, surtout sur le plan conceptuel. Si quelques biographies existent, on a très peu d'anthologies, et aucun ouvrage se confrontant à la question de l'évolution des pratiques et des conceptions du voyage après la Seconde Guerre Mondiale, alors même qu'elles connaissent de 1945 à nos jours une très sérieuse évolution. Les quelques ouvrages sur le tourisme remédient quelque peu à ce manque, mais ils parlent du tourisme, justement, et non pas du « grand » voyage, même si la question de la pertinence de ces catégories se pose⁵².

Enfin, l'historiographie nous semble se diviser entre des biographies (ou anthologies de biographies), qui manquent d'un ancrage théorique fort sur l'expérience viatique en elle-même, et des travaux plus conceptuels, parfois remarquables, comme ceux de Valérie Boulain ou de Sylvain Venayre, mais aussi très transversaux, et qui manquent donc de temps et de pages pour s'appesantir de façon très approfondie sur un personnage en particulier. En d'autres termes, on manque d'ouvrages qui s'intéressent à un seul personnage, mais adoptant l'angle de la pratique et de la conception du voyage par ce personnage, et non pas un angle biographique, les biographes sacrifiant presque toujours à la dimension chronologique une dimension conceptuelle vraiment approfondie. On conçoit donc ainsi l'intérêt que peut représenter une étude comme la nôtre : puisqu'une très belle biographie, et de nombreux articles, ont déjà été consacrés à Odette du Puigaudeau par Monique Vérité, nous sommes en quelque sorte libérée des impératifs chronologiques et pouvons donc, à travers l'étude du fonds d'archives et des œuvres de notre voyageuse, nous plonger plus avant dans l'évolution des pratiques et des conceptions du voyage chez Odette du Puigaudeau.

Maintenant que nous avons fait ce détour historiographique, il nous faut examiner quelles seront les sources de notre réflexion⁵³. Elles sont abondantes, si abondantes que nous ne pouvons prétendre à en tirer un parti exhaustif dans cette étude.

Notre source principale est le fonds d'archives appartenant à la Société de Géographie et déposé au Département des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale de France. Monique

⁵² Le lecteur se reportera à l'ensemble de l'ouvrage de Jean-Didier Urbain précédemment cité, cette question étant au cœur de son étude.

⁵³ Pour un état des sources récapitulatif, on se référera au volume d'annexes.

Introduction générale

Vérité, ancienne conservatrice à la Bibliothèque Nationale, a convaincu Odette du Puigauveau de faire un premier don de ses archives à la Société de Géographie en 1987 ; le reste de ses archives a été versé à la Société de Géographie après sa mort, en 1991. La Société ayant déposé depuis 1942 ses archives au Département des Cartes et Plans, nous avons pu bénéficier de ces documents exceptionnels, grâce à l'aide bienveillante de Monsieur Olivier Loiseaux, conservateur en charge du fonds de la Société de Géographie, et de Monsieur Jean-Yves Sarazin, directeur du département, malheureusement décédé en septembre 2016.

Le fonds Puigauveau rassemble 167 ensembles de documents (cotes) :

- plus de mille pièces de correspondance
- environ cinq-cents coupures de presse concernant les missions d'Odette du Puigauveau
- deux-cents articles écrits par elle-même
- des textes de conférence, des manuscrits de nouvelles
- des notes ethnographiques et personnelles
- des documents administratifs
- des rapports de mission, des rapports scientifiques
- les éditions originales des œuvres d'Odette du Puigauveau
- plus de quatre-mille photographies, sur papier, plaque de verre, ou négatifs, certaines rassemblées dans des albums
- des planches originales de gravures
- et, enfin, les archives de Marion Sénones (articles, correspondances, nouvelles, dessins, gravures, documents personnels).

Ce fonds a été complété par d'autres ensembles, moins importants mais tout aussi intéressants. Ce sont tout d'abord les archives conservées au Muséum d'Histoire Naturelle concernant Odette du Puigauveau, principalement dans les correspondances scientifiques de l'abbé Breuil et de Théodore Monod. On y trouve aussi des tirés-à-part et des publications scientifiques d'Odette du Puigauveau destinées spécifiquement au Muséum. Ce sont aussi toutes les pierres taillées et autres objets préhistoriques rapportés par Odette du Puigauveau au Muséum (11115 objets catalogués et numérisés, sachant qu'on doit, selon les bibliothécaires du Muséum, supposer une perte), ainsi que les herbiers donnés à la section de Botanique du Muséum : environ trente spécimens ont été retrouvés dans la base de données du Muséum par

Introduction générale

les responsables de la section, mais là encore on peut supposer que la majorité des données a été perdue.

Odette du Puigauveau a également rapporté de ses missions nombre d'objets ethnographiques qui, étant dans les collections ethnographiques du Musée de l'Homme, ont été transférés dans celles du Musée du Quai Branly à sa création. Ils sont accompagnés de photographies prises par la voyageuse. On a pu recenser, avec l'aide des documentalistes du Musée du Quai Branly, un total de 189 objets, dont certains sont des objets « virtuels », c'est à dire catalogués mais non retrouvés dans les collections. Cette collection comprend des objets utilitaires de la vie quotidienne, bien sûr, mais également des bijoux, vêtements, jouets, des objets appartenant à la vie religieuse et artistique, ainsi que quelques maquettes (tente, maisons, nattes). Au Quai Branly, nous avons également consulté des fiches d'objets rédigées par Odette du Puigauveau, et quelques autres documents relatifs à ces collections.

Monique Vérité, la biographe d'Odette du Puigauveau, qui nous a aidée lors de nombreuses rencontres, a eu la gentillesse de nous prêter les carnets de voyages d'Odette du Puigauveau, rédigés au jour le jour, que la voyageuse lui a légués ; nous avons pu les consulter exhaustivement et en tirer parti.

Enfin, les sources de notre étude sont bien entendu les œuvres publiées d'Odette du Puigauveau : sept récits de voyage⁵⁴, un roman animalier (*Mon ami Rachid, guépard*⁵⁵), et une œuvre historique et politique (*Le Passé Maghrébin de la Mauritanie*⁵⁶). Ces deux derniers ouvrages sont des œuvres hybrides et plus difficiles à exploiter que les récits de voyage, qui donnent des informations précieuses tant dans leur structure que dans leur contenu, et même dans l'aspect extérieur de leurs premières éditions. Les œuvres publiées d'Odette du Puigauveau nous ont particulièrement intéressée au sein de nos sources car elles sont souvent l'occasion d'une véritable invitation au voyage, explicite ou non. On peut citer en complément les chapitres

⁵⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus à travers la Mauritanie*, Paris, Plon, 1936.

PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire des Dattes (Adrar Mauritanien)*, Paris, Plon, 1937.

PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, Paris, P. Tisné, 1941.

PUIGAUVEAU, Odette du, *Grandeur des îles*, Paris, Julliard, 1945.

PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest (Maroc-Mauritanie)*, Paris, J. Susse, 1945.

PUIGAUVEAU, Odette du, *Tagant, Mauritanie*, Paris, Julliard, coll. « La Croix du Sud », 1949.

PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste Maroc-Sénégal*, Paris, Plon, 1954.

⁵⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Mon ami Rachid, Guépard*. Paris, A. Michel, coll. « Scènes de la Vie des Bêtes », 1948.

⁵⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Passé Maghrébin de la Mauritanie*, Rabat, Ministère d'État chargé des affaires islamiques, 1962.

Introduction générale

de la thèse d'Odette du Puigauveau sur les coutumes maures, réunis de façon posthume par Monique Vérité⁵⁷.

Après avoir fait une rapide présentation de toutes ces sources, on aperçoit déjà la limite à laquelle nous sommes confrontée : l'importance numérique en est telle que nous ne pourrions pas les exploiter comme nous l'aurions voulu dans ce travail. Nos deux plus grosses contraintes se situent, selon nous, au niveau des œuvres d'Odette du Puigauveau (récits de voyage et nouvelles) et de ses photographies. Chacun de ces deux ensembles mériterait une thèse de doctorat à lui seul. Pour les photographies, nous avons également rencontré le problème suivant : beaucoup sont encore sur plaque de verre ; et les boîtes contenant des plaques de verre sont incommunicables, ce qui nous a empêchée de consulter les photographies sur papier qui pouvaient s'y trouver. De plus, de nombreuses boîtes de photographies n'étaient pas datées ; d'autres étaient datées mais de façon erronée ; on a néanmoins pu procéder à des recoupements convaincants, grâce à des photographies en double ou à des rapprochements entre plusieurs séries de photographies, et surtout grâce aux archives d'Odette du Puigauveau, et donc dater un certain nombre de ces photographies d'un voyage ou d'un autre. Cependant, les différents ensembles manquent souvent d'unité et de cohérence ; nous avons donc préféré nous concentrer essentiellement sur les quelques albums – datés précisément – que nous avons consultés. Cela nous a permis d'interroger non seulement les photographies en elles-mêmes mais également la façon dont Odette du Puigauveau les a choisies et triées.

Une autre limite de notre travail se trouve dans les sources qui nous manquent, en l'occurrence les films qu'Odette du Puigauveau dit avoir rapportés de ses voyages. Dans plusieurs des sources consultées, elle distingue en effet les films rapportés des photographies rapportées, sans qu'on puisse jamais savoir en quoi ils consistaient. Nous n'avons pas réussi à savoir si elle en avait projeté lors de conférences (quand on parle de projections dans nos sources, ce sont toujours des vues fixes). Monique Vérité elle-même n'a pas abordé le sujet avec Odette du Puigauveau et ne sait pas ce qu'il en est, même si elle pense, comme nous, que la voyageuse a bel et bien tourné des films. Ce ne serait pas étonnant, dans cette période où sont réalisés les premiers films ethnographiques, et cela expliquerait la distinction faite par Odette du Puigauveau dans ses écrits. Cependant, il est vrai qu'elle n'évoque pas ces films régulièrement, et qu'on n'en a pas retrouvé trace ; ils n'étaient ni dans ses archives, ni dans son

⁵⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Arts et Coutumes des Maures*, Paris, Ibis Presse, 2002.

Introduction générale

appartement à Rabat, ni chez les institutions auxquelles elle aurait pu les donner (Société de Géographie, Muséum, Musée de l'Homme...). Nous en sommes donc réduite aux conjectures, et entretenons l'espoir de les retrouver un jour ; s'ils existent, ils formeraient une source exceptionnelle.

Après cet *excursus* dans nos sources, il convient d'évoquer rapidement la vie de notre voyageuse, tout en rappelant que, pour plus d'informations, on peut se référer à l'étude de Monique Vérité⁵⁸ sur laquelle nous nous sommes entièrement fondée pour ce rappel biographique.

Odette du Puigaudeau naît le 20 juillet 1894 à Saint-Nazaire. Son père est Ferdinand du Puigaudeau (1864-1930), peintre de l'école de Pont-Aven et ami de Gauguin, sa mère Blanche-Henriette du Puigaudeau, également artiste-portraitiste, née van den Brouke (1874-1948) dans une famille flamande descendant de marins dunkerquois. Cette double origine, ainsi que l'enfance d'Odette du Puigaudeau dans le pays guérandais, influenceront profondément l'idée qu'elle se fait du voyage, comme elle le dit souvent dans ses œuvres.

Peu après la naissance d'Odette, la famille quitte Saint-Nazaire, où ils vivaient dans la maison de la mère de Blanche, pour un château à moitié ruiné, prêté par des amis à Rochefort-en-Terre. Au printemps suivant, la famille se déplace à Pont-Aven, où elle retrouve tout un milieu artistique. Par la suite, l'argent manquant, madame part pour l'Angleterre afin d'y éduquer une jeune fille, monsieur fait des allers-retours entre Pont-Aven et Paris, et Odette revient chez sa grand-mère, à Saint-Nazaire. Fin 1897, on se retrouve et on part vivre à Antibes, chez la grand-mère paternelle. D'autres départs suivent, dictés par les besoins d'inspiration artistique de Ferdinand, à Cagnes, à Sannois, près d'Argenteuil, puis à Saint-Cloud où le peintre rencontre ses premiers vrais succès. En 1906, la famille revient dans la presqu'île Guérandaise. Elle s'installe définitivement peu après dans le manoir de Kervaudu, au Croisic, qui sera la vraie « maison » d'Odette. On peut déjà tirer de cette enfance mouvementée un premier enseignement : le voyage est partie prenante de la vie d'Odette dès son commencement.

⁵⁸ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau...*

Introduction générale

Pendant son enfance à Kervaudu, Odette est élevée comme le fils que le peintre n'a jamais eu. C'est ainsi qu'elle apprend à tirer. Monique Vérité nous dit que « *ce rôle de fils, sans doute un simple jeu au début, devient une aventure qui l'entraîne au plus profond d'elle-même* »⁵⁹.

Odette est éduquée à la maison par ses parents, spécialement par sa mère qui possède le Brevet supérieur (mais elle vit l'année de ses dix ans chez les sœurs Augustines de Saint-Germain-en-Laye, à la faveur d'un voyage à Venise de ses parents). Elle passe une grande partie de son temps dans la nature, aux mystères de laquelle son père l'initie. Monique Vérité écrit que « *c'est là que se sont formés ses habitudes d'observation, son besoin de la précision, sa méfiance envers l'à-peu-près* »⁶⁰. Les sciences naturelles la fascinent visiblement, tant en ce qui concerne le vivant (plantes, animaux de compagnie), que le minéral. Elle lit également beaucoup ; Monique Vérité rapporte que sa lecture favorite a longtemps été le *Tour du monde de deux enfants*⁶¹. Jules Verne et Robert-Louis Stevenson l'influencent également. Si nous nous attardons sur ces goûts de la jeune Odette, c'est évidemment à cause de leur importance dans la formation de sa personnalité de voyageuse.

A Kervaudu, Ferdinand du Puigaudeau se soucie de donner à sa fille une éducation artistique poussée. Très jeune, elle se forme à l'art du dessin, dans lequel elle excelle ; elle dessine principalement petits animaux marins et insectes. Elle profite également de la compagnie des artistes et amateurs d'art se réunissant régulièrement à Kervaudu, dès que l'été revient.

En 1914, Odette a vingt ans. Elle voudrait aller soigner les blessés ; devant l'opposition de son père, qui ne considère pas cela comme convenable, elle exécute à Kervaudu de menues tâches pour l'hôpital. Malgré la guerre, la vie culturelle se maintient avec des artistes en permission, réformés, ou blessés ; elle reprend de plus belle avec l'armistice.

C'est dans ces années-là qu'Odette éprouve de plus en plus un besoin d'indépendance. Elle perçoit qu'elle n'a pas d'avenir au Croisic, chez ses parents. Mais son père, lui, veut garder celle qu'il considère plus comme son « fils » unique que comme sa fille auprès de lui. Trois ans plus tard, à 26 ans, elle prend finalement la décision, déchirante pour elle, et contre l'avis de ses parents, de partir pour Paris. Partir pour exister⁶², tel sera son leitmotiv sa vie durant.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 35.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 39.

⁶¹ *Ibid.*, p. 41.

⁶² *Ibid.*, p. 55.

Introduction générale

A Paris, après quelques semaines chez une tante, elle entre dans une pension d'étudiantes, et met à profit ses relations et ses talents de dessinatrice pour travailler dans les laboratoires du Muséum national d'histoire naturelle, de la Sorbonne et du Collège de France. « *Toutes ces activités, qui ne sont pour elles qu'alimentaires, sont vécues comme une sorte de tremplin pour l'aventure* », nous dit Monique Vérité⁶³. Elle pense à l'Antarctique, postule pour partir avec Charcot, qui refuse en arguant du climat des terres polaires qui serait inadapté à une femme, explore d'autres piste, sans succès. Après ces débuts difficiles, elle finit par trouver un emploi stable chez Mme Aimée Fournier⁶⁴, grande collectionneuse de papillons, qui cherche une dessinatrice pour sa collection. Le rôle de cette puissante protectrice sera primordial pour la suite de l'aventure.

En juin 1925, elle entre chez Jeanne Lanvin, qui lui confiera la direction de l'atelier de dessin ; on a gardé de cette période de superbes dessins de « femmes-papillons ». Odette, cependant, finit par détester vivement ce milieu qu'elle trouve factice et immoral. Sept mois plus tard, elle revient donc chez Mme Fournier. Elle, l'aristocrate, se sent à l'aise dans ce milieu mondain très fortuné, mais dont elle aime la luxueuse simplicité. Ces gens, comme le joaillier Cartier, « *habités par une sorte de native noblesse, n'auraient pas le sens de l'argent. Ils ne font pas les grands seigneurs, ils le sont, de naissance. Elle se sent bien des points communs avec eux* »⁶⁵.

Odette, dans ces années-là, habite rue Campagne-Première, dans un logement insalubre ; elle doit rapidement déménager et se met dans la tête d'acquérir une vieille péniche, qu'elle appellera le *Karet*, et qui sera acquise grâce à Mme Fournier, séduite par l'idée. Elle la répare pendant toute une année et s'y installe, à Port-Longchamp. Peu avant la guerre, le *Karet* est vendu et elle s'installe avec Marion Sénones au numéro 14 de la rue de Vintimille à Paris.

Durant toutes ces années, elle retourne aussi souvent que possible en Bretagne, où elle est accueillie très facilement par tous – sauf par ses parents, chez qui les séjours se font courts. Pour les Bretons, elle est « Perrine » ; les familles de pêcheurs, qu'elle appelle les « *gens simples* »⁶⁶, l'invitent très facilement. Elle aime partager leur vie simple et authentique. Son lien avec la Bretagne se renforce. Monique Vérité observe qu'elle aime à faire l'éloge des traditions

⁶³ *Ibid*, p. 63.

⁶⁴ Aimée Fournier de Horrack (1876-1952), entomologiste.

⁶⁵ *Ibid*, p. 69.

⁶⁶ *Ibid*, p. 75.

Introduction générale

matriarcales qui seraient la spécificité de la région⁶⁷. Paradoxe, nous dit la biographe, puisqu'elle met à l'honneur les modèles traditionnels des vies de ces femmes alors qu'elle-même s'en est totalement éloignée en endossant le rôle du garçon manqué. « *C'est pourtant sur ces îles au trésor qu'elle reprend vie. Là est son ancrage. Là vient se ressourcer et se rassembler celle qui est désormais en porte-à-faux, en mal de réconciliation avec elle-même et le monde* »⁶⁸.

Elle cherche aussi à embarquer pour la pêche ; elle obtient son livret maritime grâce à ses amies « Sinagotes » du golfe du Morbihan ; le 12 septembre 1928, elle est inscrite comme aide matelot au rôle de *L'Abbé de l'Épée*. Pendant trois saisons, elle mène la vie de la pêche au thon, sur *L'Abbé de l'Épée* d'abord, puis en 1929 sur le *Quatre-Frères*, pendant une campagne de trois semaines. La mer est pour elle une véritable évasion.

Le 15 septembre 1930, son père meurt ; cette disparition affecte beaucoup Odette ; mais elle coupe aussi les dernières attaches qui la liaient à Kervaudu. Après avoir organisé une rétrospective sur les œuvres de Ferdinand à la galerie Dru, à Paris, en mars 1931, elle se lance dans une carrière de journaliste. Dès ses équipées en mer, elle avait publié fin 1930 deux articles dans *L'Intransigeant* : le premier sur les thoniers⁶⁹, le deuxième sur le *Karet*⁷⁰. Ses débuts ont été remarqués. L'idée fait son chemin, elle pourrait en faire son métier et un prétexte pour partir. Ses premiers reportages se font en Bretagne, fin 1931, auprès des goémoniers qui ramassent les algues, puis de Mme Floc'h, femme de tête s'occupant dans sa ferme de quarante hommes, anciens forçats et vagabonds... Elle embarque ensuite sur le *Laurent-Emiliane* pendant une campagne de pêche au thon, avant de revenir à Paris, où elle se sent plus que jamais décalée. Sa carrière n'avance pas comme elle le voudrait, elle hésite, ne se sent pas de taille face au modèle de son oncle, Alphonse de Châteaubriant⁷¹.

⁶⁷ *Ibid*, p. 77.

⁶⁸ *Ibid*, p 79.

⁶⁹ PUIGAUDEAU, Odette du, « *Une femme avec les thoniers de Concarneau* », *L'Intransigeant*, 3 octobre 1930, in *Dossier de coupures de presses et d'articles d'Odette du Puigaudeau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷⁰ PUIGAUDEAU, Odette du, « *J'habite une péniche* » *L'Intransigeant*, 6 décembre 1930, in *Dossier de coupures de presses et d'articles d'Odette du Puigaudeau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷¹ Alphonse de Châteaubriant (1877-1951), écrivain, journaliste, cousin germain de Ferdinand du Puigaudeau, est l'auteur de *Monsieur des Lourdines*, prix Goncourt 1911, et préside pendant la Seconde Guerre Mondiale le groupe *Collaboration* et le journal *La Gerbe* (de juillet 1940 à mai 1941).

Introduction générale

Une rupture survient alors dans sa vie : la rencontre avec Marcelle Borne Kreutzberger⁷², journaliste d'un peu plus de quarante ans au journal *Ève*. Odette a été très floue avec Monique Vérité sur les quelques semaines qui ont précédé l'emménagement de Marcelle sur le *Karet*, le 24 avril 1932. Elle restera toujours sur la version du coup de foudre amical avec Marcelle, et conçoit « *les rapports affectifs hors des aspects charnels* »⁷³. Odette n'aime pas ce nom de Marcelle Borne Kreutzberger ; sur son injonction, Marcelle devient Marion Sénones. « *Avec Marion, Odette se découvre une même communauté d'éducation, d'idées, de goûts et d'esprit* » dit Monique Vérité⁷⁴. « *Elles partagent cette même ambivalence : elles ont acquis une liberté qui les place en marge, elles ont rompu avec le statut traditionnel de la femme, mère et épouse, mais elles ne sont pas pour autant en révolte contre la société. Bien qu'échappant aux conventions, elles les respectent* »⁷⁵. Marion se dit prête également à suivre Odette dans un grand voyage.

Odette vit désormais de son travail de journaliste ; elle écrit par exemple des articles sur des œuvres sociales (une école de puériculture, un centre de formation pour les tonneliers), elle interviewe des femmes comme Mme Saint-Just Péquart⁷⁶, archéologue, ou Éliane Basse⁷⁷, paléontologue ayant travaillé à Madagascar... Et, bien sûr, elle écrit sur les îles bretonnes.

C'est alors que l'envie de voyage se concrétise. Grâce à son livret maritime, Odette peut s'embarquer sur un bateau de pêche pour traverser la mer sans trop de frais. Elle a le choix entre les îles d'Amérique, les Canaries et l'Afrique. On verra plus tard pour quelles raisons elle choisit l'Afrique, et plus précisément, la Mauritanie. Ce territoire, composée à 9/10^e par le désert du Sahara, dont trois-quarts de la population sont des nomades (5% aujourd'hui) a été colonisé assez tardivement et les Français se sont vus opposer une longue résistance partie des confins algéro-marocains. La Mauritanie n'a le statut de colonie que depuis 1920, et ce n'est que le 31 mars 1934 que les troupes françaises du Maroc, d'Algérie et de Mauritanie font leur jonction au puits de Bel Guerdane. La capitale administrative, Saint-Louis, impulse économiquement et politiquement le sud du pays... mais le nord, désertique, est le pays du désert, des militaires, des

⁷² Marcelle Borne Kreutzberger, née le 8 juin 1886 à Neuilly-sur-Seine, morte le 3 octobre 1977 à Rabat ; pour plus de détails sur sa vie, se reporter aux pages 110-112 de la biographie d'Odette du Puigaudeau.

⁷³ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau...* p. 118.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 115.

⁷⁵ *Ibid.*

⁷⁶ Marthe Saint-Just Péquart (1884-1963).

⁷⁷ Éliane Basse (1899-1985)

Introduction générale

nomades Maures, et, dans l'imagination populaire tout du moins, des *razzia*⁷⁸. Odette du Puigauveau recherche donc la protection des autorités militaires avant de partir, et notamment celle du général Gouraud⁷⁹. Elle cherche aussi à « *doter son expédition de buts scientifiques* »⁸⁰ pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus tard, et obtient conseils et appuis de la part des chercheurs du Musée d'ethnographie, du Muséum d'histoire naturelle, et de la Société de Géographie... et également de revues comme le *Miroir du Monde*, *L'Illustration*...

Le 28 novembre 1933, elles quittent Concarneau à bord de la *Belle Hirondelle*, qui part pêcher la langouste verte le long des côtes mauritaniennes. Le 12 décembre 1933, elles font escale à Villa Cisneros, dans le Rio de Oro ; le 20, elles débarquent à Port-Étienne⁸¹, et y mettent à profit leurs lettres d'introduction. Le 5 janvier 1934, elles louent une « lanche » (un petit bateau) pour descendre jusqu'au cap Timiris ; après une escale dans la baie d'Arguin (là où s'échoua la *Méduse* le 3 juillet 1816), elles s'arrêtent à Memrhar où elles échappent de peu à une *razzia* et font leurs premiers pas à chameau. Le 17 janvier, elles arrivent à Nouakchott, où elles découvrent la vie de poste. Le 26 janvier, elles sont accueillies à Boutilimit par le chef local de la confrérie Qadiriyya, Abdallah Ould Cheikh Sidiya. Odette fait un aller-retour, seule, Marion étant malade, vers le campement de l'émir du Trarza, Ahmed Ould Deid, et les salines de Touidermi et N'Téret. Elle rejoint ensuite Marion, et la caravane se dirige vers le Sahel ; le voyage devient alors difficile, les incidents se multiplient avec l'escorte, le Sahel les met mal à l'aise. Pas question cependant de retourner sur leurs pas ; le 4 avril 1934, elles partent vers la passe de Tak-Tak puis vers le village de N'Dio, où elles font des recherches dans un village en ruine abandonné par les Gangara, dans les montagnes de l'Assaba.

Les ennuis de santé qu'elles subissent (Marion est malade, Odette souffre d'un panaris, d'un anthrax et de ganglions à l'aisselle), les obligent à s'arrêter à Kiffa pendant trois semaines, puis à descendre en camion à Kayes, d'où on conduit Odette à l'hôpital de Dakar, où on l'ampute d'une phalange au pouce. On leur conseille de rentrer en France, mais elles brûlent d'envie d'aller voir la *guetna*, la grande fête des dattes, sur le plateau de l'Adrar. Le 5 juillet, elles repartent donc par camion, en passant par Nouakchott et Akjoujt. Elles arrivent finalement à

⁷⁸ Pour les mots appartenant à la langue arabe, le lecteur se reportera au glossaire (Annexes).

⁷⁹ Henri Gouraud (1867-1946), s'illustre aux colonies, notamment en Afrique où il passe vingt ans, puis pendant la Grande Guerre. Il est haut-commissaire du gouvernement français au Levant de 1919 à 1923 puis gouverneur militaire de Paris jusqu'en 1937.

⁸⁰ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, p. 130.

⁸¹ Aujourd'hui Nouadhibou.

Introduction générale

Atar, où les relations avec les autorités militaires se révèlent compliquées. Elles réussissent néanmoins à visiter les palmeraies, puis obtiennent l'autorisation d'aller jusqu'à Ouadane en passant par Chinguetti, une des villes saintes de l'islam. En chemin, elles visitent les tombes *bafours* de Tanouchert. Elles ne restent que deux jours à Ouadane, car elles doivent rentrer à Atar sur l'ordre des autorités militaires. Elles trouvent néanmoins le temps de visiter, sur la route, des petits *ksour* dans les montagnes (comme Ksar-Teurchane, Azougui). Il est temps ensuite de rentrer en France, par l'Inchiri, région désertique où la chaleur au mois d'août est insupportable. Elles repassent par Akjoujt et traversent l'Inchiri en neuf jours, à marche forcée de nuit. Le 25 août, elles atteignent la baie Saint Jean. A Memrhar, une lanche les ramène à Port Étienne, où elles débarquent le 1^{er} septembre. De là, elles prennent un bateau espagnol pour Las Palmas, aux Canaries, où elles restent jusqu'à trouver, le 4 octobre, un bananier norvégien qui les ramène à Nantes.

Leur voyage a eu un écho certain dans la presse, et leur retour également. Elles reçoivent le prix Abel Jeandet, récompensant une première exploration, de l'académie de Mâcon. Elles organisent des conférences, participent en février 1936, au musée des Colonies, à une exposition consacrée au Sahara, par des prêts d'objets. Odette entreprend la rédaction de deux récits, *Pieds Nus à travers la Mauritanie*, préfacé par le général Gouraud (1936), couronné par l'Académie française, puis *La Grande Foire aux dattes* (1937), lauréat de la Société des gens de lettres. C'est une période faste.

Les deux voyageuses repartent le 14 décembre 1936 ; elles sont chargées de mission par les ministères de l'Éducation nationale et des Colonies et par le Muséum national d'histoire naturelle ; elles ont bien mieux planifié leur voyage que la première fois, et leur projet est plus important. Elles veulent rejoindre l'Adrar depuis les dernières montagnes marocaines, puis aller à Tombouctou par le Tagant et le Hodh, et monter depuis Tombouctou jusqu'aux mines de Taoudéni avec l'*azalai*, la grande caravane de sel ; elles traverseront ensuite l'erg Chech avant de rejoindre Tindouf, au Maroc. Cette boucle, à travers les régions les plus désertiques du Sahara occidental, est longue de 6500 kilomètres.

De Bordeaux, elles embarquent sur le *Marrakech*, et débarquent le 22 décembre à Casablanca. Le séjour les déçoit ; elles gagnent ensuite Rabat, où elles préparent leur voyage avec l'aide des autorités et de quelques civils. Le 31 décembre, elles rejoignent Marrakech en car, puis Agadir, puis Tiznit. Le 14 janvier 1937, elles prennent le car jusqu'à Foug El Hassan,

Introduction générale

repartent le 17 à chameau pour Akka, escortées par sept méharistes et cinq cavaliers, dans cette « zone d'insécurité » où on ne leur octroie qu'un temps de recherches réduit.

D'Akka, une voiture militaire les conduit à Tata, d'où elles partent pour huit jours dans l'erg Zemoul, à chameau, pour leurs recherches encore. Le 3 février 1937, un car les ramène de Foug el-Hassan à Tindouf. De là, elles partent pour l'Adrar mauritanien, soit 1200 kilomètres et un mois et demi à chameau, dans des conditions pénibles. Elles font escale à Aïn-ben-Tili. Le 29 mars, elles parviennent à Chinguetti, qu'elles quittent le 17 avril, pour arriver le 28 avril à Tidjikja, chef-lieu du Tagant. Elles sont forcées d'y rester quatre mois, à cause des grandes pluies d'hivernage, et en profitent pour travailler.

Le 20 août, elles repartent vers Tichit, où elles récupèrent le guépard, Rachid, qu'elles avaient adopté à Tidjikja et qu'elles voudraient offrir à Mme Fournier. Il fera avec elles le reste du trajet, dans une caisse à claire-voie, sur l'un des chameaux. Le 8 septembre, elles quittent Tichit ; sur le trajet, elles visitent de nombreux sites préhistoriques, et rencontrent une famille de *nemadi*, nomades vivant de la chasse avec leurs chiens.

Le 20 septembre, elles parviennent à Oualata, ville frontière entre Sahel et Sahara, ville de sédentaires, mélange de civilisations du Maghreb et du Soudan, où elles séjournent un mois. Odette s'intéresse de très près aux motifs muraux brunâtres ornant les murs des maisons, tracés par les femmes chaque automne, ainsi qu'à l'artisanat oualatin. Le 20 octobre, elles quittent Oualata pour Néma, où elles arrêtent, avec les autorités, la suite de leur voyage.

Le 4 novembre, elles arrivent à Tombouctou, d'où elles partiront le 19, avec leur cuisinier Khouirou, malgré de multiples difficultés. Leur but est de rejoindre aux puits d'Araouane l'*azalai*, une immense caravane qui, en avril et novembre, rallie Tombouctou à Taoudéni, et rapporte à Tombouctou des cargaisons de sel gemme. Le 25 novembre, elles sont à Araouane. Le 2 décembre, l'*azalai* part pour Taoudéni, qu'elle rejoint le 9, après cinq-cents kilomètres de marche. Quatre jours de halte, pendant lesquels Odette observe la condition des travailleurs des mines de sel. Le 14 décembre, l'*azalai* repart pour Tombouctou ; mais elles prennent la direction du nord-ouest avec un détachement du GN⁸² de Timétrine, à travers l'erg Chech. À Teghazza, une ancienne ville du sel, elles dégagent une petite mosquée avec l'aide du GN. Le 24 décembre, elles fêtent Noël avec six officiers, sous une petite tente, pendant une tempête de sable. Le 25,

⁸² Groupe Nomade (détachement militaire colonial).

Introduction générale

elles quittent leurs compagnons et rejoignent Chegga, où, épuisées, elles font halte une semaine, avant de rejoindre Tindouf, puis Tiznit, grâce aux camions de la Légion étrangère. Elles vont ensuite à Casablanca, où Rachid fait la une des journaux. Le 28 février, elles sont à Paris. Après ce voyage, Rachid vit avec elles jusqu'en février 1939, quand elles se résignent à le confier au zoo de Vincennes.

En juin 1939, nos deux voyageuses font à la commission de la Caisse nationale de la recherche scientifique une demande de mission de préhistoire dans les massifs du Tibesti et de l'Ennedi. Mais la déclaration de guerre tue ce projet dans l'œuf. Odette et Marion, alors au Croisic, accueillent des réfugiés, puis rentrent à Paris en octobre. Elles cherchent alors à créer, grâce à l'aide du Club des explorateurs et des voyageurs, un foyer pour les soldats originaires d'Afrique. Le projet n'aboutira pas, faute de soutien. Elles se tournent vers d'autres organisations, sans plus de résultats.

Face à cette déception, elles proposent en novembre 1939 un autre projet de mission dans le Sud marocain ; mais le résident général au Maroc s'y oppose. Monique Vérité en est réduite aux supputations, car Odette du Puigauveau dit et répète avoir été victime d'une cabale ; il est vrai qu'elle se fait beaucoup d'ennemis, à cause de son caractère autoritaire et de sa propension à la critique.

Le Sel du Désert sort en librairie le 10 juin 1940, chez l'éditeur Pierre Tisné, dans un climat qui, on s'en doute, n'est pas propice à son succès. Odette et Marion, devant l'avancée des Allemands, cherchent à gagner la Bretagne, sans succès. Le 29 juin 1940, elles sont de retour à Paris. Elles cherchent alors à concrétiser leurs envies d'un projet utile à la collectivité : le Service féminin français, œuvre de guerre en direction des prisonniers, est créé en août 1940, en accord avec le Club des explorateurs. L'association, qui connaît de multiples difficultés, est dissoute en tant que mouvement organisée en octobre 1941, mais le service de « marrainage » en direction des prisonniers sans famille subsistera jusqu'à la fin de la guerre.

En décembre 1941, l'espoir renaît : Odette reçoit une commande des éditions Grasset pour un ouvrage sur le chemin de fer transsaharien et la Société d'irrigation du Niger. Elles traverseraient l'Algérie et le Soudan. Le contrat est signé en février 1942. Elles sont soutenues par Vichy. Odette veut en même temps remplir des objectifs personnels d'archéologie et d'ethnologie dans les régions de Oualata et Tichit ; le CNRS lui accorde une subvention en ce sens. Suite à de nombreux retards administratifs, elles prennent leurs billets de train pour le 9

Introduction générale

novembre ; mais, dans la nuit du 7 au 8, les Américains débarquent en Afrique du Nord, occupant le Maroc et l'Algérie. Le 14 novembre, malgré les affirmations des autorités selon lesquelles plus aucun bateau ne circule, elles se rendent tout de même à Marseille, dans l'espoir de gagner Alger *via* les rapatriements pour l'Algérie. Le succès ne sera pas au rendez-vous. Après un séjour à Beauvallon, dans la villa du directeur du bureau des éditions Grasset à Vichy, elles rentrent à Paris, le 10 juin 1943.

Elles reprennent alors leurs activités de « marrainage ». Les livres d'Odette ne sont pas rentables ; elle décide, sur le conseil du professeur Basset⁸³, de s'inscrire à un doctorat sur un sujet concernant les coutumes des Maures. Soutenue par Marcel Griaule, elle obtient une bourse en mai 1944, et s'inscrit à un cours d'arabe auquel elle ne se rendra jamais.

A la Libération, elles dissolvent la section de « marrainage » du SFF, avant de prendre la responsabilité, à la demande du service des affaires musulmanes du ministère de la Guerre, d'une section de parrainage de soldats nord-africains de février à juillet 1945. *La Route de l'Ouest* et *Grandeur des Iles*, sur les îles bretonnes, paraissent en 1945.

Surviennent alors des tensions avec Paul Rivet, au musée de l'Homme ; Odette apprend que sa bourse du CNRS est ajournée, pour raison d'enquête, sur l'intervention de l'ethnologue. Des soupçons pèsent sur ses activités pendant l'Occupation ; elle constitue après coup un dossier pour se défendre. Monique Vérité, qui a bien étudié cette affaire, dit que par moment, « *on frôle la névrose de persécution* »⁸⁴. « *Dernier coup de théâtre* »⁸⁵, toujours selon Monique Vérité, elle rejoint le Parti communiste français, qu'elle quittera deux ans plus tard.

C'est après la publication de *Mon ami Rachid, guépard*, en 1948, que se situe leur troisième voyage. Odette et Marion souhaitent finir les recherches commencées lors du précédent voyage dans la vallée du Draa, l'oued Aghemanou, les oasis du Bani, et elles voudraient séjourner dans l'Adrar ou à Oualata pour compléter leur ouvrage d'ethnographie. Elles sont chargées de mission, sans subventions, par le ministère de la France d'outre-mer. Le Musée de l'Homme, à cause de leurs mauvaises relations d'alors, ne leur accorde rien. Elles ont cependant les encouragements de Théodore Monod⁸⁶, directeur de l'IFAN, et des appuis auprès

⁸³ André Basset (1895-1956), spécialiste de linguistique berbère.

⁸⁴ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, p. 296.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 297

⁸⁶ Théodore Monod (1902-2000), naturaliste, géologue, devient directeur de l'Institut d'Afrique Noire (créé en 1936) en 1938, poste qu'il occupe jusqu'en 1963. Il est considéré comme l'un des plus grands spécialistes français du Sahara. Odette du Puigauveau fut très amie avec sa femme, Olga Monod (1900-1980).

Introduction générale

du Protectorat français au Maroc et notamment du général Juin⁸⁷, résident général au Maroc. Le gouverneur de la Mauritanie leur verse une subvention, ainsi que l'AOF qui leur octroie un titre de mission.

En décembre 1949, après le lancement de *Tagant* aux éditions Julliard, elles quittent Bordeaux pour Casablanca, puis Rabat, Marrakech, et Agadir, où les difficultés commencent : elles n'ont pas été annoncées aux autorités, qui les reçoivent mal. Les logements leurs sont loués à des prix élevés, les tarifs de location des chameaux doublés. Elles doivent, faute de temps, de titres de mission, et de bonne volonté des autorités, renoncer à leurs projets littéraires ; elles n'arriveront qu'à remplir leur programme de fouilles dans la région de Goulimine puis de Foul-el-Hassan.

Le 13 juin 1950, elles quittent Agadir pour rejoindre Atar, en camion. Atar, on le verra, qu'Odette regarde avec un désenchantement profond. Pourtant, elles retrouvent une atmosphère familiale dans le milieu des officiers dirigeant le chantier de la « Piste », route qui doit relier le Maroc au Sénégal par la Mauritanie. Ce sera le sujet du livre tiré de ce voyage. Elles restent un an à Coppolani-Jreïda, près de Nouakchott, chez le capitaine de la Piste, de qui Odette du Puigauveau tombe amoureuse, au point de chercher un poste d'institutrice au Maroc pour pouvoir rester près de lui. Ce projet reste sans suites.

En juin et juillet 1951, Odette travaille sur les archives de la Piste à Saint-Louis, tandis que Marion expose ses dessins à Saint-Louis et Dakar et y fait des conférences. Elles rentrent à Paris en avion fin septembre 1951.

Odette reprend alors sa thèse d'ethnologie, sous le patronage du CNRS. Parallèlement, pour compléter sa rémunération de doctorante, elle se tourne vers la radio. *La Piste* sort début 1954. Elle prépare deux volumes qui n'aboutiront pas sous forme livresque : *Les Maures de la vallée du Draa*, et *Le Désert où souffle l'esprit*. Divers autres projets l'occupent, notamment la traduction d'un livre écrit par l'explorateur Robert Bontine Cunninghame Graham⁸⁸. Marion Sénones réalise plusieurs expositions et de nombreuses conférences.

⁸⁷ Alphonse Juin (1888-1967) est l'un des grands généraux de l'Armée de la Libération. Après avoir été résident général au Maroc de 1947 à 1951, il est élevé à la dignité de maréchal de France en 1952.

⁸⁸ Robert Bontine Cunninghame Graham (1852-1936), explorateur écossais, homme politique et journaliste.

Introduction générale

Odette s'active également sur la scène politique ; elle se veut défenseur de la culture maure en danger et publie nombre d'articles contre l'exploitation des sous-sols de la Mauritanie pour son cuivre et son fer, contre le découpage en départements des colonies, puis contre la perspective d'un essai atomique au Sahara. Ses positions politiques évoluent après 1956 dans le sens d'un rattachement de la future Mauritanie indépendante au Maroc, ce qui lui vaut de se couper de ses amis mauritaniens.

Début 1960, à l'occasion de la préparation d'une grande exposition sur le Sahara au Musée de l'Homme, l'association PROHUZA (Centre d'études et d'informations sur les problèmes humains dans les zones arides) l'envoie en mission en Mauritanie pour acheter des objets ethnographiques qui viendraient compléter les collections du Musée pour l'exposition. Ce sera son dernier voyage. Le 13 janvier 1960, elle part en avion pour Dakar, puis Nouakchott, Tidjikja et Boutilimit. Elle est déçue par la modernisation de la Mauritanie et n'y reste que cinq semaines, puis, à Paris, travaille à la préparation de l'exposition. Préparation pendant laquelle elle se sent ostracisée ; elle se brouille également à cette période avec Mokhtar ould Daddah⁸⁹, premier président de la Mauritanie et un ancien ami. Le 28 novembre 1960, la Mauritanie devient indépendante ; Odette du Puigauveau n'y retournera plus.

Cependant, son expérience africaine n'est pas finie. En février 1961, le ministère marocain de l'Information, des Beaux-Arts et du Tourisme invite Odette à venir travailler à la radio-télévision marocaine dans le cadre des efforts pour rattacher la Mauritanie au Maroc. Odette part rapidement à Rabat, seule dans un premier temps. On lui promet qu'elle pourra poursuivre ses recherches, publier sa thèse, organiser des expositions, créer un musée du Sahara. Elle rentre à Paris en avril, pour repartir en mai avec Marion et s'installer définitivement 3, place de Séfrou à Rabat. Mais plusieurs difficultés surgissent, politiques notamment, dont fait largement état Monique Vérité. *Le Passé Maghrébin de la Mauritanie*, œuvre de propagande utilisant l'Histoire pour promouvoir le rattachement au Maroc, sort en 1962 ; il est rapidement retiré des ventes suites aux évolutions des positions politiques du gouvernement marocain par rapport à la Mauritanie. Son contrat avec la radio-télévision marocaine est résilié en 1963. En octobre, elle réussit à intégrer le service Étude et Documentation du ministère de l'Information, où elle n'est d'abord qu'une petite employée. Marion Sénones connaît des difficultés du même ordre.

⁸⁹ Mokhtar ould Daddah (1924-2003), fonctionnaire colonial sous l'administration française, puis Président du Conseil de gouvernement de la Mauritanie en 1958, devient de fait Premier ministre de la République Islamique de Mauritanie (R.I.M.), lors de l'autonomie adoptée par référendum en novembre 1960. Il est élu président de la R.I.M. en 1961.

Introduction générale

En 1964, on fait appel à elles pour organiser la visite d'André Malraux au Maroc, et plus précisément celle de l'oued Tamanart, près de Foum-el-Hassan. En 1966, Odette est affectée au ministère de l'Éducation nationale, à la direction des Affaires culturelles. En 1970, et c'est son dernier poste, elle est nommée chef du bureau de préhistoire du musée des Antiquités, bureau où tout est alors à construire. Elle s'y investit néanmoins totalement. En 1977, elle est à la retraite ; Marion Sénones meurt le 3 octobre 1977. En 1980, Odette rédige le cinquième chapitre de sa thèse sur l'artisanat maure ; les autres parties, concernant l'élevage, l'agriculture, la chasse, la pêche, ne seront jamais terminées. Après avoir rencontré Monique Vérité de nombreuses fois, elle meurt à Rabat le 18 juillet 1991.

Cette vie extrêmement longue et féconde ne permet pas de l'inclure toute entière dans le périmètre contraint de notre thèse d'École des Chartes. De plus, il serait dommage de prendre un curseur aussi large alors même que l'intérêt de notre étude est de se libérer des impératifs biographiques pour se concentrer sur les pratiques du voyage et de l'aventure chez Odette du Puigau. Il importe donc de définir des bornes chronologiques pertinentes.

Ces limites sont en fait assez aisées à déterminer. En effet, le voyage, dans le sens où nous l'entendons, implique un aller... et un retour. Si l'on considère que ce qui nous intéresse est la pratique du voyage en Mauritanie et dans le Sud marocain, on peut éliminer la fin de la vie d'Odette du Puigau, à partir du moment où elle s'installe définitivement au Maroc et où *il n'y a donc plus de voyage*, et toute la période se situant avant son premier voyage en Mauritanie. Bien sûr, nous ne nous interdirons pas de brefs *excursus* qui puissent éclairer nos réflexions ; mais on peut considérer que notre étude s'étendra de 1933 à 1961. Il faut également garder à l'esprit que les années 1939-1945 ne seront étudiées qu'à travers les documents où l'idée du voyage est présente, et pas dans les dimensions caritatives et politiques des activités d'Odette du Puigau.

En regardant cette vie mouvementée et passionnante, et en la comparant avec celles d'autres voyageuses, une question principale semble se poser à nous : pourquoi Odette du Puigau a-t-elle été totalement oubliée, alors que d'autres, comme Alexandra David-Néel, Ella Maillart, Titaïna, etc, ont eu une certaine postérité ? Qu'est ce qui n'a pas fonctionné dans la médiatisation de l'expérience viatique d'Odette du Puigau pour que plus personne, ou presque, aujourd'hui, ne se souvienne d'elle ? Elle a pourtant obtenu des prix littéraires, été l'élève de Théodore Monod, fait partie du Club des Explorateurs, produit un nombre incalculable d'articles dans beaucoup de revues... Ses voyages ont connu un certain engouement

Introduction générale

auprès de ses contemporains.... Pourquoi cet engouement n'a-t-il pas duré ? Les contingences politiques, scientifiques, ou autres, permettent-elles d'expliquer ce relatif échec d'Odette du Puigauveau ? Comment cet « échec » permet-il, de plus, d'éclairer l'histoire du voyage ?

L'oubli de l'œuvre d'Odette du Puigauveau peut être bien sûr dû à des facteurs liés à la culture de masse ne dépendant pas, en soi, de ce que fut la vie de notre voyageuse. Après tout, un grand nombre d'écrivains ont sombré dans l'oubli de la postérité parce que leur maison d'édition s'est effondrée ou parce que le public n'était pas intéressé par leurs récits, sans qu'une raison particulière puisse être avancée à cela. Certaines publications n'ont pas de succès dans la culture de masse contemporaine, et ce phénomène semble normal à tous. Cependant, dans le cas d'Odette du Puigauveau, il nous semble que son oubli est dû à un certain nombre de causes étudiables par l'historien à partir de ses archives. Ces causes apparaissent comme diverses, liées à la fois à la personnalité de notre voyageuse, à sa conception du voyage, aux circonstances politiques de l'époque, à la manière dont elle s'insère dans un certain nombre de réseaux scientifiques, journalistiques, et dans le monde du voyage. La conjonction de ces différents facteurs permet-elle d'expliquer le manque de postérité de notre voyageuse ? Notre thèse permettra, nous l'espérons, de le montrer.

Analyser les voyages d'Odette du Puigauveau et leur répercussion porte à mettre d'emblée en avant leur caractère hybride : ils prennent en effet pied dans des champs très divers, de la propagande coloniale à l'ethnologie en passant par le journalisme. La conséquence en est que les productions d'Odette du Puigauveau sont souvent difficiles à qualifier, puisqu'elles explorent différentes disciplines, différents champs, et ne se cantonnent pas à un simple récit de voyage. Dans leur nature même, ces productions sont souvent hybrides ; chacun des ouvrages et même des articles d'Odette du Puigauveau parcourt plusieurs domaines, du récit d'aventures et du reportage colonial au compte rendu ethnologique. De même, la manière dont Odette du Puigauveau conçoit puis mène ses voyages est hybride ; elle recherche à la fois le soutien d'institutions scientifiques, d'autorités politiques, de maisons d'éditions, et donne à son voyage des buts correspondant à ces différents soutiens ; la façon dont elle organise ensuite son voyage est tributaire de cette grande variété des buts qui lui sont assignés. Cette diversité a aussi des conséquences sur la manière dont Odette du Puigauveau pense son voyage, sur l'idéal qu'elle met en avant. La recherche du plaisir personnel, de l'aventure (symbolisée dans le titre de notre thèse par le terme « *chameaux* », ces derniers étant un *topos* du récit de voyage au Sahara), et celle de la connaissance scientifique sur un peuple, ainsi que le combat politique

Introduction générale

pour ce peuple (ces deux dernières dimensions étant symbolisées dans le titre de notre étude par le terme « *hommes* ») s'entremêlent dans la vie et l'œuvre de cette femme au caractère entier. Courante chez les grands voyageurs, cette hybridité, tant dans les pratiques du voyage que dans la production d'Odette du Puigau, sera notre point d'accroche principal pour comprendre les raisons pour lesquelles Odette du Puigau a été oubliée.

Dans la construction du plan de notre étude, nous avons choisi de ne pas nous fonder sur des ruptures chronologiques pour déterminer les trois grands axes de notre réflexion. En effet, un plan chronologique ne nous aurait pas permis de développer autant que nous l'aurions voulu des remarques globales sur l'évolution des pratiques du voyage au cours de la vie d'Odette du Puigau. De plus, la dimension chronologique a déjà été bien étudiée par Monique Vérité. Toutefois, les pratiques du voyage subissent bien des inflexions importantes au cours de la période étudiée, aussi bien dans l'œuvre d'Odette du Puigau que dans un cadre historique plus global. C'est pourquoi nous avons choisi un plan thématique qui donne une place importante, au sein même de ses trois grands axes, à l'analyse d'une évolution visible surtout après la Seconde Guerre Mondiale.

Dans une première partie, on analysera la relation qu'Odette du Puigau entretient avec le monde colonial et les cultures coloniales, en montrant comment elle participe à la construction de ses pratiques du voyage. En effet, la protection qu'Odette du Puigau reçoit des autorités, tant en métropole que dans les colonies, pose question : quel est l'intérêt des autorités à soutenir ces voyages, et comment Odette du Puigau leur rend-elle cette protection ? Comment Odette du Puigau est-elle perçue par ses contemporains dans les relations qu'elle entretient avec le pouvoir colonial ? Ses voyages peuvent-ils être compris comme des moments où une propagande coloniale est mise à l'œuvre d'une manière privilégiée ? Enfin, ses changements de positions politiques, à l'heure de la décolonisation, sont-ils dus à la pratique du voyage elle-même, et quel impact ont-ils sur la reconnaissance de notre voyageuse ?

Dans une seconde partie, nous étudierons les rapports d'Odette du Puigau avec le monde scientifique, la science et le journalisme. Rapports ambigus, s'il en est, puisque la science et le reportage (qui permet de gagner son pain) semblent à première vue rentrer en opposition avec la notion d'aventure, qui paraît être quelque chose de gratuit, d'amusant, relevant d'un pur désir d'évasion et de découverte de « l'Autre ». Rapports ambigus également car reportage et science, chez Odette du Puigau, s'entremêlent et se nourrissent

Introduction générale

mutuellement. Au premier abord, Odette du Puigaudeau semble utiliser le monde scientifique et le monde de la presse comme une protection et un moyen de gagner son pain ; en d'autres termes, la pratique de la science et du reportage serait pour elle un prétexte pour partir. On verra que sa relation avec ces deux mondes entremêlés est bien plus complexe et profonde que cela et influence considérablement, non seulement ses pratiques du voyage et sa vision de l'aventure, mais aussi la perception qu'ont ses contemporains de son voyage.

Dans un troisième axe, l'aboutissement des deux premiers, nous nous confronterons véritablement à la question de ce qu'on appellera la « mystique de l'aventure », en nous référant aux écrits de Sylvain Venayre, chez Odette du Puigaudeau. En effet, nous aurons conclu grâce à nos deux premières parties que l'analyse des relations d'Odette du Puigaudeau avec les cultures coloniales, les sciences et le journalisme, et de leur influence sur pratiques et conceptions du voyage, ne suffisent pas pour expliquer pleinement un certain échec de notre voyageuse. Cet échec a des racines profondes, dans l'idée même que se fait du voyage Odette du Puigaudeau, et dans l'insertion de cette idée dans les conceptions modernes de l'aventure. En effet, celles-ci connaissent une évolution profonde autour de la Seconde Guerre Mondiale ; comment Odette du Puigaudeau se raccroche-t-elle à cette évolution ?

PARTIE 1 : DE L'EXPOSITION COLONIALE À L'INDÉPENDANCE DE LA MAURITANIE : LE VOYAGE POLITIQUE ?

Odette du Puigauveau voyage entre deux bornes chronologiques bien particulières : 1933, juste après l'Exposition coloniale de 1931, et 1960, un an avant l'indépendance de la Mauritanie. Son voyage de 1950 est quant à lui en plein dans le temps des guerres d'indépendances. Un voyage « aux colonies » est loin d'être anodin, dans cette époque changeante. Les voyages d'Odette du Puigauveau subissent-ils l'influence de cette évolution ?

Au seuil de la première partie de notre thèse, il est nécessaire de définir quelques termes que nous y utiliserons fréquemment. La colonisation désigne le processus visant à mettre sous domination militaire un certain nombre de régions, à travailler ensuite à leur mise sous tutelle administrative, et à les exploiter ; la décolonisation, à l'inverse, est le processus qui se met en place essentiellement après la Seconde Guerre Mondiale pour les colonies européennes, et vise à redonner progressivement à ces régions leur indépendance politique. Le colonialisme désigne l'idéologie sous-tendant le processus de colonisation, justifiant la prise de contrôle sur des régions données par un État. Cette idéologie est présente à la fois dans la vision présidant à la manière de gouverner les colonies, et dans des milieux non gouvernementaux. L'anticolonialisme, quant à lui, fait référence à tous les courants d'opposition au colonialisme perceptibles dans une société donnée ; il recouvre le plus souvent des courants de pensée très divers, depuis la dénonciation de certaines dérives de la colonisation jusqu'à l'anticolonialisme proprement dit qui se développe en France à partir des années 1930, et qui s'oppose par principe à toute forme de colonisation. Le terme d'impérialisme, enfin, renvoie à une doctrine politique visant à établir la domination politique, économique, sociale, culturelle, d'un pays sur un autre ou plusieurs autres ; il implique une théorie de la supériorité d'une civilisation sur une autre, et est souvent au cœur des postures colonialistes.

Pour comprendre les interactions d'Odette du Puigauveau avec tous ces concepts, il faut réfléchir sur plusieurs plans. Tout d'abord, la protection qu'elle reçoit des autorités, tant en métropole que dans les colonies, pose question : quel est l'intérêt des autorités à soutenir ces voyages, et comment Odette du Puigauveau leur rend-elle cette protection ? Ensuite, les voyages d'Odette du Puigauveau peuvent-ils être compris comme des moments où une propagande coloniale est mise à l'œuvre d'une manière privilégiée ? Enfin, les changements de positions politiques d'Odette du Puigauveau, à l'heure de la décolonisation, sont-ils dus à la

Introduction à la première partie

pratique du voyage ? Si oui, comment font-ils évoluer sa pratique du voyage et la perception de son statut de voyageuse dans la société métropolitaine ?

Chapitre premier : La protection des autorités

Comment expliquer qu'une – presque – inconnue comme Odette du Puigauveau ait pu obtenir le soutien suffisant pour partir dans les colonies, écrire dans des journaux, publier des livres à son retour, et pouvoir repartir pour un deuxième puis un troisième voyage ? C'est la question qu'on peut légitimement se poser en ouverture du premier chapitre de cette partie interrogeant les relations entre le voyage et le monde colonial à travers le parcours d'Odette du Puigauveau. Pourquoi notre voyageuse, connue seulement par quelques reportages sur la Bretagne ou des articles touchant le public féminin essentiellement, montée seule à Paris pour échapper au carcan familial breton, parvient-elle à réunir autour de son projet des « coloniaux » allant des officiers présents en Mauritanie au général Gouraud ? Quel intérêt ces coloniaux trouvent-ils à soutenir une femme sans formation scientifique développée – et qui-plus-est à l'orientation sexuelle « douteuse » pour l'époque – partant en voyage dans les colonies ?

Odette du Puigauveau reçoit différentes aides de tout un monde « colonial » au sens large. Par cette expression, nous entendons les personnes, physiques ou morales, ayant des intérêts divers aux colonies, intérêts dans la lignée desquels ils soutiennent Odette du Puigauveau¹. Cela peut concerner autant des soldats ou des gouverneurs militaires de colonies que des ministres et ministères, des administrations et administrateurs civils des colonies, des journaux coloniaux, des sociétés ayant pour but le développement des colonies, ou même des journaux grand public s'inscrivant simplement dans l'idéologie coloniale dominante. Monde divers, ayant donc des raisons forcément diverses de soutenir les voyages dans les colonies. Ces raisons aident à définir le rapport qu'Odette du Puigauveau entretient avec les politiques coloniales.

L'autre problématique sur ce point est celle de l'attitude d'Odette du Puigauveau par rapport à ces soutiens : les recherche-t-elle ou non, se comprend-elle comme redevable vis-à-vis d'eux quant à son discours sur les colonies, ou s'inscrit-elle totalement dans ce monde colonial ?

¹ Nous préférons l'expression de monde colonial à celle de « parti colonial » souvent utilisée dans l'historiographie, depuis les travaux de Charles-Robert Ageron, car elle nous permet de ne pas nous arrêter aux composantes politiques du « parti » colonial mais d'élargir notre réflexion au discours pro-colonial en général, même s'il est fait par exemple dans des journaux n'appartenant pas au sens strict au cadre défini par Charles Robert Ageron pour le « parti colonial ».

Comment qualifier la protection en amont et en aval du voyage – c'est-à-dire en métropole – fournie par les autorités coloniales à la voyageuse : quel est son impact pour le choix des destinations, des parcours, des objectifs, l'établissement du budget des expéditions, et quel est son effet sur le succès dont Odette du Puigauveau bénéficie en métropole à son retour ? Ensuite, quelle est la protection qu'Odette du Puigauveau reçoit de ces mêmes autorités au cours de son voyage – principalement la protection des autorités locales, mais aussi celle des autorités centrales qui interviennent pendant le voyage lui-même ? Que représente donc le voyage d'Odette du Puigauveau pour ces « coloniaux » de la Mauritanie et du Sud Marocain ? Enfin, l'œuvre d'Odette du Puigauveau a-t-elle une dimension « coloniale » : l'auteur répond-elle à la protection des autorités coloniales en mettant en œuvre dans ses écrits un éloge du système impérialiste qui la soutient en général et des « coloniaux » en particulier ?

A. En amont et en aval, une protection financière et politique de la part des autorités centrales

Dans les récits de de voyage, reportages et conférences d'Odette du Puigauveau, les remerciements adressés, le plus souvent au début et à la fin de chaque texte, aux autorités – ministérielles et militaires principalement – qui ont apporté leur soutien à ses voyages, sont très fréquents, et la diversité des personnes ainsi remerciées frappante. Pour ce voyage quelque peu incongru pour l'époque, dans des régions lointaines et encore dangereuses, Odette du Puigauveau, femme qui plus-est, a dû bénéficier d'une protection à la fois financière et politique, pour avoir le droit de partir, pouvoir payer son voyage, et obtenir au retour une notoriété suffisante pour que ce voyage soit rentable... et qu'elle puisse repartir par la suite ! Quelles sont les personnes appartenant au monde colonial – tel que défini plus haut – qui soutiennent la voyageuse en amont de son voyage, et pour quelles raisons ? Enfin, quel est le soutien apporté à la voyageuse par ce « monde colonial » à son retour ?

1. Qui protège Odette du Puigauveau avant son voyage ?

Le soutien du monde colonial en amont du voyage est multiforme et prend des formes diverses selon les moments et les administrations. Odette du Puigauveau part à trois époques politiques différentes : en décembre 1933, sous un gouvernement issu du cartel des gauches, en décembre 1936, sous le Front Populaire, et en décembre 1949, sous un gouvernement MRP.

Elle cherche également plusieurs fois à repartir sous le gouvernement de Vichy, sans succès. À gouvernements différents, orientations politiques et administrations différentes, et donc, raisons différentes de soutenir l'idée d'un voyage en Mauritanie et dans le Sud marocain par une femme... d'autant plus que les raisons invoquées auprès des administrations par Odette du Puigaudeau pour défendre ses projets varient elles aussi selon les voyages.

La question qui est soulevée d'emblée par l'embarquement d'Odette du Puigaudeau et de Marion Sénones sur la *Belle Hirondelle*, le 28 novembre 1933, est la suivante : pourquoi la Mauritanie ? Cette question, Odette du Puigaudeau y répond elle-même plusieurs fois² : la Mauritanie est un pays accessible *via* les langoustiers sur lesquels elle peut s'embarquer grâce à son livret maritime à bas prix, mais aussi une contrée encore mal connue, où il reste un goût d'aventure³.

En outre, ce qui paraît essentiel dans ce choix, c'est que ce pays est une colonie française... donc une région où Odette du Puigaudeau peut bénéficier d'une protection essentielle et même vitale de la part des autorités. Autant que la protection pendant le voyage, c'est celle en amont du départ qui est primordiale pour Odette du Puigaudeau qui ne dispose pas de grandes ressources et a besoin de personnes qualifiées pour établir son itinéraire et avoir des garanties sur les conditions de son voyage. La Mauritanie, comme le rappelle à juste titre Monique Vérité⁴, n'est pas encore tout à fait « pacifiée » : les *razzia* sont encore d'actualité, et ce n'est qu'en mars 1934 que les troupes françaises du Maroc, d'Algérie et de Mauritanie, font leur jonction. La protection des autorités centrales, et notamment des autorités militaires, est donc essentielle. C'est à partir de cette constatation qu'Odette du Puigaudeau commence à rechercher des soutiens haut placés. Impossible de partir sans des lettres la recommandant aux bons soins des autorités militaires qui pourront assurer sa sécurité sur le terrain.

A partir du deuxième voyage, Odette du Puigaudeau recherche également des subventions pour lui permettre de construire des itinéraires et des projets de plus grande envergure, auprès des institutions scientifiques... mais aussi auprès des ministères et des administrations centrales des colonies. Pour mieux comprendre l'évolution et les variations des protections selon les voyages, nous avons dressé un tableau d'après les correspondances d'Odette du Puigaudeau

² Voir par exemple : PUIGAUDEAU, Odette du, texte de conférence radiophonique non daté intitulé *Le Visage de la Mauritanie*, in Marion Sénones, *Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³ Au sens d'inconnu, d'inexploré.

⁴ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau...*, p. 129.

Chapitre premier : La protection des autorités

dans le fonds conservé au département des Cartes et Plans⁵ et les informations contenues dans ses récits (livres, conférences, articles). Il a pour objectif de retracer les soutiens apportés à Odette du Puigauveau avant ses voyages par le monde colonial présent en métropole (gouvernements généraux des colonies, ministères, militaires hauts placés ayant travaillé dans les colonies), en d'autres termes les autorités centrales. Il n'évoque pas les soutiens apportés pendant le voyage au niveau local (dans les colonies) ni les soutiens scientifiques, littéraires, etc., qui seront abordés dans la deuxième partie de notre thèse d'École des Chartes. Il laisse également de côté le dernier voyage d'Odette du Puigauveau (cinq semaines en 1960), qui forme un cas particulier puisque la voyageuse est envoyée avec une mission bien précise par une association et ne recherche pas de soutien des autorités.

Protections avant le départ	Militaires (à titre personnel)	Ministères	Militaires au nom de leurs administrations
1 ^{er} voyage (1933)	Général Gouraud, Général François ⁶ , Général Trinquet ⁷ , Colonel Ferrandi ⁸ : <i>lettres de recommandation</i>	Marine Marchande : <i>autorisation pour Marion Sénones d'embarquer sans livret maritime sur un bateau de pêche</i> ⁹	
2 ^e voyage (1936)	Général Gouraud : <i>recommandations</i>	Éducation Nationale et Colonies (ministre des	Jules Brévié, ¹¹ gouverneur général de

⁵ Principalement dans l'ensemble SG MS-5406 *Correspondance de militaires reçue par Odette du Puigauveau, 1931-1954 (82 lettres)*, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁶ Léon François (1879-1962), officier ayant participé à la pacification du Maroc en 1907, colonel en 1928, adjoint au commandant en chef des troupes du Maroc en 1930, général de brigade en 1932 puis général de corps d'armée en 1939, dirige l'infanterie au ministère de la Guerre de 1934 à 1936 puis devient commandant en chef des troupes du Maroc en 1939. Membre du Conseil national de Pétain, il est arrêté en novembre 1942 au débarquement, condamné en janvier 1946 à l'indignité nationale ; il meurt à Casablanca où il s'est retiré.

⁷ Maurice Trinquet (1879-1946), général commandant les confins algéro-marocains à Tiznit.

⁸ Jean Ferrandi (1882-1935), colonel et écrivain, conseiller général de la Seine et conseiller municipal de Paris. Il a créé l'Union nationale des anciens combattants coloniaux

⁹ Lettre de Jacques Stern à Marion Sénones, 10 novembre 1933, in *Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et plans.

¹¹ Jules Brévié (1880-1964), gouverneur général de l'AOF de 1930 à 1936, créateur de l'IFAN en 1936 avec Théodore Monod, gouverneur général d'Indochine de 1936 à 1939 puis ministre des Colonies dans le gouvernement Laval jusqu'en 1943 (il a obtenu pendant cette période la création d'un Office de la recherche scientifique coloniale).

Chapitre premier : La protection des autorités

		colonies, Jacques Stern ¹⁰) : <i>subventions atteignant 8100F</i>	l'AOF : <i>soutien formel</i>
Tentative de départ (1939)		Colonies (sur la demande de Louis Marin ¹²) : <i>soutien formel</i>	
Tentative de départ (1942)		Colonies (vice-amiral Charles Platon ¹³ , secrétaire d'État, puis Jules Brévié, ministre des Colonies qui lui succède) : <i>soutien formel</i>	Yves-Charles Chatel ¹⁴ , gouverneur général d'Algérie : <i>soutien formel</i>
3 ^e voyage (1949)	Général Juin ¹⁵ (Résident général au Maroc) : <i>subvention personnelle de 40000F</i>	France d'Outre-mer : <i>mission gratuite</i> . Affaires étrangères, Direction générale des Relations Culturelles : <i>13000F pour le voyage Paris-Bordeaux puis Bordeaux-Casablanca (accordé à titre exceptionnel)</i>	Général Juin (Résident général au Maroc) : <i>autorisations de fouilles</i> Paul Chauvet ¹⁶ (gouverneur de Mauritanie) : <i>subvention de 300000F</i> Haut-Commissariat de la République en AOF : <i>subvention de 75000F</i>

¹⁰ Jacques Stern (1882-1949), ministre des Colonies de janvier à juin 1936 dans le deuxième gouvernement Albert Sarraut.

¹² Louis Marin (1871-1960), président de la Fédération Républicaine (droite libérale et conservatrice) de 1925 à 1940, ministre à plusieurs reprises avant la Seconde Guerre Mondiale, grand voyageur en Asie et ethnographe.

¹³ Charles Platon (1886-1944), amiral, soutien de Pétain, ministre plusieurs fois jusqu'en 1943, fusillé en 1944.

¹⁴ Yves-Charles Chatel (1865-1944), résident supérieur en Indochine entre 1931 et 1940 puis gouverneur général d'Algérie de 1941 à 1943.

¹⁵ Alphonse Juin (1888-1967), un des artisans de la guerre du Rif, combat aux côtés du général de Gaulle pendant la Seconde Guerre Mondiale. Résident général au Maroc de 1947 à 1951, il est élevé à la dignité de maréchal de France en 1952 et élu à l'Académie Française cette même année.

¹⁶ Paul Chauvet (1904-2007), administrateur colonial en Indochine jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, gouverneur général de l'AOF en 1951 puis de l'AEF entre 1951 et 1957.

Chapitre premier : La protection des autorités

			Cabinet civil du Résident général du Maroc, Service général de l'Information, par le biais du commandant Buis ¹⁷ : <i>recommandations</i>
--	--	--	---

Tableau 1 : La protection d'Odette du Puigauveau et de Marion Sénones par les autorités centrales avant leurs voyages, de 1933 à 1949.

Quelques précisions doivent être apportées à ce tableau. Tout d'abord, le soutien du général Gouraud, grande figure de l'Afrique coloniale, rentré à Paris définitivement en 1923 après son mandat de haut-commissaire en Syrie et au Liban, et qui bénéficie d'une aura incontestable à l'époque, est inconditionnel lors des deux premiers voyages d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones. Elles le connaissent personnellement et le rencontrent régulièrement ; en plus de lettres de recommandations, il les soutient en leur donnant des précisions sur la Mauritanie qu'il connaît bien, en les aidant dans l'établissement des itinéraires... Ensuite, les quatre militaires qui aident Odette du Puigauveau pour son premier voyage sont contactés par elle par le biais du ministère de l'Armée, mais ne la soutiennent pas en tant que membres de ce ministère, mais bien en tant qu'anciens « sahariens » bénéficiant d'une aura certaine, utile à nos voyageuses, en Mauritanie et dans le Sud Marocain. La mention « *soutien formel* » est utilisée quand des personnes ou des administrations ont usé de leur influence en écrivant en amont du voyage d'Odette du Puigauveau et de Marion Sénones aux autorités coloniales sur place afin qu'elles puissent bénéficier de facilités (transports, escortes, etc). C'est donc un soutien officieux mais efficace la plupart du temps, qui se distingue du titre de mission gratuite octroyée à nos deux voyageuses en 1949, car ce titre leur ouvre automatiquement – légalement – le droit à des facilités sur place.

Ce tableau met en lumière une évolution dans le soutien des administrations centrales à Odette du Puigauveau. On passe de soutiens de particuliers, non officiels (mais importants tout

¹⁷ Georges Buis (1912-1998), compagnon de la Libération, administrateur civil à Saïgon après la Seconde Guerre Mondiale puis directeur du Service de l'Information du Protectorat français au Maroc de 1947 à 1950.

Chapitre premier : La protection des autorités

de même dans la réalisation du voyage) à des soutiens ministériels accompagnés de subventions (lors de leur deuxième voyage, Odette du Puigauveau et Marion Sénones sont officiellement chargées de mission), et enfin à des soutiens des administrations coloniales plus directement (c'est le troisième voyage, où ce sont les services centraux des colonies qui attribuent des subventions avant le voyage, alors que le ministère de la France d'Outre-mer ne donne qu'un titre de mission gratuite).

Ces variations semblent correspondre peu ou prou à une évolution dans la façon d'administrer les colonies. En 1933, on est encore dans le cadre d'une geste coloniale héroïsée conduite par quelques grands hommes symbolisés par Gouraud – d'une administration qui n'est pas encore totalement rationalisée et centralisée. En 1936, alors qu'Odette du Puigauveau est soutenue par le ministère des Colonies, ce qui paraît logique étant donné sa destination, mais aussi par le ministère de l'Éducation nationale, un des ministères les plus importants du Front Populaire, l'Empire français semble être passé à une prise en main des voyages aux colonies par les ministères – dans le cadre d'une nouvelle politique volontariste par rapport aux colonies¹⁸. Enfin, en 1949, face aux premières tensions des revendications indépendantistes et dans le contexte de la volonté de renouvellement de la politique coloniale après la guerre, ce sont les administrations strictement coloniales, dans les territoires, qui sont en première ligne dans le soutien de tels voyages ; on semble être passé, sur ce plan, à une administration des colonies déléguée à un niveau plus local, spécifique à chaque territoire colonial en fonction de ses caractéristiques propres.

2. Des raisons variées, selon les personnes, les administrations et les moments

Les raisons qui poussent ces personnes influentes et ces administrations à soutenir nos voyageuses varient selon les périodes, bien évidemment, mais également selon les personnes et les administrations. Comment les décrire ?

a. Premier voyage

¹⁸ Voir en particulier CHAFER, Tony et SACKUR, Amanda, *French colonial empire and the Popular Front, hope and disillusion*, Basingstoke ; Londres, Macmillan, 1999.

Odette du Puigauveau cherche pour son premier voyage des soutiens par le biais du ministère de l'Armée. Le soutien de Gouraud, principal acteur de la « pacification » de la Mauritanie, est visiblement immédiat¹⁹. Cependant, les archives d'Odette du Puigauveau n'offrent pas d'immédiate réponse à la question de la raison de ce soutien – qui n'est pas financier dans un premier temps. Il faut regarder le projet de préface écrite par Gouraud, à la demande d'Odette du Puigauveau, pour *Pieds Nus*, pour pouvoir le comprendre. Ce projet, envoyé par le général aux deux voyageuses le 18 décembre 1935, commence ainsi :

Quand Mesdemoiselles Kreutzberger et du Puigauveau sont venues m'exposer leurs projets de voyage en Mauritanie, j'ai été bien surpris. La pénétration française au pays des Maures a coûté en effet beaucoup d'efforts et de sang [...]. Et voici que deux jeunes filles, n'ayant pour armes que leur courage et leur bonne grâce, allaient traverser ce pays si longtemps connu sous le nom de « Pays de la Peur ».²⁰

Gouraud énumère dans cette préface divers noms de militaires tués pendant la campagne de l'Adrar, qu'il a dirigée ; le contraste est voulu entre ces militaires morts pour leur patrie et ces « *jeunes filles* »²¹ qui viennent le voir pour lui présenter leur projet. Contraste entre virilité et féminité, force brute et « *grâce* »²², mais même courage chez les soldats et les voyageuses : c'est ce que cherche à mettre en avant Gouraud. Comme le remarque Monique Vérité, le général est sans doute favorable à cette expédition car le fait que deux femmes voyagent en Mauritanie est une preuve de ce que la « pacification » qu'il a cherché à y faire a été menée à bien²³. Ce thème des deux jeunes filles sans défense se promenant dans un désert pacifié par la puissance française sera d'ailleurs repris chez bien des admirateurs et protecteurs des deux voyageuses ; il concourt à mettre en avant la force de la métropole colonisatrice.

Le soutien du colonel Ferrandi est le seul des trois autres soutiens de départ d'Odette du Puigauveau (Ferrandi, Trinquet et François) qui puisse être documenté à travers les archives dont nous disposons. On y trouve en effet la lettre de recommandation qu'Odette du Puigauveau emporte avec elle en Mauritanie, court papier rédigé le 2 novembre 1933, qualifiant les deux

¹⁹ « *Le soir même de votre visite, j'ai écrit au général Thiry, commandant supérieur des troupes de l'AOF pour lui annoncer votre visite à Dakar* ». Lettre du général Gouraud à Odette du Puigauveau et Marion Sénones, datée du 13 novembre 1933, in *Correspondances de militaires reçues par Odette du Puigauveau, 1931-1954*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²⁰ Projet de préface envoyé par le général Gouraud à Odette du Puigauveau et Marion Sénones, 18 décembre 1935, Paris, *ibid.*

²¹ *Ibid.*

²² *Ibid.*

²³ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, p. 130.

femmes de « *journalistes qui accomplissent une mission ethnographique de la Société de Géographie de France* »²⁴.

Cette lettre est sans doute postérieure à la visite d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones à Gouraud, qui a réellement été leur premier soutien. La raison mise en avant par Ferrandi pour ce voyage est donc la mission ethnographique donnée par la Société de Géographie – et non pas confiée par l'autorité politique. On touche là une autre dimension du soutien des coloniaux à ce type de voyage : pour eux, dans une perspective « paternaliste », la connaissance des peuples coloniaux servira à la puissance coloniale pour mieux les diriger. Mieux comprendre, grâce aux connaissances rapportées par les voyageurs, les colonisés, c'est pouvoir mettre en place des outils plus adaptés pour les contrôler. C'est également profiter des objets que vont rapporter les voyageurs pour faire mieux connaître l'Empire aux métropolitains – on peut sans doute déceler ici une influence de l'Exposition coloniale de 1931.

b. Deuxième voyage

Après un premier voyage où les protections des autorités centrales – à la différence de personnalités apportant leur soutien à titre privé – étaient finalement bien faibles, Odette du Puigauveau et Marion Sénones sont officiellement chargées de mission par les ministères de l'Éducation nationale et des Colonies – ainsi que par le Muséum national d'histoire naturelle, comme nous le verrons dans notre deuxième partie. La situation est donc totalement modifiée au bénéfice des deux voyageuses qui peuvent planifier un voyage de plus grande envergure.

La première raison à ce changement, évidente, est, outre le changement de régime politique, l'écho du premier voyage : deux récits chez Plon, dont un couronné par l'Académie Française, de nombreux articles de journaux, de multiples conférences... Pour ce voyage, elles bénéficient également d'un soutien scientifique beaucoup plus important. C'est donc à deux voyageuses expérimentées et reconnues que les deux ministères apportent un soutien qui se concrétise cette fois-ci par des subventions. Il semble d'ailleurs, au vu des documents que nous avons pu consulter, que ce n'est que grâce au soutien des institutions scientifiques que les deux voyageuses ont pu, par la suite, obtenir une mission officielle des deux ministères, et non grâce

²⁴ Lettre de Jean Ferrandi à Odette du Puigauveau, 2 novembre 1933, Paris, *Correspondances de militaires reçues par Odette du Puigauveau, 1931-1954*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre premier : La protection des autorités

à des recommandations particulières comme celle du général Gouraud ou de Jules Brévié. En effet, dans le rapport destiné aux deux Ministères, elles se présentent en exergue comme

chargées de Missions de Préhistoire et d'Ethnographie par le Muséum d'Histoire naturelle (mai 1936), le Ministère de l'Éducation Nationale (arrêté du 2 juillet 1936), le Ministère des Colonies (lettres n° 3884 et 3885, 31 juillet 1936) et la Société de Géographie Commerciale et d'Études Coloniales : Maroc – Mauritanie – Soudan²⁵.

Odette du Puigauveau et Marion Sénones se présentent donc *d'abord* comme chargées de mission par le Muséum d'Histoire naturelle, et ensuite par les ministères de l'Éducation Nationale et des Colonies. Les arrêtés portant mission des ministères sont postérieurs de deux mois au soutien du Muséum. L'initiative du soutien ne vient donc pas des ministères, mais de l'institution scientifique ; ce rapport permet de mettre en évidence une étroite interdépendance pour le patronage des voyages entre les institutions scientifiques et les administrations ministérielles.

Cependant, les demandes de missions sont faites en parallèle par les deux voyageuses au Muséum d'Histoire naturelle et au ministère de l'Éducation nationale. Marion Sénones, qui s'en charge, n'attend pas d'avoir l'approbation officielle du Muséum pour tenter sa chance auprès de ce ministère. On a conservé un échange de lettres avec le deuxième Bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur du ministère de l'Éducation nationale. La première lettre adressée à Marion Sénones par ce Bureau date du 7 avril 1936 ; elle fait référence à une visite des deux femmes au Bureau et à une correspondance déjà échangée, preuve que les démarches sont engagées depuis un certain temps²⁶. L'auteur de la lettre interroge Marion Sénones sur le montant exact de l'indemnité qu'elle voudrait demander à la Direction de l'Enseignement supérieur comme « *contribution* » à leurs frais de recherche. Marion Sénones répond qu'elle n'a aucune idée du montant que le ministère accorde généralement, mais que les devis qu'elles ont déjà établis se montent à 38000F²⁷. Elle évoque le fait que la Commission des Colonies du Muséum a ratifié la demande de mission qui avait été déposée en leur faveur et qu'elle leur attribue 5000F, et mentionne leur demande d'une mission au ministère des Colonies. Les

²⁵ PUIGAUDEAU, Odette du et SÉNONES, Marion, *Rapport daté du 1^{er} mai 1938, in Correspondances privées adressées à Odette du Puigauveau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²⁶ Lettre du Deuxième Bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur du ministère de l'Éducation nationale à Marion Sénones, 7 avril 1936, *in Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et plans.

²⁷ Lettre de Marion Sénones au Deuxième Bureau de la Direction de l'Enseignement supérieur du ministère de l'Éducation nationale, 10 avril 1936, *ibid.*

demandes de missions paraissent donc être faites parallèlement, sans lien entre elles. Cette hypothèse est confirmée par l'arrêté de mission du ministère de l'Éducation nationale²⁸ et la lettre du ministère des Colonies²⁹ les chargeant officiellement de mission, qui ne font pas référence à la mission donnée par le Muséum d'Histoire naturelle, ni, pour le ministère des Colonies, à celle accordée par le ministère de l'Éducation nationale.

Cependant, on peut supposer, étant donné les dates des arrêtés, que la Commission des voyages et missions scientifiques et littéraires du ministère de l'Éducation nationale et le ministère des Colonies se sont fondés, pour leur décision, sur celle de la Commission des Colonies du Muséum qui dispose d'une certaine légitimité scientifique. La mission accordée par les deux ministères est d'ailleurs exclusivement scientifique : c'est une mission d'ethnographie et d'archéologie, selon les mots de l'arrêté du 11 juillet 1936. Les deux voyageuses sont priées d'adresser au retour de leur mission un rapport sur le résultat de leurs travaux ; ce rapport, déjà cité, relève du registre scientifique (notamment par le vocabulaire utilisé) et concerne presque exclusivement les recherches archéologiques – les ministères sont peut-être encore timides sur le sujet de l'ethnologie moderne.

Pour ce deuxième voyage, les raisons invoquées par les ministères pour leur soutien sont donc de l'ordre scientifique et se confondent peu ou prou avec les raisons pour lesquelles le Muséum d'Histoire naturelle confie lui aussi une mission à nos deux voyageuses.

Les deux autres soutiens engrangés, celui du général Gouraud et celui du gouvernement général de l'AOF en la personne de Jules Brévié, sont de nature quelque peu différente. Le général Gouraud a persévéré dans son soutien aux deux voyageuses pour cette nouvelle mission pour les mêmes raisons qui l'avaient poussé à les protéger en 1933, mais également parce que les récits et les conférences des deux femmes l'ont séduit et lui ont rappelé ses souvenirs de « saharien » ; c'est en tout cas l'impression qui ressort des nombreuses lettres³⁰ échangées – très amicales – et de l'évocation qu'Odette du Puigaudeau fait dans sa correspondance des rencontres qui ont eu lieu à Paris entre les trois amoureux du désert. Raisons « sentimentales »,

²⁸ Arrêté du ministère de l'Éducation nationale, 2 juillet 1936, *ibid.*

²⁹ Lettre du ministère des Colonies à Marion Sénones, 31 juillet 1936, *ibid.*

³⁰ On peut ainsi citer une carte à Odette du Puigaudeau du général Gouraud, le 14 mai 1936, pour la féliciter pour *Pieds Nus* « *Ce n'est pas une plume que vous avez entre les doigts, c'est un pinceau !* », ou encore une autre, non datée, pendant la guerre : « *Comment vous remercier de vos photos les plus belles du monde saharien ? De toute mon âme le vieil africain vous remercie* ». In *Correspondances de militaires reçues par Odette du Puigaudeau, 1931-1954*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

donc. Dans le cas du gouverneur général Jules Brévié, les raisons du soutien sont un peu plus difficiles à déterminer. Aucun document ne les évoque de façon explicite. Cependant, une lettre en réaction à *Pieds Nus* peut fournir un élément de réponse. Jules Brévié y écrit que ce récit est :

alerte, vivant, dépouillé de toute littérature, et heureusement complété par de très originales photos. Vous avez constaté, dites-vous, ‘‘la méfiance des Coloniaux à l’égard de la Presse’’ et des reporters qui ‘‘posent au héros ou au martyr’’. Il faudrait peu de reportages comme le vôtre pour retourner cette opinion, si elle se manifestait.³¹

Cette lettre de félicitations met en avant une autre raison pour laquelle des administrateurs coloniaux peuvent être amenés à soutenir Odette du Puigau, une fois que ses premiers récits ont été publiés : pour ces administrateurs, les récits et articles d’Odette du Puigau participent à rétablir une vérité sur les colonies françaises en Afrique, vérité faussée dans de nombreux reportages écrits par des personnes qui ne seraient pas de vrais voyageurs observant de l’intérieur les colonies mais des littérateurs ou des journalistes ne faisant que passer et à la recherche d’un sensationnel « misérabiliste » mal placé – Odette du Puigau les critique d’ailleurs souvent dans ses récits. Ici, ce n’est pas la valeur scientifique du voyage qui est mise en avant, mais bien l’opportunité qu’il offre de faire connaître de façon juste les colonies aux métropolitains. Jules Brévié a bien saisi l’enjeu politique – au sens large du terme – présent dans les voyages aux colonies : outre les connaissances scientifiques rapportées des colonies qui permettraient aux administrateurs de mieux connaître et donc de mieux gouverner les peuples africains, le voyage d’un bon écrivain – et d’un écrivain honnête – comme Odette du Puigau permettrait de démocratiser une connaissance de bonne qualité des colonies en métropole, et donc de susciter un intérêt plus fort des Français pour ces terres lointaines de « l’Empire français ».

c. Tentatives de départ pendant la Seconde Guerre Mondiale

De très rares correspondances existent concernant une éventuelle aide qu’auraient pu apporter les autorités centrales aux projets de voyage d’Odette du Puigau en 1939 et 1942. Ils n’ont en effet jamais obtenu un soutien clair, officiel, en cette période troublée. Quelques lettres témoignent d’un intérêt persistant des autorités envers la voyageuse, mais l’air du temps n’est pas aux subventions. Les deux missions – assorties de subventions – confiées à Odette du

³¹ Lettre de Jules Brévié à Odette du Puigau, 28 mai 1936, Dakar, *ibid.*

Puigauveau et non exécutées du fait de la guerre le sont en fait par le tout jeune CNRS, né le 19 octobre 1939 ; cet organisme national semble alors tenir le rôle, pour Odette du Puigauveau, qu'avaient joué les ministères avant-guerre.

Pour la première mission, Odette du Puigauveau dresse un dossier scientifique très charpenté destiné au CNRS et le ministère des Colonies ne fait que suivre le projet de loin et donner son accord de principe. Pour la seconde, l'intérêt du ministère est à peine plus marqué, comme en témoigne une lettre du vice-amiral Platon, Secrétaire d'État aux Colonies, le 21 mars 1942, via son directeur de cabinet. Le ministre n'y voit aucun inconvénient mais précise que les études ne seront « *ni patronnées, ni subventionnées par mon Département ou par le Gouvernement Général de l'AOF* »³². Le seul soutien qu'il se propose d'apporter est une contribution à la diffusion de l'ouvrage demandé par la maison d'édition Grasset à Odette du Puigauveau à propos du Service des travaux d'irrigation du Niger (S.T.I.N.) et du chemin de fer transsaharien Méditerranée-Niger, pour 500 exemplaires. Soutien donc très maigre, mais qui témoigne quand même de l'intérêt des autorités de l'État français – ce qui n'est pas étonnant étant donné les fondements idéologiques du régime – pour un travail de propagande coloniale³³.

L'inflexion « impérialiste » des enjeux du voyage pendant la guerre est perceptible dans l'évolution entre le dossier scientifique très charpenté, destiné au CNRS, et tourné essentiellement vers la recherche en préhistoire élaboré par Odette du Puigauveau pour le voyage de 1939, et les correspondances concernant cette mission de 1942, où elle n'évoque quasiment que ce livre de « propagande » coloniale. Monique Vérité nous dit que, pour elle, cette commande des éditions Grasset est un prétexte pour repartir, et qu'elle cherche par la suite à y greffer des objectifs plus personnels – archéologiques. Mais ces objectifs plus scientifiques n'apparaissent que dans un second temps : elle cherche d'abord à obtenir l'accord du ministère des colonies, avant d'adresser au CNRS une demande de subvention concernant les recherches archéologiques. On peut légitimement penser qu'Odette du Puigauveau prend en compte, habilement, les priorités du régime, qui sont bien plus idéologiques que scientifiques.

³² Lettre du Capitaine de Frégate Caron à Odette du Puigauveau, 21 mars 1942, in *Correspondances de militaires reçues par Odette du Puigauveau, 1931-1954*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³³ Un autre témoin de cette bienveillance est une lettre d'Horace-Valentin Crocicchia (1888-1976, officier et administrateur colonial, chef de cabinet du ministre des Colonies de 1933 à 1936, puis successivement gouverneur de l'Inde française, de la Côte d'Ivoire, et de la Guinée française), délégué à Paris du Secrétaire d'État aux Colonies de l'État français, qui, le 26 mars 1942, adresse à Odette du Puigauveau tous ses vœux « *à l'occasion du beau et utile voyage que vous allez effectuer en Mauritanie et au Soudan* ». Lettre d'Horace-Valentin Crocicchia à Odette du Puigauveau, 26 mars 1942, *ibid.*

d. Troisième voyage

En 1949, Odette du Puigauveau et Marion Sénones éprouvent de la difficulté à obtenir des protections : le problème principal vient de leur manque d'insertion dans un réseau universitaire à cause d'une brouille avec le Musée de l'Homme et Paul Rivet après la Seconde Guerre Mondiale³⁴. Les buts annoncés de ce nouveau voyage sont l'examen approfondi de gisements préhistoriques du Sud marocain (ce qui permettrait de publier dans des journaux scientifiques), l'écriture d'un livre sur les oasis du Bani pour les éditions Julliard, et la continuation de leur projet de thèse sur l'ethnographie maure. Pour les remplir, elles sont chargées de mission scientifique par le ministère de la France d'outre-mer, mais sans subvention ; elles se tournent donc alors vers les autorités directement responsables de territoires qu'elles vont visiter : la Résidence générale au Maroc, en la personne du général Juin (qui leur versera plus tard, à titre personnel, une subvention), les recommande aux autorités, le gouvernement de Mauritanie en la personne de Paul Chauvet leur verse (mais au cours de leur voyage, en novembre 1950) 300000F, et l'AOF leur attribue un titre de mission assorti de 75000F. C'est donc une protection qu'on pourrait qualifier à la fois de plus locale et – a priori – de plus efficace, puisqu'elle est directement reliée aux territoires coloniaux, but du voyage. Cependant, les relations tendues entre Odette du Puigauveau et les autorités lors de ce troisième voyage diminuent *de facto* l'efficacité de ce soutien, on y reviendra.

Pourquoi le soutien du ministère de la France d'outre-mer est-il si timide alors qu'elles obtiennent des subventions de la part des administrations civiles installées aux colonies ? Il est difficile de répondre à cette question car nous ne disposons pas de correspondance directe entre Odette du Puigauveau et le ministère de la France d'Outre-mer, dont le soutien a été obtenu via Théodore Monod, directeur de l'IFAN (et directeur de thèse d'Odette du Puigauveau). L'hypothèse la plus réaliste est que le ministère de la France d'Outre-mer ait transféré ces questions de subventions aux voyages des colonies aux administrations directement concernées qui dépendent de sa compétence.

En revanche, nous disposons des correspondances échangées entre Odette du Puigauveau et les autorités administratives coloniales au Maroc et en Mauritanie. Odette du Puigauveau,

³⁴ Se reporter au chapitre 7 de notre étude.

après avoir obtenu le soutien du ministère de la France d'Outre-mer grâce à l'aide de Théodore Monod, se tourne d'abord vers le général Juin pour obtenir une subvention. Elle met en avant, dans sa lettre, deux buts précis à son voyage : « *la poursuite des recherches archéologiques et de la documentation littéraire entreprises au cours des deux précédentes Missions* »³⁵. C'est aussi cette partie littéraire qui semble intéresser le gouverneur de la Mauritanie quand il prévoit de leur accorder une subvention de 30000F : il leur demande en contrepartie d'offrir au Territoire quinze exemplaires de chacun de leurs ouvrages ou articles, « *documentation intéressante* » qui sera remise aux bibliothèques de poste que Paul Chauvet compte créer³⁶. De même, l'arrêté du Haut-Commissariat de la République en AOF leur accordant 75000F décrit les deux voyageuses comme « *chargées de réunir un complément de documentation et de photographie en Mauritanie en vue de l'édition d'un ouvrage sur le Sahara Maure* »³⁷. Enfin, pendant le voyage, Odette du Puigaudeau envoie plusieurs lettres au général Juin pour rendre compte des travaux effectués. Elle y met d'abord en avant ses travaux archéologiques – et notamment le fait qu'elle donne beaucoup de l'outillage lithique récolté au Musée des Antiquités du Maroc – et, ensuite, ses recherches de documentation pour son ouvrage ethnographique, la prise de photographies destinées au centre cinématographique du Protectorat, et l'envoi d'articles concernant l'activité des postes, la basse vallée du Dra, etc³⁸.

Ce qui semble être en jeu pendant ce voyage, d'un côté comme de l'autre, c'est la pluridisciplinarité des connaissances rapportées sur les colonies. Les administrations coloniales paraissent vouloir soutenir notre voyageuse pour qu'elle leur fournisse un certain nombre de connaissances diverses et variées sur les territoires qu'elles dirigent, une « *documentation* » qui pourra être mise à la disposition des administrateurs locaux dans les plus petites subdivisions territoriales. Ce ne sont plus les Français de métropole qui doivent être informés sur les peuples colonisés, leur histoire, *etc*, mais les Français des colonies, qui ont besoin d'avoir une connaissance à la fois globale et précise sur les territoires de l'Empire qu'ils administrent au quotidien. Un changement de perspective se profile donc dans les soutiens des autorités à des voyages comme ceux d'Odette du Puigaudeau depuis la Seconde Guerre Mondiale.

³⁵ Lettre d'Odette du Puigaudeau au général Juin, 3 avril 1949, Paris, in *Correspondance ayant trait à la mission au Maroc et en Mauritanie d'Odette du Puigaudeau et de Marion Sénones en 1949*, SG MS-5417, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³⁶ Lettre de Rogué (de la part de Paul Chauvet) à Odette du Puigaudeau, 22 novembre 1950, Saint Louis, *ibid.*

³⁷ Arrêté du Haut-Commissariat de la République en AOF, 27 février 1950, *ibid.*

³⁸ Lettre d'Odette du Puigaudeau au général Juin, non datée, [1950] *ibid.*

3. Le retour : un soutien multiforme

Les autorités qui ont apporté leur protection à Odette du Puigauveau avant ses départs continuent à la soutenir à ses retours successifs, dans des perspectives diverses. Tout d'abord, certains personnages ou administrations soutiennent l'activité littéraire d'Odette du Puigauveau. C'est surtout le cas du général Gouraud, à qui Odette du Puigauveau demande d'écrire une préface pour *Pieds Nus à travers la Mauritanie*. L'ajout de ce grand nom au récit d'Odette du Puigauveau – qui avait acquis une certaine notoriété dans le milieu du journalisme suite à son voyage, mais sans plus – a sans doute fait beaucoup pour son succès (et peut-être aussi pour son couronnement à l'Académie Française par le prix Anaïs Ségalas³⁹). Dans toutes les brèves faisant un compte rendu – ou simplement mentionnant – *Pieds Nus* au moment de sa sortie, la préface du général Gouraud est citée.

Le général utilise également ses relations pour soutenir les voyageuses dans leur programme de conférences ; ainsi, il a visiblement suggéré à Gabriel-Louis Jaray⁴⁰, président de la commission exécutive du comité France-Amérique⁴¹, de leur proposer de donner leurs impressions de voyage lors d'un des dîners « Grandes Voyageuses » du Comité.⁴² En 1937, à la sortie de la *Grande Foire*, il se propose de les « appuyer pour le prix de Littérature Coloniale »⁴³. Et quand Plon annonce à Odette du Puigauveau que le ministère de la Guerre a souscrit à 89 exemplaires de *Pieds Nus*⁴⁴, la voyageuse écrit à sa mère « Quant à l'achat du ministère de la Guerre, c'est sûrement à Gouraud que je le dois »⁴⁵. Soutien donc inconditionnel qui a certainement beaucoup aidé Odette du Puigauveau à ses débuts.

D'autres membres de l'administration coloniale soutiennent individuellement Odette du Puigauveau dans ses efforts pour faire connaître ses voyages à ses retours successifs. C'est ainsi

³⁹ « Prix créé en 1917, destiné à récompenser l'ouvrage d'une femme de talent » (source : <http://academiefrancaise.fr>). Anaïs Ségalas (1819-1895) est une femme de lettres française, impliquée dans les mouvements sociaux en 1848, connue pour son œuvre poétique et dramatique.

⁴⁰ Gabriel-Louis Jaray (1878-1954), docteur en droit, maître des requêtes au Conseil d'État, secrétaire général du comité France-Amérique et directeur des *Cahiers de politique nationale*.

⁴¹ Association fondée en 1909 à l'initiative de Gabriel Hanotaux.

⁴² Lettre du général Gouraud à Odette du Puigauveau, 4 août 1936, Paris, in *Correspondances de militaires reçues par Odette du Puigauveau, 1931-1954*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴³ Lettre du général Gouraud à Odette du Puigauveau, 21 février 1937, *ibid.*

⁴⁴ Lettre de la Librairie Plon à Odette du Puigauveau, 9 avril 1937, Paris, in *Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁵ Lettre d'Odette du Puigauveau à Henriette du Puigauveau, 5 mai 1937, Tidjikja, in *25 lettres adressées à sa mère par Odette Du Puigauveau — avec des ajouts de Marion Sénones — durant leur deuxième séjour en Mauritanie, 16 décembre 1936 - 22 octobre 1937*, SG MS-5416, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

le cas du lieutenant-colonel Magré, qui après avoir rencontré Odette du Puigauveau en Mauritanie après la guerre, la conseille depuis Dakar, où il est chef d'État-major de l'artillerie, pour le projet de film sur la Mauritanie qu'elle cherche brièvement à monter en 1948, en lui donnant notamment plusieurs noms de militaires à contacter et en lui suggérant la piste de l'Alliance Française⁴⁶.

Ce sont également des administrations ministérielles qui soutiennent Odette du Puigauveau en métropole. Ainsi, en 1953, l'Agence de la France d'Outre-mer⁴⁷ organise dans ses locaux, 20 rue de la Boétie à Paris, une exposition des dessins de Marion Sénones ainsi que d'objets rapportés par les deux voyageuses. Cette exposition est inaugurée le 28 avril par le ministre de la France d'Outre-mer, Louis Jacquinot⁴⁸ ; sont présents Albert Sarrault et le général Gillier⁴⁹, grand saharien. La présence de ces grands noms marque l'insertion réussie d'Odette du Puigauveau dans le monde colonial français. Odette du Puigauveau a d'ailleurs obtenu la même année le prix d'art décoratif de la France d'Outre-mer. Marion Sénones fait d'autres expositions de ses œuvres sous le patronage de hautes autorités coloniales : au salon de l'Armée en 1952, au Cercle de la France d'Outre-Mer en 1954, et à la Grande Salle de la Chambre de Commerce de Saint-Louis (sous le patronage du Gouverneur du Sénégal) en 1951, au cours même de leur voyage. Un dernier exemple de ce soutien des autorités pour les productions des deux voyageuses doit être cité : le 16 avril 1940, le ministre des Colonies Georges Mandel écrit à Louis Marin – qui avait attiré son attention sur une demande de conférences faite par Odette du Puigauveau et Marion Sénones à l'occasion du Salon de la France d'Outre-mer – qu'il a aussitôt appuyé leurs candidatures⁵⁰.

Odette du Puigauveau a également du succès, en tant qu'auteur « colonial », auprès des Académies. *Pieds Nus* est présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques en séance publique le 30 mai 1936⁵¹, et remporte le prix Anaïs Ségalas à l'Académie Française, comme

⁴⁶ Lettre du lieutenant-colonel Magré à Odette du Puigauveau, 14 juin 1948, Dakar, in *Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁷ Service du Ministère de la France d'Outre-Mer, fondée sous le nom "Agence des colonies" au tournant du XXe siècle, puis Agence générale des colonies jusqu'en 1939, et après 1945 "Agence économique de la France d'Outre-mer" puis "Agence de la France d'Outre-mer".

⁴⁸ Louis Jacquinot (1898-1993), plusieurs fois ministre de la France d'Outre-mer entre 1951 et 1958.

⁴⁹ Louis Ernest Gillier (1883-1967).

⁵⁰ Lettre de Georges Mandel à Louis Marin, 16 avril 1940, in *Dossier sur le projet de mission en Mauritanie ou au Tibesti-Ennedi en 1939 – 1940*, SG MS-5421, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵¹ Lettre du Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences Morales et Politiques à Odette du Puigauveau, 30 mai 1936, Paris, in *Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

nous l'avons déjà dit. La Ligue d'Action coloniale maritime et aéronautique qualifie ses « raids » de « *magnifique leçon d'énergie et d'abnégation* »⁵². Enfin, Odette du Puigaudeau obtient un prix pour la dimension « coloniale » de son œuvre, une médaille d'argent (et 300 francs) accordée par l'Académie des arts, sciences et belles lettres de Mâcon, sur le prix Abel Jeandet⁵³ : ce prix est un « *prix quinquennal réservé à des œuvres d'exploration ou de colonisation, autant que possible relatives au Sénégal* »⁵⁴.

Il faut donc souligner à la fois la diversité et l'uniformité des raisons pour lesquelles ces soutiens sont apportés à Odette du Puigaudeau et Marion Sénones. Les institutions, personnes et administrations qui aident nos voyageuses sont variées, mais elles semblent toujours le faire à cause d'une dimension « coloniale » de l'expérience du voyage aux colonies. Le voyage en lui-même de femmes aux colonies doit participer au rayonnement de la puissance française, car il montre aux colonisés que « même » les femmes françaises sont courageuses et fortes et au reste du monde que la pacification des territoires est bien achevée. Après quoi les résultats du voyage doivent servir à la fois aux administrateurs des colonies pour bien diriger les territoires et aux Français de métropole pour qu'ils connaissent mieux l'Empire – et d'une manière ajustée. C'est donc la dimension de propagande coloniale du voyage qui amène personnes privées, administrations ministérielles, académies, sociétés coloniales, à soutenir Odette du Puigaudeau et Marion Sénones. Comment, maintenant, appréhender le soutien apporté aux deux femmes pendant le voyage lui-même par les Français des colonies ?

B. Pendant le voyage, la protection des « coloniaux »

Après l'obtention des protections nécessaires de la part des autorités « centrales » pour le voyage, commence « *la brousse* », comme l'appelle Odette du Puigaudeau, et avec elle, les vraies difficultés. Les soutiens obtenus en amont du voyage ne sont en effet pas suffisants pour que nos deux voyageuses puissent traverser le Sahara en toute sécurité. Elles ont besoin de l'aide des Français présents sur place pour voyager dans les meilleures conditions. Et cette aide leur est très largement apportée pendant leurs trois voyages, de diverses manières.

⁵² Lettre de la Ligue d'Action coloniale maritime et aéronautique à Odette du Puigaudeau, [1936], *ibid.*

⁵³ Abel Jeandet (1816-1899), officier tué au Sénégal où il administrait le cercle du Podor.

⁵⁴ VIREY J., Rapport sur l'attribution des prix d'exploration ou de colonisation, joint à une lettre du Secrétaire perpétuel de l'académie de Mâcon à Odette du Puigaudeau, 17 décembre 1935, in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigaudeau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

1. Des appuis indispensables, voire vitaux

Les appuis des autorités coloniales locales sont indispensables ; sans eux, nos deux voyageuses n'auraient pas pu quitter leurs lieux de débarquement en Mauritanie ou au Maroc, pour plusieurs raisons que nous allons expliciter maintenant.

Tout d'abord, les colonies fonctionnent sur le régime de l'autorisation militaire pour ce qui est des déplacements. Tout itinéraire doit être visé par les autorités, et des escortes doivent se relayer pour accompagner les deux voyageuses. Impossible pour Odette du Puigaudeau et Marion Sénones de quitter un poste ou une ville sans avoir auparavant confirmé auprès des autorités du territoire leur itinéraire, ou de contrevenir à des ordres de ces autorités. Odette du Puigaudeau a conservé les nombreux télégrammes échangés pendant leurs voyages ; elle y tente à plusieurs reprises d'infléchir des militaires trop peu souples à ses yeux. L'échange de télégrammes concernant leur itinéraire depuis Tindouf, en janvier 1937, en est témoin. Odette du Puigaudeau commence d'abord par solliciter, *via* le général Trinquet, l'autorisation du gouverneur général de l'AOF, Marcel de Coppet⁵⁵, de se rendre au Soudan par le Hank, l'Adrar Mauritanien, Tidjikja, Tichit, Nema, puis d'aller à Oualata et par Tombouctou de rejoindre Taoudéni avec *l'azalai* avant de rentrer à Tindouf ; le général Trinquet lui a dit en effet ne faire aucune objection en ce qui concerne les territoires dont il a la responsabilité, situés au nord du 25^e parallèle, mais il demande l'autorisation de Marcel de Coppet pour le reste du parcours envisagé⁵⁶. Marcel de Coppet répond qu'il ne peut accepter la partie du parcours passant par le Hank et l'Adrar mauritanien car il fait face à un problème de disponibilité d'escorte suite à un déplacement du Groupe Nomade du Hank⁵⁷. Odette du Puigaudeau propose alors, toujours *via* le général Trinquet, un autre itinéraire, passant par Bir Moghreïn, Zedness, Tenoumer, Makteir, Ouadane, Chinguetti et Atar⁵⁸, proposition qui sera acceptée. Dans le même temps, les Affaires indigènes de Tindouf et le général Trinquet échangent des télégrammes concernant les escortes qui seront allouées aux deux voyageuses⁵⁹ dans les Confins. On voit donc que le voyage est très

⁵⁵ Marcel de Coppet (1881-1968), gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française de 1936 à 1938.

⁵⁶ Télégramme du général Trinquet à Marcel de Coppet, [début janvier 1937], in *25 télégrammes et pièces de correspondance officielle durant le deuxième voyage d'Odette du Puigaudeau en Mauritanie, 1936-1938*, SG MS-5434, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵⁷ Télégramme de Marcel de Coppet au général Trinquet, 9 janvier 1937, *ibid.*

⁵⁸ Télégramme du général Trinquet à Marcel de Coppet, 11 janvier 1937, *ibid.*

⁵⁹ Télégrammes des 9, 11 et 12 janvier 1937 entre le général Trinquet et le bureau des Affaires indigènes de Tindouf, *ibid.*

réglementé, mais qu’Odette du Puigaudeau sait tirer son épingle du jeu et négocier, par le biais de protecteurs comme le général Trinquet, l’établissement de longs itinéraires.

Cependant, la réglementation est souvent très contraignante à ses yeux. À chaque étape, elles sont obligées de présenter leurs lettres de recommandation et leurs autorisations de voyage, où elles s’engagent notamment à voyager à leurs risques et périls et à ne se livrer à aucune opération commerciale⁶⁰. De telles formalités font souvent bouillir notre voyageuse, comme elle le dit régulièrement dans ses carnets de voyage. Les contraintes sont également des contraintes de temps : les voyageuses ont des ordres des autorités fixant le nombre de jours qu’elles peuvent passer dans telle ou telle région. Odette du Puigaudeau s’en plaint très souvent, dans ses carnets, ses correspondances, ses récits – et jusque dans ses rapports officiels – car ces contraintes l’empêchent de mener à leur achèvement les recherches archéologiques qu’elle souhaite faire avec Marion Sénones. Ainsi, le 12 février 1950, à Goulimine, elle note qu’il lui semble être devant un « *tribunal* » aux Affaires indigènes, et que la suite de leur voyage « *est réglée militairement, jour par jour, sans cordialité ni liberté* »⁶¹.

Elles se permettent d’ailleurs de prendre quelques libertés vis-à-vis de ces contraintes ; ainsi, Odette du Puigaudeau raconte dans *La Route de l’Ouest* qu’elles arrivent quatre jours en retard sur la date prévue à Tourine, au grand mécontentement du chef de poste⁶². Les voyageuses avaient changé leurs plans et pensaient qu’il en avait été informé, mais il n’en est rien ; Odette du Puigaudeau, un peu confuse, écrit alors, comme un *mea culpa* : « *Le Sahara est un pays où il faut être exact. Les autorités militaires sont responsables de ceux qui s’y promènent et ont d’autres soucis que de courir à la recherche des retardataires* »⁶³.

Malgré sa détestation de toute la dimension administrative de ses voyages, Odette du Puigaudeau comprend donc bien pourquoi ces autorisations militaires – assorties d’escortes, ne l’oublions pas – lui sont indispensables, voire vitales. C’est tout d’abord le problème de la topographie des lieux visités, et notamment du climat et de l’absence d’eau. *Topos* des récits de voyage saharien, mais aussi réalité qui se fait pressante lors de la traversée du désert de l’Inchiri, à la fin de leur premier voyage, en plein mois d’août, effectuée en neuf jours, en marchant de nuit. Les risques sont réels, et Odette du Puigaudeau (qui évoque souvent dans ses récits les

⁶⁰ Voir par exemple l’autorisation établie par le général Trinquet (commandant les Confins) le 9 janvier 1937 à Tiznit, *ibid.*

⁶¹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (12 février 1950, Goulimine).

⁶² PUIGAUDEAU, Odette du, *La Route de l’Ouest...*, p. 158.

⁶³ *Ibid.*

« morts de la soif » au Sahara) en est bien consciente ; dans *La Grande Foire des Dattes*, décrivant cette traversée pendant laquelle on a interdit les débarbouillages et on ne cuit plus le riz, car cela consomme trop d'eau, elle écrit : « *La faim, nous la connaissions, ce n'est rien ; mais la soif, c'est la mort, et la vie devient précieuse lorsqu'elle est si précaire* »⁶⁴.

Le voyage n'a donc rien d'une partie de plaisir, et l'aide des militaires pour établir des itinéraires passant par des points d'eau se révèle indispensable. Les voyageuses n'hésitent d'ailleurs pas à les solliciter pour leur connaissance de la région, comme le révèle la présence dans les archives d'Odette du Puigaudeau de renseignements donnés par le lieutenant Jarry, commandant le Goum d'Idjil, aux deux voyageuses sur l'itinéraire Bir Moghreïn-Chinguetti : il y décrit les caractéristiques du terrain, la situation des points d'eau (avec leur profondeur), celle des pâturages, et les estimations des distances à parcourir entre chaque point du parcours⁶⁵.

L'autre point pour lequel l'aide des autorités militaires est vitale pour les deux voyageuses est celui de la sécurité. La Mauritanie est à peine « pacifiée » en 1934. Les deux voyageuses échappent d'ailleurs de peu à une *razzia*, à Memrhrar, au tout début de leur premier voyage. Une escorte militaire leur est donc toujours nécessaire. Elle est composée la plupart du temps de partisans maures, mais peut être aussi « remplacée » par la compagnie d'un groupe nomade (G.N.) ou allégée lors de tournées en voiture avec des officiers. En tout état de cause, Odette du Puigaudeau et Marion Sénones ne sont jamais seules en brousse – même si Odette du Puigaudeau assimile quelque fois à de la solitude le fait de voyager avec des partisans maures, qu'elle critique souvent pour leur paresse et leur indiscipline. Les escortes sont d'ailleurs source d'interminables discussions, car elles sont, selon les cas, fournies gratuitement par les autorités, ou doivent être payées par les voyageuses. Cela dépend, selon les correspondances retrouvées, du budget des autorités... mais surtout de leur bonne volonté, variable⁶⁶.

Odette du Puigaudeau, même si elle se plaint souvent de ses contraintes, sait quand même s'y plier et se montre raisonnable quand les circonstances l'y obligent. Ce n'est pas un bras de fer mais plutôt une collaboration entre les voyageuses et les autorités, assortie souvent de négociations. Mais ce sont toujours les militaires qui ont le dernier mot, et Odette du

⁶⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 176.

⁶⁵ Rapport dressé par le lieutenant Jarry, 7 mars 1937, Arouédil, in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigaudeau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁶⁶ Se reporter au chapitre 3.

Puigaudeau, qui compte sur leur appui, le respecte : ainsi, le 22 juillet 1934, alors qu'elle et Marion cherchent à se rendre au G.N. de Chinguetti, un double problème, lié à la fois à la sécurité (un *mejbour* de 20 hommes a été signalé pour piller actuellement la région) et au manque d'eau (le trajet comporte au moins 3 jours sans eau) se pose ; Odette du Puigaudeau est déçue... mais, après avoir cité quelques « morts de la soif », et s'être « documentée près de l'interprète et des partisans » se range à la décision des autorités : « *Ce serait folie de nous obstiner. Nous ne pourrions partir qu'en secret, avec des montures insuffisantes, manque de provisions, etc. Adieu G.N.*⁶⁷ ».

La protection des autorités militaires locales est donc indispensable, voire vitale, aux deux voyageuses pour leurs pérégrinations. Comment se décline-t-elle sur des sujets qu'on pourrait qualifier de moins essentiels que ceux de la sécurité et du climat ?

2. Des appuis qui se manifestent concrètement de manière variée

La bonne entente d'un certain nombre de militaires avec Odette du Puigaudeau et Marion Sénones participe en effet à leur rendre la vie plus facile au Maroc et en Mauritanie, sur différents plans.

Les lettres et recommandations des hautes autorités coloniales leur facilitent tout d'abord le logement dans les postes. Odette du Puigaudeau et Marion Sénones mettent beaucoup de soin à rencontrer, avant de partir en brousse, les hommes dont les recommandations leur permettront d'être reçues à bas prix ou gratuitement par les militaires ou les administrateurs civils. Ainsi, Odette du Puigaudeau relate dans ses carnets de voyage leurs efforts pour rencontrer les bonnes personnes lors de leur passage à Rabat, à Noël 1936 ; la voyageuse ne se sent pas à l'aise avec le général Noguès⁶⁸ résident général, mais elle écrit « *Le principal : nous sommes assurées de son autorisation et de sa bienveillance* »⁶⁹. Elles rencontrent aussi, par l'intermédiaire de deux officiers – dont un, le lieutenant de Massignac « *s'est déjà beaucoup occupé de notre voyage* »⁷⁰ – le général Corap⁷¹, qui leur assure qu'elles seront bien reçues dans les Confins. Avant de

⁶⁷ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (22 juillet 1934, Chinguetti).

⁶⁸ Charles Noguès (1876-1971), résident général au Maroc de 1936 jusqu'à l'armistice de 1940, choisit de continuer le combat en Afrique du Nord mais refuse de rejoindre le général de Gaulle et finit par interdire toute dissidence au Maroc ; il démissionne en 1943 et s'exile au Portugal après la guerre.

⁶⁹ *Ibid* (Rabat, 25 décembre 1936).

⁷⁰ *Ibid* (Rabat, 26 décembre 1936).

⁷¹ André-Georges Corap (1878-1953) se distingue notamment en capturant Abd-el-Krim pendant la guerre du Rif et effectue l'essentiel de sa carrière en Algérie et au Maroc.

quitter Rabat, un officier leur donne une lettre de Noguès les recommandant aux autorités militaires du Maroc. Odette du Puigauveau, en relatant ces différentes visites, donne donc l'impression de bien comprendre l'importance que ces lettres de recommandation auront auprès des autorités locales.

Ces recommandations, alliées à une certaine sympathie des « coloniaux » pour nos deux voyageuses, ont d'ailleurs l'air de faire leur effet. Les écrits d'Odette du Puigauveau regorgent d'éloges de l'hospitalité coloniale. Dès son arrivée à Port-Etienne, en décembre 1933, elle écrit à sa mère et à sa tante qu'elles ont été reçues par le gouverneur espagnol de Villa Cisneros « *comme des reines en tournée, comblées de cadeaux et de prévenances* »⁷².

L'occasion à propos de laquelle Odette du Puigauveau admire le plus l'hospitalité coloniale, c'est bien celle de son panaris qui la contraint à rester longuement immobilisée à Kiffa à l'été 1934, avant d'être transférée à l'hôpital de Kayes. Marion Sénones, en écrivant à Henriette du Puigauveau pour lui donner des nouvelles de sa fille, raconte les bons soins que les « coloniaux » prodiguent à son amie ; elle écrit même que le lieutenant se déguise parfois en danseur ou en cuisinier pour les faire rire, qu'il leur organise des fêtes, etc⁷³. Odette du Puigauveau, dans *Pieds Nus*, rend un vibrant hommage aux Français qui se sont occupés d'elle à Kiffa : « *Je ne parlerai point ici d'hospitalité, coloniale ou autre. Les soins les plus dévoués, l'amitié qui console, encourage et aide à subir le "coup dur" dépassent le cadre ordinaire de l'hospitalité* »⁷⁴.

L'hospitalité est également celle dont les autorités s'assurent qu'elle va être prodiguée aux voyageuses dans les campements maures. On comprend en effet à travers une lettre d'Odette du Puigauveau que les tam-tams⁷⁵ maures et les diverses fêtes qu'on leur fait dans les campements ne sont pas totalement spontanés. Soit ils sont « ordonnés » par les autorités, soit

⁷² Lettre d'Odette du Puigauveau à Henriette du Puigauveau et Fanny van den Brouke, 21 décembre 1933, Port-Etienne, in *6 lettres d'Odette du Puigauveau à sa famille lors de son premier voyage en Mauritanie, 20 décembre 1933 - 15 août 1934*, SG MS-5430, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷³ Lettre de Marion Sénones à Henriette du Puigauveau, 25 avril 1934, Kiffa, in *31 lettres adressées à Henriette du Puigauveau par sa fille Odette et Marion Sénones durant leur premier séjour en Mauritanie, 10 septembre 1933 - 9 octobre 1934*, SG MS-5415, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 247.

⁷⁵ Terme que nous garderons pour désigner les fêtes traditionnelles maures impliquant l'emploi de tambours et l'exécution de danses rythmées traditionnelles, car c'est celui qui est utilisé par Odette du Puigauveau, dans la lignée des auteurs coloniaux de l'époque ; son utilisation rendra donc la compréhension des textes de la voyageuse plus facile pour notre lecteur. Il faut néanmoins garder à l'esprit que ce terme n'est pas exact ethnologiquement parlant ; les autochtones, quant à eux, parlent plutôt de « *héoul* » pour désigner ces fêtes traditionnelles dans les campements et les villes.

Chapitre premier : La protection des autorités

les maures en jouent pour séduire ces mêmes autorités – on y reviendra. Mais il est très rare qu’Odette du Puigauveau décèle ce manque de spontanéité dans les fêtes dont elles sont l’objet, et cette lettre datant du 2 avril 1937 est unique en ce sens :

Depuis que nous sommes au Tagant, nous faisons une marche triomphale. Le Commandant de Cercle, le Capitaine Julien Laferrière, un breton de Quimper, a donné des ordres pour que nous trouvions à chaque étape une magnifique tente, tam-tam, méchoui, etc. Lui-même est venu au-devant de nous à Rachid.⁷⁶

Laferrière, qui est qualifié dans la même lettre de « *frère d’adoption* » par Odette du Puigauveau (origine bretonne oblige), ne s’en tient donc pas à la stricte hospitalité coloniale, mais semble vraiment payer de sa personne pour améliorer les conditions de voyage d’Odette du Puigauveau.

Celle-ci dit d’ailleurs dans cette même lettre : il « *nous a envoyé en brousse des légumes frais, du ravitaillement, le courrier* ». Cette anecdote nous permet d’arriver au deuxième volet des aides diverses qu’apportent les « coloniaux » à Odette du Puigauveau et Marion Sénones : celui des aides matérielles. Il concerne à la fois la poste, les aides en nourriture comme ici, et la prise en charge des matériaux récoltés par les voyageuses. Pour le courrier, ce sont les officiers qui sont en première ligne pour le retransmettre aux voyageuses selon leurs itinéraires respectifs. Plusieurs pièces d’archives témoignent de ce travail de « facteur » accompli par les officiers (ou les administrateurs civils), qu’ils livrent eux même le courrier aux deux voyageuses (ce qui arrive le plus souvent⁷⁷) ou en chargent des maures (ce qui est exceptionnel).

La poste pour les deux voyageuses, c’est aussi la conservation et l’expédition en France des matériaux, lithiques le plus souvent, récoltés au cours du voyage. Les pierres sont confiées – en caisses – aux officiers des postes, qui se chargeront ensuite de l’expédition. Cela occasionnera quelques pertes, mais, le plus souvent, ces opérations se passent sans souci, comme en témoignent de nombreuses lettres entre Odette du Puigauveau et les officiers concernés⁷⁸.

⁷⁶ Lettre d’Odette du Puigauveau à Henriette du Puigauveau, 2 avril 1937, Tidjikja, in *25 lettres adressées à sa mère par Odette du Puigauveau - avec des ajouts de Marion Sénones - durant leur deuxième séjour en Mauritanie, 16 décembre 1936 - 22 octobre 1937*, SG MS-5416, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷⁷ Voir par exemple la lettre du chef du bureau du commandement militaire des confins algéro-marocains à Odette du Puigauveau et Marion Sénones, 2 janvier 1937, Tiznit, in *25 télégrammes et pièces de correspondance officielle durant le deuxième voyage d’Odette du Puigauveau en Mauritanie, 1936-1938*, SG MS-5434, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷⁸ On peut ainsi citer la lettre de Jeannofort à Odette du Puigauveau, le 1^{er} juillet 1937, du Goum de Tindouf, concernant une « *fameuse caisse* » dont l’officier va s’occuper. In *Correspondances de militaires reçues par Odette du Puigauveau, 1931-1954*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

3. Le voyage selon les « coloniaux »

Que représente donc le voyage pour les Français présents aux colonies qui aident Odette du Puigauveau ? En dehors de raisons objectives, ce sont souvent des affinités de personne fortes entre nos voyageuses et les officiers qui expliquent ce soutien. Ainsi, quand des militaires bretons rencontrent Odette du Puigauveau, cette communauté d'origines semble les conduire régulièrement à aider notre voyageuse ; on peut penser par exemple au comportement de Laferrière, déjà cité, ou à celui des officiers qui fêtent avec les deux voyageuses Noël 1937 en plein erg Chech, lors d'une partie du voyage difficile – et qui les accompagnent jusqu'à Chegga avec leur G.N. car ils n'ont pas confiance dans l'escorte allouée aux deux femmes. Cette affinité se double le plus souvent de ce qui apparaît comme une réelle admiration pour les « exploits » accomplis par les deux voyageuses. Odette du Puigauveau retranscrit d'ailleurs souvent cette admiration – ou ce qui lui semble être de l'admiration – dans ses carnets de route. Ainsi, quand elles arrivent à Boutilimit, début 1934, elle note :

On nous traite comme des manières d'héroïnes ! Premiers secours, cigarettes, apéritifs, félicitations, questions amicales à n'en plus finir. Nous sommes très contentes ! Quand nous rentrons au salon, en robes françaises, toute la colonie civile et militaire y est réunie pour nous être présentée.⁷⁹

L'admiration de la petite « colonie » de Boutilimit paraît donc réelle et peut sans doute expliquer, dans une certaine mesure, l'aide apportée par bon nombre de coloniaux à Odette du Puigauveau : pour elle, les voyageuses sont assimilées à des héroïnes, qu'on a facilement envie d'aider. Être associée à une expédition telle que celle-ci en lui portant secours, c'est flatteur !

Mis à part ces affinités et cette admiration, plusieurs pièces d'archives permettent de comprendre les raisons plus objectives qui ont poussé certains de ces militaires et administrateurs des colonies à aider les voyageuses, ou en tout cas à s'intéresser à ce voyage. Dans *A l'école de l'aventure, Pratiques sportives de plein air et idéologiques de la conquête du monde (1890-1940)*, Christian Pociello, sociologue, étudiant les enjeux des « aventures « géographiques » »⁸⁰ qui ont pu se développer au XX^e siècle (il prend un cadre bien plus large que celui des voyages dans les colonies), montre que ces aventures permettent aux puissances concurrentes d'acquérir, en temps de paix, un capital de prestige symbolique qu'elles

⁷⁹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (26 janvier 1934, Boutilimit).

⁸⁰ DENIS, Daniel et POCIELLO, Christian. (dir), *A l'école de l'aventure...*, p. 176.

recherchent constamment. Pour lui, les nations trouvent lors de ces voyages des théâtres où peuvent s'exprimer l'intrépidité, l'endurance, la puissance industrielle, et la combativité sportive de « leurs » hommes⁸¹. Il affirme qu'on « pourrait dire que se crée, alors, un nouvel espace où se jouent des enjeux moins géopolitiques que “géosymboliques” entre les seuls pays européens dotés de la puissance industrielle »⁸².

Cette analyse est intéressante pour comprendre l'opinion que se font du voyage d'Odette du Puigauveau un certain nombre d'officiers et d'administrateurs des colonies. Comme on l'a déjà dit en parlant du général Gouraud, l'argument suivant revient souvent : si des femmes peuvent voyager sans crainte en Mauritanie, c'est que la France y a réussi son œuvre « pacificatrice »... et qu'elle peut donc s'en glorifier ! Odette du Puigauveau en joue d'ailleurs dans ses récits ; elle rapporte ainsi dans *Pieds Nus* la tirade d'un de ses partisans, Abdallahi :

La France est bien forte puisqu'elle peut laisser, à présent, voyager ses femmes à travers cette brousse qui a connu, jadis, des temps si troublés... Et voilà que ces femmes françaises écrivent comme des marabouts et voyagent comme des guerriers ! La illah ill Allah ! ...⁸³

Il est paradoxal qu'Odette du Puigauveau mette cet argument dans la bouche d'un maure, et non pas d'un Français, car nous l'avons retrouvé souvent, mais dans des lettres écrites par des officiers ou des administrateurs, et, surtout, sous la plume des journalistes décrivant les voyages des deux françaises ou rédigeant une critique de leurs récits. Paradoxal, mais riche d'enseignements ; cela montre que cette idée est tellement assimilée par la voyageuse qu'elle la réutilise naturellement, ce qui est aussi un moyen pour elle de justifier son voyage. Des organes cherchant à appuyer les ambitions françaises en Afrique mettent aussi en valeur cet enjeu impérialiste du voyage ; c'est notamment le cas du Comité de l'Afrique française, qui dans son bulletin mensuel⁸⁴, en septembre 1935, publie un long article, « *Mauritanie 1935* »⁸⁵, rédigé par Odette du Puigauveau ; la présentation qui y est faite des voyageuses insiste sur le fait que « *l'aventure coloniale* » vécue par les deux femmes a été rendue possible par l'œuvre accomplie auparavant par la France en Mauritanie :

⁸¹ *Ibid.*, p. 137.

⁸² *Ibid.*

⁸³ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 101.

⁸⁴ Le Bulletin du Comité de l'Afrique Française (BCAF) a été créé en 1890 ; il s'inscrit dans ce que les historiens appellent le « parti colonial » et vise à promouvoir les visées impérialistes de la France en Afrique.

⁸⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Mauritanie 1935* », BCAF, n°9, in *Dossier d'articles divers et tirés-à-part consacrés aux Maures et à la Mauritanie par Odette du Puigauveau*, SG MS-5532 A, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre premier : La protection des autorités

Il nous suffit de l'enregistrer [ce voyage, NDLR], comme témoignage de la plus délicate des sollicitudes françaises s'accrochant à l'une des parties les plus déshéritées de notre domaine d'outre-mer. [...] *L'Afrique française* est heureuse de faire entendre, à côté de la voix des grands Sahariens, celle d'une jeune femme dont la présence – sur la trace des Précurseurs – montre assez combien s'est déjà amortie la férocité du Dragon Sahara.⁸⁶

Le Comité de l'Afrique française, composé de personnes ayant des intérêts aux colonies (et notamment des militaires et des administrateurs civils), comprend donc le voyage d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones comme une des expressions de la « *sollicitude* » de la France pour les Maures ; les deux femmes représentent la Mère-patrie aux colonies ; et ce voyage de deux membres du « sexe faible » n'est possible que grâce à la sécurité qui règne maintenant dans le « *Dragon Sahara* » apportée par la France. Le voyage d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones est donc à la fois produit de la grandeur de la France et signe de cette grandeur auprès des colonisés – par leur présence même aux colonies – et des Français – par le biais des médias. Un certain nombre d'officiers coloniaux paraissent donc avoir compris ce voyage dans cette perspective de propagande et l'avoir soutenu pour cette raison.

D'autres raisons qu'on pourrait qualifier de plus pragmatiques entrent en ligne de compte chez les autorités locales soutenant Odette du Puigauveau. Certains souhaitent par exemple que la voyageuse donne aux Français qui liront ses récits et ses articles une juste image d'eux-mêmes, comme une sorte de contrepartie à l'aide qu'ils lui ont apportée⁸⁷.

D'autres veulent que l'œuvre de juste reportage englobe à la fois les populations françaises et les populations autochtones. C'est ainsi le cas du gouverneur général de l'AOF Jules Brévié qui écrit à Odette du Puigauveau à l'occasion de la sortie de *Pieds Nus* : « *Vous n'êtes pas de ceux (je suis obligé de le dire au masculin car votre cas est vraiment exceptionnel) qui en quittant l'AOF en laissent tomber les habitants [...] Vous avez su observer non seulement le pays mais les gens* »⁸⁸. Odette du Puigauveau se voit donc assigner comme mission – déjà remplie avec ce premier livre selon Brévié – de représenter en métropole les habitants de l'AOF, dans lesquels il comprend à la fois colonisés et colonisateurs.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ Voir par exemple la lettre du lieutenant-colonel Marie-Édouard de Froissard de Broissia (1890-1945 ; gouverneur militaire de la Mauritanie à Saint-Louis) à Marion Sénones, 27 septembre 1937, Saint Louis, in *25 télégrammes et pièces de correspondance officielle durant le deuxième voyage d'Odette du Puigauveau en Mauritanie, 1936-1938*, SG MS-5434, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁸⁸ Lettre de Jules Brévié à Odette du Puigauveau, 3 juin 1936, Dakar, in *Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Mis à part cette exigence de vérité dans la représentation des populations rencontrées, qu'elles soient françaises ou autochtones, les Français de Mauritanie qui soutiennent Odette du Puigauveau ne mettent pas en avant les enjeux ethnographiques ou archéologiques du voyage. Manque d'intérêt, manque de compréhension, ou tout simplement manque d'explication sur les buts de leur voyage par les deux femmes ? Ces trois raisons sont sans doute valables pour expliquer le point aveugle de nos sources quant à l'intérêt des autorités locales pour ce qu'Odette du Puigauveau considère, au moins à partir de son deuxième voyage, comme le centre de son expérience mauritanienne. Les autorités locales des colonies considèrent donc le voyage d'Odette du Puigauveau à la fois comme une expérience héroïque, un moyen de mettre en avant la grandeur de la France, et un moyen de se faire mieux connaître – et de manière plus juste – auprès de leurs compatriotes, et au-delà peut-être.

C. Une écriture « coloniale » ?

Odette du Puigauveau répond-elle, dans ses écrits, à un contrat tacite et implicite passé avec ces autorités représentant la puissance coloniale française pour qu'elles soutiennent son voyage ? En effet, celles-ci semblent soutenir les deux femmes pour qu'en retour elles rendent justice aux habitants de l'AOF, qu'ils soient français ou autochtones, dans leurs écrits. Peut-on dire qu'Odette du Puigauveau répond plus largement à cette attente et fait l'éloge dans ses écrits non seulement des habitants des colonies mais de l'œuvre coloniale en général ? Son écriture peut-elle être qualifiée, en ce sens, d'écriture « coloniale » ?

1. Un éloge appuyé

Au premier abord, et jusque dans les années 1950, l'écriture d'Odette du Puigauveau semble pouvoir être définie comme une écriture coloniale, c'est-à-dire dressant un éloge appuyé de la colonisation. Quelles sont les raisons que la voyageuse invoque pour faire cet éloge qui nous semble fait avec beaucoup de conviction, même pour l'époque ?

a. Le colonialisme, une œuvre de pacification et de collaboration avec les colonisés

Pour Odette du Puigauveau, jusqu'au retour de son troisième voyage, la colonisation n'est pas une œuvre violente ; c'est au contraire une œuvre qui a permis de mettre fin à un état de

guerre en Mauritanie, grâce à l'action « pacifique » de quelques hommes éclairés (notamment Coppolani, Lyautey et Gouraud) et avec la collaboration volontaire des autochtones – ou tout du moins des autochtones éclairés eux aussi ! Jamais Odette du Puigauveau ne qualifie la colonisation de guerre de conquête, ne décrit les exactions qui l'ont accompagnée du côté des Français – mais elle parle souvent des Français tués par les Maures – ou ne remet en cause le principe même de la colonisation. C'est le contraire qui se produit : Odette du Puigauveau justifie en permanence ce principe par le fait qu'il se traduit par la « *pacification* » de la Mauritanie – terme extrêmement employé à l'époque pour faire référence à l'action menée dans ce pays par le général Gouraud, grand soutien de notre voyageuse. Dans *Pieds Nus*, elle écrit, de manière révélatrice :

La pacification de Mauritanie, cette entreprise qui, depuis le traité de Paris de 1814, oppose la diplomatie la plus patiente aux calculs surnois des Maures, la bravoure de nos soldats à leur fanatisme cruel, est une œuvre que même les esprits hostiles par principe à la colonisation peuvent approuver.⁸⁹

Et le contexte de cette affirmation, significativement, est celui des flatteries qu'un de leurs partisans leur adresse ainsi qu'à la « *race* » française. Ce maure, Ahmeddou, affirme – toujours dans ce langage petit-nègre, ici quasiment incompréhensible, utilisé régulièrement par Odette du Puigauveau, comme un marqueur d'infériorité :

Avant les Français, toi et sœur pour toi, pas moyen faire ce voyage. Même deux ou trois Beïdane, pas moyen. Rencontré razzi du Nord et y en a tués forcément. Toujours il fallait marcher beaucoup les hommes ensemble avec les fusils... Les Français, y en a faire grandes choses !⁹⁰

Cette anecdote nous plonge d'emblée dans le cœur de l'argumentaire pro-impérialiste d'Odette du Puigauveau : ce sont les Maures qui ont fait appel aux Français pour « pacifier » leur pays déchiré par les guerres. Elle montre également qu'Odette du Puigauveau se place en opposition à l'anticolonialisme qui commence à se développer dans les années 1930, à la suite notamment de la recomposition du paysage de l'anthropologie française autour d'un pôle socialisant symbolisé par Paul Rivet⁹¹.

Odette du Puigauveau explique donc dans ses écrits, tant ses livres que ses articles, que si la colonisation a été une « pacification » en Mauritanie, c'est grâce à l'action de deux hommes, Coppolani et Gouraud. En 1948, alors que les soubresauts des indépendances secouent

⁸⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 91.

⁹⁰ *Ibid.*

⁹¹ Voir sur ce point l'étude de Carole Reynaud Paligot, *Races, racisme et antiracisme...*

déjà l'Empire français, elle explique ainsi ce terme dans un long article de six pages, agrémenté de nombreuses photographies et intitulé « *La Mauritanie aujourd'hui* », paru dans *France Illustration* :

Ce n'est point là un terme pudique voilant des opérations brutales ou l'exploitation d'un pays ; c'est le signe d'une action qui a mis fin à un état de guerre permanent, d'une politique où la diplomatie a tenu plus de place que la poudre et n'a pas eu à préparer l'entrée en jeu des intérêts privés de colons. [...] La pacification de la Mauritanie a été l'œuvre de deux hommes qui l'aimaient.⁹²

Après cette entrée en matière dans laquelle Odette du Puigaudeau paraît prendre en compte les arguments anticolonialistes des années 1940 pour les réfuter aussitôt, elle explique toute l'histoire – selon elle – de la colonisation de la Mauritanie. La voyageuse commence évidemment par citer les récits des exactions des guerriers maures, de la ruine des villages, du découragement des populations, faits par les « *premiers explorateurs* » du XIX^e siècle (notamment René Caillié⁹³ et plusieurs militaires). Cette évocation doit lui permettre d'expliquer par la suite la division de la société maure en deux courants à partir de cette époque, les « guerriers » qui commettent les exactions, et les « marabouts », religieux qui cherchent à les combattre. Elle décrit ensuite l'appel de ces marabouts, devant la multiplication des exactions des guerriers, à Coppolani, pour qu'il vienne « *établir la paix française* », en une « *œuvre géniale* ». Puis elle évoque « l'ordre » que Gouraud instaure en Mauritanie, et conclut l'article en critiquant la résistance à l'occupation française de certains Maures « *fanatiques* », descendants de ceux qui ont assassiné Coppolani. Odette du Puigaudeau reprend ce mécanisme dans toutes ses œuvres (elle prend d'ailleurs le soin dans chacun de ses récits de voyage de retracer, plus ou moins rapidement, l'histoire de la colonisation du pays visité) : exactions qui ruinent la Mauritanie, appel d'une caste éclairée aux Français, et œuvre pacificatrice de Xavier Coppolani puis du général Gouraud.

Elle cite en outre régulièrement de nombreuses anecdotes censées refléter l'admiration inconditionnelle des Maures pour ces deux militaires. Ainsi, dans *Pieds Nus*, elle raconte qu'un « captif » (c'est-à-dire un ancien esclave), Malek, qui s'est occupé des chameaux de Coppolani en son temps, les prend pour les « *filles de Coppolani qui sont venues voir le pays de leur père* »⁹⁴. La voyageuse écrit que malgré leurs dénégations, Malek semble les révéler et porte la

⁹² PUIGAUDEAU, Odette du, « *La Mauritanie aujourd'hui* », 7 février 1948, *France Illustration*, in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁹³ René Caillié (1799-1838), explorateur français, premier occidental à atteindre Tombouctou et à en revenir vivant.

⁹⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 195.

main à sa poitrine chaque fois que « *le nom du conquérant pacifique* » (expression non pas de Malek mais d'Odette du Puigauveau) est prononcé. Malek, convaincu de son fait, fait le tour des campements pour répandre la nouvelle, et les deux voyageuses sont assaillies le lendemain – toujours selon elles – par des Maures admiratifs de Coppolani. C'est l'occasion pour Odette du Puigauveau de faire l'éloge de Coppolani, homme qui a « *aimé ce pays* » et de décrire la « *vraie joie* » des Maures à l'évocation de son nom⁹⁵.

Ce passage peut paraître assez surréaliste – ou forcé – mais, chez Odette du Puigauveau, n'est pas si étonnant, si on considère l'admiration qu'elle a pour Xavier Coppolani. Quand elle raconte les soumissions successives des tribus Maures à Coppolani, ce sont toujours ces tribus qui font le premier pas, séduites par les capacités militaires de Coppolani – être vaincu par un grand chef, ce n'est plus être vaincu – et la confiance qu'il place en eux. Coppolani est le héros d'Odette du Puigauveau jusque dans les années 1950 ; dans le premier chapitre de *La Piste* (1954, pour rappel), « *Les Fondateurs* » (titre en lui-même révélateur), elle écrit encore qu'il était « *pur de tout préjugé racial, de tout intérêt personnel* », et qu'on recueille encore les fruits de son œuvre alors, « *en dépit des changements survenus dans les esprits, les buts et les méthodes* »⁹⁶. Analyse éclairante si on pense qu'elle se situe à une époque où le processus de décolonisation est déjà bien avancé dans l'Empire français... et où Odette du Puigauveau elle-même devient anticolonialiste ! On touche ici à un des paradoxes qui font tout l'intérêt du parcours de notre voyageuse.

Pour Odette du Puigauveau, la colonisation n'est donc pas une entreprise de conquête, mais une pacification effectuée à la demande de Maures éprouvés par des exactions minant le pays et avec leur concours : « *l'œuvre géniale* » de la colonisation, symbolisée par le travail de Xavier Coppolani – et dans une moindre mesure celui de Gouraud – est donc un processus totalement désintéressé de la part des Français.

b. L'apport de l'ordre, de la justice et de l'administration

Dans une perspective paternaliste sur laquelle on reviendra, Odette du Puigauveau met évidemment en avant le premier résultat « positif » apporté par l'occupation française :

⁹⁵ *Ibid.*, p. 197.

⁹⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 14.

l'établissement de l'ordre, de la justice, à travers la mise en place d'une administration efficace. Les passages où Odette du Puigauveau raconte des cours de justice tenues par les autorités françaises – en collaboration et bonne entente avec les Maures selon elle – sont nombreux dans ses écrits. C'est aussi le récit du travail accompli localement dans les postes par les administrateurs coloniaux : ainsi, dans *La Route de l'Ouest*, en parcourant la Piste qu'elle décrira plus longuement lors de son troisième voyage, Odette du Puigauveau, évoquant le poste d'Aïn Ben Tili, écrit que les Français ont apporté « l'ordre » au désert, un ordre qui passe par la Piste impériale et ses postes, et qui n'est pas « un ordre éternel, bien sûr, mais une étape nécessaire à l'évolution des tribus maures, une étape vers d'autres étapes », et dont seuls les « pillards d'hier » sont victimes⁹⁷. Cet argumentaire est repris constamment dans les écrits d'Odette du Puigauveau, et appuyé par de nombreuses photographies des Groupes nomades ou des autres groupes armés assurant l'ordre au Sahara.

Dans un registre moins militaire, Odette du Puigauveau s'attarde également souvent sur les supposés bienfaits apportés par l'administration civile dans les postes ; ainsi, toujours dans *La Route de l'Ouest*, en décrivant le poste de Chinguetti – après avoir évoqué la campagne de Gouraud et les avantages économiques de la colonisation pour la population– elle écrit que « le poste, c'est la mairie, la justice de paix, les PTT, les affaires étrangères, l'instruction publique, les Eaux et Forêts, voire même l'hôpital entre les visites mensuelles du médecin du chef-lieu »⁹⁸. Puis elle décrit l'activité journalière du capitaine commandant le poste, qui, outre le fait de rendre la justice, doit conseiller les agriculteurs, veiller aux travaux publics, à l'ordre dans les « oasis lointaines »... Elle conclut en reprenant son idée phare de la collaboration fructueuse entre Français et Maures en vue de l'établissement de l'ordre dans le pays⁹⁹. Ces mécanismes d'argumentation sont repris très souvent dans ses écrits pour montrer les bienfaits apportés par l'administration aux pays colonisés.

c. La conséquence directe de la paix et de l'ordre : la prospérité

C'est le dernier – et sans doute le plus fort – argument d'Odette du Puigauveau pour justifier l'entreprise coloniale et en faire l'éloge. C'est également celui qu'elle utilise le plus

⁹⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 59-60.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 156.

⁹⁹ *Ibid.*

souvent dans ses récits et articles : qui pourrait en effet être plus légitime pour décrire la situation économique de la Mauritanie qu'une voyageuse qui a côtoyé comme elle l'a fait les colonisés et a donc partagé leurs conditions de vie ? Un témoignage comme celui-ci peut donc être très intéressant pour les autorités coloniales... s'il va dans le bon sens ! Or, il se trouve que c'est le cas de celui d'Odette du Puigaudeau.

Les thèmes de la misère matérielle des Maures, de la déliquescence de leur culture, de l'arrêt des courants commerciaux passant par chez eux, avant l'arrivée des Français, sont très souvent abordés par Odette du Puigaudeau. Mais c'est pour mieux mettre en valeur l'œuvre de la France : grâce à la paix et l'ordre instaurés en Mauritanie – avec le parfait accord des populations selon Odette du Puigaudeau – la prospérité est « revenue » en Mauritanie. C'est une écriture du contraste qui se révèle très efficace.

On peut ainsi citer l'exemple d'Atar, bien décrit dans une conférence d'Odette du Puigaudeau pour *Radio-Paris*¹⁰⁰, mais c'en est un parmi de nombreux autres. La voyageuse commence par rappeler son expérience personnelle, dans une démarche explicite de légitimation de son autorité en tant que voyageuse pour décrire une situation économique : « *Visiter une ville et ne la revoir que dix-sept ans plus tard permet de mesurer sa croissance avec un plus vif étonnement que ceux qui y vivent et la voient grandir insensiblement année par année* ». Odette du Puigaudeau affirme donc ici l'intérêt supérieur de son témoignage car c'est celui d'une voyageuse – par rapport aux Français présents sur place, qui ne peuvent pas percevoir une rupture économique.

Après cette affirmation, Odette du Puigaudeau raconte à l'imparfait et de façon assez précise ses souvenirs de 1934, quand Atar n'était qu'un « *pauvre village saharien* » ; puis, en bon reporter, elle revient sur l'histoire plus ancienne de la ville (en racontant notamment sa fondation au XVIII^e siècle), avant d'évoquer son déclin dû aux nombreux pillages par des tribus rivales. Les sauts qu'elle fait alors dans le temps – et les dates qu'elle choisit pour s'y arrêter – sont révélateurs du fait que, pour elle, la colonisation est chargée d'apporter la prospérité à la ville, et lui permettent de faire des déclarations plus générales sur l'évolution « *fatale* » des villes sahariennes, d'une « *croissance rapide* » à un « *déclin et abandon* », dans un « *cycle* » qui dure deux siècles ; elle attribue ce cycle au fait que les Maures sont musulmans, et donc

¹⁰⁰ PUIGAUDEAU, Odette du, texte de conférence radiophonique pour Radio-Paris intitulé « *Résurrection d'Atar* », [1951], in Marion Sénones, *Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

« *ne luttent point contre le destin* », et sont « *nomades* », et donc ne trouvent pas d'intérêt à « *prolonger l'existence d'une ville* ».

On comprend alors le but d'Odette du Puigaudeau : démontrer que la France a vocation à inverser la « *courbe fatale* », suivie selon elle par les villes sahariennes « à cause » de la culture musulmane, et les amener à la prospérité. Elle enchaîne sur toutes les constructions permises par la France depuis 1934 (écoles, hôpital, Parc des Sports, gîtes) et les infrastructures installées (aviation, météo, radio...). Puis elle évoque la nouvelle prospérité de la ville liée au trafic de camions, les fortunes qui se sont édifiées depuis la guerre grâce aux échanges commerciaux et culturels entre Sahara et Maghreb qui ont lieu dans cette ville « *cosmopolite* », véritable capitale du pays car située en pays nomade (à la différence de Rosso, ville administrative) ; ces échanges sont permis, selon elle, grâce à la sécurité assurée par les Français et le passage de la Piste maroco-sénégalaise, construite elle aussi par les Français. Ce texte est d'autant plus intéressant qu'il est tardif : en 1951, Odette du Puigaudeau a déjà commencé à se détacher des points de vue pro-impérialisme. Mais elle n'en arrive pas encore à dénoncer la colonisation dans son principe même : comme nous le verrons dans notre troisième chapitre, ce sont ses abus qu'elle conteste, tout en plaidant pour une colonisation « désintéressée », visant le bien du peuple maure, dans une optique « paternaliste ». L'image de la résurrection des villes sahariennes, des palmeraies, etc, est d'ailleurs utilisée à de nombreuses reprises dans son œuvre : la colonisation prend ici une coloration messianique assumée.

2. Le regard féminin, un avantage pour l'éloge du colonialisme ?

Le fait qu'Odette du Puigaudeau soit une femme est-il considéré comme un avantage pour la promotion du colonialisme par les autorités coloniales ? Plus largement, les archives dont nous disposons montrent-elles que le public d'Odette du Puigaudeau – journalistes, institutions, simples particuliers – est sensible à ce qui serait une spécificité du regard féminin pour décrire l'entreprise coloniale ?

Les historiens du voyage féminin du XIX^e siècle montrent en effet qu'un rôle particulier est dévolu aux femmes voyageuses, qu'ils l'infirmement ou le valident. Ainsi, Natascha Ueckmann, étudiant Jane Dieulafoy lors du colloque *Voyageuses européennes au XIX^e siècle, Identités, genres, codes*, affirme que « *les femmes traitent en général le problème du colonialisme d'une façon différente de celle des hommes, parce qu'elles sont colonisées et*

colonisatrices à la fois »¹⁰¹. Cette hypothèse ne nous paraît pas pouvoir être validée pour Odette du Puigauveau sans risque de surinterprétation de ses écrits – et en tenant compte des récentes évolutions de l’histoire du genre. En revanche, si l’on ne peut conclure rétrospectivement à une spécificité du regard d’Odette du Puigauveau sur le colonialisme par rapport à des regards masculins, il nous semble que cette prétendue spécificité des regards féminins était mise en valeur à l’époque.

C’est l’hypothèse de Valérie Boulain dans *Femmes en aventure* : en étudiant la figure de l’exploratrice dans la France coloniale entre 1875 et 1914 – mais son analyse peut selon nous être étendue à Odette du Puigauveau – elle décrit la façon dont les « *exploratrices* », « *interlocutrice[s] privilégiées des femmes de l’ailleurs* », « *spécialiste[s] de ‘l’intime’* », plus sensibles que les hommes, « *prétendument plus réceptive[s] à la spiritualité et aux mœurs* »¹⁰², sont propulsées au-devant de la scène coloniale, au service de la politique impérialiste. Valérie Boulain affirme que pour ceux qui réfléchissent au voyage colonial à l’époque, la femme devrait laisser aux hommes le versant « *dur* » de la science géographique, géologique, anthropologique, pour envahir le versant « *mou* » et sensible de l’exploration, c’est-à-dire la psychologie sociale. L’exploratrice, en tant que représentante du sexe traditionnellement cantonné aux travaux domestiques, serait d’ailleurs mieux placée que l’explorateur pour témoigner des gaspillages, de la mauvaise organisation, et du manque d’hygiène éventuels dans les colonies. Valérie Boulain conclut ainsi cette analyse : « *La féminisation informelle de la carrière d’explorateur jusque-là essentiellement masculine, segmente ainsi lentement le champ des responsabilités de recherches à l’étranger en fonction de critères sexuels* »¹⁰³.

Ces hypothèses paraissent particulièrement fécondes pour comprendre certaines réactions des contemporains d’Odette du Puigauveau à ses œuvres, notamment dans la presse. Tout d’abord, les journalistes qui critiquent l’œuvre d’Odette du Puigauveau mettent toujours en valeur la sensibilité, le charme, le côté « agréable » de son écriture. Ainsi, à propos de *Mon Ami Rachid*, Guillaume Grandidier¹⁰⁴, dans le huitième tome de *L’Académie des Sciences coloniales*, écrit : « *Avec un sentiment tendre, bien féminin, un talent d’écrivain dont il faut la*

¹⁰¹ UECKMANN, Natascha, *Voyage en coupe et déguisement masculin : Jane Dieulafoy (1851-1916)*, in STELMANN, Frank, MOUSSA, Sarga, WOLFZETTEL, Friedrich (dir), *Voyageuses européennes...*, p. 87.

¹⁰² BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 164-165.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 166.

¹⁰⁴ Guillaume Grandidier (1873-1954), géographe, ethnologue, zoologue, spécialiste de Madagascar.

*féliciter, Mlle du Puigauveau raconte la vie de son ami »*¹⁰⁵. Cette remarque impliquant un caractère sexué dans l'écriture d'Odette du Puigauveau est d'autant plus intéressante qu'elle apparaît au sein d'une revue concernant des sciences dures. La sensibilité « féminine » de l'écriture d'Odette du Puigauveau apparaît donc ici comme un plus apporté aux enjeux scientifiques de cet ouvrage sur le guépard, enjeux cités par la suite par Guillaume Grandidier.

Il est frappant également de constater comment les dessins de Marion Sénones jouent un rôle premier dans l'appréciation que font les contemporains d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones de leur expérience du voyage. Les brèves chroniquant les expositions de Marion Sénones regorgent d'éloges sur la « sensibilité » toute féminine démontrée par ces dessins. Ainsi un journaliste d'Ouest-France écrit à propos de l'exposition déjà citée au Cercle de la France d'Outre-Mer que « *tout est dessiné avec une fermeté et une sensibilité où l'on retrouve à la fois la femme et l'exploratrice* »¹⁰⁶.

Si l'art de Marion Sénones est fréquemment qualifié de typiquement féminin et de très « évocateur », grâce à cette sensibilité justement¹⁰⁷, les photographies d'Odette du Puigauveau sont perçues plutôt dans leur qualité documentaire. Les dessins d'Odette du Puigauveau, dessins ethnographiques présents quelquefois dans ses livres – mais surtout dans sa thèse – ne font pas non plus l'objet d'un éloge d'une quelconque sensibilité féminine ; quand on en parle – plutôt rarement – c'est aussi pour insister sur leur qualité documentaire.

Cette soi-disant spécificité apportée par le voyage féminin peut aussi concerner les objets mêmes du travail des deux femmes et leurs méthodes. Traditionnellement, la femme voyageuse, en Orient notamment, est celle qui pénètre des espaces dévolus aux femmes et interdits donc à l'observation des voyageurs. Friedrich Wolfzettel, lors d'un colloque sur les voyageuses européennes du XIX^e siècle, dit que « *l'intérêt que la voyageuse porte à la condition de la femme, voire à une certaine solidarité féminine, forme une espèce de leitmotiv du voyage au féminin* »¹⁰⁸. Citant Isabelle Eberhardt, à qui Odette du Puigauveau voue, nous l'avons déjà dit, une grande admiration, il explique que le thème du corps féminin sublimé est omniprésent dans

¹⁰⁵ GRANDIDIER, Guillaume, brève sur *Mon ami Rachid, guépard*, Académie des Sciences coloniales, tome VIII, 2 juillet 1948, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁰⁶ Brève titrée « *Les Rennais pourront, après les Parisiens, apprécier l'art de l'exploratrice Marion Sénones, ancienne élève de l'École des Beaux-Arts de Rennes* », *Ouest-France*, 18 février 1950, *ibid.*

¹⁰⁷ GOGUET, Maurice, brève de Maurice Goguet tirée de la rubrique « Les livres », *L'Officier de Réserve*, n°6, juin 1954, *ibid.*

¹⁰⁸ WOLFZETTEL, Friedrich, « *Récit de voyage et écriture féminine* », in ESTELMANN, Frank, MOUSSA, Sarga, WOLFZETTEL, Friedrich (dir.), *Voyageuses européennes...* p. 24.

l'œuvre de la saharienne, qui dresse en outre des galeries de portraits de femmes orientales – alors qu'elle-même a paru vouloir échapper à sa condition de femme en se travestissant en homme.

Odette du Puigauveau paraît avoir une certaine facilité, *de facto*, à approcher les femmes – par exemple en les convainquant de retirer leurs voiles pour qu'elle puisse photographier leurs coiffures – mais, finalement, elle est tout aussi à l'aise avec ses partisans et les chefs maures qui l'accueillent. On ne peut donc conclure à un intérêt particulier et privilégié d'Odette du Puigauveau pour les femmes maures par rapport à son intérêt pour les hommes ; en revanche, un certain nombre de journaux ou de personnes faisant l'éloge d'Odette du Puigauveau le sous-entendent, Odette du Puigauveau semblant être celle qui perce à jour les secrets des femmes maures, et qui, ce faisant, approche le mieux le peuple maure. Peut-être est-ce lié au fait qu'Odette du Puigauveau était auparavant connue pour ses articles sur les femmes des îles bretonnes et sur d'autres femmes, notamment dans *La Femme de France*¹⁰⁹. Ainsi, à propos de *Pieds Nus*, le journaliste Pierre Chardon écrit dans *L'Éducation physique* :

Mlle du Puigauveau et son amie pénétrèrent l'intimité maure, connurent les femmes, la famille de ces peuples restés comme aux âges bibliques. Personne ne pouvait apporter un plus précieux document humain, dépouillé de littérature, dans un état de pureté totale.¹¹⁰

Dans l'inconscient du journaliste, l'intimité du peuple maure, et donc en quelque sorte sa vérité (la référence à la « pureté » est ici révélatrice), est donc touchée du doigt – et transmise ensuite par l'écriture – par les deux voyageuses grâce à leurs relations avec les femmes.

Plus largement qu'une relation féconde avec les femmes maures, c'est tout un supposé mode de travail, décrit par les journalistes, qui nous paraît rentrer dans le cadre d'une appréciation sexuée du voyage comme la décrit Valérie Boulain. Beaucoup d'articles mettent en valeur le fait qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones se sont fondues dans les populations rencontrées, s'accordant à leur rythme de vie, et pouvant alors pénétrer leur « âme ». On voit ici toute la différence supposée avec l'ethnologie qui se développe dans ces années-là : l'ethnologue doit, certes, s'intégrer au peuple étudié, mais c'est dans le cadre d'une observation participante qui permet de retranscrire exactement – et objectivement – ses caractéristiques, et gomme toute expérience personnelle. Or, les journalistes qui font la

¹⁰⁹ Voir sur ce point un certain nombre d'articles parus dans ce journal, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹⁰ CHARDON, Pierre, article sur *Pieds Nus*, *L'Éducation Physique*, juillet 1936, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

recension des voyages d'Odette du Puigaudeau semblent opposer, à une observation scientifique, objective, « dure », si on reprend le terme de Valérie Boulain, une sensibilité d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones qui leur permet d'approcher des caractéristiques invisibles des populations, leur âme – et non pas leurs caractéristiques « scientifiques ». Un critique de *Tagant* écrit ainsi :

Vivant sous la tente du nomade, voyageant à dos de chameau sur des distances sahariennes, mangeant sans façon avec l'indigène, elle est parvenue à se mettre au rythme de vie des terres brûlées, pour mieux la pénétrer.

Elle a compris l'âme du paysan, le berger du guerrier, du marabout et du chef. Jusqu'au détail le plus banal de la vie quotidienne, le lecteur – surtout s'il est musulman – s'aperçoit que rien n'a échappé, ou presque, à sa curiosité, doublée d'une honnêteté intellectuelle qui fait honneur à la santé morale de l'auteur.¹¹¹

Cette longue critique permet de mettre en évidence plusieurs points : le journaliste ne dénie en aucun cas à Odette du Puigaudeau une « *honnêteté intellectuelle* », ni une qualité objective et scientifique de son œuvre ; la qualité de pénétration de l'âme maure par la voyageuse vient comme en surplus à cette qualité objective. Ce qui permet à la voyageuse de comprendre l'âme des Maures, c'est le fait de se mettre au « *rythme de vie* » du pays ; et dans bien des articles, cette qualité est présentée comme liée à une « sensibilité féminine ».

Les analyses de Valérie Boulain et de la majorité des historiens du voyage féminin peuvent donc se vérifier sur un certain nombre de points pour notre voyageuse ; même si on ne peut évidemment émettre l'hypothèse qu'Odette du Puigaudeau a une véritable spécificité dans son regard parce qu'elle est femme, les journalistes et les critiques de son temps le pensaient apparemment, et cette prétendue spécificité apparaissait comme éminemment positive. Positive notamment dans le cadre d'un soutien des autorités coloniales, car elles peuvent ainsi faire bénéficier leurs concitoyens d'un regard « féminin » et « sensible », apportant une plus-value intéressante aux analyses proprement « scientifiques », traditionnellement conçues comme la chasse gardée des hommes – même si Odette du Puigaudeau, on le verra, s'affranchit de ces conventions, de concert avec d'autres ethnologues femmes de son époque. Le travail d'Odette du Puigaudeau doit permettre d'approcher « l'âme » des peuples colonisés et de faire comprendre cette « âme » aux Français qui doivent les diriger.

¹¹¹ BEN HASSEN A., article sur *Tagant, Paru* (18 rue de Condé, Paris), décembre 1949, *ibid.*

3. Le coup de foudre pour « l'aventure » coloniale

Doit-on dire, avec cet éloge appuyé de l'entreprise coloniale dans certains textes, qu'Odette du Puigauveau se fait le chantre assumé du colonialisme ? Ses textes doivent-ils être perçus comme l'expression d'une volonté de propagande presque machiavélique ? En d'autres termes, Odette du Puigauveau est-elle une colonialiste dans l'âme ?

Il nous semble pouvoir affirmer que non. Certes, Odette du Puigauveau met en avant dans ses écrits certains « avantages » du colonialisme pour les colonisés et se fait souvent l'écho d'un « paternalisme » contestable. Néanmoins, elle ne fait jamais l'éloge du colonialisme dans son principe même, et est toujours la première à défendre la culture des colonisés contre les abus du colonialisme. Elle se place donc – au moins jusque dans les années 1950 – plus sur le terrain des effets, positifs ou négatifs, du colonialisme, que sur le terrain de son principe même – ce qui n'est pas étonnant à cette époque.

Odette du Puigauveau fait très souvent l'éloge de colonisateurs violents, et de leur action, comme Coppolani, Gouraud, et plus généralement, les militaires de la conquête de l'Afrique du Nord. N'est-ce pas alors l'action même de la colonisation qu'elle met en valeur ? A la lecture de ses écrits, il semble que ce n'est pas la raison de l'action militaire dont elle fait l'éloge, mais bien cette action même dans sa dimension épique, grandiose. Ce qui intéresse Odette du Puigauveau, c'est *l'aventure* militaire de la conquête ; et cette dimension d'aventure grandiose, risquée, héroïque, irrigue ensuite un certain nombre de ses évocations du colonialisme en général et des administrateurs coloniaux en particulier, à commencer par les militaires.

Ainsi, Odette du Puigauveau relie souvent, de façon attendue, la conquête militaire à la grandeur du pays, dans des paragraphes aux sonorités épiques. Les soldats se sont battus pour la France qui est ici magnifiée, et c'est cette cause qui a rendu belle la bataille. L'explicit de *Pieds Nus* consiste ainsi, de façon significative, en une longue évocation des drapeaux français flottant sur les postes du Sahara, évocation qui permet à l'auteur de faire l'éloge du dévouement héroïque des soldats français à ce drapeau « *qu'ils maintenaient, jour après jour, là où leurs aînés l'avaient planté* », et par lequel « *se créait entre tous ces hommes la fraternité de ceux qui se sont mesurés aux mêmes obstacles dans le même pays* »¹¹².

¹¹² PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 256.

Encore plus révélateurs sont les passages où Odette du Puigauveau évoque les morts du Sahara, sur un ton élégiaque à l'arrière-goût de romantisme. Déjà, dans *Pieds Nus*, visitant des cimetières abritant les dépouilles des « pionniers qui ont ouvert la route », des « héros »¹¹³ des « temps héroïques de la conquête »¹¹⁴, elle s'exclame dans une interrogation rhétorique :

Combien d'hommes ont versé leur sang sur le désert insatiable depuis que fut assassiné à Tidjikja, en 1905, Coppolani, le pacifique conquérant du Sud mauritanien, protecteur des marabouts aux barbes blanches qui nous montraient fièrement ses lettres jaunies ? [...] Tous, ils étaient jeunes et braves. Ils voulaient la liberté, l'aventure, la grandeur de leur pays.¹¹⁵

L'énumération terminant cet extrait fonctionne comme une gradation, plaçant « la grandeur du pays » au-dessus de la volonté de liberté et d'aventure des soldats. Odette du Puigauveau semble donc s'intéresser simplement aux soldats français en Mauritanie parce qu'ils y ont apporté le drapeau français, dans une perspective nationaliste attendue.

Pourtant, cela ne semble pas être la principale raison pour laquelle Odette du Puigauveau s'intéresse à « l'aventure » coloniale et en fait l'éloge. C'est bien cette dimension d'aventure, dans laquelle elle inclut les Maures se battant contre les Français, qui l'amène à un éloge de l'action violente du colonialisme. Elle se montre fascinée par un combat « hors du temps », ou appartenant à l'époque médiévale, entre des Français et des Maures qui lui semblent être de parfaits chevaliers. Ainsi, dans *La Piste*, elle parle des *razzia* des Maures qui ont refusé de se soumettre à Coppolani et écrit : « On fit donc la guerre, une guerre violente, rapide, rusée comme un *rezzou* maure, brillante comme un tournoi de chevalerie, une sorte de geste médiévale illustrée d'héroïsmes, de dévouements et de trahisons »¹¹⁶. L'auteur apparaît ici comme fascinée par un combat hors du temps, ou plutôt se référant à l'époque de la chevalerie ou des chansons de geste. Évoquant ensuite une *razzia* effectuée par un maure nonagénaire, elle compare les guerriers à ceux de l'Iliade¹¹⁷.

Les références à l'Iliade et aux temps médiévaux permettent à première vue de mettre en valeur le courage des Maures, mais rien n'est dit sur le bien-fondé ou non de leur combat, de dépolitiser leur action : cette façon d'introduire un combat politique dans la mythologie occidentale, c'est-à-dire une mythologie qui n'est pas celle des Maures, participe à l'écriture coloniale.

¹¹³ *Ibid.*, p. 65.

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 66.

¹¹⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 17.

¹¹⁷ *Ibid.*

Chapitre premier : La protection des autorités

Chez les militaires qu'elle côtoie, c'est également ce côté aventureux qui semble susciter son admiration : elle voit parmi eux ce qu'elle ne trouve pas dans les caravanes indigènes, et notamment un « *ordre* », une « *force bienfaisante*, un « *courage tranquille* »¹¹⁸. Il nous est impossible de citer tous les passages témoignant de l'admiration d'Odette du Puigauveau pour la vie des militaires français dans les colonies ; ils sont en effet très nombreux. En tout état de cause, il est visible que c'est avec les militaires qu'Odette du Puigauveau se sent le plus à l'aise – plus qu'avec les administrateurs civils dont on verra qu'elle les critique souvent. Son origine aristocratique, liée à une certaine conception de l'honneur et du courage, apparaît ici déterminante : l'oubli de soi pour une cause, le courage poussé jusqu'à l'héroïsme, le goût pour le risque et l'aventure sont sans aucun doute un facteur essentiel à prendre en compte pour analyser la dimension « coloniale » de son écriture. Ces conceptions de l'aventure, du courage, du dépassement de soi, sont d'ailleurs celles qu'Odette du Puigauveau reprend pour décrire son voyage lui-même¹¹⁹. Voyage et action militaire dans les colonies semblent être apparentés dans son esprit. Si Odette du Puigauveau fait l'éloge de l'œuvre coloniale en Mauritanie, ce n'est donc pas tant dans son principe même que dans sa mise en action à travers la vie « héroïque » des militaires. Cette dimension de l'œuvre d'Odette du Puigauveau fait qu'elle peut à la fois critiquer le colonialisme dans les années 1950 et écrire un livre comme *La Piste*, où elle dit son admiration pour les militaires français. En cela, son écriture n'est pas entièrement insérée dans les positions colonialistes de son époque.

Conclusion

Dans ce chapitre, on a donc vu que si Odette du Puigauveau est soutenue par un certain nombre de représentants des autorités coloniales, pour diverses raisons, et si elle semble leur rendre une sorte de contrepartie par un éloge appuyé du colonialisme, son écriture ne peut cependant pas être qualifiée de totalement « coloniale » ; la propagande de l'impérialisme occidental n'est pas ce qui l'intéresse le plus dans l'action des Français en Mauritanie, mais c'est plutôt une certaine conception de « l'aventure » que peuvent y vivre les militaires engagés au désert... et que la voyageuse espère vivre à leur suite. Comme cela sera souvent le cas dans notre travail, apparaissent chez Odette du Puigauveau de grands paradoxes, dont le moindre n'est pas de prétendre défendre les Maures tout en faisant l'éloge du colonialisme. Nous

¹¹⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 190.

¹¹⁹ Se reporter à la dernière partie de notre thèse.

conclurons ce chapitre en citant l'explicit de la préface de *Pieds Nus* : si, à nos yeux de lecteur du XXI^e siècle, l'œuvre d'Odette du Puigaudeau paraît une apologie complète de l'impérialisme, Odette du Puigaudeau s'en défend explicitement dans sa préface...

En débarquant en Mauritanie, Marion ni moi n'avions aucun parti pris. Nous n'en avons pas davantage maintenant. La brousse nous a tout de suite fascinées. Au secret de ses dunes et de ses montagnes, sous ses tentes hospitalières et ses paillotes souvent hostiles, reposait le véritable objet de notre voyage. Qu'on ne cherche pas d'autre but à ce récit que d'évoquer la simple poésie, la grandeur sobre du Sahara, et le charme parfois amer de nos longues courses incertaines.¹²⁰

Et pourtant, à propos de l'exposition de 1953 des dessins de Marion Sénones, un journaliste écrit que « *Mesdemoiselles Odette du Puigaudeau et Marion Sénones ont bien servi la mission de la France en Afrique et la connaissance de l'Afrique en France* »¹²¹.

Comment expliquer cette contradiction du côté des deux voyageuses ? Cynisme, manipulation, ou contamination involontaire et « innocente » par les idées de ces années 1930, considérées par les historiens comme celles de l'apogée du colonialisme en France ? La question reste ouverte au terme de ce chapitre.

¹²⁰ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p 23.

¹²¹ DARTIS, Nicolas, « *Un voyage aux confins du Sahara avec Odette du Puigaudeau et Marion Sénones* », journal non identifié, [mai 1953], in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

En 1933, au moment où Odette du Puigauveau prépare son premier voyage avec l'aide des autorités coloniales, la France est saturée d'images venant des colonies. L'Empire est à son apogée, et l'Exposition coloniale de 1931 a été un énorme succès. Les images coloniales sont familières aux Français dans leur quotidien ; du « nègre » Banania aux cartes postales « exotiques », l'Empire est présent partout en métropole. Dans ce contexte, le rôle d'un voyageur soutenu par les autorités coloniales, comme l'est Odette du Puigauveau, s'inscrit dans le développement d'une certaine familiarité entre métropolitains et colonies. Cette familiarité, c'est d'abord celle qu'Odette du Puigauveau, en tant que française des années 1930, ressent, c'est celle qui la rend tributaire de nombreux stéréotypes dans la représentation qu'elle donne des colonies. C'est aussi celle qu'elle tente, en tant que voyageuse, de faire ressentir à son lecteur vis-à-vis des colonies, à travers les œuvres qu'elle produit, les photographies qu'elle y publie. En d'autres termes, la relation d'Odette du Puigauveau avec les images des colonies qui abondent dans ces années-là se joue sur deux plans : le plan du regard qu'elle porte sur les colonies, de par son inscription dans des idées largement partagées ; et le plan de la transmission de ces idées qu'elle permet en tant que voyageuse. Odette du Puigauveau n'est pas simplement un produit de l'idéologie coloniale (au sens de représentations des colonies et des colonisés) des années 1930 ; comme productrice de « littérature coloniale »¹, elle participe aussi à sa transmission, voire à sa fabrication.

Les représentations mentales qu'Odette du Puigauveau se fait de la Mauritanie et des Maures s'inscrivent-elles – de façon consciente ou inconsciente – dans l'idéologie coloniale dont elle prétend parallèlement faire l'éloge de manière appuyée ? En d'autres termes, si l'écriture d'Odette du Puigauveau peut être qualifiée de coloniale, est-ce uniquement par un

¹ Voir la définition que donne Alain Ruscio de la littérature coloniale dans *Culture coloniale en France... : la littérature coloniale englobe pour lui « tous les écrits de fiction qui se donnent pour ambition de décrire la vie des colonisés et/ou des colonisateurs, dont l'intrigue se déroule outre-mer ou en métropole, et cela quel que soit l'a priori favorable ou défavorable au système impérial »*. Dans son chapitre sur la littérature coloniale dans cette étude, Alain Ruscio se limite donc aux écrits de fiction, mais il affirme qu'une étude englobant les récits de voyage serait intéressante ; on se propose par conséquent d'inclure les œuvres d'Odette du Puigauveau, même non fictives, dans la catégorie de la « littérature coloniale », dans la mesure où ce sont des écrits témoignant d'une qualité littéraire indéniable (y compris ses reportages), et qui donnent à voir les colonies. Quant aux récits de voyage à proprement parler, ils ressemblent par certains côtés à la littérature de fiction (romans).

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

sentiment de dû qu'elle pourrait avoir vis-à-vis des autorités qui la soutiennent, ou un attrait pour « l'aventure coloniale », ou est-ce aussi parce que son écriture et les images qu'elle contient sont imprégnées de toute une idéologie particulière à la France des années 1930 ?

Le cas de notre voyageuse est intéressant car cette inscription dans l'idéologie coloniale se retrouve non seulement dans ses textes mais aussi dans les images au sens propre dont elle est l'auteur, à savoir les très nombreuses photographies qu'elle rapporte de ses voyages. Nous mettrons donc en relation dans ce chapitre les images textuelles des productions écrites d'Odette du Puigaudeau avec ses photographies, afin de montrer en quoi les représentations mentales de la voyageuse s'inscrivent, de façon plus ou moins prononcée, dans un système de pensée colonial.

Les représentations qu'Odette du Puigaudeau se fait des colonies semblent d'abord être des représentations éminemment positives : des stéréotypes bibliques à l'envie d'exotisme, Odette du Puigaudeau s'inscrit dans un émerveillement qu'on pourrait qualifier quelquefois de ravissement enfantin face à ce monde nouveau qu'elle découvre. Cependant, Odette du Puigaudeau se place également dans la lignée d'un certain nombre de lieux communs proposant une image négative des colonisés ; mais ces images négatives n'apparaissent que dans un second temps dans son imaginaire. Quelle représentation Odette du Puigaudeau se fait-elle en outre des corps des colonisés, à travers par exemple sa fascination pour la musique et la danse ou encore son besoin de classer les populations en « races », et quelles nuances peut-on faire dans ces représentations mentales, par rapport à d'autres représentations de la même époque ? Quelles sont enfin les images montrant la relation entre colonisé et colonisateur, et révélant l'inscription d'Odette du Puigaudeau dans une certaine forme de « paternalisme » colonial féminin ? En conclusion, on se demandera si la surabondance de photographies chez Odette du Puigaudeau ne répond pas en elle-même à une inscription dans l'idéologie coloniale, à un besoin de rendre familier ce monde des colonisés et en même temps de le mettre à distance en tant que monde éminemment différent du monde occidental.

A. Les représentations du colonisé : les images exotiques

Deux types d'images paraissent caractéristiques des représentations « positives » des colonies chez Odette du Puigaudeau : les images bibliques et les images de la nature. Comment

ces images s'inscrivent-elles dans une soif d'« exotisme » et d'« orientalisme » particulièrement présente dans les années 1930 ?

1. Images d'un autre temps

A la première lecture des œuvres d'Odette du Puigaudeau, c'est certainement la surabondance d'images faisant référence à des époques anciennes qui frappe l'œil. Ce sont celles qu'Odette du Puigaudeau préfère pour évoquer les Maures et leur vie, dans ses textes et beaucoup de photographies. Quand on analyse ces photographies, on ne peut bien sûr jamais affirmer qu'Odette du Puigaudeau ait pensé aux reflets d'un autre temps qu'elles peuvent évoquer pour un œil critique. En revanche, le fait que les textes, eux, fassent explicitement usage de ces images, nous invite à étudier les parallèles éventuels entre ces textes et les photographies. Le ressenti d'Odette du Puigaudeau face aux Maures, ressenti que nous pouvons décrire à travers les images textuelles d'un autre temps, n'a pu manquer d'influencer sa manière de prendre des photographies, les scènes qu'elle choisit d'immortaliser, la mise en scène qu'elle utilise parfois, les angles qu'elle privilégie...

L'expression « images d'un autre temps », fait référence à un certain nombre d'images qu'Odette du Puigaudeau utilise pour renvoyer à une réalité différente de tout ce qui correspond aux réalités contemporaines. Pour la voyageuse, la Mauritanie est un pays qui n'est pas encore entré dans la modernité, un pays resté aux stades premiers de l'évolution, dans une imagerie coloniale attendue expliquant en partie une idéologie relevant du « paternalisme » envers ces « bons sauvages » que sont les colonisés. La prolifération de ces images primitives dans les années 1930 est particulièrement visible dans l'Exposition coloniale de 1931, bien étudiée par divers historiens comme Benoît de l'Estoile². Odette du Puigaudeau s'inscrit dans cette lignée, avec l'originalité que les images qu'elle utilise ne font pas référence, pour la plupart, à une époque indéterminée, mais à des moments historiques précis : l'Antiquité, le Moyen-Âge et surtout les temps bibliques. Les images d'Odette du Puigaudeau ne sont donc pas « anahistoriques », comme peut l'être le mythe du bon sauvage, mais bel et bien historiques. En revanche, le mythe du bon sauvage est présent en partie dans ces images historiques, car il fait référence à des hommes vivant dans un état précédant l'évolution moderne ; et les images

² ESTOILE, Benoît de l', *Le Goût des autres...*

d'Odette du Puigauveau, qu'elles soient antiques, médiévales ou bibliques, lui servent également à mettre en valeur ce côté pré-moderne des hommes qu'elle rencontre.

a. Images antiques

Odette du Puigauveau évoque régulièrement l'Antiquité pour sa beauté esthétique qu'elle retrouve chez les colonisés. Il ne faut pas oublier qu'Odette du Puigauveau a reçu de son père une formation d'artiste ; son œil exercé fait très vite des rapprochements entre les populations rencontrées et la statuaire antique. Dès le début de son voyage, c'est l'observation qu'elle fait en passant, à bord de la *Belle Hironnelle*, devant des villages *imraguens* ; les habitants courent alors sur la rive en suivant le bateau qui longe la côte. Odette du Puigauveau écrit alors : « *Et nos yeux étaient ravis de la beauté antique des voiles sombres où se jouait le vent, de la grâce puissante des corps luisants, de toute cette fête primitive en l'honneur du voyageur qui passe* »³. L'emploi explicite du mot « antique » nous permet de penser que dans l'expression suivante, « *la grâce puissante des corps luisants* », Odette du Puigauveau doit avoir en tête la statuaire antique qu'elle connaît bien. Cette hypothèse est confirmée par l'évocation de ce moment dans le premier carnet de notes d'Odette du Puigauveau :

Lorsque nous nous éloignons, hommes et femmes nous suivent en courant le long de la grève. Beauté antique des voiles bleus flottant au vent ou des beaux corps luisants au soleil. Fête primitive en l'honneur du voyageur qui passe.⁴

Dans ce carnet qui est la première mise par écrit des impressions d'Odette du Puigauveau, les corps des Imraguens sont explicitement référés à la « *beauté antique* ». De plus, quand les Imraguens s'élancent vers le bateau pour aller chercher les voyageurs, Odette du Puigauveau les compare à « *des tritons de bronze* »⁵. La photographie 1⁶ correspond parfaitement à cette phrase : les deux Imraguens, debout dans une position fière, l'un nu, armés de leurs foënes, font immédiatement penser à des dieux antiques. Les références à l'Antiquité utilisant les champs sémantiques se rapportant au statuaire se retrouvent à plusieurs reprises sous la plume d'Odette du Puigauveau et apparaissent dans ses articles, de manière quelquefois

³ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 53.

⁴ PUIGAUVEAU, Odette, *Carnets de voyage*, Archives privées (8 janvier 1934, sur *La Belle Hironnelle*).

⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 54.

⁶ Pour les nombreuses photographies de ce chapitre, on se référera au volume d'annexes, section Iconographie.

surprenante, comme dans celui – qui lui vaudra quelques ennuis dont nous reparlerons – paru dans *La Gerbe*, le jeudi 3 octobre 1940, à propos de son second voyage :

Cette fois, nous n'étions pas déçues. Nous trouvions tout le pittoresque, toute la poésie que nous pouvions souhaiter. Les Maures étaient pareils à leur légende. [...] Leurs yeux obliques étaient faux et cruels. Ils n'inspiraient point tout de suite l'amitié ni la confiance. Mais, contre l'or des sables, ils se détachaient, bleu sombre, blanc et bronze, avec la pureté d'une fresque antique.⁷

Il était intéressant de citer cette phrase concernant la « pureté d'une fresque antique » dans son contexte pour montrer comment la dimension visuelle, artistique, peut se conjuguer chez Odette du Puigauveau avec des lieux communs négatifs sur la psychologie des colonisés. La « légende » négative des Maures est ici rappelée parallèlement à une appréciation « artistique » qui participe à leur réhabilitation auprès de la voyageuse. Cet œil d'artiste qu'exerce Odette du Puigauveau sur les colonisés (et qui participe déjà, en tant que tel, à l'établissement de lieux communs et de classifications contestables), semble ainsi établir une ouverture de son regard en faveur des populations colonisées rencontrées, en ce qu'elle leur attribue des caractéristiques éminemment positives.

b. Images médiévales

Les images médiévales évoquent principalement le côté guerrier de l'Orient médiéval – « l'Orient » s'étendant dans l'esprit des métropolitains des années 1930 à l'Afrique du Nord ou Afrique blanche, donc jusqu'à la Mauritanie. Ainsi, au tout début du premier voyage, quand l'escorte avec laquelle Odette du Puigauveau et Marion Sénones vont faire route les rejoint à Memrhar, Odette du Puigauveau dit que ces guerriers

... surgissaient d'un pays inconnu, d'un âge oublié, du temps médiéval des serfs, des fières chevauchées vers de chimériques guerres saintes, de toute cette rude et noble chevalerie que leurs ancêtres apportèrent, jadis, au monde chrétien.⁸

⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, « Vivre dangereusement, l'Aventure mauritanienne », *La Gerbe*, 3 octobre 1940, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, « Voyage aux îles mauritaniennes », *Miroir du monde*, 21 avril 1934, in *Lettres d'Odette du Puigauveau à sa mère lors de son séjour dans les îles bretonnes (1932 - 1933), lettres reçues par elle de Albert Boterf et de divers marins bretons (1929 - 1983), coupures de presse sur la Bretagne, textes d'Odette du Puigauveau sur la Bretagne (Penerf, croquis de bretonnes, bagnes marins)*, SG MS-5424, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Cette image réutilisant le thème des croisades, si elle semble être positive, doit néanmoins être perçue avec la réserve suivante : elle contribue à enfermer les Maures dans une mythologie qui n'est pas la leur, dans une posture d'assimilation typiquement coloniale.

Ces images guerrières – très nombreuses – vont de pair avec des comparaisons entre la société maure et la société féodale. Odette du Puigauveau fait souvent des rapprochements entre les trois ordres de l'Occident médiéval et l'organisation de la société maure : les « tributaires » ou *zenagi* sont comparés aux serfs, les guerriers « hassane » aux chevaliers et aux nobles, et les marabouts aux clercs. Elle utilise parfois explicitement le terme « féodal »⁹.

Les images de l'Orient médiéval sont aussi appliquées à l'architecture des villes rencontrées. Ainsi, au début de son deuxième voyage, Odette du Puigauveau, à Casablanca, est frappée par l'apparence guerrière, voire brutale, de la ville. Elle note dans son carnet : « *Imagerie sarrasine de murailles crénelées, de vieux canons pointant dans les meurtrières* »¹⁰. L'usage du terme « *imagerie* » est intéressant, car il montre qu'Odette du Puigauveau assume, dans un sens, le fait qu'elle s'inscrive dans une lignée de lieux communs. Mais, pour elle, ce stéréotype de l'architecture « barbare » des villes du Maroc cède vite la place à des lieux communs plus « orientalisants » sur les jardins : « *Et ce décor sombre, austère, guerrier, recèle le plus délicieux jardin plein de rosiers, de jasmin, d'arbres fruitiers chargés d'oranges, de pamplemousses* »¹¹. L'alliance de stéréotypes apparemment contradictoires fait dans ces moments tout le charme de l'écriture d'Odette du Puigauveau.

Ce passage à des lieux communs se rapportant à la « douceur » de l'Orient médiévalisé décrit par un certain nombre de voyageurs nous permet de faire un *excursus* sur la façon dont Odette du Puigauveau perçoit la supposée sensualité de l'Orient, sensualité qui a toujours fasciné les voyageurs. Les images sur ce thème sont rares sous la plume de notre voyageuse ; cette rareté semble valider les distinctions qu'opèrent des historiens du voyage féminin comme Bénédicte Monicat entre voyage féminin et voyage masculin¹². Ainsi, les femmes seraient

⁹ Ainsi, sous la plume de Marion Sénones, lors d'une conférence donnée aux Amis du Muséum le 22 décembre 1934 : « *L'organisation sociale de la Mauritanie, encore à demi féodale, étant une chose très complexe, je ne vous en rappellerai que l'essentiel* ». In Marion Sénones, *Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁰ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (25 décembre 1936, Casablanca).

¹¹ *Ibid.*

¹² MONICAT, Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture...*

moins sensibles aux stéréotypes sur la sensualité de l'Orient – et particulièrement des orientales – parce qu'elles sont femmes.

Il est vrai que la problématique de la sensualité ou non des femmes maures n'apparaît qu'une fois sous la plume d'Odette du Puigau, dans un texte inédit, sans doute tardif, concernant le *sex-appeal* des Sahariennes¹³. Ce texte ne relève cependant en rien des stéréotypes courants concernant la « sensualité orientale ». Dès ses premières lignes, Odette du Puigau emploie le terme de « *pin-up* »¹⁴. On pourrait qualifier ce texte, avec quelques réserves cependant, d'ethnographique : il s'attarde en effet avec une finesse certaine sur les différentes coutumes relatives aux soins de beauté des femmes maures, et sur le rôle des griotes, considérées par Odette du Puigau comme représentant le *sex-appeal* saharien d'une manière particulièrement révélatrice. Cette dimension ethnographique, impliquant une volonté d'objectivité, l'exclut presque d'emblée des stéréotypes sur la pseudo sensualité orientale ; mais ce qui l'en éloigne encore plus, c'est l'humour qu'Odette du Puigau y utilise, et spécialement la moquerie vis-à-vis des Européens qui ne savent pas résister à ces Sahariennes :

C'est toujours flatteur de serrer dans ses bras une princesse des Mille-et-une-Nuits couronnée d'un diadème de nattes et de perles, et drapée comme une statue antique. Pour eux, la capitale du Sex-appeal est l'oasis d'Atar, ville cosmopolite, ville de négoce et de plaisir.¹⁵

Odette du Puigau renverse dans ces quelques phrases tous les stéréotypes occidentaux sur la soi-disant sensualité orientale, en les tournant en dérision. Ce texte, le seul parlant explicitement de la sensualité des Sahariennes rencontrées par Odette du Puigau, ne rentre donc pas dans le cadre des représentations stéréotypées d'un Orient « médiévalisé » sensuel. Cependant, il est tardif et ne doit pas nous faire laisser de côté les quelques rares représentations d'un Orient lascif qu'on a pu retrouver chez Odette du Puigau, lors de son premier voyage. Ainsi, dans *La Grande Foire des Dattes*, lors d'un voyage en camion avec un chauffeur Mokhtar, qui leur raconte la *guetna*, elle écrit à propos d'Atar qu'elle va bientôt rejoindre :

Nous écoutons avidement Mokhtar, et sur le rag, toile bise où se peuvent broder tous les rêves, Atar se dressait sur fond de palmes, reine barbare et opulente, drapée de chandorah

¹³ PUIGAU, Odette du, texte non daté, in *Deux textes de manuscrits inédits*, SG MS-5529 C, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁴ Ce qui permet de dater ce texte *a minima* des années 1940, car ce terme n'est utilisé comme tel qu'à partir de cette date. Il date cependant certainement des années 1950.

¹⁵ *Ibid.*

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

violette et chargée de bijoux, assise sur son trône de montagnes au milieu de ses guerriers, de ses marabouts, de ses femmes et de ses esclaves.¹⁶

La métaphore de la « *reine barbare* », riche, couverte de bijoux, qui règne sur toute une cour, évoque forcément pour le lecteur de la *Grande Foire* les représentations des courtisanes de harem décrites par les voyageurs en Orient, ou plus généralement celles des reines orientales dans la lignée de Shéhérazade. Odette du Puigauveau, même si elle n'utilise que rarement des images évoquant une pseudo sensualité orientale, n'est donc pas dégagée entièrement de ce stéréotype spécifique sur les colonies.

c. *Images bibliques*

Les images faisant référence aux temps bibliques sont les plus nombreuses sous la plume d'Odette du Puigauveau et semblent participer pour une large part à la fascination d'Odette du Puigauveau pour le Sahara et les Maures. Le ton est donné dès les premières pages de *Pieds Nus* : « *Débarquer en Mauritanie, c'est faire un bond en arrière de vingt siècles, c'est retourner aux temps bibliques* »¹⁷.

On pourrait s'étonner de cette affirmation dans la mesure où Odette du Puigauveau est loin d'avoir baigné dans sa jeunesse dans un univers religieux, et où la religion des Maures n'est pas le judaïsme, mais l'islam. Mais ces images renvoient dans son esprit à des temps primitifs où l'hospitalité était la règle, où l'homme vivait de joies simples, en harmonie avec la nature. On peut les rapprocher de l'intérêt décrit par Benoît de l'Estoile pour ce qu'il appelle le « récit primitiviste » de l'Exposition coloniale de 1931¹⁸, c'est-à-dire un goût pour le « sauvage », valorisé comme « originel » ou « primordial », s'appliquant à des peuples qu'il faut faire évoluer vers un certain progrès historique.

Ces images s'appliquent d'abord à certains traits qu'elle présente comme caractéristiques du comportement des Maures en société. Ainsi, assistant lors de son premier voyage à une audience du tribunal du deuxième degré du cercle du Trarza, à Boutilimit, elle s'imagine le sentiment des Maures lors de ces séances de justice : « *Quel plaisir de choix, pour ces fils d'Abraham, que ces minutieuses plaidoiries, le spectacle des chicanes et l'humiliation des*

¹⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 34.

¹⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...* p. 41.

¹⁸ ESTOILE, Benoît de l', *Le Goût des autres...*

rivaux, ou même des camarades ! »¹⁹. Cette évocation d'Abraham est intéressante car elle met en regard la présumée ascendance biblique des Maures avec ce qu'Odette du Puigaudeau décrit comme une fascination malsaine. La comparaison biblique n'est donc pas là à l'avantage des Maures. D'autres images bibliques présentent les Maures comme chicaneurs²⁰.

Cependant, d'autres comparaisons bibliques concernant la vie des Maures sont positives sous la plume d'Odette du Puigaudeau. C'est notamment le cas des évocations des puits et de la vie sociale qui se construit autour d'eux. Ainsi, dans ses carnets de voyage, Odette du Puigaudeau évoque l'arrivée, lors de son premier voyage, au puits d'El Beyoud :

Scènes classiques, bibliques des puits. La jeune esclave qui donne à boire au guerrier. Le vieux tributaire qui remplit les guerbas. Les femmes voilées qui font des grâces aux voyageurs.²¹

Là encore, l'emploi du terme « *classique* » accolé au terme « *biblique* » montre bien qu'Odette du Puigaudeau est consciente du côté stéréotypé des images qu'elle emploie. De façon intéressante, dans la retranscription du carnet de voyage dans le livre correspondant, *La Grande Foire des dattes*, le terme « *biblique* » est effacé, alors que la description ne change pas²². Adaptation à un public, éloignement volontaire de certains stéréotypes, prise de distance par rapport à un imaginaire colonial qui commence à apparaître comme suranné ? La question ne peut être tranchée définitivement à notre sens. Toujours est-il que la comparaison biblique lors des scènes autour des puits revient très régulièrement sous la plume de la voyageuse, et qu'on peut également en retrouver la trace dans ses photographies, qui manifestent un grand intérêt pour ces scènes, prises sous plusieurs angles, comme la série sur le puits de Lemsid²³.

Mais, comme pour le cas des images antiques, les images bibliques sont liées le plus souvent à une approche « esthétique » des Maures. Ainsi, dans son premier carnet de voyage, lors d'une promenade à Arguin, évoquant un Maure, elle écrit que « *le jeune Christ est magnifique* »²⁴, décrivant ses vêtements avec précision et l'harmonie esthétique qu'elle ressent entre cet homme et le paysage marin qui l'entoure. Cette comparaison naît sans doute de tableaux de maîtres présents à son esprit d'artiste au moment où elle rédige ses notes. Ici, le

¹⁹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 107.

²⁰ Voir par exemple la description du chef de leur escorte, Cheikh Ould-Mounas. *Ibid.*, p. 58.

²¹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (24 août 1934, El Beyoud).

²² PUIGAUDEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 186.

²³ Iconographie, figure 2.

²⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (6 janvier 1934, Arguin).

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

Maure est réduit à son aspect esthétique ; on ne connaît ni son nom, ni sa fonction, ni sa relation avec l'auteur.

Un autre exemple intéressant pour montrer que ces comparaisons bibliques ont très souvent une valeur artistique est la description de Yacoub, un de leurs guides lors d'un voyage en camion en août :

La beauté de Yacoub est une des consolations de ce voyage assommant. [...] Ce matin, il inspectait l'horizon, son draa bleu flottant gonflé par le vent, son aouli drapé autour des épaules. J'ai pensé à Moïse cherchant la terre de Chanaan du haut du Sinaï. Il est un des rares Maures que j'ai rencontré qui appellent le respect et la confiance [...] Brave Yacoub toujours prêt à travailler, à servir, sans honte bête, gardant son grand air noble en faisant la lessive, en abreuvant ses chameaux. Les hommes de Dieu selon la Bible devraient être comme lui.²⁵

Dans cette évocation de Yacoub, on voit bien que, si la comparaison biblique part d'une impression visuelle, elle permet de faire la transition entre la description physique et la description morale du personnage. On peut émettre l'hypothèse, grâce à ces quelques lignes, qu'impressions visuelles et opinions sur les colonisés sont intrinsèquement liées chez Odette du Puigaudeau et se nourrissent mutuellement.

Enfin, la question suivante se pose : plus qu'une influence des images textuelles sur les photographies, le fait qu'Odette du Puigaudeau immortalise certaines scènes plutôt que d'autres n'influence-t-il pas sa manière d'écrire et ne fait-il pas surgir sous sa plume des images bibliques ? Ainsi, la photographie représentant un ânon porté par un Maure pour traverser un bras de fleuve²⁶ : cette scène n'a pas fait remonter chez Odette du Puigaudeau des souvenirs « évangéliques » – l'ânon des Rameaux, la brebis perdue ? C'est ce genre de scènes qui pourrait expliquer la transformation d'images « primitives » fréquentes chez les voyageurs à l'époque ou dans l'imagerie coloniale en images « primitivo-bibliques » chez Odette du Puigaudeau.

En conclusion, on ne peut manquer de relever le caractère paradoxal de ces images bibliques, dans un pays où l'islam est la religion des populations. Ce paradoxe ne semble pas gêner Odette du Puigaudeau, qui en joue parfois sans le moindre complexe : ainsi, dans ses carnets de voyage toujours, elle note, le 4 février 1934, lors d'une visite au *mahssar* (le campement de l'émir du Trarza) :

²⁵ *Ibid* (22 août 1934, en brousse).

²⁶ Iconographie, figure 3.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

Salam devant ma tente. C'est toujours beau, une quinzaine d'hommes (crinière léonines, faces d'apôtres ou de brigands, longues robes flottantes, évangéliques), prosternés dans le crépuscule, sur ce sable aride.²⁷

Cette association entre la prière musulmane et le Nouveau Testament peut faire sourire ; elle témoigne en tout cas de la très forte imprégnation d'Odette du Puigauveau par ces images bibliques.

Les images antiques ou médiévales concernant l'Orient et par extension l'Afrique²⁸, a fortiori les images concernant la sensualité d'un Orient hors du temps, sont nombreuses dans l'imagerie coloniale de l'époque. Il n'est donc pas étonnant que notre voyageuse en soit imprégnée. En revanche, il est original de trouver chez un voyageur – qui plus est non croyant, comme c'est le cas d'Odette du Puigauveau – tant de comparaisons entre une culture appartenant à l'islam et des épisodes ou personnages bibliques. On peut émettre l'hypothèse que ces images bibliques témoignent de la formation artistique d'Odette du Puigauveau, reçue principalement auprès de son père, puisqu'elles apparaissent essentiellement dans le cadre d'impressions visuelles sur le Sahara et les Maures. Elles participent à l'originalité de notre voyageuse.

2. Les représentations de la nature

Comment Odette du Puigauveau s'inscrit-elle dans un certain nombre de lieux communs sur les représentations de la nature au Sahara, au Maroc, au Sahel, mais aussi aux Canaries, à la fois dans ses écrits et par ses photographies ? Nous nous sommes appuyée sur une contribution d'Alain Roger lors d'un colloque en 1993, *Écrire le Voyage*. Dans son article, « *Barbarus Hic ego. Essai sur le dépaysement* », Alain Roger montre que l'expérience du voyageur,

...esthétique ou non, est médiatisée, informée par des formes culturelles, modelée par des modèles artistiques. Ma perception de la nature, au sens le plus large, est toujours "artialisée". [...] Et c'est particulièrement vrai dans le domaine du paysage qui est la finalité essentielle du voyage.²⁹

²⁷ *Ibid* (4 février 1934, campement émiral, cercle du Trarza).

²⁸ Voir sur ce point l'article d'Abdelkader Benali dans *L'Autre et Nous...* sur *La médiévalisation de l'espace marocain : mémoire réactivée, historicité abolie* : il y montre comment les images médiévales des colonies s'inscrivent dans un Moyen âge rêvé sans bornes chronologiques définies.

²⁹ ROGER, Alain, « *Barbarus Hic ego. Essai sur le dépaysement* », *Écrire le Voyage...*, p. 19.

Pour lui, on ne perçoit la Provence qu'à partir des écrits de Marcel Pagnol et les peintres de la Provence, le pont Mirabeau qu'à partir d'Apollinaire... Le « *pays* » n'est que le « *degré zéro du paysage* », avant son « *esthétisation* » ou son « *artialisation* » dans notre regard, par le biais de notre expérience artistique. Cette idée permet d'émettre l'hypothèse qu'Odette du Puigaudeau est tributaire, dans les images qu'elle utilise en parlant de la nature, dans les endroits qu'elle choisit de photographier, d'un certain nombre de lieux communs concernant les paysages africains en général et désertiques en particulier.

a. *Une nature vide et désolée*

C'est évidemment à ce premier stéréotype qu'on pense en évoquant les représentations du désert. Le Sahara, région vide, longtemps restée un « blanc de la carte », réputée dangereuse de par sa désolation et sa sécheresse (en 1930, trois ans avant le départ d'Odette du Puigaudeau, qui en parle d'ailleurs dans ses écrits, Michel Vieuchange³⁰ meurt au cours de son périple saharien, à Agadir), est propice à l'utilisation de lieux communs qui sont devenus familiers aux populations métropolitaines avec la mise en valeur de l'Empire colonial dans les années 1930. Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, dans le premier chapitre de leur étude *Images d'Empire* concernant la photographie officielle sur les colonies, montrent bien que dans ces photographies, « *ce qui domine dans les paysages africains, c'est leur "monotonie" et leur "dureté"* »³¹. Comme la photographie officielle inonde le quotidien des Français, et que l'envie de voyage de notre exploratrice a été nourrie par de nombreuses lectures de récits de voyage utilisant le même imaginaire – ainsi que le montre Monique Vérité – on peut supposer qu'Odette du Puigaudeau a largement en tête ces images et ces récits en prenant des photographies du désert.

Les descriptions qu'Odette du Puigaudeau fait du vide du désert sont une caractéristique de son écriture souvent remarquée par les journalistes. Ainsi, dans la *Dépêche de Brest*, on peut lire à propos du *Sel du Désert* :

La mission préhistorique de Mlle du Puigaudeau a été sans doute fructueuse. Elle a le bon goût d'en parler très peu. Elle en réserve les résultats aux spécialistes [...] Elle sait voir et exprimer ce qu'elle voit. Je ne connais guère de description du désert plus réussie que cette page sur le Tanezrouft (pays de la peur), qu'elle traversa entre Araouan et Taoudéni : « Rien d'autre,

³⁰ Michel Vieuchange (1904-1930) fut le premier Européen à visiter les ruines de Smara (ouest du Sahara).

³¹ BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et DELABARRE, Francis, *Images d'Empire...*, p. 43.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

à perte de vue, que du sable. Rien sur le sable. Aucune vie [...] On voudrait que le désert nous donnât signe de vie. Mais il n'a d'autre vie que celle que nous apportons et qui s'éloigne avec nous',³².

Le critique affirme donc dans cet article que la vraie qualité du voyage d'Odette du Puigauveau n'est pas dans ses missions scientifiques mais dans les descriptions – qualifiées implicitement comme « *de bon goût* » – qu'elle a réussi à faire du désert, descriptions finalement assez conventionnelles et très nombreuses dans les textes d'Odette du Puigauveau. Ce poncif de la vacuité du désert se retrouve aussi dans ses photographies.

Sur plus de 3000 photographies positives (hors donc plaques de verres et négatifs) consultées, plus de 200 photographies montrent des paysages sans hommes, et environ 150 montrent des paysages avec des hommes. Cela peut paraître peu, mais il faut comprendre que les photographies de paysages totalement vides sont souvent prises à la suite, dans des séries qui sont finalement assez monotones, les paysages se ressemblant beaucoup. Ce sont en effet le plus souvent des paysages plats, désertiques au sens plein du terme ; le noir et blanc des photographies en accentuent encore l'apparente monotonie.

Trois photographies – ou séries de photographies – nous paraissent représentatives de la tendance d'Odette du Puigauveau à photographier des paysages désolés. La première³³, prise lors du premier voyage, au niveau des gorges d'Hamdoun, est ici donnée en exemple car elle ressemble à un grand nombre d'autres photographies de notre voyageuse : un *reg* caillouteux, parfois quelques montagnes en fond qui ne parviennent pas à donner une réelle perspective à la photographie, un ciel uniforme qui occupe une grande partie du cadre (la plupart du temps deux-tiers au moins). Ces photos ne sont pas excellentes – d'ailleurs, elles ne sont souvent pas reproduites dans les articles de journaux, ni dans les livres – mais elles sont là, collées dans les albums par Odette du Puigauveau, ce qui montre bien la fascination stéréotypée de la voyageuse pour ces paysages vides.

Une autre photographie de paysage vide³⁴ est représentative du fait qu'Odette du Puigauveau voit le Sahara comme un paysage désolé : prise lors de son dernier voyage, elle figure un arbre mort au premier plan et un paysage asséché (dans lequel on aperçoit un homme et un chameau, mais si loin qu'on ne peut les considérer comme en faisant partie prenante). Il

³² « Une française au Sahara », *La Dépêche de Brest*, 3 février 1941, in 3 dossiers de coupures de presse (1936-1960), SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³³ Iconographie, figure 4.

³⁴ Iconographie, figure 5.

est intéressant que la voyageuse ait choisi cet angle d'attaque de l'arbre desséché pour immortaliser ce paysage ; cela montre que même si des traces de végétation subsistent dans ce paysage, il est considéré par Odette du Puigaudeau comme mort et désolé.

Même les photographies où un ou deux personnages sont immortalisés au milieu des dunes participent à cette impression de vide. On peut ainsi citer une série de très belles photographies du premier voyage, montrant les dunes de l'Ouarân. La première photographie, montrant les dunes vides³⁵, s'inscrit dans la lignée des stéréotypes sur les dunes sahariennes ; la deuxième³⁶, montre des femmes au milieu de ce paysage, de dos, avec deux enfants nus ; elles semblent assises au milieu de nulle part. La troisième photographie³⁷, légendée « *Ouarân* » (le sujet est donc bien la nature et non pas le personnage) montre un enfant nu, à contre-jour, devant les dunes et le soleil qui se lève – ou se couche – en illuminant la scène ; la photographie donne une impression de solitude assez extraordinaire. Enfin, la dernière photographie³⁸ montre Marion Sénones assise avec deux chameaux sur le sable, elle aussi comme perdue au milieu de nulle part. Les cadrages de ces images ont visiblement pour objectif de montrer que le sujet n'est pas le ou les personnages présents, mais bien l'immensité et la vacuité du désert.

b. Entre douceur et violence : une nature des contrastes

Ce terme de douceur appliqué au Sahara peut paraître novateur, original par rapport aux descriptions habituelles du désert ; pourtant, il est présent chez de nombreux auteurs avant Odette du Puigaudeau, que ce soit par les évocations du Sahel – région un peu moins aride ! – ou par celles des oasis. L'analyse faite par Denise Brahimi, dans ce même colloque *Écrire le voyage*, à propos de la description des paysages libanais et sahéliens par Lamartine et Fromentin³⁹, éclaire notre réflexion. Pour Denise Brahimi, Lamartine est fasciné par la conjugaison au Liban de la douceur et de la sublimité, de ce qu'il y a de plus paisible et de plus accessible à l'homme et en même temps de plus grandiose. Fromentin, *a contrario*, est plus marqué par la douceur des paysages sahéliens, leurs couleurs « *naïves et fraîches* »⁴⁰. Odette

³⁵ Iconographie, figure 6.

³⁶ Iconographie, figure 7.

³⁷ Iconographie, figure 8.

³⁸ Iconographie, figure 9.

³⁹ BRAHIMI, Denise, « *Voyage et paysage : Le Liban de Lamartine et le Sahel de Fromentin* », in *Écrire le Voyage...*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 86.

du Puigauveau nous paraît se situer dans la lignée de ces deux auteurs : celle de Lamartine pour le contraste entre grandeur et douceur – distinction qui recoupe, souvent, celle, classique entre sublime et pittoresque – et celle de Fromentin pour les descriptions des régions sahéliennes⁴¹.

La description d'une nature grandiose se retrouve souvent sous la plume – ou l'appareil photographique – d'Odette du Puigauveau quand elle évoque les massifs montagneux, relativement nombreux en Mauritanie ou dans le Sud marocain, ou simplement les gros rochers, qu'elle rencontre sur sa route. L'impression qui domine alors est celle d'une nature démesurée. L'exemple le plus parlant est celui du rocher de Maghrouga, rencontré lors du deuxième voyage. Le 11 septembre 1937, Odette du Puigauveau écrit dans son carnet les lignes suivantes :

Maghrouga au clair de lune ! Nous avons de la chance. Le bloc extravagant donne là son maximum d'effet romantique, et romanesque. Une sorte de cathédrale gothique vue à travers l'imagination de Victor Hugo. Il faut un poète et non un architecte pour imaginer de telles ogives complexes, tordues, enchevêtrées les unes aux autres, avec des à-jours découpés sur le ciel d'un bleu lumineux. [...] Indescriptible !⁴²

Cette description montre l'imprégnation littéraire d'Odette du Puigauveau, son goût pour les images relevant du sublime au sens artistique du terme. La référence hugolienne doit accentuer la dimension grandiose du rocher ; la voyageuse cherche à exalter l'imagination du lecteur sur Maghrouga. D'ailleurs, Odette du Puigauveau a visiblement été elle aussi fascinée par la vue de ce rocher, comme le montre la série de photographies sur ce rocher qu'on trouve dans ses archives ; série particulièrement soignée⁴³. On peut comparer ce genre de descriptions « sublimes » avec celles que fait Théodore Monod, en voyage en Mauritanie à peine deux ans plus tôt (1935), des massifs montagneux de l'Adrar que décrit aussi Odette du Puigauveau :

Paysages grandioses, mais sans rien de bien surprenant pour un vieux routier du pays touareg. Un novice, comme Psichari⁴⁴, est plus ému : ses descriptions dramatiques me faisaient espérer beaucoup mieux ; à l'entendre, Zli serait le bout du monde, un pays infernal, vision dantesque, spectacle fantastique. Or, je n'ai trouvé, à Zli, que quelques médiocres collines de grès, sans rien de bien particulier, et une jolie *guelta* dans les rochers ; rien d'infernal, mais un mimosa en fleur, deux silhouettes féminines penchées sur des outres au bord de la mare, un bourricot, et, pour moi, un gastéropode aquatique et un potamot.⁴⁵

⁴¹ Elle convoque d'ailleurs la référence à Fromentin dans *Le Sel du Désert*, dans un passage décrivant effectivement la douceur du Sahara, devant le *ksar* de Smida, qui lui évoque « une harmonieuse toile de Fromentin baignée de poésie, de lumière et de paix saharienne ». PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 134.

⁴² PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyages*, Archives privées (Maghrouga, 11 septembre 1937).

⁴³ Iconographie, figure 10.

⁴⁴ Ernest Psichari (1883-1914), officier des troupes coloniales, est l'auteur de plusieurs œuvres à tendance nationaliste.

⁴⁵ MONOD, Théodore, *Méharées*, Arles, Actes Sud, 1989, p. 120.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

La comparaison entre ces deux voyageurs, qui deviennent proches par la suite à travers leur travail scientifique, est intéressante : on mesure bien qu'Odette du Puigauveau, dans ce qu'elle ressent et transmet des paysages sahariens, se situe bien plus dans la lignée de Psichari et de ses descriptions « *dramatiques* » que dans celle de Monod, « *vieux routier* » du Sahara.

A côté de ces descriptions grandioses et « sublimes » de certaines composantes de la nature saharienne, on trouve également, dans une alternance semblable à celle que Denise Brahimi remarque chez Lamartine, de nombreuses évocations de la douceur saharienne. Douceur qu'Odette du Puigauveau trouve principalement dans des espaces où la nature est verdoyante : les oasis et les palmeraies. C'est dans ces évocations que l'alternance entre sublime et douceur est le mieux compréhensible, puisque la voyageuse insiste sur le fait que ces espaces se trouvent, sans transition souvent, au beau milieu de la désolation du désert. Ainsi, dans *La Grande Foire des Dattes* (dont le premier chapitre a pour titre « L'Appel des Oasis », ce qui est révélateur de l'esprit dans lequel ce récit se situe), quand les voyageuses arrivent à la palmeraie d'Agni, Odette du Puigauveau insiste sur le fait que cette nature luxuriante est totalement inattendue au milieu de la désolation saharienne ; le contraste est frappant. Agni est une « *douceur vivante, inattendue, dans la dureté d'un paysage mort* » ; elle est un « *jardin inespéré* ». Et, mettant en avant ce contraste entre sublime et douceur, Odette du Puigauveau évoque les « *degrés d'un escalier de géants taillé dans la paroi sud de la gorge au fond de laquelle les palmeraies étaient blotties* »⁴⁶. C'est ce contraste qui fait ici tout le charme de la description et c'est également lui qui permet à la voyageuse de rendre la douceur de la palmeraie.

Dans les photographies, ce contraste se retrouve moins facilement car il ne rentre tout simplement pas dans l'objectif de la voyageuse. Cependant, les palmeraies sont photographiées de façon récurrente. Odette du Puigauveau immortalise ainsi souvent les cultures faites dans ces palmeraies⁴⁷ : la nature n'y est plus grandiose ni désolée mais nourricière.

Un exemple particulier met bien en évidence ce contraste entre sublime et douceur chez Odette du Puigauveau – contraste ou alliance ? C'est celui de l'eau, présentée à la fois comme douce et comme violente. L'eau est nourricière dans les palmeraies, ainsi, dans la *Grande Foire*, elle est fécondatrice de la profusion de vie animale qui se presse autour d'elle dans la *guelta*

⁴⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 161.

⁴⁷ Iconographie, figure 11.

paradisique de Tak Tak⁴⁸ ; ces *gueltas* ou lacs sont photographiées de nombreuses fois, comme dans la très belle série sur le lac Faguibine, photographié sous quantité d'angles différents⁴⁹. L'eau est ici le symbole évident d'une vie douce, paradisiaque.

Mais parallèlement, l'eau se fait destructrice, par exemple lors des tornades ou des inondations, décrites notamment dans *La Piste*, divers articles et un certain nombre de photographies⁵⁰ évoquant les événements climatiques touchant la ville de Rosso en 1950. C'est sur cette évocation qu'Odette du Puigauveau conclut *La Piste* :

Il est assez absurde de terminer l'histoire d'une Piste saharienne au milieu d'inondations. Tout semblait absurde dans les bouleversements de ces années 1950 et 1951. Évidemment, j'aurais pu choisir d'autres années entre toutes celles où j'ai fréquenté la Piste et laisser jusqu'à la fin à mon héroïne sa beauté classique de fille du désert, voilée de sable et entourée d'un peuple assoiffé. Tous ces polders et ces eaux soyeuses lui donnaient une autre beauté.⁵¹

Ce paragraphe montre bien qu'Odette du Puigauveau assume le paradoxe de ces inondations en plein désert ; c'est ce contraste entre un élément qui au Sahara représente le plus souvent la douceur de la vie, et ces inondations où l'eau devient un élément sublime, destructeur certes, mais sublime avant, qui fait pour elle la beauté de la Piste. Tornades et inondations, chez Odette du Puigauveau, sont donc le versant épique, grandiose, de l'eau qui est principalement représenté sous son côté « doux ».

c. *La nature comme paradis primordial*

« L'homme forme un tout avec son milieu. Il est dominé par la nature, proche de celle-ci, proche de " l'état de nature " »⁵². Cette citation tirée de l'étude déjà citée sur les photographies officielles de l'Afrique française nous paraît correspondre très exactement à ce qui fait la réalité profonde des photographies de la nature prises par Odette du Puigauveau. Ces images montrent en effet des colonisés en harmonie avec la nature, vivant dans une sorte de paradis primordial, nouveau jardin d'Éden. Comment ne pas penser qu'Odette du Puigauveau est alors sous l'influence de Gauguin, grand ami de son père qui faisait partie de l'École de Pont-Aven ?

⁴⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus*, p. 218.

⁴⁹ Iconographie, figure 12.

⁵⁰ Iconographie, figure 13.

⁵¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 276.

⁵² BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et DELABARRE, Francis, *Images d'Empire...*, p. 43.

Cette dimension de paradis primordial, d'harmonie avec la nature, se repère d'abord dans l'intérêt de la photographie pour les animaux. Ceux-ci, des chameaux aux animaux sauvages gardés dans les cours des postes, en passant par les animaux élevés, chassés ou pêchés par l'homme, sont au cœur d'une centaine de ses photographies – en excluant les photographies de Rachid, son guépard personnel, dont nous parlerons ensuite. Les représentations des chameaux sont bien sûr les plus nombreuses ; mais elles ne se limitent pas à la photographie des caravanes en marche ; souvent, ce sont les chameaux eux-mêmes qui sont mis en scène, comme sur la n°14⁵³, trouvée plusieurs fois dans les archives d'Odette du Puigaudeau, en petit et grand format, ce qui témoigne de l'intérêt que lui trouvait la photographie elle-même. Odette du Puigaudeau immortalise aussi souvent les activités de pêche⁵⁴ ou d'élevage⁵⁵ que pratiquent les Maures. Ces deux photographies sont particulièrement éclairantes car, par leur cadrage (un sujet seul au milieu de la nature, avec les attributs de sa charge, filets et bâton), l'âge des sujets (deux tout jeunes enfants), et leur tenue (l'un nu, l'autre en tenue « médiévalisante »), elles reflètent bien la fascination d'Odette du Puigaudeau pour ces activités primitives voire primordiales, où l'homme est en harmonie avec la nature.

L'homme en harmonie avec une nature paradisiaque, c'est également celui qui se perd en elle. La photographie 17 le montre bien⁵⁶ : la caravane, perdue dans une nature abondante, ne violente en rien cette nature ; au contraire, elle est en harmonie avec elle. Toutes les photographies dont les sujets sont des Maures se baignant dans des *gueltas* ou des *oueds* confirment cette hypothèse d'un paradis naturel qu'Odette du Puigaudeau retrouverait en Mauritanie. En comparant les photos 18, 19 et 20⁵⁷, on éprouve le même sentiment : toutes représentent une sorte de paradis perdu, où les enfants se baignent avec joie dans une eau pure sortie tout droit du jardin d'Éden. Le fait qu'Odette du Puigaudeau choisisse un cadrage large pour ces photographies augmente encore cette impression ; les enfants ne sont pas individualisés, ils sont les représentants d'une humanité perdue.

Un dernier type de scènes évoque cette idée de paradis primordial : celles où des Maures montent à des palmiers cueillir des dattes. La photographie 21⁵⁸ est particulièrement

⁵³ Iconographie, figure 14.

⁵⁴ Iconographie, figure 15.

⁵⁵ Iconographie, figure 16.

⁵⁶ Iconographie, figure 17.

⁵⁷ Iconographie, figures 18, 19, 20.

⁵⁸ Iconographie, figure 21.

révélatrice : l'enfant grimant, nu comme aux premiers jours du monde, à contre-jour de manière à ce qu'il ne soit pas individualisé, paraît adhérer à l'arbre comme si cette végétation était le milieu dans lequel il évoluait naturellement. Dans toutes ces photographies, l'homme se perd donc dans la nature paradisiaque, nature avec laquelle il est en harmonie profonde.

Enfin, pour clore ce chapitre concernant la nature, il convient d'évoquer le guépard apprivoisé d'Odette du Puigauveau, Rachid, sujet d'un de ses récits⁵⁹. La relation paradoxale qu'entretient la voyageuse avec cette bête sauvage adoptée lors de son deuxième voyage est révélatrice des représentations qu'elle se fait de la nature mauritanienne. Adopter un animal sauvage, le ramener à Paris, fut une utopie qu'elle perçut quelquefois ainsi... mais sans y renoncer. Quand elle doit remettre Rachid, devenu trop grand, au zoo de Vincennes, c'est un déchirement pour elle. On comprend qu'elle a voulu croire en l'adoptant au fantasme d'une nature paradisiaque en harmonie complète avec l'homme. *Mon ami Rachid* est un véritable hymne à son guépard en particulier – et à cette espèce en général – et est empreint d'une nostalgie perceptible pour ce mythe disparu de la Mauritanie comme nouveau jardin d'Éden. Les dernières pages de *Rachid* en témoignent : face à l'horreur de la guerre, de l'exode, la douceur émanant des animaux est comprise comme offrant la possibilité de retrouver, l'espace d'un instant, cette nature paradisiaque connue en Mauritanie. Au retour de l'exode, les deux femmes passent au zoo de Vincennes, épuisées physiquement et mentalement, s'attendant à retrouver les bêtes massacrées par les bombes. Il n'en est rien :

La folie, la méchanceté des hommes avaient passé en raz-de-marée autour du parc et il était resté intact, miraculeusement, comme un témoin du temps où l'on était heureux, "avant", avec sa fraîcheur, ses étangs moirés par le sillage des cygnes, et la bonté des bêtes, de ses bêtes qui avaient encore confiance dans les hommes, qui pardonnaient silencieusement aux hommes.

On en recevait un merveilleux apaisement, un repos inespéré.

Jamais comme ce matin-là, au réveil d'un cauchemar écrasant, je n'ai senti cette "grande douceur qui nous vient des bêtes" (Jean Giono).⁶⁰

Ces lignes disent à quel point Odette du Puigauveau était fascinée par l'idée d'une relation sans intermédiaire, directe avec cette nature paradisiaque ; on retrouve cette fascination dans l'album entier qu'elle consacre à Rachid (130 photographies). Le guépard y est le plus souvent seul, soit qu'il soit dans la nature, soit que seule sa silhouette, sa tête, semblent intéresser la photographe... qui a été jusqu'à retoucher délicatement ses yeux sur plusieurs photographies,

⁵⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Mon ami Rachid...*

⁶⁰ *Ibid.*, p. 238-239.

au crayon à papier, pour mieux les faire ressortir⁶¹. Cette attention à cet animal témoigne donc de la façon dont Odette du Puigaudeau aime à représenter la nature saharienne : comme une nature primordiale avec laquelle, au-delà des contrastes qu'elle offre (entre la désolation, le sublime et la douceur), l'homme serait en totale harmonie.

3. Exotisme et orientalisme

Après avoir étudié ces représentations qu'on peut dire « positives » de l'Afrique et des colonisés, il faut rappeler tout ce que ces représentations positives doivent à l'exotisme et l'orientalisme présents dans un Empire à son apogée, notamment à travers les idées de Jean-Marc Moura, Benoît de l'Estoile, Edward Saïd, et Nicolas Bourguinat.

Jean-Marc Moura, professeur de littérature, tente dans son étude *Lire l'exotisme* de définir l'exotisme littéraire depuis le XVII^e siècle. Dans son avant-propos, il écrit :

L'origine de l'exotisme est celle de toute lecture : le désir d'un ailleurs plus beau, plus chatoyant, plus étonnant que le réel. L'univers exotique est celui d'une rêverie trop aisément affranchie de la réalité. [...]. D'une manière générale, on entendra donc par exotisme une *rêverie* qui s'attache à un *espace lointain* et se réalise dans une *écriture*.⁶²

Cette définition, même si elle a ses limites, a le mérite de montrer la part du rêve présente dans la littérature « exotique » : rêve d'un échappatoire à un « réel » banal, ou « rêverie » ; rêve qui conduit à des représentations positives comme celles que nous avons vues chez Odette du Puigaudeau dans notre analyse précédente ; rêve lui-même influencé – on pourrait même dire construit – par toute une littérature « exotique ». Jean-Marc Moura distingue quatre écritures de l'exotisme : la fantaisie exotique, le voyage littéraire, le réalisme rêveur, et une « écriture de l'altérité ». Odette du Puigaudeau nous semble se situer au carrefour des deuxième et troisième catégories, le voyage littéraire se caractérisant par la description précise et admirative d'une merveille exotique, comme chez Marco Polo, et le réalisme rêveur se caractérisant par le mariage entre souvenirs et réel, entre archétypes et réalité lointaine, alliant précision descriptive – aux qualités plastiques suggestives – et symbolisme narratif.

Odette du Puigaudeau manifeste en effet à la fois une qualité de précision dans ses descriptions et une qualité plastique, en utilisant une verve puissante, des couleurs suggestives,

⁶¹ Iconographie, figure 22.

⁶² MOURA, Jean-Marc, *Lire l'exotisme...*, Avant-propos, p. III.

et de constants aller-retour entre rêve et réalité. Ainsi cette phrase des carnets de voyage, lors d'un voyage en train jusqu'à Dakar « *Paillottes, bungalows roses ou jaunes. Toits rouges. Flamboyants. Bougainvilliers. Étincelante monotonie* »⁶³. On voit bien ici comment l'écriture retranscrit de façon suggestive une impression de couleurs chaudes, tant à travers la multiplication des adjectifs de couleurs qu'à travers les noms d'arbres. Et la dernière phrase nominale, « *Étincelante monotonie* », par le fort paradoxe qu'elle introduit, vient transformer cette description qu'on pourrait qualifier d'objective en la resituant dans le domaine de l'impression intérieure, du rêve, ou plutôt, de la rêverie. On peut aussi citer cette évocation de Las Palmas, un peu plus loin :

Las Palmas nous accueille avec tous ses sourires, son soleil doux, son vent froid, ses jolies filles en mantilles blanches ou noires, ses fleurs, ses maisons qui ont l'air de joujoux de papier vert pâle, bleu ciel, rose ou jaune. Et toute cette animation aimable, cette joie de vivre, éparse partout, si nouvelle pour nous. [...] Dans chaque maison il y a un jardin, des cages d'oiseaux et de beaux visages de femmes voilées de dentelle, d'enfants au teint doré, aux yeux gris vert. Ces étranges yeux canariens couleur d'une mer en tempête, une mer nordique qu'ils ne connaissent point. [...] Ici la mer est d'un bleu brutal. La mer de mon pays avec ses profondeurs mystérieuses, ses couleurs indéfinissables, subtiles, c'est aux yeux des canariens que je la retrouve.⁶⁴

L'exotisme de cette description se présente à travers une rêverie sur les caractères internes des canariens (l'amabilité, la joie de vivre, l'étrangeté des yeux), mais qui passe par la description des caractères externes du pays (les couleurs tour à tour tranchées et pâles, les fleurs, l'association de la flore, de la faune et des hommes). Cette description sort d'une description visuelle purement objective ; elle rassemble en quelques phrases tout Las Palmas, sa faune et sa flore mais aussi ses habitants, et correspond donc au « réalisme rêveur » de Jean-Marc Moura : un réalisme qui devient rêve car il mêle description objective et introduction de la sensibilité rêveuse de l'écrivain dans la réalité, notamment à travers ses souvenirs (ici, ceux du pays natal). Entre rêve et réalité, l'écriture d'Odette du Puigauveau s'inscrit bien souvent dans cette définition de l'exotisme.

Sur un autre plan, on peut s'intéresser à la définition que Benoît de l'Estoile, historien et non pas commentateur littéraire, donne de l'exotisme dans *Le Goût des Autres*. En étudiant le « *Musée des Autres* », Benoît de l'Estoile se fonde sur l'étymologie du mot : les objets exotiques sont tous ceux qui sont originaires d'un lieu lointain, étranger, et qui ont été rapportés « chez

⁶³ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (7 juin 1934, Dakar).

⁶⁴ *Ibid.*, (16 septembre 1934, Las Palmas).

Nous » par ceux qui, pour divers motifs, se sont rendus chez « *les Autres* »⁶⁵. Pour rendre compte de ces motifs, il invoque le désir de sortir de sa civilisation, perçue comme déshumanisée, d'aller rechercher un monde plus authentique, en communion avec la nature et le cosmos. « *L'Autre* » se caractérise donc par le fait qu'il nous est étranger ; un abîme semble le séparer de notre monde, et celui qui va à sa rencontre ne peut le comprendre pleinement : c'est en cela qu'il est « exotique ». Mais cette différence est vue comme positive. C'est dans cette optique qu'on peut comprendre un certain nombre de passages chez Odette du Puigauveau, qui renvoient à la différence des colonisés et des colonies, mais en même temps en font l'éloge. Ce sont notamment tous les passages évoquant une Afrique éternelle et non déflorée par la modernité. Ainsi, à la palmeraie de Talmeust, lors de son deuxième voyage, Odette du Puigauveau note : « *Spectacle d'un autre âge, d'un autre monde. Jamais mieux que dans cette palmeraie mourante et somptueuse, enclose de sable et de rocs, je n'ai senti l'abîme qui nous sépare de l'Afrique* »⁶⁶. L'Afrique se caractérise aux yeux d'Odette du Puigauveau par son altérité, qui en fait un espace pleinement exotique, au sens qu'utilise Benoît de l'Estoile.

De l'exotisme, à la fois par un certain rapport au rêve et par une conception de l'Afrique comme monde étranger au monde occidental, Odette du Puigauveau ne passe-t-elle pas souvent à l'orientalisme, dans un des sens que donne de ce mot Edward Saïd, dans son étude fondatrice⁶⁷ bien que largement contestée aujourd'hui ? Ce n'est d'ailleurs pas son hypothèse la plus discutable qui nous intéresse ici – à savoir le fait que l'orientalisme participe en lui-même à la domination de l'Occident sur l'Orient – mais la distinction qu'il fait entre « *l'orientalisme latent* », c'est-à-dire une « *positivité presque inconsciente* », et « *l'orientalisme manifeste* », c'est-à-dire « *les différentes affirmations sur la société, les langues, les littératures, l'histoire, la sociologie, etc., de l'Orient* »⁶⁸. Dans cette perspective saïdienne, Odette du Puigauveau nous semble s'inscrire bien plus dans le premier type d'orientalisme que dans le second. Son écriture est en effet imprégnée d'un certain nombre de stéréotypes et de lieux communs, étudiés précédemment, qui représentent l'Orient – entendu au sens large – à travers une « *positivité presque inconsciente* ». Positivité dont les quelques exemples donnés sur la fréquence des images tirées de la Bible, de l'Antiquité, du Moyen-Âge, ainsi que sur les représentations de la nature, ont démontré qu'elle était bien présente chez Odette du Puigauveau.

⁶⁵ ESTOILE, Benoît de l', *Le Goût des autres*, p. 25.

⁶⁶ *Ibid* (24 avril 1937, Chinguetti).

⁶⁷ SAÏD, Edward, *L'orientalisme...*

⁶⁸ *Ibid.*, p. 236.

D'ailleurs, il y a chez Odette du Puigauveau nombre de références explicites au « vrai » Orient, c'est-à-dire le Moyen-Orient, l'Arabie... Ainsi, dans *Pieds Nus*, elle évoque un prince trarza au « *beau visage de légende orientale* »⁶⁹. Dans une lettre à sa mère, le 7 février 1934, elle écrit : « *J'ai avec moi deux guerriers beaux comme des princes de Mille et une nuits* »⁷⁰. A Casablanca, lors du deuxième voyage, elle et Marion visitent une école, et dans la cour de récréation se disent « *émerveillées devant une cinquantaine de petites princesses de conte arabe jouant au soleil, en plein ciel, au milieu des terrasses blanches* »⁷¹. La récurrence de ces références montre qu'Odette du Puigauveau est imprégnée de tout un imaginaire « orientaliste ».

L'analyse de Nicolas Bourguinat dans la présentation de son étude sur le voyage au féminin paraît intéressante pour la conclusion de cette analyse. Il montre bien en effet comment l'étude d'un voyage féminin ne peut se défaire des outils habituellement utilisés pour décrire la littérature viatique, à savoir « *que le voyage, comme expérience, comme pratique, comme mise en récit est le recyclage de modèles (guides imprimés, "hauts lieux", modèles littéraires, paysages emblématiques, topoi descriptifs)* », et qu'il faut donc soumettre le récit de voyage au féminin « *à des questionnements identiques [au récit de voyage masculin, NDLR] sur l'autonomie de la transfiguration littéraire par rapport aux modèles établis et aux textes "canoniques", et sur les procédures suivies par ladite transfiguration* »⁷². Cette analyse manifeste bien que le récit de voyage se situe et doit se comprendre dans tout un monde de références dont il ne peut totalement s'émanciper, même si chaque voyageur a son originalité ; elle éclaire l'inscription d'Odette du Puigauveau dans tout un réseau de perspectives exotiques, voire orientalistes.

B. Les représentations des colonisés : les stéréotypes négatifs

« *Tant que le Blanc ne participe pas à la vie africaine, l'Afrique lui apparaît sous un jour enchanteur. Il s'en approche et le charme disparaît* »⁷³. Cette citation d'Ada Martinkus-Zemp

⁶⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 74.

⁷⁰ Lettre d'Odette du Puigauveau à Henriette du Puigauveau, 7 février 1934, « *en brousse* », in *6 lettres à sa famille lors de son premier voyage en Mauritanie, 20 décembre 1933 - 15 août 1934*, SG MS-5430, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (29 décembre 1936, Casablanca).

⁷² BOURGUINAT, Nicolas (dir.), *Le voyage au féminin...*, p. 14.

⁷³ MARTINKUS-ZEMP, Ada, *Le Blanc et le Noir...*, p. 219.

dans un mémoire sur la représentation du « Noir » par le « Blanc » dans la littérature française de l'entre-deux-guerres, bien qu'elle soit à prendre avec une grande précaution en raison de son caractère très daté, dit tout de même quelque chose des paradoxes dans lesquels s'inscrit régulièrement Odette du Puigauveau quand elle décrit les colonisés. En opposition à la vision « positive » de « l'Orient » africain que nous avons décrit dans les paragraphes précédents, on remarque en effet chez elle un certain nombre de stéréotypes négatifs concernant les colonisés ; les photographies d'Odette du Puigauveau les utilisent-elles également ? Enfin, ces stéréotypes évoluent-ils au cours du voyage ?

1. Le Maure et le Noir, ou des stéréotypes tenaces

L'écriture d'Odette du Puigauveau n'échappe pas à des stéréotypes qu'on appellerait aujourd'hui « racistes » sur les populations maures et noires qu'elles rencontrent. Il est intéressant de mettre en regard les stéréotypes sur ces deux populations, car ils sont différents ; en règle générale, Odette du Puigauveau a une bien moins grande considération pour les populations noires que pour les populations maures... même si ces dernières n'échappent pas à ses traits, entre pauvreté et pouillerie, ruse et fourberie...

a. *Pauvreté, pouillerie et paresse*

Ce sont là trois traits saillants chez les Maures pour notre voyageuse. La pauvreté est l'impression qu'elle retire de sa première visite à des Maures, sous des « tentes misérables »⁷⁴, et ce thème revient de façon récurrente par la suite. Le vocabulaire renvoyant à la pouillerie – conjonction entre pauvreté et saleté – est privilégié ; lors de cette première visite, elle dit « Par places, une lèpre de tentes pouilleuses couvrait le sol »⁷⁵. Le terme de « lèpre » est très fort et dit bien que la pauvreté n'est pas ici considérée comme un objet de pitié, de compassion, mais comme quelque chose de purement négatif. Même lorsque les voyageuses visitent le *mahssar*, le campement de l'émir Ould Deïd, c'est ce thème de la pauvreté qui revient, alors qu'elles s'attendaient à des richesses incroyables :

⁷⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 39.

⁷⁵ *Ibid.*, p 38.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

Les Maures nous parlaient avec emphase des splendeurs du *Mahssar*. En réalité, il n'est ni moins misérable, ni moins pouilleux que les autres campements. Sous leurs grandes tentes de poil de mouton et de chameau, les Maures vivent dans un dénuement inimaginable [...].⁷⁶

Dans l'esprit des voyageuses, le manque de confort, le « *dénuement* », ne sont pas encore reliés à l'envie d'une vie plus simple, authentique, dépouillée, envie sur laquelle nous reviendrons dans la dernière partie de notre thèse. Dans *Pieds Nus*, lorsqu'Odette du Puigauveau est chez Sidi, le frère dépossédé de l'émir Ould Deïd – dans un autre *mahssar* en quelque sorte – elle évoque un *méchoui* qui choque les deux voyageuses à cause du manque d'hygiène, les Maures mangeant à même le plat : « *C'était un spectacle assez affligeant [...] Marion et moi regardions Mohammed Fall [le fils de Sidi, NDLR] avec le désespoir des illusions perdues* »⁷⁷. La pauvreté entraîne dans ces lignes le manque d'hygiène, pour Odette du Puigauveau, et ne peut être vue positivement – les illusions perdues étaient des illusions de richesses, de splendeurs...

Dans de nombreux passages, Odette du Puigauveau évoque la supposée paresse des populations maures, et la relie avec leur pauvreté. C'est parce que les Maures sont paresseux qu'ils n'arrivent pas à se sortir de leur état de dénuement. Ainsi, évoquant la situation économique et sociale de la Mauritanie dans *L'Afrique française*, Odette du Puigauveau en rend responsable, entre autres facteurs, leur « *incurable paresse* »⁷⁸. C'est cette idée qui amènera Odette du Puigauveau, comme nous le verrons, à développer des idées liées au « paternalisme » colonial.

Mais la paresse peut aussi ne pas être liée à la pauvreté des Maures ; souvent, Odette du Puigauveau décrit les Maures composant son escorte comme incroyablement paresseux ; est-ce lié à une certaine réalité des faits, à une imprégnation d'Odette du Puigauveau par des stéréotypes racistes... ou tout simplement à son caractère difficile ? Ainsi, dans une lettre à sa mère, Odette du Puigauveau évoque ses partisans « *qui nous rendent presque folles de rage. Je n'ai jamais rien vu de si sale, si crétin, si paresseux et si stupidement vaniteux* »⁷⁹.

⁷⁶ SÉNONES, Marion, conférence du 9 juin 1934, Rabat, in *Marion Sénones, Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép des Cartes et Plans.

⁷⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 85.

⁷⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Mauritanie 1935* », 9 septembre 1935, *L'Afrique française*, IX, in *Dossier d'articles divers et tirés à part consacrés aux Maures et à la Mauritanie par Odette du Puigauveau, 1935-1981*, SG MS-5532 A, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷⁹ Lettre d'Odette du Puigauveau à Henriette du Puigauveau, 12 avril 1937, Tanouchert, in *25 lettres adressées à sa mère par Odette du Puigauveau - avec des ajouts de Marion Sénones - durant leur deuxième séjour en Mauritanie, 16 décembre 1936 - 22 octobre 1937*, SG MS-5416, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

b. *Ruse et fourberie*

La cruauté [de l'homme arabe, NDLR] est un thème récurrent dans les représentations populaires, et ce qui semble donner une cohérence à sa figure est la crainte qu'il inspire. [...] La cruauté de "l'Arabe" se double par ailleurs d'un goût pour la trahison, la dissimulation et le crime⁸⁰.

Cette affirmation de Nicolas Bancel et Pascal Blanchard dans le chapitre « Civiliser : l'invention de l'indigène (1918-1940) » de leur étude sur la culture coloniale semble se vérifier quelquefois chez Odette du Puigaudeau, qui perçoit la cruauté supposée du Maure à travers son apparence physique. Ainsi, rencontrant l'escorte qui l'accompagne à partir de Tin Deïla lors du premier voyage, elle écrit qu'ils ont « *des visages énigmatiques dont le sourire déguisait mal la cruauté* »⁸¹. Dans *La Grande Foire*, toujours à propos de ses partisans, c'est le même type d'expression qui revient avec le thème de la cruauté : « *L'énigme était toujours là, dans leurs yeux obliques, dans le pli cruel de leurs bouches, dans tous les traits de leurs maigres visages, sous le haouli de chandorah qui les noircissait* »⁸². Cependant, la cruauté est toujours liée à l'apparence physique, et uniquement à elle ; jamais on ne trouve d'événement raconté par Odette du Puigaudeau qui vérifie vraiment cette première impression liée au physique.

En fait, plus que la cruauté, c'est la ruse et la fourberie qu'elle croit voir dans les Maures qu'elle aime mettre en avant. Le Maure, pour elle, est rusé, calculateur (ce qui va avec l'avarice), et sait comment parvenir à ses fins, notamment avec le colonisateur. Ainsi, dans *Mon ami Rachid*, elle raconte (dans un récit qui s'apparente à de la fiction puisqu'elle n'a pas vu ces événements) comment le Cheikh Mohammed, qui a trouvé Rachid en bas d'une falaise, par hasard, l'offre à l'administrateur français pour que celui-ci lui garantisse un partage favorable lors du cadastre des terres⁸³. Dans un registre moins fictif, elle évoque à de nombreuses reprises les ruses de ses partisans Maures pour obtenir une solde plus élevée, faire embaucher leurs parents, garder les plus beaux chameaux, etc... Ce qui la conduit à qualifier les Maures de « *race juive, souple, fourbe, intelligente et charmante* »⁸⁴... Le dernier adjectif peut sembler paradoxal, on y reviendra dans les paragraphes traitant de l'évolution des images au cours du voyage. Un peu plus loin, elle qualifie ses partisans du Sud de la Mauritanie comme

⁸⁰ BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et LEMAIRE, Sandrine (dir) *Culture coloniale...*, p. 210-211.

⁸¹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 80.

⁸² PUIGAUDEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 59.

⁸³ PUIGAUDEAU, Odette du, *Mon ami Rachid...*, p. 23.

⁸⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (1^{er} mars 1934, Médértra).

« paresseux » de « mendiants et roublards »⁸⁵. Dans *La Grande Foire*, les mêmes sont qualifiés de « nonchalants et sournois »⁸⁶. C'est tout un imaginaire de la ruse dans lequel on sent qu'elle baigne et qu'elle développe à son tour dans son écriture.

c. *Les caractéristiques du « Noir » chez Odette du Puigauveau*

Finies les belles tentes brunes étalées au soleil parmi la broussaille blonde ! Finie l'hospitalité qui vous accueille come un parent retrouvé ! Finis, les grandes dunes, les vallées solitaires, les vastes horizons ! Voici maintenant les confins du pays noir, une zone trouble où la Mauritanie, le Sénégal et le Soudan mêlent leurs hommes, leurs faunes et leurs flores.⁸⁷

C'est sur cette déploration que s'ouvre un des derniers chapitres de *Pieds Nus*, significativement appelé *Terre de méfiance*. On y sent déjà combien Odette du Puigauveau déprécie les populations noires par rapport aux Maures qui sont, malgré tous leurs défauts, censés représenter le parangon de l'hospitalité pour le voyageur. La comparaison entre Maures et Noirs – toujours à la défaveur des seconds – court tout au long de l'œuvre d'Odette du Puigauveau. La première – et principale – caractéristique du Noir, c'est donc le mauvais accueil qu'il fait à l'étranger. Peu après l'ouverture de ce chapitre, Odette du Puigauveau s'en plaint :

De leurs multiples origines, ils ont gardé un trait commun, la méfiance, une méfiance raciale de bêtes traquées. D'avoir été si souvent pillés, ils ont appris une avarice cruelle. On refusait de nous céder un mouton, même au double de son prix, et quand on nous avait vendu un peu de lait, quelques poignées de mil bouilli, si notre curiosité inoffensive nous attirait vers la misérable habitation, on nous en défendait l'accès, le gourdin à la main et l'injure à la bouche.

Là, pour la première fois au Sahara, j'ai acheté de l'eau. [...] Même Amar et le jeune captif ne parvenaient pas à apprivoiser leurs propres compatriotes.⁸⁸

Si les Noirs sont inhospitaliers pour la voyageuse, c'est donc selon elle à cause de leur appartenance-même à cette « race » noire (« race » qui se divise ici en Sarakollés, Peulhs, et Toucouleurs, d'où les « multiples origines »). Le problème de l'hygiène, qui se mêle avec celui de la paresse, revient aussi régulièrement concernant les populations noires, plus que chez les Maures. Ainsi, quand Odette du Puigauveau décrit longuement le cuisinier noir qui les accompagne lors de la grande *azalai*, Khourou, elle raconte qu'il ne lave jamais les peaux de bouc dans lesquelles les voyageuses boivent, qu'il trouve cela « *superflu* » puisqu'elles sont

⁸⁵ *Ibid* (20 juillet 1934, près de Chinguetti).

⁸⁶ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 79.

⁸⁷ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 203.

⁸⁸ *Ibid*.

appelées à se salir encore, et qu'il considère « *l'in vraisemblable saleté de ses vêtements* » comme « *une affaire strictement personnelle* »⁸⁹.

Enfin, la bêtise est la troisième caractéristique des populations noires, présentées invariablement comme des grands enfants à l'intelligence non pleinement développée. Ainsi, dans cette même description de Khouirou, Odette du Puigauveau raconte les lettres qu'il leur dicte au cours du voyage pour sa famille « *ou plutôt la lettre car le texte n'en variait jamais* »⁹⁰ : ce n'est qu'une longue suite de salutations ; la voyageuse s'étonne, lui demande s'il ne veut rien rajouter, dire comment il va, etc... Il ne veut pas, seules les salutations comptent ; derrière ce récit amusant et ironique, on sent qu'Odette du Puigauveau considère Khouirou comme un grand enfant, ingénu (adjectif qui revient souvent d'ailleurs pour qualifier les populations noires rencontrées) incapable de comprendre que sa famille attend peut-être des nouvelles détaillées.

Odette du Puigauveau différencie donc fortement populations noires et populations maures ; on pourrait dire que pour elle, les caractéristiques négatives des Maures se retrouvent, approfondies, chez les populations noires... en dehors de l'inhospitalité qui, elle, est propre aux Noirs, et la caractéristique la plus désagréable pour la voyageuse ! En revanche, chez Odette du Puigauveau, nulle trace d'autres stéréotypes négatifs fréquents à l'époque⁹¹, notamment celui de la « *sex machine* » que serait le Noir, incapable de réfréner ses pulsions.

2. Photographies et stéréotypes négatifs

Quelle est la part des stéréotypes négatifs sur les populations colonisées présente dans les photographies d'Odette du Puigauveau ? Force est de constater que cette part est difficile à mettre en évidence. Sans l'arme des mots, la critique paraît difficile. Cependant, une analyse nous permet de mettre en relief la présence possible de ces stéréotypes dans les photographies de la voyageuse.

L'anthropologue Malek Chebel, lors du colloque déjà cité *L'Autre et nous*, dans une contribution intitulée « *‘L'Arabe’ dans l'imaginaire occidental* », met en avant le fait que l'un des ressorts utilisés pour déprécier l'Arabe dans l'imaginaire occidental est ce qu'il appelle la

⁸⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 33.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 34

⁹¹ Voir la contribution intitulée *Le « Noir » dans l'imaginaire français* par Philippe Dewitte dans *L'Autre et Nous...*

« *dépersonnalisation* »⁹². Son idée est que pour mieux dépersonnaliser l'autochtone, le colon a tenté de l'inclure dans une masse : la masse – ou la foule – n'a pas d'âme. Pour Malek Chebel, « *l'individu est symboliquement mis à mort par cette "massification" rapide et intense* »⁹³. Cette conception – à considérer avec précaution étant donné que Malek Chebel n'est pas un historien – se révèle néanmoins intéressante quand on pense à un certain nombre de photographies d'Odette du Puigauveau. En effet, beaucoup de ces photographies représentent des foules indistinctes – voire floues. Bien plus, jusqu'au dernier voyage, les portraits de Maures – en groupes ou seuls – ne sont pas légendés avec le prénom du ou des intéressés (sauf dans de très rares cas, quand l'individu est proche de la voyageuse), mais simplement par des légendes génériques comme « *Un Maure* », « *Sarakollé* », « *Une femme avec son enfant* », etc... ou sans légende aucune, même dans ses albums. Cette absence de légendes « *personnifiées* » rentre parfaitement dans le cadre de cette « *massification* » étudiée par Malek Chebel, et est donc un premier indice d'une présence, même ténue, de stéréotypes négatifs sur les populations colonisées dans les photographies d'Odette du Puigauveau.

Cependant, mis à part cette analyse établie grâce à Malek Chebel, nous sommes démunie pour démontrer avec certitude cette présence. Le risque de surinterprétation est trop grand, et même des études comme *Images d'Empire*, à propos des photographies officielles sur l'Empire, ne se confrontent pas de façon satisfaisante à cette question. Ces travaux n'abordent en effet la question du racisme colonial qu'à travers les liens entre la photographie et l'anthropologie physique, liens que nous étudierons dans notre paragraphe sur le corps colonial. Il est donc quasiment impossible, en l'état actuel de l'historiographie et de nos recherches, de conclure à une présence non contestable des stéréotypes négatifs sur les colonisés dans les photographies de notre voyageuse.

3. L'évolution des stéréotypes négatifs

Au fur et à mesure de ses voyages, les stéréotypes négatifs d'Odette du Puigauveau, notamment envers les populations noires, se font moins fréquents – ils n'étaient déjà pas si nombreux que cela, car Odette du Puigauveau s'est fait de nombreux amis parmi les populations rencontrées. Si Khourou dans *Le Sel du Désert*, est décrit comme sale et ingénu, Odette du

⁹² CHEBEL, Malek, « *"L'Arabe"* dans *l'imaginaire occidental* » dans *L'Autre et nous...*, p. 39.

⁹³ *Ibid.*

Puigauveau énumère aussi de nombreuses qualités qu'elle lui consent...après un certain temps. De « *A vrai dire, ses débuts n'avaient pas été brillants* »⁹⁴, on passe au moment où Khouirou « *découvrit des rapports entre ses sottises et nos reproches* »⁹⁵ et de ce jour

montra une application touchante, une bonne volonté infinie, nous cuisina des plats étonnants, échafauda des systèmes de bains-marie avec des boîtes de conserve, boulangea des petits pains dorés sous une bassine de fer retournée, nous honora de boubous éblouissants, se fit interprète, blanchisseuse, chef du protocole et palefrenier de première classe.⁹⁶

L'évolution est donc assez flagrante dans l'image donnée de Khouirou, décrit peu après comme ayant un « *si bon caractère* »⁹⁷. Le Noir, considéré chez Odette du Puigauveau comme un personnage manquant d'hospitalité en général, et en particulier dans le cas de Khouirou comme un grand enfant sale, devient un personnage positif pour tout l'ouvrage. La voyageuse conclut ainsi : « *Si je vous ai trop longuement présenté Khouirou, c'est que je me suis abandonnée à des souvenirs pleins d'affectueuse gratitude pour son dévouement* »⁹⁸.

Cette évolution est valable pour un certain nombre d'événements semblables dans les voyages d'Odette du Puigauveau, à commencer par ses relations avec les partisans maures qui l'accompagnent. Là où l'impression est négative au départ, elle se transforme petit à petit, au fur et à mesure que les liens entre la voyageuse et « ses » maures – comme elle le dit parfois – se resserrent. Des supposées caractéristiques négatives des Maures prennent même une valeur positive au fur et à mesure du voyage ; ainsi, si leur « mendicité » semblait à la voyageuse insupportable au début, elle révisé son jugement en considérant que les Maures, certes, sont mendiants, mais sont aussi généreux, prenant et donnant avec la même spontanéité : dès le début du premier voyage, elle note : « *Je suis bien moins sévère pour la mendicité des Maures. Pour eux, c'est tout simple de donner, de partager ce qu'ils ont, donc de demander. Ils n'y attachent pas la même importance que nous* »⁹⁹.

Cependant, comment concilier cette évolution avec le fait que des images négatives des Maures se retrouvent lors de ses deux premiers voyages – le troisième voyage étant à part, comme nous le verrons dans notre troisième chapitre – de façon récurrente, sans par exemple disparaître du premier au deuxième, ou s'évanouir du début d'un voyage à la fin ? Si l'on trouve

⁹⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 33.

⁹⁵ *Ibid.*

⁹⁶ *Ibid.*

⁹⁷ *Ibid.*, p. 34.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 35.

⁹⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (12 janvier 1934, en brousse).

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

chez Odette du Puigauveau des stéréotypes négatifs et des images positives à propos des colonisés, elles ne se succèdent pas dans le temps... mais coexistent. Coexistence dans le récit, à quelques pages d'intervalle, mais parfois dans la même phrase ! Ainsi, dès le début du voyage, elle note dans son carnet de notes :

Sur la plage, une jeune fille très mince, étroitement drapée, debout, immobile, se retourne vers nous, avec un geste ravissant de Tanagra et nous regarde longtemps. Étrange race, fourbe, cruelle, qu'on aime pour sa beauté, sa grâce et sa puérité.¹⁰⁰

Cette impression datant d'un moment où elle n'a encore eu quasiment aucun contact avec les Maures, montre bien la coexistence de deux types d'images, apparemment contradictoires. De même, dans *Pieds Nus*, quand elle rencontre une nouvelle escorte composée de partisans Trarza : « *Ils étaient sales, loqueteux et magnifiques* »¹⁰¹. Ou encore, lors de leur deuxième voyage, quand elles passent du Maroc à la Mauritanie : « *Officier en loques, pouillierie, indiscipline et beauté des méharistes, bouteilles vides en tas, désordre et effronterie. La Mauritanie est retrouvée* »¹⁰².

Ces différentes notations, qui peuvent faire sourire, montrent bien une coexistence presque paradoxale chez Odette du Puigauveau entre stéréotypes négatifs – ruse, pouillierie, cruauté – et des images positives – en l'occurrence la « *beauté* » attribuée aux Maures. Le critère « esthétique » prend donc une place plus importante pour Odette du Puigauveau que tous les stéréotypes négatifs tirés de la culture coloniale de l'époque et « confirmés » par ses premières impressions de voyage – mais sans faire cependant oublier ces stéréotypes qui subsistent tout au long du voyage. Odette du Puigauveau peut valider cette hypothèse par une citation tirée de l'explicit de *La Grande Foire* :

Noblesse des gestes qui vont toujours jusqu'au bout de leur expression, souplesse des tuniques, beauté de ces scènes de vie primitive que je regretterai bientôt ! [...] Il faut pardonner beaucoup aux Maures, comme on pardonne beaucoup aux artistes. Eux, c'est avec eux-mêmes qu'ils font œuvre de peintres et de sculpteurs.¹⁰³

¹⁰⁰ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (27 décembre 1933, *La Belle Hirondelle*).

¹⁰¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 80.

¹⁰² *Ibid* (1^{er} mars 1937, Boutilimit).

¹⁰³ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 201.

C. Les représentations du colonisé : le corps colonial

Si les stéréotypes négatifs chez Odette du Puigaudeau sont en quelque sorte « déconstruits » par les impressions esthétiques qu'elle tire de son observation des Maures, ces dernières suffisent-elles à préserver réellement Odette du Puigaudeau de toute forme de racialisme ? En effet, comme l'analyse notamment le colloque *L'Autre et nous*¹⁰⁴ avec l'idée du corps colonial, le fait de considérer les colonisés comme « beaux » ne participe-t-il pas en lui-même à une objectivation des colonisés qui ne sont alors plus considérés comme sujets ? Des parallèles peuvent ainsi être dressées entre ses photographies et d'autres images coloniales des années 1930 que les participants au colloque ont pu analyser comme appartenant à la catégorie « Scènes et types ». L'importance que revêtent chez Odette du Puigaudeau les thèmes de la musique et de la danse peut aussi être comprise en ce sens.

1. « Scènes et types », ou l'instrumentalisation des corps ?

L'expression « *Scènes et types* » vient d'une série de cartes postales du XIX^e siècle étudiée par Gilbert Beaugé dans une contribution intitulée « *Type d'image et image du type : Photographier les "races" au XIX^e siècle* »¹⁰⁵, au sein de ce colloque. L'idée générale du colloque, illustrée par cette série de cartes postales, est que les photographies et autres images des colonisés jusqu'au tournant de la Seconde Guerre mondiale visent à « typifier » « l'indigène », c'est-à-dire à le figer dans un « type » racial défini, déterminé à la fois par ses caractéristiques physiques mais aussi par les scènes « typiques » de sa vie quotidienne. C'est le principe même du stéréotype qui est décliné dans ce colloque sur les images coloniales ; mais avec l'hypothèse que le stéréotype, qui n'est pas forcément un stéréotype négatif, fait partie intégrante du système de domination occidentale sur les colonies, dans une perspective saïdienne. Il faut être prudent sur cette hypothèse contestée que les stéréotypes participent à la domination occidentale ; cependant, l'idée que les photographies peuvent figer « l'indigène » dans des « scènes et types » qu'on pourrait qualifier de « clichés » nous paraît pertinente.

a. Le corps « racialisé » : « types » du Maure et du Noir

¹⁰⁴ *L'Autre et Nous...*

¹⁰⁵ *Ibid.*, à partir de la page 46.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

On peut repérer dans les textes d'Odette du Puigaudeau plusieurs occurrences du mot « race », ou « type », lors de ses deux premiers voyages essentiellement. Ainsi, dans une lettre à sa mère, le lundi 29 janvier 1934 à Boutilimit, elle écrit : « *Quels jolis dessins tu ferais ici ! Le type maure est souvent (hommes et femmes) d'une beauté admirable, que leurs habillements de voiles et de tuniques souples mettent encore en valeur* »¹⁰⁶. L'évocation de la « race » maure est donc encore une fois liée à ses supposées qualités esthétiques. L'épisode de « Miss Atar » montre également combien Odette du Puigaudeau baigne, sans s'en indigner, dans un monde où l'humanité se divise en « races » – les « races » noires et maures étant considérées comme visiblement inférieures dans cet épisode. En effet, le 14 juillet 1934, à l'occasion de la fête nationale au poste d'Atar, elles participent au jury qui doit choisir « *la plus jolie négresse, la plus jolie Beïdania, et le plus beau bébé d'Atar* »¹⁰⁷. Et le jury, selon le récit d'Odette du Puigaudeau, élit la « *moins laide* » Miss Atar, avec difficulté ! Conceptions fréquentes, malgré le début de l'anticolonialisme dans les années 1930...

Les colonisés sont-ils « typifiés » dans les photographies et dessins d'Odette du Puigaudeau – en d'autres termes, y sont-ils réduits à leur appartenance à une supposée race ? En effet, depuis le développement de l'anthropologie physique au XIX^e siècle et Paul Broca, nombre de photographes paraissent essayer de saisir – au sens également de comprendre – la « race » du colonisé à travers sa seule apparence physique. L'anthropologie physique est d'ailleurs une discipline de laquelle Odette du Puigaudeau a visiblement quelques notions, comme le montre l'utilisation du terme technique de « *dolichocéphale* » pour qualifier la forme de la tête d'enfants touareg à Oualata¹⁰⁸.

La thèse de certains participants au colloque *L'Autre et nous* comme Gilles Boëtsch est que l'anthropologie physique a influencé la photographie des colonies de façon plus générale, et qu'un certain nombre de traits de ces photographies participent à une théorie des « races » héritée de l'anthropologie. Ainsi, Liliana Moca et Vittorio Morabito, professeurs d'histoire respectivement à Naples et Catania, dans une contribution sur la « *politique des races* » de Gallieni à Madagascar¹⁰⁹, montrent que de nombreuses photographies officielles participent à

¹⁰⁶ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Henriette du Puigaudeau, 29 janvier 1934, Boutilimit, in *31 lettres adressées à Henriette du Puigaudeau par sa fille Odette et Marion Sénones durant leur premier séjour en Mauritanie, 10 septembre 1933 - 9 octobre 1934*, SG MS-5415, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁰⁷ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 71.

¹⁰⁸ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (30 octobre 1936, Oualata).

¹⁰⁹ MOCA, Liliana et MORABITO, Vittorio, « Madagascar inventé : de la représentation par les “races” à la “politique des races” de Gallieni », contribution au colloque *L'Autre et Nous...*

cette politique : leurs traits caractéristiques sont tour à tour l'usage du gros plan, le soulignement des parures, vêtements, coiffures, ou la représentation d'un individu en pied assimilé à son activité ou à sa profession. Les légendes portent souvent la mention « type » ou « ethnie ».

Ces hypothèses peuvent être utilisées pour l'interprétation des photographies d'Odette du Puigauveau. On trouve en effet chez elle un nombre relativement important de séries photographiques semblant correspondre à ces descriptions de la photographie « ethnicisante » par les deux historiens, notamment les photographies des femmes. Odette du Puigauveau semble fascinée par les bijoux et les coiffures des maures rencontrées ; souvent, une première photographie montre la femme en pied, puis seulement son buste, et enfin, une dernière où la femme a relevé le voile – elle ne peut le faire que pour d'autres femmes qu'elle connaît bien, ce qui suppose une proximité avec la voyageuse. La voyageuse peut même aller jusqu'à retoucher la coiffure pour la rendre encore plus apparente¹¹⁰ ; les dessins d'Odette du Puigauveau concernant les coiffures des Maures sont d'ailleurs d'une remarquable précision. La réduction fréquente et déjà évoquée des légendes des photographies à l'évocation de l'une ou l'autre ethnie participe à « l'ethnicisation » du sujet, qui n'est plus vu comme un individu mais bien comme le représentant d'une « race » particulière.

Cependant, plus qu'une « ethnicisation », il nous semble que le regard d'Odette du Puigauveau sur les corps des colonisés est avant tout un regard esthétique, un regard d'artiste. Si Odette du Puigauveau aime tant photographier les coiffures des femmes, c'est, outre la responsabilité qui est la sienne de rapporter des témoins ethnographiques pour ses compatriotes, à cause de sa fascination pour leur beauté. L'exemple des corps nus chez Odette du Puigauveau concourt à remettre en question les hypothèses des participants au colloque *L'Autre et nous*, dans le cas de notre voyageuse tout au moins. Si ceux-ci, comme Éric Savarese¹¹¹, mettaient en avant le fait que la représentation de l'Africain nu était soit lié à une érotisation du sujet (dans le cas de la femme), soit lié à une volonté de figer l'autochtone dans un paradis primordial, chez Odette du Puigauveau, la représentation (rare) de corps demi-nus semble être liée à une volonté esthétique. Chez elle, ces images¹¹² sont toujours très soignées formellement. C'est le cas également dans les textes évoquant les corps nus des colonisés, dans lesquels la dimension

¹¹⁰ Iconographie, figure 23.

¹¹¹ Professeur de sciences politiques à l'Université de Montpellier et chercheur au CEPPEL (Centre d'Études Politiques de l'Europe Latine).

¹¹² Voir par exemple Iconographie, figures 24 et 25.

esthétique paraît être l'enjeu essentiel. Ainsi, au début de son premier voyage, elle écrit : « *Course magnifique des hommes demi-nus, leurs boubous blancs ou bleu tordus en écharpes en travers des torsos bruns, rejetés en arrière. Crinières hérissées. Mêlée de torse, de bras, de jambes* »¹¹³. L'esthétisme des corps nus en mouvement est ici première sur « l'ethnisation » ou l'érotisme du sujet.

Enfin, on peut citer des exemples encore plus frappants de cette « esthétisation » du corps maure. Dans un certain nombre de photographies, Odette du Puigauveau semble en effet mettre en place une mise en scène des personnages visant à augmenter le caractère esthétique de la photographie. On a l'impression qu'elle leur demande de prendre telle ou telle position, de se tourner vers la lumière... On est ici très loin d'une recherche d'objectivité liée à l'anthropologie physique. L'exemple le plus frappant est la photographie de la famille de Mohammed Fall¹¹⁴, le fils déjà cité de l'émir déchu Sidi, prise à Tin-Deïla le 23 janvier 1934 : la position de Mohammed Fall, le bras levé vers la lumière et l'extérieur de la tente dans un geste qui semble inviter l'étranger à venir s'asseoir, de profil par rapport à l'objectif d'Odette du Puigauveau, n'est certainement pas naturelle ou « prise sur le vif ». La composition harmonieuse de la photographie semble bel et bien « commandée » par la voyageuse.

Si Odette du Puigauveau est imprégnée des concepts de « races » et de « types » de l'époque, on ne peut donc pas parler d'ethnisation des corps pour la voyageuse – ce terme n'est-il d'ailleurs pas trop fort pour la majorité des photographies étudiées dans le colloque *L'Autre et nous* ? En revanche, la volonté d'esthétisme dont la voyageuse fait preuve peut aussi être interprété comme une instrumentalisation des corps des colonisés.

b. Les scènes de genre chez Odette du Puigauveau

Gilbert Beaugé fournit lors du colloque *L'Autre et Nous* une analyse d'une série de cartes postales appelées « *Scènes et Types* » intéressante pour la compréhension des photographies d'Odette du Puigauveau. Ces cartes postales représentent en effet l'indigène (ou le « naturel » dans le cas de Français) dans ses activités quotidiennes, ses activités « types », qui relèvent bien souvent d'un cliché. Pour Gilbert Beaugé, cette série

¹¹³ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (25 décembre 1933, Port-Etienne).

¹¹⁴ Iconographie, figure 26.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

se constitue à partir du moment où le “type” [d’Algérien, de Lozérien, etc] devient “scénique”, c’est-à-dire l’élément d’un décor de théâtre, alors que la scène devient “typique”, c’est-à-dire un nouvel avatar de l’esthétique du pittoresque recomposée dans les catégories plus générales, et d’origine anthropologique, de l’idéal type.¹¹⁵

Avec ce décor de théâtre dont le sujet n’est qu’un élément et cette scène qui devient donc « typique », l’indigène se trouve selon lui comme enfermé dans la représentation d’une « race » donnée. La photographie coloniale serait donc la reproduction d’un certain nombre de stéréotypes sur la vie quotidienne des populations, différents selon chaque zone du monde. Dans sa contribution intitulée « *Photographies et gravures sur les explorations africaines des années 1880* », Guy Gauthier, docteur en sémiologie, explique que le touriste de la fin du XX^e siècle partant en voyage dans les pays concernés, sait par avance ce qu’il va y photographier, car tout un imaginaire collectif s’est construit autour de scènes supposées « typiques » des anciens pays coloniaux¹¹⁶. Cette conclusion peut paraître quelque peu osée mais force est de constater que ces stéréotypes sont présents dans l’imaginaire occidental jusque tardivement dans le XX^e siècle, et qu’Odette du Puigaudeau, dans les années 1930, n’a pu manquer d’y échapper. Pour l’Afrique, c’est le cliché de l’Afrique éternelle, hors de la modernité, avec les activités traditionnelles du village, les Touareg faisant leur prière, les chameaux et les nomades, les hommes montant aux arbres dans les palmeraies...

Beaucoup de photographies d’Odette du Puigaudeau reprennent ces thèmes. Ainsi, elle immortalise plusieurs fois des africains pilant le mil¹¹⁷. Dans ces images, l’Africain pris à cette activité traditionnelle est également devant son habitat traditionnel, la paillote (ou hutte). C’est aussi la corvée d’eau (la n° 28 est très intéressante car elle relève sûrement d’une certaine mise en scène puisque le porteur ne regarde pas l’objectif et semble figé dans sa position¹¹⁸), la poterie, le tissage, le montage des tentes...

Les photographies les plus révélatrices sont les scènes de palmeraie, quand des hommes montent aux arbres pour cueillir des dattes. La photographie 21¹¹⁹, déjà citée, met en scène un jeune maure nu, grim pant sans effort, se détachant à contre-jour sur le ciel ; on peut supposer qu’Odette du Puigaudeau a choisi un angle de vue (à contre-jour) qui permettait de s’inscrire

¹¹⁵ BEAUGÉ, Gilles, « *Type d’image et image du type : Photographier les “races” au XIX^e siècle* », contribution au colloque *L’Autre et Nous...*, p. 50.

¹¹⁶ GAUTHIER, Guy, « *Photographies et gravures sur les explorations africaines des années 1880* », *ibid.*, p. 216.

¹¹⁷ Iconographie, figure 27.

¹¹⁸ Iconographie, figure 28.

¹¹⁹ Iconographie, figure 21.

au mieux dans des représentations typifiées de l'Afrique. Il est frappant de voir l'évolution entre cette image et la page de photographies sur le même thème prises lors du dernier voyage d'Odette du Puigaudeau¹²⁰ : ce qui intéresse la photographe dans ces dernières, c'est vraiment l'action ethnographique en train de se faire... plus que la scène « typique » des palmeraies.

En définitive, on peut dire qu'Odette du Puigaudeau a bien présentes dans son imaginaire certaines images de l'Afrique éternelle, l'Afrique qui appartient à la catégorie « *Scènes et Types* » décrite par Gilbert Beaugé. Si ces scènes typiques permettent de valider dans une certaine mesure certaines hypothèses émises lors du colloque *L'Autre et Nous*, on peut néanmoins affirmer, à la suite d'Emmanuelle Saada¹²¹ et Benoît de l'Estoile¹²², que la plupart des analyses des historiens dans la lignée de Pascal Blanchard et Nicolas Bancel, souvent caricaturales, méritent d'être reconsidérées en replaçant les photographies étudiées dans un contexte plus historique. En effet, selon Emmanuelle Saada notamment, le concept de « race » souvent invoqué dans ce colloque ne préexiste pas à l'Empire colonial, mais naît avec les pratiques politiques de gouvernement qu'il implique ; la « race » ne renvoie alors pas à un « *groupe défini par un capital biologique commun, transmis héréditairement et identifiable grâce à un phénotype spécifique* », mais à une « *communauté de valeurs et de règles de vie, extrêmement peu plastiques et qui se transmettent d'une génération à une autre* », règles de vie que le gouvernement français essaie de respecter¹²³ pour mieux gouverner l'Empire. Odette du Puigaudeau, dans cette perspective, n'est pas « productrice » d'images « raciales » participant à la construction d'un imaginaire « racialisé » en métropole, mais ses images sont plutôt le produit d'une politique française utilisant la notion de « race » comme renvoyant non pas aux corps des colonisés mais à leurs coutumes. Odette du Puigaudeau ne s'intéresserait donc pas au corps des autochtones en tant que tel, mais en ce qu'il renvoie à une culture particulière ; ses photographies ne « figent » pas les corps des colonisés comme représentant d'un « type » ou d'une « race » données mais s'inscrivent dans une compréhension des « races » indigènes se fondant sur la reconnaissance de coutumes communes à un groupe de populations : en ce sens, on peut parler d'une certaine dynamique d'ethnisation présente dans ces images. Cependant,

¹²⁰ Iconographie, figure 29.

¹²¹ SAADA, Emmanuelle, « *Un racisme de l'expansion. Les discriminations raciales au regard des situations coloniales* », in Éric Fassin et al., *De la question sociale à la question raciale*, Paris, La Découverte « Cahiers libres », 2006, pp. 55-71.

¹²² ESTOILE, Benoît de l', « *Au-delà des clichés : la vie sociale des photographies anthropologiques* », in *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 121, Éd. des Sciences Humaines, Auxerre, pp. 193-204.

¹²³ SAADA, Emmanuelle, « *Un racisme de l'expansion...* », p. 65.

l'originalité de la voyageuse réside peut-être dans l'esthétisation parfois poussée très loin d'un certain nombre de portraits et de scènes dans lesquelles la dimension artistique prend le pas sur cette volonté de faire reconnaître une certaine population par la photographie.

2. Une fascination certaine pour la musique et la danse

On peut comprendre dans la perspective d'une esthétisation des corps colonisés la fascination d'Odette du Puigauveau pour la musique et surtout la danse. Si le « tam-tam » africain est un passage obligé de la littérature coloniale depuis Pierre Loti, selon Léon Fanoudh-Siefer¹²⁴, et si la voyageuse s'y plie de façon plus que fréquente, Odette du Puigauveau ne s'inscrit pas du tout dans la perspective mise en avant par cet historien. En effet, pour Léon Fanoudh-Siefer, les écrivains coloniaux, après Pierre Loti font du tam-tam une représentation de la « bestialité » de l'Africain, de sa « folie », voire de sa « lubricité ». Chez Odette du Puigauveau, cela est beaucoup moins net ; certes, certaines représentations de la musique, du tam-tam, se placent dans cette optique ; mais la plupart du temps, la véritable fascination de la voyageuse pour la musique est liée à la grâce et à la douceur qu'elle y voit.

a. *Bacchanales*

La musique est relativement régulièrement perçue par la voyageuse comme une musique endiablée (quelquefois au sens propre du terme), représentative d'une certaine folie des populations ; le tam-tam est le lieu où s'extériorisent les passions incontrôlées des Africains (et notamment des populations noires). C'est peut-être là qu'on peut retrouver l'image de l'Orient sensuel – et du Noir lubrique – qui semblait absente au premier abord sous la plume de notre voyageuse. Dès l'arrivée en Mauritanie, c'est l'impression qui ressort de la description du premier tam-tam de bienvenue qu'elle voit chez les Imraguens de Memrhar :

Là, déjà, le tam-tam faisait rage : femmes, enfants, serviteurs, entourant une vieille qui frappait à tour de bras sur un tambour, hurlaient, se trémoussaient dans un délire frénétique qui croissait à mesure que ns approchions. Cette bacchanale dura tard dans la nuit.¹²⁵

¹²⁴ FANOUDH-SIEFER, Léon, *Le Mythe du nègre...*, p. 186.

¹²⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Les Pêcheurs imraguens* », article dactylographié et non publié, in *Notes et articles divers, 1938-1960*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Le terme de « *bacchanale* » est caractéristique chez Odette du Puigauveau des descriptions de tam-tam où elle insiste sur la quasi bestialité de la danse. On le retrouve dans les récits encore plus explicites quant à cette bestialité du passage d'Odette du Puigauveau chez les Ghoudf, une confrérie vivant en marge de la société musulmane à cause de ses mœurs considérées comme dépravées par le reste des Maures. Odette du Puigauveau assiste chez eux à un tam-tam qui lui laisse visiblement une impression très forte, puisqu'on retrouve les mêmes descriptions dans le carnet de notes, le récit correspondant, et plusieurs articles. Ainsi, dans *Tagant*, au sein d'un chapitre spécialement consacré à la Ghoudfiya (c'est le nom de la confrérie), Odette du Puigauveau le qualifie de « *tam-tam démoniaque* », de « *sabbat de la nuit* ». Elle évoque ainsi les attitudes des femmes : « *Et les you-yous déchirent la nuit comme des appels désespérés de bêtes en folie. Une femme se roule par terre, l'écume aux lèvres, avec une sorte de feulement* »¹²⁶.

Un des articles évoquant les Ghoudf a pour titre « *Orgies mystiques au désert* », ce qui est en soi révélateur. Ce grand reportage, dans *Marianne*, le 3 août 1938, qui reprend quasiment à l'identique la description faite dans *Tagant*, est illustré de deux photographies¹²⁷ qui, si elles ne représentent pas directement le tam-tam, disent tout de même quelque chose de l'image qu'Odette du Puigauveau veut rendre des Ghoudf : un homme levant son *aouli* au-dessus de sa tête, dans une attitude plus qu'étrange, et, sur tout le rez-de-chaussée, une foule indistincte (excepté le buste d'une vieille maure, plus nette, qui est en fait un portrait fait à part monté sur une photographie de foule et semble inviter le lecteur à entrer dans la danse), de femmes voilées et d'enfants à demi-nus en train de se trémousser au rythme d'un tambourin, qu'on imagine endiablé si on lit le texte en regard. Les impressions rendues par ces évocations et ces photographies sont multiples : sauvagerie « *démoniaque* », danses bestiales, étrangeté d'actions que le voyageur occidental ne peut complètement saisir, foule où les hommes rentrent dans une espèce de communion sexuelle par la musique puis, plus tard, par l'acte sexuel en lui-même, et donc disparition de l'individu dans cette foule qui semble dévorer la singularité de chacun...

Cependant, si la musique rythmée des tam-tam est représentée dans quelques cas comme une vraie bacchanale démoniaque, la plupart du temps, le tam-tam, même décrit comme un moment de rythme endiablé, ne revêt pas une connotation négative, ni n'exprime des supposées

¹²⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *Tagant...*, p. 123.

¹²⁷ Iconographie, figures 30 et 31.

passions incontrôlables des populations. En effet, ce qui fascine Odette du Puigauveau, là encore, c'est la dimension esthétique de ces danses rythmées. Cette fascination semble héritée des racines bretonnes de la voyageuse ; lors de ses allers et retour dans les îles, elle observe en effet longuement les danses des îliennes. Elle en tire de très belles descriptions dans *Grandeur des îles*, comme celle-ci :

Jupes noirs, châles effilés, cheveux brillants, longs rubans moirés tournent de plus en plus vite, se mêlent, se séparent, se retrouvent... Plus vite, les corps se rapprochent... Plus vite, lascifs, les visages se colorent sous la hardiesse des bonnets aux coques pointues... Plus vite, plus audacieuses, les étreintes se resserrent... Plus vite, plus vite, plus près... Le musicien s'arrête et, dégrisé un instant, le tournoiement de désirs et de soies s'écroule, haletant, sur les tabourets.¹²⁸

Si la dimension de désir et de lascivité est présente dans cet extrait, ce n'est évidemment pas en la défaveur des îliennes dansant ; et cette dimension revient dans cette même perspective dans la plupart des descriptions de tam-tam maures endiablés. C'est le mouvement qui fascine Odette du Puigauveau dans ces danses bretonnes et ces tam-tams, la vitesse des corps, l'harmonie entre le mouvement des corps et celui des vêtements, entre la musique et la danse¹²⁹.

Les photographies d'Odette du Puigauveau montrent aussi cette fascination pour les tam-tam endiablés des Maures ou des populations noires. En effet, les tam-tam font partie des événements les plus prisés par Odette du Puigauveau pour ses photographies. On les retrouve particulièrement souvent lors de son premier voyage, comme si c'était le moment d'un émerveillement presque naïf devant ces danses. Là encore, le tam-tam est photographié sous plusieurs angles, dans des séries qui peuvent aller jusqu'à une petite dizaine d'images du même tam-tam. Et ces photographies sont, contrairement à certaines photographies esthétisées du « corps » colonial citées auparavant, qui sont mises en scène par Odette du Puigauveau, toujours prises sur le vif – et donc souvent floues – comme si le mouvement faisait à lui seul la qualité esthétique de la photographie.

Ainsi, la très belle série sur la petite fille dansant à Jraïf¹³⁰ ; la page ici montrée est l'une des deux pages de photographies semblables mettant en scène cette fillette nue, à divers moments de sa danse. Odette du Puigauveau a visiblement enchaîné les prises de vues, en changeant d'angle à chaque fois – en tournant autour de la jeune danseuse. Les photographies

¹²⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Grandeur des îles*, p. 55.

¹²⁹ On se reportera à la formidable description du tam-tam de bienvenue à Ouadane, comparé à une mer agitée, dans la *Grande Foire* : PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 140-141.

¹³⁰ Iconographie, figure 32.

en elle-même ne sont pas très bonnes – mauvais cadrage, arrière-plan très ordinaire – mais ce qui fait aux yeux de la voyageuse la valeur esthétique de ces photographies qu'elle a conservées et collées en si grand nombre dans un album pas si gros que cela, c'est l'impression de mouvement qu'elles rendent.

Un certain nombre de photographies montrent également les « danses du fusil », c'est-à-dire la partie d'un tam-tam dans laquelle un Maure – un partisan le plus souvent – danse avec un fusil, le lance en l'air, etc. La photographie 33 est en cela révélatrice¹³¹, car elle montre bien que ce qui intéresse Odette du Puigau, c'est de saisir sur le vif un mouvement peu commun. La fascination d'Odette du Puigau pour ces tam-tams rythmés n'est donc en général pas liée à des stéréotypes négatifs concernant la lubricité des populations africaines, leurs passions « incontrôlées » qui s'expriment par la danse, mais, une fois encore, à un regard d'artiste sur des mouvements vifs et rapides qui lui paraissent esthétiques au plus haut point.

b. Grâce et douceur

Une autre raison de la fascination d'Odette du Puigau, non seulement pour la danse, mais aussi pour la musique maure, c'est la grâce et la douceur, voire la noblesse qu'elles lui semblent dégager, à l'opposé des tam-tams rythmés – mais également esthétiques – étudiés précédemment. La musique dans ces cas-là se rapproche plus de l'Orient sensuel que de l'Afrique noire « barbare ». Là aussi, on peut dire que les images de la sensualité orientale resurgissent d'une autre manière que chez les voyageurs masculins, tout comme celles concernant les supposées pulsions incontrôlables des Noirs. Grâce et douceur sont les impressions qui ressortent des descriptions et des photographies des hétaires, des Cheikhât, et des griots et griotes. Ainsi, dans *La Route de l'Ouest*, Odette du Puigau consacre tout son premier chapitre à sa découverte des Cheikhât, « *princesses de rêve somptueusement parées* »¹³², musiciennes qui vivent en huis clos, à Tiznit, une sorte de vocation dédiée à la musique. La description de la danse des Cheikhât laisse une grande place à une impression paradoxale de lenteur, presque d'immobilité :

¹³¹ Iconographie, figure 33.

¹³² PUIGAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 20.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

Trois Cheikhât [...] frémissent doucement sur place, sans gestes. Danse immobile des Cheikhât ; rite mystérieux et grave. Puis, très droites, elles avancent, tournent et reculent, approchent, côte à côte ou à la queue leu leu, d'un glissement imperceptible de leurs pieds nus.¹³³

On peut rapprocher cette description des danses marocaines de certaines photographies prises lors du voyage d'André Malraux au Maroc, en 1964, qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones ont contribué à préparer, et notamment la très belle série concernant une danseuse lors d'une réception du ministre français ; on retrouve ainsi dans la photographie 34 toute la grâce qu'Odette du Puigauveau a voulu mettre en avant chez les Cheikhât¹³⁴.

Plus au sud, en Mauritanie même, la grâce et la douceur de la musique et de la danse sont le plus souvent représentées par les griots et griotes. Ces musiciens des campements développent un art particulier qu'Odette du Puigauveau évoque de façon très régulière dans ses carnets, ses récits, ses articles, et ses photographies. Pour elle, leur art est poétique, mystérieux, gracieux ; il touche notamment ses yeux, surtout à travers les « danses » des mains des musiciens. Ainsi, quand elle décrit la performance d'une des griotes qui l'a le plus fascinée, Moutha, lors de son troisième voyage : « *Plaisir des yeux autant que de l'ouïe. Rien ne peut décrire la grâce de cette mimique, de ces envols de mains souples où chaque doigt est un petit danseur chargé d'exprimer des choses mystérieuses* »¹³⁵. Dans la plupart des descriptions ayant pour thème la danse, on remarque que la voyageuse ne s'arrête pas à décrire la globalité de la danse dans son ensemble, mais est attentive aux plus petits détails des corps des danseurs, et notamment les mains, les plis du vêtement... Cette finesse de perception, et par la suite de description, est assurément une caractéristique importante de l'œuvre d'Odette du Puigauveau : grâce à son œil d'artiste, la voyageuse ne reste pas à la surface des coutumes et de la réalité.

Ce qui attire Odette du Puigauveau dans la musique saharienne, c'est aussi, plus simplement, les mélodies et les harmonies de cette musique, et notamment chez les griots. Elles participent pleinement, pour la voyageuse, à la magie d'un Sahara « rêvé ». Ainsi, dans ses carnets, elle décrit, le 14 mars 1937, lors d'un soir où son escorte chante « *une de ces belles mélodies sahariennes pleine de sauvage poésie* », la « *grande paix simple et recueillie des soirs sahariens. Grande paix qui ne se peut comparer à nulle autre* »¹³⁶.

¹³³ *Ibid.*, p. 21.

¹³⁴ Iconographie, figure 34.

¹³⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées, (23 septembre 1950, Atar).

¹³⁶ *Ibid* (14 mars 1937, en brousse).

Musique et paix vont ici de pair ; on est très loin des tam-tams endiablés évoqués précédemment. Cette paix et cette grâce de la musique saharienne sont premières dans les descriptions des griots, mais aussi dans leurs représentations photographiques, très fréquentes. Ainsi, dans l'album du troisième voyage, on trouve toute une page de photographies¹³⁷ d'une réunion de griots ; la lumière très belle éclairant ces images, la mise en valeur des pains de sucre, symbole de l'hospitalité, des instruments, participent à cette impression de paix liée à la musique.

Chez Odette du Puigaudeau, on observe donc une fascination à la fois pour les corps entraînés dans un mouvement effréné, dans des tam-tam endiablés voire « *démoniaques* », et pour des danses et des musiques lentes, gracieuses, empreintes d'une noblesse toute saharienne aux yeux de la voyageuse. Ces deux types de musique, pour elle, ne sont pas contradictoires, mais se mêlent dans des impressions esthétiques qui se complètent. Là encore, on peut penser que les corps des colonisés, en train de danser ou de jouer, sont presque instrumentalisés au profit d'une esthétisation des corps et, par ce biais, du voyage. Cependant, cette hypothèse ne nous semble pas totalement satisfaisante pour rendre compte de la fascination d'Odette du Puigaudeau pour la musique maure ; cette dernière nous paraît en effet relever d'une attirance bien plus profonde pour les coutumes de ce peuple. Odette du Puigaudeau, alliant les deux types de musique étudiées dans cette analyse, à la fin d'un article intitulé « *Musique des sables* », paru le 20 mars 1935, dit en effet que « *sur les sables, toujours flottait quelque musique* » qui se mêle « *à tous [ses] souvenirs* », et va jusqu'à exprimer « *toute l'âme sensuelle, cruelle et raffinée, – inaccessible – du peuple des sables* »¹³⁸.

3. Des représentations mentales complexes : images et classification

On ne peut donc tirer de conclusion trop hâtive sur l'instrumentalisation ou non d'un soi-disant « corps colonial » par la voyageuse. La perception qu'Odette du Puigaudeau a des corps coloniaux et la description qu'elle en fait paraît être beaucoup plus complexe qu'une simple instrumentalisation du réel théorisée dans le colloque *L'Autre et nous*. Bien sûr, on ne peut nier que la voyageuse soit imprégnée d'un certain nombre de stéréotypes, voire de préjugés,

¹³⁷ Iconographie, figures 35 et 36.

¹³⁸ PUIGAUDEAU, Odette du, « *Deux femmes chez les Maures : Musique des sables* », 20 mars 1935, journal non identifié, probablement *Le Miroir du Monde*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigaudeau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

concernant les corps des colonisés ; mais sa fascination pour l'esthétisme de ces corps, fascination qu'on peut notamment décrire à travers l'exemple de la musique et de la danse, nous apparaît comme dégagée de toute pensée d'instrumentalisation.

Il faut selon nous déplacer ce concept d'instrumentalisation du réel, qui semble trop fort pour une particulière comme Odette du Puigau, particulière qui qui-plus-est développe une véritable passion pour un pays dans lequel elle ne cesse de vouloir retourner tout au long de sa vie. On peut plutôt parler de classification ou d'appropriation du réel dans le cas d'Odette du Puigau. Le chapitre de Gilles Boëtsch et de Jean-Noël Ferrier intitulé « *L'Ethnologie du quotidien* » dans l'étude déjà citée sur les *Images d'Empire* nous a paru dans cette perspective intéressant : la thèse des deux auteurs est que les photographies concernant les activités quotidiennes des populations colonisées permettent à celui qui les prend de se rassurer par rapport à l'étrangeté de ce monde qu'il regarde, car les gestes qu'ils font sont connus, paraissent « *intemporels tout en appartenant à notre mémoire* »¹³⁹. La photographie des colonies apparaît comme un moyen de suspendre l'étrangeté du monde visité, de le saisir, de se l'approprier, et dans une certaine mesure, de le classer.

C'est dans cette optique de classification du réel que l'on peut peut-être comprendre les albums créés par Odette du Puigau à partir de ses photographies, qui sont très rarement des photographies des deux voyageuses, de type « touristiques », mais dont le personnage principal est bel et bien le Maure. Légendées avec soin, elles nous permettent d'étayer l'hypothèse de Gilles Boëtsch et de Jean-Noël Ferrier selon laquelle les photographies participent à une classification du réel – qui peut peut-être être considérée en elle-même comme une « instrumentalisation » du corps des colonisés. L'utilisation abondante de la photographie, considérée par les contemporains d'Odette du Puigau comme une garantie d'objectivité, à l'époque même où son usage se généralise, dans les articles, les conférences de Marion Sénones, et même les récits de voyage d'Odette du Puigau participent aussi à cette classification, avec plus de force : si les albums ne sont que pour l'usage personnel de la voyageuse, les récits, les conférences et les articles touchent un public bien plus large. Saisir l'autre à travers la représentation de son corps dans des scènes plus ou moins stéréotypées – même si les photographies sont prises avec un sentiment « positif » de fascination et de passion

¹³⁹ BOËTSCH, Gilles et FERRIER, Jean-Noël, « *L'Ethnologie du quotidien* », in BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et DELABARRE, Francis, *Images d'Empire...*, p. 56.

– n'est-ce pas finalement l'enfermer et nourrir ainsi des stéréotypes auxquels on n'avait pas forcément l'intention de souscrire ? La question reste ouverte au terme de cette partie.

D. Colonisé et colonisateur : un « paternalisme » paradoxal ?

Odette du Puigaudeau, en tant qu'originnaire du pays qui a colonisé les peuples qu'elle visite, ne peut manquer d'avoir un regard différent sur les colonisés qu'un voyageur d'une autre nationalité qui viendrait en Mauritanie et dans le Sud Marocain, car l'expérience du voyage se double chez elle de l'expérience du colonisateur, ce qui implique la production d'images particulières.

1. Images de la relation au colonisateur

La photographe qu'est Odette du Puigaudeau n'immortalise pas seulement des images bibliques de l'Afrique rêvée, où les colonisés seraient seuls dans une sorte de paradis primordial ; elle photographie également les colonisés en lien avec leurs colonisateurs. Ces photographies sont certes en proportion relativement restreinte par rapport aux images des colonisés seuls, mais elles figurent en bonne place dans les albums d'Odette du Puigaudeau et portent souvent une charge affective forte pour la voyageuse, amie avec beaucoup de ces « coloniaux » représentés.

Les premières photographies qui évoquent la relation entre colonisateurs et colonisés, ce sont bien sûr, de manière évidente, celles prises au fil du voyage, du type « photo de famille » ou « photo souvenir » entre les voyageuses, les Maures et les coloniaux rencontrés. Ainsi, la photographie prise à Méderdra, dans le jardin du poste¹⁴⁰, en février 1934, légendée « *M. et Mme Polinacci* », du nom du couple qui les accueille. Cette photographie est représentative de la majorité des images « souvenirs » du voyage : elles montrent les coloniaux accueillant les voyageuses, dont l'une ou l'autre sont présentes sur la photographie ; les uns et les autres portent un symbole de l'impérialisme – uniforme militaire ou casque colonial – et sont accompagnés de représentants des peuples colonisés, le plus souvent en arrière-plan. La mise en scène de ces photographies est donc tout à fait symbolique de la domination de l'Occidental sur l'Africain.

¹⁴⁰ Iconographie, figure 37.

Les photographies de « voyage » représentant Odette du Puigauveau ou Marion Sénones seules avec les Maures qui les accompagnent ou qu'elles rencontrent s'inscrivent également dans cette perspective. Elles placent la ou les voyageuses au centre de la photographie, au premier plan, ou en position de domination d'une manière ou d'une autre. On peut ainsi se référer aux deux photographies montrant Odette du Puigauveau et Marion Sénones en train de faire leur toilette dans un arbre creux, au puits de Moussouden : sur chacune de ces deux photographies¹⁴¹, la voyageuse est au premier plan et les Maures sont derrière, demi-nus qui plus-est ; ils ne font que de la figuration. On peut aussi citer la photographie montrant Marion Sénones avec des femmes maures¹⁴² ; la voyageuse, à chameau, domine complètement le groupe de femmes, qui, voilées, ne sont pas individualisées ; elle semble d'ailleurs leur faire l'aumône. La légende, « *M.S. et femmes maures Ideïchili* », occulte la présence de deux maures à chameau à côté de Marion Sénones : ce qui intéresse ici la photographie est la relation entre la voyageuse occidentale – dominante – et les femmes maures – dominées.

Il faut néanmoins émettre une réserve à cette interprétation ; on ne peut totalement la valider dans la mesure où il nous semble imprudent d'inscrire Odette du Puigauveau, particulière prise de passion pour les Maures, dans la lignée de photographies officielles possédant une intention didactique clairement établie. Il se pourrait que les photographies citées ne répondent pas à une volonté de la part de la voyageuse de saisir une supposée relation de domination entre colonisé et colonisateur, mais que ces photographies relèvent purement d'une volonté de garder des souvenirs « touristiques » ou « ethnographiques » du voyage. Cependant, on peut raisonnablement émettre l'hypothèse qu'Odette du Puigauveau est imprégnée d'une certaine iconographie coloniale dont elle s'inspire, plus ou moins consciemment, pour ses propres photographies.

Cette hypothèse paraît être confirmée par un certain nombre de photographies évoquant de façon plus explicite la domination occidentale en Mauritanie. Pascal Blanchard, dans *Images d'Empire*, affirme dans son chapitre sur la société coloniale des années 1950 que l'iconographie insiste alors sur l'ordonnement des populations colonisées face à l'autorité de la France. Ainsi, lors des visites des ministres aux Colonies, les photographies représentent les populations alignées de façon presque mécanique, des soldats attendant le ministre au garde-à-vous¹⁴³. Si

¹⁴¹ Iconographie, figures 38 et 39.

¹⁴² Iconographie, figure 40.

¹⁴³ BLANCHARD, Pascal, « *La Société coloniale* », in BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et DELABARRE, Francis, *Images d'Empire...*, p. 142.

plusieurs analyses de l'auteur peuvent être contestées, celle-ci nous paraît valable : chez Odette du Puigaudeau, l'ordonnement des populations colonisées est présent dans l'iconographie dès son premier voyage, et persiste jusqu'à ses dernières photographies, prises lors de la visite d'André Malraux au Maroc (1964). On peut comparer la photographie prise lors de la visite du gouverneur général Brévié à Nouakchott en 1934 avec le salut du drapeau à Legdim du troisième voyage¹⁴⁴ : c'est le même alignement des soldats indigènes, rendant les honneurs à ce qui symbolise la grandeur de la France impériale (le gouverneur général et le drapeau). Le cadrage des deux photographies permet d'ailleurs d'insister sur cet alignement.

Encore plus révélatrices dans cette perspective sont les très nombreuses photographies des 14 juillet passés en Mauritanie. Odette du Puigaudeau photographie à cette occasion les fêtes qui ont lieu à Atar, où elle se trouve lors du 1^{er} et du 3^e voyage. C'est bien sûr les coloniaux qui sont d'abord pris en photographie¹⁴⁵ ; mais aussi « l'ordonnement » des populations – à travers notamment la revue militaire¹⁴⁶ et les divers éléments de la fête, comme les jeux des indigènes¹⁴⁷, la musique des fanfares par les traditionnels tirailleurs sénégalais¹⁴⁸ ou même les tam-tams¹⁴⁹... Le drapeau français occupe souvent une place importante dans ces images¹⁵⁰. Autant de photographies qui montrent la participation pleine et entière, supposée volontaire et faite de bon cœur, des populations indigènes à cette fête nationale. Ici, la fête des colonisateurs est aussi perçue comme celle des colonisés. Cette iconographie du 14 juillet participe donc à l'idée coloniale d'assimilation des populations : les colonisés ne sont plus maures ou marocains, ils sont français.

Une réserve doit cependant être apportée à cette hypothèse qui concerne pourtant des photographies relativement explicites ; là encore, on ne peut écarter celle qu'Odette du Puigaudeau immortalise de nombreuses scènes de ces 14 juillet parce qu'elle est fascinée par les danses et jeux indigènes qui ont lieu à cette occasion. L'une et l'autre hypothèse sont inextricablement liées dans ces photographies, et probablement aussi dans l'imaginaire d'Odette du Puigaudeau ; on ne pourra sans doute jamais les démêler.

¹⁴⁴ Iconographie, figures 41 et 42.

¹⁴⁵ Iconographie, figure 43.

¹⁴⁶ Iconographie, figures 44 et 45.

¹⁴⁷ Iconographie, figure 46.

¹⁴⁸ Iconographie, figure 47. Cette photographie n'est pas datée mais nous avons choisi de l'inclure dans cette réflexion sur le 14 juillet car elle a dû être prise lors d'une cérémonie militaire semblable, voir le 14 juillet même.

¹⁴⁹ Iconographie, figure 48.

¹⁵⁰ Iconographie, figure 49.

2. Une inscription très nette dans les conceptions « paternalistes » du colonialisme

Les images et textes décrivant la relation entre colonisés et colonisateurs chez Odette du Puigauveau s'inscrivent tous dans la même ligne directrice : celle d'un « paternalisme » de la voyageuse occidentale vis-à-vis des colonisés. Il faudrait plutôt, d'ailleurs, parler ici de « maternalisme ». Ce « paternalisme », typique des positions coloniales développée dans l'entre-deux-guerres, consiste à affirmer que les populations colonisées sont restées à un stade antérieur de l'évolution et que le devoir des puissances occidentales est de les mettre en marche vers le « progrès » – économique, culturel, social, médical, politique... Cette théorie est bien sûre un des versants déguisés du colonialisme : le concept de « progrès » n'a pas de consistance réelle, et semble un écran de fumée désigné à masquer, sous le couvert de la bonne volonté, des intentions dominatrices. Le « paternalisme » est intrinsèquement colonial. Il va de pair, chez notre voyageuse, avec les représentations bibliques des populations colonisées, ou celles qui les montrent comme de « grands enfants ». Il va aussi de pair avec la dénonciation de la pauvreté, de l'absence d'éducation, ou de la mauvaise hygiène chez ces populations. Le rôle de la France, pour Odette du Puigauveau comme pour beaucoup d'administrateurs coloniaux de l'époque, s'inscrit dans une dynamique « positive » en vue du « progrès » dans l'Histoire de ces peuples, dynamique enclenchée par la « sympathie » des colonisateurs envers les colonisés – Odette du Puigauveau dit d'ailleurs au journaliste du *Jour* qui l'interroge sur ses livres, le 29 mars 1942, qu'elle « y [a] mis toute [son] affection pour » les nomades¹⁵¹. Quelles dimensions de ce « progrès » apporté par la colonisation semblent les plus importantes aux yeux de notre voyageuse ?

a. Des thématiques « humanitaires » : l'hygiène et le sort des anciens esclaves

L'attention à ces deux points font partie des passages obligés lors du voyage d'un occidental dans une colonie ; et ils sont aussi un marqueur du voyage féminin, depuis les voyages des aristocrates du XIX^e siècle. En quelque sorte, « l'attention » aux plus déshérités, tant par leur condition physique (l'hygiène) que sociale (les anciens esclaves « libérés » par la

¹⁵¹ « A la recherche de la "Rose des Sables", Odette du Puigauveau [sic], grande voyageuse et écrivain nous parle... », article signé Saint Samson, *Le Jour*, 29 mars 1942, in 3 dossiers de coupure de presse (1936-1960), SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

colonisation française) appartient au rôle philanthropique dévolu à la femme au XIX^e siècle. Et cette conception se perpétue visiblement jusqu'à une femme aussi peu conformiste qu'Odette du Puigaudeau.

Odette du Puigaudeau propose dans ses écrits de nombreux paragraphes sur la misère des anciens esclaves et des « tributaires » – assimilés aux serfs de l'époque féodale. Elle inclut également le travail des mineurs des salines mauritaniennes dans cette catégorie de Maures exploités par des plus puissants qu'eux et vivant dans une extrême pauvreté. Ainsi, elle s'attarde longuement dans un article déjà cité, « *Les Pêcheurs Imraguen* », sur la condition de ces tributaires « rançonnés » par les castes supérieures de la société maure, vivant « *trop éloignés des Postes pour que les autorités françaises puissent leur donner une protection efficace* », dans la « *misère, les mauvais traitements* », avec une « *nourriture malsaine* », ce qui a pour conséquence de nombreux problèmes de santé¹⁵². Ces Imraguens lui font ressentir, un peu plus loin, de la « *pitié* », sentiment typique des voyageuses du XIX^e siècle dans les colonies.

Cette dimension misérabiliste se retrouve dans les descriptions du travail des mineurs des salines, salines qu'elle compare en décrivant celle de N'Térert à des « *tombes vides* »¹⁵³. Les photographies de ces salines¹⁵⁴ sont le plus souvent faites en plongée, ce qui accentue l'idée que les mineurs sont englués – au sens propre du terme – dans une misère et une saleté desquelles ils ne peuvent se sortir seuls. D'où l'appel à la France qui résonne dans ses articles, pour sortir ces catégories défavorisées de leur pauvreté.

Les préoccupations sanitaires d'Odette du Puigaudeau envers les populations maures sont également un trait récurrent de son œuvre. Problèmes de santé et d'hygiène iraient de pair chez elles, et la voyageuse en appelle souvent aux médecins occidentaux. Ainsi, dans *Pieds Nus*, au campement d'un de leurs partisans, M'Hammed, Marion Sénones est amenée à soigner une petite fille dont la fesse est gonflée et recouverte par un emplâtre de gommes ; Odette du Puigaudeau donne alors un échantillon des pratiques médicales maures – qui peut paraître presque drôle au lecteur – avant de conclure :

Oui, ainsi que je l'ai déjà dit, il y a une belle œuvre à accomplir pour les docteurs européens et la Croix Rouge sous les pauvres tentes sahariennes où leurs efforts seraient le plus sûr lien

¹⁵² PUIGAUDEAU, Odette du, « *Les Pêcheurs imraguens* », article dactylographié et non publié, in *Notes et articles divers, 1938-1960*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁵³ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 153.

¹⁵⁴ Iconographie, figure 50.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

d'amitié avec les nomades qui accueillent, pleins de confiance, tous les secours qu'on leur propose.¹⁵⁵

Cette réflexion est là encore typique du « paternalisme » colonial : les populations indigènes ont besoin de l'aide médicale française et sont ravies de l'accueillir, et ces soins apportés par la puissance colonisatrice sont le meilleur garant de « l'amitié » entre les deux populations, malgré la colonisation de l'une par l'autre. Ce thème rencontre d'ailleurs un écho certain dans les journaux ; en témoigne une brève dans la *Gazette du Nord*, intitulée « *Médecins Sahariens* », écrite par Diego Suarez le 29 octobre 1938 et conservée par Odette du Puigaudeau ; le journaliste y fait le compte-rendu d'une étude publiée par Odette du Puigaudeau dans le *Monde colonial illustré* de septembre, intitulée « *Service Médical au Sahara Maure* »¹⁵⁶. Odette du Puigaudeau a noté de sa main que cet article a été reproduit par *L'Avenir colonial belge* (Kinshasa), *La Dépêche Sfaxienne* (Sfax), *Le Petit Casablancais*, *La Vigie marocaine*, *La Gazette de Merville*, *Le Journal des coloniaux* (Paris), *En Terre d'Islam* (Lyon), et *L'Express de l'Aube* (Troyes). Autant dire que cette préoccupation hygiéniste de la part d'une voyageuse séduit les journaux – et on ne peut s'empêcher de penser que c'est aussi parce qu'elle est traitée par une voyageuse, et non un voyageur, donc quelqu'un qui est « par nature » enclin à une pitié « maternelle » envers ces « pauvres » indigènes. « Paternalisme » colonial et « maternalisme » propre à la femme se rejoignent ici.

b. *La revendication d'un progrès économique et social plus général*

L'appartenance à l'idéologie coloniale du « paternalisme » ne se limite pas chez Odette du Puigaudeau à ces préoccupations qu'on pourrait qualifier de « féminines ». La voyageuse s'inscrit aussi dans une perspective économique plus large : pour elle, la colonisation française – ou la « pacification » plutôt – a apporté la paix, et par conséquence la prospérité, à un Sahara maure ruiné par les guerres et les *razzia*. Les passages les plus frappants dans cette optique sont tous ceux qui concernent les palmeraies : selon elle, elles ont en effet connu une véritable renaissance avec la conquête française. Que ce soit dans *La Grande Foire des Dattes*, dans *Tagant*, ou dans ses nombreux articles concernant les palmeraies, la voyageuse cite beaucoup de chiffres témoignant de cette renaissance. Elle évoque à chaque fois son admiration pour la

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 175.

¹⁵⁶ SUAREZ, Diego, « *Médecins Sahariens* », *La Gazette du Nord*, 29 octobre 1938, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

ténacité des hommes qui ont reconstruit ces palmeraies... mais aussi pour les militaires français qui ont permis cette reconstruction.

Ainsi, dans *Tagant*, tout un chapitre s'intitule « Palmeraies », et décrit principalement la prospérité retrouvée des palmeraies autour de Tidjikdja. La démonstration d'Odette du Puigauveau y est symptomatique de sa démarche préférée pour faire l'éloge de la colonisation : rappeler d'abord l'histoire tourmentée du pays colonisé, les déboires qu'il a traversés, sa misère, et l'arrivée à un point de non-retour dans cette pauvreté de laquelle il ne peut se tirer seul ; puis évoquer l'arrivée des Français et le redressement économique du pays ; en citant toujours des chiffres, des dates – c'est-à-dire en essayant, notamment dans ses récits de voyage, « d'objectiver » et de rendre plus scientifique et plus informatif son propos. Mais ce qui est propre à l'écriture de notre voyageuse, c'est qu'elle mêle constamment à cette recherche d'objectivation des traits littéraires destinés à frapper encore plus efficacement le lecteur – *placere* et *docere*, pourrait-on dire. Ainsi, au cœur de ces pages utilisant dates et chiffres sur la renaissance des palmeraies, elle place un paragraphe utilisant l'étymologie du mot *dattier* en latin (*phoenix*) pour insister d'une autre façon sur cette renaissance, se fondant sur Pline qui mettait en parallèle l'arbre et l'oiseau fabuleux dans leur renaissance perpétuelle¹⁵⁷. Et après cette digression littéraire, elle revient sur des informations plus objectives avec un passage technique concernant le régime de partage des terres impulsé par la puissance colonisatrice, avant de conclure, par un raccourci courant chez elle, sur une déduction qu'on qualifierait aujourd'hui de raciste :

Pourtant, toutes ces mesures resteraient sans doute inefficaces sans la surveillance des résidents qui parcourent la brousse, inspectant palmeraies et cultures, prodiguant conseils et récompenses, infligeant des amendes pour négligence ou déboisement injustifié, réglant des litiges. Car le Maure est chicaneur, routinier, enclin à l'anarchie, et sa nonchalance naturelle le pousse à compter sur le bon plaisir d'Allah plus volontiers que sur son propre travail.¹⁵⁸

Ces allers-retours entre écriture informative et traits plus « littéraires » sont caractéristiques de l'écriture d'Odette du Puigauveau. Elle veut ainsi faire l'éloge du système français qui a permis le redressement économique d'un pays dont les populations, selon elle, n'auraient pas pu se sortir de leur pauvreté – ainsi que de leur paresse et anarchie ! – seules.

¹⁵⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Tagant...*, p. 74.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 76.

c. *L'éducation des populations... ou le « dressage » de grands enfants*

Le dernier domaine où s'expriment les sentiments « paternalistes » de la voyageuse est celui de l'éducation. En effet, dans la perspective des représentations traditionnelles du colonisé comme un bon sauvage, ou de celles, plus spécifiques à Odette du Puigauveau, du colonisé comme reliquat d'une époque biblique révolue, resté donc aux premiers stades de l'évolution, la puissance colonisatrice a, selon la voyageuse, la mission « d'éduquer », ou de « dresser » ces grands enfants que sont les indigènes.

La première chose qu'il faut leur « apprendre » est la discipline ; cette idée est présente dans tous les passages où Odette du Puigauveau évoque soit ses partisans – indisciplinés la plupart du temps selon elle – soit les soldats des postes que les coloniaux sont en charge de « dresser ». La famille de mots du « dressage », qui peut paraître très forte, est néanmoins présente à plusieurs reprises dans les écrits de la voyageuse – lettres et écrits personnels, non publiés. Ainsi, dans son carnet, le 26 mars 1937, elle note : « *L'esprit de l'escorte baisse. On nous fait la tête par moments. Cheiyagh gueule aux ordres et observations. Ou bien, l'obséquiosité soudaine, puérile, trahit le souci du cadeau final. Ils sont mieux dressés que les autres, mais, par nature, ne valent pas mieux* »¹⁵⁹. Ces évocations, qui suscitent légitimement l'indignation aujourd'hui – et qui même à cette époque ne sont pas reproduites par Odette du Puigauveau dans ses écrits publics – montrent bien comment la voyageuse, malgré son affection visible pour les populations rencontrées, s'inscrit dans une série de représentations coloniales où les indigènes, indisciplinés, sont censés être éduqués par la « Mère-Patrie »... pour, bien sûr, la servir – et en l'occurrence servir la voyageuse.

Au-delà de l'éducation à la discipline, c'est l'évolution vers un « progrès » socio-culturel général qui doit être induit selon Odette du Puigauveau par la colonisation. Elle reprend ainsi régulièrement le concept de « nègres évolués ». Ainsi, dans ses carnets de notes, elle s'indigne d'un tam-tam qui lui paraît obscène à Kayes, la veille d'un mariage, en parlant de deux vieilles femmes « *particulièrement hideuses* », qui

s'empoignent par les bras, se frottent ventre à ventre, en se tirant la langue avec des grimaces lubriques ; et sur leurs croupes frénétiques sont accrochés deux bébés. Voilà comment on berce les futurs nègres évolués, en pleine ville francisée ! [...] Marcelle, avec ses belles illusions

¹⁵⁹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (26 mars 1937, près de Makteïr).

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

humanitaires style 1848, est toute chavirée dans ses sentiments égalitaires pour ses frères noirs.¹⁶⁰

Autrement dit, Odette du Puigaudeau, en bonne « paternaliste », ne veut pas céder à des idées coloniales « *humanitaires* » ou « bon enfant », qui prôneraient « l'égalité » avec les populations coloniales et finalement – comme le sous-entend ce passage – ne leur serviraient pas à grand-chose, mais se place dans une idéologie coloniale « politique », qui veut faire vraiment « progresser » les pays colonisés, notamment à travers « l'éducation » des peuples.

Dans la photographie d'Odette du Puigaudeau, cet intérêt pour « l'éducation » des colonisés se perçoit surtout, de façon explicite, dans les images des écoles de Mauritanie. La voyageuse immortalise en effet souvent les écoles nomades, mais aussi – et surtout – les écoles tenues par des coloniaux. C'est notamment le cas lors de son dernier voyage, à un moment où, comme le montrent Pascal Blanchard et Nicolas Bancel dans *Images d'Empire*, l'iconographie officielle sur les colonies se décline principalement en deux thèmes : la scolarisation des colonisés et les progrès sanitaires¹⁶¹. Dans l'album concernant ce dernier voyage, on trouve deux séries particulièrement intéressantes. La première, constituée de onze photographies, évoque l'école préparatoire tenue par Mme Bouteiller à Atar. Sur l'une¹⁶² les élèves étudient, studieux, tandis que Mme Bouteiller, adossée à la porte, est toute entière dans la lumière ; sur une autre¹⁶³, la maîtresse aide des élèves qui ne sont pas placés les uns par rapport aux autres dans une position très naturelle... Autant de cadrages, voire de mises en scène, qui évoquent la lumière de la connaissance apportée à une Mauritanie autrefois obscurcie par l'ignorance.

Une deuxième série montre trois jeunes lycéens maures à Saint Louis. En uniforme blanc, souriants, ils semblent représenter une Mauritanie nouvelle, jeune et instruite ; la photographie les montrant face à un maure en costume traditionnel¹⁶⁴ est la plus intéressante car elle introduit visiblement l'opposition de deux mondes : le monde biblique des Maures « ancienne génération », vivant en harmonie avec la nature mais n'ayant pas accès à la culture, et le monde nouveau de la connaissance – et de la modernité – dont font partie ces lycéens. Si on ne regarde que cette photographie, il semble bien qu'Odette du Puigaudeau soit du côté du « monde

¹⁶⁰ *Ibid* (Kayes, 1^{er} juin 1934).

¹⁶¹ BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et DELABARRE, Francis, *Images d'Empire...*, p. 163.

¹⁶² Iconographie, figure 51.

¹⁶³ Iconographie, figure 52.

¹⁶⁴ Iconographie, figure 53.

nouveau » – les lycéens sont à leur avantage, contrairement à l'adulte qui ne regarde même pas l'objectif.

Conclusion

Le fait même de prendre des photographies et d'écrire sur les colonisés ne procède-t-il pas d'un « paternalisme » inhérent au voyage occidental en pays colonisé ? La photographie coloniale semble en effet participer – même si c'est inconscient chez le photographe – à la classification des colonisés, à leur enfermement dans des catégories précises. Entre étonnement, apprivoisement et mise à distance du colonisé, les photographies d'Odette du Puigauveau paraissent figer le Maure et le Noir à la fois dans l'étrangeté – des coutumes – et dans la familiarité – due à la proximité entre la voyageuse et les colonisés. Mais, en tout état de cause, elles participent à l'inclure dans des stéréotypes plus ou moins positifs et dans une perspective « paternaliste » liée au colonialisme. On peut élargir cette hypothèse – qui doit être prise avec certaines réserves, comme on l'a déjà dit au cours de ce chapitre – aux récits de voyage et aux articles de journaux d'Odette du Puigauveau. Photographies, récits et articles, s'inscrivent donc peut-être dans une même dynamique « paternaliste » inhérente au voyage occidental en pays colonisé, plaçant les colonisés dans un passé rêvé ou dans des stéréotypes négatifs pour mieux faire admettre au public qu'ils sont restés à un stade antérieur de l'évolution « normale » de l'Histoire et que c'est à un peuple « moderne » de les conduire au « progrès ».

Cette mécanique « paternaliste » peut être appliquée aux différentes images du colonisés présents chez Odette du Puigauveau, même les plus positives. C'est ainsi qu'on peut comprendre l'intérêt des autorités coloniales pour le témoignage des voyageurs aux colonies : les images – textuelles ou au sens propre – qu'ils en rapportent et dévoilent au public, participent en un sens en elles-mêmes, qu'elles soient positives ou négatives, à la justification d'une entreprise coloniale qui se veut « paternelle » envers les colonisés. « *Pour une part importante, l'empire se présente comme une pratique textuelle* », dit Jean-Marc Moura dans *Culture Coloniale*¹⁶⁵. Certes, il ne faut pas systématiser l'efficacité réelle de ces images des colonisés rapportés par les voyageurs pour la domination occidentale effective sur les pays

¹⁶⁵ MOURA, Jean-Marc, « *Les influences et permanences coloniales dans le domaine littéraire* », in BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et LEMAIRE, Sandrine (dir.) *Culture coloniale...*, p. 634.

Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images

colonisés, comme le fait Edward Saïd dans *L'Orientalisme*. Cependant, on ne peut nier, à notre sens, que l'utilisation des stéréotypes sur les colonisés par les voyageurs non seulement s'inscrit dans un imaginaire colonial omniprésent – et souvent inconscient – mais participe même, dans une certaine mesure, à sa construction.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage

Comme la braise sous la cendre, le fanatisme et le goût de la liberté couvent au cœur des nomades, sous le fatalisme musulman. Et les souffrances sont grandes. Quelques hommes dévoués, déchirés entre les exigences administratives et les sentiments d'humanité, s'alliant aux meilleurs des Beïdanes, s'efforcent d'améliorer leur sort. L'œuvre accomplie est encore insuffisante.¹

Ces mots d'Odette du Puigauveau, datés de 1935, portent déjà en germe les futures positions anticolonialistes de notre voyageuse et permettent d'en éclairer les enjeux, à un moment où elle se place encore en chaire du colonialisme : pour elle, l'œuvre de la France, accomplie par quelques « *hommes dévoués* », est insuffisante – notamment à cause des « *exigences administratives* » – pour permettre l'amélioration des « *souffrances* » des nomades, souffrances qui engendrent l'apparition du « *fanatisme* » de l'indépendantisme. Odette du Puigauveau paraît donc vouloir se situer dans la perspective d'une critique de la colonisation non pas dans son principe, mais pour les insuffisances de son processus... ou ses abus.

Énième paradoxe, donc, chez notre voyageuse : elle qui prétend toujours défendre les Maures et leur culture dans sa critique de la colonisation n'en arrive pas à contester l'impérialisme occidental dans son principe même. Pourtant, Odette du Puigauveau se lance après son dernier voyage dans des combats très engagés – contre les essais atomiques du Sahara et le découpage de l'Afrique du Nord en départements notamment. Elle va même jusqu'à plaider pour le rattachement de la Mauritanie au Maroc indépendant, position qui lui vaudra bien des ennuis avec ses amis maures. Pourquoi a-t-elle connu cette évolution depuis son premier voyage où elle se fondait très clairement sur l'idéologie coloniale dominante ? Comment l'expérience du voyage a-t-elle été l'élément déclencheur de cette évolution ?

Un premier élément expliquant l'évolution vers l'anticolonialisme d'Odette du Puigauveau se situe dans ses multiples difficultés avec les autorités coloniales ; mais des raisons plus profondes sous-tendent également son combat, qui après 1950 se traduit dans des formes étonnantes, voire extrêmes.

¹ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Mauritanie 1935* », *Bulletin du Comité de l'Afrique Française*, IX, in *Dossier d'articles divers et tirés-à-part consacrés aux Maures et à la Mauritanie par Odette du Puigauveau*, SG MS-5532 A, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

A. Des difficultés avec les autorités coloniales

A la consultation des archives d'Odette du Puigaudeau, on s'aperçoit que malgré un soutien certain de toute une partie de l'administration, tout n'a pas toujours été facile dans les relations entre le pouvoir colonial et la voyageuse, loin de là. Les conflits sont au contraire nombreux, dès le deuxième voyage d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, et ils s'intensifient après la Seconde Guerre Mondiale. Odette du Puigaudeau est très prolixe sur ces conflits et ils sont pour elle prétexte à la dénonciation de certains traits des Français des colonies – cette dénonciation sortant également souvent de l'évocation de ces difficultés.

La relation d'Odette du Puigaudeau avec ces autorités des colonies peut donc être considérée comme paradoxale : d'un côté, comme dit précédemment, elle les admire et fait l'éloge de leur action ; mais, parallèlement, elle peut se livrer à des diatribes vigoureuses contre certaines de leurs caractéristiques, que ce soit ou non à cause d'un contentieux qui l'oppose à elle et Marion Sénones. L'expérience du voyage, qui amène Odette du Puigaudeau à côtoyer de très près ces autorités, et donc à mieux les connaître, puis à les critiquer, apparaît comme une des sources de l'anticolonialisme de notre voyageuse.

1. Des conflits au niveau local dès avant la guerre

Si le premier voyage d'Odette du Puigaudeau se passe relativement bien avec les autorités coloniales qui l'accueillent, ce n'est pas le cas de son second passage en Mauritanie, émaillé de conflits, dont un particulièrement intense. Ces conflits semblent être un premier élément de réponse face à l'évolution vers l'anticolonialisme de notre voyageuse. Les difficultés s'annoncent quand Odette du Puigaudeau et Marion Sénones annoncent leur intention de participer à la grande *azalai* – caravane partant de Tombouctou jusqu'à Taoudéni, dans une marche sportive d'une dizaine de jours, pour en ramener des barres de sel gemme. Cette caravane est placée depuis l'occupation française sous l'autorité d'un « Maître de *l'azalai* », autrement dit d'un officier français. Les deux voyageuses sollicitent dès le moment où elles sont chargées de mission les autorisations nécessaires auprès de l'AOF ; leurs messages restent sans réponse jusqu'en janvier 1937, où elles reçoivent l'autorisation de passer du Maroc en Mauritanie, puis jusqu'en juillet 1937 pour la suite de leur parcours. Odette du Puigaudeau s'en offusque ouvertement dans une annexe à leur rapport de mission adressé en 1938 aux ministères de l'Éducation nationale et des Colonies. Elle commence par remercier tous les officiers qui

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

ont facilité leur voyage puis explique les difficultés qu'elles ont eu à recevoir des autorisations de l'administration de l'AOF, et notamment de M. de Coppet², gouverneur général de l'AOF, et de M. Rougier³, gouverneur du Soudan. Ce dernier, un an après leur première demande, les autorise à séjourner un mois à Oualata mais formule des réserves sur le parcours Taoudéni-Tindouf, ne pouvant assurer nulle escorte et prévenant que le voyage doit s'effectuer aux « *risques et périls* » des voyageuses, « *sans entraîner aucun frais pour la colonie* »⁴, ce qui indignait Odette du Puigaudeau qui explique qu'un commandant de cercle peut faire beaucoup de choses pour des voyageurs sans occasionner de frais pour la colonie (par exemple, fournir des chameaux, des escortes, ou au moins une aide bienveillante).

Il semble donc – et cette hypothèse est validée par l'absence de télégrammes reçus par Odette du Puigaudeau des autorités de l'AOF – que les autorités compétentes, en l'occurrence Marcel de Coppet et Ferdinand Rougier, ont fait preuve d'une certaine mauvaise volonté par rapport à notre voyageuse. Passe encore pour l'absence de réponse – on pourrait invoquer les lourdeurs administratives ou des oublis – mais le fait que la mission d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones doive s'effectuer sans frais pour la colonie est révélateur : lors de leur premier voyage, alors qu'elles n'étaient pas chargées de mission, elles avaient obtenu chameaux et escortes gratuitement ou à prix réduit, et le début de leur second voyage, au Maroc, s'était déroulé dans les mêmes conditions. On peut donc conclure, au mieux à une indifférence des autorités coloniales vis-à-vis du voyage d'Odette du Puigaudeau, au pire à une réelle hostilité. Il est impossible toutefois de suivre totalement Odette du Puigaudeau dans cette idée de l'hostilité, par manque de pièces justificatives, pour ce qui est de Marcel de Coppet et Ferdinand Rougier tout du moins.

En revanche, dans le cas du capitaine Pierre Maurel, chef du service des Renseignements du cercle de Tombouctou, en particulier, « Maître de l'azalaï » en 1937, et des autorités de Tombouctou en général, c'est plus net. Odette du Puigaudeau et Marion Sénones arrivent à Tombouctou le 4 novembre 1937, et cherchent alors à se procurer les chameaux et l'escorte nécessaire pour partir avec *l'azalaï*. En attendant de résoudre les difficultés qui se présentent, Odette du Puigaudeau voudrait accéder aux archives de la ville, comme elle le fait dans la

² Marcel de Coppet (1881-1968), gouverneur général de l'Afrique Occidentale Française de 1936 à 1938.

³ Ferdinand Rougier, (mort en 1940), gouverneur du Soudan Français de 1936 à 1938.

⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, *Rapport officiel de la mission 1936-1938*, mai 1938, in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans. Annexes, pièce justificative 1.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

plupart des postes où elle passe ; mais ici, c'est impossible. Elle écrit dans son carnet : « *Nouvelle mesquinerie : les archives me sont discrètement interdites. "Il n'y a rien... pas classées... Impossible à consulter, etc"* »⁵.

Le culte du secret semble donc ici prévaloir ; il est très compréhensible vis-à-vis d'une reporter dont on ne sait pas ce qu'elle pourra écrire, mais montre que les portes ne sont plus ouvertes à notre voyageuse comme dans d'autres postes. Odette du Puigauveau mentionne également qu'à Tombouctou, « *pour la première et unique fois* »⁶, elles ont payé le logement 10F par jour, dans un bâtiment administratif. D'où vient donc cette réserve, alors que les officiers de Port-Étienne, par exemple, accueillait les deux femmes en réunissant toute la « colonie » autour d'elles ? Le conflit qui les oppose par la suite au capitaine Maurel avant et pendant toute l'*azalai* aide à en saisir les raisons.

Le « calvaire » des deux femmes ne fait en effet que commencer. Il est cependant intéressant d'étudier l'analyse qu'Odette du Puigauveau en fait, à la fois dans *Le Sel du Désert* et dans le rapport de mission déjà cité, afin de les comparer, car l'une, adressé aux ministères qui ont envoyé Odette du Puigauveau en mission, se veut très offensif envers le capitaine Maurel, tandis que l'autre, destiné au grand public, dans un contexte où Odette du Puigauveau est encore très liée au colonialisme, présente les choses sur un ton volontairement humoristique.

Ce conflit a été très bien décrit par Monique Vérité ; on se reportera à sa biographie avec profit. Pour résumer les faits, le capitaine Maurel fait subir aux voyageuses mille et une vexations : commençant par empêcher les deux voyageuses de louer des chameaux à prix abordable, puis les confiant à une escorte peu sûre, il les empêche pendant l'*azalai* d'entrer dans une ville alors que lui-même n'est pas là, interdit aux officier d'un poste de les recevoir correctement, fait sans cesse varier leur place dans l'*azalai*...

Odette du Puigauveau, dans son rapport adressé au ministère, dit que cette attitude fait preuve d'une « *erreur politique* », car elles ont eu « *maintes preuves de l'excellente propagande française que des femmes peuvent faire auprès des nomades sahariens par le spectacle de leur travail, par leur conduite honnête, leur endurance et leur témérité* »⁷. Comment donc expliquer

⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (13 octobre 1937, Tombouctou).

⁶ *Ibid.*

⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Rapport officiel de la mission 1936-1938*, mai 1938, in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

cette hostilité ? Deux sources nous permettent d'émettre des hypothèses : les écrits d'Odette du Puigaudeau par rapport à ce conflit eux-mêmes, mais aussi les lettres du capitaine Maurel.

Pour Odette du Puigaudeau, la conduite du capitaine Maurel est liée à un manque de courtoisie et de savoir-vivre mais surtout à la volonté de conserver une image « héroïque » de *l'azalai*. Là où des femmes peuvent aller, l'héroïsme masculin et militaire n'a plus sa place. De façon révélatrice, cette explication figure de façon identique dans le rapport officiel : « Évidemment, le fait que deux femmes accompagnent *l'azalai* coupait court aux récits quasi-héroïques qu'il avait coutume de faire de cette entreprise »⁸... et dans *Le Sel du Désert*⁹. Ce parallèle est suffisamment rare pour ces événements de *l'azalai* pour être souligné ; il montre que pour Odette du Puigaudeau, c'est la cause majeure du conflit qui l'oppose à Maurel. Elle sous-entend également souvent que martyriser le sexe faible lui permet d'augmenter son illusoire autorité.

Qu'en est-il du côté du principal intéressé ? Odette du Puigaudeau a conservé trois lettres de lui dans ses archives, écrites pendant *l'azalai*. On en trouvera deux dans les pièces justificatives¹⁰. Elles nous révèlent qu'un des deux protagonistes fait preuve à l'évidence de mauvaise foi. Ainsi, Maurel dit que la location de chameaux était l'affaire personnelle d'Odette du Puigaudeau alors que cette dernière affirme que le capitaine a tout fait pour les empêcher d'en louer. Force est de constater que les chameaux promis à Araouan ne sont jamais arrivés. Nous pencherions donc plus du côté d'une mauvaise foi de Maurel, qui a effectivement causé des ennuis à notre voyageuse, même s'il faut considérer le caractère difficile d'Odette du Puigaudeau qui, de plus, manifeste de manière régulière une certaine tendance au « complotisme ». Dans la deuxième lettre, on saisit une raison potentielle de l'hostilité de Maurel : il perçoit Odette du Puigaudeau, qui se targue d'être chez elle en Mauritanie, tant parmi les Maures que par les Français, comme une intruse qui ne comprendrait pas le pays, se fonderait sur des rumeurs malveillantes pour le décrire auprès des Français de métropole, et se conduirait comme en terrain conquis. Impossible de savoir si c'est réellement le cas ; notre

⁸ PUIGAUDEAU, Odette du, *Rapport officiel de la mission 1936-1938*, mai 1938, in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Le Sel du Désert...*, p. 45.

¹⁰ Lettre du capitaine Maurel à Odette du Puigaudeau, non datée, Tombouctou, in *Correspondance de militaires reçue par Odette du Puigaudeau, 1931-1954 (82 lettres)*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans. Annexes, pièce justificative 2.

Lettre du capitaine Maurel à Odette du Puigaudeau, non datée, [entre Araouan et Taoudenni] *ibid.* Annexes, pièce justificative 3.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

hypothèse, dans la lignée de Monique Vérité, est que le fort caractère d'Odette du Puigauveau ne lui permet pas de se faire seulement des amis. De plus, Maurel a certainement en tête – Odette du Puigauveau en cite d'ailleurs elle-même – des exemples de voyageurs ou de reporters s'étant mal comportés avec les autorités coloniales et ayant donné une mauvaise image de la Mauritanie dans leurs écrits. On peut enfin penser à un certain machisme des autorités coloniales, monnaie courante alors.

Cet épisode est le premier conflit important entre Odette du Puigauveau et les autorités coloniales. Il reste dans les mémoires des deux partis, comme le montreront certains événements après la guerre. Quelles qu'en soient les causes profondes – et, nous l'avons vu, nous penchons plutôt pour des causes se rapportant aux relations interpersonnelles – il est évident qu'il est pour beaucoup dans l'altération de la bonne opinion qu'Odette du Puigauveau se faisait des autorités coloniales et de leur action depuis son premier voyage. En cela, il apparaît comme un des ferments de l'anticolonialisme de la voyageuse.

2. L'intensification des conflits après la Seconde Guerre Mondiale

La Seconde Guerre Mondiale marque véritablement une rupture dans les bonnes relations – malgré certains conflits – qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones entretenaient avec les autorités. Le point d'acmé de ces tensions survient lors de leur troisième voyage (1949-1951), où Odette du Puigauveau et Marion Sénones ont l'impression de ne plus reconnaître « leur » Mauritanie, et de n'être chez elles que chez les Maures, et non plus dans le milieu colonial. Tensions et observations sur le pays déclenchent après la Seconde Guerre Mondiale chez Odette du Puigauveau des positions clairement anticolonialistes.

a. L'échec du voyage de 1939

En 1939, Odette du Puigauveau et Marion Sénones cherchent à obtenir une nouvelle mission. Elles sont soutenues par le CNRS et, formellement, par le ministère des Colonies. Monique Vérité dit que ce voyage ne peut finalement pas se faire à cause de l'éclatement de la guerre. Les événements géopolitiques ont évidemment leur part de responsabilité, mais, à la lecture des archives, on peut se demander si ce ne sont pas des blocages au niveau des autorités

qui ont eu le premier rôle dans cet échec. Odette du Puigaudeau informe le 1^{er} décembre 1939¹¹ le général François, adjoint au commandant en chef des troupes du Maroc, soutien de leur premier voyage, qu'elles ont sollicité auprès du CNRS une mission de préhistoire dans le Sahara marocain, et que ce projet semble accueilli plutôt favorablement par le CNRS. Depuis Rabat, le 15 décembre 1939, le général répond qu'il serait mieux ne pas poursuivre ce projet qui serait accueilli au Maroc, comme il le voit après une petite enquête, « *sans bienveillance* », et serait source pour elle « *de désillusions et de désagréments* »¹². Odette du Puigaudeau se dit bien évidemment surprise de cette réponse ; s'il est vrai que leur voyage avec *l'azalâï* s'était relativement mal passé, elle ne pensait pas que c'était aussi le cas de son passage dans le Sud marocain¹³.

La voyageuse affirme ensuite que leurs deux passages au Maroc, de janvier à mars 1937 puis en janvier 1938 se sont parfaitement bien passés avec les autorités coloniales, et se dit surprise que lors de leur second passage on ne leur ait pas dit ce qu'on leur reprochait « *au lieu de nous frapper dans le dos, deux ans plus tard, et de nous calomnier même auprès d'autorités scientifiques de Paris dont l'estime et l'appui sont indispensables à notre travail* »¹⁴. Il semble en effet que le Musée de l'Homme ait reçu la visite d'officiers du Maroc, au moins un¹⁵, mais sans doute plusieurs selon cette lettre de 1939, qui aient critiqué nos voyageuses auprès des scientifiques. Odette du Puigaudeau, proteste de sa bonne foi et de « *l'excellente propagande française* » qu'elles ont faite « *auprès des indigènes par le spectacle de notre conduite et de notre travail et par les soins que nous leur avons souvent prodigués* »¹⁶.

Elle affirme successivement qu'elles ont toujours insisté pour payer leur pension aux « *popotes* » d'officiers qui ont systématiquement refusé le dédommagement, qu'elles ont exprimé leur gratitude aux autorités dans leurs lettres, articles, interviews publiques, qu'elles ont toujours respecté à la lettre les itinéraires et contraintes de temps fixé, ce qui n'est pas facile en région désertique, « *même lorsque les ordres étaient, comme à Atar (1934) manifestement*

¹¹ Lettre d'Odette du Puigaudeau au général François, 1^{er} décembre 1939, Le Croisic, in *Dossier sur le projet de mission en Mauritanie ou au Tibesti-Ennedi en 1939 – 1940*, SG MS-5421, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹² Lettre du général François à Odette du Puigaudeau, 15 décembre 1939, Rabat, *ibid.*

¹³ Lettre d'Odette du Puigaudeau au général François, 24 décembre 1939, *ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Cf la lettre d'Odette du Puigaudeau au général François, 27 mars 1940, *ibid.* : « *ces jours-ci, j'ai appris qu'un officier venant du Maroc avait jugé bon d'aller nous calomnier au Musée de l'Homme. Il était peut-être suffisant de nous barrer la route sans qu'on s'efforce de nous nuire au lieu même de notre travail !...* ».

¹⁶ *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

absurdes et dictées par la malveillance »¹⁷, qu'elles ont toujours bien traité et récompensé leurs escortes et pris grand soin des chameaux confiés, alors que c'était un « *gros surcroît de fatigue* » et une « *entrave* » pour leur travail¹⁸, et, enfin, que depuis leur retour elles ont « *saisi avec joie chaque occasion de faire de la propagande pour le Maroc* », comme on le leur avait demandé, dans des conférences en France, en Angleterre, à la radio, dans leurs articles...¹⁹

Odette du Puigauveau affirme donc qu'elle ne comprend pas ce qu'on peut lui reprocher au Maroc ; mais elle prend le parti de citer nommément des officiers qui ont pu lui nuire, et notamment deux, le commandant Bachman et le lieutenant Revol, qu'elles avaient rencontrés en 1934, et avec lesquels elles ont eu des démêlés qu'elles ont racontés dans *La Grande Foire des Dattes*²⁰ : elle y relate le mauvais accueil des officiers d'Atar, qui visiblement se moquent d'elles et sont furieux que les autorités aient laissé des femmes venir jusqu'à Atar – parce que la vie y serait dangereuse et qu'elles risqueraient de s'y ennuyer²¹. Un peu plus loin, Odette du Puigauveau émet l'hypothèse que les officiers ne sont pas contents de leur présence car ceux qui sont mariés trouvent cela injuste que les voyageuses aient le droit de venir à Atar alors que leurs femmes ne le peuvent pas ; quant à ceux qui sont célibataires, ils trouveraient que la présence de femmes rend leur réputation d'aventurier héroïque fragile (comme le capitaine Maurel un peu plus tard). Les officiers leur interdisent de se rendre à Fort-Gouraud²² ou vers un groupe nomade sous prétexte du manque de points d'eau, et leur font louer une escorte à des prix prohibitifs²³.

Dans sa lettre au général François, Odette du Puigauveau mentionne également deux mésaventures survenues dans les confins algéro-marocains en janvier et février 1937. La première concerne le lieutenant Déléris, chef de poste à Agadir, qui les a accompagnées lors d'une tournée archéologique et dont elles disent qu'il a gâché leur travail et leur tranquillité « *par son outrecuidance, sa mauvaise éducation et son ignorance des choses de la brousse où il se promenait pour la première fois* »²⁴. Pendant cette tournée, à Tatta, un de ses amis, le

¹⁷ *Ibid.* Voir la suite de la lettre.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

²¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 55-57.

²² Actuellement F'Dérick (nord de la Mauritanie).

²³ *Ibid.*, p. 73-74.

²⁴ Lettre d'Odette du Puigauveau au général François, 24 décembre 1939, sans lieu, in *Dossier sur le projet de mission en Mauritanie ou au Tibesti-Ennedi en 1939 – 1940*, SG MS-5421, Bibliothèque nationale de France, Département des Cartes et Plans.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

lieutenant Chapelard, aurait de plus fait sceller dans la cour du poste une pierre gravée découverte à Bou Lanouar qu'elles lui avaient confiée. L'autre mésaventure concerne le capitaine Foucher²⁵, commandant le Bureau des A.I. de Tindouf, qui leur a fait payer des objets d'harnachement maure usagés quatre fois leur valeur et les a confiées à de « mauvais » guides. Odette du Puigaudeau dit au général François sa tristesse de se retrouver dans « *le même sac* » que d'autres voyageuses, « *Mme Schiaparelli* » et une autre, qui ont traversé les Confins quelques jours avant elles, sur lesquelles elles ont « *entendu les pires histoires* » et auxquelles on les « *félicitait* » de ne pas « *ressembler* »²⁶.

Pour Odette du Puigaudeau, aristocrate qui aime à se démarquer par rapport aux vulgaires reporters qui ont pu traverser le Sahara, la désillusion est forte ; elle montre qu'elle n'a pas été adoptée par le milieu saharien comme elle l'avait crue. La lettre se termine sur une déploration qui fait percevoir la dimension émotionnelle de cette déception :

En 1936, alors que nous n'avions pas encore fait ou rapporté grand-chose, nous avons eu des facilités inespérées pour retourner en Afrique, et tout se ligue contre nous maintenant, après une longue mission fructueuse, doublée d'un exploit d'endurance physique et morale qui, en d'autres pays, ne semblerait pas négligeable. [...]

Le Maroc était dans notre souvenir (et notre naïveté !) une "Terre d'Amitié" où nous rêvions même de nous fixer complètement plus tard. C'est maintenant un "Paradis perdu".²⁷

Les incidents d'avant-guerre ayant opposé les officiers aux deux voyageuses semblent donc prendre en 1939 une proportion beaucoup plus importante et être à la source, non seulement de l'échec du nouveau projet d'Odette du Puigaudeau, mais aussi de la mauvaise opinion qu'elle va désormais avoir des coloniaux d'Afrique du Nord. Pour la voyageuse, leur cas n'est d'ailleurs pas isolé mais représente une attitude globale d'officiers aigris par rapport aux chargés de mission qui viendraient les « déranger » sur leur territoire, persuadés que « *tout le monde peut s'improviser préhistorien ou ethnographe sans études préalables* », et prenant « *double plaisir* » à causer des ennuis à la mission quand elle est composée de femmes, « *l'impunité* » étant alors « *assurée* »²⁸.

Quels que soient les torts des deux côtés, on peut néanmoins voir dans ces conflits la confirmation d'une relation compliquée entre un certain nombre d'officiers coloniaux et des voyageurs, qu'ils soient reporters ou scientifiques, qui viendraient s'immiscer dans un territoire

²⁵ Ulysse Foucher (1894-1976), colonel d'infanterie en 1948.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ *Ibid.*

²⁸ Lettre d'Odette du Puigaudeau au général François, 27 mars 1940, [Paris], *ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

colonial réservé aux exploits militaires. Au-delà des faits, on peut émettre une hypothèse sur les représentations culturelles des officiers coloniaux : leur vision d'une « aventure » coloniale militaire – qui est d'ailleurs la même que la vision d'Odette du Puigauveau²⁹ – les empêcherait de voir des voyageurs, qui plus est des voyageuses, comme autre chose qu'une menace pour l'image héroïque de leur vie donnée à la Mère-patrie. Le fait que leur travail soit observé par des reporters ou des voyageurs hommes ou femmes de lettres, ou que la région puisse être étudiée scientifiquement par des ethnologues ou des archéologues, couperait court à l'image d'un pays à peine pacifié, terrain de toutes les actions héroïques possibles. Cette hypothèse nous semble d'autant plus valable que cette image d'une aventure coloniale héroïque a imprégné l'écriture d'Odette du Puigauveau elle-même.

Ce conflit lié à la tentative de départ d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones semble donc être à la source de la dégradation des relations entre les voyageuses et les autorités coloniales, et de la mauvaise opinion d'Odette du Puigauveau par rapport à ces coloniaux qui semblent lui interdire le retour en Afrique. Ces événements peuvent être considérés comme des incubateurs de l'anticolonialisme d'Odette du Puigauveau, anticolonialisme qui naît chez elle face à l'horreur de la guerre.

b. La guerre comme facteur de prise de conscience chez Odette du Puigauveau

Avec la mobilisation qu'elle entraîne pour les autochtones, et l'industrialisation qui est une de ses conséquences pour le Sahara, la Seconde Guerre Mondiale est le déclencheur chez Odette du Puigauveau d'une prise de conscience plus radicale qu'avant des méfaits du colonialisme, bien qu'on n'arrive pas encore à une dénonciation de l'impérialisme pour lui-même. Son anticolonialisme naît véritablement pendant cette période.

Pendant la guerre, Odette du Puigauveau s'investit dans une œuvre en direction des prisonniers de guerre nord-africains³⁰. Elle réfléchit beaucoup, à cette occasion, à la transmission de la culture arabe chez les peuples colonisés. La difficulté essentielle, pour elle, réside dans le fait que les Nord-africains qui cherchent à sortir de la pauvreté grâce à la possibilité d'ascension sociale offerte par la France (en devenant par exemple des « intermédiaires » coloniaux) perdent leur culture propre – et notamment leur religion – au

²⁹ Se reporter au chapitre premier.

³⁰ Voir sur ce point sa biographie par Monique Vérité.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

contact de la culture occidentale ; or, la culture musulmane en général, et nomade en particulier, qu'elle a observée pendant ses deux premiers voyages et qui l'a fascinée lui apparaît comme le point essentiel à préserver chez les peuples dont elle se veut l'amie. Dans des notes prises pendant la guerre, elle écrit ainsi :

Point de vue moral : le musulman auquel la France a promis des situations, s'il a des diplômes français, néglige ses études coraniques pour aller à l'école française. Il ne sait donc ni lire ni écrire sa langue. Or le Livre (Coran) est la loi et la patrie du musulman en même temps que sa religion.³¹

Ces notes sont la première occurrence de cette idée qui reviendra par la suite très souvent sous la plume d'Odette du Puigauveau : le colonialisme est vu comme la cause de la disparition de la culture musulmane. On n'est plus ici dans une démarche classique de défense de l'assimilation coloniale amenant les peuples colonisés au progrès, mais dans une dynamique de défense d'une culture qui se rapproche de plus en plus de l'anticolonialisme.

Cette période est aussi l'occasion pour Odette du Puigauveau de comparer le milieu colonial parisien et ses belles idéologies à ce qu'elle sait de la situation des colonies pendant la guerre, et notamment de la mobilisation des colonisés dans un combat n'est pas le leur et les propulse dans des batailles « modernes » qu'ils ne connaissent pas. Ainsi, après une visite à une « coloniale », Mlle Roustan, qui lui parle de « l'œuvre de l'Empire Français » (hygiène, routes, éducation), elle écrit :

Les coloniaux sont tous ainsi, au fond de leurs instincts irraisonnés : ils adorent les Noirs, comme un éleveur au cœur sensible adore les poulets ou les petits lapins. Il les caresse, les soigne, les admire tout en calculant l'âge auquel on pourra les mettre à la casserole. Lui aussi lutte contre les maladies, améliore les conditions d'existence et entretient propre le clapier ou le poulailler. Va-t-on dire que c'est par bonté, par amour ? [...] comme si ces « œuvres magnifiques » de l'Empire pouvaient contrebalancer le désastre matériel et moral d'une guerre. On les soigne pour mieux les faire tuer ! Après cela, on exige encore leur amour et leur reconnaissance ! Comme ils ont raison de nous haïr !³²

Odette du Puigauveau semble bel et bien revenue de ses instincts « maternalistes » étudiés dans le chapitre précédent et de l'éloge de l'action coloniale « en faveur » des colonisés. L'œuvre qu'elle admirait précédemment lui apparaît maintenant comme totalement hypocrite, à cause de l'horreur de la guerre qu'elle observe. Un plaidoyer pacifiste suit d'ailleurs presque immédiatement ce passage :

³¹ PUIGAUVEAU, Odette du, notes non datées, prises pendant la Seconde Guerre Mondiale, in *Notes d'Odette du Puigauveau durant la guerre, 1939 – 1944*, SG MS-5418, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³² *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Certes, eux aussi, les Noirs, les Berbères, les Arabes ont eu leurs guerres, en auraient encore si on ne leur interdisait les leurs pour leur imposer les nôtres. Rien de comparable. Guerres de fauve – griffes et dents, selon la nature. [...]. Nous amenons là-dedans [dans cette guerre] ces malheureux indigènes dont nous avons la garde et la responsabilité puisque nous avons tout bouleversé chez eux – pays, corps et âmes. Notre œuvre de paix aux colonies, que pèse-t-elle auprès de notre œuvre de guerre ?

Et nous jugeons, nous méprisons, nous traitons ces gens de sauvages. C'est nous les Barbares.

Rien de plus pitoyable dans l'immense pitié de la guerre que l'exploitation des colonies. [...] On reparle activement du Transsaharien. On a coulé du béton sur la piste Mauritanie-Maroc, sur nos beaux sables purs. La civilisation a posé là sa marque de mort³³. [...] Pitoyable chair à canon promue à défendre les intérêts commerciaux de l'Angleterre et de la France, à sauvegarder le traité de Versailles, l'intégrité de la Pologne, la route du pétrole et autres problèmes insondables ! Pendant ce temps-là, les champs de mil seront en friche et les femmes et les gosses crèveront de faim.³⁴

Apparaît ici un autre ingrédient de ce qui formera le plaidoyer anticolonialiste d'Odette du Puigau : le refus de la civilisation au mauvais sens du terme, c'est-à-dire l'industrialisation du pays, l'entrée dans la modernité. C'est à la fois la modernité de la guerre qui s'oppose à la guerre chevaleresque des Maures qu'admire Odette du Puigau – dans la lignée de son éloge de « l'aventure » coloniale étudié dans notre premier chapitre – et la modernité des infrastructures (représentée ici par le béton coulé sur les sables du Sahara). La dernière phrase résume ce qui sera la pensée d'Odette du Puigau à partir de son dernier voyage : l'industrialisation ne sert pas les Maures, elle provoque au contraire leur appauvrissement, leur exil vers les villes, et, par conséquent, la disparition de la culture nomade qu'elle aime tant. On comprend donc bien le mécanisme du début de l'anticolonialisme chez Odette du Puigau ; c'est la guerre et ses conséquences sur les peuples colonisés qui font prendre conscience à la voyageuse de tous les « *méfais* » de la domination occidentale. Le 24 août 1944, à la Libération, elle part pour une « *tournee rive gauche* », à bicyclette, dans un réflexe de journaliste, et se rend dans les différents ministères et notamment ceux des Colonies et de la Protection industrielle. Elle y apprend de nouveaux projets concernant les colonies. Son anticolonialisme prend alors fermement racine chez elle :

Organisation du « prolétariat colonial ». Dans dix ans les Maures habiteront des cases de tôle ondulée, porteront casquette et complets-vestons et fumeront la cigarette.

Mes enthousiasmes glissent de moi comme une vague qui se retire. Je me sens molle comme le sable. Depuis quatre jours, je m'exalte comme une concierge sur des drapeaux, des coups de

³³ Ce passage est repris dans *La Piste*, plus de dix ans après, à propos encore de la rupture de la guerre, ce qui montre bien l'importance de ces images opposant le désert « naturel », pur, et l'industrialisation apportée par la colonisation « *On reparle du Transsaharien. On coule du béton sur les sables purs de Mauritanie. La civilisation pose partout sa marque de mort* » (PUIGAU, Odette du, *La Piste...*, p. 119).

³⁴ *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

pétard et des barricades, à propos de la victoire de tout ce que je hais le plus au monde : l'industrialisation.

Elle est jolie, la liberté qu'on nous prépare !³⁵

c. Le troisième voyage, ou l'apogée des tensions entre Odette du Puigauveau et les autorités

En 1949, Odette du Puigauveau repart pour l'Afrique avec Marion Sénones ; elles sont chargées de mission gratuite par le ministère de la France d'Outre-Mer et soutenues par un certain nombre d'administrations coloniales (le Haut-Commissariat de la République en AOF et le Cabinet civil du Résident général du Maroc notamment). Le gouverneur de Mauritanie Paul Chauvet³⁶ leur a également accordé une subvention. Malgré ces soutiens, les deux voyageuses se heurtent à l'hostilité affichée d'un certain nombre d'officiers, ce qui rend le voyage très difficile sur le plan administratif – autorisations, escortes, etc.

L'épisode le plus frappant est celui de la quête par Odette du Puigauveau et Marion Sénones d'un titre de mission gratuite auprès de la Résidence du Maroc pour leur faciliter la vie dans le Sud marocain – elles sont alors à Tiznit et voudraient descendre vers le Draa pour continuer leurs recherches. En effet, les autorités militaires ne veulent pas les laisser partir sans un titre de mission officiel. Mais Rabat oppose à leurs demandes, selon Odette du Puigauveau, un « *silence total* »³⁷. La voyageuse explique sa situation³⁸ au commandant Buis, leur relais à Rabat, directeur du Service de l'Information du Protectorat, en lui joignant une copie de la lettre indignée qu'elle envoie le jour suivant au colonel de Bernède³⁹, secrétaire particulier de la Résidence. Elle raconte au commandant Buis qu'elles n'étaient pas attendues à Tiznit, ce qui est contraire aux règles de courtoisie et de sécurité en vigueur, et que le colonel de Bernède leur avait promis une autorisation signée par Raymond Thouvenot⁴⁰, inspecteur général des Antiquités du Maroc, pour des recherches archéologiques dans la vallée du Draa – leur titre de

³⁵ *Ibid.*, 24 août 1944.

³⁶ Paul Chauvet (1904-2007), administrateur colonial en Indochine jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, gouverneur général de l'AOF en 1951 puis de l'AEF entre 1951 et 1957.

³⁷ Lettre d'Odette du Puigauveau au colonel de Bernède, secrétaire particulier du Résident général du Maroc, 23 janvier 1950, Tiznit, in *Correspondance ayant trait à la mission au Maroc et en Mauritanie d'Odette du Puigauveau et de Marion Sénones en 1949 (9 lettres)*, SG MS-5417, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³⁸ Lettre d'Odette du Puigauveau au commandant Buis, 22 janvier 1950, Tiznit, *ibid.*

³⁹ Robert d'Armau de Bernède (1900-1905), lieutenant-colonel, membre du cabinet d'état-major du général Juin pendant la Seconde Guerre Mondiale puis chef de cabinet de Juin au Maroc.

⁴⁰ Raymond Thouvenot (1896-1981), membre de l'École Française de Rome, inspecteur général des Antiquités du Maroc.

mission gratuite étant valable seulement pour l'AOF... mais que ce papier n'est jamais arrivé. Elle implore donc l'aide du commandant Buis pour qu'il essaie de savoir où est cette autorisation ou si cette mission est refusée, « *afin que nous évitions au moins le ridicule de nous dire chargées d'une mission fantôme qui n'arrive jamais !* »⁴¹.

Elle s'enquiert aussi auprès de lui des raisons de la méfiance des autorités de Tiznit et Rabat à leur égard : est-ce parce que l'UNESCO les aide pour cette mission en leur commandant des articles sur la culture marocaine ? Elle écarte dans cette lettre cette raison en expliquant que « *Mon accord avec lui [le directeur de la Presse de l'UNESCO, NDLR] porte sur les écoles françaises et indigènes de Mauritanie* [groupe rayé dans la lettre originale, NDLR] *villes intellectuelles, et les écoles nomades de Mauritanie et les médersas françaises d'Atar et de Boutilimit* ». Elle avait proposé au directeur de la Presse un article sur les écoles françaises au Maroc, mais il avait refusé en disant que « *cela pourrait déplaire au gouvernement français* »⁴² ; cette note montre qu'elle est consciente que ses nouvelles positions peuvent occasionner des tensions avec les autorités. Comme les articles demandés ne portent que sur la Mauritanie, il n'y a donc aucune raison, selon elle, pour que ce lien avec l'UNESCO leur soit reproché au Maroc.

La lettre qu'elle joint pour le commandant Buis et qu'elle adresse au colonel de Bernède le lendemain est encore plus explicite sur la relation conflictuelle opposant Odette du Puigauveau et les autorités. Elle y profère des menaces à peine voilées, en disant au colonel qu'un « *journaliste de métier* » n'hésiterait pas, dans ces conditions, à publier un « *article sensationnel sur les procédés sociaux des usiniers de Safi et Agadir* », mais en insistant sur sa loyauté (son courrier est passé par le Secrétariat général de la Région d'Agadir et « *spontanément* », elle a proposé au Commandant Buis de lui soumettre ses articles avant l'envoi en France)⁴³. Puis, dans une démarche qui lui est coutumière, elle invoque sa qualité de membre de la Société des gens de Lettres, des Sociétés de Préhistoire et d'Ethnographie, fait jouer ses recommandations du directeur du Muséum, du directeur du Service de Préhistoire au Musée de l'Homme et de « Coloniaux » comme le Haut-Commissaire Delavignette, le Colonel Magré, et Robert Mauny, chef du Service de Préhistoire à l'IFAN. Elle rappelle enfin ses activités caritatives en direction des prisonniers de guerre entre 1940 et 1945 et l'étendue de

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ Lettre d'Odette du Puigauveau au colonel de Bernède, secrétaire particulier du Résident général du Maroc, 23 janvier 1950, Tiznit, *ibid.*

son œuvre littéraire, qui, dit-elle, « *est là pour attester de l'authenticité de nos sentiments français* »⁴⁴.

La réponse du colonel de Bernède ne se fait pas attendre. Elle figure dans les pièces justificatives⁴⁵. On y comprend tout d'abord que le conflit repose en partie (comme souvent dans la vie de notre voyageuse) sur un malentendu : Odette du Puigaudeau était persuadée que Raymond Thouvenot, qui lui avait sûrement conseillé des endroits où se rendre pour les recherches archéologiques, l'avait officiellement chargée de mission. Il n'en est visiblement rien. Le colonel de Bernède considère donc qu'Odette du Puigaudeau n'est qu'une simple voyageuse, avec des missions archéologiques certes, et qu'il ne relève pas de l'administration marocaine de l'aider plus qu'en signalant son passage aux autorités subalternes ; comme Odette du Puigaudeau est missionnée par les éditions Julliard, on lui accorde la gratuité des transports publics, mais non pas celle des chameaux, des logements, ou la possibilité d'avoir des escortes. Nous ne sommes plus avant-guerre, où les voyageurs étaient plus rares, mieux entourés par l'administration et où les facilités étaient plus nombreuses ; comme le dit souvent Odette du Puigaudeau, l'époque des temps administratifs est arrivée, et ne semble pas jouer en faveur des voyageurs qui souhaitent se démarquer du touriste ordinaire. On peut comprendre l'attitude du colonel de Bernède ainsi : face à la multiplication des voyages et des grands reportages due à la facilité croissante du transport, l'administration n'a plus le temps, ni les moyens, ni même l'idée, de s'occuper plus particulièrement d'un voyageur missionné qui n'est finalement qu'un reporter parmi d'autres. On peut imaginer toute l'indignation d'Odette du Puigaudeau – qui, comme on l'a déjà dit, a dans sa personnalité une dimension aristocratique, voire messianique, non négligeable – à l'idée de se voir considérer comme une simple voyageuse par les autorités ; elle qui était habituée à être choyée, dans les postes militaires, par des officiers « vieille école », doit maintenant composer avec les nouvelles réalités de l'administration. C'est cette impression de déclassement qui est une des sources de ce conflit entre Odette du Puigaudeau et les autorités.

L'autre source de ce conflit, c'est, comme le dit la deuxième partie de la lettre, l'idée que les autorités se font des sentiments anticolonialistes d'Odette du Puigaudeau. Il est certain que la Résidence général du Maroc ne peut voir que d'un mauvais œil les visites d'Odette du Puigaudeau à Safi et Agadir et surtout sa collaboration avec l'UNESCO.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Lettre du colonel de Bernède à Odette du Puigaudeau, 27 janvier 1950, Rabat, *ibid.* Annexes, pièce justificative 4.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

On ne s'étonnera pas que la réponse d'Odette du Puigauveau à cette lettre soit encore plus vive ; elle fait notamment remarquer à Bernède que « *cela n'a semblé déplaire à personne* »⁴⁶ que des problématiques journalistiques soient ajoutées à ses recherches archéologiques et que les documents qu'elle a fournis ont plu à tous les services du Protectorat, notamment le Service de l'Information dirigé par le commandant Buis – manière de faire valoir une fois encore ses sentiments « français ». Elle ajoute que son but premier est bien de faire de l'archéologie, mais que cette entreprise n'aurait jamais pu se faire sans une grosse aide financière, aide que lui apportent les éditions Julliard pour son projet de livre. Concernant les usines de Safi et Agadir, elle affirme que son « *optique* » n'est ni particulière, ni journalistique, et qu'elle reste libre d'exprimer son jugement privé librement, au Maroc, à d'autres Français. Elle conclut en disant qu'elle espère retrouver bien vite la bienveillance du général Juin. Son intention n'est donc pas de couper les ponts avec la Résidence générale qui reste sa protection principale – rappelons que le général Juin lui a versé, à titre personnel, une subvention – mais bien de se justifier pour démontrer sa bonne foi et sa fidélité à l'Empire.

Une lettre du 9 février⁴⁷ adressée à René Julliard permet d'encore mieux saisir les enjeux de ce conflit. Odette du Puigauveau y raconte qu'une lettre provenant de l'UNESCO et lui étant destinée « *a été mystérieusement retenue 14 jours au Service compétent de Rabat* ». Elle ajoute : « *le Colonel [de Bernède, NDLR] a fait solennellement appel à mon patriotisme pour ne pas raconter dans la presse ce que j'avais vu, et que tout le monde peut voir, dans le milieu des usines* »⁴⁸. Pour la voyageuse, le problème semble être strictement politique ; elle dit d'ailleurs que pour éviter toute autre difficulté, elle a « *soigneusement huilé sa plume* » et décidé d'envoyer dorénavant tous ses articles au Service de l'Information pour qu'il les approuve avant de les rediriger sur Paris. Elle prend donc bien un tournant anticolonialiste à ce moment-là, en dénonçant la volonté de propagande du Protectorat, même si elle choisit de rester encore dans le « système ».

Cet exemple de conflit est révélateur du dernier voyage d'Odette du Puigauveau et des années qui suivront ; la voyageuse n'est plus la bienvenue, d'abord au Maroc – la partie mauritanienne du troisième voyage se passe plutôt bien avec les autorités – puis en Mauritanie, quand elle prend position pour son rattachement au Maroc. Ce troisième voyage n'est pas

⁴⁶ Lettre d'Odette du Puigauveau au colonel de Bernède, 1^{er} février 1950, Tiznit, *ibid.*

⁴⁷ Lettre d'Odette du Puigauveau à René Julliard, 9 février 1950, Tiznit, *ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*

l'occasion de la naissance de l'anticolonialisme d'Odette du Puigau, qui est déjà bien ancré dans ses écrits ; cependant, il a certainement contribué à son incubation plus rapide.

Le changement de nature dans les relations d'Odette du Puigau et des autorités a par ailleurs des conséquences directes sur le voyage, et notamment le budget ; Théodore Monod, le 10 mars 1950⁴⁹, confirme ainsi à sa protégée qu'il ne peut rien faire pour obtenir pour elles la gratuité du transport Maroc-Atar par la Société des Autocars Transmaghreb⁵⁰. Le Maroc est désormais une terre difficile d'accès pour nos deux voyageuses, au contraire de la Mauritanie – où la gratuité de l'hébergement dans les Gîtes d'étape du Territoire leur est accordée⁵¹.

Ces conflits ont pour conséquence une vraie désillusion d'Odette du Puigau vis-à-vis de ses compatriotes. Pour leur échapper, elle dit se tourner vers les populations autochtones, qui sont son seul réconfort face à « l'abandon » subi de la part des autorités... et de ses anciens amis. L'opposition entre ces populations qui ne l'ont pas oubliée et ses compatriotes qui leur tournent le dos est constante dans les carnets de notes de notre voyageuse. Ainsi, à Tindouf, alors qu'elles sont chez un ancien *moghazni* de Chinguetti :

La Mauritanie est retrouvée un instant avec ces braves gens hospitaliers et bons qui nous fêtent lorsque nos compatriotes nous traitent en parias. [...] Nous découvrons avec émotion et étonnement que nous sommes pour tous ces gens des espèces d'héroïnes de légende.⁵²

On imagine combien Odette du Puigau doit se sentir rassurée ; on ne les a pas oubliées ! L'opposition se trouve aussi entre la vie simple de la brousse et les complexités de l'administration et des coups bas des autorités ; ainsi, après avoir vu une danse nocturne de griotes, dans une « *impression de grand désert* », la voyageuse écrit qu'« *avec leur méchanceté, leur muflerie, les Français ne peuvent pas nous priver de ces joies simples* »⁵³. Avec cette phrase, Odette du Puigau se désolidarise de ceux qu'elle n'appelle plus ses compatriotes mais « *les Français* », comme si elle n'en était plus une.

⁴⁹ Lettre de Théodore Monod à Odette du Puigau, 10 mars 1950, [Dakar], in *Correspondance reçue par Odette du Puigau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵⁰ Compagnie créée en 1945, existant toujours aujourd'hui.

⁵¹ Note de service du Territoire de la Mauritanie, 22 novembre 1950, signée par le secrétaire général Rogué par délégation du gouverneur Paul Chauvet, *ibid.*

⁵² PUIGAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (23 mars 1950, Tindouf).

⁵³ *Ibid* (24 mars 1950, Tindouf).

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Mais pour notre voyageuse, même si le transport et le voyage se révèlent plus faciles au niveau matériel en Mauritanie, l'accueil des Français semble être aussi glacial qu'au Maroc. A Atar, où elle se sent « *étrangère* », elle rend visite à Gilberte Messmer⁵⁴ et écrit, indignée :

Visite à Mme Messmer. Explications. Elle n'essaie même pas de nier que tout le monde a été monté, prévenu contre nous avant notre arrivée. Qu'elle seule et son mari ont de l'amitié pour nous. [...] *La Grande Foire* a été brûlée en expiation à la popote. Ou jetée dans la piscine. [...] Un seul désir : quitter Atar ! Et je sais que désormais, tout est empoisonné d'avance, où que j'irai.⁵⁵

Ce passage est difficile à croire... il n'empêche qu'on ne voit pas pourquoi Odette du Puigauveau l'aurait inventé, alors même que ses carnets de voyage n'ont pas vocation à être publiés. Mme Messmer a-t-elle inventé ou grossi l'hostilité des Français d'Atar envers Odette du Puigauveau ? D'où viendrait cette hostilité ? Il semble s'agir ici plus de difficultés relationnelles – le fort caractère de la voyageuse entre sans doute en ligne de compte – que de problèmes politiques, même si on demeure perplexe quant à cette affirmation d'une cabale montée contre les deux voyageuses avant leur arrivée... Pour nous, la question reste ouverte.

Toujours est-il qu'Odette du Puigauveau subit une vraie désillusion à son arrivée en Mauritanie ; elle ne peut s'évader de cette déception qu'avec les Maures ou, comme on le verra plus tard, avec les « hommes de la Piste », seuls coloniaux – à quelques exceptions près – qui trouvent encore grâce à ses yeux. La méfiance généralisée qu'elle développe alors envers les autorités coloniales ne peut manquer d'avoir un débouché anticolonialiste fort ; il se caractérise d'abord par une critique marquée des défauts, excès et abus de ses compatriotes en Mauritanie.

3. Abus et excès : la critique des autorités coloniales

Si la critique des autorités coloniales apparaît le plus souvent chez Odette du Puigauveau suite à des conflits importants avec celles-ci, il arrive dès son premier voyage qu'elle note dans ses carnets des impressions négatives sur les Français rencontrés – et notamment les administrateurs civils. Ces critiques ne sont pas publiées et restent à l'état de notes ; Odette du Puigauveau ne souhaite pas entrer en conflit avec des autorités dont elle admire généralement l'action, en tout cas avant la Seconde Guerre Mondiale. Cependant, cette prise de recul par rapport aux autorités qui la protègent est la première manifestation de l'anticolonialisme

⁵⁴ Pierre Messmer est alors administrateur du cercle de l'Adrar.

⁵⁵ *Ibid* (Atar, 7 septembre 1950).

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

d'Odette du Puigaudeau, et elle prépare le terrain à une contestation plus marquée, à partir du moment où la voyageuse entre dans des vrais conflits avec les autorités. Quels sont les traits dominants qu'Odette du Puigaudeau dénonce chez les coloniaux d'Afrique ?

Le premier défaut que la voyageuse voit chez eux est leur paresse, leur incapacité à sortir des postes pour découvrir le monde autour d'eux. Ainsi, début 1934, à Boutilimit, elle écrit :

Avec beaucoup de patience, de discussions, d'attente, nous obtenons parfois des chameaux pour sortir un peu, ce que les Français avachis trouvent bien ridicule : "Il y a encore de l'essence au poste, si vous avez envie de vous promener !"⁵⁶

La paresse des Français va de pair avec le fait qu'on ne puisse pas compter sur eux puisqu'ils sont incapables de s'intéresser à autrui. Odette du Puigaudeau écrit ainsi à sa mère que la « *mentalité coloniale est effarante* » et qu'elle trouve cela plus sûr d'aller en brousse avec les Maures, qu'elle « *préfère de beaucoup* » qu'avec les Français !⁵⁷ Dès son premier voyage, Odette du Puigaudeau acquiert donc une sorte de suspicion envers les autorités et ne les considère pas comme parfaitement capables d'assurer sa sécurité et celle de Marion Sénones – et plus généralement l'organisation de leur voyage.

Les coloniaux sont également, selon Odette du Puigaudeau, des personnes inintéressantes au possible⁵⁸. Odette du Puigaudeau raconte très souvent dans ses carnets des dîners dans « la colonie » où elle et Marion Sénones s'ennuient au plus haut point – ceux où elles sont intéressées par la conversation constituant l'exception. Ainsi, son réveillon de 1933 à Port-Etienne, est un « *grand embêtement* » puisque les convives, « *échoués contre leur gré sur ce coin de sable se recroquevillent autour de leurs petites affaires, d'une farce, d'un potin, et ça dure et se répète indéfiniment* »⁵⁹. Apparaît ici un nouvel ingrédient de la critique des coloniaux : certains sont en Mauritanie ou au Maroc parce qu'ils ne l'ont pas choisi, et cette contrainte aurait pour conséquence qu'ils ne s'intéresseraient pas au pays et surtout à ses habitants, ce qui supposerait donc une mauvaise gestion. C'est sans doute le point qui suscite le plus de critiques de la part de la voyageuse. Dès le 22 décembre 1933, elle écrit, comparant

⁵⁶ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (Boutilimit, 25 février 1934).

⁵⁷ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Henriette du Puigaudeau, 23 février 1934, Boutilimit, in *31 lettres adressées à Henriette du Puigaudeau par sa fille Odette et Marion Sénones durant leur premier séjour en Mauritanie, 10 septembre 1933 - 9 octobre 1934*, SG MS-5415, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵⁸ Elle écrit en quittant la Mauritanie pour les Canaries : « *Quel soulagement d'avoir quitté ces coloniaux plus mufles et inintéressants les uns que les autres (sauf rares exceptions) qui sévissent en Mauritanie* » (Lettre à Henriette du Puigaudeau, Las Palmas, [septembre 1934], in *ibid.*

⁵⁹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (24 décembre 1933, Port-Etienne).

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

le « *style zonier* » et la saleté de Port-Étienne à « *l'ordre* » et l'urbanisme des postes espagnols rencontrés pendant la traversée :

On sent le désintéressement des autorités. Officiers qui font leur temps, sans entrain, amers, désabusés, s'en foutent. Veulerie des coloniaux. [...] Le bled les dégoûte, et ils tâchent d'en dégoûter les autres.⁶⁰

La thématique de cette absence de goût des colonisés pour les colonies revient lors de tous ses voyages, mais va *crescendo* ; si, lors de son premier voyage, Odette du Puigauveau parle de leur dégoût envers le « *bled* », donc envers quelque chose qui reste assez abstrait, elle évoque lors de son deuxième voyage le fait qu'ils n'aient « *aucun intérêt pour leurs administrés* »⁶¹ – on est donc passés à une affirmation beaucoup plus forte de l'idéologie du « paternalisme » colonial, idéologie non remplie par les Français que la voyageuse décrit – et, lors de son dernier voyage, elle finit par écrire lors d'une visite à des administrateurs civils :

Pauvres Maures, ils sont à présent dans les mains d'une nouvelle classe de Français qui les ignorent, croient les connaître, et les détestent. C'est à présent le Français sans vocation coloniale, qui vient aux colonies gagner de l'argent et faire des économies pour son retour en France.⁶²

Le terme de « *vocation coloniale* » montre toute l'ambiguïté du discours d'Odette du Puigauveau : elle affirme que les coloniaux détestent les Maures, qu'elle plaint, et en même temps appelle de ses vœux une autre génération de Français qui aient, cette fois-ci – ou comme avant ? – une vraie « *vocation coloniale* ». En tout état de cause, on est passé d'une constatation sans véritables conséquences du désintéret des Français pour « *le bled* », entité abstraite, à une dénonciation profonde de l'hypocrisie des Français de 1950 qui viennent aux colonies pour gagner de l'argent et se moquent totalement du sort des colonisés, voire les détestent. La critique de l'indifférence des coloniaux peut alors prendre une forme assez violente, comme le montre cet extrait daté du 27 avril 1951 :

Quand des gens médiocres n'ont même plus de religion, que la beauté des choses et des gens ne les émeut pas, qu'ils n'ont même plus l'amour de leur métier, qu'ils ne pensent plus à autre chose qu'à gagner leur vie, à leur confort matériel, à remplir leur ventre et à s'accoupler, qu'est ce qui les distingue de l'animal ? La parole, qui ne leur sert qu'à exprimer leur médiocrité, leur égoïsme, leur petitesse.

Ils méprisent les Maures en bloc.⁶³

⁶⁰ *Ibid* (22 décembre 1933, Port-Etienne).

⁶¹ *Ibid* (4 avril 1937, Chinguetti).

⁶² *Ibid* (27 octobre 1950, Coppolani-Jreïda).

⁶³ *Ibid* (27 avril 1951, Boutilimit).

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Parallèlement à la dénonciation de l'indifférence des Français pour les Maures, Odette du Puigauveau critique toutes les dérives du colonialisme qu'elle observe : abus sur les indigènes, mauvaise compréhension du « paternalisme »... Les occasions ne manquent pas. Ainsi, visitant le G.N. du Trarza avec le lieutenant Revol qui le dirige, homme austère, de confession protestante, Odette du Puigauveau dénonce la conception qu'il a de cette « *vocation coloniale* » évoquée plus haut :

Pendant le repas, la conversation roule sur le caractère des *beïdanes*.

Ils ont tous les défauts qui nous répugnent le plus, mais il faut les aimer par pitié : « Ils sont si misérables ! Ils comptent sur nous. Le jour où ils se débrouilleront seuls nous ne pourrons plus compter sur eux... Jamais ils ne s'élèveront jusqu'à nous... Il faut venir en Mauritanie en chrétien. Avec l'idéal chrétien... » Nervosité des *beïdanes*.⁶⁴

Pour Odette du Puigauveau, qui n'est pas croyante, et répugne au misérabilisme, comme beaucoup de ses écrits le montrent, l'approche de Revol relève d'un mauvais paternalisme. L'idéologie paternaliste n'est pas absente de la pensée d'Odette du Puigauveau⁶⁵, mais l'idée d'un « paternalisme » qui se fonderait uniquement sur la pitié ressentie par rapport aux colonisés – qui seraient inférieurs par principe à l'Occidental – lui répugne. La position d'Odette du Puigauveau serait plutôt celle d'un « paternalisme » qui se voudrait éclairé, s'opposant à un paternalisme « brutal » reposant sur la dévalorisation des autochtones – distinction éminemment contestable s'il en est ! – reconnaissant la richesse des « différences » culturelles et voulant la sauvegarder, et mettant en avant la collaboration entre les peuples pour parvenir au « progrès ». Des positions comme celles de Revol sont donc tout à fait susceptibles de la faire basculer progressivement vers l'anticolonialisme.

Si ces dénonciations faisant suite à des rencontres avec les coloniaux ne sont pas rendues publiques, elles témoignent néanmoins d'une relative déception d'Odette du Puigauveau, dès son premier voyage, et de façon croissante, vis-à-vis des autorités gouvernant les colonies. Ces critiques énoncées à partir des observations du voyage sur certains traits saillants des Français vivant aux colonies et les conflits avec les autorités précédemment étudiés semblent représenter deux facteurs d'incubation de l'anticolonialisme chez Odette du Puigauveau, deux facettes d'une même évolution, qui se nourrissent mutuellement.

⁶⁴ *Ibid* (17 août 1934, Goum du Trarza).

⁶⁵ Se reporter au chapitre 2.

B. Raisons et déclinaisons d'une position

Les conflits rencontrés avec des autorités dont Odette du Puigauveau critique par ailleurs les défauts, et notamment leur indifférence pour les populations indigènes, ne sont cependant pas la raison profonde qui fait que la voyageuse prend progressivement parti contre le colonialisme. Sa position prend en effet ses racines dans les observations tirées du voyage sur la modernisation de la Mauritanie et du Maroc apportée par la culture occidentale, qui selon elle est la cause de la destruction de la culture autochtone, et notamment de la culture nomade maure. Comment cette idée sous-tend-elle l'anticolonialisme de la voyageuse ? Apparaît-elle dans les photographies d'Odette du Puigauveau ? Quelles ambiguïtés présentent-elles ?

1. A la source de l'anticolonialisme : les observations du voyage sur les dangers de la « modernité »

Le terme de modernité ne revêt aucune connotation positive chez Odette du Puigauveau. La modernité, c'est tout d'abord l'industrialisation importée en masse par la guerre selon notre voyageuse, industrialisation qui défigure les paysages sahariens ; la modernité, c'est la pauvreté qui résulte de cette industrialisation inadaptée au pays, à aux habitants et à leurs besoins ; enfin, la modernité, c'est ce qui instaure de nouveaux besoins inutiles chez les populations et participe ainsi à la destruction de leur culture propre.

a. Une industrialisation « laide »

Notre voyageuse si sensible à l'esthétisme du Sahara et de ses habitants ne peut manquer, évidemment, d'être choquée par l'introduction d'une modernité qu'elle trouve incontrôlée et incontrôlable dans les pays qu'elle visite. C'est le deuxième sens de la phrase citée précédemment, « *On a coulé du béton sur la piste Mauritanie-Maroc, sur nos beaux sables purs* »⁶⁶. Le développement des villes à l'européenne après la Seconde Guerre Mondiale est la première source de son inquiétude, voire de son dégoût, par rapport à la modernité. Dans « *Résurrection d'Atar* », conférence déjà citée, elle écrit ainsi, après l'évocation du développement économique de la ville :

⁶⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 119.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

L'écueil de cette richesse moderne, on commence à le voir poindre du côté de la ville française, dans l'éclat aveuglant de la tôle ondulée, le blanc brutal de l'enduit recouvrant le beau grès venu de la montagne, un dur profil banlieusard de maison ou d'atelier.⁶⁷

La brousse, qui représente aux yeux d'Odette du Puigauveau l'essence même du pays visité, est touchée de manière moins évidente par la modernité, les constructions industrielles, mais la voyageuse y ressent tout de même, en 1950, le poids de l'industrialisation, et certains passages témoignent de sa déception face à une perte de beauté des campements maures. Dans *La Piste*, alors qu'elle roule vers le Sud, en camion, elle écrit que « *maintenant, les campements se sont assombris* », qu'ils sont « *pauvres mêmes de fêtes et de musique* », qu'on n'y voit plus les grands « *héoul sauvages* », ni les « *bandes joyeuses* » des enfants maures⁶⁸. Ce passage à la tonalité élégiaque, inséré dans une réflexion qui court tout au long de *La Piste* sur la modernité destructrice qui a envahi la Mauritanie, met bien en évidence, encore une fois, la relation teintée d'esthétisme qu'Odette du Puigauveau entretient avec la culture maure. Si elle regrette l'apparition de la modernité au Sahara, c'est parce que celle-ci provoque la disparition de la musique, de la danse, d'un certain nombre de gestes traditionnels qui rendaient le pays beau aux regards de la voyageuse, comme si l'incompatibilité était radicale entre ces gestes et l'industrialisation. Il est donc dans la logique de la pensée d'Odette du Puigauveau que, dès que la modernité vient perturber l'immobilité intemporelle du Sahara, elle perturbe également sa beauté. C'est tout le paradoxe d'une femme qui au départ soutient le colonialisme car il peut amener au « progrès » des sociétés qu'il touche, et qui en même temps ne peut pas aimer ce progrès qui détruit toute la beauté intemporelle qu'elle voit dans ces sociétés. Dans ce paradoxe se trouve une des raisons profondes qui poussent Odette du Puigauveau vers l'anticolonialisme.

b. Une industrialisation qui amène la pauvreté au pays

C'est le second leitmotiv d'Odette du Puigauveau par rapport à la modernité : celle-ci est corollaire à l'industrialisation du pays et à l'émergence d'une économie nouvelle, sur le modèle occidental, qui est inadaptée aux modes de vie autochtones et provoque leur appauvrissement. Avant la Seconde Guerre Mondiale, la voyageuse louait la prospérité amenée par la colonisation – notamment avec les progrès vus dans la production des palmeraies, la « résurrection » des

⁶⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, texte de conférence radiophonique pour Radio Paris intitulé « *Résurrection d'Atar* », [1951], in Marion Sénones, *Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép des Cartes et Plans.

⁶⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 229.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

villes, etc. Avec la guerre, Odette du Puigauveau note une véritable rupture dans l'industrialisation du pays. De simples « progrès » apportés à des sociétés qui pour elle en avaient besoin, on passe à une modernisation qu'elle comprend comme sauvage, tant des infrastructures que de l'économie.

Ces observations d'Odette du Puigauveau sur la modernisation trop poussée du pays commencent en fait dès avant la guerre, avec la nouvelle politique volontariste du Front Populaire dans les colonies, qu'elle observe lors de son deuxième voyage. Ainsi, dans le *Sel du Désert*, elle écrit que sous l'impulsion de ce qu'elle appelle les « doctrines du Front Populaire »⁶⁹, on a trop augmenté les salaires des prestataires travaillant sur les routes par exemple, et que parallèlement on a augmenté les impôts des maîtres traditionnellement chargés de leur entretien – puisque ces prestataires sont des « tributaires », des anciens esclaves – alors que pour ces maîtres cette domesticité est plus souvent un indice de prestige qu'un indice de richesse. Cette politique, inadaptée aux structures sociales maures, engendre donc selon elle l'appauvrissement des maîtres qui ne peuvent plus s'occuper correctement de ceux qui dépendent d'eux selon la tradition. Elle s'étonne de plus qu'on cherche des volontaires pour ces travaux, alors que les tributaires « trouvent le nécessaire aux foyers de leurs maîtres » et n'ont donc aucune raison de vouloir construire des « routes, des puits ou des barrages »⁷⁰. La conséquence du manque de volontaires est que les commandants de cercle continuent, dans une politique de travail forcé classique pour les colonies malgré l'interdiction faite par la convention de Genève en 1930, de demander des travailleurs aux chefs de campements, qui envoient donc des hommes qui, pour Odette du Puigauveau, fournissent le dixième du travail normal d'un terrassier européen, par manque de motivation principalement⁷¹.

Un peu plus tard, en parlant des mineurs et anciens esclaves de Taoudéni, elle dénonce la description misérabiliste qu'on fait de leur travail⁷², et raconte que pour eux, la misère, c'est de s'exiler vers les villes pour rejoindre un avenir meilleur que celui que l'économie européenne

⁶⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 56.

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*, p. 160 : « Il est assez plaisant de voir des gens qui arrivent d'un monde plié à la fabrication "à la chaîne", à un travail rigoureusement chronométré, à la production intensive du matériel de guerre, à des exigences pénibles, ou malfaisantes, ou simplement inutiles, s'apitoyer sur les mineurs de Taoudéni qui travaillent "aux pièces", à leurs heures, à leur mode, selon leurs forces, produisent pendant une période limitée ou prolongée à leur gré une substance indispensable à leur vie et à celle de leurs semblables et peuvent trouver quelque satisfaction professionnelle dans leur amour-propre d'artisans ».

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

– et en l’occurrence le Front Populaire – leur fait miroiter⁷³. Les plus entreprenants des mineurs prennent donc le chemin de fer et au bout

trouvèrent la ville, et même la Bidon-ville, les palabres politiques, l’alcool, l’usine, les “crises” diverses, et l’épilogue de leur aventure dans des situations de dockers, portefaix, mendiants ou boys d’Européens. Ils trouvèrent aussi les grands navires de l’exil. [...] En sorte qu’au Sahara comme ailleurs, dans les palmeraies, les champs de céréales et les campements de pasteurs, l’agriculture manque de bras et la galanterie en a trop.⁷⁴

Odette du Puigauveau fait donc ici une critique assez radicale de l’importation d’une économie à l’occidentale qui attire les anciens esclaves loin de leurs mines et de leurs villages, mais leur offre une vie de misère, voire l’exil hors de leur pays... Ce qui a pour conséquence l’abandon de l’agriculture saharienne et donc l’appauvrissement de ceux qui sont restés dans leur lieu d’origine. L’équilibre de la société paraît donc menacé par la politique du Front Populaire, qui provoquerait comme un appel d’air en direction des villes où les autochtones seraient appauvris. En d’autres termes, sans cette politique qui introduirait violemment le modèle économique occidental dans les colonies, tout irait mieux pour les colonisés... Les journalistes font souvent l’éloge des réflexions économiques d’Odette du Puigauveau, ce qui montre qu’elle n’est pas isolée dans ses prises de position⁷⁵.

C’est surtout lors de son troisième voyage qu’Odette du Puigauveau semble choquée par l’appauvrissement du pays. *La Piste* est le livre où la dénonciation des politiques coloniales est la plus forte, essentiellement par rapport à l’appauvrissement des colonisés. La voyageuse y met en valeur la rupture de la guerre : le chapitre « La Guerrière » raconte comment la Piste passe pendant cette période aux « *temps administratifs qui n’arrêteront plus leur perfectionnement* »⁷⁶, et présente une analyse poussée sur le fait qu’à « *la faveur de la guerre* » « *un prolétariat minable, passant brusquement de la civilisation pastorale de la Bible à celle des bulldozers, découvrit la notion de salaire monnayé et fit son apparition au Sahara occidental* »⁷⁷.

La déploration de la pauvreté prend place non seulement dans ce chapitre mais dans tout le récit, sous des formes diverses. *La Piste* est notamment le livre qui utilise le plus de chiffres

⁷³ *Ibid.*, p. 156.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 157.

⁷⁵ Voir par exemple : SAUVAGE, Marcel, article sur *Tagant, Paris-Dakar*, rubrique « Nos Amis les Livres », 18 août 1949, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 120.

⁷⁷ *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

et de références à l'histoire récente des politiques coloniales. Ainsi, dans un chapitre au ton ethnologique, « Les peuples de la Piste », elle explique à grands renforts de chiffres comment la Mauritanie est entrée « *de plain-pied dans la ronde infernale de la main d'œuvre, des salaires, des hausses, du dirigisme, du trafic clandestin et d'une vie chère* »⁷⁸. On sent derrière cette dénonciation une critique radicale du capitalisme héritée du communisme – Odette du Puigaudeau a été au PCF de 1944 à 1946⁷⁹. Odette du Puigaudeau dénonce notamment ce qu'elle appelle l'opération « *Libération-Main d'œuvre* »⁸⁰. Pour elle, la politique coloniale vise en effet à accélérer la « libération » des anciens esclaves, déjà libérés officiellement par l'occupation française mais restés au service de leurs anciens maîtres, pour les embaucher – plus ou moins de force – sur des chantiers d'infrastructures ou dans les villes où ils s'appauvriront « *sous le joug du prolétariat universel* »⁸¹. Seule la Piste fait exception, justement, en proposant un travail mal payé, certes, mais qui respecte la culture des nomades, permettant par exemple aux travailleurs de les rémunérer en nature, de pouvoir garder leur famille avec eux... La Piste, comme elle le répète souvent, c'est la brousse. Cependant, pour les anciens esclaves qui n'ont pas la chance d'avoir une place à la Piste (elle dit que « *la base d'Atar refuse tous les jours des candidats* »⁸²), vient le temps de la pauvreté... et pour leurs maîtres également, car le départ de 80000 « captifs » (c'est le chiffre donné par la voyageuse) signifie aussi leur ruine, et, par conséquent, leur départ à eux aussi. C'est donc un véritable cercle vicieux qu'Odette du Puigaudeau décrit pour faire comprendre les effets négatifs de la modernisation du pays.

L'autre grand leitmotiv d'Odette du Puigaudeau pour dénoncer l'appauvrissement des colonies est l'évocation de l'implantation des sociétés minières⁸³ en Mauritanie. Il figure en bonne place dans les combats qu'elle mène grâce à sa plume après son dernier voyage, en écrivant pour des journaux notamment. Pour Odette du Puigaudeau, l'exploitation des ressources minières de la Mauritanie est bien trop intensive et provoque une désorganisation complète de l'économie traditionnelle de la Mauritanie ; de plus, elle ne durera que vingt ans,

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ Elle le quitte en 1946 mais reste au Mouvement de la paix et au Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 210.

⁸¹ *Ibid.* On notera l'utilisation, récurrente dans *La Piste*, du terme « *prolétariat* ».

⁸² *Ibid.*, p. 212.

⁸³ Essentiellement la MICUMA (Mines de cuivres en Mauritanie) et la MIFERMA (Mines de fer en Mauritanie).

laissant ensuite « *l'économie naturelle du pays* » « *boulevers[ée] de fond en comble : « c'est le Progrès* », s'exclame-t-elle, désabusée⁸⁴.

Toute cette argumentation revêt une connotation anticapitaliste et anti-industrielle forte. La modernité, pour Odette du Puigauveau, est la cause de la misère des Maures. Comment, outre cet appauvrissement matériel, participe-t-elle selon la voyageuse à la destruction du mode de vie traditionnel et de la culture des colonisés ?

c. Modernité et disparition d'un monde

Odette du Puigauveau est une voyageuse au sens plein du terme, qui se passionne pour les populations rencontrées, essaie de s'intégrer à elles, et prend fait et cause pour la défense de leur culture. Si certaines positions d'Odette du Puigauveau, étudiées dans le chapitre précédent, pouvaient faire penser à une certaine imbrication avec l'idéologie coloniale, le souhait d'une assimilation totale des populations à la culture occidentale n'apparaît pas sous la plume de notre voyageuse. Au contraire, elle ironise souvent, avec humour, sur les tentatives désespérées de l'administration pour faire adopter aux autochtones certaines de leurs coutumes inadaptées à leurs besoins.

Ainsi, dans *Le Sel du Désert*, elle raconte que le Front Populaire a voulu imposer des tenues à la française aux facteurs, dont on trouvait qu'il était inadmissible qu'ils travaillent en boubou et *siroual* alors qu'ils étaient des fonctionnaires ; « *ça coûtait cher et ça tenait chaud, mais la dignité humaine vaut bien, de part et d'autre, quelques sacrifices* », écrit-elle avec ironie. Mais le plus grand problème, dit-elle, arrive aux heures de la prière, car les Maures ont l'habitude d'ôter leur *siroual* dessous leur boubou, le *siroual* étant impur... Avec un manteau court à l'européenne, sans boubou ou djellaba, impossible d'ôter son pantalon ! Odette du Puigauveau conclut, mi amusée, mi désespérée : « *Pendant ce temps-là, le plafond de la poste tombait par morceaux sur la tête des postiers* »⁸⁵.

Malgré quelques passages véritablement drôles sur ces tentatives d'assimilation, la voyageuse, attristée de la situation, voire totalement désabusée après la Seconde Guerre Mondiale, utilise la plupart du temps un ton plus critique qui reflète sa passion pour la culture

⁸⁴ *Ibid.*, pp. 302-304.

⁸⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 58.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

maure et son désespoir de la voir s'affaiblir sous les coups de boutoir de la modernité. Ces critiques sont vraiment très nombreuses chez Odette du Puigauveau, aussi avons-nous-été obligée d'en faire une sélection restreinte suivant plusieurs thèmes retraçant l'itinéraire de pensée de la voyageuse.

La première remarque que fait Odette du Puigauveau, dès avant la guerre, est que la civilisation européenne amène avec elle des besoins nouveaux, de faux besoins qui participent déjà à l'affaiblissement de la culture maure. Ainsi, dans le *Sel du Désert*, elle critique cet apport de besoins nouveaux qui viennent « tyranniser » la société, alors que traditionnellement « *les Maures n'imaginent rien que ce qu'ils ont coutume d'avoir* », c'est-à-dire des choses simples comme un vêtement de coton pour s'habiller et un ordinaire de riz, de mil, de dattes sèches et de thé⁸⁶ :

A ce sage équilibre entre les désirs, les dépenses et les recettes, les Européens, de la mer des Indes à l'Atlantique, s'efforcent généralement de remédier par l'acheminement progressif vers un standing de vie plus élevé, par l'introduction d'objets inutiles ou même nuisibles, par mille tentations harcelantes, par mille habitudes qui flattent d'abord et tyrannisent bien vite.⁸⁷

Odette du Puigauveau donne plusieurs exemples de ces tentations : remplacer le chaume ou le pisé qui tenaient au frais à toute saison par des toits de tôle sous lesquels on a trop chaud, faire boire du pernod et manger des conserves à la place du thé et du méchoui, remplacer les tam-tams par des phonographes... Selon elle, les populations noires des villes – les « nègres », dit-elle – s'accoutument à ces nouvelles exigences, et ne peuvent plus par exemple sortir tête nue comme dans leur jeunesse sous peine d'attraper des coups de soleil, car on les a habitués à porter des casques de liège⁸⁸...

Odette du Puigauveau fait de cette idée de la disparition de la culture maure la ligne directrice de *Tagant*, qui paraît après la guerre mais évoque une époque antérieure à celle-ci ; la culture saharienne y apparaît comme toute entière menacée. Le fait que *Tagant* soit publié après la guerre, c'est-à-dire après la prise de conscience d'Odette du Puigauveau quant à l'hypocrisie d'un Empire colonial qui prend soin de ses habitants pour en faire des soldats, est sans aucun doute la cause de cette insistance sur la menace planant sur la civilisation saharienne ; si cette menace n'était que latente en 1937 et 1938, la voyageuse a pris conscience

⁸⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 78.

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ *Ibid.*, p. 79.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

pendant la guerre qu'elle se concrétise de plus en plus vite⁸⁹. L'extrait qui nous paraît le plus significatif se situe dans le chapitre « Brousse », c'est-à-dire à un moment où les voyageuses vagabondent dans leur élément favori, cette brousse où elles disent toujours trouver l'essence de la civilisation maure – en particulier l'hospitalité.

Quel lieu plus propice à la méditation que cette brousse dont l'Occidental le plus matérialiste perçoit secrètement l'appel vers l'harmonie et une étrange paix, qu'il s'en défende et s'efforce de la briser, ou qu'il s'y abandonne ?

Mais le monde est en mouvement autour de ce désert immense et perméable. Basée sur les machines et l'argent, armée d'ambitions matérielles, de violence et d'orgueil, acharnée à détruire tout ce qui repose hors d'elle, une civilisation qui a fait fausse route, qui le sait et ne peut ralentir sa course désespérée, la presse de toutes parts. Lui, le désert, n'a d'autre défense que sa pauvreté. Combien de temps tiendra-t-il ?

Voici que l'univers musulman cède déjà autour de lui, que ses nomades, abusés par d'hypocrites promesses, sont happés par le souffle de l'abîme et échangent leurs valeurs authentiques dans des marchés de dupes. Combien de temps pourrons nous encore songer qu'il y a pourtant sur la terre des refuges où les hommes vivent heureux par leurs propres moyens, dans leur propre voie, sans que rien les force ?⁹⁰

Ce passage témoigne qu'à cette époque, pour Odette du Puigau, dans une perspective qui suit un certain nombre de lieux communs sur le Sahara, ce qu'il faut défendre, c'est le dépouillement de la brousse et des Maures, condition de leur liberté. La civilisation occidentale menace la simplicité d'une culture qui s'affadirait avec l'introduction de besoins nouveaux par les Européens ; « *valeurs authentiques* » s'opposent aux « *marchés de dupes* » des colonisateurs.

Deux remarques à ce stade s'imposent ; la première, c'est qu'Odette du Puigau, après la guerre, est elle-même victime – ou se pose en victime – d'un certain nombre de manœuvres dirigées contre elles, notamment au Musée de l'Homme. La possibilité que son dégoût pour la civilisation occidentale soit renforcé par ces événements de sa vie personnelle, et, par la même occasion, son souhait d'affirmer avec d'autant plus de force son attirance pour une civilisation qu'elle décrit comme diamétralement opposée, n'est pas à négliger. La seconde remarque est que, contrairement au *Sel du Désert* où Odette du Puigau évoquait la « mainmise » de la

⁸⁹ Un passage en particulier témoigne de ce retour sur expérience qu'Odette du Puigau fait après la rupture de la guerre : la voyageuse y raconte comment la civilisation européenne « *maladie terriblement contagieuse* » a changé les choses depuis son dernier voyage : « *Le Maure aime le jeu, le risque, l'aventure : la distance ni le temps n'existent pour lui. Il commerce en seigneur – en seigneur avisé qui sait où placer sa confiance et ses largesses. Du moins, était-ce ainsi dans les temps fabuleux d'avant-guerre, dans ces temps d'une si merveilleuse facilité que nous doutons de les avoir réellement vécus, avant que les hommes eussent réussi à détruire eux-mêmes leur propre bonheur* » (*Tagant...*, p. 61). Odette du Puigau fait donc bien une réelle relecture de son voyage à la lumière de ses convictions nouvelles nées pendant la guerre.

⁹⁰ PUIGAU, Odette du, *Tagant...*, p. 90.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

civilisation européenne uniquement dans les villes, ici – avec le recul de la guerre – le désert est menacé de façon imminente, puisque le monde musulman « *cède déjà autour de lui* ». *Tagant* est donc pour notre voyageuse le livre de la proclamation de l'urgence qu'il y a à défendre un univers attaqué.

La position d'Odette du Puigauveau devient également plus originale dans *Tagant*, puisque la voyageuse en vient à dénoncer des droits nouveaux réclamés par les autochtones avec plus de force après la guerre, en particulier le droit de vote. Odette du Puigauveau montre dans des pages acerbes l'instrumentalisation de ce droit de vote par les colonisateurs pour leur donner un prétexte valable pour exploiter les terres d'Afrique. Fait significatif, cette démonstration part, une fois de plus, de l'évocation de la guerre, pendant laquelle on a voulu apprendre aux Maures, à la place de leur « *guerre de forme saharienne* », « *la nouvelle guerre, la guerre civilisée, et comment on massacre scientifiquement des tribus entières, en série* »⁹¹. Immédiatement après cette analyse, Odette du Puigauveau passe au problème de l'imposition des Maures – le raccourci entre la guerre, qui mobilise les autochtones mêmes, et l'impôt, qui mobilise leurs biens, est révélateur :

Ils sont citoyens, après tout, ces pasteurs nomades ! Ça se paie, un bulletin de vote ! C'est même pour qu'ils puissent payer qu'il faut fixer ces nomades, supprimer le système du troc, faire circuler les billets de banque et dresser des militaires.

Tant pis si l'homme est moins heureux ; le bonheur de l'homme n'a rien à voir là-dedans. Tant pis s'il s'en trouve dégradé dans son âme et dans son corps. Lorsqu'on l'aura sédentarisé on lui enseignera le scoutisme, le camping et les sports ! [...]

Oui, ça se paie cher, un bulletin de vote ! C'est la première dent d'un engrenage pitoyable et sans fin.⁹²

Pour Odette du Puigauveau, tout est lié : la guerre, les impôts et ce qui en résulte – l'effort pour sédentariser les nomades, faire entrer les colonies dans une économie monétarisée – et même le droit de vote, cadeau illusoire fait à l'Afrique, compris comme un droit sans conséquence réelle sur la politique du pays et, qui plus est, pris comme prétexte par les autorités pour demander encore plus aux nomades. La politique de modernisation des sociétés colonisées faite par la République est donc selon Odette du Puigauveau une erreur totale.

Dans *La Piste*, Odette du Puigauveau continue sur sa lancée. Dès la préface, elle définit le « *Progrès* » comme une menace pour la civilisation maure :

⁹¹ *Ibid.*, p. 166.

⁹² *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Le progrès occidental y apporte ce qu'il peut donner : un bien-être matériel limité, trop d'argent pour quelques-uns, une pauvreté et un labeur accrus pour beaucoup d'autres, et la suggestion tyrannique de besoins nouveaux. Au Sahara, il se heurte à une forme d'existence qui lui est diamétralement opposée, aux concepts spiritualistes, au mépris du travail manuel, au bonheur rude et simplifié des nomades, à une humanité parfaitement accordée avec la nature où elle se meut. On peut, ici mieux qu'ailleurs, prendre la mesure de ce progrès, en peser la valeur, en observer les démarches, les moyens et les buts véritables, le regarder agir comme une goutte d'acide qui ronge longuement l'équilibre et la paix de ce monde archaïque, et dont personne, jamais, ne pourra plus limiter la morsure.⁹³

Le ton est donc donné : le progrès est un « *acide* » qui a déjà des conséquences irréversibles sur la « *forme d'existence* » des nomades. Il est significatif que la civilisation nomade soit définie par ses « *concepts spiritualistes* », et non par des caractéristiques matérielles : la posture d'Odette du Puigauveau a véritablement changé depuis ses premiers voyages pour aboutir à une approche moins matérielle et plus psychologique de la culture maure. C'est cette évolution qui est responsable, selon nous, de la nouvelle ampleur prise par le combat anticolonialiste d'Odette du Puigauveau après la Seconde Guerre Mondiale. En effet, l'expérience du voyage tel que le pratique Odette du Puigauveau, c'est-à-dire une recherche de l'Autre autant que d'elle-même, dans une démarche quasi mystique, même si des objectifs scientifiques sont aussi présents, la conduisait logiquement à porter une attention plus grande à la « spiritualité » de la culture nomade, et notamment à des thèmes comme la religion, l'hospitalité.... Sentir ces dimensions de la civilisation africaine menacées par l'industrialisation et la modernisation du pays ne pouvaient donc que la pousser à renforcer ses positions anticolonialistes et à se poser en défenseur de cette culture.

La Piste voit le retournement complet de certaines positions d'Odette du Puigauveau quant à la « supériorité » de la culture occidentale. Nous avons vu dans le chapitre précédent comment la voyageuse s'inscrivait dans une approche paternaliste visant à amener les colonisés – tout en conservant leurs « différences » – vers le progrès, notamment celui de l'éducation. Or, dans *La Piste*, quelques passages témoignent du changement radical d'Odette du Puigauveau sur ce point. Ainsi, à propos de la politique coloniale, elle écrit :

Un autre dilemme se pose : les instruire pour obtenir un travail plus efficace ou les laisser ignorants pour qu'ils ne réclament rien ? Les Maures sont intelligents et instruits dans le cadre de leur monde à eux. Mais les ignorants, ce sont les gens qui ne savent pas exactement les mêmes choses que nous.⁹⁴

⁹³ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 5.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 305.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Dans ce passage, la voyageuse en arrive donc à mettre en cause l'idée de « civilisation » occidentale. On est donc passé d'une démarche « paternaliste » à une démarche moderne remettant en cause les fondements mêmes de la politique colonisatrice de la France – du moins celle redéfinie depuis 1945 dans le cadre de l'Union française.

On citera, pour montrer comment les nouvelles positions de notre voyageuse sont comprises et reçues, deux chroniques de *Tagant* et de la *Piste* : pour commencer, quelques phrases tirées d'une critique – d'ailleurs globalement positive – de *Tagant*, dans la revue *Lettres Françaises* :

Dommage que l'auteur, analysant les malheurs et les injustices qu'apporte avec lui le colonialisme, confonde celui-ci avec la civilisation elle-même. Il est trop facile d'écrire : le bulletin de vote se paie par l'exploitation et par la guerre. En vérité, c'est le colonialisme qui porte en lui l'exploitation et la guerre, lui seul. Et le bulletin de vote aidera les hommes à se débarrasser du colonialisme, à devenir des hommes libres. Oui, c'est bien là le point faible de ce livre par ailleurs très riche et très dense : c'est qu'il est complètement fermé du côté de l'avenir.⁹⁵

L'auteur de l'article a très bien saisi le fond de la pensée d'Odette du Puigaudeau, mais force est de constater que les temps ne sont pas mûrs, en tout cas chez certains, pour l'accepter ; l'Occident est encore vu comme devant apporter la liberté, par le bulletin de vote – et implicitement la culture occidentale – aux peuples colonisés. Tout juste certains journalistes ont-ils pu, comme on l'a déjà dit, admirer la leçon donnée par Odette du Puigaudeau sur la destruction matérielle due à la colonisation. La dimension « spirituelle » ou culturelle de cette destruction, en 1949, n'est pas encore acceptée par les compatriotes de notre voyageuse. Mais, avec *La Piste*, en 1954, on est passé à un autre stade de réflexion sur les colonies. Un journaliste décrit le jugement « mesuré » porté par Odette du Puigaudeau sur le « progrès occidental imposé à l'Islam » : « spirituellement, le bilan est moins positif : notre civilisation meurtrit une forme d'existence qui lui est diamétralement opposée, simple, lente, harmonisée avec la nature... »⁹⁶. Ici, le combat d'Odette du Puigaudeau pour la culture maure est donc compris, et, dans une certaine mesure, partagé. Laissons la journaliste belge Jeanne Cappe, chroniquant *La Piste*, conclure cette partie avec la notion « d'âme » de la Mauritanie qui, selon nous, correspond tout à fait aux positions de la voyageuse au début des années 1950 : Odette du Puigaudeau,

⁹⁵ Article sur *Tagant*, *Lettres Françaises*, 18 août 1949, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁹⁶ Article sur *La Piste*, *La Vie intellectuelle*, avril 1954, *ibid.*

selon elle, « *a pu mieux que quiconque se rendre compte que faire [de la Mauritanie] une terre de servitude, c'était tuer une âme* »⁹⁷.

2. Iconographie et anticolonialisme

Quel est le lien entre les photographies d'Odette du Puigau, notamment lors de son dernier voyage, et ses critiques de la colonisation ? Les études *Images d'Empire*⁹⁸, sur les photographies officielles de l'Afrique française et *L'Autre et nous*⁹⁹, sur les représentations de l'Autre et notamment de l'Autre colonisé, ont été à l'origine de notre réflexion. Leur idée centrale est qu'après 1945, la photographie officielle se concentre sur l'action des techniciens et des spécialistes en faveur de l'industrialisation et de la modernisation des colonies, notamment dans les domaines de la santé et de l'éducation. Les participants au colloque *L'Autre et Nous* montrent qu'une des caractéristiques de ces photographies est notamment l'absence d'hommes, et que parallèlement à cette iconographie sur la modernisation, comme – au choix – un repoussoir ou un retour inconscient aux idées primitivistes, un autre type de photographies continue à évoquer l'Afrique éternelle, celle de la civilisation nomade et pastorale, pleine de charme – ou de désuétude archaïque. Cela valoriserait l'idée d'une « *distance infranchissable, voire d'une opposition, entre l'univers de la "mission civilisatrice" et le monde de "l'indigène"* »¹⁰⁰, qui devrait être nivelé en fonction du modèle européen.

Odette du Puigau se retrouve-t-elle dans cette dynamique ? Il nous semble évident que non, dans la mesure où notre voyageuse suit après la Seconde Guerre Mondiale des positions tout à fait opposées aux idées que ces photographies officielles cherchent à défendre. Mais, *a contrario*, ses photographies s'inscrivent-elles donc dans une perspective contraire à celle de l'iconographie officielle ?

Il semble difficile d'affirmer, sans risque de surinterprétation, qu'Odette du Puigau aurait une volonté affirmée de combattre la colonisation par ses photographies. En revanche, on peut noter qu'Odette du Puigau ne photographie jamais les « images de la modernité » individuellement, sans les hommes qui la créent. Les représentations, très nombreuses, de la

⁹⁷ CAPPE, Jeanne « *Une femme dans le désert* », *La Nation Belge*, 29 août 1954, *ibid.*

⁹⁸ BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et DELABARRE, Francis, *Images d'Empire...*

⁹⁹ *L'Autre et Nous...*

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 240.

Piste et de ses camions, sont toujours des photographies des « hommes de la Piste » avant d'être des photographies des infrastructures.

De plus, cette fois, les prénoms des Maures pris en photos sont – presque – toujours présents dans les légendes des photographies, alors qu'auparavant, comme nous l'avons dit, c'étaient les noms des « ethnies » auxquelles ils appartenaient qui s'y substituaient. Quand le prénom n'est pas donné, c'est parce qu'Odette du Puigaudeau est intéressée par le métier exercé qui est lui cité dans la légende – manœuvre à la Piste, jardinier, tisseuse, boulanger... – mais non pas parce qu'elle réduit, comme avant, le sujet de la photographie à son origine ethnique. La relation qu'elle entretient avec les Maures a donc complètement changé de nature, parallèlement au développement de ses positions anticolonialistes : on est passé d'une observation extérieure à une intégration de la voyageuse dans les réseaux maures (connaissance du prénom) et à une attention ethnologique plus profonde (connaissance des métiers).

Il est vrai qu'Odette du Puigaudeau semble prendre quelques photographies se plaçant dans la perspective de ses déplorations sur la modernité destructrice, comme la photographie montrant un nuage de mazout s'échappant du camion¹⁰¹. La modernité laide s'invite alors en plein désert, et nul doute qu'Odette du Puigaudeau, en prenant ces photographies, ressent une certaine désillusion devant ce qu'elle considère comme une attaque de la civilisation occidentale sur la pureté de la culture nomade. Les nombreuses photographies où Odette du Puigaudeau immortalise des Maures en habits européens désormais¹⁰² peuvent aussi rentrer dans ce cadre, si on les oppose aux photographies de l'Afrique éternelle où des femmes en costume traditionnel posent pour Odette du Puigaudeau, visiblement fascinée, comme le montre le soin apporté au cadrage sur la photographie 56 par exemple¹⁰³. L'opposition étudiée dans *L'Autre et Nous* entre modernité et « archaïsme » est ici renversée : chez Odette du Puigaudeau, c'est la première qui est à rejeter tandis que le second est à préserver. La série sur les Imraguens¹⁰⁴ en témoigne d'ailleurs : elle est très semblable à ses photographies sur ces mêmes Imraguens lors de son premier voyage. Pourquoi Odette du Puigaudeau a-t-elle « gâché » de la pellicule pour prendre ces mêmes photographies ? Probablement parce que ces scènes ont fait remonter des souvenirs anciens en elles et l'ont touchée par une permanence qu'elle ne pensait plus retrouver dans cette Mauritanie modernisée.

¹⁰¹ Iconographie, figure 54.

¹⁰² Iconographie, figure 55.

¹⁰³ Iconographie, figure 56.

¹⁰⁴ Iconographie, figure 57.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Les photographies d'Odette du Puigauveau prises lors de ce dernier voyage peuvent donc, dans une certaine mesure, être comprises comme un résultat de ses nouvelles positions sur la colonisation. Cependant, on prendrait le risque de les sur-interpréter en faisant de cette dimension anticolonialiste un fondement constant d'une iconographie qui reste complexe à appréhender, au même titre d'ailleurs que les positions d'Odette du Puigauveau.

3. Une défense des colonisés parfois ambiguë

Si Odette du Puigauveau livre après la guerre de plus en plus d'analyses à tonalité anticolonialistes, ses positions restent à un niveau d'intensité et de développement très en-deçà des thèses développées dans ces années-là, par exemple à l'ONU ou au Musée de l'Homme, ou dans les mouvements indépendantistes dans les colonies. Même si la voyageuse critique la colonisation pour la modernité dangereuse qu'elle apporte, même si elle développe des relations nouvelles avec les Maures et dénonce les violences exercées par les colonisateurs, des idées surprenantes demeurent sous sa plume, témoignant de sa fascination persistante pour l'aventure coloniale. Inconsciemment ou consciemment, certains thèmes de l'idéologie impérialiste survivent chez Odette du Puigauveau.

La première constante qui ne se dément pas chez Odette du Puigauveau malgré ses prises de position pour la défense de la culture maure, c'est la croyance en l'existence des « races ». Elle n'est plus exhibée comme auparavant dans ses articles ou ses livres – signe des temps ? – mais apparaît clairement dans les carnets de son troisième voyage. Aucune « race » n'est supérieure à une autre, mais il ne fait aucun doute pour elle que la « différence » entre ces races existe et implique des caractéristiques psychologiques déterminées. C'est toujours sur le « contraste » entre les populations blanches et populations noires qu'Odette du Puigauveau est la plus claire. Ainsi, visitant le Cours normal de Boutilimit, dirigé par un nommé Hervé, elle écrit à propos de cet homme qu'elle n'apprécie visiblement pas :

On sent chez ces gens assez vulgaires, fils de paysans bretons, d'esprit primaire, terre à terre, cette espèce de répulsion et d'obscur jalousie contre cette race maure, affinée, courtoise, parée des grâces des origines arabes et de l'éducation musulmane. [...] On préfère les Noirs dont le penchant à l'imitation simiesque est flatteur, tandis que le Maure reste fièrement lui-même.¹⁰⁵

Deux postulats sont ici à l'œuvre : celui des qualités immenses de la « race » maure, et celui du penchant à une imitation « *simiesque* », ridicule, de la « race » occidentale par la

¹⁰⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (22 avril 1950, Boutilimit).

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

« race » noire. L'imprégnation d'Odette du Puigauveau par une certaine idéologie coloniale flirtant avec le racisme est très forte et ne disparaît pas quand la voyageuse commence à combattre l'impérialisme occidental.

L'autre facette de l'idéologie coloniale sur laquelle Odette du Puigauveau fait toujours des retours en arrière significatifs, c'est celle du « paternalisme ». Certes, certains passages étudiés précédemment semblaient montrer qu'elle avait renoncé à une telle vision du colonialisme, puisque la modernité lui apparaissait comme dangereuse pour la Mauritanie. Pourtant, à de nombreuses reprises, que ce soit dans *La Piste* ou dans d'autres articles tardifs, la voyageuse maintient que la civilisation occidentale a beaucoup à apporter au continent africain, que ce soit sur le plan matériel ou le plan culturel, tant que cet apport est « bien » orienté. Son idée est que l'œuvre des « fondateurs » (Coppolani, Lyautey, Gouraud et leurs disciples...) a été dévoyée par des hommes sans scrupules, peu soucieux du « bien » de leurs administrés, mais que « l'esprit » de ces fondateurs survit, par exemple dans la Piste. Elle écrit ainsi dans la préface de la *Piste* :

Car ils [les fondateurs] savaient tous, comme Lyautey, «qu'on ne fait rien de bien sans une parcelle d'amour», et que, pour être viable, un empire doit avoir ses bases dans les cœurs.

C'était le temps des fondateurs. Ensuite, observe Ibn Khaldoun, les continuateurs maintiennent en imitant ceux dont ils ont reçu les leçons. Quand la force de ces leçons s'est affaiblie, commence la troisième période ou «génération», celle des jouisseurs qui exploitent, profitent et s'amollissent dans «la vie sédentaire et le luxe, gracieux prodromes du néant», jusqu'à l'écroulement de l'empire.¹⁰⁶

Ce sont donc les conséquences de l'oubli des « leçons » des pères fondateurs pour la mise en valeur du pays qu'Odette du Puigauveau dénonce, et non pas la colonisation pour elle-même. En opposition à cet oubli, la Piste est le symbole de la beauté, malgré tout, de l'œuvre coloniale : concluant la préface, la voyageuse écrit :

Il y a un «esprit de la Piste», comme autrefois un «esprit de la Ligne», qui poussait chacun à donner sa vie pour le salut d'un camarade, d'un passager, ou du courrier, un esprit d'équipage, une mystique. Et c'est chose belle, grave et émouvante de voir qu'en dépit de tout, l'œuvre française, par cet esprit, continue dans ce qu'elle a de plus désintéressé, de plus courageux et de plus pur.¹⁰⁷

Les chroniqueurs de *La Piste* l'ont d'ailleurs bien compris : beaucoup évoquent le fait que le livre d'Odette du Puigauveau permet de remonter à la source « pure » de l'idée de la colonisation – aimer les autochtones et se « dévouer » pour eux. Ainsi, l'un d'eux écrit :

¹⁰⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 15.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 10.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Il faut remarquer que nos aînés pourront, par ce livre, s'enchanter et s'enrichir de toutes les couleurs, de toutes les beautés d'un reportage fait de souvenirs fervents, qu'ils y apprendront à regarder les autres peuples, sans préjugés, parce qu'ils auront su que, pour les connaître, il fallait commencer par les aimer.¹⁰⁸

La dimension anticolonialiste de *La Piste* ne ressort donc absolument pas de cette critique ; au contraire, Odette du Puigauveau semble pouvoir contribuer à combattre les préjugés raciaux, mais dans le but d'augmenter « *l'entente avec les Africains* »¹⁰⁹ dans le processus de la colonisation, non pas dans celui de plaider pour les indépendances.

Les carnets du dernier voyage d'Odette du Puigauveau regorgent également d'analyses à relents paternalistes. Ainsi, parlant littérature avec de jeunes maures très cultivés, elle écrit :

Tant pis si l'on me reproche de préférer les Maures. Je les aime davantage à ce dernier séjour. [...] Ils sont plus accessibles, plus apprivoisés et beaucoup parlent très bien français. Il y a davantage de points de contact. Ils ont fait la moitié de la route vers nous.

C'est assez surprenant que ce soit juste le moment que les Français choisissent pour s'éloigner d'eux et, ne les connaissant plus, pour les méjuger.¹¹⁰

L'amitié entretenue avec les Maures doit donc permettre de se rapprocher d'eux alors qu'eux se sont déjà rapprochés des Français... et implicitement de collaborer avec eux pour continuer à faire « progresser » leur pays, mais dans le bon sens et non dans celui d'une modernisation sauvage qui leur ferait perdre leur identité. Quelques jours plus tard, Odette du Puigauveau rencontre d'autres jeunes Maures avec qui elle parle de Vigny, Hugo, Lamartine, et qui selon elle se passionnent pour leurs études (au Cours normal à Boutilimit, c'est-à-dire dans une école française), « *veulent, à côté de leur évolution moderne, conserver leurs coutumes, leur religion, leur costume* », et souhaitent aider leurs compatriotes à sortir de leur « ignorance » et donc de « s'émanciper » en devenant professeurs dans les écoles françaises de la brousse¹¹¹. Mais pour cela, les Maures auraient obligatoirement besoin de l'aide des Français, ne serait-ce que pour former des instituteurs maures. Il ne s'agirait pas d'enseigner uniquement la culture française aux Maures – c'est ce contre quoi lutte Odette du Puigauveau – mais de leur apporter et l'histoire de leur propre peuple, et la culture occidentale dans ce qu'elle a de meilleur (Vigny, Hugo, disent les étudiants...). Toute l'admiration d'Odette du Puigauveau va d'ailleurs aux Français dirigeant des écoles qui « respectent » la culture maure, comme à Nouakchott Mme Ruffier qui plaide pour un programme « *conçu pour de jeunes*

¹⁰⁸ Brève sur *La Piste, Littérature de jeunesse* (Bruxelles), non daté, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁰⁹ *Ibid.*

¹¹⁰ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (22 avril 1950, Boutilimit).

¹¹¹ *Ibid.* (29 avril 1950, Boutilimit).

africains »¹¹². On peut comprendre ainsi les photographies de l'école citées dans notre deuxième chapitre, où la maîtresse se tient dans la lumière devant ses écoliers heureux (51, 52) : les Français doivent aider les Maures à accéder à la lumière de l'instruction et surtout à leur propre culture. Il ne s'agirait pas ici d'assimilation mais de collaboration.

Odette du Puigaudeau paraît donc opérer des revirements significatifs dans sa critique du colonialisme ; mais, selon nous, plus que des revirements, ces positions ressemblant fort au « paternalisme » colonial de ses premiers voyages sont en fait l'aboutissement de sa pensée anti-impérialiste. La voyageuse veut que les deux mondes collaborent – avec une préséance donnée de fait à la civilisation occidentale – en vue d'un « progrès » bien orienté qui respecte la culture des Maures qu'elle dit vouloir défendre sans réserve.

Si extraordinaire que cela puisse paraître à nos yeux éclairés par l'histoire des indépendances, Odette du Puigaudeau, en voulant défendre la culture des Maures menacée par le Progrès, ne conteste donc jamais la colonisation dans son principe, mais critique la peur et l'indifférence qu'ont les Européens pour les colonisés, et sans lesquelles la colonisation pourrait retrouver ce qu'elle croit être son idée originelle : travailler main dans la main avec les colonisés pour leur apporter une prospérité matérielle et culturelle qui respecterait leur mode de vie et leur civilisation au sens large du terme.

C. Un raisonnement poussé à l'extrême

Malgré toutes les contradictions que nous avons pu noter dans le discours d'Odette du Puigaudeau sur le colonialisme, notre voyageuse n'en reste pas moins déterminée, à la suite de son troisième voyage en Mauritanie, à se battre contre l'impérialisme occidental, ou tout du moins contre sa forme dévoyée. A partir de son retour, elle prend donc différents moyens pour concrétiser ce combat, à commencer par sa plume. Elle élargit également le champ de ses préoccupations quant au colonialisme ; son combat contre les essais atomiques au Sahara paraît être l'apogée de sa lutte politique entre 1951 et 1961. Enfin, elle finit par prendre une position étonnante pour le rattachement du Maroc à la Mauritanie.

¹¹² *Ibid.* (15 avril 1951, Nouakchott).

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

1. Des combats variés mais convergents

Parallèlement à son travail sur *La Piste* puis sur sa thèse d'ethnographie dirigée par Théodore Monod, Odette du Puigaudeau continue de tenter de faire entendre sa voix dans le débat anticolonialiste qui prend de l'ampleur en France suite à la guerre d'Indochine, aux déclarations de l'ONU... La voyageuse cherche à faire valoir sa qualité de spécialiste de la Mauritanie pour donner une légitimité à sa parole dans l'espace public. Deux grandes causes l'occupent dans ces années, en dehors du combat contre les essais atomiques que nous étudierons à part : le combat contre la disparition de la culture maure, dans la continuité des années précédentes, et celui contre la division de l'AOF en départements dans le cadre de l'Union Française. Si elle fait entendre sa voix essentiellement via la presse, généraliste ou spécialisée, elle utilise également d'autres moyens, notamment dans le cadre de ses relations avec Théodore Monod.

a. Dans la continuité de La Piste : le combat contre la disparition de la culture mauritanienne et pour une éducation « bien » orientée des Maures

Les articles se situant dans cette perspective forment un corpus très conséquent entre 1951 et le début des années 1960 ; on en citera seulement quelques-uns, essentiels pour comprendre le développement de la pensée d'Odette du Puigaudeau dans la continuité de *La Piste*.

Comme auparavant, la voyageuse continue à utiliser les observations tirées de ses voyages sur l'industrialisation non contrôlée du pays – qui entraîne une modernisation inadaptée à la civilisation maure – et les déviances d'un colonialisme ne respectant pas la culture nomade, pour dénoncer la disparition de tout un monde, dans des articles qui prennent de plus en plus une tournure politique à son retour de Mauritanie. La collaboration avec l'UNESCO mise en place lors de son troisième voyage se révèle fructueuse dans ces années-là : l'organisme lui commande de nombreux articles concernant principalement le problème de l'instruction en Mauritanie. Pour Odette du Puigaudeau, c'est le prétexte à une dénonciation structurée de la politique d'assimilation culturelle menée selon elle en Afrique.

En 1950, Odette du Puigaudeau signe un contrat avec l'UNESCO (et plus précisément avec le Département des Communications de Masse) pour lui fournir un article sur les écoles

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

de Mauritanie¹¹³. Odette du Puigauveau est payée 60000 francs pour ce travail, ce qui contribue au financement de son voyage. Après ce premier contrat, elle en signe un autre pour un article sur l'évolution des anciens esclaves maures. Son correspondant, Lars J. Lind, de la Division de la Presse, est tout à fait favorable à cette idée venant d'Odette du Puigauveau : cet article « *cadrerait parfaitement avec l'esprit des autres articles que nous diffusons aux fins de faire connaître la Déclaration universelle des Droits de l'Homme des Nations Unies* »¹¹⁴. Avec ces articles, la voyageuse se place dans l'optique qui est celle de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme, c'est-à-dire une visée clairement anticolonialiste, même si les thèmes de ces articles ne semblent pas polémiques au premier abord. Rien d'étonnant donc à ce qu'elle ait été reçue plutôt fraîchement par les autorités administratives.

Odette du Puigauveau travaille régulièrement pour l'UNESCO tout au long des années 1950, avec des articles toujours relatifs à la culture maure et à sa mise en danger par l'impérialisme occidental. La collaboration la plus fructueuse pour notre voyageuse est tardive ; elle concerne deux articles, un sur des journées médico-sociales organisées par PROHUZA¹¹⁵ à la Maison de l'Unesco début 1959, auxquelles elle a assisté, et un sur une communauté agricole « idéale » de Mauritanie, à Boumdeït, en août 1960, à la suite de son dernier voyage.

L'article sur les journées médico-sociales organisées par PROHUZA et l'UNESCO paraît dans *La Tribune des Nations* et dans *Esprit*, un peu remanié. Odette du Puigauveau y reprend ses thèmes privilégiés pour la dénonciation du colonialisme, à savoir l'industrialisation du Sahara et l'hostilité de la puissance colonisatrice pour la culture des colonisés. Mais, cette fois-ci, elle dénonce la position qui était la sienne auparavant, c'est-à-dire celle de défendre un « bon » colonialisme dévoué à la cause des autochtones. Cependant, elle admire le travail des scientifiques de PROHUZA qui essaient de limiter les dégâts du « Progrès » introduit au Sahara :

Parce que je connaissais [les nomades] non par des tests scientifiques mais par l'expérience de la vie quotidienne, je pouvais apprécier les dimensions de l'œuvre monumentale que des savants accomplissaient pour eux, pour tenter d'humaniser la tragédie humaine du Sahara

¹¹³ Contrat signé entre Odette du Puigauveau et l'UNESCO représenté par Douglas M. Schneider, 17 décembre 1950, in *Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹⁴ Lettre de Lars J. Lind à Odette du Puigauveau, 12 septembre 1950, *ibid.*

¹¹⁵ Centre d'études et d'information des problèmes humains dans les zones d'arides, filiale du B.I.A. (Bureau d'Investissement en Afrique).

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

moderne. La tragédie, c'est de faire sauter trois millions de pasteurs nomades des temps bibliques, où ils vivaient heureux, à la fine pointe du Progrès, où ils le seront beaucoup moins.¹¹⁶

Il faut se rappeler que l'UNESCO en général et PROHUZA en particulier travaillent à cette époque dans des perspectives anticolonialistes. Les scientifiques dont Odette du Puigauveau fait l'éloge sont donc des militants de la cause dans laquelle elle-même s'est engagée, avec plus ou moins de constance, depuis son troisième voyage. Dans l'article correspondant dans *Esprit*¹¹⁷, Odette du Puigauveau fait en outre l'éloge de Francis Borrey¹¹⁸, directeur de PROHUZA, qui aime et connaît les Sahariens selon elle. C'est Francis Borrey qui lui confiera sa dernière mission en 1960. Les convictions anticolonialistes d'Odette du Puigauveau sont donc bien établies et elle fréquente tout un milieu militant lié à l'UNESCO.

Le deuxième article reflétant sa collaboration avec l'UNESCO, publié originellement dans *Informations UNESCO*¹¹⁹, un bulletin mensuel destiné à la presse et à la radio et dont les articles peuvent être reproduits avec la mention UNESCO, est traduit en plusieurs langues et publié dans un certain nombre de journaux : *Diario de Occidente*¹²⁰ (Espagne), *Friheten*¹²¹ (Suède) où il est reproduit quatre fois de suite, *Leyton Express and Independant*¹²² (Angleterre), *Esprit*¹²³... Il montre le chemin parcouru par Odette du Puigauveau depuis 1950. La Mauritanie va obtenir son indépendance quelques temps plus tard, le 28 novembre 1960. La voyageuse décrit une communauté agricole maure dirigée près de Tidjikja par le cheikh de la confrérie *qadiryya*, qu'elle aurait aimée visiter lors de son dernier voyage, sans succès, mais dont elle obtient la description par deux collaborateurs de l'IFAN, M. et Mme Bracher¹²⁴. Odette du

¹¹⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, article non daté [avril ou mai 1959], *La Tribune des Nations*, in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigauveau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, article non daté [août 1959] intitulé « *Un désert et des hommes* », *Esprit*, *ibid.*

¹¹⁸ Francis Borrey (1904-1976), chirurgien dans le corps de santé colonial puis conseiller de l'Union Française entre 1947 et 1953.

¹¹⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Une communauté agricole en Mauritanie : Boumdeït* », *Informations UNESCO*, 5 août 1960, in *Articles de divers auteurs*, SG MS-5493, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹²⁰ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Bumdeit, Comunidad Agricola de Mauritania* », 2 septembre 1960, *Diario de Occidente*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹²¹ PUIGAUVEAU, Odette du, articles des 5 novembre 1960 (le titre a disparu), 11 novembre 1960 (« *Bumdeit i Mauritania* »), 2 décembre 1960 (« *Brev fra Boumdeit i Mauritania* ») et 6 décembre 1960 (le titre a disparu), *Friheten*, *ibid.*

¹²² PUIGAUVEAU, Odette du, « *Spectacular achievement by a Sahara holy man* », 24 août 1960, *Leyton Express and Independant* (Leytostone, Essex), in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹²³ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Boumdeït surgie des sables* », 28 janvier 1961, *Esprit*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹²⁴ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, p. 345. Georges Bracher, suisse, a longtemps travaillé au Sénégal dans la réalisation de films ethnographiques.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Puigauveau s'éloigne ici du terrain de la dénonciation directe du colonialisme sans néanmoins le quitter tout à fait. A travers la description de cette communauté idéale, prospère au niveau économique et au niveau culturel et spirituel¹²⁵, c'est une harmonie utopique qu'elle appelle de ses vœux. A Boumdeït, par le partage des biens, le travail, les « bonnes mœurs », le monde idéal – et primitif – perdu à cause de la colonisation est retrouvé. Et cette fois-ci, ce n'est pas un capitaine français comme à Bou Izakarn autrefois, qui a permis ce miracle, mais un cheikh, un chef de confrérie musulmane. Le changement est total : les « colonisés » n'ont plus besoin de la France, n'en ont jamais eu besoin pour trouver l'équilibre de vie adaptée à leur civilisation. Les restes du « paternalisme » d'Odette du Puigauveau ont donc complètement disparu entre 1950 et 1960.

D'autres journaux engagés ne passant pas forcément par le biais de l'UNESCO mettent en avant les chevaux de bataille d'Odette du Puigauveau – éducation, respect de la culture propre des peuples, opposition au « Progrès » destructeur : *La Tribune des Nations*, *Esprit*, *Témoignage Chrétien*, *Droit et liberté*, et *Ishtar (Revue internationale trimestrielle pour une compréhension meilleure entre l'Orient et l'Occident)*. Les journaux à plus gros tirage accueilleront uniquement ses articles sur la bombe atomique – ou les rejeteront – mais Odette du Puigauveau ne semble pas leur envoyer ce genre d'articles concernant plus l'aspect « immatériel » du Sahara.

Les articles qu'Odette du Puigauveau rédige pour la revue *Ishtar*, fondée en 1958 par un Irakien très cultivé, Jamil Hamoudi, écrivain, peintre et sculpteur¹²⁶, montrent ce qu'est l'écriture politique d'Odette du Puigauveau dans des journaux autres que ceux destinés au public français. L'originalité de ces articles est qu'ils utilisent des constats ethnologiques ou plutôt ethnographiques, tirés du travail de thèse en cours de la voyageuse, pour arriver à des conclusions sur la relation entre culture maure et culture occidentale. Ainsi, dans le premier numéro d'*Ishtar*, Odette du Puigauveau rédige un article de deux pages intitulé « *Traditions orientales de l'ouest saharien* »¹²⁷. Elle étudie les influences orientales perceptibles dans

¹²⁵ Elle écrit ainsi : « *Le ciment qui unit les éléments disparates de la communauté est une idéologie : la sanctification par le travail et la pureté des mœurs* ». PUIGAUVEAU, Odette du, « *Boumdeït surgie des sables* », 28 janvier 1961, *Esprit*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹²⁶ Jamil Hamoudi (1924-) est une figure importante de l'art contemporain irakien.

¹²⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Traditions orientales de l'ouest saharien* », 1^{er} trimestre 1958, *Ishtar*, in *Dossier d'articles divers et tirés-à-part consacrés aux Maures et à la Mauritanie par Odette du Puigauveau*, SG MS-5532 A, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

l'artisanat maure pour montrer que les Sahariens ont leurs véritables origines au Maghreb, en Égypte, et au Moyen-Orient... et donc sous-entendre en pointillés que la culture occidentale n'a rien à faire dans ce monde tout autre¹²⁸.

À partir de ces années-là, Odette du Puigaudeau utilise en outre les orthographe non francisées des mots arabes (la « *Mekke* »¹²⁹). Ce trait caractéristique de sa thèse entre à la fois dans le cadre de sa découverte plus profonde de l'ethnologie et dans sa défense de la culture maure. Dans ce genre d'articles, Odette du Puigaudeau montre donc qu'elle sait sortir d'une vision européano-centrée du monde et qu'elle considère désormais les colonisés pour eux-mêmes, pour leur culture propre, imprégnée de celle des mondes orientaux, si différente de la culture occidentale que celle-ci ne peut l'influencer sans danger. Le fait même qu'elle écrive dans cette revue *Ishtar*, qui a pour but une « *compréhension meilleure entre l'Orient et l'Occident* », montre qu'elle est passé à une autre dimension de son combat : être l'interprète, le lien, le pont entre deux mondes distincts et – presque – indépendants l'un de l'autre, en tout cas au niveau de la culture.

Après l'indépendance de la Mauritanie, Odette du Puigaudeau, bien que brouillée avec les dirigeants du pays, on y reviendra, continue à écrire depuis le Maroc pour défendre la culture maure. La volonté prophétique, quasi messianique du personnage apparaît alors en plein jour. Alors même que l'administration marocaine l'a fait venir pour plaider le rattachement de la Mauritanie au Maroc, elle se pose toujours en défenseur d'une culture qu'elle dit encore menacée, malgré l'indépendance, par la civilisation occidentale. C'est même pour défendre cette culture qu'elle s'installe au Maroc, qu'elle pense être le seul pays capable de protéger la culture maure et ses spécificités, plus liées au Maghreb selon elle qu'à l'Afrique noire. Cet ancien leitmotiv de la colonisation qui a industrialisé sauvagement un pays, fait naître des besoins nouveaux et inutiles, et quasiment détruit toute une civilisation, demeure donc présent sous la plume d'Odette du Puigaudeau pendant toutes les années 1950, voire au-delà. En outre, il impulse désormais chez notre voyageuse d'autres combats liés à l'actualité de la politique coloniale dans le cadre de l'Union française.

b. Odette du Puigaudeau, l'Union française et les départements

¹²⁸ *Ibid.*

¹²⁹ *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

La mise en place de l'Union française vient changer beaucoup de choses pour la Mauritanie. Après deux rejets d'une proposition de Sahara nationalisé formé de trois départements à statut spécial en 1952 et 1953 par les Assemblées de l'Algérie, de l'AOF et de l'AEF, l'idée d'une refonte du Sahara revient pourtant en 1956, appuyée par le fameux B.I.A.¹³⁰ déjà cité. Odette du Puigaudeau s'insurge devant ces tentatives de démantèlement de la Mauritanie qui serait alors séparée en trois, et devant un des arguments principaux utilisés par les promoteurs des projets de loi : le Sahara serait vide, donc il n'y aurait aucun problème à modifier les frontières d'un trait de plume.

Odette du Puigaudeau tente avant tout de faire entendre sa voix en envoyant des lettres incendiaires et des projets d'articles aux journaux ayant publié des tribunes d'intellectuels faisant l'éloge de ce projet. Ainsi, lorsque *Le Monde* publie l'étude sur ce sujet d'un de ses collaborateurs, André Blanchet, elle leur envoie une lettre dont des extraits sont publiés le 19 avril 1956 dans la rubrique *Correspondance* sous le titre « *La Mauritanie et "L'Afrique saharienne française"* »¹³¹. Elle y explique en substance que « *Non, le Sahara n'est pas la Terre Adélie !* »¹³², qu'on ne peut donc le découper comme s'il était vide, et que « *nos hardis colonisateurs* » devraient savoir qu'un nombre considérable d'historiens et d'ethnologues de tous les pays se sont déjà déplacés en Mauritanie et dans le reste du Sahara pour étudier « *ce peuple inexistant* »¹³³...

La fin de l'article montre qu'Odette du Puigaudeau n'est pas encore arrivée, à cette époque, au point où elle souhaite l'indépendance de la Mauritanie et/ou son rattachement au Maroc. Sans doute à cause de son dernier voyage et de ses fréquentations de jeunes étudiants maures à Paris, elle y affirme que les nomades « *sont très sincèrement attachés à la France parce que qui reste du climat d'amitié d'autrefois et, chez les intellectuels, par le goût de la culture française* »¹³⁴ :

L'unité maure, dans le cadre de l'Union française est leur préoccupation dominante. La protestation d'un étudiant en droit, à Paris, M. M. Daddah¹³⁵ dans la *Correspondance* du *Monde*,

¹³⁰ Bureau industriel africain.

¹³¹ PUIGAUDEAU, Odette du, « *La Mauritanie et "L'Afrique saharienne française"* », rubrique « *Correspondance* », *Le Monde*, 19 avril 1956, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigaudeau*, SG-MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹³² PUIGAUDEAU, Odette du, brouillon de la réponse à André Blanchet, [avril 1956], in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigaudeau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹³³ *Ibid.*

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ Mokhtar ould Daddah.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

précise nettement cet objectif : « Nous espérons voir, dans un proche avenir, tous les Maures français : ceux encore rattachés au Soudan, ceux qui dépendent des Confins algériens et nous-mêmes, réunis sous un même commandement à créer et organiser. »¹³⁶

L'affirmation que les Maures sont très attachés à la France revient sous la plume d'Odette du Puigauveau dans tous les articles concernant cette affaire des départements ; pour elle, il est regrettable que les Français deviennent indifférents vis-à-vis d'eux et s'éloignent de leurs préoccupations au moment-même où les Maures, inquiets par les revendications du Maroc sur la moitié nord de leur pays, voudraient s'intégrer encore plus à l'Union Française. Là encore apparaît une manifestation intéressante des contradictions dans lesquels sont plongés les milieux anticolonialistes dans les années 1955 ; nul doute qu'Odette du Puigauveau appartienne à ces milieux, et pourtant, quelle inconstance entre ces articles de 1957 et ses affirmations des années 1960 selon lesquelles la Mauritanie devrait rejoindre le Maroc ! Cette versatilité ne semble pas liée uniquement à des raisons personnelles, mais bien à une incertitude plus générale quant au devenir de colonies dont on sent bien qu'elles vont bientôt accéder à l'indépendance.

La plus virulente réponse d'Odette du Puigauveau à un homme plaidant pour la séparation du Sahara en trois départements est destinée à l'essayiste Thierry Maulnier¹³⁷ qui publie deux articles dans le *Figaro* pendant cette période. Le premier, intitulé « *Aux consciences troublées* » – c'est-à-dire les intellectuels s'opposant à la colonisation – affirme que « *ce désert est français* » parce que les Français s'y sont « *établis les premiers* », qu'avant d'être à eux, « *il n'était à personne* », et que ce désert offre à la France « *l'espace de l'avenir* »¹³⁸. On peut imaginer facilement la réaction que cet article a dû susciter chez notre voyageuse. Le 27 mai 1956, suite à un deuxième article de cet acabit, Odette du Puigauveau envoie donc une lettre acerbe à Thierry Maulnier, et en adresse une copie à Théodore Monod¹³⁹. Elle y avance divers arguments prouvant que le Sahara n'est pas vide, le premier étant que la Mauritanie a été « *octroyée* » à la France en 1815 et que la guerre sur son territoire n'a été véritablement achevée qu'en 1934 : « *c'est long, pour conquérir un pays inhabité...* ». Elle fait également l'éloge des Maures qui ont « *fécondé* » le désert avec des faibles moyens, de l'ingéniosité et du courage.

¹³⁶ *Ibid.*

¹³⁷ Thierry Maulnier, de son vrai nom Jacques Talagrand (1909-1988) journaliste, écrivain, essayiste de droite, critique littéraire et auteur dramatique français, membre de l'Académie française, collaborateur de *l'Action française* au début de la Seconde Guerre Mondiale, fondateur de *Combat* (à ne pas confondre avec l'organe du mouvement de résistance du même nom) avec Jean de Fabrègues puis, après la guerre, collaborateur du *Figaro* et défenseur de la cause européenne.

¹³⁸ MAULNIER, Thierry, « *Aux consciences troublées* », *Le Figaro*, 26 avril 1956, in *Affaires politiques et Sahara, Archives scientifiques de Théodore Monod*, Ms Md 8, Muséum d'Histoire Naturelle.

¹³⁹ Lettre d'Odette du Puigauveau à Thierry Maulnier, 27 mai 1956, *ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Odette du Puigauveau aimerait écrire dans des grands journaux sur ce thème, mais ceux-ci semblent refuser ses papiers, ainsi qu'elle l'écrit à Théodore Monod, en lui disant qu'il serait sans doute « *enchanté de voir la fière allure de votre brave archiviste promue "chef maure", de la dissidence, bien entendu* »¹⁴⁰ :

En dépit de mes obligations envers le CNRS, je n'ai pu me tenir (pardonnez-moi !) de me lancer dans la bagarre. Je me suis procuré tous les tuyaux sur les dessous financiers de l'affaire Sahara, et c'était bien instructif pour une naïve qui n'avait jamais mis son nez dans les histoires de trusts. *L'Express* m'a pris un papier incendiaire avec un enthousiasme bien imité, et l'a chambré, et je l'ai repris avec pertes et fracas pour le porter à un autre hebdomadaire qui est en passe d'être interdit ! Un autre article a été pris dans un journal socialiste... qui a été perquisitionné avant hier !¹⁴¹

Elle ajoute aussi qu'*Esprit* a refusé son papier, fait significatif puisque c'est un journal avec lequel elle avait l'habitude de travailler. Nulle trace dans les archives d'Odette du Puigauveau du nom de ces journaux touchés par la censure auxquels elle a apporté son article. Mais cette lettre montre bien que l'engagement politique de notre voyageuse prend des proportions importantes et devient même risqué pour elle, en un certain sens.

Une autre affaire suit logiquement celle des départements : après la loi-cadre Defferre, une Assemblée territoriale est créée dans tous les territoires d'outre-mer et un conseil de gouvernement mis en place – Mokhtar ould Daddah devient son vice-président en Mauritanie ; et, en juillet 1957, la capitale de la Mauritanie est transférée de Saint-Louis à Nouakchott. Ce choix est critiqué dans *Combat*, le 24 mars 1957, par un certain M. Favrel. Odette du Puigauveau s'offusque des lignes écrites par cet homme qui traite, entre autres, les Maures de paresseux, et qualifie de guenilles leurs vêtements. Elle écrit donc au directeur de *Combat* que M. Favrel ne connaît pas bien la Mauritanie, car il place par exemple Nouakchott au Sahara alors que cette ville est au Sahel, et la question de Nouakchott devient alors prétexte à une réflexion plus générale sur les relations aux autochtones, dans laquelle elle appelle de ses vœux des « *paroles de compréhension, d'union* » avec les Maures, en ces temps où ceux-ci subissent « *sous-prolétarisation* », « *sous-alimentation* », la « *ruine de leurs structures sociales* », etc¹⁴², du fait des Français.

¹⁴⁰ Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 14 juin 1956, *ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² Lettre d'Odette du Puigauveau au directeur de *Combat*, 24 mars 1957, in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigauveau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Cette lettre en forme de *mea-culpa* fait au nom des Français pour la colonisation alors même que le sujet, le choix Nouakchott comme capitale, ne recouvrait pas forcément des problématiques si étendues, dit beaucoup des diverses actions d'Odette du Puigauveau contre la politique coloniale française entre 1950 et 1960 : si ces actions sont diverses et motivées par des raisons variées, elles vont toutes dans le même sens, à savoir une dénonciation de plus en plus radicale du colonialisme qui asservit des populations dont la voyageuse se veut le défenseur. Les moyens utilisés par Odette du Puigauveau sont différents – lettres, articles – mais c'est toujours le même but. Elle en vient même, dans sa relation avec Théodore Monod, à mener des actions encore plus lourdes de conséquences que celles qu'elle mène uniquement avec sa plume.

c. *Odette du Puigauveau et Théodore Monod, une collaboration politique*

Théodore Monod dirige les travaux de thèse d'Odette du Puigauveau depuis 1955, mais collabore avec elle depuis bien plus longtemps, notamment parce qu'il dirige l'IFAN. Les deux voyageurs se connaissent bien et s'apprécient mutuellement. Ils partagent une même passion pour la civilisation maure (celle du Sud sahélien pour Monod, davantage celle du Nord du pays qui se rapproche du Maroc pour Odette du Puigauveau), et tentent tous les deux de défendre cette culture contre le « Progrès ». C'est pourquoi, à la fin des années 1950, leur collaboration prend aussi un volet politique. Ils s'écrivent régulièrement et se coordonnent parfois pour mener des actions concertées avec d'autres intellectuels. Leurs lettres sont en général constituées de deux parties : une dans laquelle ils parlent de l'avancement du travail d'Odette du Puigauveau, et une où ils échangent impressions et projets sur la politique coloniale – et également articles ou correspondances d'autres personnes relatifs à celle-ci. Ainsi, Théodore Monod envoie à Odette du Puigauveau sa correspondance avec le commandant Salvy, conseiller militaire du B.I.A., quand sa protégée veut se lancer dans « *l'affaire du Sahara* »¹⁴³, en d'autres termes le problème des départements. Odette du Puigauveau le remercie¹⁴⁴ de cette documentation qui lui permettra d'être plus exacte dans les articles qu'elle prépare, et lui envoie en retour les articles de Thierry Maulnier et sa réponse, ainsi qu'un article d'elle paru dans *France Observateur*, duquel elle n'est pas contente, car, dit-elle, on lui a demandé de parler « *surtout*

¹⁴³ Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 31 mai 1956, Paris, in *Affaires politiques et Sahara, Archives scientifiques de Théodore Monod*, Ms Md 8, Muséum d'Histoire Naturelle.

¹⁴⁴ Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 14 juin 1956, Paris, *ibid.*

*des Maures, et plus spécialement des fameux R'Gueibat, "récit vécu, anecdotes, etc". Toujours le même refrain ! Il y avait des choses plus importantes à dire, et plus actuelles, que le récit d'un razzi vieux de 20 ans »*¹⁴⁵. On sent l'impatience d'Odette du Puigaudeau à se lancer dans la bagarre du politique. Elle va en avoir bientôt l'occasion grâce à Théodore Monod.

En effet, début 1958, Théodore Monod, alors à Dakar, lui demande d'aller déposer dans différents ministères des lettres dénonçant la politique coloniale en Union Française signées par divers sahariens, dont Monod lui-même – il est à la source de ces pétitions. Odette du Puigaudeau s'en charge donc et lui écrit¹⁴⁶ qu'elle réfléchit à d'autres signataires, car elle trouve la liste bien courte et souhaite lancer une « *offensive de printemps* » selon ses mots. Elle pense notamment s'adresser à Henri Lhote¹⁴⁷, qu'elle a déjà rencontré en Mauritanie. Cette pétition est probablement celle retrouvée dans les archives d'Odette du Puigaudeau¹⁴⁸, signée par le général de Boisboissel¹⁴⁹, Théodore Monod, Francis Borrey, Jean Gabus¹⁵⁰, Michel Leiris¹⁵¹, Roger Frison-Roche¹⁵², Denise Paulme¹⁵³, et Odette du Puigaudeau elle-même. Intitulée « *Le Sahara sans les Sahariens ?* », non datée et adressée « *au Président, aux autorités responsables et au pays* », elle consiste en une mise en garde de ces « *personnalités civiles et militaires, dont beaucoup ont participé à l'œuvre française au Sahara* », par rapport à la découverte de richesses minières et pétrolières dans le sous-sol du Sahara. Pour elles, on ne peut les exploiter sans en faire profiter aussi les populations du Sahara dont le mode de vie doit être absolument préservé.

Dans cette lettre, Odette du Puigaudeau demande également à Théodore Monod de lui envoyer d'autres articles qu'elle pourrait porter à *France Observateur*. Le 28 février suivant¹⁵⁴, elle lui écrit qu'elle a reçu le mardi la lettre écrite par Monod pour y être publiée, jour de

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Théodore Monod, 21 février 1958, Paris, *ibid.*

¹⁴⁷ Henri Lhote (1903-1991), préhistorien majeur, maître de recherches au CNRS et chargé du département d'art préhistorique au Musée de l'Homme.

¹⁴⁸ Lettre non datée, in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigaudeau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁴⁹ Yves de Boisboissel (1886-1960), militaire des corps coloniaux jusqu'en 1945, en Afrique et en Indochine, membre titulaire à l'Académie des Sciences d'outre-mer à partir de 1953, est l'un des fondateurs de la Société de géographie commerciale de Paris

¹⁵⁰ Jean Gabus (1908-1992), ethnologue, spécialiste de l'Afrique et du Sahara, et directeur du Musée d'ethnographie de Neufchâtel.

¹⁵¹ Michel Leiris (1901-1990).

¹⁵² Roger Frison-Roche (1906-1999), outre ses livres sur la montagne, a effectué plusieurs explorations au Sahara, dans le Hoggar notamment, ainsi que dans le Grand-Nord canadien.

¹⁵³ Denise Paulme (1909-1998).

¹⁵⁴ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Théodore Monod, 28 février 1958, Paris, in *Affaires politiques et Sahara, Archives scientifiques de Théodore Monod*, Ms Md 8, Muséum d'Histoire Naturelle.

composition de *France Observateur*, et qu'elle est allée la porter immédiatement à Claude Bourdet¹⁵⁵, son rédacteur en chef, qui a maquillé la lettre et a supprimé le nom de Monod. Mais le journal a été saisi le jeudi à cause de commentaires sur *La Question* d'Henri Alleg et, craignant donc que l'article de Monod n'arrive pas jusqu'à Dakar, elle lui envoie la coupure.

Un peu plus d'un mois plus tard¹⁵⁶, c'est à elle de donner des conseils à Monod par rapport à des « *Notes d'un haut fonctionnaire* » qu'il veut faire publier. Ces notes sont des notes historiques, allant jusqu'en 1906 – elle lui conseille d'ailleurs de ne pas s'arrêter à cette date – et proposant sûrement un point de vue polémique puisqu'elle affirme qu'il ne faut en aucun cas qu'on sache qu'il en est l'auteur, probablement à cause de sa charge de direction de l'IFAN. Elle lui demande de la charger de remettre ces notes à Nekrouf¹⁵⁷, attaché culturel à l'ambassade du Maroc, qui les enverra à Abdelkebir el Fassi¹⁵⁸, directeur du Sahara au Ministère de l'Intérieur à Rabat. Ces précisions permettent de deviner ce que ces notes doivent contenir des considérations historiques selon lesquelles la Mauritanie se raccrocherait plus à la culture marocaine qu'à celle du Sahel et devrait donc faire partie d'un « Grand Maroc » – c'est la thèse d'Abdelkebir el Fassi. Ces années-là sont en effet, comme nous le verrons, celles où Odette du Puigaudeau commence à adhérer à cette position paradoxale. La voyageuse suggère à Monod de proposer ces « *Notes* » à plusieurs journaux, *Esprit*, *Les Temps modernes* et *Témoignage Chrétien* qu'elle qualifie de « *courageux* ». Elle lui affirme par contre que ces « *Notes* » sont trop longues et trop complexes pour des hebdomadaires plus généralistes comme *L'Express* ou *France Observateur*, qui sont d'ailleurs plus prudents depuis leurs saisies respectives. Elle conseille à son directeur de thèse – renversement des rôles ! – d'aller consulter pour les compléter les archives des Travaux Public à Saint-Louis, section « Piste de Mauritanie », et l'autorise à citer *La Piste* – en donnant les pages intéressantes sur ce sujet. Elle conclut en parlant de deux articles engagés qu'elle est elle-même en train d'écrire pour *Témoignage Chrétien*, dont un « *sur les Émirats du Trarza, avec anecdotes surnoisées* »¹⁵⁹.

¹⁵⁵ Claude Bourdet (1909-1966), militant de gauche, est résistant pendant la Seconde Guerre Mondiale puis déporté dans les camps. A la Libération, il fonde avec d'autres le journal *Octobre*, revue engagée dans la recherche d'un socialisme non stalinien, puis en 1950 *L'Observateur*, ancêtre de *L'Obs*. Il y défend l'union des gauches autour de la justice sociale et de la lutte anticoloniale. Il est un des fondateurs du Parti Socialiste Unifié en 1960.

¹⁵⁶ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Théodore Monod, 14 avril 1958, Paris, *ibid*.

¹⁵⁷ Younès Nekrouf (né en 1916), historien et diplomate, conseiller culturel à l'Ambassade du Maroc et délégué permanent à l'UNESCO entre 1957 et 1959 puis plusieurs fois ambassadeur du Maroc. Il est notamment l'auteur notamment de *La Bataille des Trois Rois* (1985), prix d'Histoire de l'Académie Française.

¹⁵⁸ Abdelkebir el-Fassi, cousin d'Allal el-Fassi, fut un des initiateurs du mouvement marocain nationaliste et un partisan ardent de l'idée du Grand Maroc.

¹⁵⁹ *Ibid*.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Dans la lettre suivante, quelques jours plus tard¹⁶⁰, Théodore Monod a dû lui demander de donner ses « *Notes* » à des organismes français¹⁶¹. Odette du Puigauveau lui répond que c'est impossible « *en ces temps de pouvoirs spéciaux* » : « *Je vous dis franchement que, pour rien au monde, je ne me chargerai de remettre vos notes à un organisme ou à un personnage français ou assimilé* ». Le mieux qu'elle puisse faire est de les donner à Nekrouf. C'est ce qu'elle fait par la suite¹⁶².

Cet exemple des « *Notes d'un haut fonctionnaire* » montre bien comment Odette du Puigauveau s'implique elle aussi, presque physiquement, dans la lutte anticolonialiste, et s'intègre dans les réseaux de scientifiques militant pour la défense de la culture des colonisés. Là aussi, les moyens d'action de la voyageuse se diversifient... et s'éloignent peu à peu de son expérience du voyage, dans le sens où cette expérience n'est plus à la source directe de son anticolonialisme. A présent, c'est dans un combat plus global qu'Odette du Puigauveau est engagée, et elle le mène avec d'autres, bien plus engagés qu'elle politiquement. Si la voyageuse a fait partie un moment du Parti communiste, elle n'a jamais été constante dans cet engagement ; mais dans son combat anticolonialiste, elle travaille avec des journaux engagés à gauche, que ce soit la gauche socialiste ou la gauche chrétienne, et des militants qui ont eux aussi une identité politique bien cernée. C'est cette insertion particulière d'une voyageuse non étiquetée dans ces réseaux de militants que nous allons maintenant étudier à travers un cas particulier, à savoir l'engagement d'Odette du Puigauveau contre les essais nucléaires.

2. Étude de cas : les essais atomiques au Sahara

Un centre a été créé à Reggane, en plein Sahara, en 1957 dans le but d'expérimenter la bombe A, dans le cadre de la course aux armements atomiques. Odette du Puigauveau s'investit évidemment dans le combat de ceux qui s'élèvent contre les dangers apportés par ces essais ; sa spécificité, en tant que voyageuse et spécialiste du Sahara, est de plaider contre le fait que ces essais aient lieu dans un Sahara qu'on croit vide d'hommes, mais qui ne l'est en fait pas. Elle s'investit dans des réseaux pacifistes, participant à leurs actions mais allant également plus loin personnellement, sans pour autant totalement s'intégrer dans ces réseaux politiques.

¹⁶⁰ Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 21 avril 1958, Paris, *ibid.*

¹⁶¹ Lettre non retrouvée.

¹⁶² Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 2 mai 1958, Paris, *ibid.*

a. *Les origines de l'affaire*

Odette du Puigaudeau s'alarme dès 1958 de la probabilité grandissante d'un essai nucléaire au Sahara. Elle écrit alors un article, « *Nuit et brouillard sur les oasis* », qu'elle soumet à André Ulmann¹⁶³, rédacteur en chef de *La Tribune des Nations*, par une lettre du 20 octobre 1958¹⁶⁴. Elle attire dans cette lettre l'attention d'Ulmann sur les problèmes que soulèverait une explosion au Sahara pour les habitants des oasis, et se plaint du silence et de l'inaction de nombreux journaux qu'elle a contactés. Elle affirme qu'elle a fait circuler une pétition que Théodore Monod lui avait envoyée et qu'elle l'a ensuite soumise à plusieurs journaux qui n'ont jamais répondu. Elle avait d'abord envoyé son article à *France Observateur* et *Témoignage Chrétien* qui l'ont bloqué pendant plusieurs mois (depuis avril 1958) et à Françoise Giroud¹⁶⁵, directrice de *L'Express*, qui ne l'a jamais recontactée. On comprend pourquoi des journaux déjà saisis par la censure comme les deux premiers, ou qui se veulent plus grand public comme le troisième, ont refusé de donner suite à un tel article concernant un sujet aussi sensible.

Plusieurs versions de l'article en question sont présentes dans les archives d'Odette du Puigaudeau. L'argument de base est le même que pour l'affaire des départements : le Sahara n'est pas vide, contrairement à ce qu'on essaie de faire croire. La voyageuse rappelle l'histoire brillante des très vieilles oasis autour d'El Hammoudia, là où va avoir lieu l'explosion : elles sont appelés par les Arabes les Grandes Rues des Dattiers et totalisent plus de deux millions de ces arbres. Elle cite les effets du strontium observés sur les moutons du pays de Galles, beaucoup plus éloignés de l'usine de Windscale¹⁶⁶, au nord-ouest de l'Angleterre, théâtre d'un accident nucléaire en 1957, que ne le seront les habitants des oasis et même les chercheurs français présents dans cette région, ainsi que les industries – manière de retourner l'argument des autorités selon lequel le Sahara est vide contre elles¹⁶⁷. Dans la conclusion de cet article assez long (quatre pages), elle s'indigne du manque de réaction de ses compatriotes, disant que

¹⁶³ André Ulmann (1912-1970), résistant et journaliste, rédacteur en chef du journal *Les Étoiles* après la guerre puis de *La Tribune des Nations*.

¹⁶⁴ Lettre d'Odette du Puigaudeau à André Ulmann, 20 octobre 1958, in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigaudeau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁶⁵ Françoise Giroud (1916-2003), créatrice avec Jean-Jacques Servan Schreiber de *L'Express* et sa directrice jusqu'en 1974.

¹⁶⁶ Aujourd'hui Sellafield.

¹⁶⁷ PUIGAUDEAU, Odette du, « *Nuit et brouillard sur les oasis* », version dactylographiée, [octobre 1959], *ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

« *l'appel de Lanza del Vasto*¹⁶⁸ a brillé un instant comme un éclair dans une nuit d'orage », mais que les Français « *veulent avoir leur bombe* »¹⁶⁹, alors que dans le même temps des « *masses anglaises* » s'étaient levées pour protester. La référence à Lanza del Vasto en dit long sur les nouvelles convictions pacifistes de la voyageuse, ainsi que celle aux mouvements anglais de protestation contre l'armement atomique¹⁷⁰, qu'elle rejoint dès l'année suivante.

Cet article est publié immédiatement par *La Tribune des Nations*, le 24 octobre 1958. Par la suite, il est repris, avec des variantes, dans un certain nombre de journaux : *Esprit* en août 1959, *Démocratie mondiale* le 20 octobre 1959 (sous le titre « *L'Ère atomique se lève sur les oasis* »), *Droit et liberté* le même mois... et à l'international : *The Nation* (sous le titre « *Poisoning the Sahara* »), *Freden* (Suède, sous le titre « *Attomoln över oaserna* »), *Toward Democracy* (sous le titre « *Night and Fog over the Oasis* »), *The Reynold News*, *The Observer* (sous forme d'extraits)¹⁷¹.

Claude Bourdet, rédacteur en chef de *France Observateur*, qui avait refusé de publier l'article, répond à Odette du Puigaudeau le 1^{er} juin 1959 après une lettre incendiaire de celle-ci (elle y affirme que *France Observateur* ne veut bien lutter, comme dans le cas de la guerre d'Algérie, que pour « *quelques victimes spectaculaires quand leur défense peut lui servir de fanion* »¹⁷²), qu'il est désolé de ce que plusieurs membres du comité de rédaction « *aient estimé que l'article ait semblé à leurs yeux confondre la défense des populations sahariennes avec l'aspect purement traditionnel et "conservateur" de leur mode de vie* »¹⁷³. Dans une lettre du 14 octobre, il écrit, comme un *mea-culpa* : « *C'est en pensant à votre action que j'ai amené la Fédération Européenne contre les Armements Nucléaires à envoyer la lettre aux gouvernements africains qui est reproduite dans France Observateur du 30 septembre* »¹⁷⁴.

Témoignage Chrétien finit par accepter de publier un texte d'Odette du Puigaudeau sur

¹⁶⁸ Giuseppe Lanza di Trabia-Branciforte (1901-1981), surnommé Lanza del Vasto, philosophe italien chrétien, précurseur des mouvements de retour à la nature, est le fondateur en France des Communautés de l'Arche, réplique des ashrams de Gandhi avec qui il a d'ailleurs travaillé. Il a milité contre la torture pendant la guerre d'Algérie, et, en 1958, a manifesté contre l'usine nucléaire de Marcoule produisant du plutonium pour la bombe A. Dans les années 1970, il s'engage auprès des paysans du Larzac.

¹⁶⁹ *Ibid*

¹⁷⁰ Sous l'impulsion de Bertrand Russel (1872-1970) la première marche d'opposition aux armes nucléaires a eu lieu la même année de Londres à Aldermaston, une usine de fabrication de missiles nucléaires.

¹⁷¹ La plupart de ces articles ont été conservés par Odette du Puigaudeau dans un dossier « *Direct Action Committee against Nuclear War* », *ibid*.

¹⁷² Lettre d'Odette du Puigaudeau à Claude Bourdet, 30 avril 1959, *ibid*.

¹⁷³ Lettre de Claude Bourdet à Odette du Puigaudeau, 1^{er} juin 1959, *ibid*.

¹⁷⁴ Lettre de Claude Bourdet à Odette du Puigaudeau, 14 octobre 1959, *ibid*.

le sujet le 8 janvier 1960, une version très réduite et anonyme, intitulée « *Où explosera la bombe ?* », consistant en tout et pour tout en dix lignes, et se concluant par cette phrase moqueuse : « *Projet de devise officielle pour la bombe : “Sois sale, mais tais-toi”* »¹⁷⁵. Odette du Puigauveau est furieuse car le journal n’a pas inséré la carte des oasis qu’elle joint à tous ses articles, et l’accuse d’en avoir dessiné une autre, simpliste, pour montrer que le Sahara n’est finalement pas si habité et donner une « *merveilleuse impression de désert total* »¹⁷⁶. Robert de Montvalon¹⁷⁷ lui répond que sa carte était beaucoup trop complexe pour être publiée et qu’ils n’ont donc eu d’autre choix que de faire un schéma qui avait le mérite d’être lisible¹⁷⁸ ; ce croquis très simple, ne figure que trois lignes pointillées autour d’Hammoudia – où doit exploser la bombe – censées représenter les oasis, mais donnant effectivement une impression de vide, au milieu du « blanc » du désert environnant. La réponse d’Odette du Puigauveau est acerbe et pleine de rancœur, devant l’imminence de l’essai atomique :

Tout cela n’a d’ailleurs plus d’importance. Cette région est condamnée à la destruction et ses habitants, paysans sédentaires, à l’exil et à la misère. On aurait pu les défendre, il y a deux ans, à l’époque où vous avez refusé de faire connaître leur existence, de “témoigner” pour eux, et où *Témoignage Chrétien* présentait la bombe franco-allemande du Sahara avec sérénité. Maintenant, c’est trop tard.¹⁷⁹

Ces articles, publiés avec des variantes ou traduits dans d’autres journaux, sont donc aux origines du combat antinucléaire d’Odette du Puigauveau. Ici, la plume seule lui permet de s’exprimer. Mais son action va prendre une autre dimension quand elle va entrer en contact avec le mouvement anglais contre le nucléaire.

b. Odette du Puigauveau et le Direct Action Committee against Nuclear War

April Carter¹⁸⁰, secrétaire du *Direct Action Committee against Nuclear War*, prend contact avec Odette du Puigauveau le 27 juin 1959. Cette organisation a été fondée en 1957, suite aux essais britanniques de la bombe H et à la tentative infructueuse d’un militant pacifiste,

¹⁷⁵ Brève d’Odette du Puigauveau intitulée « *Où explosera la bombe ?* », *Témoignage Chrétien*, 8 janvier 1960.

¹⁷⁶ Lettre d’Odette du Puigauveau à Robert de Montvalon (1921-2011), 13 janvier 1960, *ibid.*

¹⁷⁷ Robert de Montvalon (1920-2001), écrivain, journaliste, rédacteur en chef de *Témoignage Chrétien* de 1958 à 1961 puis de *Terre entière*, revue qu’il a fondée.

¹⁷⁸ Lettre de Robert de Montvalon à Odette du Puigauveau, Paris, 14 janvier 1960, *ibid.*

¹⁷⁹ Lettre d’Odette du Puigauveau à Robert de Montvalon, 16 janvier 1960, *ibid.*

¹⁸⁰ April Carter a été par la suite une des organisatrices de la Marche de Moscou (de San Francisco à Moscou) en 1961, a écrit un certain nombre d’ouvrages pour le désarmement nucléaire, la non-violence et ses implications politiques, et a été membre de l’*Alternative Defense Commission* dans les années 1980. Aujourd’hui, elle est chercheuse honoraire à l’Université de Coventry.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Harold Steele, de débarquer sur l'île Christmas, en Australie, où avait lieu un de ces essais. Ses soutiens décident alors de former un comité et de marcher sur l'usine Aldermaston. Par la suite, le comité mène à la fois des actions « coup de poing » et un travail de fond en publiant un certain nombre d'articles. Les américains Edita Morris et son mari Ira¹⁸¹, très investis dans la lutte anti-nucléaire, collaborent avec ce comité.

April Carter envoie donc une lettre à Odette du Puigaudeau pour la féliciter de son article, qu'Ira Morris lui avait envoyé¹⁸² ; elle lui apprend que le Comité voudrait faire publier cet article, intéressant pour leur cause, dans *The Observer* ou *The Manchester Guardian*. Puis elle évoque leurs actions en cours, et en particulier un de leurs projets : faire traverser à un groupe d'hommes et de femmes le Sahara, vers la base de Reggane, pour attirer l'attention de l'opinion. April Carter demande donc à la voyageuse des conseils : comment traverser le désert, quelles provisions faut-il emporter, auraient-ils une chance d'entrer par le Maroc ou vaudrait-il mieux essayer d'atterrir avec un avion ou un aéroplane¹⁸³ ?

Odette du Puigaudeau – flattée, comme on peut l'imaginer, qu'on fasse appel à son expérience – répond chaleureusement à la lettre d'April Carter¹⁸⁴, et lui donne un certain nombre de conseils utiles pour mieux connaître le pays, entrer en avion, s'approvisionner, trouver des points d'eau, lui décrit la base d'El Hammoudia et lui donne le nom du chef de l'Istiqlal au Maroc, Allal el-Fassi¹⁸⁵, qui pourrait les aider. Leur correspondance continue tout l'été. Odette du Puigaudeau suggère à April Carter¹⁸⁶ des noms de personnes à contacter pour avoir de l'argent, et lui donne un contact en Mauritanie¹⁸⁷. Puis, au début de l'automne, April Carter expose son principal problème à Odette du Puigaudeau : le comité ne trouve pas de volontaire français pour participer à la mission. Elle lui demande donc si elle connaîtrait des personnes intéressées, ou si, éventuellement, elle voudrait elle-même y participer¹⁸⁸ ! La réponse d'Odette du Puigaudeau est négative ; nous avons perdu la lettre, mais elle y écrit,

¹⁸¹ Edita Morris (1902-1988), auteur des *Fleurs d'Hiroshima* en 1959, et son mari Ira (1903-1972), écrivain lui aussi, ont fondé la Hiroshima House of West, maison de repos pour les victimes des bombes de 1945.

¹⁸² Ira Morris habite alors à Nesles (Pas-de-Calais).

¹⁸³ Lettre d'April Carter à Odette du Puigaudeau, 27 juin 1959, *ibid.*

¹⁸⁴ Lettre d'Odette du Puigaudeau à April Carter, 1^{er} juillet 1959, *ibid.*

¹⁸⁵ Allal el-Fassi (1910-1974) dirige l'Istiqlal de 1956 à 1961, date à laquelle il entre au gouvernement marocain comme ministre des Affaires islamiques (jusqu'en décembre 1962). Il dirige ensuite à Rabat la revue engagée *La Pensée* et siège comme député pour l'Istiqlal jusqu'à sa mort.

¹⁸⁶ Lettre d'April Carter à Odette du Puigaudeau, 12 octobre 1959, *ibid.*

¹⁸⁷ Lettre non retrouvée.

¹⁸⁸ Lettre d'April Carter à Odette du Puigaudeau, 24 septembre 1959, *ibid.*

d'après la réponse d'April Carter, que ses « *commitments* »¹⁸⁹ (engagements), entre autres, l'empêchent de rejoindre cette mission.

Odette du Puigaudeau correspond aussi régulièrement avec Ira Morris lui-même depuis l'été 1959 et jusqu'en 1960. Ces lettres concernent essentiellement l'article d'Odette du Puigaudeau qu'Ira Morris traduit, adapte, et fait passer dans des journaux anglais. Ira Morris s'enquiert également des avis d'Odette du Puigaudeau quand il cherche à établir des « filiales » du comité anglais en France¹⁹⁰ ; le principal appui qu'il trouve est au Mouvement de la Paix¹⁹¹. D'autres documents conservés par Odette du Puigaudeau¹⁹², notamment un certain nombre de tracts de ce Comité et du Mouvement de la paix montrent comment la voyageuse s'inscrit désormais dans ces réseaux militants pacifistes et a la confiance de leurs membres. Elle correspond par ailleurs avec Lanza del Vasto, en lui envoyant un article qu'elle aimerait qu'il fasse publier sur ces essais atomiques ; mais Roland Marin, l'un des compagnons de Lanza del Vasto, répond pour lui qu'il vaut mieux attendre que l'explosion ait lieu au Sahara avant de publier son texte. Il craint en effet un piège du gouvernement : l'explosion pourrait se faire aux îles Kerguelen, comme il en a été un moment question, au lieu d'avoir lieu au Sahara. Il prêche donc pour la prudence tant que la bombe n'a pas vraiment explosé au Sahara¹⁹³. Odette du Puigaudeau, outrée, écrit donc à Lanza del Vasto une lettre assassine, en argumentant sur le fait que de nombreux éléments ont montré que le projet des îles avait été abandonné depuis longtemps, et que l'article perdrait toute son utilité après l'explosion : « *Je reste convaincue que le devoir et l'urgence, c'est d'alerter le public avant la catastrophe, et non pleurer sur les victimes après* »¹⁹⁴.

Le fait qu'Odette du Puigaudeau ose s'opposer à ce grand nom du pacifisme est révélateur : si elle appartient désormais à des réseaux relativement bien définis, elle ne s'y intègre jamais totalement. D'ailleurs, elle continue à écrire des articles contre les bombes nucléaires en dehors de l'action du Comité anglais et sans en parler – selon ce que disent nos sources – à ses membres¹⁹⁵. Elle n'a jamais pris part à des actions « choc » du Comité, se

¹⁸⁹ Lettre d'April Carter à Odette du Puigaudeau, 2 octobre 1959, *ibid.*

¹⁹⁰ Lettres d'Ira Morris à Odette du Puigaudeau, 22 et 24 novembre 1959, *ibid.*

¹⁹¹ Le Mouvement de la paix est une organisation pacifiste française créée après la Seconde Guerre mondiale par des anciens résistants, et récupérée ensuite plus spécifiquement par des communistes

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ Lettre de Roland Marin à Odette du Puigaudeau à Odette du Puigaudeau, 17 septembre 1959, *ibid.*

¹⁹⁴ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Lanza del Vasto, 25 septembre 1959, *ibid.*

¹⁹⁵ Ainsi l'article « *1960, année de la Grande Peur* », qu'elle n'a pas réussi à publier. *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

contentant d'assister à quelques réceptions. L'indépendance presque farouche de notre voyageuse demeure une constante ; indépendance liée à son caractère, sûrement, mais aussi, peut-être, indépendance liée à sa condition même de voyageuse. Le voyage est l'expérience qui a informé la vie même d'Odette du Puigauveau ; et cette expérience hybride, naviguant toujours entre deux mondes et entre des réalités diverses – journalisme, politique, ethnologie, vie plus « personnelle »... – ne permet pas à celle qui l'a pratiqué avec passion de rentrer complètement dans un cadre prédéfini, fût-il aussi tentant que celui du pacifisme anti-nucléaire.

Le combat d'Odette du Puigauveau contre les essais atomiques – combat perdu puisque la bombe explose à Reggane le 13 février 1960, alors que la voyageuse est en Mauritanie pour la dernière fois – est donc représentatif de la multiplicité de ses engagements politiques après 1950. Ces engagements ont toujours comme point de départ la volonté de défendre les populations maures et leur culture ; ils prennent des formes multiples mais le plus souvent se placent sur le terrain de prédilection d'Odette du Puigauveau – et aussi celui qui la fait vivre – à savoir le journalisme. La voyageuse s'engage peu à peu dans des réseaux militant à gauche, qu'ils soient composés de scientifiques ou de pacifistes. Mais elle reste toujours prête à prendre en porte-à-faux ces réseaux lorsqu'elle estime que son expérience de voyageuse dicte autre chose à sa conscience, comme elle le fait avec Lanza del Vasto qu'elle admire pourtant beaucoup. Cette indépendance, liée pour partie à la condition hybride du voyage lui-même, est pour nous une des causes qui feront qu'Odette du Puigauveau se tourne ensuite vers la thèse du Grand Maroc, comme une sorte d'ultime pied-de-nez à toutes les conventions en général, et à celles liées aux indépendances en particulier.

3. Vers la fin du voyage

Le dernier voyage d'Odette du Puigauveau en Mauritanie, début 1960, est synonyme pour elle d'une brouille avec ses amis de toujours. Elle a en effet commencé à adhérer à la thèse du « Grand Maroc » ; cette adhésion la conduit à déménager avec Marion Sénones au Maroc en 1961, à l'appel du ministère de l'Information marocain. Elles ne retourneront plus en Mauritanie ni ne voyageront au Maroc.

a. Brouille avec les Maures

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Dès la fin des années 1950, Odette du Puigauveau témoigne de ses difficultés relationnelles avec les jeunes Maures étudiant à Paris, et avec les nouveaux fonctionnaires maures, au premier rang desquels se trouve Mokhtar ould Daddah. Leurs différends sont de l'ordre idéologique : la voyageuse leur reproche de ne pas chercher à s'intéresser assez à l'histoire de leur pays, et, un peu plus tard, de vouloir se rapprocher du Sahel alors que, pour elle, la culture maure est plus proche du Maroc. Ainsi, le 10 février 1958, alors que Mokhtar ould Daddah, récemment élu président du conseil de gouvernement de la Mauritanie se trouve de passage à Paris, elle écrit à Théodore Monod : « *nous n'avons pas les mêmes idées. Les siennes me peinent* ». Pourtant, dans la même lettre, elle se dit touchée d'une subvention que Mokhtar ould Daddah et ses ministres lui ont accordée « *“en remerciement” de tout ce que j'ai fait pour leur pays et de mon amitié avec les Maures* », pour qu'elle puisse terminer rapidement son travail de thèse¹⁹⁶. Mais, le mai 1958, elle écrit à Monod à l'occasion d'une visite qu'elle fait chez l'architecte de Port-Étienne pour essayer de le détourner « *du style building et des arcanes pseudo-marocaines* » et lui conseiller d'aller voir Monod et Mauny pour remettre à l'honneur le style maure. Elle dit qu'elle aimerait que Mokhtar ould Daddah se préoccupe aussi de l'urbanisme de Port-Étienne, mais écrit : « *Hélas, Mokhtar ignore tout de son propre pays, histoire, artisanat, et même le climat et la nature du sol. Et ça ne l'intéresse pas, au-delà d'un faux semblant de surface* »¹⁹⁷. Elle ressent la même chose à propos de ses amis étudiants parisiens, avec qui elle avait de très bonnes relations depuis la fin de la guerre¹⁹⁸.

Elle déplore principalement que les Maures soient tombés dans le piège tendu par la politique coloniale : leur faire apprendre l'histoire d'un autre pays que le leur, de sorte à ce qu'ils ne cherchent plus à défendre leur nation, comme elle l'écrit dans une lettre d'octobre 1958, alors qu'elle se bat contre les essais atomiques : « *Sur quels Africains compter pour protester ? Ils demeurent paralysés par les vieux complexes de colonisés* »¹⁹⁹. Là encore, la propension au « prophétisme » de notre voyageuse se manifeste avec force : puisque les Maures ne sont pas capables de se défendre eux-mêmes et ne le souhaitent même pas – ce qui est tout de même une affirmation osée et paradoxale – c'est à elle, la voyageuse, placée entre deux mondes, que revient cette tâche. Elle veut se faire l'interprète d'une position juste, et c'est ce

¹⁹⁶ Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 10 février 1958, Paris, in *Affaires politiques et Sahara, Archives scientifiques de Théodore Monod*, Ms Md 8, Muséum d'Histoire Naturelle.

¹⁹⁷ Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 2 mai 1958, Paris, *ibid.*

¹⁹⁸ Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 4 mars 1958, Paris, *ibid.*

¹⁹⁹ Lettre d'Odette du Puigauveau à Théodore Monod, 24 octobre 1958, Le Croisic, *ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

souhait qui l'amènera à se positionner pour le rattachement de la Mauritanie au Maroc, si contradictoire que cela puisse sembler.

Malgré cette critique de l'action de Mokhtar ould Daddah, c'est néanmoins sur lui que la voyageuse s'appuie pour organiser sa dernière mission en Mauritanie afin de rassembler des objets pour l'exposition Sahara. La direction du Musée de l'Homme a en effet chargée Odette du Puigaudeau de la section Trab'el Beïdân. Un courrier a été envoyé aux ministres de Mokhtar ould Daddah pour s'enquérir de la possibilité de transferts d'objets, et l'administration a répondu qu'il fallait s'adresser à des hauts fonctionnaires français. Odette du Puigaudeau, déçue, écrit à Mokhtar ould Daddah son envie de travailler avec des personnalités maures compétentes et ayant une vue d'ensemble sur l'artisanat maure, tant au niveau ethnologique qu'au niveau historique²⁰⁰. C'est peu de temps après qu'elle fixe une véritable mission avec le docteur Francis Borrey, directeur de PROHUZA qui souhaite participer à l'exposition : les objets seront acquis pour PROHUZA et prêtés à l'exposition Sahara ; Odette du Puigaudeau prêtera elle-même un certain nombre de ses objets personnels. S'ensuit un échange de lettre cordiales, Mokhtar ould Daddah aidant considérablement Odette du Puigaudeau à préparer son dernier voyage, qui durera cinq semaines.

Dans une lettre du 2 janvier 1960²⁰¹, elle écrit à ould Daddah que le principal du lycée de Nouakchott, M. Chevallier, lui a demandé de venir y faire une conférence. Elle lui a répondu qu'étant invitée par le gouvernement de la future Mauritanie indépendante, elle ne peut rien faire sans son autorisation, autorisation qu'elle demande donc à Mokhtar ould Daddah. Celui-ci lui répond positivement et elle donne cette conférence le 24 février 1960. C'est l'origine de sa grande brouille avec Mokhtar ould Daddah, brouille préparée par les divergences de point de vue qu'ils avaient déjà entre eux.

En effet, au retour de son voyage, le 30 mars 1960, Odette du Puigaudeau écrit, catastrophée, une lettre à Théodore Monod²⁰². Elle lui explique que Mokhtar ould Daddah et sa femme Marie-Thérèse sont allés voir le docteur Francis Borrey pour lui dire qu'elle a été « odieuse », qu'elle a « scandalisé » toutes les personnes rencontrées pendant son voyage,

²⁰⁰ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Mokhtar ould Daddah, 23 juillet 1959, in *3 lettres adressées par Odette du Puigaudeau à Mokhtar Ould Daddah, futur président de la République islamique de Mauritanie et 4 lettres de ce dernier à Odette du Puigaudeau, 1957-1960*, SG MS-5435, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²⁰¹ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Mokhtar ould Daddah, 2 janvier 1960, *ibid.*

²⁰² Lettre d'Odette du Puigaudeau à Théodore Monod, 30 mars 1960, in *Affaires politiques et Sahara, Archives scientifiques de Théodore Monod*, Ms Md 8, Muséum d'Histoire Naturelle.

spécialement à Nouakchott (nouvelle capitale, là donc où habitent les Ould Daddah). Cela serait lié à la conférence qu'elle a faite au lycée de Nouakchott. Mais elle affirme que les Français de Nouakchott ne se sont aucunement plaints. Dans la lettre qu'elle écrit à Francis Borrey, Odette du Puigauveau s'attriste d'être accusée à tort « *d'avoir troublé la paix de la RIM, nui à la politique de son gouvernement, distribué des tracts (?) [sic] et prêché "aux populations d'abandonner leur pays pour fuir les dangers de la bombe atomique"* » au Maroc, alors que, dit-elle, « *conseiller aux gens du Tagant et du Trarza de s'en aller au Maroc pour s'éloigner d'une explosion située à Reggân [sic] [lui] semble une absurdité dont [elle se] prétend incapable* ». Elle explique ce qu'elle a réellement fait contre la bombe saharienne : en réponse à des questions qu'on lui a faites à ce sujet, elle a « *donné des articles au Commandant Bessou (commandant le cercle de Tagant), au chef de Subdivision, Mohammed Saloum ould Sidiya, à l'instituteur Malloun, et plus tard, à Boutilimit, à Haroun o. Ch. Sidiya, cousin du président* », ce qui ne représente, en fait de « *populations* », qu'une « *demi-douzaine d'individus* »²⁰³. Elle affirme qu'elle n'a jamais distribué de tracts, et rappelle qu'elle avait sollicité au préalable l'autorisation de Mokhtar ould Daddah pour la causerie que M. Chevallier lui avait demandée pour ses élèves – et dont elle avait d'abord vu le plan avec ce principal qui l'avait approuvé. Le soir de la causerie, dit-elle, tous les Français présents l'ont félicitée aimablement, et les Maures, y compris Mokhtar ould Daddah n'ont pas changé leur attitude d'amitié envers elle de tout son voyage : son incompréhension est donc totale.

Odette du Puigauveau écrit également à Mokhtar ould Daddah lui-même ; dans cette dernière lettre, on apprend les termes exacts de la carte que Francis Borrey lui a écrite : « *"J'ai vu Mokhtar ce matin. Lui et sa femme m'ont fait part de leur colère contre vous. Vous avez compliqué la tâche du Président en tenant des propos qui n'avaient aucun rapport avec votre mission"* »²⁰⁴. Odette du Puigauveau proteste de son innocence en reprenant les mêmes arguments qu'elle a développés pour Francis Borrey et en y ajoutant une note plus personnelle :

L'ethnologie n'est pas une prison étanche ; elle n'interdit pas de s'intéresser à d'autres problèmes, particulièrement lorsqu'ils se placent sur le plan humain comme celui des explosions atomiques. Nous connaissons tous de grands savants, ethnologues, géographes, historiens, etc., qui s'en préoccupent passionnément. Il y a des hommes de cœur dans toutes les disciplines.²⁰⁵

²⁰³ Brouillon de la lettre d'Odette du Puigauveau à Francis Borrey, non datée [mars 1960], in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigauveau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²⁰⁴ Lettre d'Odette du Puigauveau à Mokhtar ould Daddah, 20 mars 1960, *ibid.*

²⁰⁵ *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

On comprend mieux ce dont il s'agit ici : Francis Borrey et Mokhtarould Daddah auraient voulu qu'Odette du Puigaudeau, en tant que chargée de mission pour récupérer des objets et uniquement pour cela, se cantonne à cette collecte, et ne s'immisce pas dans les affaires politiques de la Mauritanie, alors que la position du Présidentould Daddah est compliquée par rapport à la France qui l'aide à préparer la future indépendance du pays. Pourould Daddah, il n'est pas possible de s'aliéner le gouvernement français au sujet de la bombe atomique, ni les nombreux fonctionnaires français présents en Mauritanie qui préparent la transition. Quant à Francis Borrey, il est inconcevable pour lui de se brouiller à cause d'une « simple » chargée de mission avec le Président d'un pays qui représente un terrain essentiel à la collecte ethnologique et que, qui plus est, l'association PROHUZA s'efforce d'aider dans sa transition vers l'indépendance. En d'autres termes, il considère que la voyageuse doit quitter cette position hybride qui est la sienne, entre deux mondes, pour uniquement se concentrer sur les problématiques ethnologiques : Odette du Puigaudeau doit « rentrer dans le rang » et ne plus se mêler de questions politiques qui ne regardent pas les ethnologues en général et les chargés de mission en particulier.

Odette du Puigaudeau est également plus détaillée dans sa lettre à Mokhtarould Daddah sur la causerie qu'elle a donné au lycée, ce qui nous permet de mieux comprendre les enjeux de ce conflit :

J'ai cru bon – d'accord avec M. Le Chevallier – de parler des Almoravides partis du Trarza, de l'Émir Ali Chandorah²⁰⁶ traitant avec les Européens de la côte, de l'étendue du vrai Trab-el-Beïdân sur le Rio et le Sud-marocain, etc... et de tout ce qui pouvait éveiller la fierté et la curiosité nationales des enfants²⁰⁷.

On apprend donc, en sous-main, l'autre raison de la colère de Mokhtarould Daddah : en parlant des Almoravides, de l'Émir Ali Chandorah, de l'étendue du « pays des Maures » sur le Rio et le Sud-marocain, Odette du Puigaudeau, qui croyait bien faire, développe des positions qui sont à l'opposé de celles que défend Mokhtarould Daddah qui cherche à se rapprocher plutôt du Sahel, c'est-à-dire du Sud. La voyageuse penche pour la thèse du Grand Maroc, à une époque où le Royaume du Maroc revendique ses droits sur le Nord de la Mauritanie bientôt indépendante. Parler d'Ali Chandorah et des influences arabes sur la culture maure, c'est pour Mokhtarould Daddah donner du crédit à cette thèse, même si l'intention d'Odette du Puigaudeau n'était pas de causer du tort à ses amis maures en général et au Président en

²⁰⁶ Ali Chandorah fut émir du Trarza entre 1703 et 1727.

²⁰⁷ *Ibid.*

particulier. On comprend mieux, grâce à cette lettre qui reste d'ailleurs sans réponse, pourquoi la rupture avec l'élite maure qui gouverne désormais la Mauritanie est inévitable : elle ne peut pas se brouiller avec le gouvernement français, or Odette du Puigadeau est très critique vis-à-vis de ce dernier ; le pays veut sauvegarder son intégrité territoriale face aux revendications du Maroc, or Odette du Puigadeau, par son travail ethnologique et sa sensibilité, met toujours en avant des liens entre la culture marocaine et la culture maure. Ce dernier voyage marque donc une rupture définitive avec la Mauritanie, rupture qui va se concrétiser par l'installation au Maroc de notre voyageuse.

b. Vers l'installation au Maroc

Comment le ministère de l'Information, des Beaux-Arts et du Tourisme en arrive-t-il à choisir de demander à Odette du Puigadeau, en février 1961, de venir travailler à la radio-télévision marocaine pour appuyer les revendications sur le territoire mauritanien ? Certes, c'est à cause des positions pro-marocaines maintenant affichées par notre voyageuse. Mais le terrain a été – volontairement ou non – préparé par celle-ci dès 1958. En effet, une idée qui était née lors de son précédent voyage – on lui avait alors proposé de rester en Mauritanie pour y être institutrice²⁰⁸ – lui revient. Pourquoi ne pas demander un poste dans une école des oasis du Sud, afin de pouvoir y finir son travail de thèse, qui, tout naturellement, s'oriente de plus en plus vers une étude de la culture maure du Nord de la Mauritanie et du Sud du Maroc ?

Elle écrit en ce sens au Directeur du Sahara au ministère de l'Intérieur, Abdelkebir el Fassi, le 29 mars 1958²⁰⁹. Elle y met en avant son expérience – et celle de Marion Sénones – et liste les différentes raisons pour lesquelles elle souhaite revenir au Maroc : avoir accès aux collections lithiques recueillies en 1950 dans les Confins et exposées au Musée des Antiquités marocaines de Rabat, poursuivre ses travaux ethnographiques dans le Noûn et le Draâ où elle

²⁰⁸ Elle écrit le 25 mai 1951 les raisons de ses refus successifs à deux propositions en ce sens : « Robin [inspecteur de l'enseignement rencontré au Cours Normal de Boutilimit, NDLR] me propose de me faire institutrice à Ouadân, qu'on va "ressusciter". [...] Naturellement, je refuse de participer à cette utopie, et de perdre une année à apprendre à lire à une demi-douzaine de petits captifs. [...] Quant à mon offre d'école à Jraïf, pas question. Là, il y aurait du monde, des enfants, une activité possible, mais Messmer n'aime pas Saâd Bouh [personnage non identifié, sans doute un chef religieux admiré par Odette du Puigadeau]. Politique sans doute. Je n'ai d'ailleurs plus aucune envie d'être maîtresse d'école ici. Cela représenterait trop de contact avec ces gens que je méprise, et trop de résignation à des ordres imbéciles ». In PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (25 mai 1951, Saint-Louis).

²⁰⁹ Lettre d'Odette du Puigadeau à Abdelkebir el Fassi, 29 mars 1958, in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigadeau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

souhaiterait diriger une petite école, heureuse de « *rendre service* » puisque selon elle le Maroc manque d'instituteurs, reprendre peut-être son livre sur le Sud marocain commencé en 1950, qui devait paraître chez Plon mais n'a pas été édité car périmé à cause de l'actualité marocaine – elle pourrait donc le remettre à jour. Elle conclut en disant qu'elle ne veut avoir des rapports qu'avec des organismes marocains car elle sait par expérience qu'elle ne trouvera que des « *ennuis* » dans toute tâche qui la ferait dépendre d'une « *direction française : presse, édition, maison culturelle ou autre* » et qu'elle espère être utile par ses travaux ethnographiques au Maroc, peut-être en les publiant *via* le gouvernement.

On ne peut qu'être étonnée d'une pareille demande : la voyageuse qui tient farouchement à son indépendance irait s'enterrer dans un petit village du Noûn et du Draâ et s'occuper d'enfants ? Cela voudrait dire un abandon total du voyage pour l'unique salut de ses travaux ethnographiques. Cependant, il faut songer aux difficultés qu'Odette du Puigauveau a eues avec les autorités administratives française depuis son dernier voyage, à ses positions maintenant clairement anticolonialistes, et à la déception qui est en train de la saisir face à l'indifférence des jeunes Maures de Paris vis-à-vis d'elle, alors qu'elle se considérait comme leur défenseur de toujours. Pour elle, prendre ce poste d'institutrice serait le moyen de l'ultime départ.

Abdelkebir el Fassi et son successeur à l'été 1958, Si Hormaould Babana²¹⁰, un maure qu'elle avait connu jadis, ancien député de Mauritanie réfugié au Maroc depuis 1956, qui préside à Rabat un Mouvement de résistance mauritanienne²¹¹, lui répondent qu'ils vont étudier sa demande et sollicitent en attendant sa collaboration à une revue internationale et mensuelle en langue française se proposant de faire connaître l'opinion des Arabes sur le Sahara, *Perspectives sahariennes*²¹². En d'autres termes, pour prouver sa bonne foi, Odette du Puigauveau doit se lancer dans une entreprise qui est tout sauf neutre, à travers cette revue qui, en pointillés, plaide pour les revendications marocaines sur le reste du Maghreb. Odette du Puigauveau envoie donc à Si Hormaould Babana plusieurs articles, dont celui sur les explosions atomiques²¹³. Malgré sa bonne volonté, le ministère de l'Éducation nationale

²¹⁰ Si Hormaould Babana (1912-1980), premier député de la Mauritanie à l'Assemblée nationale dans le cadre de l'Union française en 1946, proche des socialistes. Il s'installe au Maroc suite à deux échecs électoraux en Mauritanie.

²¹¹ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, p. 339.

²¹² Lettre d'Abdelkebir el Fassi à Odette du Puigauveau, Rabat, 14 juin 1958, et lettre de Si Hormaould Babana à Odette du Puigauveau, Rabat, [août 1958], in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigauveau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²¹³ Lettre d'Odette du Puigauveau à Si Hormaould Babana, 24 août 1958, *ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

marocain lui envoie un formulaire très sec, le 21 mars 1959, par lequel il lui fait savoir qu'il n'est pas possible de donner suite à sa demande²¹⁴.

Les démarches d'Odette du Puigauveau se soldent donc par un échec ; néanmoins, elles participent à la faire basculer un peu plus, *via* les articles qu'on lui demande de produire, vers la thèse du Grand-Maroc, et donc, à terme, vers son installation à Rabat. En dehors de ces articles, la voyageuse ne reste d'ailleurs pas inactive dans le débat quant aux revendications marocaines sur la Mauritanie. Elle propose à Jean-Jacques Servan-Schreiber²¹⁵, le 25 septembre 1960, un article sur ce sujet pour *L'Express*, tiré à la fois de ses connaissances historiques et ethnographiques et des observations de son dernier voyage²¹⁶. Elle n'obtient pas de réponse mais fait passer son papier dans *La Tribune des Nations*, en deux fois, les 21 et 28 octobre 1960, sous le titre « *Querelle de famille entre le Maroc et la Mauritanie* »²¹⁷. Dans cet article, la voyageuse pourfend « *l'ignorance* » du public européen sur l'histoire du Maghreb et du Sahara, ignorance qui « *permet aux commentateurs des revendications marocaines sur la Mauritanie d'affirmer simplement que ces revendications "manquent de références historiques"* ». Elle revient sur l'histoire de la Mauritanie et de ses liens au Maroc, sans – en apparence – prendre parti pour l'un ou l'autre : « *Que le Maroc ou la Mauritanie aient tort ou raison, c'est leur affaire. Pour en juger objectivement, il faut connaître les histoires des deux pays, si intimement mêlées qu'il est impossible d'étudier l'une sans l'autre* ». Dans la première partie de l'article, elle évoque surtout l'histoire des Almoravides sahariens, ancêtres des Maures, et la conquête qu'ils ont faite de tout le Sahara aux XI^e et XII^e siècles, affirmant qu'on ne comprend pas, à cause de cette histoire unifiée, pourquoi le Sahara est maintenant si divisé par des frontières qui paraissent artificielles. Puis elle analyse rapidement la culture maure, et notamment le fait que « *pour tout l'Islam, la Mauritanie est le Chengît, le pays de Chinguetti, ville célèbre pour ses savants et leurs bibliothèques* »²¹⁸. Dans cette affirmation, on trouve évidemment un appel à l'unité des pays musulmans autour de la Mauritanie... et presque paradoxalement, un soutien donc indirect au Maroc qui se propose de réaliser cette unification alors que la Mauritanie serait trop faible pour la réussir.

²¹⁴ Courrier du Ministère de l'Éducation nationale de Rabat à Odette du Puigauveau, 21 mars 1959, *ibid.*

²¹⁵ Jean-Jacques Servan-Schreiber (1924-2006).

²¹⁶ Lettre d'Odette du Puigauveau à Jean-Jacques Servan-Schreiber, 25 septembre 1960, *ibid.*

²¹⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Querelle de famille entre le Maroc et la Mauritanie* », 21 et 28 octobre 1960, *La Tribune des Nations*, in *Articles d'Odette du Puigauveau pour divers journaux (1959-1961)*, SG MS-5529 B, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²¹⁸ Article du 21 octobre 1960.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Dans la suite de l'article, le 28 octobre 1960, Odette du Puigauveau évoque la colonisation, depuis Xavier Coppolani qui écrit au ministre des Colonies de l'époque : « *j'espère que vous n'avez pas oublié que la Mauritanie est le prolongement naturel du Maroc* ». La prise de position de la voyageuse est plus évidente dans ce second article :

A considérer les choses objectivement, on voit qu'aucune incompatibilité ethnique ou idéologique n'impose la séparation. [...] Pour le pays lui-même, il vaut peut-être mieux être la province d'une nation parente, aux ressources variées, qu'un petit État sans force aux mains d'exploitants étrangers.²¹⁹

Elle avance en conclusion une hypothèse assez paradoxale pour se dédouaner de tout soupçon d'opposition aux intérêts de la Mauritanie par une position pro-marocaine : pour elle, à cause des « *techniques coloniales de dénationalisation* » les Maures ne sont pas suffisamment instruits de l'histoire de leur pays – il est sous-entendu qu'elle l'est – et s'ils l'étaient, ils soutiendraient les revendications du Maroc²²⁰. Là encore, Odette du Puigauveau se fait le prophète, ou la sauveuse, d'une Mauritanie ignorante de sa propre histoire et ne sachant donc pas voir où est son propre intérêt, pour la sauvegarde de l'État et celle de la culture maure. Elle écrit également un article dans la même veine dans *Témoignage Chrétien*, disant qu'il faudrait mieux parler de « *réunification* » que de « *revendications* » ou « *d'annexions* », car « *les Marocains et les Sahariens de l'Ouest sont de toute évidence un même peuple* »²²¹.

La recherche d'Odette du Puigauveau d'une installation au Maroc entre 1958 et 1959, puis la composition de tels articles, expliquent selon nous l'appel qui lui est fait par le ministère de l'Information, des Beaux-Arts et du Tourisme, à venir s'installer au Maroc pour travailler à la radio-télévision à la propagande marocaine en faveur du rattachement de la Mauritanie au Maroc. Monique Vérité a fait une très bonne analyse de cet épisode²²², nous n'y reviendrons donc pas ici. Qu'il suffise simplement à notre lecteur de savoir qu'Odette du Puigauveau, après un premier séjour où elle est très bien reçue, ce qui naturellement la change de ses conflits avec les Maures, s'installe définitivement à Rabat avec Marion Sénones le 20 mai 1961. Elle ne voyagera plus et ira de désillusion en désillusion dans son travail dans l'administration marocaine.

²¹⁹ Article du 28 octobre 1960.

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ PUIGAUVEAU, Odette du, article dactylographié pour *Témoignage Chrétien*, sans titre et non daté, in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²²² VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, pp. 351-353.

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

Odette du Puigaudeau n'a aucun intérêt personnel, comme si elle était un nouveau Machiavel, à plaider pour le rattachement de la Mauritanie au Maroc. Son adhésion à cette position paradoxale est la suite logique de tous ses combats anticolonialistes : pour elle, la meilleure façon de protéger la culture maure qu'elle a tant cherché à défendre est de placer le pays sous la protection d'un état plus fort que lui, qui pourrait le soustraire aux influences néfastes du monde occidental, et d'assumer la parenté de cette culture maure avec la culture marocaine. Cette position s'explique également par la géographie même de ses voyages : en 1937 et en 1950, elle était dans le Sud marocain juste avant de passer en Mauritanie. Avec le recul temporel et le prisme de ses travaux ethnographiques très centrés sur la culture musulmane et arabe, les frontières qu'elle a alors franchies doivent lui apparaître comme inexistantes.

Pour nous, les affirmations d'Odette du Puigaudeau, si paradoxales qu'elles puissent sembler, sont donc guidées par sa conscience et ses convictions et non pas commandées par des intérêts personnels. Elle continue d'ailleurs, une fois installée au Maroc, d'affirmer qu'elle défend la culture maure contre la civilisation occidentale : fin 1962, elle publie encore dans *L'Unité*, journal dont le titre trahit la position pro-marocaine, un article intitulé « *La Mauritanie égarée* » déplorant la « *destruction systématique* » et « *irréversible* » du « *patrimoine de civilisation arabo-berbère et musulmane* » du « *peuple mauritanien* » à cause de « *l'exploitation politique, militaire et minière de leur pays* »²²³. Elle reprend donc les thèmes chers à son cœur de la colonisation destructrice... mais en allant plus loin. Elle utilise en effet l'exemple de la Bretagne, son pays d'origine, « *rattachée de force à la France au XV^e siècle* » alors que les Bretons formaient « *un seul peuple* » avec les Écossais et les Gallois « *comme les mauritaniens sahariens avec le Maroc actuel* » :

Au bout de 500 ans de résistance tenace à l'oppression et au mépris, la Bretagne a été finalement assimilée, c'est-à-dire que, découpée en départements, elle a été dépouillée de toutes ses valeurs propres par l'école étrangère, l'armée étrangère et toutes les servitudes qui dégradent un pays pauvre et dominé. Ici, le désastre est consommé. La Bretagne est devenue une sorte de colonie sous-développée, sous-industrialisée, sous-instruite. Car jamais un enseignement étranger ne peut avoir la même valeur éducative qu'un enseignement national. [...] Tous les jeunes mauritaniens me comprendront...²²⁴

Cet article montre bien qu'Odette du Puigaudeau est réellement désespérée par la situation en Mauritanie, qu'elle considère comme étant toujours sous la coupe de l'ancien

²²³ PUIGAUDEAU, Odette du, « *La Mauritanie égarée* », *L'Unité*, 3 décembre 1962, in *Dossier d'articles divers et tirés-à-part consacrés aux Maures et à la Mauritanie par Odette du Puigaudeau*, SG MS-5532 A, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²²⁴ *Ibid.*

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

occupant français, notamment sur le plan de l'éducation. La dernière phrase, « *tous les jeunes mauritaniens me comprendront* », contient l'ultime contradiction de la vie de notre voyageuse : c'est parce qu'elle s'inclut dans ce peuple mauritanien, dans la logique de ses positions anticolonialiste, et essaie de le défendre selon ce qu'elle croit juste, qu'elle s'installe au Maroc, dans une démarche quasi messianique, pour y travailler à la disparition même de l'état souverain de Mauritanie.

Conclusion

Les observations du voyage, la passion dont Odette du Puigaudeau se prend pour les Maures, et l'influence des temps eux-mêmes – on ne peut séparer le développement des idées d'Odette du Puigaudeau du contexte général qui conduit aux indépendances – l'amènent donc peu à peu à se positionner contre l'impérialisme français en Afrique du Nord. De la critique des abus des autorités coloniales aux combats contre les essais atomiques à Reggane, et même jusqu'à l'adhésion aux revendications marocaines, c'est un même processus qui se développe parallèlement aux voyages et à cause d'eux. En ce sens, le voyage est à la source de l'anticolonialisme.

Les historiens du voyage ont souvent fait cette observation : les récits de voyage, parce qu'ils se fondent sur des observations de terrain de personnes non engagées dans l'administration coloniale, participent à complexifier une vision souvent trop simpliste des colonies du lectorat métropolitain. Même si le voyageur est imprégné de lieux communs issus de la propagande coloniale – et Odette du Puigaudeau l'est autant qu'un autre – il se trouve inmanquablement confronté à des situations qui interrogent le bien-fondé d'une certaine politique. Quand il a l'honnêteté d'en rendre compte, son récit peut donc aider, même modestement, à la formation des idées anticolonialistes²²⁵. La plupart des voyageurs se sont d'ailleurs investis dans la lutte anticoloniale : c'est ainsi le cas de Théodore Monod dont on a déjà parlé, mais aussi de Gertrude Bell, impliquée en 1921 dans l'avènement du premier roi

²²⁵ Voir en ce sens le chapitre « *Influencer : itinéraires culturels et idéologiques (1920-1940)* » par David Murphy, Elizabeth Ezra et Charles Forsdick dans *Culture coloniale...* : ils y étudient des voyages coloniaux en ce sens, affirmant : « *Les observations rapportées des voyages coloniaux, au lieu d'étayer l'opinion publique sur l'Empire et de perpétuer les stéréotypes qui la nourrissent, commencent à l'interpeller, et même à la former autrement. Le divertissement exotique cède à l'instruction souvent polémique, pas encore anticoloniale, mais jetant quand même les bases d'une critique réelle du système* ».

Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage ?

d'Irak puis directrice des Antiquités d'Irak et fondatrice du Musée de Bagdad – comment ne pas penser au parcours d'Odette du Puigaudeau ?

Bien plus, on peut émettre l'hypothèse, pour conclure ce chapitre, que le voyage dans les colonies serait par essence transgressif. En effet, il suppose, comme le montre le cas de notre voyageuse, une relation avec « l'Autre » bien particulière, qui se distingue totalement des relations entre administration coloniale et colonisés. Contrairement à ces dernières, qui supposent à la fois distance et supériorité, le voyageur – au sens de grand voyageur – est obligé, *a fortiori* s'il cherche à écrire un récit ou un ouvrage ethnographique, de se rapprocher le plus possible des autochtones et de leur faire confiance, à la fois pour les besoins matériels de son voyage et les nécessités de son travail. Pour comprendre un peuple, une culture différente, sans avoir de but de domination ou de gouvernement, contrairement à l'administration coloniale, le voyageur doit tenter d'abolir toute distance entre lui et l'autochtone, entre son monde et le monde différent qu'il visite – c'est là tout le paradoxe de l'expérience viatique, qui porte en quelque sorte en elle-même le ferment de sa destruction.

Cette relation nouvelle au colonisé transgresse tout ce que l'administration coloniale cherche à mettre en place, dans une idéologie tantôt raciste, tantôt paternaliste, mais toujours fondée par le sentiment de supériorité d'une civilisation sur une autre. En se rapprochant de plus en plus du colonisé, le voyageur, s'il va au bout de sa démarche, comme c'est le cas chez Odette du Puigaudeau, en vient quasi nécessairement à rejeter cette idée de supériorité. Le voyage en pays colonial serait-il donc en lui-même transgressif ? Aurait-il participé dans son concept même aux effondrements des Empires coloniaux ? Si nous ne pouvons pas apporter de réponse à cette question, par manque de connaissances suffisamment détaillées sur les parcours d'autres voyageurs, elle mérite cependant d'être posée au terme de cette analyse.

Conclusion de la Partie 1

Au cours de la vie d'Odette du Puigaudeau, les relations entre expérience viatique et colonialisme sont tourmentées, souvent contradictoires, à l'image du voyage lui-même. Si les autorités soutiennent la voyageuse dès ses débuts, et si celle-ci le leur rend bien en faisant l'éloge dans ses premiers livres et écrits du colonialisme, imprégnée qu'elle est par des images stéréotypées – même si elles sont nuancées – le voyage, expérience à travers laquelle on se rend compte de la réalité du monde de « l'Autre » visité, devient très vite source de conflits. Il porte en effet les germes d'un anticolonialisme qui, dans le cas d'Odette du Puigaudeau, se développe de plus en plus jusqu'à la rupture totale avec non seulement les autorités françaises, mais également celles du pays colonisé qu'elle prétendait défendre. L'expérience viatique, de par les observations qu'Odette du Puigaudeau en a retirées et la passion qu'elle a suscitée chez elle pour les Maures et leur culture, a amené notre voyageuse à s'opposer à la fois aux autorités qui l'avaient soutenu et à ses amis maures. On peut expliquer ces paradoxes par la rencontre d'une époque incertaine, de réseaux militants en plein expansion, et d'une personnalité enflammée, prête à tout pour garder son indépendance et se poser en défenseur ultime, en sauveur, en Messie, d'un peuple qu'elle dit opprimé même quand il a obtenu la reconnaissance de sa souveraineté.

Le « voyage aux colonies » d'Odette du Puigaudeau peut donc être qualifié d'expérience paradoxale dans son rapport au colonialisme. Paradoxale, car elle suppose à la fois le soutien des autorités en place et celui des colonisés pour permettre les conditions matérielles du voyage. Paradoxale, car la voyageuse est amenée à la fois à soutenir le colonialisme et à le critiquer de par les observations qu'elle ne peut manquer de faire pendant ses séjours ; ce qui conduit nécessairement à des conflits avec les autorités. Paradoxale, car la voyageuse, située entre deux mondes, a une position inconfortable qu'elle cherche à résoudre sans y parvenir en 1961, en adoptant une théorie qui semble aller à l'encontre même de son combat anticolonialiste, alors qu'il se situe en fait dans sa continuité. Cette dimension paradoxale est une des réponses qui permettent d'expliquer un certain oubli de notre voyageuse par la postérité ; Odette du Puigaudeau a sans doute eu une relation à l'idéologie impérialiste trop contradictoire pour satisfaire les courants de pensée colonialiste ou anticolonialiste, et sa position entre deux mondes était incompréhensible pour ses contemporains.

Conclusion de la Partie 1

Au terme de cette partie, on perçoit qu'un thème particulier doit logiquement être étudié : celui du rapport entre voyage et journalisme. En effet, on a bien vu que le médium principal utilisé par Odette du Puigaudeau pour louer ou critiquer la politique coloniale française en Mauritanie et au Maroc était la presse. Les récits qu'elle écrit le sont d'ailleurs grâce à ces articles rédigés pendant ou après le voyage et repris en grande partie par notre voyageuse pour ses livres : ces derniers participent donc aussi à l'expérience journalistique qui apparaît comme intimement liée au voyage. Si Odette du Puigaudeau se sent légitime à donner son opinion sur la colonisation, ce n'est pas uniquement parce qu'elle a voyagé dans les pays colonisés, mais aussi parce qu'elle a des talents d'écriture qui fondent sa réputation de journaliste, déjà établie avant son départ. Réputation de femme de lettres mais aussi réputation de sérieux et de rigueur scientifique au fur et à mesure qu'Odette du Puigaudeau progresse dans ses compétences archéologiques, historiques et ethnographiques, voire ethnologiques. C'est aussi grâce à ces compétences, comme on l'a vu notamment sur la question des revendications marocaines¹, que la voyageuse se permet de porter dans la presse certaines de ses opinions sur le colonialisme.

Science et journalisme sont intimement liées chez elle, et c'est d'ailleurs parce qu'elle est à la fois voyageuse, femme de lettres, reporter, scientifique, qu'Odette du Puigaudeau cherche à faire entendre sa voix – et y réussit, si l'on considère le nombre d'articles qu'elle a publiés, le nombre de polémiques qu'elle a suscitées – dans le débat colonial. L'expérience viatique, dans son rapport au colonialisme, apparaît donc comme une pratique éminemment hybride, et il est finalement bien plus complexe qu'il n'y paraît de cerner et de définir toutes les relations qu'un voyageur comme Odette du Puigaudeau a pu entretenir avec l'Empire auxquelles les régions visitées appartiennent.

¹ Se reporter au chapitre 3.

PARTIE 2 : LA PRODUCTION DU VOYAGE, ENTRE ETHNOLOGIE ET JOURNALISME

Une des grandes distinctions souvent opérées entre le « grand » voyage et le voyage commun, et notamment le tourisme qui se développe au XX^e siècle, est le fait que le « grand » voyage a pour corrélatif nécessaire une « production » quelconque, qu'elle soit éditoriale, journalistique, ou scientifique. Un « grand » voyageur a une mission, explicite ou implicite, revendiquée ou non : rendre accessible, au grand public ou à un public choisi, des informations sur les régions traversées. Sans cette production, le grand voyageur n'en est pas vraiment un, ou, s'il le revendique, tombera nécessairement dans l'oubli une fois son voyage achevé. Cependant, si cette production est une constante, elle prend des formes variées selon les époques, les lieux et les voyageurs eux-mêmes. Du reportage grand public à la thèse scientifique en passant par le récit d'aventures, les publications suite au voyage sont extrêmement diverses. Odette du Puigaudeau touche à toutes ces formes, de la plus adaptée au grand public à la plus scientifique. C'est là un des traits qui fondent l'originalité de notre voyageuse, personnage complexe dans ses idées politiques comme dans ses formes de production.

L'intérêt de publier des écrits après le voyage, qu'ils soient scientifiques ou destinés au grand public, outre le fait de contribuer à la revendication du « grand » voyage, est de permettre au voyageur de vivre de son voyage, tant par les droits d'auteurs que par les subventions que peuvent accorder certains journaux, maisons d'édition ou institutions scientifiques. L'argent est nécessaire, mais également le soutien que peuvent apporter ces différentes structures, comme légitimation du fait même de voyager. La distance est alors quelquefois mince entre une réelle « vocation » du voyageur à produire après son voyage et une propension à « utiliser » cette production comme un prétexte au voyage ou une source de revenus faciles. Les publications peuvent alors devenir un lieu de paradoxes ; elles le sont particulièrement dans le cas d'Odette du Puigaudeau et posent plusieurs questions.

Si Odette du Puigaudeau a en effet sans conteste besoin d'argent et de protections autres que celles des autorités coloniales pour assurer les bonnes conditions de son voyage et de son retour en métropole, avant de pouvoir repartir, elle trouve cependant un intérêt personnel véritable à la pratique de la science et du journalisme ; elle développe autour de ces notions des pratiques et une conception paradoxales, qui l'amènent, après la Seconde Guerre Mondiale, à opérer une certaine « conversion » à l'ethnologie. Pourtant, cette conversion n'est jamais

achevée, et Odette du Puigauveau reste toujours un intermédiaire entre le monde scientifique et le grand public, qu'il soit amateur ou non de sciences.

Chapitre 4 : Sciences et reportages, un prétexte au départ ?

Mélange de savoirs anciens en même temps que témoignage d'exploits, d'aspirations et de rêves propres à l'auteur, le récit de voyage, se fait, ici comme ailleurs, leçon de géographie, de botanique, d'histoire, d'anthropologie, d'éthique. Comme tous les voyageurs rapportant leurs pérégrinations, Odette du Puigauveau est à la fois une 'lectrice' de l'univers qu'elle parcourt au prisme de ses lectures antérieures et une 'voyeuse' de choses nouvelles à décrire et à restituer. Témoin d'elle-même tout autant que des mondes traversés.¹

Cette analyse d'Abdel Wedoud ould Cheikh² sur le travail d'Odette du Puigauveau dans ses récits de voyage met en valeur l'enjeu informatif du voyage chez Odette du Puigauveau, enjeu pour lequel de nombreux scientifiques mais aussi des maisons d'éditions et des journaux choisissent de soutenir des expéditions semblables. Dans des années où le journalisme se développe de plus en plus en suivant le modèle du grand reportage et où la science ethnologique se professionnalise et met en avant la nouvelle importance du « terrain »³, des personnalités comme celle d'Odette du Puigauveau, qui rapporte de ses voyages tant des savoirs scientifiques que des informations pouvant être diffusées à un plus grand public, sont recherchées. Le récit de voyage permet de donner une « lecture » du monde rencontré, à travers des références comprises par les compatriotes de la voyageuse (« *au prisme de ses lectures antérieures* »), et de fournir des informations diverses (« *de géographie, de botanique, d'histoire, d'anthropologie, d'éthique* »). Ces informations, selon le degré de précision et de détail avec lesquelles elles sont retransmises par Odette du Puigauveau, sont destinées soit au grand public, à travers la collaboration de la voyageuse avec des maisons d'édition et des journaux généralistes, soit à un public scientifique – surtout les ethnologues et archéologues – à travers son travail avec de grandes institutions comme le Muséum d'Histoire naturelle, l'IFAN, le Musée de l'Homme, le CNRS... Souvent, ces deux types d'informations s'entremêlent dans les écrits d'Odette du Puigauveau ; apparaît là encore le caractère profondément hybride de l'expérience viatique. Un grand voyageur comme Odette du Puigauveau semble s'apparenter de façon égale au grand reporter et au scientifique de terrain formé *ad hoc*. Cette double casquette, chez Odette du Puigauveau, paraît à la fois résulter de la protection conjointe de scientifiques et de journalistes et impulser cette protection.

¹ OULD CHEIKH, Abdel Wedoud, Préface pour *La Grande Foire...*, p. 11.

² Abdel Wedoud Ould Cheikh, né en 1948 en Mauritanie, a étudié à l'Université de Dakar puis à Paris. Anthropologue, sociologue, philosophe, il a enseigné à Nouakchott puis à l'EHESS. Il est actuellement professeur à l'Université de Metz.

³ Voir sur ce point BLANCKAERT, Claude (dir.), *Le terrain...*

En tout état de cause, Odette du Puigauveau recherche évidemment cette double protection qui lui permet de partir en 1933, puis, à son retour, d'obtenir un certain succès pour ses articles, ses livres, et de donner à ses voyages suivants des objectifs scientifiques plus conséquents. Cette recherche de protections ne manque cependant pas de poser certaines questions sur leur influence sur la pratique du voyage, notamment sur le rapport à l'argent. L'affluence de ces protections permet également de s'interroger sur les qualités de « *lectrice* » d'un autre monde d'Odette du Puigauveau ; pourquoi obtient-elle un tel succès, au moins au début de sa carrière, dans ses différentes productions ? Quel est enfin le rapport entretenu dans les récits et articles d'Odette du Puigauveau entre texte et image, rapport qui permet d'inscrire Odette du Puigauveau dans une époque particulière, et d'ainsi mieux comprendre la relation qu'elle a avec les journaux et maisons d'édition qui la soutiennent ?

A. L'aide conjointe des milieux scientifiques et éditoriaux

Si Odette du Puigauveau est soutenue par les autorités coloniales, ses protections s'étendent bien au-delà et rassemblent également au cours de sa carrière des scientifiques et institutions scientifiques, des journalistes et un certain nombre de maisons d'édition. Ces soutiens qui paraissent éclectiques sont pourtant réunis par un seul intérêt : qu'Odette du Puigauveau leur transmette les savoirs recueillis pendant ses expéditions, et qu'elle le fasse bien. Ce double soutien entraîne une répercussion médiatique importante autour des voyages, et cette répercussion est nécessaire à notre voyageuse, toujours en recherche de nouveaux fonds pour exercer ses diverses activités. La question qui corrèle ce soutien est la suivante : ce besoin d'argent constant entre-t-il en contradiction avec l'idée qu'Odette du Puigauveau veut transmettre de l'aventure ?

1. Le soutien scientifique

Comme pour les soutiens coloniaux de notre voyageuse, nous allons présenter ses soutiens scientifiques sous forme d'un tableau que nous commenterons par la suite.

Chapitre 4 : Sciences et reportages, un prétexte au départ ?

	Personnalités scientifiques	Institutions scientifiques
1 ^{er} voyage	Paul Rivet, Jean-Paul Lebeuf ⁴ , Théodore Monod, Abel Gruvel ⁵ : <i>initiations aux méthodes archéologiques et conseils sur les sites à explorer.</i>	Société de géographie et Muséum d'histoire naturelle : <i>lettres d'introduction et rouleaux de pellicule Kodak.</i>
2 ^{ème} voyage	Harper Kelley : <i>conseils pour la récolte des matériaux, approvisionnement en étiquettes pour leur description.</i>	Muséum d'histoire naturelle : <i>mission subventionnée et lettres de recommandation de Paul Rivet et Georges-Henri Rivière⁶.</i>
Tentative de départ (juin 1939)	Auguste Chevalier ⁷ : <i>soutien auprès de la Commission des Missions de la Caisse nationale de la recherche scientifique pour une demande de mission de préhistoire dans le Tibesti et l'Ennedi.</i> Henri Breuil et Harper Kelley : <i>patronage auprès de la Société Préhistorique de France.</i>	
Tentative de départ (novembre 1939-février 1940)		CNRS : <i>mission archéologique dans le Sud marocain ; 20000F.</i>
Tentative de départ (1942)	Marcel Griaule : <i>soutien auprès du CNRS.</i>	CNRS : <i>mission archéologique et ethnologique dans le Sud de la Mauritanie, autour de Oualata et Tichitt ; 20000F.</i>

⁴ Jean-Paul Lebeuf (1907-1997), élève de Mauss et Rivet, pionnier de l'ethnoarchéologie, spécialiste de l'Afrique centrale.

⁵ Abel Gruvel (1870-1941), membre de l'Académie des sciences coloniales, expert en zoologie coloniale, notamment pour son application à la pêche.

⁶ Georges-Henri Rivière (1897-1985), frère de Thérèse Rivière, muséologue, participe à la réorganisation du Musée de l'Homme avec Paul Rivet et fonde le Musée national des arts et traditions populaires en 1937.

⁷ Auguste Chevalier (1873-1956), biologiste, botaniste, directeur du laboratoire d'agronomie coloniale de l'EPHE en 1912 puis professeur au Muséum à la chaire des productions végétales à partir de 1929 ; membre de l'Académie des sciences en 1937.

		Musée de l'Homme via Henri Vallois ⁸ , son directeur : <i>mission d'achats</i> .
3 ^{ème} voyage	Théodore Monod : <i>encouragements et conseils</i> . Maurice Antoine ⁹ (inspecteur des Antiquités marocaines) : <i>accompagnement pendant la tournée au Maroc</i> .	Muséum d'histoire naturelle via son directeur Achille Urbain ¹⁰ : <i>possibilité d'acheminer gratuitement les collections destinées au Muséum</i> .
Mission de 1960		PROHUZA, pour l'exposition <i>Sahara</i> du Musée de l'Homme : <i>mission d'achats</i> . Muséum d'histoire naturelle : <i>ordre de mission gratuite pour cette mission de la part du directeur Roger Heim¹¹</i> .

Tableau 2 : Le soutien du monde scientifique aux voyages d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones

A la lumière de ce tableau, on voit qu'Odette du Puigauveau côtoie de nombreux réseaux de scientifiques au cours de la préparation de ses voyages. Si ces réseaux concernent à la fois des personnes individuelles et des institutions, notamment des institutions récentes comme le CNRS ou le Musée de l'Homme, ce qui pourrait laisser penser qu'Odette du Puigauveau se situe à la pointe de la recherche de son temps, l'absence par exemple de l'Institut d'ethnologie, créé en 1925, montre qu'elle n'est certainement pas considérée comme une professionnelle de cette branche en développement. Toutefois, malgré la brouille avec le Musée de l'Homme et Paul Rivet, survenue après la Seconde Guerre Mondiale, Odette du Puigauveau reste soutenue par des spécialistes comme Théodore Monod, qui devient son directeur de thèse et par le Muséum d'histoire naturelle : la constance du soutien de diverses personnalités et institutions

⁸ Henri-Victor Vallois (1889-1981), anthropologue, paléontologue, auteur d'un ouvrage de taxonomie raciale, *Les races humaines* (Paris, PUF, 1944), directeur du Musée de l'Homme en 1950.

⁹ Maurice Antoine (1886-1962), entomologiste et préhistorien

¹⁰ Achille Urbain (1884-1957), zoologiste, co-fondateur et premier directeur du Zoo de Vincennes, puis tour à tour directeur de la Ménagerie du Jardin des Plantes et du Muséum d'histoire naturelle (1942-1949).

¹¹ Roger Heim (1900-1979), mycologue, résistant, membre de l'Académie des sciences, professeur au Muséum d'histoire naturelle et son directeur de 1951 à 1965.

malgré cette rupture assez grave permet de poser l'hypothèse d'une certaine reconnaissance de la voyageuse dans les domaines scientifiques.

Odette du Puigaudeau profite d'abord de conseils précieux sur les terrains de recherche à explorer, mais aussi de subventions qui sont essentielles à son voyage. Tous ces soutiens ont été déjà bien décrits dans la biographie de Monique Vérité¹². Cependant, pour montrer le mécanisme de l'attribution des subventions par les autorités scientifiques, on étudiera un cas précis, celui des deux recherches de mission en 1939 ; la première, présentée en juin 1939 à la commission des voyages de la Caisse nationale de la recherche scientifique ayant été annulée à cause de la déclaration de guerre, Odette du Puigaudeau et Marion Sénones en demandent une autre en novembre 1939, annulée elle aussi à cause du refus des autorités coloniales du Maroc, suite à des plaintes¹³. Odette du Puigaudeau a dressé *a posteriori* tout un dossier sur cette mission¹⁴, qui permet de retracer précisément les différentes étapes suivies pour obtenir le soutien des autorités scientifiques. Ce cas est représentatif des autres parcours d'Odette du Puigaudeau auprès des scientifiques pour ses autres voyages.

On présentera bien sûr cette préparation de voyage grâce aux pièces écrites dont nous disposons mais il faut garder à l'esprit que les contacts qu'Odette du Puigaudeau a avec les scientifiques se font surtout *ad hominem*, au Muséum, au Musée de l'Homme, lors des conférences données à la suite des voyages, dans les expositions des dessins de Marion Sénones, ou lors de nombreux rendez-vous privés dont les agendas d'Odette du Puigaudeau portent souvent la marque.

Les deux premiers documents du dossier datent du 2 mai 1939 ; il s'agit d'une lettre adressée à Paul Rivet et d'une autre, officielle, adressée à l'Administrateur de la Caisse de la recherche scientifique, Henri Laugier¹⁵. Dans la première¹⁶, barrée d'une mention « *confidentielle* », Odette du Puigaudeau fait à Paul Rivet la liste de leurs soutiens scientifiques et lui soumet un devis estimatif de leurs dépenses ; le Musée de l'Homme a pour elle vocation

¹² VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau...*

¹³ Voir le chapitre 3 de notre étude.

¹⁴ SG MS-5421, *Dossier sur le projet de mission en Mauritanie ou au Tibesti-Ennedi en 1939 – 1940*, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁵ Henri Laugier (1888-1973), physiologiste, chef de cabinet du ministre de l'Éducation nationale à la fin du Front Populaire puis premier directeur du CNRS en 1939 et résistant, occupe après la guerre les plus hautes fonctions à l'ONU puis à l'UNESCO.

¹⁶ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Paul Rivet, Paris, 2 mai 1939, *ibid.*

à les soutenir. Elle explique que le professeur Lacroix¹⁷ les soutient, que le professeur Chevalier les recommande à la commission de botanique du Muséum, que le professeur Arambourg¹⁸ leur a donné une lettre de recommandation chaleureuse pour Henri Laugier à l'Éducation nationale et enfin que Pierre Galampoix¹⁹, chef de bureau à la Direction de l'Enseignement Supérieur de ce même ministère, les appuie. Cette liste de soutiens, tant des paléontologues que des botanistes, des biologistes, des minéralogistes, montre bien que le voyage d'Odette du Puigauveau intéresse largement les scientifiques de l'époque ; il est pour eux le moyen de se procurer des informations de première main sur les terrains qui les intéressent.

La lettre adressée à Rivet nous donne une autre information intéressante sur la façon dont Odette du Puigauveau recherche le soutien des scientifiques : elle insiste toujours sur le prix que coûte une mission et sur le fait que les subventions accordées par les institutions ne sont jamais suffisantes pour le travail scientifique à accomplir :

Dix chameaux pour sept personnes, les vivres, bagages et collections est une moyenne à peine suffisante. Lors de notre dernière mission, l'obligation d'économiser sur tout, donc aussi sur la location des chameaux, nous a contraintes à abandonner des pierres trop lourdes que M. Kelley a regrettées ensuite. [...] Cette mission 1936-1938 – pour laquelle nous avons une subvention de 8100F, dérisoire en comparaison de ce qui est accordé à bien des missions beaucoup moins lointaines et moins longues – nous a coûté personnellement fort cher et il nous serait impossible de renouveler cette dépense.²⁰

Odette du Puigauveau pointe la nécessité vitale d'un soutien conséquent de la Caisse de la recherche scientifique à cette nouvelle mission – et appelle Paul Rivet à faire usage de son influence pour que le montant de la subvention soit important. Il est intéressant de noter qu'elle envisage de prendre plus de chameaux pour leurs expéditions, quitte à voyager de façon plus lourde, avec moins de souplesse, pour remplir des objectifs scientifiques. Elle revendique ici être une vraie ethnologue, et non une voyageuse ayant la science comme passe-temps ; c'est pour cela qu'elle estime avoir droit à un soutien fort du CNRS. Le même jour, elle envoie une demande officielle à l'Administrateur du CNRS, Henri Laugier :

Nous avons l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance une mission de préhistoire dans les massifs du Tibesti et de l'Ennedi. Notre but est la recherche d'outillages lithiques et de gravures et peintures rupestres. En outre, nous nous efforcerons de recueillir des échantillons botaniques et une documentation ethnographique et photographique.

¹⁷ Alfred Lacroix (1863-1948), minéralogiste, géologue, volcanologue et pétrographe, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences à partir de 1914, grand voyageur et professeur au Muséum d'histoire naturelle.

¹⁸ Camille Arambourg (1885-1969), paléontologue, spécialiste de l'Afrique du Nord, professeur au Muséum d'histoire naturelle et défenseur de la thèse selon laquelle l'homme descendrait de Neandertal.

¹⁹ Pierre Marcel Robert Galampoix, 1887-1969 ?

²⁰ Lettre d'Odette du Puigauveau à Paul Rivet, Paris, 2 mai 1939, *ibid.*

Chapitre 4 : Sciences et reportages, un prétexte au départ ?

Nous désirons partir en décembre 1939 et prévoyons une absence d'un an environ. Notre itinéraire approximatif sera :

Paris-Tamanrasset par chemin de fer, bateau et cars tropicaux ;

Tamanrasset-Djanet par camions de ravitaillement militaires ;

Djanet-Ennedi par chameaux, via : plateau de Mangueni, massif d'Afafi, Bardaï (explorations dans le Tibesti septentrional), Ounianga, Fada (explorations dans l'Ennedi, région de Djourab, Faya, Tibesti méridional, Djado et retour vers le Nord.²¹

Cette demande est intéressante à double titre : elle montre qu'Odette du Puigauveau ne reste pas fixée sur un terrain de recherches (le Tibesti et l'Ennedi sont des régions du Tchad) et également que le voyage est pour elle l'occasion d'une pratique du terrain hybride, mêlant recherches préhistoriques sur les industries lithiques et les gravures, recherches botaniques, ethnographiques et photographiques (cette dernière catégorie s'apparentant à de l'ethnographie). Si le but premier est la recherche préhistorique²², l'ouverture d'autres champs doit favoriser le soutien de la Caisse nationale de recherche scientifique. On comprend ici que la voyageuse se distingue de scientifiques comme les professeurs qui la soutiennent, qui ont un champ de recherches défini et généralement un terrain duquel ils sont spécialistes. Odette du Puigauveau apparaît comme une voyageuse tout-terrain et touche-à-tout, et c'est précisément cette polyvalence qui doit lui permettre d'attirer le soutien des autorités scientifiques.

Pour toutes ses missions, certains scientifiques font d'ailleurs le relais entre Odette du Puigauveau et les instances auxquelles ils ont accès ; dans le cas de cette première demande de 1939, Alfred Foucher²³, spécialiste du monde bouddhiste – donc en dehors des terrains d'Odette du Puigauveau, plaide le dossier d'Odette du Puigauveau auprès de la commission des Missions à sa session de juin²⁴ et la tient au courant des avancées de la procédure.²⁵ Le patronage personnel de scientifiques célèbres, même s'ils ne sont pas connaisseurs des aires géographiques fréquentées par la voyageuse, est indispensable à Odette du Puigauveau pour toutes ses missions. Il offre une garantie vis-à-vis des autorités coloniales, parfois sceptiques, des maisons d'édition et journaux dont Odette du Puigauveau recherche l'appui, et des

²¹ Lettre d'Odette du Puigauveau à Henri Laugier, Paris, 2 mai 1939, *ibid.*

²² L'abbé Breuil lui écrit le 12 juillet 1939 qu'il accepte d'être l'un de ses patrons à la Société préhistorique de France, avec Harper Kelley. Lettre d'Henri Breuil à Odette du Puigauveau, 12 juillet 1939, *ibid.*

²³ Alfred Foucher (1865-1952), historien de l'art, spécialiste du monde bouddhiste, grand voyageur en Afghanistan, a été directeur de l'École Française d'Extrême-Orient et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

²⁴ Lettre d'Alfred Foucher à Odette du Puigauveau, 27 juin 1939, *ibid.* : « J'ai seulement plaidé votre dossier, qui était excellent [...] ».

²⁵ Lettre d'Alfred Foucher à Odette du Puigauveau, 5 octobre 1939, *ibid.* : « Il devient plus que probable que la Section compétente de la Caisse des Recherches réglera seule, et d'office, les questions qui lui ont été soumises. Comme son impartialité est certaine, je pense que vous n'aurez qu'à vous réjouir de cette procédure, et que, de toute manière, M. Lacroix sera tenu au courant ».

institutions scientifiques elles-mêmes, quand il s'agit d'obtenir des subventions. Il permet enfin de légitimer le voyage vis-à-vis du public et des professionnels en lui donnant un but reconnu, alors qu'Odette du Puigaudeau peut sembler, aux yeux de ses contemporains, partir un petit peu à l'aveuglette, sans formation, sans métier particulier. Cette idée de légitimation, surtout pour une femme, a toute son importance.

Avec la déclaration de guerre, la demande de mission est suspendue. Mais le premier novembre 1939, Odette du Puigaudeau sollicite à nouveau du tout jeune CNRS une nouvelle mission de préhistoire dans le Sud marocain et la région du Hank, à cause de la guerre qui empêche l'accès au Tibesti :

Nous pensons qu'il est préférable de renoncer provisoirement à visiter cette région déjà difficile à parcourir en temps de paix. C'est pourquoi nous vous demandons de bien vouloir nous autoriser à poursuivre, dans une contrée d'accès plus facile et nécessitant moins de dépenses, les recherches que nous y avons amorcées au cours de notre dernière mission saharienne.²⁶

Dans cette lettre, Odette du Puigaudeau change de perspective : elle se recentre sur ses objectifs préhistoriques (étudier les gisements lithiques et compléter les inventaires des gravures rupestres faits trop rapidement lors de son deuxième voyage). Elle insiste également, comme dans la lettre à Paul Rivet, sur le coût élevé de revient de cette mission (25000F), en joignant un devis qui mentionne entre autres l'achat de 4 chameaux, une escorte de 6 hommes, et du matériel comprenant les frais de photographie et d'expédition des collections.

Parallèlement à cette demande officielle, Odette du Puigaudeau s'assure du soutien d'autres scientifiques, en particulier des professeurs Arambourg, Lacroix, Chevalier, d'Henri Kelley, et de l'abbé Breuil²⁷, ainsi que de celui de Raymond Mauny²⁸ et d'Armand Ruhlmann²⁹, inspecteur des Antiquités du Maroc³⁰. Les échanges qu'elle a avec Auguste Chevalier sont révélateurs de ses efforts pour séduire les autorités scientifiques : une de ses lettres montre comment elle est incitée à élargir ses champs de recherche pour obtenir les subventions dont elle a besoin. Le professeur y écrit qu'il essaiera de lui faire attribuer les crédits qu'elle souhaite à la commission des Missions de la Caisse de la recherche scientifique mais qu'elle ne devrait pas se limiter à une demande en préhistoire : « *Pourquoi ne demandez-vous pas aussi pour des*

²⁶ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Henri Laugier, 1^{er} novembre 1939, *ibid.*

²⁷ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Marie-Édouard de Froissard de Broissia, 3 décembre 1939, *ibid.*

²⁸ Lettre de Raymond Mauny à Odette du Puigaudeau, 29 novembre 1939, *ibid.*

²⁹ Armand Ruhlmann (1896-1948), géologue, paléontologue, archéologue, père des recherches préhistoriques au Maroc.

³⁰ Lettre d'Odette du Puigaudeau au général François, le Croisic, 1^{er} décembre 1939, *ibid.*

collections botaniques et des observations sur l'agriculture et les produits alimentaires des indigènes. Je serais ainsi en bien meilleure posture pour vous appuyer »³¹. Il lui conseille également de ne pas demander une mission uniquement dans le Sud Marocain car la « *Commission de la France d'Outre-Mer* » risquerait de la rejeter, puisqu'elle a décidé de ne pas voter de crédits pour le Maroc mais uniquement pour les colonies administrées directement par le ministère des Colonies (le Maroc étant un protectorat) ; il faudrait donc que la mission d'Odette du Puigauveau s'étende au moins au Nord de la Mauritanie. On ne sait pas si Odette du Puigauveau a suivi ces conseils ou a décidé de les ignorer puisque cette lettre n'est pas datée, mais ce document témoigne tout de même du fait que les scientifiques s'impliquent personnellement dans les projets de notre voyageuse à travers des conseils précieux.

Mais Odette du Puigauveau écrit ensuite au général François³² que le docteur Rivet a refusé de soutenir leurs demandes, officiellement parce qu'il ne souhaite demander des missions que pour ses élèves, officieusement – selon elle – pour des raisons d'inimitié personnelle. Apparaît ici en germe le conflit important qui l'opposera à Rivet au sortir de la Seconde Guerre Mondiale. Odette du Puigauveau demande au général d'écrire en leur faveur à la commission des Missions pour couper court aux rumeurs qui courent sur leur compte à cause, dit-elle, de Rivet ; on voit ici comment les autorités coloniales et les autorités scientifiques s'appuient les unes sur les autres pour attribuer les subventions. Le général leur répond, on l'a vu³³, qu'il serait préférable de renoncer à cette mission qui serait accueillie au Maroc sans bienveillance ; si Henri Laugier, le 2 février 1940, les charge d'une « *mission scientifique au Maroc en vue d'études archéologiques dans le Sud Marocain* »³⁴ et leur attribue une indemnité de 20000F, il revient sur cette décision le 15 février 1940 :

J'ai l'honneur de vous faire connaître qu'en raison des circonstances présentes notre Résident Général au Maroc n'estime pas opportune la réalisation de votre projet de Mission dans le Maroc Méridional. Dans ces conditions il m'est impossible de maintenir ma décision vous chargeant d'une mission scientifique au Maroc et vous attribuant une indemnité de 20000F.³⁵

La mission avorte donc, comme nous l'avons dit dans notre chapitre précédent ; cependant, la documentation relative aux demandes de mission en 1939 nous permet de discerner plusieurs constantes dans les relations d'Odette du Puigauveau aux autorités scientifiques qui la soutiennent. La première est que demandes officielles à des instances et

³¹ Lettre d'Auguste Chevalier à Odette du Puigauveau, [avril ou mai 1939], *ibid.*

³² *Ibid.*

³³ Lettre du général François à Odette du Puigauveau, 15 décembre 1939, *ibid.*

³⁴ Lettre d'Henri Laugier à Odette du Puigauveau, 2 février 1940, *ibid.*

³⁵ Lettre d'Henri Laugier à Odette du Puigauveau, 15 février 1940, *ibid.*

recherche de protections personnelles de scientifiques reconnus, *via* des lettres et, on peut l'imaginer, des rendez-vous qui n'ont pas forcément laissé de traces dans nos archives, vont toujours de pair. Ce sont les scientifiques dont Odette du Puigaudeau s'assure l'appui qui plaident sa cause auprès des institutions amenées à lui attribuer des subventions ; sans le premier appui, pas de mission possible. L'insertion d'Odette du Puigaudeau dans les réseaux scientifiques semble poussée, puisqu'elle obtient cet appui sans grandes difficultés, mis à part quelques tensions avec le professeur Rivet. Les scientifiques paraissent reconnaître la valeur de ses travaux et être particulièrement intéressés par les informations qu'elle pourrait rapporter de ses voyages. La deuxième des constantes est qu'Odette du Puigaudeau est relativement flexible sur le plan des aires géographiques où elle est prête à aller ; elle adapte sur ce plan ses demandes au contexte géopolitique mais aussi, dans d'autres cas, aux instances auxquelles elle fait appel. La troisième de ces constantes est que le voyage scientifique d'Odette du Puigaudeau apparaît comme une pratique hybride, recouvrant de nombreux champs de recherche. On a déjà vu que ces voyages apparaissaient comme un moment de propagande coloniale privilégiée – la demande de voyage en 1942 est d'ailleurs motivée par un ouvrage sur le Transsaharien. Mais ce voyage colonial a aussi des implications scientifiques très diverses, allant de l'ethnographie à l'archéologie en passant par la minéralogie et la botanique, et c'est ce caractère divers qui semble séduire les scientifiques qui soutiennent Odette du Puigaudeau : ils trouvent en effet tous leur compte dans ce voyage. On verra tout au long de cette partie comment cette hybridité dans la recherche scientifique se traduit concrètement dans les voyages et les travaux d'Odette du Puigaudeau, au-delà de l'intention manifestée lorsqu'elle recherche les protections des scientifiques avant de partir.

Excepté le monde scientifique, le monde de l'édition et du journalisme s'intéressent aussi aux travaux d'Odette du Puigaudeau pour leur dimension « informative » se rapprochant des enjeux scientifiques mais se destinant au grand public. Comment ce soutien se manifeste-t-il ?

2. Le soutien du monde de l'édition et du journalisme : une répercussion médiatique importante autour des voyages

Odette du Puigaudeau bénéficie dès son premier voyage d'une répercussion médiatique importante, grâce aux journaux avec qui elle correspond pendant ses voyages, puis aux maisons d'édition qui l'accueillent pour ses récits, et enfin aux journaux qui se font l'écho de ses voyages et de ses travaux sans qu'elle collabore forcément avec eux. C'est la différence qu'il faut établir

entre les collaborations directes (articles écrits par Odette du Puigauveau dans des journaux, ou ses récits) et la répercussion médiatique indirecte (articles écrits par les journaux sur ses voyages, critiques de ses récits, interviews, brèves reprenant les textes d'Odette du Puigauveau...). Nous avons établi une liste des journaux faisant mention d'Odette du Puigauveau, chroniquant ses ouvrages, ou lui donnant une place dans leurs colonnes pour des interviews ou des articles écrits par elle-même. Elle a été établie d'après les plus de 700 articles conservés dans les archives d'Odette du Puigauveau, dont 200 écrits par la voyageuse elle-même³⁶, d'après les listes d'articles tenues par la voyageuse elle-même dans ses carnets de voyages, et d'après la liste d'articles publiés par Odette du Puigauveau établie par Monique Vérité³⁷ Elle figure en Annexes³⁸.

Il faut noter qu'un grand nombre d'articles, sans doute une centaine, n'ont pu être identifiés car ils étaient conservés découpés et car les carnets d'Odette du Puigauveau, où elle tenait une sorte de veille, ne mentionnaient pas toujours leur journal d'origine. Plusieurs enseignements peuvent être tirés de cette liste. Le premier est que la répercussion médiatique autour des voyages d'Odette du Puigauveau est relativement importante ; son apogée est située autour de ses deuxième et troisième voyages. Cette répercussion intervient surtout par rapport aux écrits d'Odette du Puigauveau, et non pas pendant ses voyages eux-mêmes, à quelques exceptions près. Elle peut donc survenir un grand nombre d'années après le voyage, dans le cas où les récits sont publiés bien après.

Les types de journaux publiant Odette du Puigauveau ou parlant de ses voyages sont très divers, mais il faut noter que la plupart du temps ce sont des journaux provinciaux ou spécialisés. Les grands journaux généralistes nationaux ne publient souvent que de courtes brèves sur ses écrits, quand ils en publient, à l'exception des années 1950, quand les articles d'Odette du Puigauveau s'insèrent dans des débats politiques importants (pour chaque voyage, on trouve une petite dizaine de brèves dans des quotidiens nationaux). Cependant, quelques magazines généralistes (dont *Match* et *Vu*) publient à l'occasion des reportages de la voyageuse. Les journaux régionaux donnant un écho à Odette du Puigauveau sont quant à eux nombreux, surtout dans l'Ouest de la France, et surtout lors de son deuxième voyage (une vingtaine de

³⁶ On se reportera notamment aux ensembles SG MS-5389, SG MS-5404, SG MS-5532 A, B et C, SG MS-5400, SG MS-5527 B, SG MS 5528 A, Bnf, Dép. des Cartes et Plans. Les articles non datés ou dont les journaux qui les accueillent n'ont pu être identifiés n'ont pas été inclus dans cette liste.

³⁷ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, pp .403-408.

³⁸ Cf Annexes.

brèves dans des quotidiens) ; c'est aussi le cas, de façon attendue, des journaux coloniaux. Les journaux étrangers s'intéressant à notre voyageuse sont des journaux francophones jusque dans les années 1950, quand la collaboration d'Odette du Puigauveau avec l'UNESCO lui permet de donner une ouverture internationale à ses articles.

Ce sont finalement des journaux spécialisés qui donnent majoritairement audience à la voyageuse : soit des journaux orientés politiquement ou religieusement, soit des journaux destinés à des publics spécifiques : les femmes, les campeurs, les jeunes, les militaires... On trouve aussi des journaux scientifiques, de façon attendue, et, de façon plus surprenante, des journaux économiques. Enfin, les journaux littéraires sont bien entendu nombreux, et, dans la plupart des cas, élogieux pour l'œuvre d'Odette du Puigauveau.

Odette du Puigauveau entretient également une relation privilégiée avec le *Miroir du Monde*, fondu avec le *Monde illustré* en 1938, dont elle porte le titre de « *collaboratrice officielle* ». A travers cette collaboration, on peut percevoir le goût du public pour les magazines illustrés donnant à voir le « monde » à leurs lecteurs, sous la forme d'une collaboration avec des grands voyageurs comme Odette du Puigauveau.

Il faut également noter qu'à partir de 1950, le nombre d'articles d'Odette du Puigauveau à consonance politique, dans des journaux engagés, augmente fortement. Comme on l'a dit dans notre première partie, cette évolution est symptomatique d'un changement d'orientation dans les centres d'intérêt de notre voyageuse. Le nombre de journaux étrangers lui accordant une place à ce propos est assez impressionnant.

On peut conclure de cette courte typologie que les journaux sont nombreux à donner une audience à la voyageuse ; cependant, ceux qui s'intéressent le plus à son œuvre, le *Miroir* excepté, et lui donnent la plus grande place dans leurs colonnes, sont des journaux spécialisés, particulièrement les journaux féminins et les journaux scientifiques. Valérie Boulain écrit cependant qu'Odette du Puigauveau ne publie pas ses récits de voyage dans les journaux féminins avec lesquels elle coopérait en 1933 (*La Femme de France, Le Dimanche de la Femme, Le Journal de la Femme*), pour des raisons de rémunération, les magazines d'actualité la rétribuant mieux³⁹. Il faut néanmoins noter que quand désormais Odette du Puigauveau publie dans des journaux féminins, elle sait très bien s'adapter à son public : ainsi, un article

³⁹ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 275.

publié dans *Vogue* en mars 1936 a pour titre « *Coquetteries sahariennes* », et évoque uniquement les modes de maquillage des femmes maures⁴⁰.

La longueur des articles inclus sous l'appellation « répercussion médiatique autour d'Odette du Puigaudeau » est très variable ; la plupart du temps, elle est de quelques lignes – voire de quelques mots – ou quelques dizaines de lignes maximum, et l'article s'arrête à un aspect de sa production (conférence, écrit, exposition). Les articles plus conséquents sont généralement ceux écrits par Odette du Puigaudeau elle-même ou alors les interviews qui sont réalisées d'elle-même ou de Marion Sénones.

On peut dès lors se demander si cette répercussion médiatique est efficace, puisqu'elle est le plus souvent formée d'articles très courts. Nous pouvons à notre sens répondre par l'affirmative : l'important pour le succès des écrits d'Odette du Puigaudeau, écrits qui lui permettent de repartir en voyage, n'est pas tant la qualité des articles qui les critiquent que leur nombre. Ainsi, la voyageuse peut bénéficier d'une diffusion assez large des informations concernant ses productions.

Quelle est la relation qu'Odette du Puigaudeau entretient avec son activité de journaliste ? La recherche d'une rémunération n'entre-t-elle pas en contradiction avec une certaine idée de la gratuité du voyage et de l'aventure, présente dans certains textes d'Odette du Puigaudeau ?

3. Le besoin d'argent, ou la contradiction de l'aventure ?

A la lecture des archives d'Odette du Puigaudeau, on peut s'apercevoir que l'argent est véritablement le nerf du voyage, et que les deux femmes en sont souvent à court. Les carnets d'Odette du Puigaudeau comportent beaucoup de notes de comptes mentionnant les personnes physiques et morales auxquelles elle doit de l'argent. Sa correspondance avec sa mère, qui gère ses comptes à distance, est remplie de conseils pour trouver des journaux où elle peut aller demander de l'argent. Ainsi, le 5 juin 1934, à Kayes, elle écrit à sa mère :

Oui, ma pauvre maman, nous étions à court toutes les deux, et j'ai dû me résoudre à puiser dans ta réserve. Je n'ai pas osé te le dire tout de suite. Pour éviter un télégramme ruineux, Marcelle a demandé 5000F à sa sœur, dont 2000F pour moi, que tante Fanny a remboursés à Madeleine Fland. Je te remercie de tout cœur, ma chère petite maman. Quand tu écriras à Moreux, demande-lui de t'envoyer le prix des articles et photos (10 et 20F la photo, 0,5Fla ligne). De même pour le *Jour*, où l'on m'avait promis un prix global de 500F, plus les photos.

⁴⁰ PUIGAUDEAU, Odette du, article intitulé « *Coquetteries sahariennes* », *Vogue*, mars 1936, NUMP-11976, Bnf.

Chapitre 4 : Sciences et reportages, un prétexte au départ ?

Je vais écrire, dès que je le pourrai, un papier pour l'Ouest Éclair sur un Père Blanc qui est ici depuis 33 ans.⁴¹

L'activité journalistique apparaît donc ici essentiellement comme un moyen de vivre pendant le voyage. C'est aussi une des fonctions de l'activité scientifique, et la raison pour laquelle Odette du Puigauveau recherche des subventions puis une bourse de thèse.

Pour ce qui est des livres d'Odette du Puigauveau, on peut se demander s'ils lui ont vraiment rapporté l'argent nécessaire pour vivre de sa plume. A la lecture des comptes d'auteur et de la correspondance de la voyageuse avec ses éditeurs⁴², on peut penser que non. Les différentes maisons arrêtent toutes, au bout d'un temps plus ou moins long, de réimprimer ses livres. Ainsi, J. Susse arrête de publier *La Route de l'Ouest* en 1959, Albin Michel *Mon ami Guépard* en 1959 également. Plon arrête *La Grande Foire*, *Pieds Nus* et *La Piste* quasi simultanément, en 1962. C'est d'ailleurs l'occasion d'un conflit important avec Suzanne Deybach⁴³, de Plon, qui s'occupe de ses comptes d'auteur : Odette du Puigauveau ne comprend pas que, sur ses comptes, la vente des livres soit nulle. En réalité, il s'agit d'un effet d'optique dû à des mouvements de fond : le nombre d'ouvrages vendus est inférieur au nombre d'ouvrages qui reviennent des librairies.

On peut déduire de ces comptes d'auteur et de ces correspondances que l'activité éditoriale d'Odette du Puigauveau ne lui rapporte pas le nécessaire pour vivre. C'est en fait grâce à la combinaison des trois activités, journalisme – à la radio et dans les journaux –, écriture de récits de voyages, et production scientifique – dans des journaux spécialisés, des conférences, et travail de thèse qui lui obtient une bourse – qu'Odette du Puigauveau peut continuer sa carrière de voyageuse.

Cette recherche constante d'une activité nourricière provenant du voyage n'entre-t-elle pas en contradiction avec un certain idéal du voyage et de l'aventure ? Dans l'imaginaire populaire en effet, le voyage est pensé comme une réalisation de soi vécue dans la gratuité ou alors comme la découverte d'un autre pays au sujet duquel on peut, éventuellement, rapporter des connaissances à son retour et les publier, mais de manière désintéressée, dans une démarche

⁴¹ Lettre d'Odette du Puigauveau à Henriette du Puigauveau, 5 juin 1934, Kayes, in *31 lettres adressées à Henriette du Puigauveau par sa fille Odette et Marion Sénones durant leur premier séjour en Mauritanie, 10 septembre 1933 - 9 octobre 1934*, SG MS-5415, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴² Contenus notamment dans le dossier SG MS-5405, *Conventions littéraires, bordereaux, correspondances d'Odette du Puigauveau avec ses éditeurs*.

⁴³ Lettre de Suzanne Deybach à Odette du Puigauveau, 3 août 1955, et réponse d'Odette du Puigauveau, 9 août 1955, *ibid*.

non lucrative – bien que, de fait, toute publication permette de gagner de l’argent. Dans la préface de *La Route de l’Ouest*⁴⁴ concernant ce terme d’aventure, c’est aussi cette conception qui semble irriguer l’expérience d’Odette du Puigauveau. Tirer profit d’une aussi « noble » expérience, n’est-ce pas l’affaiblir ?

La carrière d’Odette du Puigauveau nous paraît confirmer, au contraire de ses propres affirmations dans *La Route de l’Ouest*, qu’on assiste à la naissance, dans ces années charnières que sont les années situées de part et d’autre de la Seconde Guerre Mondiale, d’un nouveau type de voyage entretenant une relation inédite avec les notions d’argent et de gratuité. Une des différences principales avec les grands voyageurs du XIX^e siècle en général, et les grandes voyageuses en particulier, est que la plupart des voyageurs du XX^e siècle ne sont pas aussi riches que leurs prédécesseurs... et surtout que les voyageuses n’ont plus forcément de mari sur lequel s’appuyer pour les questions financières. Le voyage, souvent entrepris au XIX^e siècle dans une démarche orientaliste de « loisir » bien étudiée par l’historiographie⁴⁵, doit donc se transformer et devenir source, en lui-même, de sa réalisation. En effet, c’est grâce à sa rentabilité que repartir devient possible, et que le voyage peut être continué sur place. Sans contribution à des journaux généralistes ou spécialisés, sans conférences données au retour, sans livres publiés, le voyageur est condamné à n’être qu’un voyageur occasionnel, qui ne peut faire du voyage sa « vie ».

En d’autres termes, on assiste au XX^e siècle, dans le cas d’Odette du Puigauveau comme dans celui d’autres voyageurs (on peut penser, entre autres, à Alexandra David-Néel), à une véritable professionnalisation du voyage. Le grand voyageur, à présent, n’est plus celui qui part loin, à la faveur d’une ou l’autre occasion ou même du hasard, vit une belle expérience, puis revient et publie éventuellement les récits de son voyage, sans en attendre de résultat financier particulier. A présent, le grand voyageur est celui qui vit réellement du voyage, c’est-à-dire qu’il en tire un profit lucratif qui lui permet de faire du voyage sa profession, à travers différentes productions qui ne sont parfois que des expédients pour survivre. La recherche d’argent n’entre donc pas en contradiction avec le voyage en lui-même, mais avec un certain idéal du voyage, qui apparaît comme passé de mode (mais qui est quelquefois toujours présent

⁴⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l’Ouest...*, p. 7 : « A ceux qui ne sont point partis, rapporter fièrement des secrets ».

⁴⁵ Voir par exemple MOUCHARD, Christel (dir.), LAPIERRE, Alexandra (préf.), *Elles ont conquis le monde : les grandes aventurières, 1850-1950*, Paris, Arthaud, 2007.

en arrière-fond, dans l'idée que le voyage est le moyen de se réaliser soi-même). Bien au contraire, l'argent est bien ce qui permet la réalisation du voyage, et donc de cet idéal.

Le soutien pécuniaire apporté à Odette du Puigauveau par les institutions scientifiques, les journaux et les maisons d'édition est donc important et lui permet de faire du voyage sa carrière. Mais qu'est ce qui, chez Odette du Puigauveau, lui vaut d'être autant soutenue ? A-t-elle des qualités de journaliste particulières ? Peut-elle être à la hauteur des exigences du grand reportage de l'époque, dans le sillage de la figure mythique d'Albert Londres ?

B. Les qualités d'une reporter

On peut se demander, en ouverture de cette analyse, si la recherche d'un profit influence l'écriture même d'Odette du Puigauveau. Il nous semble évident que oui ; l'écriture d'Odette du Puigauveau reflète une tension constante entre écriture scientifique et écriture de vulgarisation, écriture informative et narrative, et cette tension est un des ingrédients qui séduisent les journaux et maisons d'édition. Odette du Puigauveau semble en effet capable de s'adresser à différents publics de manière réussie. Là encore, le voyage est une pratique hybride. Valérie Boulain ne dit pas autre chose quand elle étudie les voyages de Xavier et Adèle Hommaire de Hell⁴⁶ ; les voyageurs n'ayant pas d'argent cherchent, comme Odette du Puigauveau, à toucher plusieurs publics par leur récit de voyage. Valérie Boulain étudie bien, à cette occasion, les paradoxes de l'écriture de la relation :

L'écriture de la relation a donc un double destinataire, une double finalité, asseoir une notoriété scientifique, une légitimité et toucher un large public pour des raisons économiques. Le style de l'écriture reflète ainsi cette polarité entre rapport scientifique en direction des experts et du pouvoir, et tentative de vulgarisation.⁴⁷

Chez Odette du Puigauveau, cette « *double finalité* » est évidente. A côté d'une écriture scientifique, que l'on étudiera dans le chapitre suivant, Odette du Puigauveau utilise une écriture journalistique, mêlant information et recherche de proximité avec le public, voire de séduction, afin de toucher le lecteur moyen. Ces traits d'écriture spécifiques s'accompagnent d'une quête du « journalistique » et de l'inédit, qui doit beaucoup au modèle du grand reportage.

⁴⁶ Xavier (1812-1848) et Adèle (1819-1883) Hommaire de Hell, grands voyageurs en Russie et en Asie.

⁴⁷ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 41.

1. Des traits d'écriture visant à établir une relation de proximité avec le public

L'écriture d'Odette du Puigauveau fait un constant va-et-vient entre des caractéristiques documentaires et des traits visant à séduire le public, notamment dans les descriptions qui ont une belle qualité d'évocation visuelle et sensorielle et utilisent un vocabulaire soutenu. Le lecteur a, on l'espère, déjà pu se rendre compte des qualités littéraires d'Odette du Puigauveau ; d'ailleurs, les journaux littéraires qui font la critique de son œuvre les soulignent toujours. Elles paraissent présentes de façon innée chez Odette du Puigauveau, qui même dans ses carnets de voyage utilise une très belle prose, alors que ces carnets ne sont pas destinés à être publiés en l'état et qu'ils sont souvent rédigés dans des conditions peu propices à l'inspiration. Jean-Pierre Sicre, rééditant *Pieds Nus* chez Phébus en 2003, peut ainsi écrire qu'Odette du Puigauveau possède une « *extraordinaire impatience du regard* », que ses carnets de voyage sont déjà pleins d'une « *prose très aboutie, attentive surtout à conserver aux visions saisies au vol leur fraîcheur première* », et qu'« *il y a du Colette dans cette gourmandise visuelle que rien ne rassasie* »⁴⁸.

En plus de cette qualité descriptive qui est sans doute presque « innée » chez une femme nourrie depuis son enfance par toutes sortes de références artistiques, l'écriture de la voyageuse manifeste plusieurs traits qui, eux, concourent à établir une proximité et une complicité avec le lecteur, comme pour contrebalancer la masse d'informations fournie par ces reportages et ces récits, et pouvoir aussi mieux les transmettre, dans une posture classique de *placere/docere*.

Ainsi, Odette du Puigauveau, à côté de ces descriptions visuelles utilisant un lexique soutenu, met en œuvre un certain nombre d'artifices dans sa restitution des dialogues : « petit-nègre » au début de sa carrière, pour répondre à un certain goût pour l'exotisme, stichomythies fréquentes pour ajouter de la vivacité au récit, et surtout dialogues fictifs. La voyageuse recrée en effet souvent de toutes pièces des dialogues ou des scènes auxquelles elle n'a pas assisté, alors même que le pacte de lecture du récit de voyage semble reposer sur la nécessité d'une sincérité totale de l'auteur vis-à-vis du lecteur : le voyageur doit raconter ce qu'il a vu et expérimenté sans en rajouter ni en retrancher. Ce n'est pas le cas d'Odette du Puigauveau qui, pour les besoins de ses explications, n'hésite pas à recréer des épisodes : ainsi, elle raconte dans *Mon ami Rachid* la découverte du petit guépard par le cheikh maure qui le donnera ensuite à un lieutenant français, alors même qu'elle-même n'était pas là⁴⁹ ; ou encore, dans *La Piste*, elle

⁴⁸ SICRE, Jean-Pierre, *in Pieds nus à travers la Mauritanie* d'Odette du Puigauveau, réédition de 2003 chez Phébus, p. 18.

⁴⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Mon ami Rachid...*, p. 18.

retrace l'épopée du lieutenant Bérard comme un récit à partir des archives qu'elle a consultées⁵⁰. Ces épisodes visent à donner au récit une cohérence vis-à-vis du public, et, selon nous, à le faire sortir du cadre trop contraint du récit de voyage classique. Sur ce point au moins, Odette du Puigauveau s'inscrit dans la lignée du reportage à l'école d'Albert Londres – qui vient tout juste de disparaître. Ce dernier ne note jamais les dialogues *in extenso* dans ses notes mais préfère les retranscrire de mémoire, en les reconstituant sans souci d'exactitude, et en n'hésitant pas à montrer au lecteur cette torsion de la réalité : « *de toute façon, le lecteur ne peut être dupe* », écrit Pierre Assouline⁵¹ en étudiant le style d'Albert Londres. Le pacte de lecture, même dans le cadre du journalisme, n'est pas respecté de façon stricte, mais c'est finalement en soi une sorte de convention avec les lecteurs !

Odette du Puigauveau, pour établir une proximité avec le lecteur, n'hésite pas non plus à s'adresser directement à lui, grâce à la deuxième personne du pluriel. Ce procédé est fréquent chez elle et semble être là pour permettre à certains passages techniques ou très informatifs d'être mieux reçus par le public. Ainsi, dans *La Piste*, Odette du Puigauveau cherche à décrire comment on établit le tracé d'une route dans un désert sans repères. Les explications qu'elle donne sont quelque peu compliquées, mais comme contrebalancées par une adresse constante au lecteur dans ce passage, qui commence ainsi : « *Cela vous intéresse peut-être de savoir comment on exécute un balisage, par moyens de fortune à travers une région plate et sans repères* »⁵².

La dernière caractéristique importante du point de vue de la complicité qu'Odette du Puigauveau essaie de créer avec le lecteur par son écriture est son utilisation fréquente de l'humour, qui jaillit la plupart du temps de la rencontre entre les voyageuses et une culture qui parfois les dépasse complètement. Les scènes de repas, notamment, sont souvent l'occasion d'établir une relation de complicité avec le lecteur grâce à l'humour. Ainsi, expliquant une « *nouvelle recette de cuisine maure* » qu'elle a appris au *mahssar* de l'émir, faite avec surtout des intestins et de la graisse, Odette du Puigauveau écrit, en s'adressant au lecteur encore une fois :

Si l'odeur de ce mets ne vous rebute pas, murmurez "Bismillah !" afin de chasser les esprits malfaisants, et mangez jusqu'à ce que vous rencontriez quelque crotte oubliée. C'est ce qui

⁵⁰ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 46-53.

⁵¹ ASSOULINE, Pierre, *Albert Londres, Vie et mort d'un grand reporter (1884-1932)*, Paris, Balland, 1989, p. 363.

⁵² *Ibid.*, p. 114.

Chapitre 4 : Sciences et reportages, un prétexte au départ ?

m'avint à la troisième bouchée et me permit de gagner le cœur des deux petits garçons de l'émir en leur partageant cette friandise qui m'était réservée.⁵³

Ce récit doit attirer la sympathie du lecteur sur des exploratrices déboussolées par rapport à cette culture si différente. C'est le cas de beaucoup d'autres épisodes où Odette du Puigauveau met en avant avec humour l'éloignement entre les deux mondes.

Ces différents traits montrent bien qu'Odette du Puigauveau allie une volonté de transmettre des connaissances rapportées sur un monde étranger à l'établissement d'une relation de complicité avec le lecteur qui permet de lui faire mieux passer ces informations. Cependant, dans le cadre du modèle du grand reportage, l'écriture d'Odette du Puigauveau, notamment dans ses articles, n'apparaît pas comme très journalistique. En comparant par exemple avec les traits d'écriture d'Albert Londres, on remarque qu'Odette du Puigauveau ne s'inscrit pas tout à fait dans la filiation de ce modèle incontesté, qui vient tout juste de disparaître dans un accident⁵⁴. Selon Pierre Assouline, la phrase du grand reporter est « *courte, simple, directe. Sujet, verbe, complément : son idéal d'écriture. La concision est de règle* »⁵⁵. Albert Londres écrit lui-même à sa fille Florise, corrigeant l'un de ses devoirs de style : « *Pour la forme, il faut traduire sa pensée par les mots seulement indispensables et choisir dans ces mots ceux qui rendent le plus justement l'objet dont on parle* »⁵⁶. Non pas qu'Albert Londres n'utilise pas d'images, de métaphores, etc – elles sont très nombreuses, dit Pierre Assouline ; mais ses phrases sont toujours concises, à la différence d'Odette du Puigauveau, qui, aimant à décrire ce qu'elle voit en de longues phrases, utilisant un grand nombre d'adjectifs, d'adverbes, est bien loin de ce modèle informatif – mais littéraire ! La prose de notre voyageuse est plutôt une prose d'écrivain s'essayant au journalisme que de journaliste ayant des qualités littéraires.

En ce sens, l'écriture d'Odette du Puigauveau n'apparaît pas comme tout à fait journalistique ; le style qu'elle utilise dans ses articles, articles qu'elle reprend souvent *in extenso* pour ses récits publiés dans des maisons d'édition, correspond plus à celui d'un récit de voyage, justement, qu'à celui d'un article. Mais c'est bien pour cela qu'Odette du Puigauveau est grande voyageuse, et non pas journaliste professionnelle comme Albert Londres. Toutefois, le modèle du grand reportage influence Odette du Puigauveau en lui faisant toujours rechercher ce qui est « journalistique » et ce qui est « inédit ».

⁵³ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds nus...*, p. 136.

⁵⁴ Albert Londres a disparu en mer au retour de Chine dans la nuit du 15 au 16 mai 1932.

⁵⁵ ASSOULINE, Pierre, *Albert Londres...*, p. 357.

⁵⁶ Lettre d'Albert Londres à Florise Londres, 26 mai 1914, Archives Association Albert Londres.

2. L'influence du modèle du grand reportage sur le voyage : la recherche du journalistique et de l'inédit

Les carnets de voyage d'Odette du Puigaudeau nous montrent un souci constant de la part de la voyageuse d'observer et de noter ce qui pourrait plaire au lecteur européen. La voyageuse a donc un recul sur son expérience et une lecture sélective de ce qu'elle voit, alors même qu'elle est encore dans les pays visités et y vit la grande « aventure » qu'elle décrit dans la préface de la *Route de l'Ouest*. Autrement dit, elle y adopte réellement une posture de reporter et ne voyage pas pour se distraire ou se réaliser elle-même, ou pas seulement. Ce recul est un argument essentiel pour émettre l'hypothèse qu'elle est influencée par le modèle du grand reportage : le grand reporter, c'est celui qui part en mission dans un pays lointain – ou moins lointain, comme le montre l'exemple d'Albert Londres avec la cathédrale de Reims – pour en rapporter des connaissances intéressantes pour le lecteur ; Odette du Puigaudeau a, de la même manière, constamment en tête l'idée qu'il faut qu'elle tire de son voyage des informations adaptées et intéressantes pour un public occidental. Comme Albert Londres, elle utilise par exemple des images « occidentales » pour faire comprendre au lecteur telle ou telle réalité : quand Albert Londres, participant à la reconquête de Gorizia en Vénétie, explique « *Gorizia, c'est moralement le Colmar des Italiens* »⁵⁷, Odette du Puigaudeau utilise régulièrement la comparaison avec la société féodale pour rendre accessible à ses lecteurs la structure de la société maure. La voyageuse n'hésite en outre pas à modifier son itinéraire si elle estime que la visite de tel ou tel site ou l'observation de tel ou tel événement plairait au lecteur. Ainsi, revenue à Port-Étienne début septembre 1934, alors que le gouverneur de Villa-Cisneros est attendu sous peu, elle écrit à sa mère : « *C'est très journalistique et nous allons tâcher d'aller à sa rencontre, à 100 kilomètres d'ici, si nous trouvons des chameaux* »⁵⁸.

Le journalistique, c'est aussi tout ce qui est en rapport avec l'actualité. Odette du Puigaudeau en est consciente, notamment dans les années 1950, au moment où elle publie *La Piste*. Elle fait alors de l'actualité un moyen de pression sur son éditeur pour demander à ce que son livre reçoive plus de publicité, puisqu'il est en accord avec un intérêt renouvelé du public pour les questions coloniales et ne peut donc manquer de les intéresser. Elle écrit à Charles

⁵⁷ Article d'Albert Londres dans *Le Petit Journal*, 27 août 1916, cité par Pierre Assouline, op. cit., p 360.

⁵⁸ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Henriette du Puigaudeau, 4 septembre 1934, Port-Étienne, in *31 lettres adressées à Henriette du Puigaudeau par sa fille Odette et Marion Sénones durant leur premier séjour en Mauritanie, 10 septembre 1933 - 9 octobre 1934*, SG MS-5415, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Orengo⁵⁹, directeur éditorial de Plon : « *Je suis désolée de devoir encore une fois venir vous rappeler l'existence de mes livres, et en particulier de La Piste, que l'actualité a remis, si malheureusement, d'actualité* »⁶⁰. Elle lui cite notamment ce que lui a dit récemment Robert Delavignette : « *Il faut demander à votre éditeur de pousser ce livre en ce moment où le public recommence à s'intéresser aux territoires d'Outre-Mer* »⁶¹.

Toujours par rapport à *La Piste*, elle écrit le 11 avril à 1958⁶² à Maurice Bourdel, président-directeur général de Plon, qui vient de lui écrire⁶³ qu'ils vont devoir arrêter de réimprimer *La Route de l'Ouest* et *Le Sel du Désert* et lui demande où en est le manuscrit du *Désert où souffle l'Esprit*, projet d'ouvrage sur la religion musulmane chez les nomades maures. Odette du Puigauveau fait alors part à Bourdel de sa déception car elle pensait que des livres sur la Mauritanie, même « *médiocres* », auraient pu se vendre à cause de l'actualité du sujet, en ces années où le processus de décolonisation s'accélère, et de l'absence de concurrence. Elle écrit qu'elle a dû abandonner *Le Désert où souffle l'Esprit* car elle a dû se concentrer sur sa thèse pour gagner sa vie, qu'elle peut le reprendre si Plon le souhaite mais qu'elle « *doute fort qu'il existe actuellement un public susceptible de s'intéresser à un ouvrage de mystique musulmane* ». On mesure le déchirement que cela a dû être pour elle d'abandonner ce projet quand on sait que la culture musulmane, la dimension « spirituelle » de l'ethnologie maure, est ce qui la fascine le plus en Mauritanie. Elle propose, en remplacement, puisqu' « *il paraît que la vogue est aux récits historiques* », une série de « *portraits* » de grandes figures du Maghreb. On voit donc dans cette lettre une attention soutenue, typique du journalisme, aux besoins et souhaits du public. Odette du Puigauveau ne fait pas de « l'art pour l'art » ; il faut que les informations données à travers ses récits, pour que ses ouvrages puissent se vendre, répondent à une attente réelle du public.

L'autre dimension qui montre qu'Odette du Puigauveau est considérablement influencée par le modèle du grand reportage est qu'elle recherche toujours l'inédit et l'exclusivité. Cette recherche d'inédit se manifeste d'abord dans la construction même de ses itinéraires, qu'elle n'hésite pas, là encore, à modifier s'il passe par des endroits déjà bien étudiés, que ce soit par des reporters ou par des scientifiques. Ainsi, le lieutenant Jarry, lors de leur deuxième voyage,

⁵⁹ Charles Orengo (1913-1974), journaliste, éditeur, fondateur des Éditions du Rocher en 1943.

⁶⁰ Lettre d'Odette du Puigauveau à Charles Orengo, 3 juillet 1956, in *Conventions littéraires, bordereaux, correspondances d'Odette du Puigauveau avec ses éditeurs*, SG MS-5405, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² Lettre d'Odette du Puigauveau à Maurice Bourdel, 11 avril 1958, *ibid.*

⁶³ Lettre de Maurice Bourdel à Odette du Puigauveau, 27 mars 1958, *ibid.*

écrit un télégramme au commandant du cercle de l'Adrar à Fort-Gouraud pour lui demander, de la part des deux voyageuses, l'autorisation de modifier l'itinéraire pour qu'elles ne passent pas par la région de l'Idjil « déjà explorée par Mission Monod⁶⁴ 1935 »⁶⁵.

La recherche d'inédit, c'est aussi celle qui conduit Odette du Puigaudeau à collaborer avec tel ou tel journal plutôt qu'avec un autre, afin de garantir à ce journal l'exclusivité de ses découvertes et de ses récits. Odette du Puigaudeau est très attentive à cette problématique typique du grand reportage ; ainsi, à sa mère, le 29 mai 1934, elle écrit qu'elle ne veut pas que cette dernière donne des photographies à *Ouest-Éclair* tout de suite, mais qu'il lui faut faire patienter le directeur du journal, car elle préférerait faire un seul reportage à son retour : « Tu comprends que cela m'ennuie d'éparpiller mes notes de voyages, au lieu de les réserver pour mon reportage inédit »⁶⁶.

Après la publication d'un certain nombre d'articles, certains journaux, justement, mettent un frein à leur propre collaboration avec Odette du Puigaudeau puisqu'ils n'y trouvent plus d'inédit. Ainsi, Odette du Puigaudeau envoie à la *Revue des Deux mondes* des chapitres de *Pieds Nus* pour qu'il les publie en feuilleton dans son journal avant la sortie du livre, selon une démarche courante à l'époque chez les grands reporters. La réponse arrive par l'intermédiaire d'un employé de la Revue au nom de René Doumic⁶⁷, son directeur. Après avoir dit que Monsieur Doumic a apprécié la « précision des informations » des pages communiquées, il écrit :

Malheureusement, l'ensemble du récit de votre voyage n'est pas, d'une façon absolue, inédit. Sans doute les chapitres que vous avez fait parvenir à notre Directeur contiennent nombre de détails qui ne se trouvent pas dans l'article publié par *La Géographie*. Il n'empêche que les lignes générales de votre expédition sont connues, tout au moins, du public qui attache un intérêt tout particulier aux questions géographiques. C'est pourquoi, à son très grand regret, M. Doumic ne voit pas possibilité d'accueillir les chapitres que vous lui avez remis.⁶⁸

⁶⁴ Théodore Monod a voyagé en Mauritanie et au Soudan en 1934 et 1935, dans le but de retrouver une hypothétique « météorite » géante près de Chinguetti et étudier plusieurs gisements. Il a été dans beaucoup de lieux visités ensuite par Odette du Puigaudeau lors de son deuxième voyage : Ouadane, Tombouctou, Araouan, Taoudeni, Teghazza...

⁶⁵ Télégramme du lieutenant Jarry, du goum d'Idjil, au commandant du cercle de l'Adrar à Fort-Gouraud, 1^{er} mars 1937, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁶⁶ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Henriette du Puigaudeau, 29 mai 1934, Kayes, in *31 lettres adressées à Henriette du Puigaudeau par sa fille Odette et Marion Sénones durant leur premier séjour en Mauritanie, 10 septembre 1933 - 9 octobre 1934*, SG MS-5415, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁶⁷ René Doumic (1860-1937), critique littéraire, dirige la Revue des Deux Mondes entre 1915 et 1937

⁶⁸ Lettre de la *Revue des Deux Mondes* à Odette du Puigaudeau, 5 avril 1936, in *Correspondance reçue par Odette du Puigaudeau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Odette du Puigauveau cherche donc à rentabiliser au maximum ses écrits, mais cette volonté de multiplier les lieux de publication entre en contradiction avec une nouvelle recherche de l'inédit dont elle ne maîtrise pas encore très bien toutes les subtilités.

Les journaux qui collaborent avec Odette du Puigauveau, qu'ils soient généralistes ou spécialisés sont très tatillons sur le plan de l'exclusivité. De nombreux conflits émaillent la carrière d'Odette du Puigauveau en ce sens, car la voyageuse, comme on l'a déjà dit, travaille avec un grand nombre de journaux et d'institutions pour assurer la rentabilité de ses voyages. Ce nombre peut engendrer des conflits. Celui avec la Société de Géographie lors de son premier voyage est particulièrement révélateur.

Guillaume Grandidier, secrétaire général de la Société, écrit en effet à Marion Sénones, le 16 octobre 1934⁶⁹, alors qu'elles viennent tout juste de rentrer de voyage, qu'il croit qu'il y a eu un malentendu par rapport à la convention établie avec les voyageuses à leur départ, qui prévoyait de réserver à la Société l'exclusivité de leurs photographies. En effet, un représentant du *Miroir du Monde*, avec qui, on s'en souvient, collaborent Odette du Puigauveau et Marion Sénones pendant leur premier voyage, est venu, selon leurs instructions, dit-il, récupérer des films photographiques que les voyageuses avaient envoyés à la Société. Grandidier demande donc à Marion Sénones de rembourser à la Société 476,60F, « *représentant l'achat des pellicules, leur développement, tirage des épreuves, frais d'envois, etc* ».

Marion Sénones lui répond en ces termes :

Lorsque nous sommes allées vous voir, M^{elle} du Puigauveau et moi, avant notre départ pour le Maroc, vous avez bien spécifié que les clichés qui m'étaient offerts par la Société de Géographie demeureraient sa propriété, mais souvenez-vous qu'il avait été également convenu que nous pourrions, au préalable, nous servir de ces clichés pour illustrer nos travaux éventuels, et nous avons même précisé que le *Miroir du Monde* vous demanderait sans doute de lui en confier.⁷⁰

On est donc là face à deux conceptions différentes de l'exclusivité. Le conflit se calme un peu par la suite, mais reprend, sous une forme différente, début 1935, quand Guillaume Grandidier envoie à Marion Sénones l'article mis en page, « *Nomadisation à travers la Mauritanie* », qui doit paraître dans *La Géographie* du mois de mars⁷¹. Il lui écrit :

⁶⁹ Lettre de Guillaume Grandidier à Marion Sénones, 16 octobre 1934, in *Correspondances privées, 1934-1984*, SG MS-5524, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷⁰ Lettre de Marion Sénones à Guillaume Grandidier, [fin octobre 1934], *ibid.*

⁷¹ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Nomadisation à travers la Mauritanie* », *La Géographie*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 4 : Sciences et reportages, un prétexte au départ ?

J'ai été très ennuyé de voir l'article que vous avez donné au *Monde Colonial Illustré*, je croyais qu'il était convenu que la primeur de votre récit de voyage était réservée pour *La Géographie* ; comme conséquence de cette publication, j'ai dû supprimer la grande photographie où vous êtes représentée à dos de chameau.⁷²

Là encore, le conflit est bien sur l'exclusivité, la « *primeur* » du récit de voyage, dans une démarche relevant du modèle du grand reportage. Marion Sénones répond que la photographie en question n'est pas la même : *Nous y avons évidemment les mêmes têtes et les mêmes costumes, mais ces clichés ont été pris à trois mois d'intervalle, et à 800 kilomètres de distance, l'un à Kiffa, l'autre à Atar* »⁷³. Elle explique que l'article d'Odette du Puigaudeau a paru dans le *Monde Colonial*⁷⁴ avant celui paru dans la *Géographie* car la publication de ce dernier avait été retardée et qu'elles étaient obligées de tirer parti financièrement des documents rapportés. Nous n'avons pas le fin mot du conflit, puisque Guillaume Grandidier leur propose dans une lettre ultérieure de venir directement le voir pour qu'elles puissent lui raconter leur voyage et que le différend puisse être réglé⁷⁵.

Il semble donc bien que les deux voyageuses n'aient pas respecté un contrat d'exclusivité avec la Société de Géographie ; est-ce par un manque de connaissances des ressorts du grand reportage ou par pure mauvaise foi, parce qu'elles avaient besoin d'argent de façon urgente ? La question reste ouverte au terme de cette analyse. Cet exemple montre bien toutefois que le modèle du grand reportage imprègne les relations d'Odette du Puigaudeau avec les différents journaux qui l'accueillent.

De l'utilisation de traits visant à établir une complicité avec le public à la recherche du journalistique et de l'inédit, en passant par cette question de l'exclusivité, on peut donc dire que la pratique du voyage se rapproche fortement, chez Odette du Puigaudeau, de celle du grand reportage. Une étude de cas concernant la place de l'image dans l'expérience viatique d'Odette du Puigaudeau s'impose maintenant pour mieux comprendre ce parallèle avec le grand reportage, en particulier du point de vue de la pratique photographique.

⁷² Lettre de Guillaume Grandidier à Marion Sénones, 18 février 1935, in *Correspondances privées, 1934-1984*, SG MS-5524, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷³ Lettre de Marion Sénones à Guillaume Grandidier, [fin février 1935], *ibid.*

⁷⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, « *Deux françaises avec les nomades dans l'Ouest saharien* », *Monde colonial illustré*, février 1935, in *Coupures de presse sur les missions scientifiques*, 2 AM 1 B 8d, Archives du Muséum d'Histoire naturelle.

⁷⁵ Lettre de Guillaume Grandidier à Marion Sénones, [fin février 1935], *ibid.*

C. L'image au cœur, ou l'inscription dans une époque

Odette du Puigauveau voyage à l'époque où la culture de masse se définit et s'organise en particulier autour de l'image. Le règne de l'image, qu'elle soit fixe ou animée, est bel et bien arrivé. Dans ce contexte, les reporters sont aussi des photographes et les journaux ne pensent plus à publier un grand reportage, surtout en pays lointain, sans une iconographie adaptée. Odette du Puigauveau rentre-t-elle dans ce cadre ? Si oui, comment l'expérience de la photographie, pour elle qui n'est pas une photographe professionnelle, influence-t-elle son voyage ? Odette du Puigauveau peut-elle être qualifiée de photographe accomplie, à défaut d'être une professionnelle ? De plus, comment l'image – en premier lieu la photographie, mais pas seulement – prend-elle place dans ses récits et articles ?

1. Odette du Puigauveau, une photographe accomplie ?

Odette du Puigauveau a été de toute évidence une photographe prolifique. On dénombre dans ses archives plus de 4000 photographies, prises tout d'abord avec un Contax⁷⁶ pendant ses premiers voyages puis avec un Panasonic et un Kodak pour son troisième voyage. La pratique photographique tient une grande place au cours des voyages, et plusieurs pièces d'archives témoignent du fait qu'elle influence jusqu'au « timing » du voyage, car il faut choisir ce qui est photogénique et le moment auquel le photographier. Ainsi, Marion Sénones et Odette du Puigauveau décalent volontairement leur arrivée au *mahssar* le 6 février 1934. Le 5, elle écrit dans ses carnets : « *Nous pourrions arriver ce soir, mais à cause des photos, nous attendrons demain matin, pour l'entrée triomphale !* »⁷⁷. L'enjeu est ici d'avoir des choses intéressantes au niveau ethnographique à photographier ; le lendemain, l'enjeu est d'avoir une bonne exposition : « *Il faut se dépêcher afin d'arriver au mahssar assez tôt pour faire des photographies, avant que le soleil soit haut* »⁷⁸. La pratique photographique apparaît donc ici comme au cœur du voyage. Plusieurs autres pièces d'archives témoignent d'ailleurs de la véritable passion dont se prend Odette du Puigauveau pour la photographie, qui se mêle tant à la pratique du voyage qu'il ne semble plus exister pour elle de voyage sans photographie. Elle s'implique d'ailleurs dans cet art au point de rechercher les conseils de photographes

⁷⁶ Petit appareil photographique développé par Zeiss Ikon pour faire concurrence au Leica. Le premier appareil est sorti en 1932

⁷⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées, (5 février 1934, en brousse).

⁷⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (6 février 1934, au *mahssar*).

professionnels ; ainsi, le 23 décembre 1936, elle va voir à Casablanca un photographe, nommé Demeure, qui l'aide à choisir les films adaptés à sa pratique et lui conseille les bons magasins⁷⁹.

Mais l'envie suffit-elle à la voyageuse pour devenir une photographe accomplie ? Si beaucoup de correspondants d'Odette du Puigauveau la flattent sur la qualité de ses photographies, et si ces dernières sont abondamment utilisées dans les journaux et récits de voyage qu'elle publie, certaines pièces d'archives émanant de photographes professionnels font penser le contraire. L'échange le plus significatif se fait avec Robert Francotte qui développe ses photographies à Atar pendant son troisième voyage. La première lettre que nous avons gardée de sa main, non datée, commence ainsi :

Vos films ont été traités comme les autres, avec tous les soins désirables, mais le déchet est trop grand ! L'un d'eux était absolument noir, c'est-à-dire voilé comme s'il avait été déroulé au soleil ou périmé de très longue date. C'est sans doute le marchand ou le fabricant qui est en cause. Par contre les autres déchets sont de votre fait !⁸⁰

Suivent un grand nombre de conseils techniques mettant en avant, en creux, une certaine incompétence d'Odette du Puigauveau : il faut qu'avec le Panasonic qui a le grain le plus fin, elle règle son photomètre à 27° Scheiner, qu'en chargeant et déchargeant les films elle les fasse étendre, qu'elle fasse attention à l'échauffement des films et appareils en étant toujours à l'ombre et en les emballant dans plusieurs épaisseurs dans les transports, que le soleil soit toujours à l'oblique quand elle fait des prises, qu'elle évite d'avoir des rayons solaires pour le photomètre et de mettre le doigt devant la fenêtre, etc.... Les principaux reproches concernent les cadrages : tout ne s'arrange pas à l'agrandissement, il faut qu'elle s'approche jusqu'à ce que les personnages occupent toute la pellicule pour avoir le meilleur rendu, et qu'elle veille à l'harmonie du décor ; pour donner de l'importance à un sujet, elle doit se mettre à genoux et prendre le sujet de bas en haut avec si possible un avant plan (branche, pan de mur, pierre). Suit une autre lettre où il pointe encore de nombreux défauts : « *défauts de mise au point* », présence de « *l'ombre de l'opératrice sur le sol* », « *griffes et écorchures* », et « *certaines irrégularités d'exposition* »⁸¹.

Odette du Puigauveau répond en se disant stupéfaite du prix des factures, et déçue de la qualité de nombreux agrandissements qui, dit-elle, sont flous alors que les contacts étaient nets ;

⁷⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (23 décembre 1936, Casablanca).

⁸⁰ Lettre de Robert Francotte à Odette du Puigauveau, [mai 1950], in *Correspondance lors du troisième voyage d'Odette du Puigauveau en Mauritanie, 1949-1952*, SG MS-5433, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁸¹ Lettre de Robert Francotte à Odette du Puigauveau, [mai 1950], *ibid.*

elle pointe aussi plusieurs erreurs de numérotation et de légendes⁸². A cela, Robert Francotte répond que d'ordinaire il ne fait pas ce genre de travail pour des particuliers, mais qu'il a accepté « *parce que je vous sentais désespérée, et, pardonnez-moi, tellement ignorante des rudiments-mêmes de la photo, qu'avec une spontanéité que je regrette à présent, j'ai voulu vous aider* ».

Puis il lui donne des conseils éclairants pour notre propos :

Vous voulez mesurer vos dépenses, ce qui est légitime, mais vous prenez des photos dans de telles conditions qu'un dixième à peine de vos clichés sont valables et que presque aucun ne pourrait trouver place dans une illustration soignée (comme celle de *Geographical Magazine* par exemple). C'est un gaspillage lamentable et sans excuse, que quelques heures d'application vous éviteraient. Vous déplaçant dans de telles contrées vous devez être à même de ne rater aucun cliché par défaut d'exposition, cadrage ou mise au point distance.

Revenez donc vos appareils, qui ne valent rien pour ce travail, et achetez-en un seul, même d'occasion, mais guidée par de bons conseils.⁸³

Il lui conseille donc d'acheter un appareil à objectifs interchangeable afin de pouvoir saisir de façon adaptée paysages, portraits, architecture, et qui soit un reflex « *pour voir votre image en format réel et mieux mettre en page* », ainsi que le « *meilleur photomètre* » dont elle doit apprendre à bien se servir. Il lui conseille également de choisir ses émulsions en fonction de ses travaux et, surtout, de faire de la couleur « *qui devient très rémunératrice* ». Il conclut en disant : « *dans ces conditions, en deux ou trois bobines de valeur, bien vendues, vous amortirez votre matériel, puisque certains ne vivent que de cela et vivent bien* ». C'est la dernière lettre qu'il adresse à Odette du Puigauveau, ayant décidé d'arrêter de collaborer avec elle.

On peut tirer plusieurs conclusions de ces échanges. La première est qu'Odette du Puigauveau, au bout de quasiment trente ans de pratique photographique, ne semble pas être devenue une photographe accomplie puisqu'elle commet encore des erreurs de débutante (sur le cadrage notamment). La deuxième est que la passion qu'elle a pour la photographie l'a visiblement conduit à acheter des appareils de grande qualité (plusieurs, ainsi qu'un photomètre !), mais trop difficiles à exploiter pour elle. La troisième est que, selon Francotte, les photographies d'Odette du Puigauveau ne sont pas dignes d'être utilisées dans de grands journaux. Pourtant, et c'est une contradiction apparente, de nombreux journaux – au nombre desquels on compte *Vu* – ont publié les photographies de la voyageuse. Les critères de Francotte sont-ils donc trop élevés ? Un photographe professionnel peut-il se montrer trop exigeant avec

⁸² Lettre d'Odette du Puigauveau à Robert Francotte, 9 juin 1950, *ibid.*

⁸³ Lettre de Robert Francotte à Odette du Puigauveau, [juin 1950], *ibid.*

un photographe amateur, et d'autant plus si ce dernier trouve que les prix qu'ils pratiquent sont trop hauts ?

A notre sens, on ne peut qualifier les photographies d'Odette du Puigaudeau de foncièrement mauvaises. Certes, un certain nombre sont floues et mal cadrées ; cependant, d'autres – il suffit de se reporter aux annexes – témoignent d'un réel regard artistique et d'une certaine sensibilité dans le domaine de la photographie. Qu'Odette du Puigaudeau n'ait pas su utiliser correctement toutes les potentialités d'un appareil de haut niveau, ce n'est pas étonnant ; mais le nombre de photographies réussies, c'est-à-dire, dans le cas de notre voyageuse, qui remplissent leur fonction informative en direction du public (ou scientifique dans le cas des photographies archéologiques), est bien plus important que celui des photographies « ratées », prises d'ailleurs dans des conditions souvent difficiles (à bord d'un camion par exemple). Odette du Puigaudeau n'est certes pas une photographe d'art, et n'égale pas les grands reporters des magazines illustrés comme *Vu* sur ce point particulier de la photographie ; cependant, il faut voir que ce n'est pas son but. La photographie est pour elle le moyen d'immortaliser son voyage et de le transmettre aux lecteurs pour qu'ils puissent découvrir une autre culture ; elle n'est pas un but en soi, et, si elle a une place très importante dans la publication de ses écrits, ne vient qu'en complément de sa plume, pour ses lecteurs comme pour les journaux ou maisons d'édition avec qui elle collabore.

À ce stade, un excursus sur la question des films s'impose. Nous avons déjà dit qu'il nous semblait véridique qu'Odette du Puigaudeau avait filmé un certain nombre de choses, sans doute à partir de son deuxième voyage (et peut-être seulement pendant celui-ci, nos sources ne nous permettent pas de l'affirmer avec certitude). On citera un passage où la mention de ces films est explicitement faite, et publiée : dans *La Route de l'Ouest*, avec humour, Odette du Puigaudeau raconte un moment où les sandales maures lui ont fait perdre l'équilibre alors que Marion Sénones était en train de filmer le passage de la caravane :

Ce fut juste au moment où je grimpais sur un rocher particulièrement photogénique qu'une de mes brides (de sandale) sauta pour la vingtième fois, me faisant rentrer en vitesse, par une glissade imprévue, dans le rang des humbles caravaniers. Marion, tout à son devoir de cinéaste, fut héroïque et continua de tourner. Il en résulta un épisode émouvant où l'on voit 'l'exploratrice' s'effondrer de son socle et disparaître dans une mêlée de chameaux indignés, de bagages croulants et de chameliers (des vrais, ceux-là) furieux. Le tout sur un fond de précipice.⁸⁴

⁸⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 140.

Cet extrait nous confirme qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones ont dû conserver des films de leurs voyages. Pourtant, nulle mention d'une quelconque caméra dans ses archives, et lors des conférences, il ne semble pas qu'elles aient projeté des films, alors même que le film ethnographique est en pleine expansion⁸⁵... Pourquoi ? Deux raisons principales semblent pouvoir être avancées ; la première est que ces films soient inintéressants et fassent plutôt fonction de « souvenirs » de voyage pour les deux femmes. La deuxième est que les films soient ratés, par manque de connaissances techniques des voyageuses, et ne puissent donc être projetés en public. La mauvaise qualité aurait-elle conduit Odette du Puigauveau, par dépit ou par manque de place pour les conserver, à les jeter, ou ont-ils disparu pour une autre raison ? La question reste ouverte ; mais le fait qu'Odette du Puigauveau ait pris la peine de filmer ses pérégrinations montre qu'elle est très consciente du rôle de ce nouveau média dans la formation de la culture de masse mais également de la culture scientifique à partir des années 1930.

Odette du Puigauveau apparaît donc comme une photographe amateur mais passionnée par cette pratique qui influence tout son voyage. On ne peut pas la qualifier de photographe accomplie comparable aux grands reporters de l'époque ; cependant, ses photographies témoignent d'une sensibilité artistique certaine et remplissent bien leur fonction « journalistique » vis-à-vis du public auquel elles sont destinées. Comment leur place se décline-t-elle dans les livres et articles de la voyageuse ?

2. La place des images dans les livres et les articles

Les photographies d'Odette du Puigauveau sont abondamment utilisées dans ses articles et dans ses récits ; mais les images chez Odette du Puigauveau, ce sont aussi les dessins, exécutés par elle ou par Marion Sénones, les cartes, et les couvertures de ses récits. Quelle est l'importance de ces images dans l'œuvre d'Odette du Puigauveau ?

Pour ce qui est des articles de journaux, les constats sont assez simples à établir. La plupart des articles écrits par Odette du Puigauveau sont illustrés, de façon attendue, et c'est le cas également des longs articles la concernant. Dans un monde où les magazines sont en pleine expansion, ce n'est pas étonnant. Cependant, les photographies sont généralement de mauvaise qualité par rapport aux originaux, et les mises en page ne sont pas très travaillées. De plus, dans

⁸⁵ Voir sur ce point FRANCE, Claudine de (dir.), *Du film ethnographique à l'anthropologie filmique*, Bruxelles-Paris-Bâle, Éd. des archives contemporaines, 1995.

les revues spécialisées accueillant des articles faisant plusieurs dizaines de pages, les photographies ne sont parfois pas en accord avec le texte qui leur fait face. Ainsi, dans *La Géographie*, bulletin annuel de la Société de Géographie, Odette du Puigaudeau et Marion Sénones publient en mars 1935 un article de 23 pages incluant 7 photographies et une carte, intitulé « *Nomadisation en Mauritanie* »⁸⁶. A la dixième page, une photographie montre les ruines des établissements portugais d'Azougui, et à la douzième page, une autre met en scène Odette du Puigaudeau dans la palmeraie d'Agueni ; or, ces deux lieux ne sont évoqués dans le récit qu'à la page 19. Cette caractéristique est présente dans de nombreux articles de journaux.

Certains journaux mettent néanmoins un accent sur une mise en page inventive pour les articles d'Odette du Puigaudeau. C'est notamment le cas de celui publié dans *Exclusivité Vu*⁸⁷ sur les chasseurs Némadi. La deuxième page de cette article⁸⁸ montre bien l'utilisation qui est faite de photographies publiées d'ailleurs en meilleure qualité que dans les journaux de presse générale qui utilisent l'iconographie d'Odette du Puigaudeau. La superposition participe à créer une dynamique et la place occupée par les images est très importante.

Le cas des récits publiés par Odette du Puigaudeau nous semble cependant être encore plus intéressant pour comprendre la relation entre texte et images chez notre voyageuse. En effet, les photographies y sont nombreuses (de 22 pour l'édition originale de *La Piste* à 50 pour celle de *Pieds Nus*). Elles sont publiées par pages insérées dans les chapitres, sur papier glacé ; sur une page recto-verso, on peut trouver de 2 à 4 images, selon les cas. Les légendes sont tirées du texte ou sont des légendes « classiques », notamment pour les portraits. Elles permettent quelquefois de « théâtraliser » la scène ; ainsi dans *Pieds Nus*, une photographie légendée « *La méfiance était partout...* » montre un homme à chameau se détachant en contrejour sur le ciel, dont on ne voit donc pas les traits ; d'une photographie a priori assez neutre, on passe donc à une volonté de donner au lecteur une certaine sensation d'inquiétude sur les contrées visitées par Odette du Puigaudeau. D'autres légendes évoquent le voyage en cours, en mouvement, et participent donc à un sentiment de vivacité, d'inclusion du lecteur dans le récit, qui n'est pas forcément présent directement dans les photographies : ainsi, toujours dans *Pieds Nus*, une photographie peu dynamique montrant des chameaux baraquant est légendée « *A midi et le soir,*

⁸⁶ PUIGAUDEAU, Odette du, « *Nomadisation en Mauritanie* », *La Géographie*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigaudeau*, 1930-1969, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁸⁷ PUIGAUDEAU, Odette du, « *A travers le Sahara avec les chasseurs Némadi* », 27 juillet 1938, *Exclusivité vu*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigaudeau*, 1930-1969, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁸⁸ Iconographie, figure 58.

nous champions près de quelques arbustes... ». D'autres encore font usage d'un certain humour par rapport à la photographie : ainsi, dans *La Route de l'Ouest*, une photographie légendée « *Près d'Aïn-ben-Tili. Un ours gigantesque veillait notre bivouac* » représente réellement un rocher, qui n'a que très vaguement la forme d'un ours. Odette du Puigauveau fait donc un travail certain sur ces légendes qui participent à inclure les photographies dans le texte ; les photographies l'illustrent vraiment et ne sont pas que des ajouts sans importance.

Concernant le choix des photographies, on peut noter plusieurs choses. La première est que les photographies de paysages sans hommes sont finalement très peu nombreuses ; le sujet de prédilection d'Odette du Puigauveau pour les photographies incluses dans les récits semble être les habitants du pays, à travers des portraits ou des scènes de genre (musique, danse, scènes autour des puits). D'autres photographies, moins nombreuses, mettent en valeur le voyage en lui-même, et de façon plus épisodique, les voyageuses. En règle générale, on peut donc qualifier les photographies des livres comme porteuses d'une valeur ethnographique – à l'exception de celles de *Mon ami Rachid*, principalement animalières. Ainsi, dans *La Piste*, la grande majorité des photographies concerne la vie de la Piste (les réparations par exemple) et des pistards avec leurs familles. En d'autres termes, les photographies ne sont pas incluses dans le texte pour « faire joli » ; elles ne sont pas là pour leur valeur artistique mais bien pour leur valeur documentaire. Le modèle du grand reportage est là aussi prégnant.

En revanche, les dessins de Marion Sénones, eux, participent beaucoup plus à cette dimension « artistique » ou « agréable » des récits d'Odette du Puigauveau. Inclus dans le texte, il s'agit le plus souvent de portraits d'autochtones, en buste ou en pied, représentés posant ou dans des activités quotidiennes. La plupart du temps, les chapitres sont clos par un croquis de Marion Sénones en taille réduite ; cela participe à donner de la vivacité au récit. D'autres dessins, plus travaillés, emplissent des pages entières, dans une recherche esthétique évidente. Les dessins de Marion Sénones sont d'ailleurs bien utilisés par les journaux qui publient des articles ou des nouvelles des deux voyageuses. Ainsi, en regardant l'article paru dans *La Gerbe*, « *Vivre dangereusement* »⁸⁹, on voit bien qu'un choix éditorial spécifique a été fait pour donner de la vivacité au texte, et une certaine lisibilité qui n'aurait peut-être pas été optimale avec des photographies⁹⁰.

⁸⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, article intitulé « *Vivre dangereusement* », *La Gerbe*, 3 octobre 1940, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁹⁰ Cf iconographie, figure 59.

L'iconographie chez Odette du Puigau, ce sont aussi les nombreuses cartes qui sont utilisées dans les articles et récits. Ces cartes sont situées généralement au début et à la fin de l'ouvrage, mais d'autres cartes plus spécialisées peuvent également apparaître au fur et à mesure du récit. Ainsi, dans l'édition originale de *Pieds Nus*, on trouve page 46 une carte de la Mauritanie au 1/8000000 intitulée « *Cercles et postes de la Mauritanie* », montrant les subdivisions de la colonie, à un endroit où Odette du Puigau évoque la « composition » de la brousse. Puis, page 157, au moment où le récit évoque les sebkhas de Touidermi, une autre carte, très simple, montre les « salines du Dahar » situées le long de l'océan Atlantique. Enfin, une dernière carte, à la fin de l'ouvrage, montre l'itinéraire des deux voyageuses, en différenciant les parties effectuées à chameau, en camions militaires ou civils, en barque, et en chemin de fer – et est d'ailleurs quelque peu difficile à comprendre.

Dans *La Piste*, les cartes sont plus nombreuses, on en trouve sept, et également plus techniques. La première, établie d'après un ouvrage de Robert Mauny, évoque « *La Route des Chars à travers le Sahara occidental* », lors de la présentation historique de la Mauritanie ; la deuxième, sur deux pages, est une carte générale de la Piste, de ses postes et de son tracé ; la troisième montre l'itinéraire du lieutenant Bérard en 1926, à un moment où Odette du Puigau raconte ce voyage à partir des rapports d'archives qu'elle consulte. Les cartes suivantes montrent des tronçons de la Piste, grâce à des cartes établies par des officiers, retrouvées dans les archives par Odette du Puigau et adaptées par elles : l'une montre l'itinéraire de la Piste sur le plateau de l'Adrar, l'autre autour de Coppolani. Les deux dernières cartes sont plutôt des croquis d'urbanisme montrant le projet d'une capitale Coppolani-Jreïda.

On peut donc dire que ces cartes sont variées, avec un réel enjeu informatif pour le lecteur. En règle générale, sauf dans *La Piste* justement où les cartes sont des cartes techniques, on trouve toujours au moins une carte montrant l'itinéraire d'Odette du Puigau, et d'autres selon les endroits visités. Ces cartes établies par la voyageuse sont souvent très travaillées et rentrent dans le cadre d'un souci global pour l'illustration de l'ouvrage.

L'autre souci majeur d'Odette du Puigau dans cette perspective d'illustration concerne les couvertures de ses récits. Cette problématique est souvent l'occasion de conflits entre Odette du Puigau et ses éditeurs, quand elle reproche à ceux-ci de ne pas l'avoir suffisamment consultée pour le choix de l'iconographie de la couverture. Odette du Puigau n'est en fait que rarement satisfaite de ses couvertures : ainsi, lors de son deuxième voyage, parlant de la *Grande Foire*, elle écrit à sa mère : « *Contente que mon livre vous plaise. Je n'aime*

pas la couverture. Le dessin et la couleur de Marcelle ont été abîmés »⁹¹. La question qui la préoccupe le plus souvent est celle de la lisibilité de la couverture dans les vitrines des librairies ; ainsi, à propos de la couverture de *La Piste*, elle écrit à M. Orenge le 21 juin 1954, au milieu de tout un tas d'autres plaintes sur la mauvaise publicité qui est faite à son livre :

A noter que l'on m'avait montré une très jolie maquette, d'un bleu clair sur laquelle mon nom en noir se détachait nettement. Ce bleu est devenu sur la couverture outremer foncé, fort laid, d'ailleurs, et mon nom est absolument invisible au fond d'une vitrine.⁹²

Odette du Puigauveau est donc très consciente de l'impact de l'iconographie de la couverture et s'en saisit personnellement quand elle estime qu'on ne respecte pas ses souhaits.

En observant maintenant les couvertures des éditions originales des récits d'Odette du Puigauveau, nous pouvons noter plusieurs choses. La première est que, mise à part *Grandeur des Iles* qui doit de toute façon être mis à part car il ne concerne pas notre période, toutes font usage d'une iconographie importante. La deuxième est que les différences entre ces couvertures sont représentatives de la différence entre les différentes maisons éditant Odette du Puigauveau. Pour Plon, il s'agit de couvertures pleine page : pour *Pieds Nus* et *La Grande Foire*, elles mettent en avant « l'exotisme » de la Mauritanie avec la représentation de palmiers ou d'une carte naïve où l'on aperçoit des chameaux, des dattiers, des paillottes, des bateaux, un crocodile, un lion, et même un cactus dont on se demande ce qu'il a à voir avec la Mauritanie⁹³ ; *La Piste* présente une couverture détournant une photographie d'Odette du Puigauveau figurant très exactement ce à quoi renvoie le titre (des traces de camion et de chameaux mêlées sur le sable)⁹⁴. Les trois autres maisons d'édition, A. Michel, Susse et Julliard utilisent une seule figure illustrative : un dessin⁹⁵ (d'ailleurs assez peu évocateur pour *Tagant*, puisqu'il s'agit d'un bateau à voiles et de quatre étoiles⁹⁶) mais nous n'avons pas d'information sur la manière dont cette couverture a été perçue par Odette du Puigauveau) ou une photographie.

En règle générale, on perçoit que l'iconographie choisie pour ces couvertures est destinée à faire ressentir au lecteur l'immensité du voyage que le livre va lui faire entreprendre à travers l'espace (c'est sans aucun doute le sens ultime de la carte de *Pieds Nus*, et probablement celui

⁹¹ Lettre d'Odette du Puigauveau à Henriette du Puigauveau, 31 mars 1937, Chinguetti, in *25 lettres adressées à sa mère par Odette du Puigauveau - avec des ajouts de Marion Sénones - durant leur deuxième séjour en Mauritanie*, SG MS-5416, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁹² Lettre d'Odette du Puigauveau à Charles Orenge, 21 juin 1954, in *Conventions littéraires, bordereaux, correspondances d'Odette du Puigauveau avec ses éditeurs*, SG MS-5405, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁹³ Iconographie, figure 60.

⁹⁴ Iconographie, figure 63.

⁹⁵ Iconographie, figure 61.

⁹⁶ Iconographie, figure 62.

du bateau pour *Tagant*). Pour *Mon ami Rachid*, cette interprétation pourrait se discuter, car on est ici plus en face d'un roman animalier que d'un réel récit de voyages ; mais, dans ce cas précis, la photographie du guépard qui figure en couverture, très belle et probablement prise en studio à Paris, remplit parfaitement son office. En tout état de cause, l'image a bien un rôle central dans la couverture des récits de voyage d'Odette du Puigau, afin d'inciter le lecteur à l'évasion et de répondre à ses nouveaux goûts.

Enfin, il faut noter que les conférences de Marion Sénones, nombreuses – ainsi que celles, plus rares, d'Odette du Puigau – sont toujours accompagnées de vues fixes⁹⁷. Un brouillon de texte pour une conférence d'Odette du Puigau en 1951, ponctué de tirets servant à montrer le passage des diapositives, permet de voir que les photographies sont nombreuses, et que la voyageuse montre même une carte de leurs itinéraires⁹⁸. Pour l'époque, cela n'a rien de très moderne – il ne s'agit pas de vues animées ! – mais ce travail autour des conférences témoigne tout de même d'une attention particulière portée à l'image dans la mise en valeur du voyage.

Conclusion

On a donc compris que l'image a un rôle très important dans les écrits publiés par Odette du Puigau ; elle participe de façon souvent explicite à leur promotion et est sans nul doute un facteur majeur pour comprendre le soutien apporté à la voyageuse par beaucoup de journaux et de maisons d'édition. Dans une culture de masse naissante où l'image a une place prééminente, le fait qu'Odette du Puigau soit, sinon une photographe professionnelle, du moins une bonne photographe s'impliquant avec ardeur dans la prise de vues fixes voire animées, ne peut qu'inciter maisons d'édition et journaux à collaborer avec elle et à lui demander d'accompagner ses écrits de nombreuses photographies. Dans certains articles comme celui de *Vu*, on peut même dire que l'image prime sur le texte. Si ce n'est pas toujours le cas, les analyses que nous avons pu faire sur la place des images dans les écrits et archives d'Odette du Puigau nous permettent tout de même d'émettre l'hypothèse que l'expérience du reportage en général, et l'expérience photographique en particulier, est au cœur d'un voyage

⁹⁷ Voir par exemple un article d'Eugène Le Breton pour l'édition de Rennes d'*Ouest Éclair*, le 20 décembre 1938 : « *Mademoiselle Sénones nous a fait suivre par l'écran son périple mauritanien* », in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁹⁸ PUIGAU, Odette du, brouillon pour une conférence aux *Amis des lettres* à Nantes, 1951, in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

marqué chez Odette du Puigaudeau par la volonté de rechercher toujours l'inédit, l'exclusif, le « journalistique », afin de pouvoir vivre de sa plume et surtout repartir. L'expérience viatique est donc informée par l'expérience journalistique, qui n'en est pas simplement un dérivé mais est étroitement imbriquée avec elle. Journalisme et voyages paraissent indissociables dans l'esprit et les pratiques d'Odette du Puigaudeau, puisque c'est l'exercice du métier de reporter qui lui permet de continuer à vivre du voyage et de « l'aventure ».

L'activité de reportage n'est donc pas simplement un prétexte au voyage, puisque reportage et voyage sont intimement liés dans l'expérience d'Odette du Puigaudeau. C'est également le cas de l'activité scientifique ; Odette du Puigaudeau est soutenue par nombre de scientifiques et d'institutions scientifiques, dans une perspective qui se rapproche quelquefois du journalisme puisque les institutions scientifiques publient la voyageuse dans leurs bulletins respectifs, sans que les articles en question soient nécessairement très scientifiques. Science et journalisme sont donc parfois difficiles à démêler, et ils participent tous deux au financement de voyages hybrides qui jouent sur les deux tableaux. Pourtant, à un moment où le journalisme se professionnalise et où la science ethnologique se définit comme science, cette hybridité ne peut manquer de poser question dans le cas d'Odette du Puigaudeau. C'est le paradoxe sur lequel nous allons nous pencher dans le deuxième chapitre de cette seconde partie.

Chapitre 5 : Entre science et journalisme, une conception paradoxale

Si l'entretien de relations par Odette du Puigaudeau avec scientifiques et journalistes semble au départ dicté par un besoin d'argent d'une part et d'informations d'autre part, l'intérêt de la voyageuse pour la pratique de la science dans les régions dans lesquelles elle voyage – et notamment la science préhistorique et la science ethnographique – ne cesse de croître au fur et à mesure des années. Bien plus, Odette du Puigaudeau est peu à peu reconnue comme une spécialiste de « l'ethnie » maure, et sa thèse d'ethnographie sous la direction de Théodore Monod, publiée de façon posthume, obtient une certaine reconnaissance dans le milieu scientifique. Cependant, la voyageuse ne devient jamais une ethnologue au sens plein du terme, comme on le montrera plus tard, et ne cherche même pas à le devenir ; comment sa relation à la science peut-elle donc être définie, alors même qu'elle est soutenue par de nombreux scientifiques et ramène en France une quantité importante de matériel lithique et ethnographique ? C'est cette question du matériel qui permettra d'apporter des éléments de réponse à cette question. En effet, la récolte de matériel semble informer et presque définir le rapport entretenu par Odette du Puigaudeau avec l'ethnographie et l'histoire. Pour la voyageuse, la science est d'abord question de matériel au sens propre du terme. Le voyage devient ici l'occasion de l'expérience d'un « terrain » ethnographique réduit à son sens le plus matériel.

Odette du Puigaudeau paraît s'inscrire dans la filiation d'un certain nombre de grandes voyageuses érudites du 19^e siècle, bien étudiées par l'historiographie¹, parties les unes seules, les autres dans le sillage de leur mari scientifique, et devenues peu à peu spécialistes des régions visitées. A l'époque, des femmes comme Jane Dieulafoy, Isabelle Eberhardt, Amelia Edwards² (exemple intéressant pour notre étude car elle est devenue peu à peu spécialiste de l'égyptologie suite à une découverte à Abou Simbel, en se formant elle-même par la double expérience du terrain et de la lecture, comme Odette du Puigaudeau), s'attirent les foudres de la critique pour leurs aspirations littéraires et intellectuelles ; on les qualifie alors de « bas-bleu »³. La reconnaissance de ces femmes qui ont fait beaucoup pour la science est pour la plupart

¹ Voir notamment HODGSON, Barbara, *Rêve d'Orient...*

² Amelia Edwards (1831-1892), égyptologue, romancière et journaliste anglaise, a fait partie du mouvement des suffragettes et a parcouru le Nil du Caire à Abou Simbel.

³ Terme apparu au XVIII^e siècle pour désigner les femmes qui avaient des ambitions intellectuelles, devenu péjoratif vers 1850.

posthume. Odette du Puigauveau, que ces voyageuses de la fin du XIX^e siècle inspirent, n'est pas formée au début de ses voyages, comme elles, avant de partir en mission. Cet « amateurisme » s'oppose au professionnalisme prôné par les nouveaux ethnologues – du côté des femmes, Germaine Tillion et Thérèse Rivière par exemple ont toutes deux fait des études d'ethnologie. Pourtant, malgré son manque de formation, Odette du Puigauveau obtient de nombreux patronages scientifiques, renouvelés de voyage en voyage, et une reconnaissance que les voyageuses du XIX^e siècle n'avaient pas eue ; ce changement est-il dû uniquement à l'évolution des temps, ou Odette du Puigauveau entretient-elle une relation avec son « terrain » toute particulière, relation grâce à laquelle elle retient l'attention des institutions scientifiques ? En quoi cette relation informe-t-elle la pratique du voyage mais aussi l'idée qu'Odette du Puigauveau se fait et transmet de cette pratique ?

Comment, tout d'abord, Odette du Puigauveau s'informe-t-elle sur place quant aux objets qu'elle doit recueillir, quels outils scientifiques utilise-t-elle, quelle aide reçoit-elle pour rapporter ses matériaux en France ? En outre, il semble que ces recherches sur la culture matérielle – historique et ethnographique – soient toujours au premier plan chez Odette du Puigauveau ; mais ne manifeste-t-elle pas tout de même un intérêt important pour les légendes et la culture « spirituelle » du Sahara, intérêt qui empêche de la catégoriser sous l'étiquette du simple collecteur d'objets pour des institutions scientifiques ?

A. La récolte des matériaux

Odette du Puigauveau et Marion Sénones partent pour chacun de leurs voyages avec des listes de sites à visiter et de types d'objets à récolter. Pour leur premier voyage, les professeurs Gruvel et Monod leur signalent des recherches en préhistoire à faire à Arguin et dans l'Adrar ; pour le deuxième, le Muséum d'histoire naturelle les charge explicitement de récolter des collections préhistoriques et contemporaines à son bénéfice ; pour leur troisième voyage, leur but est de finir leurs recherches archéologiques entreprises en 1936 et 1937 dans le Sud du Maroc, et d'envoyer encore des collections au Muséum. Leur dernière mission, en 1960, doit leur permettre de récolter des collections ethnographiques contemporaines pour l'exposition Sahara. La collecte archéologique finit d'ailleurs par être le métier d'Odette du Puigauveau lorsqu'elle s'installe au Maroc et prend la tête du Bureau de Préhistoire. Mais quelles sont les conditions de ces récoltes, qu'elles soient archéologiques ou d'ethnographie contemporaine ? Comment Odette du Puigauveau fait-elle pour s'informer des terrains à exploiter, pour

transporter le matériel récolté ? Comment, enfin, les collections sont-elles mises en valeur une fois revenues en France ?

1. Des moyens variés pour s'informer

Les premières aides dont Odette du Puigaudeau dispose pour accomplir sur place son travail de récolte archéologique et ethnographique sont ses guides autochtones. Comme elle ne parle pas la langue, cette aide est fournie soit par l'intermédiaire d'interprètes, soit par les interprètes directement. C'est grâce à cette aide locale que les deux voyageuses ont souvent la connaissance des lieux à visiter ou alors des emplacements de sites dont on leur a parlé. Ainsi, dans une communication au Muséum d'Histoire Naturelle, le 19 décembre 1934, Odette du Puigaudeau explique que c'est un « *chasseur nomade* » qui les a conduites, à Tanouchert, vers des tombes *bafours*, et que ce sont des « *indigènes* » qui leur ont « *signalé* » une montagne ornée de dessins d'animaux⁴. Les autochtones sont aussi la source principale d'acquisition des objets, qu'Odette du Puigaudeau leur achète ou leur échange – souvent contre de la nourriture – ou qu'on lui en offre en cadeaux⁵ (notamment en signe de bienvenue). Les autres sources d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones pour déterminer et localiser les sites à explorer sont bien entendu les instructions reçues à Paris et les recommandations de la part des militaires basés en Mauritanie. Enfin, Odette du Puigaudeau n'hésite pas à solliciter des amis maures autres que ses interprètes – plus instruits, semblerait-il – notamment pour des questions concernant la langue. Ainsi, on retrouve dans un de ses dossiers cinq pages de notes très précises écrites par Mokhtar ould Daddah en réponse à un certain nombre de questions d'Odette du Puigaudeau (que nous n'avons pas) sur les objets maures et leur traduction en arabe (par exemple sur ce qu'est le *lûh*, l'ardoise qui sert aux écoliers maures)⁶. La voyageuse semble ainsi trouver une solution à son problème principal pour comprendre la civilisation maure : elle ne connaît pas l'arabe.

⁴ Extrait du *Bulletin de l'Anthropologie*, Institut français d'Anthropologie, séances de décembre 1934, janvier, février, mars et mai 1935, Masson et Cie & Libraires de l'Académie de Médecine, Paris, Tap BR carton 87, Muséum d'Histoire Naturelle.

⁵ Ainsi, dans *Tagant*, Odette du Puigaudeau mentionne le cadeau qui lui a été fait par une femme, Ouïcha, de toute une « *collection de jouets* » et notamment de deux poupées, qu'on retrouve dans les collections passées au Quai Branly. PUIGAUDEAU, Odette du, *Tagant*, p. 151.

⁶ Notes non datées par Mokhtar ould Daddah, in *Documents administratifs*, SG MS-5526 A, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Comment Odette du Puigauveau travaille-t-elle ensuite pour ses collectes archéologiques ? Pour ce qui est du matériel lithique, elle en témoigne dans ses carnets de voyage et ses correspondances : après avoir tout ramassé « en vrac », elle les trie le soir, sous la tente, ce qui est un travail chronophage, en utilisant les étiquettes fournies par le Muséum avant le départ et en numérotant les échantillons. Elle dresse également des cartes et souvent note quelques explications. Méthode simple, apprise aux côtés des professeurs de Paul Rivet et de l'archéologue Jean Paul-Lebeuf dans le laboratoire d'ethnologie préhistorique du Muséum avant leur premier départ⁷. Mais Odette du Puigauveau et Marion Sénones n'ont pas eu une formation assez poussée pour distinguer correctement le matériel intéressant de celui qui ne l'est pas, ou n'est quelquefois même pas un outillage fait de main d'homme. Un certain nombre de correspondances avec le Muséum portent la marque de cette « incompétence » de notre voyageuse⁸.

Il est aussi à noter qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones ne se servent pas des méthodes d'enquête ethnographiques en expansion à cette époque, par exemple des guides d'enquête fournis aux jeunes chercheurs du Musée de l'Homme, dont on ne trouve pas trace dans leurs archives. Elles n'ont pas non plus utilisé de « fiches à 10 points »⁹, fiches utilisées dans l'ethnologie naissante pour décrire les objets rapportés. Les objets contemporains rapportés par Odette du Puigauveau et Marion Sénones ne semblent d'ailleurs pas avoir fait l'objet, sur place ou immédiatement après le retour du voyage, d'un traitement particulier ou d'une documentation approfondie par les deux voyageuses. Au Quai Branly, la majorité des objets du fonds Puigauveau-Sénones ne sont accompagnées que de fiches extrêmement sommaires réalisées par les voyageuses, mentionnant la date et le lieu de la récolte. Un certain nombre de ces fiches ont été réalisées bien des années après le voyage, en 1942 par exemple pour des objets récoltés en 1937 ; les informations de dates et de lieux ne sont alors pas toujours renseignées. Pour l'outillage lithique rapporté par Odette du Puigauveau ou les spécimens appartenant à des herbiers, les informations sont encore plus restreintes, chaque objet ne disposant pas d'une fiche ou de renseignements permettant d'identifier la date et le lieu de la récolte. Odette du Puigauveau et Marion Sénones ne semblent donc pas être à la hauteur des chercheurs du Musée de l'Homme effectuant leurs « terrains » dans ces mêmes années. Il n'en

⁷ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, p. 130.

⁸ Voir par exemple les lettres d'Odette du Puigauveau à Auguste Chevalier, 5 novembre 1949, et à Raymond Thouvenot, 3 juin 1950, in *Correspondances privées*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁹ Expression faisant référence à la méthode de description des objets faites par les collecteurs, grâce à des fiches questionnaires comprenant dix questions fournies par le Musée de l'Homme.

sera pas de même quand elles devront exploiter leurs objets pour des expositions, on y reviendra.

Malgré cette absence de renseignements sur les objets recueillis, Odette du Puigauveau – plus que sa compagne – est très scrupuleuse pour recueillir un grand nombre d'informations précises dans les archives des régions qu'elle traverse – notamment dans les postes. Elle passe beaucoup de temps à y travailler et les informations qu'elle y trouve sont retransmises dans ses livres, quelquefois mot pour mot. Elle trouve plaisir à fouiller dans les archives et, pour elle, ce travail est très important pour la constitution de ses ouvrages. Ainsi, le 1^{er} juin 1937, elle écrit : « *Je suis plongée jusque par-dessus la tête dans les archives du Tagant. Trouvé un paquet de lettres de Gouraud. J'aurai une documentation épatante pour mon livre Tagant* »¹⁰. Les mentions de ce travail dans les archives sont nombreuses dans les carnets, correspondances et livres d'Odette du Puigauveau, et montrent que si la voyageuse n'a pas parfaitement intégré les codes ethnographiques, elle travaille comme une vraie historienne sur de nombreux plans.

Enfin, Odette du Puigauveau complète les récoltes de matériaux par un gros travail de dessin, dans les grottes ou endroits où elle relève des peintures et gravures, et un travail parallèle de photographie (les objets, quant à eux, ne sont pas pris en photographie). Les dessins sont très nombreux dans ses archives, de très bonne facture, et bien documentés¹¹. Elle en envoie régulièrement aux scientifiques avec qui elle correspond ; par exemple, le 16 avril 1937, elle écrit à Robert Perret¹², ami de Rivet et géographe :

Vous nous ferez grand plaisir en nous écrivant ce que vous pensez des dessins ci-joints – quelques-uns, faits hâtivement, dans de mauvaises conditions, ne portent pas de mesures. Aucun de ceux-ci n'excède une trentaine de centimètres. Ces gravures ont toutes été photographiées. Dès que j'aurai des épreuves, je vous en enverrai.¹³

Cependant, si les dessins sont de qualité, les photographies ne sont pas toujours bien documentées. Là encore, la méthode archéologique d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones semble souffrir d'un manque de formation académique.

Les moyens d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones pour s'informer des sites où

¹⁰ Lettre d'Odette du Puigauveau à Henriette du Puigauveau, Tijikja, 1^{er} juin 1937, in *25 lettres adressés à sa mère par Odette du Puigauveau durant leur deuxième séjour en Mauritanie*, SG MS-5416, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹ Figure 61, Annexes.

¹² Robert Perret (1881-1965), géographe, a réalisé, entre autres, plusieurs explorations au Sahara dans les années 1930.

¹³ Lettre d'Odette du Puigauveau à Robert Perret, 16 avril 1937, Chinguetti, in *Correspondances privées*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

récolter leur matériel, de leur localisation, et les méthodes qu'elles mettent en œuvre pour travailler sur ces collections sur place, témoignent donc d'une méthodologie relativement structurée, mais très sommaire par rapport à ce que le jeune Musée de l'Homme ou le Muséum d'Histoire naturelle attendent de leurs étudiants ou de leurs chercheurs titulaires dans ces mêmes années. Les deux voyageuses manquent de formation ; cependant, leurs recherches sont appréciées de la communauté scientifique qui met tout en œuvre pour que l'administration coloniale les aide à récolter du matériel et à le rapatrier en France.

2. L'aide de l'administration pour la récolte et le transport

L'administration des colonies semble en effet assez concernée par l'opération de récolte qu'entreprennent Odette du Puigauveau et Marion Sénones à chacun de leurs voyages. Tout d'abord, certains officiers paraissent se passionner personnellement pour ce type de recherches et se mettent volontiers à la disposition des deux femmes. Ainsi, dans *Le Sel du Désert*, Odette du Puigauveau raconte qu'elles ont fait un certain nombre de travaux lors de leur séjour à Chegga, après la longue marche de *l'azalai*, et que « *le lieutenant se passionnait pour nos recherches, et c'était un précieux auxiliaire* »¹⁴. En d'autres occasions, cet intérêt des officiers permet aux deux voyageuses d'avoir l'aide de leurs hommes pour des fouilles plus conséquentes. Ainsi, à Tegahazza :

La complaisance du lieutenant et l'intérêt qu'il portait, comme beaucoup de coloniaux, au passé de son désert, nous permirent de rester deux jours. Goumiers et tirailleurs nous aidèrent à dégager une maison.¹⁵

Cette attention des officiers pour les recherches archéologiques et historiques des voyageuses est récurrente au long de leurs expéditions, et c'est grâce à elle qu'Odette du Puigauveau peut le plus souvent accéder aux archives des postes. En revanche, on ne trouve pas de trace d'un intérêt de ces mêmes officiers pour les recherches d'ethnologie – ou d'ethnographie contemporaine – des deux femmes ; à une époque où cette discipline commence à s'imposer en France, il n'est pas étonnant qu'elle ne semble pas concerner encore les officiers des colonies.

L'aide de l'administration française est plus officielle quand il s'agit de transporter les matériaux récoltés. Les carnets de notes et correspondances d'Odette du Puigauveau

¹⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 213.

¹⁵ *Ibid.*, p. 196.

comportent de nombreuses notations permettant de comprendre la manière dont les collections sont expédiées en France ; après les avoir emballées dans des caisses numérotées, Marion Sénones et Odette du Puigauveau attendent le poste suivant ou alors le confient à un membre de leur convoi pour qu'il les transporte à chameau dans un poste. À partir de là, l'expédition est prise en charge par l'administration coloniale (et, pour le troisième voyage, par l'IFAN). Les factures de l'expédition sont à l'arrivée présentées à l'institution qui reçoit le matériel – Muséum d'histoire naturelle ou Musée de l'Homme. Un échange de lettres conservé dans les archives du Musée de l'Homme témoigne des émois qu'ont pu causer les caisses à la douane. Les Transports internationaux terrestres et maritimes écrivent au Musée de l'Homme le 17 septembre 1951 en les informant qu'ils ont reçu pour leur compte *via* la Correspondance Maritime à Marseille et en provenance du Sénégal « *1 caisse – contenant des pierres préhistoriques – d'un poids brut de : 26 kilogrammes* » pour laquelle le Musée de l'Homme doit envoyer instructions et documents pour « *procéder au dédouanement de la marchandise* »¹⁶. Ils joignent une facture de 223F de la Correspondance Maritime SNCF pour le Musée de l'Homme. Le Musée répond en priant le transporteur de vouloir bien livrer dès que possible cette caisse, recueillie par Odette du Puigauveau pour le Département de préhistoire et expédiée par l'IFAN : « *Ces collections qui sont propriété de l'État n'ont aucune valeur marchande et doivent être naturellement exonérées des frais de douane* »¹⁷. L'administration française semble donc montrer un certain intérêt envers ces collections.

A Paris, les collections rapportées par Odette du Puigauveau sont conservés au Musée de l'Homme et le Muséum d'Histoire Naturelle. Des industries lithiques, peu sont exposées ; les herbiers, dont la plupart ont disparu, ne l'ont pas été non plus ; seuls les objets ethnographiques contemporains ont eu le droit à un peu d'exposition dans les galeries permanentes du Musée de l'Homme, dans le département Afrique Blanche¹⁸. Mais Odette du Puigauveau et Marion Sénones ont tout de même eu la possibilité de mettre en valeur les collections qu'elles avaient rapportées lors d'expositions auxquelles elles ont participé. La muséographie est alors pour elles le moment privilégié où leurs intérêts et ceux des institutions scientifiques se rejoignent dans l'exploitation des matériaux conservés.

¹⁶ Lettre des Transports internationaux et maritimes, Établissements R. Dourlens, au Musée de l'Homme, 17 septembre 1951, in *Correspondance scientifique liée à Odette du Puigauveau*, 2 AM 1 K80a, Archives du Muséum d'Histoire Naturelle.

¹⁷ Lettre de Champion aux Transports internationaux et maritimes, 19 septembre 1951, *ibid*.

¹⁸ Voir l'État des collections ethnographiques d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones au Laboratoire d'ethnologie du Musée de l'Homme, département Afrique Blanche et Levant, 8 mai 1939, in *Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et plans.

3. La muséographie, un moyen spécifique de mettre en valeur les collections rapportées

Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, malgré leur qualité de contributeurs à l'accroissement des collections du Muséum d'Histoire Naturelle, du Musée d'Ethnographie du Trocadéro puis du Musée de l'Homme, ne se voient qu'à une occasion proposer de participer à une exposition, mais c'est à cause de la rareté des expositions concernant leur sujet. Cependant, c'est le moment privilégié où les collections qu'elles ont rapportées peuvent être mises en valeur – et où donc les voyageuses ont la possibilité d'être perçues par leurs compatriotes comme des collecteurs, des ethnographes, des archéologues. La mise en valeur muséale des collections permet aux deux femmes de se positionner publiquement comme des scientifiques, tant pour les institutions qui sollicitent leur aide que pour les visiteurs, et de revendiquer la professionnalisation du voyage, qui n'est plus seulement une aventure personnelle mais a pour but l'enrichissement collectif des connaissances.

Il apparaît d'ailleurs que les institutions mettent un certain temps à les reconnaître comme capables de fournir les collections adéquates, assorties de renseignements suffisants, pour de grandes expositions. En 1937, Odette du Puigaudeau écrit de Tindouf à Paul Rivet qu'elles viennent d'apprendre que le tout jeune Musée de l'Homme, pas encore inauguré, prévoit une exposition sur le Sahara maure au printemps 1938, et que les officiers leur ont montré des listes d'objets qu'on leur a demandé de collecter en vue de cette exposition. Elles se disent surprises de n'en avoir rien su car « *étant sur place, en mission, il nous eût été facile de vous procurer beaucoup de ces objets et documents dont, d'ailleurs, nous possédons déjà un certain nombre* »¹⁹. Odette du Puigaudeau dit espérer qu'on leur demande d'y participer. Cette lettre n'obtient pas de réponse ; cette exposition semble d'ailleurs finalement avoir été annulée, le Musée n'ayant été inauguré qu'en juin.

Après ces épisodes, on ne demande pas plus à Odette du Puigaudeau et Marion Sénones de participer à des expositions ; cependant, Odette du Puigaudeau va souvent travailler au département de l'Afrique Blanche du Musée de l'Homme à partir de son ouverture, car certains des objets qu'elle a rapportés y sont exposés. On peut supposer – même si on n'en a pas de traces écrites – qu'elle n'a pas manqué de donner son avis sur la façon dont ses collections étaient mises en valeur.

¹⁹ Lettre non datée d'Odette du Puigaudeau à Paul Rivet, Tindouf, [début 1938], in *Correspondances privées*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Ce n'est qu'à la toute fin de leur carrière, en 1960, que les deux voyageuses sont vraiment mises à contribution pour l'établissement de l'exposition Sahara de 1961. C'est l'occasion pour Odette du Puigaudeau, non seulement de repartir en Mauritanie pour chercher de nouveaux objets, mais également de retravailler sur les objets rapportés lors de ses précédents voyages. Est conservé en effet dans ses archives un dossier²⁰ qu'elle a monté à cette époque, rassemblant des fiches descriptives sur des objets collectés lors de leurs différentes missions et des essais de dessins de vitrines pour l'exposition. Les notices d'objets sont au nombre de 139, écrites par Marion Sénones, et comportent au minimum 5 à 10 lignes, souvent plus ; il est impossible de prouver que certaines ne datent pas des années 1930, mais il semble très probable (le papier est le même, l'écriture également) que ces fiches aient bien été rédigées en 1960 en vue de l'exposition Sahara. Il s'agit soit d'objets déjà présents dans les collections suite aux précédents voyages d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, mais sur lesquels les commissaires d'exposition ont demandé aux voyageuses de retravailler en vue de l'exposition, soit d'objets appartenant aux deux femmes et qu'elles prêtent pour cette exposition. Certains objets concernés par ces fiches sont des objets récoltés lors de la mission de 1960. Il semble donc que cette exposition Sahara soit l'occasion pour les deux voyageuses de retravailler sur les collections à la demande du Musée de l'Homme.

Dans la liste des remerciements établie par Henri-Victor Vallois dans le catalogue de l'exposition, Odette du Puigaudeau est de plus une des seules personnalités qui semble avoir réellement aidé à la préparation de l'exposition – avec Théodore Monod, ce qui n'a rien d'étonnant ; la collaboration entre les deux voyageurs a dû être naturelle, puisque Monod était alors son directeur de thèse²¹. Odette du Puigaudeau établit des brouillons de vitrine et donne ses conseils pour que les objets soient exposés non seulement de façon esthétique mais de façon cohérente et scientifique. Les vitrines sont construites de façon thématique (une sur le harnachement, une sur le mobilier de tente, une sur les bagages, une sur l'artisanat, une sur le sel, la pêche et la chasse, une sur le costume, une sur la musique, une sur l'architecture, une sur la parure, une sur les jouets, une sur l'enseignement...). Sur chacune d'elles²², Odette du Puigaudeau prévoit de disposer des objets mais également des photographies prises par elle,

²⁰ *Notes succinctes d'ethnologie maure, ou beïdaniya (carnet, 27 feuilles dactylographiées) ; fiches descriptives d'objets maures réunis par Odette du Puigaudeau et Marion Sénones lors de leurs missions entre 1933 et 1960 (14 croquis manuscrits)*, SG MS-5402, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²¹ *La Vie du Sahara*, catalogue de l'exposition organisée par le Musée de l'Homme en 1960, avant-propos par Henri-Victor Vallois, Paris, Musée de l'Homme, 1960.

²² Un exemple figure en Iconographie, figure 64.

idéalement où l'on peut voir ces objets « en conditions » ; ainsi, dans la vitrine sur le thé et le tabac, elle veut installer des nécessaires à thé, des pipes, un pain de sucre, et deux photographies légendées « *Les fumeurs* » et « *Service du thé* ». Odette du Puigaudeau est donc fortement sollicitée par le Musée de l'Homme pour ses compétences sur les collections qu'elle a rapportées ; la muséographie devient pour elle un moment privilégié pour montrer ses savoirs sur le Sahara et faire valoir sa qualité de professionnelle, de spécialiste des collections physiques qu'elle a rapportées, en un mot, de véritable ethnographe.

Odette du Puigaudeau travaille donc de façon méthodique pour la récolte des matériaux – même si ses méthodes sont relativement simples comparativement à celles des ethnologues de la nouvelle génération – et elle est aidée par l'administration pour ses collectes et leur rapatriement ; de retour en France, elle continue, bien que tardivement, à travailler sur les collections rapportées. Cette partie matérielle du voyage prend de plus en plus d'importance au fur et à mesure des années, comme nous allons le voir maintenant, et semble représenter pour Odette du Puigaudeau la part principale de sa pratique de la science pendant ses voyages ; c'est d'ailleurs sur cette dimension matérielle liée aux collections physiques et aux recherches archéologiques qu'elle insiste quand elle veut se faire reconnaître par la communauté scientifique comme leur égale.

B. Le primat de la culture matérielle

Il est intéressant de noter qu'Odette du Puigaudeau est qualifiée rétrospectivement, sur les plateformes internet par exemple, d'ethnologue. Pourtant, son rapport à la science ethnologique apparaît comme ambiguë : elle semble être restée à une conception très traditionnelle de la discipline, fondée sur l'observation quasi exclusive des traits matériels, historiques et/ou contemporains, des sociétés étudiées, et leur restitution à la communauté scientifique sans forcément en tirer des théories plus élaborées qui sont un des marqueurs de l'ethnologie telle qu'elle se développe avec Mauss, Rivet, puis Lévi-Strauss... Pour Odette du Puigaudeau, l'étude de la culture matérielle à travers les collections physiques (qu'elle les rapporte ou non) prime sur tout le reste ; l'importance quantitative des matériaux rapportés permet de se demander si la Mauritanie est vécue par la voyageuse comme un « terrain » d'ethnologie. On peut également noter une attention très marquée dans l'œuvre et le travail d'Odette du Puigaudeau envers les objets, les gravures et peintures retrouvées, et, plus

généralement, le « style » maure, qui est ce qui passionne véritablement la voyageuse dans sa pratique de la science.

1. L'importance quantitative des matériaux rapportés : la Mauritanie, le « terrain » d'Odette du Puigaudeau ?

Le premier indice de l'importance de la culture matérielle dans la pratique de la science qu'a Odette du Puigaudeau est l'inflation quantitative des collections lithiques et ethnographiques rapportées au cours des années. Dans les intitulés mêmes de leurs missions, on voit que la collecte et les recherches archéologiques prennent de plus en plus de place dans l'expérience des voyageuses. Le premier objectif du troisième voyage est ainsi explicitement archéologique : les deux femmes veulent terminer leurs recherches entreprises lors de leur expédition précédente.

Odette du Puigaudeau et Marion Sénones rapportent énormément de matériel lithique et ethnographique d'Afrique. Au Muséum d'histoire naturelle, ce sont 11115 échantillons lithiques qui proviennent de leurs voyages, avec une perte supposée. Il est impossible de dresser des statistiques sur les dates de leur récolte, par manque d'informations, mais leur provenance géographique est notée (le pays, puis souvent quelques précisions sur la région, voire la ville de provenance). Un peu moins de 9000 proviennent de la Mauritanie, plus de 1000 du Maroc, plus de 1000 aussi du Mali, environ 600 d'Algérie, 10 du Soudan, environ 50 des frontières du Rio de Oro. Aucun objet ne provient du Sénégal, où Odette du Puigaudeau n'a pas effectué de fouilles. La grande majorité des échantillons ne sont signalés que comme des échantillons lithiques, mais quelques-uns possèdent des mentions particulières : 10 sont des fossiles, environ 600 sont des échantillons de quartz, 500 sont des silex, et un peu moins de 300 des échantillons de céramique. Odette du Puigaudeau a également ramené environ 60 échantillons osseux²³.

Grâce aux bilans de récoltes qu'Odette du Puigaudeau fait souvent figurer à la fin de ses ouvrages, dans ses conférences ou ses correspondances, il est possible de déterminer que c'est le deuxième voyage qui a été l'occasion des récoltes les plus importantes. Écrivant à Paul Rivet, dans une lettre déjà citée, elle établit un premier bilan de leur voyage :

Le bilan de notre voyage dans ses grandes lignes :
14 mois d'absence dont quatre au Tagant et un à Oualata.
6000 kms à chameau.

²³ Voir le tableau situé en annexes.

Chapitre 5 : Entre science et journalisme, une conception paradoxale

visité 98 stations d'industries lithiques, 20 stations de gravures et peintures rupestres, dont 3 stations inédites dans la région du Draa, 11 au Tagant, 1 au Kseib du Hank, plus une station signalée par Théodore Monod et le lieutenant de Montille et complétée par nous, à Chegga.

Avec l'aide d'un détachement du G.N. Timétrine, nous avons fouillé une maison ensablée à Teghazza, de style purement marocain.

Envoyé des fulgurites à Monsieur le Professeur Lacroix, un squelette et une peau de « chien de rocher » au laboratoire de zoologie. De Tiznit, nous enverrons une vingtième caisse de pierres taillées à M. Kelley et un deuxième herbier à M. le Professeur Chevalier.

Nous rapportons de nombreux objets d'ethnographie, entre autres tout le matériel de la vie maure en réduction (jouets), des broderies, poteries et jouets d'argile d'Oualata, costume de pêcheur Imraguen, des verroteries et tessons de poteries de Teghazza, des plaques de sel en réduction, peintes, de Taoudeni, des films et des centaines de photos de tout notre itinéraires : paysages, scènes de la vie maure, maisons ornées d'Oualata, azalaï de Tombouctou à Taoudeni, fouilles de Teghazza, stations de gravures et peintures rupestres, etc.²⁴

Si les échantillons lithiques rapportés sont nombreux, Odette du Puigaudeau et Marion Sénones portent également une attention particulière à la collecte de matériel ethnographique contemporain. Mais ces derniers nécessitant plus de place, il est normal que leur nombre n'atteigne pas celui des échantillons lithiques. Au Quai Branly, on a retrouvé un peu plus de 200 objets, dont 72 du premier voyage, 130 du second, 11 de la mission de 1960. Ces chiffres ne sont pas étonnants : la mission de 1960 a consisté à récolter surtout des objets pour le compte de l'association PROHUZA, prêtés au Musée pour l'exposition mais qui ne sont pas rentrés ensuite dans ses collections.

Un grand absent figure néanmoins dans cette liste de matériel ethnographique : le troisième voyage d'Odette du Puigaudeau. Il semble que ce voyage ait été uniquement l'occasion de récoltes archéologiques, en ce qui concerne la recherche de matériaux physiques. Odette du Puigaudeau n'a pas donné d'objets provenant de ce voyage au Musée de l'Homme ; elle en a peut-être rapporté, mais a dû les garder pour elles. Son intérêt se portait essentiellement, pendant ce voyage, sur son œuvre de documentation sur la Piste, qui impliquait de nombreux passages aux archives. La récolte d'objets ethnographiques a certainement pâti de ce changement d'orientation du travail de la voyageuse. Cette absence montre que cette récolte n'est pas première dans le travail d'Odette du Puigaudeau, pour qui la recherche préhistorique revêt de toute évidence une place plus importante, au moins quantitativement parlant.

De quantitative, la présence des collections matérielles dans l'expérience viatique d'Odette du Puigaudeau est également qualitative ; leur étude passionne en effet la voyageuse, qui y consacre la plus grande partie de son activité scientifique.

²⁴ Lettre non datée d'Odette du Puigaudeau à Paul Rivet, Tindouf, [début 1938], in *Correspondances privées*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

2. Une attention très marquée pour les objets et le « style » maure

L'importance première qu'Odette du Puigaudeau accorde à l'étude de la culture matérielle maure, passée ou contemporaine, est perceptible à travers plusieurs indices, notamment l'abondance des dessins qu'elle réalise, et la jubilation qu'elle éprouve à la découverte des collections lithiques qu'elle rapporte. A travers l'étude de ces différents types d'objets (gravures, échantillons, objets ethnographiques), Odette du Puigaudeau recherche des correspondances avec les cultures matérielles d'autres civilisations pour tenter de dégager une notion de « style » maure, en faisant passer l'étude des objets sur le plan artistique.

Odette du Puigaudeau réalise de nombreux dessins au long de sa carrière, des dessins ayant pour objet des sujets inanimés (peintures, coiffures, objets) uniquement, contrairement à ceux de Marion Sénones qui représentent des scènes de la vie quotidienne des Maures. Pierre Bonte explique que ce goût pour le dessin d'objets inanimés est en partie tiré de son héritage paternel. Le dessin est pour Odette du Puigaudeau un moyen de transposer dans la science son héritage artistique ; ce talent artistique devient une compétence scientifique. Pierre Bonte dit que ces dessins

ne sont pas seulement des illustrations. Ils sont la forme achevée de l'observation à partir de laquelle l'auteur développe la description écrite sous forme de notices explicatives plus ou moins longues qui caractérisent la représentation de l'objet. Le dessin implique ainsi une distanciation qui participe de l'objectivation de l'approche scientifique et à partir de laquelle peut se mettre en place la démarche analytique et comparative.²⁵

Odette du Puigaudeau utilise en effet sa pratique du dessin et ses lectures pour établir des correspondances entre la culture maure et d'autres cultures, correspondances souvent contestées *a posteriori* par les scientifiques s'intéressant par exemple à sa thèse. C'est très flagrant dans le cas de ses planches de gravures, établies d'abord au brouillon sur le terrain, puis recopiées très soigneusement à l'encre. Beaucoup de ces planches comprennent non seulement des dessins de gravures découvertes par les deux voyageuses mais aussi des reproductions par Odette du Puigaudeau de gravures – trouvées dans des études scientifiques – avec lesquelles elle veut faire des parallèles. Ainsi, dans une série de planches postérieures à 1955, conservées dans un dossier des Cartes et Plans²⁶, on peut voir sur l'une d'elles des

²⁵ BONTE, Pierre, « *Odette du Puigaudeau. Introduction à l'œuvre scientifique* », réédition *d'Arts et coutumes des Maures*, Casablanca, Le Fennec, 2009, pp. XI-XLVII.

²⁶ *1 dossier de 32 p de pl. imprimées ou mss, de croquis et dessins et une planche de photographies*, SG MS-5577, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

gravures de Mauritanie comparées à des gravures d'Indus, de l'île de Pâques, des îles Marquises, de Songo, de la Yougoslavie, et à des gravures exposées au Musée pédagogique de Paris en 1955 lors d'une exposition « *Art gaulois* »²⁷. On remarque bien des similitudes entre les différentes gravures, mais tant de rapprochements paraissent quelque peu hâtifs, d'autant plus qu'Odette du Puigauveau n'étaye pas ces dessins de notes précises expliquant sa pensée. Odette du Puigauveau est donc conduite à faire des parallèles entre des civilisations en s'appuyant uniquement sur un fait matériel (quelques gravures) et non des démonstrations ethnologiques solides et croisant plusieurs critères.

Cette propension d'Odette du Puigauveau à faire des démonstrations scientifiques à partir d'un ou plusieurs objets dont elle admire le style et qu'elle reproduit par dessins se retrouve dans certains de ses ouvrages, ainsi dans *Mon Ami Rachid*. Odette du Puigauveau entreprend en effet, au milieu des aventures de son guépard, de dresser un inventaire de toutes les représentations anciennes de guépard qu'elle a pu trouver principalement lors de ses recherches à la Bibliothèque Nationale. Odette du Puigauveau reproduit cette iconographie (objets, peintures, enluminures) et la commente brièvement. Mais la partie essentielle du travail scientifique est le dessin, qui doit presque se suffire à lui-même et permettre « scientifiquement » à Odette du Puigauveau de tirer des conclusions générales, en l'occurrence :

Ce qui frappe dans le vieux bestiaire de l'âge d'or du guépard, depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance, c'est d'y trouver partout cette tendresse délicate et ce respect que l'on doit à la confiance des bêtes – ainsi que, en retour, la bonté qui se développe chez les bêtes traitées avec douceur.²⁸

Cette conclusion, si peu scientifique qu'elle soit, est pourtant tirée d'observations rigoureuses et documentées (sur des sources très précisément citées) et de reproductions très fines. Par exemple, examinant un « *Évangélaire du X^e siècle, portant le n° 64 du fonds grec de la Bibliothèque nationale* », elle écrit :

Au folio 120, nous trouvons la lettrine OV formée de deux guépards (qualifiés de tigres par Henri Bordier) assis sur leurs pattes postérieures, dressés dos à dos, qui, avec leurs queues entrecroisées et leurs têtes rejetées en arrière, dessinent un cercle qu'un ornement floral termine dans le haut. De cet ornement, deux lièvres, également dos à dos, s'élancent à droite et à gauche, la tête retournée l'un vers l'autre.²⁹

²⁷ Iconographie, figure 65.

²⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Mon ami Rachid*, p. 207.

²⁹ *Ibid.*, p. 188.

Cette description et les conclusions qui s'ensuivent sont représentatives de la tendance d'Odette du Puigauveau à opérer des raccourcis entre une description d'un objet, de préférence à valeur artistique, et des considérations qui se veulent scientifiques parce que basées sur des observations fines et des reproductions quasi exactes par le dessin. Odette du Puigauveau paraît donc très influencée par sa formation initiale, qui la conduit à vouloir étudier une culture à partir d'objets artistiques.

L'importance qu'Odette du Puigauveau accorde à toutes les questions matérielles dans son approche de la science transparaît également dans les passages de son œuvre où elle évoque sa jubilation à la découverte des gisements lithiques ou des grottes dans lesquelles elle étudie des inscriptions. Cette joie est liée chez elle à l'émotion de sentir le passé sous ses doigts ; elle est souvent suivie de réactions peu scientifiques (tout ramasser à la va-vite, sans prendre le temps d'établir une méthodologie suivie pour localiser les échantillons sur le site visité). L'exemple le plus frappant est celui relaté dans *Le Sel du Désert*, lorsque, au cours de l'azalaï, [le soir leur a] :

donné le signe d'une vie passée : des pierres rouges, orangées, vineuses, marbrées de jaunes et de brun, des milliers de pierres éparpillées le long d'un couloir sinuant entre deux amas de dunes. Pas des pierres quelconques pour que, toutes deux, nous en ressentions tant de joie ! Des outils de quartzite, des lames, des grattoirs ronds et ovales, taillés, ciselés sur les berges d'une rivière enfuie par des artisans disparus.

Leurs réserves de pierres brutes et les déchets de leur travail sont encore là, mêlés aux pièces achevées. C'est émouvant, cette œuvre humaine, petite et rouge, aux facettes brillantes d'une patine millénaire, qui a coûté tant de peine et de patience, qui est restée là si longtemps abandonnée et qui, un soir, retrouve sa place au creux d'une main parce que l'azalaï a passé dans cette vallée-ci plutôt que dans dix autres semblables et parallèles, où il n'y avait rien que du sable tout uni.

Laissant l'azalaï s'éloigner puisque l'heure de la halte est proche et que les feux s'allumeront bientôt, en hâte, nous ramassons les pierres. Baba et Khouirou nous aident, au hasard. A pleines mains, nous remplissons nos poches et nos *aoulis*, ces coiffures si précieuses aux ramasseurs de fossiles et de cailloux !³⁰

On voit dans cet extrait que les conditions de la récolte ne correspondent pas à l'idéal d'un archéologue méthodique : le terrain n'est pas quadrillé et les pierres ne sont même pas triées, ce qui induit forcément des erreurs dans la récolte. Ce manque de méthodologie n'est pas étonnant puisqu'Odette du Puigauveau n'a pas une formation d'archéologue et que, dans tous les cas, les conditions du voyage ne permettent pas de s'attarder comme un véritable scientifique le ferait. La pratique de l'archéologie vient en complément de l'expérience viatique (ici, de l'azalaï) ; le voyage prime sur la science. Cependant, Odette du Puigauveau est bel et

³⁰ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert...*, p. 120.

bien passionnée par les récoltes archéologiques ; là encore, l'étude des traits matériels d'une civilisation est l'angle par lequel elle aborde la science archéologique et ethnologique – et l'angle sur lequel elle reste bien souvent.

Odette du Puigauveau semble donc à la fois être en phase avec le développement des disciplines archéologiques et ethnologiques à cette époque, qui implique que des scientifiques aillent sur le « terrain » rapporter du matériel, et être décalée par rapport à l'exigence de plus en plus élevée autour du Muséum d'Histoire naturelle mais surtout du Musée de l'Homme. Là encore, la voyageuse se trouve dans une situation paradoxale. Scientifique amateur et touche-à-tout parmi les ethnologues, autodidacte parmi les jeunes chercheurs formés à l'Institut d'ethnologie, elle cherche cependant à se forger une légitimité en faisant de la Mauritanie son « terrain ». Ce concept apparaît en même temps que l'ethnologie ; il permet de différencier ethnographie et ethnologie selon les auteurs du *Dictionnaire de l'ethnologie* : l'ethnographie consiste justement en ce « terrain », ce moment où les ethnologues vont à la rencontre d'une société pour l'observer et recueillir des témoignages fournis par les autochtones eux-mêmes. Le terrain est la première étape du travail ethnologique, son « *laboratoire* »³¹.

Or, Odette du Puigauveau semble se comporter avec la Mauritanie comme s'il s'agissait de son terrain : elle va sur place, fait des recherches, puis revient et tente d'exploiter ses recherches à travers des communications à des sociétés savantes, des articles, jusqu'à une thèse d'ethnographie. Qui plus est, elle ne pratique pas seulement l'ethnographie contemporaine mais fait également de l'archéologie (préhistorique mais pas uniquement, comme le montrent ses fouilles des tombes ou de la maison de Teghazza). Or, pour Paul Rivet, avec qui Odette du Puigauveau travaille, l'ethnographie, la préhistoire et l'archéologie composent « *trois aspects d'une seule et même science ; la ligne de démarcation qui les sépare est absolument artificielle* »³². Toutes trois, en effet, se fondent sur la même démarche d'analyse des objets (typologie, comparatisme). Pour Rivet, il serait « *désirable que tout préhistorien soit doublé d'un bon ethnographe* »³³. L'inverse n'est pas forcément vrai, mais peut représenter une plus-value importante dans le travail d'un ethnologue.

³¹ BONTE, Pierre et IZARD, Michel (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* / rédigé par ABELES, Marion, DESCOLA, Philippe, DIGARD, Jean-Pierre (et al.), Paris, PUF, 1991.

³² RIVET, Paul, « *L'étude des civilisations matérielles : ethnographie, archéologie, préhistoire* », *Documents*, 3, 1929, p 130.

³³ *Ibid.*

Est-ce à dire qu'Odette du Puigauveau aurait intégré la démarche ethnologique et que la Mauritanie serait pour elle un « terrain » comparable à ce qu'ont été les Aurès pour une Germaine Tillion et une Thérèse Rivière ? Le fait qu'Odette du Puigauveau s'intéresse de façon très prononcée à tous les éléments matériels de la civilisation maure nous paraît être un premier élément de réponse pour affirmer que non. En effet, revenue en France, la voyageuse ne conduit pas une démarche ethnologique se fondant sur une analyse plus approfondie des collections historiques et contemporaines rapportées ; de plus, son intérêt pour les objets ethnographiques, les relevés archéologiques et les récoltes préhistoriques fait qu'elle relègue au second plan d'éventuelles recherches ethnographiques méthodiques (utilisant des questionnaires par exemple) auprès des populations. Le terrain scientifique d'Odette du Puigauveau consiste surtout en la récolte d'objets et les recherches archéologiques... mais cet intérêt quasi exclusif l'empêche d'aller au-delà, tant à son retour en France que sur place. Ce qui en outre manque à Odette du Puigauveau, c'est une formation en ethnologie qui lui permette d'établir des constructions théoriques pertinentes pour rendre compte de la civilisation étudiée. Par son intérêt pour la récolte de matériaux physiques et sa formation artistique qui lui permet d'étudier finement des objets et de les reproduire avec rigueur, la voyageuse dispose des sources, ou tout au moins d'une partie d'entre elles, mais elle ne sait pas les exploiter comme le font les ethnologues qu'elle côtoie. C'est un des critères qui montrent qu'elle n'est pas une ethnologue mais bien une voyageuse, scientifique amateur même si elle veut montrer le contraire.

Dans l'expérience viatique d'Odette du Puigauveau, l'étude des traits matériels de la culture maure semble donc première dans son appréhension « scientifique » de la Mauritanie. Pourtant, Odette du Puigauveau a une attention réelle, tout au long de ses voyages, envers d'autres éléments de la culture maure, des légendes à la religion musulmane. Cet intérêt permet de nuancer la vision qu'on pourrait avoir du rapport de la voyageuse avec la société qu'elle veut étudier en s'improvisant ethnographe. Légendes, culture intellectuelle, religion, font partie intégrante de la vie maure qu'Odette du Puigauveau se propose d'étudier, malgré son manque de formation.

C. De la culture matérielle à la culture « spirituelle » du Sahara : légendes et transmission

Si les contributions d'Odette du Puigauveau à la science ethnologique et archéologique apparaissent surtout comme matérielles (collections rapportées, stations rupestres relevées), du

point de vue des institutions scientifiques qui en bénéficient tout au moins, la voyageuse se pense aussi comme un témoin du patrimoine « immatériel » du Sahara, et plus précisément de sa culture « spirituelle ». Les légendes et la religion font pour elle partie intégrante des connaissances qu'elle acquiert en voyage et doit refléter dans ses œuvres en direction du public occidental ; elles sont d'ailleurs pour elle plus faciles à transmettre, parce que moins arides et nécessitant moins de prérequis, que les observations sur la culture matérielle maure. Cependant, cet intérêt pour le légendaire et la culture « spirituelle » du Sahara en général, qui se double d'une véritable fascination de la part de la voyageuse, pose question quant au statut ambiguë d'Odette du Puigauveau : celle-ci se situe en effet constamment entre la science et la littérature dans la restitution des connaissances « objectives » qu'elle veut transmettre.

1. Un intérêt marqué pour le légendaire

Odette du Puigauveau montre à de nombreuses reprises une grande attention à tout ce qu'on pourrait qualifier de « légendes populaires » chez les Maures. Elle en prend note et les restitue de façon régulière dans ses récits, quand elles s'y insèrent avec facilité (et non, comme dans un rapport ethnographique, avec un but uniquement informatif). Les cas les plus marquants sont ceux où Odette du Puigauveau raconte les légendes censées rendre compte de la fondation des villes. Ainsi dans *Tagant*, le chapitre intitulé « *Le dernier exode des Idaou'ali* »³⁴, où Odette du Puigauveau raconte une légende invraisemblable, la marche d'un peuple ayant conduit à la fondation de Tijikja. Anecdotes, rebondissements dans l'intrigue, discours direct, descriptions des paysages semblables à celles qu'Odette du Puigauveau fait quand elle voyage, les ingrédients de ce récit ressemblent en tout point à ceux d'un roman, et le lecteur est presque déçu quand arrive la conclusion :

Ainsi fut fondée Tijikja, le Puits des Bœufs.

Je dois convenir que cet exode, au cours duquel la légende et la superstition se mêlent aux événements réels, ressemble davantage à une chanson de geste qu'à une relation historique. Mais le goût du surnaturel et le sens poétique des Maures ne s'embarrassent point des scrupules de l'historien. Ils chantent l'histoire de leurs tribus et de leurs villes et la veulent expressive jusqu'au miracle. C'est donc ainsi que Mohammed-Abdallahi ould Abd-er-Rahmân ould Abdî, Dou'Alaoui Tamiella et qadi de Tijikja, m'a raconté l'exode de ses ancêtres. Et de même ont fait Moukhtar el Khattari, le vieil interprète du poste, et Bahou el Kastillani le marchand, et des goumiers pendant les veillées de brousse, et bien d'autres Idaou'Ali, avec moins de solennité que leur qadi, mais avec le même orgueil et la même foi.³⁵

³⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Tagant*, pp. 38-53.

³⁵ *Ibid.*, p. 51.

Odette du Puigauveau cite ses sources, comme une ethnologue ; d'un autre côté, l'absence de commentaires historiques sur les éléments réels ou non de cette légende montre que ce qui intéresse l'auteur, ce n'est pas la véracité historique du récit, mais le fait qu'il soit agréable à raconter et à lire. Cependant, ces multiples récits de fondations légendaires de villes, récits communs à tout un peuple, révèlent une attention toute ethnographique d'Odette du Puigauveau aux mythes communs de la civilisation découverte. Si la restitution des récits n'est pas tout à fait rigoureuse (dans un livre d'ethnographie, la forme ne serait pas celle du roman ou de la nouvelle pour ce genre de récits), il ne faut pas oublier qu'on se situe dans un récit de voyage, où il est donc normal et attendu que le propos soit adapté au lecteur. Dans ses récits et ses articles non destinés à un public scientifique, c'est d'ailleurs l'angle d'approche des légendes ou de la culture « spirituelle » (et notamment de l'islam) qu'elle choisit pour faire découvrir les Maures ; les traits matériels (artisanat, archéologie, collectes lithiques ou herbiers) ne sont cités que pour dresser de rapides bilans chiffrés des voyages, mais l'auteur ne s'y attarde jamais. C'est une facette différente de l'ethnographie et de l'ethnologie qu'elle cherche à sa manière à faire découvrir au public non scientifique à travers ces récits de fondation et un grand nombre d'autres thèmes concernant la culture intellectuelle du Sahara.

Odette du Puigauveau essaie en effet souvent de transmettre au public français l'idée que le Sahara est une terre « inspirée » sur le plan intellectuel. Un grand nombre d'articles ou de conférences ont des titres faisant référence à la richesse culturelle de la Mauritanie et du Sud-Marocain, comme deux conférences faites aux amis du Muséum, l'une sur « *Oualata, ville de saints et de mercantis* », le 25 avril 1938, l'autre sur « *La Ghondsia, confrérie secrète du Sahara occidental* », le 28 août 1939³⁶. Dans les récits eux-mêmes, les descriptions des villes se penchent plus sur les légendes, les intellectuels, et les bibliothèques de ces villes plutôt que sur leur description physique ou architecturale. C'est surtout le cas dans *Tagant*, qui s'affranchit de l'impératif du récit chronologique du voyage (déjà rempli dans *Le Sel du Désert* et *La Route de l'Ouest*) pour s'attarder sur une description historique et culturelle des régions visitées. *Tagant* est construit sur un modèle thématique, chacun des chapitres explorant un aspect du Tagant. Sur quinze chapitres, sept concernent explicitement des dimensions culturelles ou historiques du Tagant (la fondation des villes, la secte de la Ghondsia, les guerres menées par les ancêtres des Maures) – dimensions aussi présentes dans les autres chapitres, dans une moindre mesure.

³⁶ Conférences conservées respectivement sous les cotes 2 AM 1 C9c et 2 AM 1 C9e, Archives du Muséum d'Histoire naturelle.

Dans *Tagant*, on sent une véritable fascination de l'auteur pour la culture si riche de cette région de la Mauritanie.

Odette du Puigauveau a même voulu écrire, après *La Piste*, un livre sur cette culture intellectuelle du désert : *Le Désert où souffle l'esprit*, « consacré à la vie mystique et à la vie intellectuelle des Sahariens, à leurs légendes et à leurs poésies »³⁷. Ce titre est celui d'un long article écrit par Odette du Puigauveau dans *Les Nouvelles littéraires*, peu avant la parution du *Sel du Désert*³⁸. Le chapeau de cet article est le suivant : « Dans les pages que l'on va lire, Mlle du Puigauveau nous révélera un aspect à peu près inconnu du désert de Mauritanie, sa vie intellectuelle ». On comprend que la voyageuse cherche à s'engager dans ce créneau peu connu du grand public selon *Les Nouvelles littéraires*. Dans cet article, Odette du Puigauveau commence par une histoire de la Mauritanie mettant en perspective sa vie intellectuelle, avec une partie intitulée « *Le Berceau de la vie intellectuelle* » ; puis elle évoque la tribu des R'gueïbat et trois de leurs membres, venus un jour vénérer des livres à la Bibliothèque musulmane de Rabat ; ensuite, dans une partie intitulée « *La Leçon sous les palmes* » elle raconte comment différentes villes (Tichitt, Chinguetti, Oualata), sont des berceaux de l'enseignement maure et notamment de l'écriture ; puis, sous le titre « *La Caravane sainte* », elle évoque la caravane transportant la bibliothèque de Cheikh Sidiya³⁹. Enfin, elle évoque « l'appel » à la France par le petit fils de Cheikh Sidiya devant le « désordre » du pays, l'arrivée de Coppolani, et explique que depuis l'établissement de la « paix » française, la vie intellectuelle du Sahara prend un nouvel essor, notamment grâce aux *médessa* françaises. Conclusion typique pour notre voyageuse ! Le schéma de cet article aurait sans doute été repris pour le *Désert où souffle l'Esprit*, abandonné après 1958. Un certain nombre d'autres textes, certains non publiés, conservés au Département des Cartes et Plans reprennent peu ou prou ces mêmes idées⁴⁰. L'étude de la vie intellectuelle apparaît donc comme un leitmotiv pour Odette du Puigauveau ; c'est un point d'attention qu'elle a toujours pendant ses voyages, parallèlement

³⁷ Interview par Pierre de La Condamine, titrée « *Odette du Puigauveau en vacances au Croisic nous parle de son dernier voyage au Maroc et en Mauritanie* », *Résistance de l'Ouest*, 11 septembre 1953, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³⁸ Article d'Odette du Puigauveau, non daté, [fin 1939 ou début 1940], *Les Nouvelles littéraires*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³⁹ Cheikh Sidiya El-Kebir (1780-1869), membre de la confrérie *qadiriya*, fondateur de Boutilimit.

⁴⁰ On peut ainsi se reporter à l'ensemble SG MS-5529 C, *Deux textes de manuscrits inédits*, contenant un texte appelé « *Oualata, port saharien* », et un autre divisé en plusieurs chapitres (« *Le désert* », « *Les Hommes voilés* », « *Sous les grandes tentes* », « *La vie nomade* », « *La vie sédentaire* »). Ces manuscrits reprennent plusieurs thèmes sur l'histoire et la vie intellectuelle de la Mauritanie.

aux questions matérielles. L'autre versant de la vie culturelle du Sahara qui la fascine, c'est sa vie spirituelle, principalement à travers l'islam, qu'elle aborde moins comme une ethnologue que comme une passionnée.

2. La fascination pour l'islam

Odette du Puigauveau apparaît dans tous ses voyages comme fascinée par la religion musulmane et la manière dont elle est pratiquée dans le Sahara, milieu auquel, dit-elle, cette religion est parfaitement adaptée. Lors de ses voyages, elle est en effet prise d'admiration devant le « fatalisme positif » des Maures, dû à leur abandon à la volonté d'Allah, et devant la beauté des scènes de prière. Ainsi, dans *Tagant*, visitant la maison du chef de Tijikja, elle tombe dans la cour intérieure sur un vieillard à genoux, « dans l'accablement des fins de prière », et écrit, subjuguée par la beauté de l'instant :

Alors que, depuis longtemps, vous ne voyiez que les gestes de la vie matérielle, la rapacité du marchand, les ruses du chef politique, l'insouciance du nomade, et que vous n'imaginiez plus autre chose, soudain, la vie profonde affleure, comme le roc qui pointe au creux d'un tourbillon de sable, et, au hasard d'une porte ouverte, d'une promenade, d'une halte, vous découvrez le courant mystique où trempent les racines de ce peuple, où il puise la force, les lois et la cohésion fraternelle qui lui permettent de se maintenir.⁴¹

Ce passage montre qu'au cœur de la recherche ethnographique (l'attention aux « gestes de la vie matérielle », aux comportements sociaux des Maures), la voyageuse est surprise par autre chose de presque indicible, quelque chose que la description ethnologique ne peut saisir ni décrire, un « courant mystique » qui, plus que la vie matérielle et sociale de la société, la caractérise en profondeur et permet d'en rendre compte.

En observant certains objets récents de la recherche ethnographique, comme le chant religieux, Odette du Puigauveau se laisse souvent prendre par ses émotions, et la description qu'elle en fait – sans enregistrement – n'a rien de très scientifique ; ainsi, visitant une *zaouïa* lors de son dernier voyage, elle entend les Maures avec qui elle voyage répéter inlassablement une mélodie sur ces 4 mots :

La illaha illa Allah. Sur ces quatre mots sans cesse répétés, les variations du chant monotone s'enchaînaient continûment à la façon d'une arabesque, tantôt montant et s'exaltant à pleine voix, avec de brusques étranglements au fond des gorges, tantôt retombant à un murmure de rêverie et s'y attardant avant de s'élancer de nouveau vers des sommets de foi et d'allégresse.

⁴¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Tagant...*, p. 62.

Chapitre 5 : Entre science et journalisme, une conception paradoxale

Le chant musulman ressemblait au pays, il était le chant même de ce pays, l'expression de son charme et de sa gravité.⁴²

Aucune dimension scientifique à cette description qui s'intéresse pourtant à un des domaines de l'ethnologie montant en puissance, notamment avec André Schaeffner. Ici, Odette du Puigauveau est sous le charme de cette « paix » présente dans le « *chant musulman* », et cela lui suffit.

La voyageuse relate souvent, dans ses récits, des moments d'émerveillement comme celui-là, notamment quand elle s'attarde près de tombeaux de marabouts considérés comme des saints, ou quand elle visite des mosquées ou des bibliothèques. Ce qui l'attire le plus dans la religion musulmane, c'est le fait qu'elle lui semble être parfaitement adaptée au désert et au mode de vie nomade, et être ainsi à la source de l'harmonie de leur vie. C'est un mélange de fatalisme (les musulmans, pour elle, pensent qu'il ne sert à rien par exemple de reconstruire ou d'entretenir des villages puisque c'est Allah qui guide toutes choses), de frugalité (à quoi bon posséder quand on dépend d'Allah en tout) et de liberté (selon elle, cette dépendance rend les Maures éminemment libres). C'est ce mélange qui est à l'origine de plusieurs belles pages dans l'œuvre d'Odette du Puigauveau, pages où l'on sent que l'Occidentale envie ce mode de vie si différent du sien.

Ainsi, dans *La Route de l'Ouest*, parlant de l'idéal de vie du chamelier, à qui il faut peu de choses mais qui possède ce dont il a besoin et « *le silence* », Odette du Puigauveau écrit que « *rien ne le presse ni le retarde car, avant même qu'il fût parti, Dieu avait fixé l'heure de sa halte* ». Pour l'auteur, le chamelier est libre car, s'il a des contraintes (l'eau, la pâture, les nécessités vitales), il « *marche à son pas, aucune autre volonté humaine ne le force* » : « *il est libre dans la main de Dieu* »⁴³. Elle poursuit en disant : « *en quittant Anajim, nous étions libres, nous aussi de marcher toute la journée pour aller d'une traite jusqu'au bout des Sfariat* »⁴⁴. Cette dernière phrase montre qu'Odette du Puigauveau est tellement attirée par cette conception de la vie qu'elle pense liée à l'islam et à sa pratique particulière au désert, qu'elle veut la vivre elle aussi dans son voyage, dans une certaine mesure. On peut rapprocher cette attirance pour l'islam de celle d'Isabelle Eberhardt, convertie à l'islam suite à ses voyages : même si Odette du Puigauveau ne va pas aussi loin, les deux femmes semblent être séduites par un même

⁴² PUIGAUVEAU, Odette du, brouillon d'un texte intitulé « *Naissance et vie d'une zaouïa* », [probablement au cours de son dernier voyage] in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴³ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest*, p. 80.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 81.

« mysticisme du désert », peut-être dérivé d'un certain orientalisme, et qui en tout cas leur permet de se rapprocher des pays visités.

Au fur et à mesure de ses voyages, Odette du Puigauveau s'intéresse de plus en plus à l'histoire de la religion musulmane, se renseigne sur ses figures clés, et propose à son lectorat de nombreux articles et conférences faisant le portrait de l'une ou de l'autre. Ainsi, l'un de ses textes non datés, mais probablement postérieur à son troisième voyage et destiné à une émission de radio, est intitulé « *Les mères des croyants* » et entreprend une courte biographie de deux des femmes de Mahomet. Un autre article, conservé dans le même ensemble, lui aussi non daté, titré « *Le prophète de l'Islam, sa Biographie* », se propose de raconter la vie de Mahomet en 19 pages dactylographiées, sur le mode du roman historique, sans jamais porter de jugement de valeur et avec un *a priori* même plutôt positif⁴⁵. Le propos se rapproche plus, dans ces articles, du commentaire historique ; peu de textes d'Odette du Puigauveau, cependant, s'attachent à décrire la pratique de l'islam en Mauritanie d'un point de vue plus strictement ethnographique. Son rapport à l'islam paraît plutôt se situer du côté de l'affectif ou de l'admiration (et quelquefois de l'admiration esthétique devant les scènes de prière notamment). Cela explique le fait qu'elle s'intéresse à des grandes figures de l'islam mais ne semble pas vouloir analyser la pratique religieuse des Maures avec les méthodes de l'ethnologie. Comme Isabelle Eberhardt (ou Alexandra David-Néel avec le bouddhisme), Odette du Puigauveau est fascinée par l'islam, qui est pour elle une composante essentielle de la vie des populations qu'elle côtoie, et son expérience viatique ne lui permet pas de prendre le recul suffisant pour établir une analyse ethnologique des pratiques de la religion en Mauritanie, bien qu'elle tente de le faire en s'intéressant notamment aux figures historiques de la religion du Prophète.

On décèle là encore un des paradoxes caractérisant le rapport à la science d'Odette du Puigauveau. Son double statut d'observatrice d'un monde extérieur et de participante à ce monde par l'expérience du voyage donne en effet à sa pratique de l'ethnographie une couleur différente de celle des ethnologues formés à l'université du début des années 1930 : la dimension affective est notamment très présente dans ses écrits et brouille quelquefois son regard sur la société maure. Bien plus, son travail de journaliste rend certaines de ses productions scientifiques ambiguës, puisqu'Odette du Puigauveau paraît toujours rechercher

⁴⁵ Articles dactylographiés d'Odette du Puigauveau, non datés, [post 1950], in *Notes et articles divers (1938-1966)*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

l'inédit, parfois même l'extraordinaire, et que le récit implique une prééminence du « je », au détriment, parfois, de l'objectivité scientifique.

3. Entre science et littérature, les ambiguïtés d'une journaliste

En conclusion de ces considérations sur le rapport qu'Odette du Puigauveau entretient avec la science, on peut se demander pourquoi, fondamentalement, la voyageuse cherche à donner des buts scientifiques et/ou informatifs à son voyage. Il semble en effet que la raison ne soit pas uniquement pécuniaire, mais touche, plus profondément, à la conception qu'Odette du Puigauveau a du voyage. Intermédiaire entre deux mondes, la voyageuse paraît s'être construit, au fil des années, une véritable vocation à la transmission d'informations. Dans la préface de *La Route de l'Ouest*, un des buts assignés à « l'Aventure » est le suivant : « A ceux qui ne sont point partis, rapporter fièrement des secrets »⁴⁶. On peut expliquer ainsi le grand intérêt d'Odette du Puigauveau pour la science, qu'elle soit archéologique ou ethnologique : quel meilleur moyen de transmettre des « secrets » de qualité sur une autre civilisation à son lectorat que d'emprunter des moyens scientifiques ? Pourtant, le rapport qu'Odette du Puigauveau entretient avec la science qu'elle tente de pratiquer pendant ses voyages et à son retour est tout sauf simple. Ainsi, Robert Löwie, dans l'introduction son *Histoire de l'ethnologie classique*, nous dit de l'ethnologue qu'il

renonce aux impressions esthétiques si ce n'est comme produit secondaire ; il ne sélectionne pas les faits pour un effet littéraire puisque son travail consiste en la description de la réalité culturelle dans son ensemble⁴⁷

Or, Odette du Puigauveau, on l'a vu, est la première à utiliser ses impressions esthétiques, sur les paysages par exemple, avec brio. Monique Vérité affirme que dans son écriture « elle libère sa sensibilité » et que « sa prose devient poème »⁴⁸. Si Odette du Puigauveau se laisse guider par ses impressions esthétiques, c'est autant à cause de sa formation qu'à cause de son expérience du voyage elle-même : Odette du Puigauveau ne peut considérer les connaissances qu'elle retire de ses voyages comme des « documents ethnographiques »⁴⁹, car elle ne peut les désinvestir des émotions résultant de son voyage, et, comme le dit Monique Vérité, de la

⁴⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 7.

⁴⁷ LOWIE, Robert H, *Histoire de l'ethnologie classique : des origines à la Seconde Guerre Mondiale*. Paris, Payot, 1971, traduction française, p. 11.

⁴⁸ VÉRITÉ, Monique, *Mémoires du Pays Maure, 1934-1960 / textes, dessins et photographies d'Odette du Puigauveau et de Marion Sénones, réunis et présentés par Monique Vérité*, Paris, Ibis Presse, 2000, p. 14.

⁴⁹ « Toute source d'information disponible pour la connaissance ethnologique d'une société particulière ». Voir BONTE, Pierre et al., *Dictionnaire de l'ethnologie...* à l'article « Document ethnographique ».

« *connivence profonde* » qu'elle entretient avec les Maures⁵⁰. La biographe ajoute : « *Nous ne sommes plus dans la simple collecte et l'enregistrement de faits. La charge affective est si forte que nous en subissons l'emprise* »⁵¹. Est-ce à dire que la manière dont Odette du Puigaudeau transmet les informations qu'elle rapporte de Mauritanie s'apparente à un échec du point de vue d'une voyageuse qui tenterait de se hisser au niveau des scientifiques ? Non, car Odette du Puigaudeau dit souvent explicitement qu'elle ne veut pas être une scientifique pure, entièrement objective, transmettant des informations brutes et matérielles. Dans les notes qu'elle a rédigées pendant la guerre, on trouve une critique acérée de « *l'ethnologue du Musée de l'Homme* » :

[II] se promène à travers le monde avec un carnet de fiches. Il y a les choses qu'on peut mettre en fiches : l'objet, sa fabrication, son usage, etc. Cela compte, existe. Il y a les choses qu'on ne peut pas mettre en fiches : le charme de l'objet, le plaisir, la conscience de l'artisan, le décor dans lequel il travaille qui influe sur sa mentalité, donc sur le style de l'objet – l'âme d'une tribu, d'un peuple, d'un homme. Cela ne compte pas, n'existe pas. L'ethnologue, absorbé par le détail concret, ne voit pas la ligne générale, l'univers abstrait, spirituel.⁵²

Odette du Puigaudeau, qui elle-même fait des fiches sur des objets et semble particulièrement intéressée par la culture matérielle maure, montre dans ces quelques lignes qu'elle voit plus loin que ses observations sur les objets. On pourrait objecter que ce qu'elle décrit s'apparente à la définition de l'ethnologie : partir de l'ethnographie, des observations concrètes, pour voir la « *ligne générale* » qui définit une civilisation. Cependant, Odette du Puigaudeau ne suit pas non plus les exigences de l'ethnologie, même si on verra dans notre prochain chapitre qu'elle s'en rapproche à la fin de la carrière. En définitive, son mode de transmission des « *secrets* » scientifiques se rapproche bien plus du travail journalistique tel qu'il se définit dans l'école française du grand reportage, à la suite d'Albert Londres. Christian Delporte, travaillant sur la différence entre le reportage anglo-saxon et le reportage français, émet l'hypothèse que le reportage français « *pénètre dans une presse forgée à l'école littéraire* » :

Publié en plusieurs volets, un bon reportage se distingue par sa capacité à émouvoir le public, à provoquer son émerveillement ou son indignation, à créer des liens d'identification et à nouer un rapport personnel entre le lecteur et l'auteur. Du coup, le grand reportage français se distingue nettement du modèle anglo-saxon où en général le fait prime le commentaire, où l'homme qui a vu s'efface devant ce qu'il a vu.⁵³

⁵⁰ VÉRITÉ, Monique, *Mémoires du Pays Maure...*, p. 16.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² PUIGAUDEAU, Odette du, notes non datées, in *Notes d'Odette du Puigaudeau durant la guerre, 1939 – 1944*, SG MS-5418, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵³ DELPORTE, Christian, *Les journalistes en France...*, pp. 70-71.

Cette analyse nous semble particulièrement pertinente pour décrire le travail d'Odette du Puigaudeau, qui utilise plusieurs traits d'écriture visant à émouvoir le lectorat ou à nouer des liens personnels avec lui, et qui oscille constamment entre son activité de journalisme et son activité littéraire (qui découle de la première puisque ses récits réutilisent le plus souvent les articles publiés pendant son voyage). Dès lors, la transmission des connaissances scientifiques qu'elle rapporte de ses voyages ne peut s'exclure totalement de ces ambivalences et se fait forcément sur un ton différent des écrits des ethnologues contemporains d'Odette du Puigaudeau. De plus, les « *secrets* » qu'Odette du Puigaudeau veut transmettre ne sont pas simplement scientifiques, mais renvoient aussi aux impressions fugitives de la voyageuse et à ses sentiments plus profonds sur le pays avec lequel elle essaie d'être en harmonie : c'est cela qu'elle évoque en parlant de « *ligne générale* », de « *l'univers abstrait, spirituel* », de « *l'âme d'une tribu, d'un peuple, d'un homme* ». Odette du Puigaudeau n'a pas l'ambition de se conformer parfaitement aux règles et méthodes de la science, ni l'envie, car même si l'ethnologie, l'archéologie, l'histoire la passionnent, ce n'est pas avec la science qu'elle veut transmettre à son lectorat « *l'âme* » (terme qui revient souvent sous sa plume) du Sahara maure. Elle se défend souvent de vouloir atteindre la « *vérité froide d'un livre de bord* »⁵⁴. Ainsi, dans *Pieds Nus*, à la fin du cinquième chapitre, elle écrit une sorte de *mea culpa* pour expliquer pourquoi le rendu du récit n'est pas ce qu'on pourrait attendre d'un livre ethnographique :

J'aurais, certes, aimé que ce récit fût mieux ordonné selon un plan logique et sagement établi. Ainsi le lecteur aurait pu trouver, chapitre par chapitre, résumée et comme synthétisée sur une surface bien définie du désert, dans un décor adéquat à son âme et à ses coutumes, l'histoire de chacune des castes, qu'elle soit noble, religieuse ou serve. Mais un voyage d'aventures se prête mal à ce jeu de l'esprit. Pour le mener à bien, il m'eût fallu trahir le rythme même de la vie saharienne, mouvante, mêlée, au hasard des saisons, des sécheresses et des pluies.⁵⁵

Odette du Puigaudeau introduit, dans ce passage, un élément essentiel : pour elle, le « *voyage d'aventures* » est finalement le mode qui permet le mieux au lecteur de découvrir le peuple maure en vérité, car il suit le rythme de sa vie « *mouvante* ». On comprend que dans l'esprit d'Odette du Puigaudeau, un ethnologue serait bien trop statique, trop lié à sa méthodologie, pour comprendre en profondeur le fonctionnement de la société nomade. Au contraire, une voyageuse peut vivre de l'intimité du peuple qui l'intéresse et, de ce fait, transmettre au lectorat occidental une dimension supplémentaire, qui aille plus loin que la science. On peut bien entendu critiquer cette position de plusieurs façons, mais le but de notre

⁵⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, *Grandeur des îles...*, p. 49.

⁵⁵ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds nus...*, p. 115.

travail n'est pas de porter un jugement de valeur, qu'il soit positif ou négatif, sur l'œuvre d'Odette du Puigau. En tout état de cause, il apparaît important de remarquer la coexistence, dans les années 1930 et au-delà, de deux modes de restitution des connaissances ethnologiques : l'un, issu de l'Institut d'ethnologie, porté par des professionnels, et l'autre, issu du modèle du grand reportage, porté par des grands voyageurs comme Odette du Puigau, Alexandra David-Néel, Isabelle Eberhardt, n'hésitant pas cependant à pratiquer de façon amateur mais poussée l'archéologie, l'ethnologie, etc.

Le rapport qu'Odette du Puigau entretient avec la science peut donc, encore une fois, être décrit comme paradoxal. Malgré une certaine méthodologie sur place dans la pratique de l'archéologie et l'ethnologie, et une grande attention portée à la fois à la culture matérielle et « spirituelle » du Sahara, Odette du Puigau ne semble pas aborder le « terrain » qu'est la Mauritanie comme une vraie scientifique. Pourtant, après la Seconde Guerre Mondiale, elle paraît s'engager de plus en plus sur la voie de l'ethnologie, en entamant notamment des travaux de thèse. Parvient-elle à devenir légitime parmi les scientifiques qui sont ses contemporains, et à mettre de côté son expérience « *d'aventure* » pour se lancer dans une pratique professionnelle de la science ? C'est à cette question qu'essaiera de répondre le prochain chapitre de notre étude.

Chapitre 6 : Vers une conversion à l'ethnologie ?

Les années où Odette du Puigauveau et Marion Sénones partent en Mauritanie voient tour à tour la montée en puissance de l'Institut d'ethnologie, créé en 1925, puis la création du Musée de l'Homme et la constitution autour de lui de groupes de jeunes chercheurs, élèves de Mauss, Rivet, qui abordent l'étude des sociétés extra-européennes avec une méthodologie nouvelle et des idées originales. C'est l'essor de l'ethnologie, qu'on peut qualifier d'approche novatrice de l'ethnographie. En 1935, alors qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones rentrent tout juste de leur premier voyage, deux autres femmes, Germaine Tillion et Thérèse Rivière, partent en mission dans les Aurès, dans le but de faire une thèse d'ethnographie ; un certain nombre d'autres chercheurs, parmi lesquels on note des noms aussi connus que ceux de Claude Lévi-Strauss ou Jacques Soustelle, effectuent leur « terrain » dans ces années-là, avant de revenir en France et de publier des travaux fondateurs. Odette du Puigauveau, conseillée dès le départ par des scientifiques célèbres comme Théodore Monod, et cherchant dès son premier voyage à remplir des objectifs scientifiques, ne peut manquer d'être influencée par ces nouvelles approches. Petit à petit, elle entame une « conversion » à l'ethnologie qui la conduit, dès la fin de la Seconde Guerre Mondiale qui marque pour elle une vraie rupture, à travailler à une thèse d'ethnographie, non achevée et publiée de façon posthume, *Arts et coutumes des Maures*. Significativement, elle parle de cette thèse en disant que c'est son « grand-œuvre ». Cette expression montre combien l'ethnographie – si ce n'est l'ethnologie – prend une place de plus en plus importante dans son approche des pays visités. L'approche ethnographique est l'occasion d'une réelle professionnalisation du voyage, Odette du Puigauveau se pensant et se revendiquant comme spécialiste et véritable scientifique. Comment se décline cette professionnalisation, tant dans sa pratique du voyage que dans les productions qui en découlent ?

La Seconde Guerre Mondiale marque une rupture dans l'approche qu'Odette du Puigauveau a de la science : si elle était déjà intéressée par l'ethnographie des populations rencontrées et leur histoire, sa volonté d'aborder le pays d'un point de vue scientifique et ses capacités en ce sens semblent se développer considérablement après 1945. Quelle est, en outre, la relation d'Odette du Puigauveau avec l'un de piliers de l'ethnologie, l'observation participante : Odette du Puigauveau sait-elle se placer comme une ethnologue parmi les Maures, de façon à recueillir le maximum d'informations justes ? Comment, enfin, la production issue

des voyages d'Odette du Puigauveau se tourne-t-elle peu à peu vers l'ethnologie, jusqu'à devenir une thèse ? Le voyage se fait alors terrain professionnel et « l'Aventure » décrite dans *La Route de l'Ouest* perd sa dimension de gratuité pour adopter pleinement des enjeux scientifiques.

A. Un intérêt grandissant pour une approche scientifique du « terrain »

Odette du Puigauveau donne dès son premier voyage¹ des objectifs scientifiques à ses voyages ; cependant, pendant ses deux premiers voyages, elle utilise plus, pour approcher le pays, les armes du journaliste et du grand reporter que celles de l'ethnologue, même si son intérêt pour l'histoire et l'archéologie du pays est certain. Mais, on l'a dit, Odette du Puigauveau n'a pas de formation universitaire, n'a probablement que très peu lu des ouvrages d'ethnologie, et le but premier de son voyage n'est certainement pas de faire de la Mauritanie son « terrain », comme Germaine Tillion et Thérèse Rivière peuvent le faire dans les Aurès au même moment. Cette posture se modifie à la faveur de la Seconde Guerre Mondiale, quand, pour pouvoir repartir, elle cherche l'accord du CNRS en dressant des dossiers scientifiques très importants ; comme si, pour contourner les difficultés politiques liées à la guerre, elle se rabattait sur la pratique de la science (archéologie et ethnographie). Les objectifs du voyage basculent alors, au fur et à mesure que la quantité de matériel et d'information rapportés augmente. Si ce changement a lieu du point de vue d'Odette du Puigauveau et des scientifiques qui l'accompagnent, le grand public le perçoit aussi, d'une manière certes un peu différente mais qui révèle la transformation de la voyageuse en ethnologue.

1. Basculement des objectifs et inflation des collections

Pendant la Seconde Guerre Mondiale, on note un changement dans l'approche qu'Odette du Puigauveau a du pays maure, tant dans les dossiers qu'elle dresse pour ses voyages à venir que dans ses activités : elle profite ainsi de son séjour forcé en France pour retourner au Musée de l'Homme et au Muséum d'histoire naturelle travailler sur les collections rapportées, et notamment les collections ethnographiques. Alors qu'elle s'était contentée, lors de ses deux premiers voyages, d'envoyer les objets dans des caisses avec des informations sommaires, elle

¹ Se reporter au chapitre 4.

va compléter les fiches des objets pour le compte du Musée, bénévolement². Elle fera le même travail, essentiel, pour l'exposition Sahara de 1960.

Parallèlement, elle conçoit le projet d'une thèse d'ethnographie sur les Maures ; une bourse du CNRS lui est accordée à partir du 1^{er} octobre 1944. Ses projets d'ouvrages prennent également une tournure de plus en plus scientifique ; significativement, alors qu'elle a déjà publié deux livres faisant le tour de son deuxième voyage, *Le Sel du Désert*, en 1940, et *La Route de l'Ouest*, en 1945, elle décide d'en écrire un troisième, faisant la part belle à l'histoire et à l'ethnographie de la région décrite, le Tagant, bien plus qu'à la description du voyage en lui-même : *Tagant* sort en 1949.

Dans *La Route de l'Ouest*, on sent déjà les changements qui apparaissent plus marqués dans *Tagant*, ne serait-ce que dans son titre, évoquant les pistes historiques du Sahara, racontées longuement par Odette du Puigauveau au sein de l'ouvrage. La composante du livre apparaît comme plus ethnographique que les précédentes œuvres d'Odette du Puigauveau : peu à peu, la voyageuse paraît se détourner de l'intérêt pour la pratique du voyage, les aventures qu'elle peut vivre, pour faire du Maure le personnage principal de son étude. La préface déjà citée le met en évidence, à sa façon : entre plusieurs considérations sur ce que signifie « l'Aventure », Odette du Puigauveau écrit qu'elle consiste à « *lutter, pour apprendre et découvrir* »³. Découvrir « *sa propre mesure* », mais aussi, on le comprend entre les lignes et à travers le premier chapitre, qui s'ouvre sur l'évocation (et l'étude presque ethnographique déjà) des *cheikhât* de Tiznit, découvrir les autres, ou plutôt l'Autre. Cette dimension n'est pas nouvelle chez Odette du Puigauveau, puisque *Pieds Nus*, *La Grande Foire des Dattes*, et les articles écrits à partir de leur premier voyage, comportaient déjà des articles à composante ethnographique, mais elle prend une importance toute nouvelle après la Seconde Guerre Mondiale et le début de la thèse d'ethnographie d'Odette du Puigauveau.

Le troisième voyage est également l'occasion de multiples prises de vue sur des sites archéologiques ; cette pratique initiée par Odette du Puigauveau lors de son deuxième voyage, et évidemment très en vogue en archéologie moderne, prend une grande place lors de ce

² Lettre d'Odette du Puigauveau au Pr. Charles Jacob (1878-1962), directeur du CNRS, le 25 janvier 1944 : « *Nous avons fait bénévolement, en 1941-42, les fiches de toutes les collections du Sahara maure. Nous avons également fait les fiches de tous nos objets personnels et de nos clichés photographiques en vue d'une expo que l'on a fait miroiter à nos yeux.* ». In *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 7.

troisième voyage, au point de permettre à la voyageuse de constituer un album entier consacré à ses recherches préhistoriques⁴. On y trouve près de soixante photographies d'inscriptions et de gravures rupestres principalement, de bonne qualité, bien légendées la plupart du temps⁵. Odette du Puigauveau a visiblement constitué cet album avec soin, probablement pour le montrer aux spécialistes du Muséum d'Histoire Naturelle avec lesquels elle était en contact.

Si les objectifs du troisième voyage comportent une part archéologique, leur dominante est ethnographique. Odette du Puigauveau veut pouvoir compléter sa documentation pour sa thèse, bien évidemment, mais également écrire un livre sur les populations de l'oued Draâ et un autre sur les oasis du Bani⁶. Dans sa lettre de demande de recommandations au général Juin, elle explique que le ministère de la France d'Outre-mer les a chargées d'une « *Mission littéraire* », et que leur but est la « *poursuite des recherches archéologiques et de la documentation littéraire* » entreprises lors des premiers voyages. Si les recherches archéologiques sont présentes, la « *Mission* » (on notera la majuscule qui montre que cette « *Mission* » officielle prend le pas, dans l'esprit d'Odette du Puigauveau, sur les objectifs personnels liés à la « gratuité » du voyage) est une mission « *littéraire* » avant tout, et non pas « archéologique et littéraire ». Ce terme de « *littéraire* » est significatif : il montre qu'Odette du Puigauveau est sortie de ce qui était son occupation majeure pendant ses voyages, la culture matérielle, pour se pencher prioritairement sur la culture « littéraire », ou plutôt « immatérielle ». Ce changement de perspective relève visiblement d'un passage de l'ethnographie au sens ancien du terme à l'ethnologie moderne. Le titre de la thèse d'Odette du Puigauveau, *Arts et Coutumes des Maures*, montre qu'elle a compris que l'ethnologie telle qu'elle se définit depuis les années 1930 implique de relier la culture matérielle (les *arts*) à la culture immatérielle (les *coutumes*) pour rendre compte de la globalité du fonctionnement d'une société.

L'après Seconde Guerre Mondiale marque donc un tournant dans les activités d'Odette du Puigauveau, qui entame une réelle « professionnalisation » du voyage en direction de l'ethnologie. Il faut d'ailleurs noter que la quantité de matériaux rapportés (et de stations rupestres et lithiques visitées) connaît une inflation spectaculaire lors de son dernier voyage, au

⁴ *1 album dérelié et 56 photographies de sites archéologiques ainsi que 13 photographies isolées, 1950, SG MS-5576, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.*

⁵ Iconographie, figure 66.

⁶ Lettre d'Odette du Puigauveau au général Juin, 3 avril 1949, *in Correspondance ayant trait à la mission au Maroc et en Mauritanie d'Odette du Puigauveau et de Marion Sénones en 1949 (9 lettres)*, SG MS-5417, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

vu des correspondances échangées avec Maurice Antoine, membre du Musée des Antiquités de Rabat qui récupère les collections à la place du Muséum d'histoire naturelle et du Musée de l'Homme. Significativement, dans une de ces lettres, Odette du Puigauveau affirme qu'elles vont devoir demander au *Bulletin de l'IFAN* de « publier » leur ensemble de gravures marocaines car elles auraient voulu le faire dans une revue marocaine qui n'a pas accepté parce que cet ensemble était trop important⁷. La description qu'elle fait des sites où elles ont récolté les pièces, dans ses notes, est d'ailleurs bien plus détaillée et utilise beaucoup plus de termes scientifiques que lors des voyages précédents, de même que les relevés qu'elle établit des gravures⁸.

Si le changement est très visible dans l'esprit d'Odette du Puigauveau, ses activités, et sa pratique du voyage lors de son troisième voyage, qu'en est-il du côté de l'opinion ? Perçoit-elle ce changement de statut, d'une voyageuse ajoutant des objectifs scientifiques à son voyage à une « ethno-archéologue » voyageant pour remplir des buts scientifiques ?

2. La perception du changement

Si les scientifiques qui suivent les travaux d'Odette du Puigauveau rechignent souvent à lui accorder le titre d'ethnologue et ne la qualifient jamais d'ethnologue, comme on le verra, le grand public considère plus facilement la voyageuse comme une scientifique confirmée, voire professionnelle, à partir des années 1950 surtout. On le perçoit à travers les journaux généralistes ou spécialisés (mais non scientifiques), qui mettent désormais volontiers en avant, plus que l'exploit sportif féminin qu'ont été les deux premiers voyages des deux femmes, leur dimension ethnographique. Ainsi, les articles à propos de *Tagant* ne mentionnent plus le voyage en lui-même, ses conditions, etc... mais bien la qualité des informations qu'on retire de sa lecture. Ainsi, dans *Les Lettres Françaises* : « Odette du Puigauveau nous livre une somme d'informations, d'impressions, d'observations vraiment remarquables »⁹, ou dans *Paris-Casablanca* : « Ce livre est plein de renseignements curieux sur ce coin de notre empire »¹⁰.

⁷ Lettre d'Odette du Puigauveau à Maurice Antoine, 3 juin 1950, Marrakech, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁸ Voir ainsi les comptes rendus dactylographiés (non datés) contenus dans l'ensemble SG MS-5411.

⁹ Brève, *Lettres Françaises*, [décembre 1949], in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁰ Brève, *Paris-Casablanca*, [décembre 1949], *ibid.*

En 1953, deux événements permettent à Odette du Puigaudeau, au retour de son troisième voyage (qui, on le notera, n'est pas une suite sportive d'itinéraires comme les deux premiers voyages mais se compose essentiellement de longues périodes de recherches dans les mêmes régions, voire les mêmes villes), de se présenter aux yeux de l'opinion publique comme ethnographe, spécialiste de la culture matérielle du Sahara. Elle reçoit en effet le grand prix des Arts Décoratifs de la France d'Outre-mer (association fondée par Albert Sarrault), pour ses « *études documentaires sur les arts décoratifs en Mauritanie* »¹¹. Ce prix est l'occasion de nombreuses brèves, y compris dans de grands journaux comme le *Figaro*¹². De plus, l'exposition déjà citée à l'Agence de la France d'Outre-Mer est également l'objet de très nombreuses brèves et d'articles plus longs, à la lecture desquels on comprend qu'Odette du Puigaudeau est maintenant considérée comme une spécialiste de la Mauritanie. Ainsi, Renaud Siger, journaliste à la *Dépêche du Midi*, présent lors de l'inauguration, explique qu'Odette du Puigaudeau « *présente chaque œuvre avec un petit commentaire bien utile pour le profane* »¹³. Ce dernier qualificatif montre bien qu'Odette du Puigaudeau a acquis un statut supérieur à celui de simple voyageur ou journaliste : aux yeux de l'opinion, elle détient désormais un savoir qui fait d'elle sinon une réelle ethnologue, du moins une scientifique professionnelle.

Les changements sont donc perceptibles dans la relation d'Odette du Puigaudeau au pays visité : d'une posture de reporter, elle veut passer – et passe dans l'esprit du public – à celle de scientifique. Suivant le modèle des professeurs qui l'assistent (Rivet notamment), et les évolutions de la science, elle tente, au fur et à mesure de ses voyages, de prendre de mieux en mieux les moyens de l'enquête sur le terrain, à la manière des ethnologues. Arrive-t-elle cependant à l'état « idéal » de l'observation participante, telle qu'elle est théorisée par Malinowski¹⁴ et pratiquée par les jeunes chercheurs de l'Institut d'ethnologie ?

B. Les moyens de l'enquête chez Odette du Puigaudeau

Dès son premier voyage, Odette du Puigaudeau tente de s'intégrer aux populations locales, à la fois parce qu'elle veut « vivre » l'aventure de la façon dont elle comprend ce terme et à la fois parce qu'elle semble appliquer les nouveaux préceptes de l'ethnologie appliquée :

¹¹ Brève, *Climats, Annales Coloniales*, 2 avril 1953, *ibid.*

¹² Brève, *Le Figaro*, 27 mars 1953, *ibid.*

¹³ Article de Renaud Siger, *La Dépêche du Midi*, 8 juin 1953, *ibid.*

¹⁴ Bronislaw Malinowski (1884-1942).

c'est en étant le plus proche possible des Maures qu'elle pourra mener ses enquêtes à bien, pour des journaux d'abord puis dans un but plus scientifique. Pour autant, est-on en présence d'une réelle observation participante, et l'intégration d'Odette du Puigaudeau aux populations lui permet-elle de saisir avec qualité les composantes de leur vie ?

1. Les moyens d'une intégration de plus en plus poussée

Quels moyens Odette du Puigaudeau utilise-t-elle pour « devenir une Maure » elle aussi et obtenir les informations dont elle a besoin ? Le premier moyen, c'est bien entendu le vêtement : les photographies montrent qu'Odette du Puigaudeau est la plupart du temps habillée comme les autochtones, ou plutôt comme les hommes maures, dans la lignée d'Isabelle Eberhardt. Le costume masculin est évidemment bien plus pratique, et si Odette du Puigaudeau veut se faire respecter tant des coloniaux que des partisans qui l'accompagnent – et dont elle se considère le chef – elle doit affirmer ainsi son autorité.

On pourrait bien sûr affirmer que ce port du vêtement maure n'est qu'anecdotique et ne reflète pas une volonté de la voyageuse d'intégrer les populations pour mieux les connaître. Mais un certain nombre de passages dans son œuvre montrent qu'Odette du Puigaudeau cherche réellement à appliquer une « observation participante » adaptée à ses possibilités (et à son manque de formation universitaire). Dès le début de *Pieds Nus*, elle affirme : « *La grande affaire pour nous, c'était la connaissance des Maures. Nous étions venues exprès pour cela et ils ne demandaient qu'à se lier avec nous* »¹⁵, avant de citer tous les amis qu'elles se sont faits parmi les Maures, à force de vivre avec eux. Dès *Pieds Nus*, même si elle utilise ces vagues termes de « *grande affaire* » et de « *connaissance* », Odette du Puigaudeau semble donc placer l'ethnographie dans les premiers buts de son voyage. Dans *La Grande Foire des Dattes*, elle explique la façon dont elle conçoit son voyage :

Nomadiser, ce n'est pas survoler un désert, ni le traverser en automobile. C'est vivre avec les nomades, seul avec eux, lié à leurs joies et à leurs peines, poussant sa monture de puits en puits, de campement en campement, vers quelque but lointain.¹⁶

Odette du Puigaudeau a donc parfaitement conscience de l'enjeu d'une intégration réussie aux populations locales, pour les connaître et pouvoir ensuite les décrire. Cette intégration ne se fait d'ailleurs pas seulement avec les partisans maures qui l'accompagnent, mais aussi avec

¹⁵ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 39.

¹⁶ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 148.

les personnes des campements, et notamment les femmes. Malgré leur vêtement masculin, Odette du Puigaudeau et Marion Sénones paraissent se lier facilement avec elles et décrivent longuement leur vie ; ainsi, dans *La Grande Foire*, elle raconte que les femmes d'un campement ont voulu leur prodiguer les « *soins de beauté qui font partie de l'hospitalité saharienne* ». Et, dit-elle, « *non sans quelque appréhension, nous nous livrâmes à une séance d'ethnographie appliquée* »¹⁷.

Dès ses premiers voyages, Odette du Puigaudeau essaie donc de s'intégrer aux populations locales et d'y être acceptée... à l'aide des interprètes, puisqu'elle ne parle pas la langue ! Malgré ce handicap, il semble qu'au fur et à mesure des voyages, la voyageuse soit de plus en plus intégrée dans la société maure, où elle retrouve d'année en année des amis. Pendant son dernier voyage, elle s'intègre à un milieu de plus, celui des pistards, allant jusqu'à entretenir une histoire d'amour avec l'un d'eux. Ce voyage est également l'occasion de retrouver des Maures laissés de nombreuses années auparavant... et de mesurer qu'elle est toujours « chez elle » en Mauritanie ; on l'a dit dans notre première partie, lors de ce voyage, Odette du Puigaudeau se sent plus à l'aise en compagnie des Maures que des Français. Dans sa thèse, elle mesure d'ailleurs les progrès qu'elle a réalisés sur le plan de l'intégration entre ses précédents voyages et celui-là : dans le chapitre concernant le mariage, elle raconte que les Maures « *n'aiment pas, et c'est bien naturel, que des étrangers se mêlent à une fête de famille aussi privée qu'un mariage* ». Elle avait donc assisté à un premier mariage de très loin, à Atar en 1934. Mais, dit-elle

Au Trarza, en 1951, je n'étais plus une étrangère et ce ne fut pas en passante, mais en invitée que j'eus la chance d'assister à une noce chez des amis que j'avais connus en Adrar avant même la naissance de cette ravissante petite mariée de quinze ans.¹⁸

L'intégration d'Odette du Puigaudeau dans la population maure lui permet donc ici de décrire très précisément la noce et d'en faire un commentaire ethnographique ; la voyageuse est une Européenne particulièrement bien accueillie en Mauritanie, et c'est un atout que les commissaires de l'exposition Sahara ne manquent pas d'exploiter quand ils l'envoient en Mauritanie pour une courte mission en 1960, car ils comprennent qu'elle pourra acheter les bons objets aux bons artisans, bien plus facilement que ne l'aurait fait un ancien administrateur de la Mauritanie.

¹⁷ *Ibid.*, p. 87.

¹⁸ PUIGAUDEAU, Odette du, *Arts et Coutumes des Maures*, Paris, Ibis Presse, 2002, pp. 197-198.

2. Les enquêtes

La façon dont Odette du Puigauveau est perçue par les Maures lui permet donc de mener avec facilité toutes sortes d'enquêtes, tant sur l'histoire du pays que sur ses coutumes. Le terme d'enquête est bien entendu un terme utilisé en ethnographie ; Odette du Puigauveau n'en use pas, mais sa manière d'interroger les Maures pose la question de sa méthode « ethnologique ».

En fait de méthode ethnologique, la voyageuse n'en a pour ainsi dire pas. Elle n'utilise d'ailleurs jamais le terme de « méthode », se contentant dans ses écrits de rares explications au fil desquelles on peut saisir la façon dont elle obtient les informations sur l'histoire du pays ou les coutumes présentes dans ses livres. Les premiers facteurs qui l'aident à les recueillir sont évidemment son intégration dans la population maure dont nous avons parlé précédemment, ainsi que son statut de voyageuse qui lui permet de changer plus facilement et plus rapidement de terrain géographique que des ethnologues professionnels qui seraient restés plus longtemps dans un même endroit, et ainsi de dresser des comparaisons entre ces multiples terrains.

Cependant, le travail « ethnographique » d'Odette du Puigauveau ne s'arrête pas à une observation « passive » de plusieurs régions. La voyageuse mène aussi ses propres « enquêtes », en interrogeant activement les populations. Ce sont d'abord, évidemment, ceux qui l'accompagnent, mais aussi les coloniaux qui l'accueillent dans les postes, comme on le voit dans ses carnets de voyage. Le plus souvent, les informateurs ne sont pas cités dans la retranscription de ces informations dans les livres ou articles. Odette du Puigauveau interroge aussi, dans les campements et les postes, les autochtones qui la reçoivent ; quand elle reste plus longtemps dans une localité, elle saisit l'occasion de faire une enquête plus intensive. Ainsi, arrêtée à Tijikja pendant les mois de l'hivernage en 1937, elle explique que « *pour l'étranger curieux, c'est l'occasion de pénétrer plus avant dans l'intimité des Maures et, en bavardant, d'apprendre à mieux les connaître. Ils s'y prêtaient d'ailleurs de bonne grâce* »¹⁹. Elle cite alors les amis qu'elle reçoit régulièrement et qui leur racontent souvent des légendes. Ainsi, Bahou, représentant à Tijikja de la Ligue des Droits de l'Homme, qui fait partie des plus assidus. Le fait qu'il soit un homme « *politique* »

n'était point notre affaire. Ce qui nous importait, c'était que Bahou fut un informateur complaisant et instruit, parlant très bien le français, toujours empressé à nous renseigner sur le

¹⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Tagant...*, p. 149.

Chapitre 6 : Vers une conversion à l'ethnologie ?

passé et les coutumes de son pays et à nous raconter les histoires, les légendes et les fables dont sa tête était pleine.²⁰

Si, à cette époque-là, Odette du Puigauveau, ne se pense pas comme une ethnologue, le terme d'« *informateur* » révèle que son état d'esprit est tourné en direction de l'enquête. La voyageuse rapporte également qu'un autre de leurs visiteurs assidus est une femme maure, Ouïcha, qui a entrepris de réunir pour elles une « *collection de jouets* », reproduction d'éléments du quotidien en miniature, qui se retrouvent dans les collections présentes au Quai Branly. L'informateur est ici aussi celui qui donne ou vend les objets ethnographiques²¹. C'est enfin celui qui permet à la voyageuse de visiter des endroits qui lui auraient été interdits en tant qu'étrangère ; ainsi, dans *Arts et Coutumes des Maures*, elle rapporte qu'à Oualata, pendant son deuxième voyage, elle a pu pénétrer dans la chambre conjugale du Chérif et de sa femme Lalla, alors que cet endroit est par essence conjugal et sacré, grâce à « *l'amitié* » qui la liait à cette Lalla²². C'est l'occasion, dans la thèse, d'une belle description des chambres maures citadines et d'une reproduction des motifs particuliers à Oualata qui les ornent.

Lors de son troisième voyage, Odette du Puigauveau, dans l'optique de sa thèse d'ethnographie et des livres complémentaires qu'elle souhaite tirer de son expérience, semble prendre de plus en plus la peine de récolter des informations construites et, le plus possible, exhaustives. De nombreuses fiches contenues dans ses archives en témoignent. Dans une lettre postérieure dont il nous manque le début, adressée à un scientifique ayant publié un ouvrage sur le Sahara et ne s'étant pas appuyés sur ses recherches, elle explique comment elle a recueilli un certain nombre d'informations sur l'occupation historique de la région d'Akjoujt :

En 1951, j'ai eu pour informateurs l'interprète Bazaïd d'Atar, divers notables d'Atar et Chinguetti, un vieux marabout des Barekeallah Yakoub, et surtout Abdallahiould Abeïdna, interprète à Akjoujt, Smacid [...]. Il eut l'obligeance d'aller chercher des renseignements complémentaires aux environs, auprès d'un *taleb*, Mohammed-Mahmoudould Yarg, des Ahel Hadj alliés des Ahell Etfagha Khatat (R'Gueïbat). Leurs renseignements corroborèrent ceux de Marty^{23, 24}.

Odette du Puigauveau, lors de son troisième voyage, semble donc porter un soin tout particulier aux enquêtes ethnographiques et historiques ; ses informateurs sont principalement

²⁰ *Ibid.*, p. 150.

²¹ Nos archives ne permettent pas de dire si Odette du Puigauveau a acheté ou s'est vu offrir ces objets. Il est plus probable qu'elle les ait achetés, puisqu'ils sont destinés ensuite, pour la plupart, aux collections du Musée de l'Homme.

²² PUIGAUVEAU, Odette du, *Arts et Coutumes...*, p. 124.

²³ Paul Marty (1882-1938), officier et administrateur colonial, grand spécialiste de l'islam subsaharien.

²⁴ Lettre d'Odette du Puigauveau non datée, adressée à un scientifique indéterminé, in *Correspondances diverses de Marion Sénones, 1934-1977*, SG MS-5459, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

les notables (les marabouts en faisant partie) et surtout les interprètes, qui visiblement sont très volontaires pour l'aider dans son travail. C'est en effet sur ces derniers qu'elle paraît s'appuyer lors de tous ses voyages, et particulièrement lors de celui-ci, où, entrée désormais dans une dynamique scientifique plus prononcée, elle confronte des écrits scientifiques (ceux de Paul Marty) aux traditions orales transmises dans la population, dans une démarche typiquement ethnologique.

À la lecture des écrits et archives d'Odette du Puigaudeau, on comprend qu'une ligne de partage assez stricte se dessine dans sa « méthodologie » d'enquêtes : les enquêtes ethnographiques basiques (récolte d'objets, découverte de la vie quotidienne, enquêtes sur les moments forts de la vie sociale maure) sont faites grâce au voyage en lui-même, au fil des jours, lorsqu'Odette du Puigaudeau discute avec ses partisans, les Maures rencontrés dans les campements, et surtout vit avec eux. Les enquêtes plus « ethnologiques », concernant la culture immatérielle et l'histoire du pays, sont faites en interrogeant des personnes haut placées dans la société mais surtout les interprètes, véritable clé des informations recueillies par Odette du Puigaudeau. On observe donc que la posture ethnographique de la voyageuse ne semble pas très « moderne », puisqu'elle s'appuie principalement sur l'interrogatoire d'une frange unique et très spécifique de la société étudiée, les interprètes ; est-on réellement en présence d'une « observation participante » comme elle est mise en pratique par les jeunes ethnologues des années 1930 ?

3. Une « observation participante » adaptée

Odette du Puigaudeau n'utilise certainement pas « l'observation participante » comme le veut l'idéal de Malinowski, ni comme beaucoup de jeunes chercheurs formés à l'Institut d'ethnologie. La comparaison avec Germaine Tillion s'avère ici éclairante. Tout d'abord, bien entendu, Germaine Tillion a appris les parlers berbères avant de partir, et notamment le *chaouiïa*, à l'École des langues orientales vivantes ; bien qu'elle garde un interprète pendant son voyage, celui-ci n'est là que comme complément et elle peut entretenir une relation directe avec les habitants, dans leur langue, la connaissance et la compréhension de la langue étant fondamentale pour saisir l'entièreté de la société étudiée. Odette du Puigaudeau, elle, n'apprend jamais l'arabe ni le berbère. De plus, Germaine Tillion s'installe à demeure pendant de longs mois dans une localité pour faire une enquête intensive conseillée par le professeur qui la suit, Mauss, à la place d'une enquête extensive qui ne permettrait pas de s'intégrer en profondeur à

la communauté étudiée, d'en devenir presque un membre... Odette du Puigauveau, à cause de son état de voyageuse, ne peut mener à bien cette intégration dans la société et s'y faire oublier – sauf peut-être lors de ses séjours sur les postes de la Piste en 1950-1951, mais ce n'est alors pas une communauté extra-européenne qu'elle étudie. L'observation participante trouve donc en quelque sorte ses limites dans le voyage lui-même.

De plus, Odette du Puigauveau n'échappe pas à un écueil particulier qui guette l'ethnologue en situation coloniale : les manifestations qu'elle guette pour décrire la société étudiée sont quelquefois commandées par la situation du colonisé par rapport à l'ethnologue, représentant du colonialisme. C'est particulièrement vrai dans le cas d'Odette du Puigauveau, qui est soutenue par l'administration et s'appuie de façon très visible sur les militaires des postes de qui elle se sent facilement la « camarade ». Dans ses écrits, quelques épisodes montrent que le comportement des autochtones vis-à-vis des deux voyageuses n'est pas toujours spontané. Les fêtes dans les postes et les campements, notamment, sont presque toujours commandées par les officiers. Odette du Puigauveau parle aussi parfois de l'empressement de ses partisans à ses côtés ; dans *Pieds Nus*, elle dit qu'à servir des « *Nrçania* » (des Nazaréennes, des occidentales chrétiennes), ils ont des « *rêves de grandeur, des rêves magnifiques, impossibles* », pensent qu'ils vont rentrer chez eux avec des liasses de billets de cinq francs et des chameaux chargés de marchandises²⁵. Odette du Puigauveau, même si elle se dit « maure », semble en fait toujours être considérée comme une occidentale, représentant la domination impériale. « L'observation participante » touche ici une limite sévère.

Ahmed Baba Miské, maure qu'elle a connu au lycée de Saint-Louis en 1951, postfaçant *Arts et coutumes des Maures*, montre bien qu'Odette du Puigauveau n'a pas compris, du fait de cette fausseté introduite dès le départ dans les relations avec les Maures, certaines « *insincérités* » ; ainsi, les tam-tams qu'elle dit ordinaires sont en fait rarissimes en Mauritanie. Il insiste sur l'étrangeté que les deux voyageuses pouvaient représenter pour les Maures, tant par leur condition d'occidentales que par leur état de femmes voyageant seules, s'habillant comme des hommes, commandant des hommes²⁶... Odette du Puigauveau et Marion Sénones n'ont pas pu se fondre dans la population comme un ethnologue appliquant l'observation participante théorisée par Malinowski : le fait qu'elles soient des représentantes, conscientes ou inconscientes, du système colonial, et entretiennent cette appartenance par leur comportement

²⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 127.

²⁶ MISKÉ, Ahmed Baba, postface pour *Arts et coutumes des Maures*, p. 306.

vis-à-vis des autorités, les coupait forcément des communautés qu'elles étudiaient. L'idéal de la pratique ethnologique, « l'observation participante », est donc loin de ce que pratique Odette du Puigauveau, qui pourtant dit se sentir, en 1950, plus maure que française, et entame, après la Seconde Guerre Mondiale, un parcours qui le conduit vers une thèse d'ethnologie. Énième paradoxe...

C. Vers la thèse

Odette du Puigauveau ne semble donc pas répondre aux canons de l'ethnologie telle qu'elle se définit à partir des années 1930, dans le sillage de l'Institut d'ethnologie. Cependant, elle s'oriente, à partir de 1944, vers une thèse d'ethnographie. Quels sont les étapes qui permettent de comprendre cette nouvelle orientation dans la production d'Odette du Puigauveau, elle qui avait l'habitude d'écrire des récits de voyage pour le grand public ? Tout d'abord, Odette du Puigauveau s'intègre de plus en plus dans les réseaux scientifiques ; puis son projet scientifique connaît une inflexion de l'histoire et de l'archéologie à l'ethnologie ; parallèlement, ses productions scientifiques se multiplient et le projet de thèse prend de l'ampleur.

1. Une insertion de plus en plus poussée dans les réseaux scientifiques

Emmanuelle Sibeud, dans *L'Africanisme en questions*, explique que les ethnographes coloniaux, fixés à leur poste, sont exclus des « *allers-retours incessants entre le terrain et l'université qui définissent désormais la norme scientifique* », et que le dynamisme des ethnographes coloniaux a été « *momentanément mis en cause entre 1900 et 1925* », les universitaires renouvelant à leur profit la subordination traditionnelle entre ethnographes et ethnologues²⁷. Dans ce contexte, Odette du Puigauveau apparaît encore une fois comme une personnalité intéressante et paradoxale : elle qui n'a pas de formation universitaire peut néanmoins faire des allers-retours entre la métropole et son « terrain » et développe peu à peu ses réseaux universitaires, sans jamais suivre de véritable parcours scientifique en ethnologie. Comment ses liens personnels avec les scientifiques se déclinent-ils et se renforcent-ils ?

²⁷ SIBEUD, Emmanuelle, *L'Africanisme...*, p. 86.

Chapitre 6 : Vers une conversion à l'ethnologie ?

Dès ses premiers voyages, Odette du Puigauveau entretient des correspondances informelles²⁸ avec un certain nombre de chercheurs : Henri Kelley et Thérèse Rivière au Musée d'ethnographie par exemple. Ce sont des correspondances scientifiques, bien entendues, mais le plus souvent manuscrites, cordiales, et ne faisant pas l'objet d'un sceau officiel des institutions dans lesquelles travaillent ces scientifiques. La relation est *ad personam*. Thérèse Rivière écrit ainsi à Odette du Puigauveau le 8 mars 1938 : « *Je suis aussi malheureuse que Sœur Anne. Quand viendrez-vous me voir pour que nous puissions enregistrer les collections de Mauritanie que vous avez rapportées de votre dernier voyage ?* »²⁹. Une relation d'amitié semble se créer avec l'ethnologue, comme ce sera ensuite le cas avec Théodore Monod. Dans la même lettre, on apprend que Jacques Soustelle voudrait également voir Odette du Puigauveau. Pourquoi, alors que l'ethnologue est américaniste ? Sans doute pour réfléchir à des comparaisons entre les collections rapportées par Odette du Puigauveau et les collections américaines. On voit donc se créer de multiples liens informels, témoignant d'une certaine proximité, même affective, mais ayant toujours pour objet les études ethnographiques des uns ou des autres. Odette du Puigauveau correspond en outre régulièrement avec la Société des Africanistes³⁰, toujours à propos de questions scientifiques, ce qui lui permet de s'inclure dans ce mouvement dynamique des études africaines bien étudié par Emmanuelle Sibeud.

Après 1945, et surtout à l'occasion de la préparation puis du retour de son troisième voyage, Odette du Puigauveau s'intègre de plus en plus dans les réseaux scientifiques. Ses agendas en témoignent. Ainsi, entre février et juillet 1952, elle rencontre un professeur du Musée de l'Homme, Pauvert, se rend à la Société des Africanistes, prend un cours d'ethnographie le samedi 7 juin (sans qu'il soit possible de savoir en quoi il consiste). Le 11 juin, surtout, elle rencontre « *Merleau-Ponty* » : le philosophe, Maurice, ou son cousin Jacques³¹, épistémologue et historien des sciences ? Nulle autre information n'est accessible dans ses archives à propos de cette rencontre – la seconde option est néanmoins plus probable – mais on peut supposer que, quel que soit l'intellectuel rencontré, elle voulait lui poser des questions lui permettant d'avancer dans sa thèse.

²⁸ C'est-à-dire non administratives.

²⁹ Lettre de Thérèse Rivière à Odette du Puigauveau, 8 mars 1938, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³⁰ Voir par exemple la lettre de Paul Lester (1891-1948), secrétaire-général fondateur de la Société, à Odette du Puigauveau, 26 janvier 1937, *ibid.*

³¹ Jacques Merleau-Ponty (1916-2002).

Certaines pièces d'archives montrent aussi qu'Odette du Puigauveau fait de nombreuses démarches pour élargir son réseau de connaissances scientifiques. Elle correspond ainsi en 1954 avec Marcel Griaule, René Dussaud³² et Charles Virolleaud³³ pour qu'ils la soutiennent auprès de la Commission d'ethnographie du Musée de l'Homme, car elle voudrait obtenir une subvention pour pouvoir publier sa thèse, une fois achevée. Ces trois grands noms acceptent sans difficulté de la soutenir³⁴, ce qui montre qu'Odette du Puigauveau est maintenant reconnue dans le milieu scientifique. Il faut ajouter que le réseau dans lequel Odette du Puigauveau est le plus intégrée après la Seconde Guerre Mondiale est sans conteste celui de l'IFAN, grâce à Théodore Monod qui en est le directeur et dirige également sa thèse. De nombreuses lettres sont échangées avec les membres de l'IFAN, qu'ils soient botanistes (Albert Pitot³⁵) ou préhistoriens (Raymond Mauny, avec qui Odette du Puigauveau entretient une correspondance très régulière).

Ces nombreux liens d'Odette du Puigauveau avec toutes sortes de scientifiques lui permettent en 1961, quand à l'appel du gouvernement marocain elle quitte Paris pour Rabat, de demander en sus au Muséum et au Musée de l'Homme une mission gratuite pour terminer sa thèse, rassembler de la documentation ethnographique et photographique pour d'autres ouvrages, et, à l'instigation d'André Schaeffner³⁶, chef du Département de Musicologie du Musée de l'Homme, « *rechercher d'anciens enregistrements de chants berbères et en enregistrer des nouveaux auprès des populations berbères et des griots maures qui se trouvent à Rabat et dans les villes du Sud* »³⁷. A Jacques Millot³⁸, directeur du Musée de l'Homme, elle écrit qu'il leur est impossible de continuer à acheter pour le Musée des objets ethnographiques, puisqu'elles travaillent en même temps pour le Maroc, mais qu'elles seraient heureuses d'effectuer le travail que leur demande André Schaeffner, « *intéressant, utile et non dispendieux* »³⁹. Si elle obtient des réponses cordiales, les deux institutions ne donnent

³² René Dussaud (1868-1968), orientaliste, archéologue, fondateur de la revue *Syria*, professeur à l'École d'anthropologie et à l'École du Louvre, conservateur des antiquités orientales au Louvre.

³³ Charles Virolleaud (1879-1968), archéologue, professeur à l'EPHE, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et président de la Société Asiatique de 1951 à 1964.

³⁴ Voir les lettres de Marcel Griaule (26 août 1954), René Dussaud (20 août 1954) et Charles Virolleaud (21 août 1954) à Odette du Puigauveau, *ibid.*

³⁵ Lettre d'Albert Pitot, chef de la section botanique de l'IFAN, à Odette du Puigauveau, 8 décembre 1950, *ibid.*

³⁶ André Schaeffner (1895-1980), anthropologue et musicologue.

³⁷ Lettre d'Odette du Puigauveau à Roger Heim (1900-1979), directeur du Muséum d'Histoire Naturelle, 26 avril 1961, *ibid.*

³⁸ Jacques Millot (1879-1980), biologiste et ethnologue, directeur du Musée de l'Homme de 1960 à 1967.

³⁹ Lettre d'Odette du Puigauveau à Jacques Millot, *ibid.*

évidemment pas suite aux demandes de cette voyageuse, certes reconnue dans le milieu scientifique, mais qui part travailler pour un autre pays et s'est brouillée avec les populations de son terrain de prédilection en plaidant pour son rattachement au Maroc. Ces demandes osées montrent cependant que ses compétences scientifiques sont reconnues par des grands noms comme André Schaeffner, qui voudrait les utiliser pour ses travaux. Odette du Puigaudeau, entre la Seconde Guerre Mondiale et son départ au Maroc, a donc réussi à se faire admettre dans les milieux scientifiques. Parallèlement, Odette du Puigaudeau modifie peu à peu ses perspectives de recherche et passe de l'histoire et de l'archéologie à l'ethnologie.

2. De la culture matérielle à l'ethnologie

On l'avait vu, lors de ses premiers voyages, Odette du Puigaudeau était surtout intéressée par la culture matérielle maure et, si elle étudiait les objets rapportés et les coutumes, elle ne liait pas culture matérielle et immatérielle entre elles et n'établissait pas de comparaisons entre passé et présent et avec d'autres civilisations. Elle était d'un côté archéologue, historienne, de l'autre ethnographe. Or, l'ethnologie tente justement de casser cette compartimentation interdisciplinaire, afin de comprendre la société étudiée de manière globale. Après son troisième voyage, Odette du Puigaudeau entre de plus en plus dans cette dynamique, portée par son projet de thèse. Elle va jusqu'à proposer des interprétations assez osées à partir de ses observations matérielles. Ainsi, dans une lettre de mars 1957 à Théodore Monod⁴⁰, elle raconte qu'elle est allée au Musée Juif de Paris et y a trouvé ce qu'elle avait « pressenti » : « *les premières preuves d'une parenté plus ou moins étroite entre le décor hébreu antique et le décor des artisans maures* ». En croisant les observations faites à ce musée et sur les objets qu'elle a rapportés mais également ses connaissances historiques⁴¹ (les origines juives des ma'allemin), elle parvient à tenter des théories anthropologiques osées. Théodore Monod lui répond⁴², intéressé : « *Ornemanisme juif dans le décor maure ? Pourquoi pas ?* ». Odette du Puigaudeau semble donc être passée à la vitesse supérieure de l'étude scientifique grâce à ses observations matérielles sur ses collections.

De nombreux exemples de cette nouvelle approche peuvent être repérés dans sa thèse. Le plus flagrant est celui des décorations murales d'Oualata. Odette du Puigaudeau en reproduit

⁴⁰ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Théodore Monod, début mars 1957, *ibid.*

⁴¹ Ou ce qu'elle croit être, alors, la vérité historique, la théorie des origines juives des ma'allemin étant aujourd'hui contestée.

⁴² Lettre de Théodore Monod à Odette du Puigaudeau, *ibid.*

un grand nombre et s'attarde longuement sur leur signification, émettant l'hypothèse d'un symbolisme sexuel. Elle tente des comparaisons avec d'autres styles décoratifs, sans succès justement car ces décorations sont uniques ; mais la démarche témoigne d'un tournant ethnologique dans sa pensée, lui permettant d'aller plus loin que la stricte observation stylistique des objets. Pierre Bonte, étudiant l'œuvre scientifique de la voyageuse, explique que « *l'hypothèse est séduisante et convaincante et eut mérité d'être poussée plus loin* »⁴³, par exemple en étudiant de la même manière la symbolique des noces et d'autres moments clés de la vie sociale maure. Si Odette du Puigaudeau ne continue pas sa réflexion plus en profondeur, c'est parce qu'elle n'est jamais, même dans sa thèse d'ethnographie, arrivée à ce stade de compréhension des tenants et aboutissants de l'ethnologie et de sa méthodologie ; mais quand on pense qu'en 1934 et 1937, elle rapportait des collections matérielles prolifiques sans travailler véritablement dessus, on comprend le chemin parcouru pour arriver à émettre des théories telles que celles-ci. Le changement de perspective est net et se reflète parallèlement dans la multiplication des productions scientifiques et son projet de thèse.

3. La multiplication des productions scientifiques et le projet de thèse

La production scientifique d'Odette du Puigaudeau connaît une inflation certaine après la sortie de *Tagant* (1949). Ce sont tout d'abord les publications dans des revues spécialisées, archéologiques notamment. Elles sont listées dans la bibliographie de la biographie écrite par Monique Vérité, nous ne les citerons donc pas ici. Les principaux journaux auxquels Odette du Puigaudeau apporte sa collaboration autour de 1950 sont le *Bulletin de l'IFAN*, le *Bulletin de la Société de Préhistoire Française*, et le *Journal de la Société des Africanistes*. Odette du Puigaudeau commence également, à cette époque, à faire des communications importantes en ethnologie (c'est-à-dire qui ne se contentent pas juste des impressions de voyage comme les articles qu'elle a pu publier suite à ses premiers voyages). Pour pouvoir les mener à bien, elle établit de gros dossiers grâce à ses lectures et ses informations. Ainsi, le dossier « *Poésie maure – littérature* »⁴⁴, riche en observations théoriques sur la musique et la poésie maures⁴⁵ lui permet de faire une conférence le 30 octobre 1951 pour l'Association des Amis des Lettres de Nantes,

⁴³ BONTE, Pierre, « *Odette du Puigaudeau. Introduction à l'œuvre scientifique* », réédition d'*Arts et coutumes des Maures*, Casablanca, Le Fennec, 2009, pp. XI-XLVII.

⁴⁴ In *Articles de divers auteurs*, SG MS-5493, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁵ Par exemple : « *chaque mode a trois tonalités : majeure, intermédiaire et mineure, et comporte un grand nombre d'airs dont chacun porte un nom particulier* ». *Ibid.*

consacrée « à la poésie musulmane et plus spécialement aux poèmes maures, chants d'amour, chants de guerre, chants de travail, dont rien jusqu'ici n'avait été révélé »⁴⁶.

À cette époque également, en contrepoint, Marion Sénones tente de décliner leurs nouvelles recherches ethnologiques dans des productions de vulgarisation, comme si, propulsées dans les sphères scientifiques, les deux voyageuses (dont les productions sont souvent à lire à quatre mains) désiraient renouer (ou garder les liens) avec le grand public, moins au fait des débats professionnels. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'article de Marion Sénones dans *La Semaine de Suzette*, en 1955, « *Poupées sahariennes* ». Cet article est écrit sur le mode d'un dialogue fictif avec une petite fille, Laurence, et comporte beaucoup de dessins ; cependant, des mots compliqués pour des enfants s'y trouvent (« *dais* », « *tronçons* ») et le texte est très dense, ce qui montre que Marion Sénones a du mal à se mettre à la portée de son public. C'est d'ailleurs ce qui ressort des essais de Marion Sénones pour publier certaines de ses nouvelles, notamment *Mzériga*. Les éditions du Pavois, en 1946, jugent que le récit mérite « *plus de chaleur et plus de rebondissements* »⁴⁷ ; Albin-Michel estime que « *l'ouvrage est, documentairement, d'un prix certain, mais sa valeur romanesque demeure plus douteuse* »⁴⁸ ; Georges Charensol⁴⁹, rédacteur en chef des *Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, qui accepte de publier la nouvelle en 1954, lui demande de pratiquer d'assez larges coupures dans les paragraphes historiques et ethnographiques et d'indiquer en note les sens des mots arabes employés⁵⁰. Un peu plus tard, le directeur d'*Historia*, Christian Melchior-Bonnet⁵¹, demande à Odette du Puigaudeau un papier sur Coppolani et lui précise : « *vous savez qu'en raison de notre tirage nous sommes forcés de présenter les sujets sous un angle plus vivant qu'érudit si je puis dire* »⁵². Il semble donc que les deux femmes soient quelquefois desservies par le degré de professionnalisation qui est désormais le leur, et qu'il leur soit difficile de s'adresser parallèlement au grand public et au public scientifique.

⁴⁶ Brève, *Presse Océan* (Nantes), 26 octobre 1951, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁷ Lettre des éditions du Pavois à Marion Sénones, 13 septembre 1946, in *Correspondances diverses de Marion Sénones, 1934-1977*, SG MS-5459, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁸ Lettre des éditions Albin Michel à Marion Sénones, 13 juin 1946, *ibid.*

⁴⁹ Georges Charensol (1899-1995), cofondateur du prix Renaudot, rédacteur en chef des *Nouvelles Littéraires* de 1940 à 1962.

⁵⁰ Lettre de Georges Charensol à Marion Sénones, 27 juillet 1954, *ibid.*

⁵¹ Christian Melchior-Bonnet (1904-1995), historien, directeur fondateur d'*Historia*.

⁵² Lettre de Christophe Melchior-Bonnet à Odette du Puigaudeau, 4 juillet 1955, in *Correspondancier d'Odette du Puigaudeau 1942-1960*, SG MS-5412, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Il faut enfin noter que les projets livresques d'Odette du Puigauveau empruntent eux aussi des chemins de plus en plus liés à la science ethnologique : deux éditions, les Éditions du Pavois⁵³ et les Éditions atlantides (Casablanca), signent avec Odette du Puigauveau des contrats pour des ouvrages ethnographiques destinés à un public spécialisé, le premier ayant pour titre *Connaissance de la Mauritanie* (dans la collection *Connaissance du Monde*), le second ayant pour objet la basse vallée du Draa. *La Piste* elle-même est parfois considéré comme un travail ethnographique, ainsi que le montre l'écrivain Claude Roy⁵⁴ dans une lettre à Odette du Puigauveau qui le lui a envoyé : « *Cela me semble le modèle du récit ethnographique : ni complaisance superficielle de "l'explorateur" pour le pittoresque facile, ni érudition trop ardue pour l'honnête homme* »⁵⁵. Odette du Puigauveau obtient donc, à cette époque, une certaine reconnaissance pour son travail scientifique.

Le travail de thèse d'Odette du Puigauveau s'insère donc tout naturellement dans cette production scientifique foisonnante. Elle réutilise d'ailleurs souvent, pour son travail, un certain nombre d'articles publiés. Pour mener ce projet à bien, Odette du Puigauveau s'appuie sur les réseaux de scientifiques qu'elle a développés. Marcel Griaule, en particulier, lui est d'une grande aide pour monter le dossier qui lui permettra d'obtenir sa première bourse du CNRS, le 1^{er} octobre 1944. Elle lui écrit pour lui demander son aide suite à une déconvenue : le CNRS leur a demandé de rembourser la subvention qui leur avait été allouée pour leur voyage, non réalisé, de 1942. Les deux femmes sont déçues, car elles avaient demandé au CNRS de garder cette subvention pour partir sitôt la guerre finie et les conditions de sécurité nécessaires remplies. Odette du Puigauveau expose à Marcel Griaule un projet pour se sortir de cette impasse financière :

J'ai vu M. Basset qui me déconseille [...] de faire une thèse d'histoire sur le sujet « Almoravides », laquelle ne peut être basée que sur des traditions, légendes et autres survivances relevant de l'ethnographie. Donc, rien du côté Hautes-Études. M. Basset m'a chaudement conseillé de faire une thèse d'Université « Mœurs et Coutumes des Maures ». Il considère comme intéressant et utile ce travail qui me plairait beaucoup. Il m'a dit qu'il vous en parlerait et ne demanderait pas mieux que de faire partie du jury. Cette thèse relèverait donc de vous et vous êtes seul juge de son opportunité. Qu'en pensez-vous ?⁵⁶

Odette du Puigauveau voulait donc à l'origine faire une thèse d'histoire, et ce n'est que par défaut qu'elle se tourne vers l'ethnographie (et même plus strictement l'ethnologie car le

⁵³ 1943-1955.

⁵⁴ Claude Roy (1915-1997).

⁵⁵ Lettre de Claude Roy à Odette du Puigauveau, avril 1958, *ibid.*

⁵⁶ Lettre d'Odette du Puigauveau à Marcel Griaule, 26 février 1944, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

titre de la thèse, au départ, est *Mœurs et coutumes des Maures* et suppose donc l'étude quasi unique de la culture immatérielle). Marcel Griaule, le 6 mars 1944, lui répond qu'il a discuté avec André Basset et qu'il faut qu'Odette du Puigauveau le rencontre ; c'est sans doute lui qui le renvoie, ensuite, vers Théodore Monod. Le travail d'Odette du Puigauveau bascule ensuite plus du côté de l'étude de la culture matérielle, et prend un nouveau titre, *Arts et coutumes des Maures*. Quand Odette du Puigauveau s'installe au Maroc, elle publie sa thèse par morceaux dans *Hespéris Tamuda*⁵⁷, entre 1966 et 1980.

Ce gros travail, inachevé et publié de façon posthume, a été très bien préfacé (et analysé) par Monique Vérité et Pierre Bonte notamment. On se contentera de rappeler que le cœur de l'ouvrage est la description et l'analyse de l'artisanat maure, grâce aux collections rapportées par la voyageuse. Les reproductions sont nombreuses et de très bonne facture grâce aux qualités de dessinatrice d'Odette du Puigauveau ; ce sont, selon Pierre Bonte, le véritable trésor de ce travail, et, selon Monique Vérité, ce qui en fait le cœur, car Odette du Puigauveau voulait ainsi « sauver » de l'oubli la tradition de l'artisanat maure. Théodore Monod, préfaçant le travail de son élève décédée, écrit, comme un hommage :

Avec *Arts et coutumes des Maures*, Odette du Puigauveau nous offre enfin le travail de base qui faisait encore si scandaleusement défaut à la littérature saharienne sur la vie matérielle des Maures. Bien que le titre puisse peut-être laisser croire qu'il s'agit, d'abord, des aspects « artistiques » de l'ethnographie maure, on découvrira sans peine qu'en fait c'est la première technologie – artistique ou non – du monde arabo-occidental qui nous est enfin donnée.⁵⁸

La valeur de la thèse d'Odette du Puigauveau semble donc incontestable, bien qu'elle consiste plus en des travaux ethnographiques que strictement ethnologiques. Il n'en reste pas moins que le travail d'Odette du Puigauveau est réellement reconnu par les plus grands ethnologues, de son début (Marcel Griaule, André Basset) à sa fin (Théodore Monod).

Conclusion

Odette du Puigauveau passe donc, entre 1945 et son installation au Maroc, du statut d'une voyageuse pratiquant l'archéologie et l'ethnographie en amateur à celui d'une scientifique reconnue recueillant les informations dont elle a besoin grâce au voyage. C'est donc à une inversion qu'on assiste, le voyage, premier sur la science lors des deux premières expériences

⁵⁷ Revue fondée en 1921 à Rabat, revue académique et pluridisciplinaire sur l'histoire du Maroc.

⁵⁸ Préface de Théodore Monod à *Arts et coutumes des Maures*, p. 11.

en Mauritanie d'Odette du Puigaudeau, devenant secondaire devant la multiplication de sa production scientifique.

En outre, c'est finalement cette pratique croissante de la science, et notamment de l'ethnologie, qui conduit Odette du Puigaudeau à défendre publiquement des positions politiques, que ce soit contre les « méfaits » de la modernité, ou pour le rattachement de la Mauritanie au Maroc. C'est en effet parce qu'Odette du Puigaudeau entreprend ce travail de thèse, pour « sauver » de l'oubli l'artisanat maure, qu'elle prend conscience de la fragilité des traditions sahariennes et plaide pour l'arrêt de « l'industrialisation » du pays ; c'est parce qu'elle étudie, dans une démarche ethnologique – bien que contestable scientifiquement – les rapprochements existant entre l'artisanat maure et le style arabo-musulman du Maghreb, qu'elle défend la parenté des deux cultures et prône donc pour le rapprochement des deux pays – ou plutôt l'annexion de la Mauritanie par le Maroc ! L'ethnologie est donc un des facteurs – avec ceux cités dans la première partie de notre étude – qui conduisent Odette du Puigaudeau à la politique.

Il faut cependant remarquer qu'Odette du Puigaudeau ne s'est jamais lancée dans un parcours universitaire ; en 1944, on lui a même refusé l'entrée du cours à la Sorbonne de Marcel Griaule, parce qu'elle et Marion Sénones n'en avaient pas été « *jugées dignes* »⁵⁹, dit-elle. La raison de cette mise en l'écart est probablement purement administrative, et ne préjuge pas d'une interdiction due à un « amateurisme » des deux femmes. Néanmoins, le fait qu'Odette du Puigaudeau attribue cette déception à un jugement négatif porté sur son travail est révélateur d'un certain malaise : elle ne s'est jamais sentie pleinement acceptée dans la communauté scientifique. Quelles sont les raisons de ce sentiment ? Procède-t-il de la tendance complotiste d'Odette du Puigaudeau ou a-t-il des fondements réels ? Odette du Puigaudeau, malgré la montée en puissance de ses productions savantes, est-elle devenue une vraie scientifique ?

⁵⁹ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Marcel Griaule, 26 février 1944, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 7 : Odette du Puigauveau, une intermédiaire ?

Odette du Puigauveau, malgré une montée en puissance de ses objectifs scientifiques à partir de la Seconde Guerre Mondiale, paraît être une personnalité trop paradoxale pour rentrer dans une case professionnelle définie, que ce soit l'ethnologie, l'archéologie, ou, d'ailleurs, le journalisme. La profusion de sa production, qu'elle soit généraliste ou spécialisée, ne parvient pas à masquer une sorte d'indétermination de notre voyageuse, toujours perdue dans un certain nombre de contradictions. Archéologue ou ethnographe, professionnelle ou amateur ? Comment définir la position d'Odette du Puigauveau au sein de réseaux scientifiques en pleine évolution, et notamment au sein des réseaux ethnologiques qui se charpentent fortement après 1930 ?

À l'aide de l'historiographie récente et de la comparaison avec d'autres voyageuses et ethnologues ayant exercé en même temps qu'Odette du Puigauveau, on tentera de montrer qu'Odette du Puigauveau est perçue, dans le milieu scientifique, comme une intermédiaire entre le terrain et les chercheurs travaillant en métropole. Cette position d'intermédiaire est d'une certaine manière imposée à notre voyageuse, suite à de nombreux conflits qui montrent qu'Odette du Puigauveau est pensée comme une amateur, malgré ses efforts pour se faire reconnaître dans le milieu scientifique. De plus, les institutions parisiennes ont fortement intérêt à entretenir des intermédiaires comme Odette du Puigauveau dans le cadre du développement des études africanistes. Mais, finalement, Odette du Puigauveau n'est-elle pas tout simplement une personnalité en marge, inclassable à cause de la première place qu'elle donne dans son expérience au voyage ?

A. Contestations et mépris

On l'a dit, certaines phrases d'Odette du Puigauveau sont révélatrices d'un malaise persistant chez elle dans sa relation au monde scientifique, dans lequel elle ne se sent pas accueillie comme une professionnelle. Cette impression est-elle uniquement un effet d'optique ? Il ne nous le semble pas ; la carrière d'Odette du Puigauveau est émaillée de nombreux conflits avec des scientifiques qui, pour beaucoup, semblent procéder d'un certain mépris envers ces universitaires pour une « amatrice » auto-formée.

1. Des conflits divers

Il est impossible de citer ici tous les conflits qui ont eu lieu entre Odette du Puigauveau et des universitaires tout au long de sa carrière, comme ceux avec les administrateurs coloniaux ; on se reportera pour cela à la biographie de Monique Vérité. Certains paraissent être dus à la mauvaise volonté d'Odette du Puigauveau ou à des malentendus. D'autres, cependant, sont particulièrement révélateurs. C'est le cas du conflit avec Paul Rivet et des conflits ayant trait à la conservation des collections rapportées par Odette du Puigauveau par les institutions auxquelles elle les a confiés.

Le conflit avec Paul Rivet a été bien étudié par Monique Vérité¹. On en rappellera juste les éléments principaux avant de s'attarder sur quelques pièces d'archives significatives. Les tensions avec Paul Rivet commencent dès mai 1939, quand Odette du Puigauveau présente un dossier au CNRS pour partir au Maroc ; Rivet, qui fait partie de la Commission devant accorder la mission, a en effet refusé de soutenir cette demande² car il a décidé de n'aider que ses élèves, les subventions se faisant rares. Paul Rivet quitte la France dès 1941, mais les tensions se ravivent lorsqu'il revient en France et reprend la tête du Musée de l'Homme. Odette du Puigauveau demande à travailler au département de l'Afrique Blanche sur ses collections, et Paul Rivet lui interdit d'y aller seule³. Surtout, lorsqu'en juin 1945 une commission du CNRS se réunit pour renouveler la bourse de thèse d'Odette du Puigauveau, elle ajourne sa décision jusqu'en octobre pour raison d'enquête sur les agissements de la voyageuse pendant l'Occupation, sur intervention de Rivet. Odette du Puigauveau, offusquée, dresse un gros dossier pour se disculper et écrit à un certain nombre de personnages importants pour obtenir leur soutien (Robert Delavignette⁴, Henri Breuil⁵, et Claude Morgan⁶ directeur des *Lettres Françaises*⁷ notamment). Après quoi Odette du Puigauveau coupe les ponts avec le Musée de l'Homme jusqu'au départ de Paul Rivet en 1949 et garde une rancune tenace contre l'institution. Ainsi, en 1956, écrivant à Théodore Monod, elle raconte qu'elle a trouvé chez des étudiants auxquels elle a fait une conférence un esprit « *tout à fait déclassé de racisme* », mais qu'on

¹ Voir notamment VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, p. 295.

² Lettre d'Odette du Puigauveau au général François, Le Croisic, 1^{er} décembre 1939, in *Dossier sur le projet de mission en Mauritanie ou au Tibesti-Ennedi en 1939 – 1940*, SG MS-5421, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³ Lettre d'Odette du Puigauveau à Paul Rivet, 28 janvier 1945, in *Dossier d'Odette du Puigauveau sur les persécutions infligées à elle par Paul Rivet*, SG MS-5420, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴ Lettre d'Odette du Puigauveau à Robert Delavignette, 18 décembre 1945, *ibid.*

⁵ Lettre d'Odette du Puigauveau à Henri Breuil, [décembre 1945], *ibid.*

⁶ Claude Lecomte (1898-1980), nom de plume Claude Morgan, romancier, résistant, directeur des *Lettres Françaises* jusqu'en 1953 (et la relève d'Aragon).

⁷ Lettre de Claude Morgan à Odette du Puigauveau, [décembre 1945], *ibid.*

Chapitre 7 : Odette du Puigau, une intermédiaire ?

ne saurait en dire autant du Musée de l'Homme. J'ai vu, projetés dans la salle publique, des films ethnographiques bien choquants, et j'ai assisté plusieurs fois à des scènes bien pénibles, pendant des séances des Africanistes, avec des Kabyles et des Noirs, venus là, d'ailleurs, en observateurs. Propagande, évidemment, mais pas celle que l'on s'attendrait à trouver dans un milieu d'ethnologues !...⁸

Ces remarques peuvent faire sourire venant d'une voyageuse dont on sait qu'elle n'a jamais perdu une certaine condescendance vis-à-vis des « autres races » ; mais cette aversion envers l'institution du Musée de l'Homme suite au conflit avec Paul Rivet a des conséquences sur les orientations scientifiques d'Odette du Puigau, comme le montre Pierre Bonte, « *alors même que le projet scientifique qu'elle développait, centré sur la collection et la présentation des objets, correspondait assez exactement aux objectifs du Musée* », Odette du Puigau s'éloigne de l'institution, et se rapproche plus du CNRS et de l'IFAN, ce qui la fait passer quelque peu, comme nous le verrons, de l'ethnologie à l'africanisme.

Les raisons de ce conflit avec Paul Rivet sont essentiellement politiques ; il est vrai qu'entre un résistant et un auteur ayant écrit dans *La Gerbe*, même si elle s'est brouillée avec Alphonse de Châteaubriant par la suite et s'est investie dans des œuvres « sociales », voire dans des œuvres de résistance (elle raconte notamment avoir caché des résistants et des juifs), la cohabitation ne pouvait être facile. Cependant, on ne peut exclure qu'à ces raisons politiques s'ajoute un énervement de Paul Rivet envers une voyageuse comme Odette du Puigau qui, en plus d'avoir des orientations politiques douteuses, se pique de science, veut entreprendre une thèse, et exige du directeur du Musée de l'Homme d'avoir accès à des collections d'une institution dont elle ne fait même pas partie.

Le deuxième conflit, ou plutôt type de conflits, puisqu'il ressurgit à plusieurs reprises, concerne la conservation des collections qu'Odette du Puigau rapporte pour le Musée de l'Homme et le Muséum d'histoire naturelle. A plusieurs reprises, la voyageuse se plaint en effet de ce que ses collections sont mal conservées et subissent des pertes importantes. Dressant en 1939 un inventaire dactylographié des collections préhistoriques et ethnographiques rapportées de ses précédents voyages, elle explique que les objets ethnographiques du premier voyage ont été perdus lors du déménagement du Musée d'ethnographie au Trocadéro, et que ceux du second voyage, « *abandonnés sans surveillance pendant deux ans dans des sous-sols non chauffés, ont moisie, rouillé ou fondu* », avant qu'elles n'en reprennent quelques-uns pour les

⁸ Lettre d'Odette du Puigau à Théodore Monod, 1^{er} mars 1956, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

« remettre en état » et que Mme Paulme-Schaeffner⁹ n'« hospitalise » des jouets de poterie crue dans une salle chauffée¹⁰. Son dernier grief est qu'elles ont prêté divers objets pour l'aménagement des vitrines « Sahara », avant l'inauguration du Musée, et que ces objets, qu'elles aimeraient récupérer, n'ont été « ni étiquetés, ni enregistrés »¹¹. En 1949, c'est le Muséum d'histoire naturelle qui est mis en cause à son tour, quand elle fait part à Auguste Chevalier de son indignation : elle voulait revoir les herbiers envoyés en 1937 et 1938 pour identifier des plantes dont elle ne connaît que les noms indigènes, et Auguste Chevalier lui a répondu qu'il n'avait jamais reçu d'elle que « quelques petits échantillons sans intérêt »¹² et qu'il ne savait pas ce qu'ils étaient devenus, alors qu'en 1938, il lui avait envoyé une lettre de remerciements, dont elle lui joint la copie. Odette du Puigauveau dit que c'est « une grosse perte » pour elle et Marion Sénones, mais également pour André Basset, qui « a déploré lui aussi la perte de documents linguistiques »¹³.

Le Musée de l'Homme semble donc avoir commis des impairs vis-à-vis d'Odette du Puigauveau, sans doute à cause de la désorganisation liée au déménagement et à l'inauguration. Quant au Muséum d'Histoire naturelle, on peut supposer, en l'absence d'information, que les herbiers récoltés par Odette du Puigauveau, qui n'est pas botaniste, n'étaient pas, dès le départ, bien conditionnés par la voyageuse et que dès leur arrivée à Paris, ils devaient être en relativement mauvais état. Cependant, ces conflits paraissent aussi procéder d'un manque d'attention aux collections rapportées par une voyageuse qui ne fait partie d'aucune institution scientifique, parallèlement et comparativement à l'arrivée de collections bien plus savantes et cohérentes constituées par les jeunes chercheurs de l'Institut d'ethnologie, sur le terrain au même moment. Il semble bien normal que les objets et herbiers d'Odette du Puigauveau aient été traités avec moins de considération que ceux de Thérèse Rivière ou Germaine Tillion, par exemple. On peut donc déceler ici la différence de statut d'Odette du Puigauveau d'avec des chercheurs universitaires des mêmes années.

⁹ Denise Paulme a épousé André Schaeffner

¹⁰ Inventaire dressé par Odette du Puigauveau, dactylographié, in *Dossier sur le projet de mission en Mauritanie ou au Tibesti-Ennedi en 1939 – 1940*, SG MS-5421, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹ *Ibid.*

¹² Lettre d'Odette du Puigauveau à Auguste Chevalier, 5 novembre 1949, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹³ *Ibid.*

2. Au-delà des tensions, un mépris sous-jacent pour une scientifique amateur

Si certains conflits peuvent être expliqués par des raisons objectives, en dehors de tout motif scientifique, d'autres occasions font percevoir que le sentiment d'Odette du Puigauveau d'être mise à l'écart de la communauté scientifique n'est pas totalement injustifié, que ce soit au début ou à la fin de sa carrière. Christophe Bonneuil, étudiant la constitution des sciences coloniales, aide à comprendre ce que peut être la cause de cette mise à l'écart¹⁴. Il explique le processus par lequel on passe pour l'Empire de la « *science d'exploration* », réalisée par des voyageurs, des visiteurs, collectant des informations, à la « *science coloniale* », dans laquelle des chercheurs professionnels dépendants de la métropole pour la formation, les publications, etc, se fixent localement, et enfin à la « *science indépendante* » avec une communauté scientifique autonome. Dans ce processus, qui touche à sa fin après la Seconde Guerre Mondiale, une voyageuse comme Odette du Puigauveau, restée entre le premier et le deuxième stade, ne peut manquer d'être marginalisée, *de facto*, et d'être considérée comme une figure du passé, de l'ancienne école, bien qu'elle prétende s'intégrer dans la communauté scientifique autonome de la « *science indépendante* ». C'est le décalage entre le statut de la voyageuse et la volonté de cette dernière de le dépasser qui est à la source du mépris que certains scientifiques peuvent éprouver pour elle, et de son sentiment d'exclusion. Les scientifiques lui attribuent en effet une place dans la pratique scientifique qu'elle refuse et qui ne correspond pas à la place qu'elle veut – pense – avoir.

Ce « mépris » est entretenu par des erreurs scientifiques de la voyageuse, renouvelées assez fréquemment. Ainsi, Harper Kelley, venant de recevoir une série de caisses en octobre 1937, lui écrit que certains de ses échantillons « *ne sont pas taillés* », mais, ajoute-t-il « *d'une apparence généralement assez trompeuse pour induire en erreur beaucoup de préhistoriens* »¹⁵. Cette dernière phrase semble avoir pour fonction de ne pas vexer Odette du Puigauveau. À plusieurs reprises, Odette du Puigauveau se trouve ainsi prise en faute par des scientifiques. Ainsi, en janvier 1937, deux lieutenants d'Agadir font graver à l'intention des voyageuses deux gazelles au fond d'une grotte, qu'elles prennent évidemment pour des gravures authentiques¹⁶, avant qu'on leur fasse remarquer leur erreur. Il n'est donc pas étonnant que certains fassent montre d'une certaine condescendance envers les deux femmes.

¹⁴ BONNEUIL, Christophe, *Des savants pour l'empire...*, p. 12.

¹⁵ Lettre d'Harper Kelley à Odette du Puigauveau, 8 octobre 1937, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁶ Lettre d'Odette du Puigauveau à Raymond Thouvenot, 3 juin 1950, *ibid.*

Théodore Monod lui-même, avant la Seconde Guerre Mondiale, refuse de reconnaître Odette du Puigaudeau comme une de ses pairs. Odette du Puigaudeau, suite à un événement que nous ignorons, lui écrit :

J'ai enfin appris par hasard les raisons de votre animosité contre M^{lle} Sénones et moi. Vous nous reprochez, paraît-il, d'avoir été chargées de missions dont, *vous*, vous nous jugiez indignes. [...] Nous avons fait votre premier voyage en Mauritanie par nos propres moyens, sans appui, ni aide d'aucune sorte ; cependant, à notre retour, vous avez dit à un de nos amis : « Oh ! elles sont allées se promener ! ». Or vous savez par expérience les risques et les épreuves que comporte ce genre de « promenade ». Vous vous plaisez même à vous en faire une légende d'ascète dans vos écrits et votre publicité journalistique.¹⁷

Odette du Puigaudeau cite une lettre du professeur Chevalier qui vient de leur faire décerner la médaille Duchesne-Fournet en remerciement pour l'envoi d'herbiers, et se permet même de signaler à Monod « *quelques détails relatifs à Oualata* », contestant des affirmations du saharien, par exemple le fait que les décorations des maisons ne sont pas « *pourpres* » mais « *brun-rouge* ». Nous n'avons pas la réponse de Monod, mais on gage que cette lettre a dû lui sembler fort impudente de la part d'une saharienne débutante et non formée à l'Université. Cependant, et heureusement pour notre voyageuse, sa relation avec Monod s'améliore peu à peu, jusqu'à ce qu'il accepte de diriger sa thèse. Cet épisode montre néanmoins la hauteur avec laquelle Odette du Puigaudeau a pu être considérée par tel ou tel. Les conflits qui opposent les scientifiques à notre voyageuse, s'ils ont souvent des raisons objectives, semblent pouvoir ainsi être reliés à une certaine condescendance de professionnels, formés à l'université, pour une ethnologue et archéologue amateur, et qui, qui plus est, refuse de rester à la place qui lui revient : celle d'intermédiaire entre les institutions métropolitaines et le terrain.

B. Une intermédiaire ?

Odette du Puigaudeau n'est pas une véritable scientifique, certes, mais les institutions métropolitaines, parisiennes notamment, avant l'IFAN un peu plus tard, lui confient des missions réitérées et correspondent volontiers avec elle. Elles ont en effet besoin d'intermédiaires telle que notre voyageuse pour enrichir leurs collections et rapporter des informations qui pourront être exploitées en métropole, notamment par les ethnologues universitaires, qu'ils aillent ou non eux-mêmes sur le terrain : les enjeux sont importants.

¹⁷ Lettre d'Odette du Puigaudeau à Théodore Monod, 13 juillet 1938, in *Correspondances privées adressées à Odette du Puigaudeau ou Marion Sénones ou émanant d'elles, 1945-1985*, SG MS-5525, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

L'action d'Odette du Puigau peut, dans cette perspective, être analysée comme relevant pour une part de l'africanisme. Enfin, Odette du Puigau est un intermédiaire contestateur, qui n'hésite pas à se dresser contre cette position que la communauté scientifique veut lui assigner.

1. Une position d'intermédiaire pour enrichir les collections

Alice Conklin, étudiant le fonctionnement du Musée d'ethnographie du Trocadéro puis du Musée de l'Homme dans le travail dirigé par Claude Blanckaert, montre bien que pour un musée tel que celui-ci, il est bien trop coûteux d'acheter sur le marché de l'art les objets ethnographiques, et que ce serait en plus peu scientifique. Il est préférable de procéder à une récolte directe sur le terrain, soit par le biais d'administrateurs coloniaux intéressés par l'ethnographie, soit par celui de chargés de mission ; c'est moins coûteux et la documentation que ces « *intermédiaires* » peuvent recueillir décuple le prix scientifique des objets¹⁸. Le rôle de ces intermédiaires entre le terrain et les institutions universitaires, souvent dans l'ombre, commence à être mis en valeur dans l'historiographie. Odette du Puigau, selon nous, fait partie de cette catégorie.

Les nombreuses correspondances échangées avec les scientifiques montrent en effet que les institutions lui suggèrent très fortement et souvent des buts de mission, notamment pour qu'elle rapporte les collections qui leur seront utiles et qu'elle appelle ses « *trouvailles* »¹⁹. Ainsi, Raymond Mauny, en 1950, lui demande si elle a pu étudier des villages *gangara*, y récolter du matériel et du cuivre, ajoutant que « *la moindre récolte lithique nous dira plus à ce sujet que tous les commentaires des Biddane* » (ce qui montre qu'il attache plus d'importance aux collections matérielles que peut rapporter Odette du Puigau qu'aux renseignements qu'elle peut recueillir). Il lui demande également de relever un plan coté et orienté des ruines d'Azougui²⁰. Les lettres de cette sorte sont très nombreuses dans les correspondances d'Odette du Puigau et concernent parfois des préoccupations moins académiques, comme celles où

¹⁸ CONKLIN, Alice, « 1878-1945, *Le paradoxe colonial du Musée de l'Homme* », in BLANCKAERT, Claude, *Le Musée de l'Homme...*, pp. 22-46.

¹⁹ Compte rendu de la séance du 19 décembre 1934 de la Société des Africanistes, « *Trouvailles archéologiques en Mauritanie* », in *Anthropologie*, t. 45, n°3-4, 1935, in *Dossier d'articles divers et tirés à part consacrés au Maroc, à la Mauritanie et aux Maures par Odette du Puigau et Marion Sénones*, SG MS-5532B, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²⁰ Lettre de Raymond Mauny à Odette du Puigau, 29 décembre 1950, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

le professeur Urbain, directeur du Muséum d'histoire naturelle, instruit par l'expérience de Rachid, demande à Odette du Puigauveau s'il est possible qu'elle leur ramène un guépard, « *si la chose [est] possible* », le sexe important peu²¹.

Ces lettres montrent également que la procédure de récolte des collections par Odette du Puigauveau et de leur acheminement en France est très codifiée. Avant ses voyages, les scientifiques renseignent l'archéologue amateur sur les stations qu'ils voudraient lui voir visiter. C'est moins le cas pour les objets ethnographiques, pour lesquels elle a une plus grande liberté. Les institutions fournissent également à Odette du Puigauveau des outils pour le conditionnement des collections et le matériel nécessaire ; ainsi, le professeur Urbain lui envoie en 1949 des étiquettes tricolores pour le triage des échantillons botaniques²². Harper Kelley, notamment, lui donne souvent des instructions méthodologiques assez complexes.

Les institutions qui reçoivent les collections (Musée de l'Homme, Muséum d'Histoire Naturelle, Société de Géographie, IFAN, Musée des Antiquités de Rabat) ont beaucoup à gagner à collaborer avec Odette du Puigauveau, qui n'est payée par aucune d'elles, n'étant pas un chercheur universitaire attaché à une institution, et ne réclame donc que les dédommagements de ses frais de mission. Elles entretiennent donc soigneusement leurs relations avec la voyageuse – sauf quand le mauvais caractère de celle-ci ou des malentendus les rendent difficiles – et n'oublie jamais, par exemple, de lui envoyer des lettres de félicitations écrites par leurs plus éminents membres. Ainsi, Georges-Henri Rivière et Paul Rivet la félicitent ensemble, au nom du Musée d'Ethnographie pour « *la très belle œuvre [...] accomplie en Mauritanie* » lors de son premier voyage²³.

Mais d'autres lettres de félicitations, adressées aux autorités administratives ou politiques des territoires concernés, nous montrent que ce qui importe le plus aux institutions, comme le met en évidence Alice Conklin en étudiant l'exposition coloniale de 1931²⁴, c'est de se forger un réseau conséquent sur place pour obtenir une documentation continue en provenance des colonies. Ainsi, après la mission de 1960 pour l'exposition *Sahara*, Robert Gessain²⁵, au nom

²¹ Lettres du professeur Urbain à Odette du Puigauveau, 14 et 17 novembre 1949, *ibid.*

²² *Ibid.*

²³ Lettre de Georges-Henri Rivière et Paul Rivet à Odette du Puigauveau, 15 novembre 1934, *ibid.*

²⁴ In CONKLIN, Alice, « 1878-1945, *Le paradoxe colonial du Musée de l'Homme* », in BLANCKAERT, Claude, *Le Musée de l'Homme...*, pp. 22-46.

²⁵ Robert Gessain (1907-1986), médecin, ethnologue, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle, membre fondateur de la Société des explorateurs et voyageurs français, directeur du Musée de l'homme de 1968 à 1979.

du Musée de l'Homme dont il est le sous-directeur, écrit à l'émir du Tagant pour le remercier d'avoir donné à Odette du Puigaudeau une *haraj*²⁶ lors de sa mission²⁷, et à Mokhtar ould Daddah, premier ministre de la Mauritanie à l'époque, pour lui dire que « *les collections que Melle du Puigaudeau a ramenées de Mauritanie arrivent au Musée mais c'est à vous que vont nos sentiments de reconnaissance car sans votre aide M^{elle} du Puigaudeau n'aurait pas pu aller recueillir ces objets* »²⁸. Ces deux lettres – et la faute d'orthographe à Puigaudeau – montrent entre les lignes le rôle d'intermédiaire, qui est assigné à Odette du Puigaudeau, dont le rôle est important mais certainement pas égal à celui des scientifiques, seuls en capacité d'étudier les collections rapportées.

2. Odette du Puigaudeau, une africaniste ?

Emmanuelle Sibeud et Anne Piriou, dans leur étude sur l'africanisme, aident à penser la catégorie dans laquelle Odette du Puigaudeau peut se situer. À travers ce mot, qui désigne toutes les études de sciences humaines appliquées à l'Afrique, elles travaillent sur la constitution en science autonome d'un ensemble de pratiques et de savoirs ayant cours dans les colonies africaines depuis le 19^e siècle. Pour Benoît de l'Estoile, dans cette étude, l'africanisme français se distingue de l'africanisme anglais par l'échec du rapprochement entre le monde colonial et le monde savant²⁹. En 1930, face à ce constat, le général Gouraud écrit à un certain nombre de personnalités en déplorant l'absence en France d'une Société des Africanistes s'occupant de l'Afrique dans son ensemble d'un point de vue ethnologique. La Société du même nom est fondée dans la foulée. La coïncidence entre cette initiative du général Gouraud et, trois ans plus tard, son soutien à l'initiative d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, ne peut manquer d'être soulignée. Odette du Puigaudeau, qui fait de nombreuses communications à la Société des Africanistes et dans son bulletin, a certainement été prise dans un mouvement plus général, consciemment ou non.

²⁶ Instrument de musique maure.

²⁷ Lettre de Robert Gessain à Sir Abd er Rahman ould Bakara, 15 mars 1960, in *Correspondances scientifiques*, 2 AM 1 K34e, Archives du Muséum d'histoire naturelle.

²⁸ Lettre de Robert Gessain à Mokhtar ould Daddah, 15 mars 1960, *ibid.*

²⁹ ESTOILE, Benoît de l', « 'Africanisme' et 'Africanism', esquisse de comparaison franco-britannique », in PIRIOU Anne et SIBEUD, Emmanuelle (dir.), *L'Africanisme en questions*, Paris, Centre d'études africaines, EHESS, 1997.

Benoît de l'Estoile montre que l'africanisme est par nature a-disciplinaire, ou plutôt interdisciplinaire, qu'il « *se constitue comme une alternative à l'organisation disciplinaire* »³⁰, face par exemple à la constitution de l'ethnologie comme discipline. Rassemblant des personnalités aux formations diverses, l'africanisme est l'occasion de communications variées et non institutionnalisées. Odette du Puigaudeau, avec son manque de formation universitaire et ses goûts pour une pratique de la science éclectique – ou totale, diraient certains – semble parfaitement s'inscrire dans ce modèle, qui justement n'en est pas un, puisque l'africanisme est bien plus une nébuleuse indéfinissable qu'un mode déterminé d'appréhension de son objet, l'Afrique. Dans cette nébuleuse, les intermédiaires entre le terrain et le monde universitaire, par le biais des sociétés savantes comme la Société des Africanistes, sont nombreux et trouvent une légitimation dans l'exercice de la science à leur niveau, même sans avoir de formation.

Cependant, si la posture d'Odette du Puigaudeau paraît s'apparenter à celle de l'africanisme, et mis à part ses communications lors des séances de la Société des Africanistes, elle ne s'est jamais intégrée plus que cela dans les réseaux africanistes, ni ne s'est pensée elle-même comme africaniste. Si elle est bel et bien une intermédiaire entre le terrain et les institutions scientifiques métropolitaines, elle ne paraît pas pouvoir réellement être qualifiée d'africaniste. Avec Pierre Bonte, il semble bien plus correct de pouvoir juger simplement de son « *statut d'observatrice* » de l'Afrique³¹, une observatrice ayant fourni des informations et des collections de valeur aux universitaires, mais dont l'action et le travail ne paraissent pas pouvoir rentrer dans un parcours scientifique défini. C'est d'ailleurs l'instabilité de cette position qui entraîne Odette du Puigaudeau à contester très régulièrement le rôle d'intermédiaire qu'on tente de lui assigner.

3. Un intermédiaire contestateur

Conséquence directe de l'indétermination dans laquelle est plongée Odette du Puigaudeau, tant dans son esprit que dans l'esprit des scientifiques qui collabore avec elle, la voyageuse, de son premier voyage à son dernier, s'oppose à l'idée de n'être qu'une intermédiaire. On l'a déjà vu, pour le premier voyage, avec Théodore Monod. Cela reste le cas jusqu'à la fin de sa carrière, malgré ses progrès en connaissances. Ainsi, elle n'hésite pas à en

³⁰ *Ibid.*, p. 40.

³¹ BONTE, Pierre, « *Odette du Puigaudeau. Introduction à l'œuvre scientifique* », réédition d'*Arts et coutumes...*, pp. XI-XLVII.

remontre à des scientifiques qui disent qu'elle se trompe : en 1950, écrivant à M. Thouvenot qui lui a dit que deux caisses qu'il a réceptionnées fin février ne contenaient que des pierres non taillées, elle explique, tout en admettant qu'elle a pu faire une erreur, que peut-être les colis ont été échangés avec d'autres, puis dit :

Nous ne donnons pas pour d'illustres préhistoriennes, croyez le bien. Nous travaillons avec application et amour. Nous nous sommes souvent trompées et nous tromperons encore, comme bien d'autres. [...] Je ne pense tout de même pas que nous ayons été capables de remplir deux colis uniquement de cailloux à empierrer les routes. Si nous n'avions obtenu que des résultats de cet ordre lors de nos précédentes missions, je ne crois pas que M. le Professeur Monod, dont vous connaissez l'intransigeance, se soit occupé de nous faire avoir une nouvelle mission subventionnée de l'A.O.F. et de l'IFAN.³²

On imagine que Raymond Thouvenot a dû bondir devant tant d'insolence. Cette lettre montre qu'Odette du Puigaudeau veut être considérée comme une véritable préhistorienne, bien qu'elle s'en défende, et qu'elle n'hésite pas à s'affirmer en affrontant les plus grands scientifiques sur leur terrain. Raymond Thouvenot ne semble pas lui avoir répondu ; on ne s'en étonnera pas !

Un autre épisode illustre encore plus significativement la soif de reconnaissance scientifique d'Odette du Puigaudeau et sa propension à se penser comme une véritable ethnologue. C'est celui de l'exposition Sahara de 1960. Odette du Puigaudeau, qui a tout de même été en charge de la section Trab-el-Beidâne, se voit écartée du choix des objets, des photographies, de la rédaction du catalogue, dès son retour en France. Elle n'est pas invitée à la réception de la presse la veille de l'exposition³³. Elle se venge en écrivant un article très critique dans *La Tribune des Nations*, où elle déplore une muséographie peu esthétique mais surtout des erreurs scientifiques. Ainsi, pour elle, certaines précisions des cartels sont « *superflues, voire erronées* », et l'évocation de la vie culturelle maure se limite « *à un aperçu de l'instruction coranique que reçoivent les enfants de 5 à 10 ans. Le dédain colonial est tenace* »³⁴. Odette du Puigaudeau est furieuse d'avoir été considérée simplement comme une intermédiaire, bonne à aller acheter les objets en Mauritanie, et d'avoir été complètement écartée de l'exposition, alors qu'elle est certaine de ses compétences. Intermédiaire, oui... mais intermédiaire qui conteste tout au long de sa carrière ce statut peu gratifiant. C'est ce qui fait en partie de la voyageuse une personnalité en marge dans le paysage scientifique du XX^e siècle.

³² Lettre d'Odette du Puigaudeau à Raymond Thouvenot, 3 juin 1950, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³³ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau...*, p. 346.

³⁴ Article d'Odette du Puigaudeau dans la *Tribune des Nations*, « *Civilisation du désert* », 24 juin 1960, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

C. Odette du Puigaudeau, une marginale

Dans toute la partie de cette thèse consacrée aux rapports d'Odette du Puigaudeau avec la science, on a vu émerger de nombreux paradoxes. Si Odette du Puigaudeau peut être qualifiée d'intermédiaire, elle conteste en permanence cette position. De plus, elle n'est vue comme intermédiaire que par une minorité, les scientifiques des institutions parisiennes et de l'IFAN essentiellement ; le grand public, lui, ne perçoit pas ses relations à la science de cette façon, et la considère plus volontiers comme ethnologue ou archéologue, ou tout au moins comme une réelle spécialiste de la Mauritanie. Pourquoi ces perceptions sont-elles si contradictoires ? À notre sens, c'est parce qu'Odette du Puigaudeau est une personnalité marginale, pour plusieurs raisons, la première étant que son expérience scientifique est biaisée dès le départ par la primauté qu'elle donne à l'expérience du voyage et, en son sein, à l'expérience artistique ; la deuxième étant que, dans ses écrits, science et sentiments personnels sont en permanence mêlés, reproduisant la théorie des « *deux livres* » de Vincent Debaene à l'envers. La comparaison avec d'autres voyageuses ou ethnologues du XX^e siècle permet, à notre sens, de valider cette marginalité.

1. Une expérience scientifique biaisée par l'expérience artistique et par l'expérience du voyage

Si Odette du Puigaudeau n'a jamais fait une vraie scientifique, ce n'est, pour nous, pas parce qu'elle n'en avait pas les capacités ou l'envie, mais bien parce que le primat qu'elle accorde à l'expérience du voyage, et, en son sein, à l'expérience artistique, l'en a rendue, de facto, incapable. Odette du Puigaudeau est d'abord une voyageuse, doublée d'une artiste-née, et ensuite, seulement, une scientifique. Or, ce qui prime dans l'expérience viatique, chez elle comme chez la plupart des voyageurs, c'est la rencontre avec l'autre – et l'autre pays – rencontre qui suppose un investissement personnel impliquant notamment la sensibilité. Cet investissement personnel a pour conséquence un manque de recul sur le vécu qui biaise de fait l'expérience scientifique. Ce manque de recul se traduit de différentes manières dans la production d'Odette du Puigaudeau ; par exemple, elle retranscrit directement ce que lui racontent les Maures qui l'informent, sans leur appliquer une lecture critique. De plus, toute émerveillée par la société qu'elle découvre, elle ne peut pas l'analyser de façon ethnologique et globale ; Abdel Wedoud Ould Cheikh, dans la préface de *La Grande Foire*, explique que

« *l'impression prévaut même, au fil des pages de La Grande foire, qu'il y a quelque chose de résolument inaccessible, qu'un mystère inentamable entourera à jamais pour l'observateur étranger, la " mentalité saharienne "* ». Il est certain qu'Odette du Puigaudeau préfère toujours préserver une part de mystère dans ce qu'elle a entrevu de la société saharienne, car son but n'est pas de livrer une explication globale au lecteur sur cette société, mais de la lui faire voir à travers l'œil émerveillé du voyageur. Le lecteur ne doit pas avoir une perception directe de ce qu'Odette du Puigaudeau a vu, mais une perception indirecte à travers le récit de ses aventures.

Odette du Puigaudeau, qui voit le monde avec des yeux d'artistes, utilise également cette sensibilité artistique dans ses écrits ; mieux, cette sensibilité vient parfois colorer l'expérience scientifique. Ainsi, quand elle relève des gravures, elle ne peut s'empêcher de noter dans ses carnets de voyage – et quelquefois ensuite dans ses articles – des jugements esthétiques sur l'objet archéologique qu'elle voit. Le 5 mars 1950, elle note ainsi :

Sur les crêtes environnantes, quelques gravures au beau trait profond, net, des œuvres d'artistes. Particulièrement, un petit éléphant, silhouette vivante tracée d'un burin habile par traits simples et souples – la plus jolie gravure que j'ai encore trouvée.³⁵

Odette du Puigaudeau ne fait ensuite aucune observation scientifique sur les gravures recueillies ; on ne saura pas de quelle époque elles datent, ni quelle fonction Odette du Puigaudeau leur attribue dans la société de laquelle elles viennent ; la seule chose qui importe à notre voyageuse est leur beauté, le fait qu'elles soient des « *œuvres d'artistes* ». Odette du Puigaudeau utilise ce filtre artistique très souvent dans son expérience scientifique, qu'elle observe des gravures, des bijoux, des fêtes... Sa production scientifique souffre donc souvent d'un trop plein d'émotion, de sensibilité, et d'un manque donc d'objectivité.

Cependant, on peut se demander si cette contradiction n'est pas la contradiction fondamentale de tout ethnologue voulant rendre accessible sa production à un public élargi, et pas uniquement celle d'Odette du Puigaudeau. Clifford Geertz, dans son étude *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*³⁶, met en évidence le paradoxe fondateur de l'ethnologue : pour lui, l'aptitude des ethnologues à persuader les lecteurs de la vérité de ce qu'ils disent vient moins de l'aspect « scientifique », conceptuel, de leur œuvre, que de leur capacité de les convaincre « *qu'ils ont réellement pénétré (ou, si l'on préfère, été pénétrés par) une autre forme*

³⁵ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées, 5 mars 1950, [près de Foug el Hassan].

³⁶ GEERTZ Clifford, *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996. Clifford Geertz utilise indistinctement les mots « ethnologue » et « anthropologue ».

*de vie, que, d'une façon ou d'une autre, 'ils ont vraiment été là-bas »*³⁷. C'est de cette nécessité que vient « *l'aspect littéraire* » de leur œuvre. Autrement dit, l'ethnologue doit convaincre le lecteur qu'il s'est impliqué personnellement dans la découverte de l'autre pour que le lecteur soit intéressé lui aussi par cette immersion dans une société nouvelle et la trouve crédible. L'ethnologue est lui aussi, finalement, un « intermédiaire » entre le monde du lecteur et celui de l'Autre, totalement différent dans l'ethnologie classique ; le scientifique est celui qui, en se plongeant dans un monde différent, le rend accessible au lecteur parce qu'il lui montre qu'il s'est réellement impliqué dans ce monde.

Cette nécessité de montrer l'implication personnelle de l'ethnologue pose évidemment un certain nombre de problèmes, le premier venant de l'augmentation de l'importance du sujet observant, qui peut entraîner la diminution de celle de l'objet observé, alors que cet objet observé est tout de même la raison première de la venue de l'ethnologue en pays étranger (ce qui n'est pas le cas chez Odette du Puigaudeau, rappelons-le tout de même). Clifford Geertz analyse l'observation participante de Malinowski en ce sens, expliquant que Malinowski postule en même temps une démarche d'observation qui doit effacer toute distance entre l'observateur et l'observé et une analyse qui prétend rendre cette distance absolue pour atteindre une « objectivité » scientifique ; cette démarche repose donc sur une contradiction fondamentale. Le problème de l'ethnologue est de parvenir à tenir les deux dans le texte final, une distance qui permette de prendre du recul par rapport à l'objet et une implication personnelle (sensibilité, empathie, etc) qui rende crédible l'expérience de l'ethnologue auprès du lecteur. La réponse à ce défi diffère selon les personnes ; chez Odette du Puigaudeau, qui est bien plus voyageuse qu'ethnologue (elle ne part pas pour l'ethnologie mais bien pour voyager), il est normal que les impressions personnelles prennent, dans cette tension entre objectivité et subjectivité, une place beaucoup plus importante que l'essai de recul scientifique sur la société découverte. Mais cette réponse au défi inhérent, selon Clifford Geertz, à toute opération d'écriture ethnologique, n'est pas moins valable qu'une autre ; elle implique simplement un moindre investissement d'Odette du Puigaudeau sur la dimension scientifique de l'écriture. En ce sens, l'expérience du voyage biaise l'expérience scientifique.

³⁷ *Ibid.*, p. 12.

2. Les deux livres, une expérience inversée

Odette du Puigau semble donc avoir une relation bien particulière à l'écriture scientifique. Ses récits de voyage veulent répondre à un certain nombre d'objectifs scientifiques, puisqu'elle est missionnée par des institutions célèbres et qu'elle se pense elle-même, dans une certaine mesure, comme scientifique. Cependant, ces récits de voyage accordent la première place à l'expérience du voyage, puisque justement les découvertes scientifiques doivent être vues à travers le prisme du voyage, de l'aventure personnelle. Pour comprendre ces paradoxes, on peut s'appuyer sur une théorie de Vincent Debaene dans *L'Adieu au voyage*, étude déjà citée : celle des deux livres³⁸ de l'ethnologue.

Vincent Debaene, étudiant la première génération des ethnologues français, formés par Mauss et partis sur le terrain entre les années 1920 et 1930, montre que presque tous ces scientifiques écrivent au retour une étude savante (généralement leur thèse) sur la population auprès de laquelle ils ont séjourné, puis « *un deuxième livre, un ouvrage plus "littéraire" qui ne respect[e] pas la forme canonique de la monographie savante* »³⁹, un récit non savant de leur expérience, publié chez un éditeur généraliste. Ainsi, Leiris publie *L'Afrique fantôme*, Marcel Griaule *Les Flambeurs d'Homme*, Lévi-Strauss *Tristes Tropiques*, Paul-Émile Victor *Boréal et Banquise*, Monod *Méharées...* Pour Vincent Debaene, on peut faire rentrer dans ce schéma un certain nombre de voyageurs des années 1930, partant avec un mandat de l'Institut d'ethnologie et revenant avec une « *moisson* » de faits inédits mais aussi un « *récit glorieux de leur expérience exotique* »⁴⁰. Ces « *deuxièmes livres* » ont en commun une hétérogénéité formelle (ils peuvent mêler par exemple des cartes postales, des photographies, des extraits de journaux de voyage, des textes d'autochtones), mais ont une forme variable (récit de voyage, chroniques légendaires, autobiographies...). Vincent Debaene insiste sur la nécessité de comprendre parallèlement les « deux livres » de l'ethnologue.

Cette analyse est particulièrement éclairante dans le cas de notre voyageuse : en effet, chronologiquement, l'expérience est inversée chez elle, puisque son « deuxième » livre est au contraire son livre scientifique, sa thèse. Autrement dit, elle passe du littéraire au scientifique, alors que les ethnologues des années trente cités par Vincent Debaene sont passés du

³⁸ DEBAENE Vincent, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

³⁹ *Ibid.*, p. 16.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 19.

scientifique au littéraire. Ce qui n'est qu'une façon de parler, puisque, comme le dit Vincent Debaene, il ne faut pas opposer science et littérature qui sont deux façons complémentaires de « lire » et de comprendre le monde. Cependant, cette inversion montre en contrepoint la volonté qui est celle d'Odette du Puigauveau de se « convertir » à l'ethnologie pour faire toucher au lecteur avec « plus » de vérité et de justesse la société maure. Si les ethnologues des années 1930 ont fait un deuxième livre, c'est parce qu'ils ont senti qu'il manquait une approche plus personnelle à leur thèse ou leur étude savante ; si Odette du Puigauveau fait une thèse d'ethnographie après ses récits de voyages, c'est parce qu'elle a pensé qu'il leur manquait une approche plus scientifique.

Odette du Puigauveau, encore une fois, va à rebours du parcours habituel et manifeste sa marginalité. Elle apparaît en effet comme en retard sur son temps, puisqu'elle porte un jugement de valeur sur la science par rapport au récit de voyage « littéraire », jugement qui n'est pas celui des ethnologues qui lui sont contemporains. Ces derniers ont bien compris que la littérature était nécessaire, même dans une approche scientifique, pour rendre compte du monde, car l'anthropologie, l'étude du fait social, ne peut être faite avec une distance absolue et suppose d'assumer la subjectivité de l'observateur (qui est, lui aussi, un objet d'étude...).

Cet éclairage apporté par Vincent Debaene peut être complété par une autre idée tirée d'une contribution de Gracie Delépine à un ouvrage collectif sur les discours scientifiques dans les récits de voyages, dans la collection spécialisée *Imago Mundi*⁴¹. Gracie Delépine, étudiant les relations de voyages dans les îles australes, c'est-à-dire sur des terres exclusivement foulées par des scientifiques⁴², met en évidence le fait que le discours scientifique dans ces îles « *s'est trouvé tellement mêlé au discours non pas littéraire mais personnel, pendant si longtemps, qu'il est difficile de ne pas voir ensemble ces deux discours* »⁴³. En effet, ces îles sont tellement coupées du monde et ont une telle singularité qu'il n'y a que peu de rapports scientifiques qui, « *au détour d'une phrase* », n'évoquent ce sentiment d'éloignement, de surprise, et ne plongent donc dans l'univers personnel du scientifique. Gracie Delépine dit donc que le discours scientifique ne niait pas, avant sa « *dépersonnalisation* » ultra-contemporaine, l'individualité de l'auteur, qui mettait toujours un peu de lui-même dans l'étude scientifique puisqu'un lien

⁴¹ LINON-CHIPON, Sophie et VAJ, Daniela, *Relations savantes : Voyages et discours scientifiques*, Paris, PUPS, coll. *Imago Mundi*, 2006.

⁴² DELÉPINE, Gracie, « *Le discours scientifique dans les relations de voyages aux îles australes, 1739-2003* », *ibid.*, pp. 143-152.

⁴³ *Ibid.* p. 144.

très particulier se formait entre lui et l'objet de son étude. Pour les îles australes, c'est dû à « *la profonde émotion éprouvée au milieu d'une nature exceptionnelle* »⁴⁴ ; pour Odette du Puigauveau, ce serait non seulement dû au rapport à la nature mais aussi à l'émotion éprouvée devant la simplicité des Maures, leur hospitalité, leur amitié... En d'autres termes, subjectivité et recherche de scientificité ne s'opposent pas et sont toujours inextricablement mêlés dans les écrits de scientifiques ; combien plus dans les récits de voyageurs comme Odette du Puigauveau, pour qui le voyage, la découverte, l'implication personnelle, sont premiers sur l'expérience scientifique et même sur l'expérience littéraire.

Le projet scientifique d'Odette du Puigauveau est donc rempli à la fois d'une manière marginale (avec l'inversion de la théorie des deux livres) et à la fois d'une manière complexe mais commune à diverses expériences d'écriture de scientifiques, puisque sensibilité et recherche d'objectivité scientifique s'entremêlent dans sa production. Mais ce qui fait l'originalité de notre voyageuse par rapport, on va le voir, à des femmes voyageant dans des pays extra-occidentaux à la même époque, c'est que, malgré un projet scientifique qui se veut aussi exigeant qu'elles, elle ne parvient jamais à atteindre l'équilibre subtil entre sensibilité et objectivité dans son écriture ; même dans sa thèse d'ethnologie, la sensibilité d'artiste de notre voyageuse prend une place démesurée pour un travail savant classique.

3. La comparaison avec des voyageuses contemporaines

Il est toujours fructueux d'établir des comparaisons avec des ethnologues ou des voyageuses s'étant frottées à l'ethnologie pour définir l'originalité de la position d'Odette du Puigauveau. On a choisi les figures de Germaine Tillion et Thérèse Rivière, pour la proximité géographique de leur terrain, effectué en même temps que les premiers départs d'Odette du Puigauveau, celle d'Alexandra David-Néel, pour sa posture médiatique qui peut être comparée avec notre voyageuse sur un certain plan, et celle d'Isabelle Eberhardt, de qui Odette du Puigauveau dit s'inspirer.

Germaine Tillion et Thérèse Rivière (avec qui Odette du Puigauveau a travaillé au Musée de l'Homme sur les collections rapportées de Mauritanie) sont plus jeunes que notre voyageuse mais partent en même temps qu'elle et Marion Sénones, et à peu près au même endroit. Germaine Tillion est l'élève de Mauss et Louis Massignon, qui ont tous les deux influencé

⁴⁴ *Ibid.*, p. 151.

Odette du Puigaudeau. Cependant, la comparaison entre les deux duos s'arrête là. Germaine Tillion et Thérèse Rivière, formées à l'université, partent directement avec un projet de thèse et à cause de ce projet. C'est ce but scientifique, premier, qui fait toute la différence avec Odette du Puigaudeau, qui donne des buts scientifiques à ses voyages pour les légitimer. De plus, la méthodologie des unes et des autres diverge ; Odette du Puigaudeau n'en a pas vraiment, elle interroge et récolte au fil du voyage, qui est déterminé par les contingences militaires essentiellement. Même si elle cherche, à partir de son deuxième voyage, à visiter des stations archéologiques précises, le fil du voyage n'est jamais guidé par un objectif d'enquêtes ethnographiques. C'est tout le contraire de Thérèse Rivière, qui se déplace dans la région dans le but avoué de récolter des objets de la vie quotidienne et de les photographier dans toutes les étapes de leur fabrication et utilisation, et de Germaine Tillion qui s'isole dans une communauté précise et dont le séjour entier est déterminé par les enquêtes ethnographiques, dans le but de comprendre et de décrire les structures de la communauté.

La différence apparaît également dans le matériel apporté par les unes et par les autres. Là où Odette du Puigaudeau et Marion Sénones se contentent d'un appareil photographique, de carnets de notes, et de quelques étiquettes fournies par le Muséum d'histoire naturelle, Thérèse Rivière et Germaine Tillion emportent une trousse de naturaliste (avec le nécessaire pour empailler des animaux, conserver les plantes et les insectes), une trousse d'anthropologue (avec un dynamomètre, une échelle pour mesurer les yeux, un appareil pour mesurer la pression artérielle), un attirail d'arpenteur-géomètre, un autre pour faire faire des dessins et des jeux de patience, un appareil d'enregistrement du son, et le matériel nécessaire pour développer les photographies sur place⁴⁵. Les ethnologues des Aurès prennent tous les moyens pour mener à bien une exploration scientifique et méthodique du terrain ; les voyageuses de Mauritanie, elles, se laissent porter par le voyage.

C'est également dans la production suite au voyage qu'on peut différencier les deux approches. Germaine Tillion a perdu les manuscrits de ce qui aurait dû être sa thèse en camp de concentration ; mais *Il était une fois l'ethnographie* lui permet de reprendre ses observations, bien plus tard. Dans cette œuvre, le sujet observant, s'il est évoqué un petit peu au début pour l'envoi en mission des deux femmes, disparaît complètement et très vite au profit de l'objet observé. Le plan de l'ouvrage est uniquement ethnographique, et l'ethnographe ne revient qu'au détour d'une ligne, pour évoquer la méthodologie des enquêtes. On est donc ici sur un registre

⁴⁵ TILLION, Germaine, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Seuil, 2000, p. 17.

très différent de celui d'Odette du Puigau : l'ethnologie est *la* vocation de Germaine Tillion... tandis que pour Odette du Puigau, c'est *le voyage*.

Le voyage est aussi la vocation d'Alexandra David-Néel, première Européenne à avoir pénétré dans Lhassa. Elle est à cette occasion l'objet d'une répercussion médiatique extrêmement importante. Avant cet exploit cependant, Alexandra David-Néel est bien plus connue pour ses relations sur le bouddhisme, qui est sa véritable passion. Le but de son premier départ en Inde est même « *une enquête [sur] les adeptes contemporains des trois écoles principales de la philosophie Vedanta – l'Advaita Vedanta, stricte monisme ; le Vidishadvaita, monisme atténué, et le Dvaita, dualisme – entendez les doctrines exposées dans les ouvrages des fondateurs de ces écoles* »⁴⁶. Ce but d'étude de la religion bouddhiste (la religion d'Alexandra) est le moteur qui dirige la voyageuse pendant toutes ses expéditions, la guidant vers les hauts lieux du bouddhisme. *L'Inde où j'ai vécu*, ainsi que les nombreux autres ouvrages où la voyageuse étudie le bouddhisme, sont fortement marqués par la présence du sujet observant, mais contiennent des observations scientifiques, ethnologiques et religieuses beaucoup plus marquées et savantes que chez Odette du Puigau, à tel point que certains passages sont parfois difficilement compréhensibles pour un profane peu averti du bouddhisme. Sur ce point, Odette du Puigau reste plus dans la relation traditionnelle de voyage, celle qui ne s'aventure pas trop dans les méandres de l'observation savante.

Odette du Puigau est en fait, dans sa démarche, beaucoup plus proche d'Isabelle Eberhardt. Dans son œuvre principale, *Dans l'ombre chaude de l'islam*, coécrite avec Victor Barrucand⁴⁷, celle-ci ne s'étend pas sur les conditions de son voyage (contrairement à Odette du Puigau, il est vrai), mais laisse une large part à la « mystique » du désert, qu'elle retrouve en ses habitants. Au fil de l'ouvrage, de nombreuses observations ethnologiques sont présentes, mais, comme chez Odette du Puigau, elles sont toujours colorées par les sentiments personnels. Ainsi, ses descriptions de la musique saharienne, étrangement semblables à celles d'Odette du Puigau :

Le tambourin prolonge à l'infini son battement sourd, à contretemps, son battement de cœur humain tour à tour ému et courroucé, faiblissant, lassé et mourant voluptueusement. Brodant sur

⁴⁶ DAVID-NÉEL, Alexandra, *L'Inde où j'ai vécu*, Plon, 1989 (1^e édition 1951), p. 274.

⁴⁷ Victor Barrucand (1864-1934), journaliste et écrivain ayant beaucoup travaillé en Algérie, publie les reportages d'Isabelle Eberhardt et édite son œuvre après sa mort.

Chapitre 7 : Odette du Puigauveau, une intermédiaire ?

cette vie artérielle, les durs chalumeaux sonnent parfois des marches de guerre ou tiennent de longues notes mystérieuses qui ont l'air de planer... [...]⁴⁸

Dans le chapitre suivant, au titre apparemment très ethnologique, « *Mort musulmane* », elle décrit les rites funéraires avant de conclure par cet aphorisme : « *Que c'est simple de mourir !* »⁴⁹ ! Les observations ethnographiques, chez Isabelle Eberhardt, sont toujours ainsi accompagnées d'expressions de la sensibilité et des émois de la voyageuse. Odette du Puigauveau a une posture semblable, on l'a vu, avec moins de succès auprès du grand public – et de postérité – qu'Isabelle Eberhardt. Cette comparaison montre cependant que la position d'Odette du Puigauveau par rapport aux problématiques scientifiques, et notamment par rapport à l'appréhension savante de l'Autre, n'est pas si marginale que cela... si elle s'inspire d'Isabelle Eberhardt, on peut néanmoins dire qu'elle est « en retard » sur son temps, comme dans ses positions politiques.

Toutefois, Isabelle Eberhardt n'a pas fait de thèse d'ethnographie, ni Alexandra David-Néel d'ailleurs. La volonté d'Odette du Puigauveau de s'intégrer au milieu universitaire et d'être considérée comme une vraie scientifique grâce à ses travaux ethnologiques ou archéologiques, alors même qu'elle ne sait pas – et ne veut pas – voiler sa sensibilité et sa personnalité dans ses productions savantes, en fait, selon nous, une personnalité en marge dans le paysage français de l'ethnologie et du voyage féminin du XX^e siècle. Si de nombreuses voyageuses ont travaillé à des études savantes, aucune, à notre connaissance, n'a tenté de faire une thèse d'ethnographie tout en mettant le voyage – on entend par là un voyage dont le but premier ne serait pas un but scientifique mais relèverait plus d'un désir « d'aventure » – au centre de sa vie. Odette du Puigauveau a été seule à tenter cette alliance des contraires, essayant à la fois de tenir des objectifs scientifiques importants et de vivre une passion pour le voyage qui biaise, de fait, les productions qui veulent répondre à ces objectifs.

⁴⁸ EBERHARDT, Isabelle, et BARRUCAND, Victor, *Dans l'ombre chaude de l'Islam*, Paris, Fasquelle, 1921, p. 8.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 16.

Conclusion de la Partie 2

Le rapport d'Odette du Puigaudeau avec la dimension informative de son voyage en général et la science en particulier est donc éminemment paradoxal. Observatrice à l'œil affûté, la voyageuse considère qu'il est de son devoir de « *rapporter fièrement des secrets* »¹ à ses contemporains. Dans cette optique – ainsi que dans celle de financer ses expéditions – elle se met donc au journalisme, qu'elle trouve d'une bonne rentabilité, et prend pleinement place dans la culture de masse qui commence à se développer grâce à l'image. Mais Odette du Puigaudeau n'a jamais été reconnue comme une « grand reporter » à part entière, et elle n'a d'ailleurs jamais cherché à faire du journalisme son métier. Pour compléter ces « *secrets* » donnés au grand public par d'autres, destinés à un public plus averti, elle se lance parallèlement dans l'archéologie et l'ethnologie, à l'époque où cette dernière discipline s'institutionnalise. Peu à peu, elle développe une véritable passion pour la science, s'intégrant de mieux en mieux dans ses réseaux, jusqu'à faire une thèse d'ethnographie.

Et pourtant, Odette du Puigaudeau n'a jamais été reconnue comme une scientifique professionnelle et ne bénéficie d'aucune postérité dans ce domaine. La conception qu'elle a du voyage et de l'aventure, plus que son mauvais caractère et les conflits qu'elle a pu avoir avec certains scientifiques, semble expliquer cette incapacité à mettre ses envies personnelles et sa sensibilité au second plan pour entrer pleinement dans une démarche scientifique donnant la première place à l'objet de l'observation et non au sujet observant. Néanmoins, malgré cette incapacité, Odette du Puigaudeau ne perd jamais de vue ses objectifs scientifiques, qui deviennent la part la plus importante de sa vie quand elle s'installe au Maroc en 1961, afin de travailler pour le tout nouveau Bureau de Préhistoire, laissant l'idée de voyage derrière elle. Mais même dans ce nouveau métier, elle n'est bientôt plus qu'une fonctionnaire obscure et ne publie plus dans les revues scientifiques auxquelles elle collaborait plus tôt.

L'histoire des rapports entre Odette du Puigaudeau et la relation de voyage à valeur informative, qu'elle soit de nature journalistique ou scientifique, est donc une histoire ratée. Ni vraie journaliste, ni vraie scientifique, Odette du Puigaudeau est une personnalité marginale, réalisant des voyages aux finalités et aux modalités hybrides, qui l'empêchent d'être totalement reconnue, de son vivant, dans un monde ou dans l'autre. Finalement, le seul critère qui permet

¹ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 7.

Conclusion de la partie 2

de définir vraiment Odette du Puigauveau, c'est justement le voyage en lui-même, et la primauté qu'elle donne à cette expérience dans sa vie et ses activités.

PARTIE 3 : LES REPRÉSENTATIONS DE L'EXPÉRIENCE, ENTRE VOYAGE ET AVENTURE

« Il convient de s'en tenir aux sentiments des acteurs de l'époque étudiée, même si un tel objectif relève de la gageure. Comment savoir en effet ce qui fut jadis "ressenti" comme une aventure ? » Dans sa *Philosophie de la Modernité*, Georg Simmel (1858-1918), philosophe et sociologue allemand, pose ainsi le problème de l'analyse des représentations de l'aventure ; l'historien sait, dit-il, qu'il n'atteindra jamais l'horizon des émotions¹ ; l'histoire de l'aventure sera donc forcément, comme le dit Sylvain Venayre en reprenant sa théorie, « l'histoire du discours sur l'aventure »². C'est dans cette perspective que se situent les analyses de la dernière partie de notre thèse. Après avoir étudié la posture qu'Odette du Puigaudeau adopte, à travers son voyage, face à l'impérialisme occidental et aux enjeux informatifs et scientifiques de l'époque, il faut se pencher sur ce qui fait le cœur même de son voyage, sur ce qui est à l'origine de son premier départ, en 1933, sur un langoustier : la volonté de chercher « l'aventure ». Quelle est donc cette aventure, revendiquée par tant de voyageurs, présente dans une si conséquente littérature depuis des siècles ? Et quelles sont les spécificités de sa déclinaison au XX^e siècle ? Voyage et aventure se confondent-ils ?

Plusieurs historiens du voyage ont mis en évidence la place croissante de la notion d'aventure dans les voyages du XX^e siècle ; les voyageurs modernes auraient voulu lui donner dans leur voyage, de manière explicite, une position plus grande, et la revendiquer avec force. C'est cette revendication qui ferait la spécificité des voyages modernes. Cette revendication influe, selon des historiens comme Sylvain Venayre, sur les pratiques mêmes du voyage ; ici, c'est l'idéologie qui informe la pratique. Pour comprendre un voyageur, il est donc nécessaire de combiner l'analyse de ses pratiques et celle de ses conceptions ; en bref, de faire l'histoire de son discours sur l'aventure, et également de celui que ses contemporains font de son expérience.

En outre, l'époque où Odette du Puigaudeau voyage est, selon plusieurs historiens comme Sylvain Venayre ou Valérie Boulain, celle de césures chronologiques dans la conception du voyage et de l'aventure. Comment Odette du Puigaudeau s'inscrit-elle dans ces évolutions ? Après avoir étudié la manière dont les ingrédients traditionnels de l'aventure sont représentés

¹ SIMMEL, Georg, *Philosophie de la modernité*, trad. J.-L. Vieillard-Baron, Paris, Puf, 1989, p. 305.

² VENAYRE, Sylvain, *La gloire de l'aventure...*, p. 16.

Introduction de la partie 3

dans les discours d'Odette du Puigauveau, on verra que son voyage subit de nombreuses désillusions communes aux aventuriers de son temps ; cependant, après la Seconde Guerre Mondiale, il semble retrouver un nouveau souffle. La voyageuse est-elle pour autant entrée dans l'aventure moderne ?

Chapitre 8 : Pourquoi partir ? Les ingrédients de l'aventure

On a beaucoup parlé, dans les chapitres précédents, de ce qu'Odette du Puigauveau fait de son voyage, sans s'attarder sur la question essentielle des raisons de ce voyage. Ce problème est primordial car, comme le montre l'historiographie, les voyageuses éprouvent souvent, depuis leur grande époque, le XIX^e siècle, le besoin de justifier leur départ. Dans une société où les femmes sont mineures en droits (l'incapacité juridique des femmes n'est abrogée qu'en 1938 !) et cantonnées au strict rôle de maîtresse de maison, le voyage féminin (quand il est plus que le simple accompagnement d'un mari), ne va pas de soi et est souvent vu d'un mauvais œil. Les préfaces des récits de voyage publiés par des femmes sont alors, presque toujours, l'occasion pour la voyageuse de se justifier aux yeux du public. Est-ce le cas pour Odette du Puigauveau ? Beaucoup moins, car quand elle part, des voyageuses célèbres sont déjà passées devant elle, montrant que des femmes peuvent voyager et ramener des beaux fruits (et notamment des informations scientifiques importantes) de leur voyage. Cependant, le voyage féminin n'est pas encore totalement ancré dans les mœurs, surtout dans un pays aussi « dangereux » que la Mauritanie. Les articles parlant de notre voyageuse permettent de le mesurer, et de mesurer également l'image qu'elle renvoie : celle d'une aventurière, c'est-à-dire de quelqu'un qui vit des expériences hors du commun et, le plus souvent, dangereuses. C'est également cette notion d' « aventures » que, selon nous, Odette du Puigauveau s'applique le plus facilement à elle-même, dans ses représentations mentales du voyage et des buts et déclinaisons de celui-ci.

La recherche scientifique, pour passionnante qu'elle soit aux yeux d'Odette du Puigauveau, n'est pas en effet la vocation première de notre voyageuse, comme elle n'est pas celle de la plupart des « explorateurs » qualifiés comme tels par la postérité. Jean Rouch, dans la préface de *L'Histoire universelle des explorations*, écrit qu'il ne croit pas que c'est la recherche scientifique qui, seule, pousse l'explorateur à partir :

L'explorateur a d'abord, et avant tout, le goût des aventures, goût orienté vers la découverte des régions inconnues de la terre par des lectures particulièrement attachantes. On a l'âme d'un explorateur très tôt, comme on a la vocation de devenir marin, souvent sans bien savoir au juste de quoi il s'agit.¹

¹ ROUCH, Jean, préface à ROUCH, Jean, VICTOR, Paul-Émile, TAZIEFF, Haroun, *Histoire universelle des explorations*, t. 4, Paris, Éd. F. San't Andrea, 1955, p. 9.

Odette du Puigauveau qui, on l'a vu, a été nourrie dès son enfance par la lecture des œuvres de Jules Verne et autres récits d'aventure, et qui s'est engagée pour faire des campagnes de pêche sur des bateaux sur lesquels seuls des hommes embarquaient, a assurément « *le goût des aventures* ». De plus, dans une métropole où l'homosexualité est un délit et où la femme est encore mineure en droits, elle ne peut que se sentir marginale et avoir envie de partir faire reconnaître sa valeur – dont elle ne doute pas, on l'a assez montré ! Le voyage et l'aventure peuvent donc lui apparaître comme une nécessité vitale.

Les années 1930 sont celles où débute le tourisme de proximité, avec les premiers congés payés et la démocratisation de la voiture ; si le loisir de masse n'est pas encore à l'ordre du jour, une vraie culture du départ se développe², et cela explique à la fois l'intérêt du public pour des voyages lointains et l'envie d'Odette du Puigauveau de se démarquer des masses par des aventures extraordinaires, bien loin du séjour commun à la campagne ou en bord de mer.

Plusieurs aspects apparaissent donc quand on s'intéresse aux raisons qui poussent Odette du Puigauveau à partir. Voyager au Sahara, c'est d'abord bien entendu répondre à un appel impérieux du « grand désert », en réponse à un poncif orientaliste courant chez les voyageurs. C'est aussi répondre à un désir de simplicité et d'évasion de la vie moderne, en retournant dans des sociétés proches du passé rêvé par la voyageuse. C'est également un moyen d'échapper à sa condition de femme en quittant la métropole. Enfin, pour Odette du Puigauveau, l'aventure que représente un voyage au Sahara est l'occasion pour elle d'adopter une posture de distinction par rapport à ses contemporains, dans une dynamique aristocratique qui traverse toute sa vie. En bref, le voyage, c'est l'évasion.

A. Comme une envie de grand large...

La première raison pour laquelle Odette du Puigauveau a un si fort désir de partir, peu importe l'endroit finalement, c'est une envie d'évasion, de prendre le large, d'échapper à sa vie du Croisic, à l'entre-soi avec ses parents, puis à une vie parisienne qui ne la satisfait pas car elle ne la laisse pas développer ses capacités et prendre son indépendance. Avec le choix de la Mauritanie, cette envie d'évasion se concrétise dans un appel impérieux du désert, dans la lignée de l'orientalisme ; de façon plus générale, Odette du Puigauveau a une envie de « grand-

² Voir RAUCH, André, « *Les usages du temps libre* », chapitre VIII de RIOUX, Jean-Pierre et SIRINELLI, Jean-François, *La Culture de masse...*

air », à une époque où la culture des loisirs hors des villes et du sport se développe. Ces deux désirs font partie des lieux communs du voyage au désert ; cependant, un trait caractérise particulièrement l'envie d'évasion d'Odette du Puigauveau : le voyage au désert est souvent l'occasion pour elle d'y « retrouver » son pays d'origine, la Bretagne. Ici et ailleurs se retrouvent alors dans un aller-retour permanent, ingrédient spécifique du voyage d'Odette du Puigauveau.

1. L'appel du désert

Le désir du désert en général, et du Sahara en particulier, est un poncif du récit de voyage, bien étudié par l'historiographie. Odette du Puigauveau marche dans les traces de nombreux voyageurs attirés par l'image rêvée du désert de sable et de dunes, qui n'est même pas exacte. Michel Roux, étudiant l'imaginaire du désert en France, montre que le *reg* (caillouteux) est toujours dans l'oubli le plus total, tandis que l'erg, le désert de sable est le premier dans l'imaginaire ; son correcteur orthographique lui-même ne connaît pas le *reg* et le corrige en *erg*³.

Chez Odette du Puigauveau, cette image du désert est aussi bien présente, comme le montre sa déception la première fois qu'elle aperçoit l'Afrique, qui ressemble plus, du bateau où elle est, au *reg* caillouteux qu'au désert de dunes⁴. C'est donc un soulagement, quand, à intervalles réguliers, elle retrouve l'impression de grand désert qui lui manque sur le *reg* qui forme la majeure partie de la brousse ; c'est à ces occasions que surgissent des descriptions pleines de poncifs et très attendues, par exemple quand elle évoque les mouvements des dunes : « *Toute cette puissance n'est que fluidité. Châteaux de sable géants, montagnes dorées apportées par le vent et que le vent emporte. Jeux du vent à travers le temps et l'espace* »⁵. Ce n'est que plus tard, lors de son troisième voyage notamment, qu'elle arrive à se libérer quelque peu de cette image rêvée du désert de dunes ; ainsi, dans le texte d'une émission radio en 1952, elle écrit : « *Mauritanie... On traduit aussitôt : Sahara, désert. Le désert, cela éveille l'idée du vide absolu, le déroulement infini du sable – des océans de sables nus... Le désert est fait plus souvent de cailloux que de sable. Et il n'est point dépourvu de vie animale et végétale* »⁶. Il faut

³ ROUX, Michel, *Le Désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 12.

⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds nus...*, p. 36.

⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le sel du désert...*, p. 197.

⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, texte pour une émission de radio entre janvier et février 1952, in Marion Sénones, *Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

donc trois voyages à Odette du Puigauveau pour abandonner les poncifs sahariens, quasiment absents de *La Piste*. Le rêve de désert avait une très forte emprise sur sa perception du monde maure et son écriture par la suite.

Il faut noter que le désir d'évasion au désert de la voyageuse paraît fortement nourri par ses lectures et le modèle d'autres voyageurs, de Psichari à Isabelle Eberhardt. Ce désir est donc inséparable d'une image rêvée du Sahara, et la place du rêve semble essentielle dans l'appréhension que la voyageuse a de la Mauritanie, encore au cœur du voyage lui-même, alors qu'elle a le pays devant ses yeux. La théorie d'Alain Roger selon laquelle le pays est le « *degré zéro* » du paysage prend tout son sens dans le cas de notre voyageuse qui, au cours de ses expéditions, se laisse bercer par ce qu'elle entend des régions non encore traversées⁷. Ainsi, son désir de continuer le voyage sur les plateaux de la *guetna*, après la guérison de son panaris en 1934, naît lorsque, depuis sa chambre de convalescente, elle entend une discussion élogieuse par la fenêtre, qui lui offre « *le surprenant écho d'un mode merveilleux* »⁸. Participer à la *guetna* devient alors son obsession, le moteur qui lui donne la force de continuer le voyage et de ne pas rentrer en France, malgré les conseils de sa mère. Un peu plus loin, écoutant leurs partisans leur raconter le nord de la Mauritanie, elle écrit : « *la tête et les yeux pleins encore du souvenir de la Mauritanie sahélienne [...] nous voyions surgir à présent, des récits de nos compagnons, le dur visage de la Mauritanie saharienne enfiévrée d'Irifi*⁹, *de soif et de fêtes éclatantes* »¹⁰. Rêve de grand Sahara (la soif, le vent, la fièvre), en opposition à la « douceur hospitalière » de la Mauritanie sahélienne ; rêve si intense qu'Odette du Puigauveau en arrive à personnaliser la Mauritanie dans son récit.

L'appel du désert retentit donc avec force dans l'imaginaire d'Odette du Puigauveau, et c'est justement dans l'imaginaire, et non pas dans la réalité, qu'il nourrit le désir du voyage, et ne cesse de le nourrir même lorsque la voyageuse est confrontée au terrain. Voyage et rêve apparaissent comme indissociables. Odette du Puigauveau s'inscrit dans la lignée des grands voyageurs « mystiques » du désert, dont l'imitation « touristique » a été bien étudiée par Jean-Didier Urbain : parlant du troisième espace du voyage, après la ville et la campagne, c'est-à-dire le désert, « *qui permet de renouer avec des origines plus originelles encore* [que les

⁷ ROGER, Alain, « *Barbarus Hic ego. Essai sur le dépaysement* », *Écrire le Voyage...*, p. 19.

⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 21.

⁹ Vent très fort soufflant dans le désert mauritanien.

¹⁰ *Ibid.*, p. 48.

origines de la vie sociale et culturelle, retrouvées à la ville et à la campagne, NDLR] : *celles du monde avant l'homme* », il écrit :

Espace d'ascèse, le désert est un espace d'épreuves et d'initiation. [...] Ce tourisme désertique n'est pas un tourisme de reconnaissance, ni même d'exploration : c'est un tourisme de révélation. Il prolonge une tradition où le voyageur n'est pas seulement éclairé mais illuminé.¹¹

Odette du Puigau, qui se réfère à Psichari, à Isabelle Eberhardt, voire même à Charles de Foucauld, s'inscrit dans cette « *tradition* » des voyageurs désertiques, non tant dans ses pratiques que dans l'imaginaire qu'elle a du voyage au désert, un imaginaire idéalisé, nourri par ses lectures et ses références culturelles.

2. Une relation fusionnelle avec la nature et le « grand-air »

Si l'imaginaire désertique tient une grande place dans le désir d'évasion d'Odette du Puigau, une dimension plus concrète, l'envie de grand-air, qui se développe en France à cette époque, y joue aussi un rôle important. Si Odette du Puigau veut voyager dans une région désertique, c'est pour y trouver ce qui lui manque à Paris : la nature (on peut comprendre ainsi le fait qu'elle habite sur une péniche) et l'activité physique au grand-air. À ce grand-air est lié, inextricablement, « l'aventure » selon Odette du Puigau ; c'est le désert, en tant qu'espace naturel interminable, qui est le personnage principal de cette aventure, tant dans l'esprit de la voyageuse que dans les articles des journaux rapportant ses expéditions. Au début de *Pieds Nus*, Odette du Puigau écrit ainsi : « *C'était à ces sables que, leur dédiant une année de nos vies, nous allions demander de nous apprendre l'aventure* »¹².

L'aventure grâce au grand-air est un leitmotiv des années 1930, comme le montrent les historiens, avec le développement des loisirs sportifs, des week-ends à la campagne avec les congés payés, du scoutisme, du camping... et, bien sûr, cet engouement se traduit par une fascination pour les voyages lointains ainsi que, du côté de ceux qui font ces voyages, par une « sportivisation » de l'aventure. Pour Valérie Boulain, l'envie de grand air répond à un fort besoin de liberté du côté des femmes, à l'époque des années folles et de la « garçonne » popularisée par le personnage du roman de Victor Marguerite dès 1922. Pour l'historienne, cette « *expérience de la liberté* » s'exprime aussi bien chez l'aventurière que dans le scoutisme,

¹¹ URBAIN, Jean-Didier, *L'idiot du voyage...*, pp. 230-231.

¹² PUIGAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 33.

la littérature, le sport¹³... Dans l'aventure féminine du voyage, elle se traduit dans les années 1930 par une recherche du « *contact physique avec la nature, que ce soit à pied, en avion, voilier ou chameau* », alors qu'auparavant les voyageuses bénéficiaient souvent de l'aide d'une escorte nombreuse pour les « transporter », parfois presque littéralement. Pratique sportive, nature et liberté sont mêlés dans l'esprit des voyageuses des années 1930 ; étudiant Ella Maillart, Valérie Boulain affirme que, pour elle, « *l'aventure est le prolongement naturel du sport* »¹⁴.

Olivier Sirost, étudiant le Club des explorateurs, dont Odette du Puigauveau faisait partie, dit que dans le voyage des années 1930, « *le souci du corps, largement impulsé à travers les loisirs et les sports, croise celui d'enregistrer les traces d'un monde qui se meurt. [...] Le Club des explorateurs ouvre dès lors un passage entre une discipline scientifique en train de se constituer et l'avènement des loisirs populaires* »¹⁵. Pour lui, l'exploration est un « *formidable cristallisateur du goût prononcé et généralisé pour le plein air* »¹⁶.

Odette du Puigauveau est bien femme de son temps sur ce point ; plusieurs passages de son œuvre témoignent de l'attraction qu'exerce sur elle la nature, le plein air, et la pratique sportive qui les accompagnent. C'est principalement la « brousse » dans laquelle elle veut se réaliser sportivement, cette brousse qui est plus mystérieuse que le désert dont Odette du Puigauveau a des images d'Épinal, comme on l'a vu, et qui en est le complément essentiel pour le voyage. Si le désert de sable est le passage obligé du voyage au Sahara, tant pour la voyageuse que pour les lecteurs, tous imprégnés d'orientalisme, la brousse (terme générique qui rassemble chez Odette du Puigauveau à la fois le *reg* et les espaces sahéliens parsemés de végétation) est véritablement l'espace de l'aventure, car elle a une image moins lisse, moins sage que celle de l'erg, plus propice à l'inattendu, voire au danger.

Dans *Pieds Nus*, Odette du Puigauveau tente de montrer la différence de son approche de la brousse par rapport à ses compatriotes : « *cette brousse, les Français la nomment la "Nature", et ils y "foncent"* », alors que les nomades y « *"transhument"*, c'est-à-dire qu'ils

¹³ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 299.

¹⁴ *Ibid.*, p. 307.

¹⁵ SIROST, Olivier, « *Le Club des explorateurs français : des pratiques de plein air aux musées* », in CHRISTOPHE, Jacqueline, BOELL, Denis-Michel, et MEYRAN, Régis, *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 2009, p. 116.

¹⁶ *Ibid.*

y marchent »¹⁷. Odette du Puigauveau affirme évidemment tout de suite qu'avec Marion Sénones, elles ont choisi la transhumance. Cependant il n'est pas certain que la différence d'allure suffise à faire des voyageuses les semblables des Maures dans leur approche du désert. Le titre du livre, *Pieds nus à travers la Mauritanie*, montre bien le désir qu'ont Odette du Puigauveau et Marion Sénones de mettre en scène un voyage en fusion avec le désert, au rythme de ses habitants. Mais ce n'est qu'un désir, puisque les deux voyageuses ne « marchent » pas comme les Maures en transhumance, et certainement pas pieds nus, et se déplacent à chameau, avec une escorte à leurs ordres : elles semblent bien « foncer » dans la « Nature », comme leurs compatriotes, et répondre en ce sens à l'engouement de l'époque pour le grand air et les aventures sportives. Dans ses carnets, dès le 11 février 1934, elle écrit qu'elle regrettera leurs « libres chevauchées », qui sont cause de « l'ensorcellement de la brousse »¹⁸ qui la saisit. L'ivresse des grands espaces et de la liberté qu'elle y trouve paraît donc ici comme un ingrédient essentiel du voyage selon Odette du Puigauveau. En ce sens, Odette du Puigauveau est parfaitement dans son temps.

C'est d'ailleurs cette exaltation de l'aventure au grand-air qui est au cœur de nombre d'articles sur les voyages d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones. Ainsi, à propos de *Tagant*, un journaliste écrit que le lecteur y « éprouvera ce plaisir du dépaysement dans le temps et dans l'espace si cher aux gens de notre époque »¹⁹. Le dépaysement dans l'espace, c'est surtout, pour le journaliste, la possibilité pour le lecteur d'accéder à « ce goût profond du désert » qui caractérise le voyage d'Odette du Puigauveau et est parfaitement en adéquation avec un besoin ressenti par le lecteur.

Cet engouement collectif pour le grand air, vécu par procuration par le lecteur par les écrits d'Odette du Puigauveau, est encore plus perceptible dans les collaborations de la voyageuse avec des magazines spécialisés répondant concrètement aux nouveaux intérêts du public, comme *L'Éducation Physique* ou *Camping*. Ainsi, dans *Camping*, Odette du Puigauveau écrit un long article de six pages, illustré par des photographies de la voyageuse, intitulé « *Tentes sur le sable* », racontant l'installation – fictionnelle – d'un campement maure, jusqu'à son départ, et insiste sur la beauté de la nature qu'elle décrit longuement, dans une

¹⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 62.

¹⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (11 février 1934, en brousse près de Méderdra).

¹⁹ Coupure sur *Tagant*, journal non identifié, [1949], in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

démarche qui ne lui est pas si habituelle dans des articles de journaux :

Du sable, moiré par le vent.

Des touffes de graminées sèches le brodent çà et là de teintes délicates et tristes : amande, jaune pâle, gris-argent. Des arbustes bas, qui semblent décapités, y entrelacent les ombres de leurs branches. Non, pas un oiseau, pas un chant. L'eau est trop loin. Pas un pied d'homme non plus, sur le sable : pas de cendres refroidies ; pas de morsures d'animaux domestiques aux branches épineuses des mimosées. La nature est libre comme au cinquième jour du monde.²⁰

Cette belle description manifeste l'inscription d'Odette du Puigaudeau dans une culture du plein-air et de la nature renouvelée en ces années 1930 et qui participe selon nous pour une large part aux ingrédients du désir de voyage d'Odette du Puigaudeau.

Daniel Denis et Christian Pociello, dans l'étude qu'ils dirigent, *A l'école de l'aventure, Pratiques sportives de plein air et idéologiques de la conquête du monde (1890-1940)*, montrent bien comment cette culture du plein air, de l'aventure sportive, et de l'exploration lointaine rentre dans toute une stratégie de « *conquête du monde* » de la part des puissances occidentales, qu'elle soit réelle ou symbolique. Pour eux existent entre 1890 et 1940 des espaces géographiques sans intérêt stratégique, entièrement dédiés à une conquête « *géosymbolique* » qui prend la plupart du temps la forme d'exploits sportifs destinés à rehausser le prestige d'une nation auprès de ses citoyens et à l'international. L'attirance d'Odette du Puigaudeau pour les grands espaces et la liberté dont ils lui semblent parés, et l'écho que lui font en ce sens nombre de journaux, paraît s'inscrire dans cette dynamique. Réponse à un engouement collectif croissant pour le grand-air et le sport, le voyage d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones (on dit souvent d'elles, à l'époque, qu'elles ont établi le record d'endurance féminin à chameau) permet également, inconsciemment ou consciemment, et parce qu'il est une aventure dans la nature sauvage du Sahara, de servir la « Plus Grande France ». Odette du Puigaudeau et Marion Sénones peuvent apparaître aux yeux du monde comme « *l'incarnation* » de cette « *nouvelle France* » plus moderne²¹, réalisant des exploits sportifs, aboutissement d'une éducation physique menée à son terme²². Goût personnel, culture des masses, et intérêt d'une nation se rejoignent.

²⁰ PUIGAUDEAU, Odette du, « *Tentes sur le sable* », *Camping*, août 1939, in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

²¹ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 297.

²² *Ibid.*, p. 307.

3. Le désert, ou les retrouvailles paradoxales avec le pays natal

Un des grands leitmotifs dans le voyage d'Odette du Puigauveau semble donc être une envie de grand large : le grand large du désert, de la nature, de l'aventure sportive en plein air qui donne un sentiment de liberté. En d'autres termes, un désir assez classique, orientalisant, « d'ailleurs ». Et pourtant, le désert est l'endroit où Odette du Puigauveau retrouve le plus facilement le pays de son enfance, la Bretagne. Le désert lui évoque souvent la mer – ce qui est un poncif du récit de voyage au Sahara – et elle rapproche cette impression de sa Bretagne natale. Ainsi, les dunes lui font parfois penser à « *certaines dunes des côtes bretonnes* »²³, le vent à un « *air marin* »²⁴, ou l'oued se resserrant à un « *chemin creux de Bretagne* »²⁵. De façon plus originale, la marche de l'*azalaï* fait naître aussi chez elle la sensation de mer :

L'impression de mer est obsédante. La plaine est gonflée d'une large houle à laquelle le vent arrache une écume argentée. Les chameaux s'en vont par flottilles, en longues cordées, ou flanc contre flanc, tous ensemble, tous serrés ; parfois, une tête se dresse brusquement en figure de proue [...]²⁶

La mer – et la Bretagne – sont donc présentes partout dans le désert chez Odette du Puigauveau. Chaque événement est l'occasion pour elle non seulement de s'évader dans un ailleurs lointain mais aussi de retrouver son pays natal. Ce sentiment est renforcé, plus tard, par des observations ethnologiques par lesquelles Odette du Puigauveau relie les coutumes des maures à celles des Bretons. Dans une interview accordée en 1953 à *Résistance de l'Ouest*, elle affirme ainsi avoir « *été frappée de la ressemblance entre la Bretagne et le pays berbère, notamment en ce qui concerne l'art et certains rites* », comme les *mousses*, équivalent pour elle du pardon breton, ou certains motifs de l'artisanat qui se retrouvent dans les deux cultures²⁷. Ces rapprochements un peu étonnants sont sans doute suscités par les impressions de mer que renvoie le désert pour Odette du Puigauveau, mais participent également à nourrir ces dernières. Le désert, « *l'ailleurs* » absolu dans la culture orientaliste, et le pays natal, « *l'ici* » de la voyageuse se rejoignent donc dans un paradoxe peu courant mais cependant révélateur, comme le montre Valérie Boulain.

²³ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (22 août 1934, dans l'Inchiri).

²⁴ *Ibid.*, (24 août 1934, dans l'Inchiri).

²⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Tagant...*, p. 94.

²⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le sel du désert...*, p. 108.

²⁷ Interview réalisée par Pierre de La Condamine, *Résistance de l'Ouest*, 11 septembre 1953, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

En effet, d'autres voyageuses partagent le même syndrome qu'Odette du Puigau, celui qui consiste à retrouver leur pays d'origine dans l'ailleurs visité, malgré un désir d'évasion toujours très fort et souvent à la source du départ. Isabelle Massieu²⁸, par exemple, affirme que les paysages de l'Indochine lui font penser aux Vosges ! Pour Valérie Boulain, ce « *mécanisme de calque* » participe, dans le cas d'Isabelle Massieu, à un processus « *d'intégration* » du territoire colonial, en « *gommant finalement l'étrangeté, la différence du lieu* »²⁹. Est-ce le cas pour Odette du Puigau ? Peut-être dans une certaine mesure, mais il nous semble surtout que la comparaison entre la Bretagne et le désert relève d'abord d'un sentiment d'affection ou d'admiration pour cet ailleurs qui rappelle à la voyageuse son pays d'enfance, toujours chéri (rappelons qu'elle a écrit un livre entier sur la « *grandeur des îles* » bretonnes). Le désir d'évasion réalisé à travers le désert trouve peut-être son plein accomplissement dans l'adoubement que donne Odette du Puigau au pays découvert, en lui attribuant les caractéristiques positives de son « *vert paradis des amours enfantines* »...

L'envie d'ailleurs est donc tout d'abord une envie d'un ailleurs géographique, représenté par le désert, rêvé ou réel, lointain ou proche, vrai espace d'aventures de plein air. Mais c'est aussi une envie d'un ailleurs temporel, d'une évasion qui permette de retourner à des temps mythiques.

B. Retourner à un temps meilleur, ou la nostalgie du passé

Le désir d'évasion d'Odette du Puigau prend racine dans des représentations spatiales mais aussi temporelles. La voyageuse a reçu une éducation dans un milieu très fermé, celui du château de ses parents en Bretagne, et n'a découvert la ville qu'à presque trente ans. De plus, on l'a vu, ses représentations mentales relèvent, pour une part, d'idéaux aristocratiques, dont certains glorifient le passé aux valeurs héroïques, en opposition à un présent qui les aurait perdus. Odette du Puigau perçoit alors le voyage comme un moyen de revenir dans ce passé idéalisé, symbolisé par les images bibliques dont nous avons déjà vues qu'elles sont intrinsèquement positives pour elle. Dominique Mannoni analyse le primitivisme présent dans beaucoup de récits de voyage dans des sociétés non occidentales, et spécialement

²⁸ Jeanne Isabelle Massieu (1844-1932), première femme française à être entrée au Népal, a voyagé dans presque toute l'Asie, sans son mari, décédé rapidement au début de leurs voyages.

²⁹ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 135.

aux colonies, par la recherche d'un paradis primordial représentant l'enfance, car c'est un poncif de représenter les peuples « sauvages » comme l'idéal de « *l'originel, le pur, le primitif dont nous rêvons* »³⁰. Là encore, le désir d'évasion du voyage se nourrit du rêve. Chez Odette du Puigauveau, les représentations idéales du paradis se caractérisent principalement par le souhait d'un meilleur rapport au temps, loin de la vitesse de la modernité, et par une fascination pour la vie traditionnelle des campements et l'hospitalité qui s'en dégage.

1. Retrouver un meilleur rapport au temps : chameaux et images de lenteur

Valérie Boulain, comparant les expériences viatiques d'Odette du Puigauveau et de Paul Morand³¹, montre comment la première oppose la vitesse de la modernité au rapport primitif qu'elle veut entretenir avec la nature qu'elle traverse, alors que le second veut se « *fondre* » dans ce qui lui apparaît comme « *l'essence même de la vie : le mouvement* », en s'efforçant de « *renverser volontairement le pôle dramatique du voyage* », et, « *au thème de l'héroïsme du globe-trotter romantique* », « *d'opposer le thème de la petitesse de la terre* »³². Il est vrai qu'à une époque où la modernité influence de plus en plus les voyageurs, les représentations mentales d'Odette du Puigauveau apparaissent comme quelque peu réactionnaires et semblent relever de poncifs orientalistes bien connus. L'Orient, pour beaucoup de voyageurs du XIX^e siècle, c'est la lenteur, la langueur, la douceur de vivre. Le Sahara, pour Odette du Puigauveau, c'est cela aussi : au rythme des chameaux, Odette du Puigauveau et Marion Sénones souhaitent fuir une certaine modernité et retrouver un rapport au temps qui leur semble plus adapté.

Odette du Puigauveau n'a pas toujours apprécié le rythme imposé par le pas des chameaux ; pendant son premier voyage, elle dit souvent que le pas la désespère, car cette allure est monotone. Mais dès le début de son deuxième voyage, elle écrit : « *Je me suis habituée à ce voyage au pas, moi qui n'aimais que trotter* »³³ ; alors qu'on a vu dans la première partie de notre chapitre qu'elle aimait l'allure sportive, la vitesse, elle semble entrer dans un certain amour de la lenteur. Le rythme de la vie nomade la séduit très tôt ; il ne se définit pas seulement par l'allure du chameau mais par une monotonie dans les journées, une « *monotonie prenante*

³⁰ MANNONI, Dominique O., *Psychologie de la colonisation*, Paris, Seuil, coll. « *Esprit* », 1950, p. 31.

³¹ Paul Morand (1888-1976), écrivain, diplomate, académicien, grand voyageur.

³² B. Raffali citant Paul Morand dans l'avant-propos de *Voyage* (Morand, Paul, *Voyage*, Paris, Robert Laffont, 2001, p VIII).

³³ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (15 février 1937, en brousse, dans le Rio de Oro).

comme un rythme, qui était le charme et la stabilité même de cette existence nomade »³⁴, qui selon elle permet de se « fondre » dans le désert et de le goûter vraiment. Pour une voyageuse qui aime l'inconnu et les imprévus (c'est ce qui l'a fait quitter le Croisic puis Paris), ce goût soudain pour la monotonie semble presque paradoxal ; quand on lit un aveu comme celui qu'elle fait à la fin de *Pieds Nus* (« *Je me rends bien compte de la monotonie de mon récit. Un récit de nomade peut-il n'être pas monotone ? C'est oui... parce que c'était toujours pareil* »³⁵), on se demande ce qui est arrivé à notre bouillante exploratrice !

Odette du Puigauveau paraît en effet entrer peu à peu dans une « mystique » du désert, dans la lignée des orientalistes du XIX^e siècle, d'Ernest Psichari et de Charles de Foucauld. La « mystique » du désert, c'est celle qui fait oublier le temps qui passe pour entrer dans une « éternité » symbolisée par la majesté et la « pureté » du lieu, le silence, et la lenteur des moyens de transport. C'est particulièrement dans *Le Sel du désert*, lors de *l'azalai*, que cette « mystique » se développe. On ne citera qu'un de ces passages, particulièrement révélateur :

A travers les sables mous qui croulaient sous les pieds des chameaux, nous entrons sans bruit au royaume du vide et du silence. Un silence qui n'était pas un arrêt, ou une attente, ou un passage, mais un ordre essentiel, définitif, la somme de multiples silences établis en larges cercles concentriques, d'horizon en horizon, sur une immensité vide. Après ce silence et ce vide, on pressentait d'autres vides et d'autres silences. C'était comme si cela ne devait jamais finir. C'était toute une nouvelle forme d'existence qui commençait, dans une nouvelle forme d'univers. Au-delà des surfaces aperçues, la conscience de surfaces invisibles, la notion de grandeur comptent pour beaucoup dans la beauté d'un désert et dans l'émotion qu'un voyageur en peut ressentir. Ce désert-là semblait infini.³⁶

Dans cet extrait apparaissent les composantes essentielles du nouveau rapport au temps pendant le voyage chez Odette du Puigauveau : le silence, la vision de l'invisible au-delà de la monotonie du désert, la dimension infinie du désert, et surtout, l'apparition d'une « *nouvelle forme d'existence* » dans laquelle le voyageur se plonge, l'existence nomade à la manière des Maures. Odette du Puigauveau entre dans une temporalité originale, intemporelle justement, ou se rapportant à un certain passé puisqu'elle se désintéresse complètement de la rapidité apportée par la modernité ; une temporalité rêvée également, puisque sa perception dépend presque uniquement de l'appréciation mentale d'Odette du Puigauveau (ennui ou monotonie positive ?). Pour la voyageuse, ce nouveau rapport au temps est épanouissant, et très vite, il lui semble avoir « *toujours vécu ainsi* »³⁷. Elle loue régulièrement « *le charme et le silence et le détachement,*

³⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds nus...*, p. 128.

³⁵ *Ibid.*, p. 208.

³⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du désert*, p. 105.

³⁷ *Ibid.*, p. 121.

l'emprise de la vie nomade qui, une fois goûtée, ne libère jamais »³⁸. Ce qu'elle préfère dans cette nouvelle temporalité, c'est qu'il lui semble qu'ainsi, on « ne fait qu'un avec son chameau »³⁹, et que toute la caravane est en harmonie totale : « on vit du même souffle, du même mouvement, ensemble »⁴⁰. Bien plus, cet art de vivre n'est pas présent que dans la perception de la caravane, mais également à bien d'autres occasions, à travers la perception de l'islam par exemple. Ainsi, en sortant de la mosquée de Boutilimit, Odette du Puigauveau écrit : « je rêvais de ne pas aller plus loin – pour la première fois depuis qu'une barque nous avait jetées sur la côte d'Afrique, de rester là et d'y vivre doucement, sans désir et sans hâte »⁴¹. Ici, la découverte d'un nouveau rythme de vie conduit même Odette du Puigauveau à souhaiter, pour la première fois – mais pas la dernière – l'arrêt du voyage et l'intégration totale dans cette nouvelle temporalité, qui n'est donc pas uniquement liée au voyage à chameau, mais bien à une image rêvée du Sahara, où l'on vit dans la douceur et l'oubli du temps qui passe.

Toutes ces idées d'Odette du Puigauveau semblent relever du croisement de deux idéaux rêvés, celui du voyage où le voyageur doit prendre un mode de transport plus « naturel » pour retrouver un rapport au temps qui lui permette de se confronter véritablement au pays traversé, et celui du Sahara, vu comme un pays où le temps s'arrête. Ces idéaux sont des poncifs repris dans beaucoup de récits de voyage et témoignent de l'insertion poussée d'Odette du Puigauveau dans le monde de l'orientalisme saharien. Son amour de l'hospitalité saharienne et sa fascination pour la vie « authentique » des campements maures relève également de cette insertion.

2. Retrouver la vraie vie : la fascination pour la vie des campements et l'hospitalité maure, hors de la modernité et de l'individualisme occidental

Les images primitivo-bibliques positives vont de pair, chez Odette du Puigauveau, avec une exaltation de la vie traditionnelle des Maures, notamment à travers l'éloge de leur hospitalité. Odette du Puigauveau ne cesse de louer à la fois l'harmonie entre l'élément naturel (le désert) et le mode de vie maure qui se tient loin des sirènes de la modernité, et l'accueil que les maures font aux voyageuses (parfois contraints par les autorités coloniales, on l'a vu) qui

³⁸ *Ibid.*, p. 134.

³⁹ *Ibid.*, p. 121.

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds nus...*, p. 104.

lui semble être à l'antagonisme de l'individualisme occidental – et en premier lieu de celui des coloniaux qui lui sont souvent désagréables.

L'hospitalité des Maures est un thème extrêmement récurrent des écrits d'Odette du Puigauveau ; ce n'est pas étonnant puisque c'est de cette hospitalité que dépendent les conditions du voyage. Cette hospitalité est souvent comparée à des épisodes bibliques et est placée ainsi hors du temps. Sa qualité est la plupart du temps exagérée par la voyageuse, toute imprégnée d'images idylliques orientalistes. Ainsi, le cadi de Méderdra, au tout début de son premier voyage, en février 1934, c'est-à-dire à un moment où elles ne sont pas encore connues en Mauritanie, accueille les voyageuses « *paternellement* » et dit à Odette du Puigauveau : « *Mes captifs ne dresseront pas pour toi la tente des étrangers, et je te recevrai sous la mienne comme ma fille ou ma sœur* »⁴². Il est peu vraisemblable que deux voyageuses inconnues, protégées par l'autorité coloniale qui plus est, aient fait l'objet d'un accueil aussi chaleureux et personnalisé du cadi concerné, ou alors c'est qu'il était contraint par des ordres de l'administration. Dans les deux cas, Odette du Puigauveau a soit mal compris, soit exagéré, l'hospitalité avec laquelle elle a été reçue. Là encore, l'imprégnation de la voyageuse par les images orientalistes de la douceur du Sahara et de ses habitants semble jouer.

Mais Odette du Puigauveau est surtout impressionnée, tout au long de son voyage, par la simplicité intemporelle de la vie maure et par son économie de moyens. En exergue du chapitre du *Sel du Désert* intitulé « *Tombouctou* » figure une phrase d'Ibn Khaldoun dans ses *Prolégomènes* : « *La civilisation, c'est la vie sédentaire et le luxe. Le caractère des hommes formés sous l'influence de la vie sédentaire et du luxe est en lui-même le mal personifié* »⁴³. Cette phrase, vaut, chez Odette du Puigauveau, pour Tombouctou qui, on s'en souvient, ne lui a pas fait très bonne impression... Mais en creux, elle révèle combien la voyageuse a été frappée par la simplicité – voire l'austérité – présidant à l'organisation des campements nomades et des simples *ksour* de Mauritanie et s'opposant à la débauche de luxe de l'Occident moderne (selon elle). Ainsi, présentant les maisons traditionnelles maures dans *La Route de l'Ouest*, elle écrit ceci :

Ce sont d'honnêtes maisons qui ne prétendent à rien de plus qu'à leur rôle d'abris et qui respectent la liberté de leurs habitants. Ils n'ont point à redouter l'amollissement d'un confort superflu qu'un Maure a la sagesse de ne pas désirer, de ne même pas imaginer. Ils n'ont point à se débattre contre l'emprise sournoise dont nous empiègent notre mobilier aux trois-quarts inutile,

⁴² *Ibid.*, p. 163.

⁴³ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert...*, p. 43.

Chapitre 8 : Pourquoi partir ? Les ingrédients de l'aventure

avec toutes ses tentacules de commodité, de vanité, de style, de souvenirs et de poids. Même sédentaires, ils restent libres.⁴⁴

Odette du Puigauveau oppose donc le luxe occidental au dénuement maure, et, comme souvent dans son écriture, le dénuement, l'austérité, ne sont pas péjoratifs mais sont symboles de liberté. Pour elle, la pauvreté n'est pas négative – la plupart du temps tout au moins – car les Maures auraient « *la sagesse* » de ne pas avoir les mêmes désirs de possession que les Européens. Évoquant les Nemadi, nomades « déclassés » de la Mauritanie, vivant de la chasse avec leurs chiens, elle écrit ainsi : « *Le Némeday n'est misérable qu'à nos yeux d'Européens. Pour qui n'a point de désirs, la pauvreté n'est qu'un mot abstrait. Nul n'est plus libre que le Némeday, de marche plus allégée, puisqu'il ne possède rien* »⁴⁵.

Mais ce dénuement ne fait pas que fasciner Odette du Puigauveau : s'éloignant dans sa pratique viatique de la plupart des voyageuses du XIX^e siècle, elle tente elle aussi de vivre ce dénuement et cette absence de désirs de possession pendant son séjour en Mauritanie. Elle voyage de façon allégée, à la manière d'Alexandra David-Néel, qui, nous dit Valérie Boulain, a voulu inaugurer un nouveau type de voyages, en souhaitant sortir de sa peau, de son monde, et explorer des sensations neuves, ce qui « *exclut de facto l'exploration lourde, parce qu'elle rassemble le soir au bivouac des hommes qui dissertent sur Paris, le théâtre, les courses, les femmes...* »⁴⁶. Ce faisant, Alexandra David-Néel « *amorce l'entrée dans une nouvelle ère, celle de l'aventurière sportive et professionnelle des années 1920* »⁴⁷.

Odette du Puigauveau se situe dans cette perspective. Voyageant uniquement avec quelques vêtements masculins maures, une toilette féminine tout de même pour les repas officiels, de la nourriture simple, et quelques affaires personnelles, elle entend vivre le voyage dans la simplicité, voire l'austérité. Elle n'en est pas peu fière et insiste très souvent dans ses écrits sur ce « dénuement », tout relatif (il ne faut pas oublier qu'elle se charge d'un cuisinier, Khourou, lors de son deuxième voyage, et a toujours des partisans avec elle pour l'aider aux tâches ménagères, et le plus souvent les faire à sa place). Elle se pose toujours en opposition avec d'autres explorateurs (jamais cités), qui se déplaceraient avec un lit Picot (cette évocation revient souvent), une cuisine portative, etc. Quand elle croise ce genre de caravanes, on voit bien le mépris qu'elle peut avoir pour leurs organisateurs. Ainsi, dans *Pieds Nus*, elle raconte

⁴⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 152.

⁴⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 126.

⁴⁶ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 160.

⁴⁷ *Ibid.*

avoir vu à Méderdra la caravane d'un vétérinaire polonais partant vacciner des troupeaux contre la fièvre aphteuse :

Je vis alors, non sans confusion, quelle allure doit avoir la caravane d'un Européen qui se respecte : avec lit Picot, table et sièges pliants, cantines, fourneau portatif, conserves... Je frémis à l'idée des complications auxquelles tant de confort devait être lié.⁴⁸

On perçoit la fierté d'Odette du Puigauveau à ne pas se charger de tout ce matériel – les ascètes sont toujours des personnages positifs dans son imaginaire – mais aussi son engouement réel pour ce nouveau mode de vie, intemporel par tant de simplicité. C'est d'ailleurs ce qui ressort d'un certain nombre de passages où l'exaltation du dénuement des Maures prend une tonalité quasi mystique. Dans un article racontant son deuxième voyage, Odette du Puigauveau écrit par exemple :

Nous découvrons que, si leur dénuement leur était si léger, s'ils pouvaient parfois le nommer richesse, c'est qu'ils étaient nomades d'âme autant que de cœur, et tout entier tournés vers les choses de l'esprit. Sur ce désert nu, rien ne barrait la route des refuges mystiques, et le jeune Sidia pouvait répondre à Psichari : « Nous, les Maures, nous avons le royaume du Ciel ! »⁴⁹

Ce passage de faits matériels (le dénuement des Maures ici) à des considérations mystico-philosophiques est un trait fréquent de l'écriture d'Odette du Puigauveau. Il montre combien Odette du Puigauveau est fascinée par la simplicité du mode de vie des Maures, et surtout imprégnée, là encore, par des images orientalistes sur la spiritualité de l'islam (il est difficile de prendre au mot la voyageuse quand elle dit que les maures sont « *tout entier tournés vers les choses de l'esprit...* »).

Au terme de cette analyse, on peut donc dire que l'envie de voyage d'Odette du Puigauveau est, pour une part, motivée par un désir d'évasion de son époque, pour retrouver un vrai rapport au temps, fondé sur le refus de la vitesse moderne, et une vie authentique et simple, loin du luxe de la civilisation occidentale. On va voir maintenant que si Odette du Puigauveau veut quitter son pays pour voyager, c'est aussi pour échapper aux rôles traditionnels assignés à la femme des années 1930 et à toutes les contraintes qu'ils supposent.

⁴⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds nus...*, p. 151.

⁴⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, article intitulé « *Le désert où souffle l'esprit* », *Les Nouvelles littéraires*, [fin 1939-début 1940], in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

3. Échapper à sa condition de femme

Odette du Puigauveau est assurément une femme hors du commun pour la France des années 1930, et qui ne rentre pas dans le moule d'une maîtresse de maison exemplaire. Rebelle vis-à-vis de ses parents, artiste, vivant d'expédients à Paris, sur une péniche, sans mari, et surtout homosexuelle (même si elle ne le revendique jamais ouvertement), à un moment où l'homosexualité est un délit, elle étouffe en métropole. Le voyage lui semble le moyen rêvé pour intégrer un milieu où elle serait mieux acceptée et surtout, adopter une posture de distinction qui renverrait d'elle une image différente que celle de femme au foyer⁵⁰.

Le voyage commence en un certain sens dès lors qu'Odette du Puigauveau se déguise en homme pour ses reportages pour le *Miroir du Monde*, à la Bourse, à Auteuil⁵¹... En se travestissant, Odette du Puigauveau s'évade hors de sa condition féminine et voyage dans un monde interdit aux femmes. C'est la première expérience de libération de notre voyageuse, qu'elle renouvelle pendant tous ses séjours en Mauritanie en s'habillant toujours en homme (sauf lors de quelques rares soirées avec les « officiels » des colonies).

Dans les années 1930, la figure de la voyageuse ne soulève plus les vagues d'indignation qu'elle suscitait dans la bonne société du XIX^e siècle, quand l'aventurière était considérée comme une « bas-bleu », une figure dissidente, en marge de la société, souvent de mauvaise « moralité », dont on attribuait le désir inhabituel de voyage à une éducation à la « garçonne », provoquant des confusions de genre et marquée souvent par la place prépondérante du père⁵². Odette du Puigauveau, si elle a effectivement été élevée plutôt par son père qui la considérait plus volontiers comme un garçon que comme une fille⁵³, n'a pas à subir de telles diffamations.

Au contraire, la presse les qualifie très régulièrement de courageuses « *jeunes filles* ». Ainsi, on peut lire dans *La Concorde*, après leur premier voyage, dans une chronique de *Pieds Nus* : « *Voilà un bel exemple encore de courage, d'énergie et de ténacité féminines qui aidera sans doute à fermer la bouche aux contempteurs du sexe faible, s'ils avaient des oreilles !* »⁵⁴. D'autres journaux insistent sur l'honnêteté et la « moralité » des deux femmes (c'est ici la

⁵⁰ On passera rapidement sur cette dimension d'évasion de la condition féminine, très bien étudiée par Monique Vérité dans sa biographie.

⁵¹ Ces articles sont contenus dans *Dossier de coupures de presses et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵² BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 97.

⁵³ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigauveau...*, p. 34 : « *Le père veut un fils : Odette sera ce fils* ».

⁵⁴ Article de Jacques Debru-Bridel, *La Concorde*, 21 juillet 1935, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

preuve qu'elles ne revendiquent pas leur homosexualité au grand jour) : ainsi, dans une brève sur le Prix des Vikings en 1940, on dit que l'œuvre d'Odette du Puigaudeau, qui est « *une courageuse* », découpe « *une autre figure de Française que celles que livrent au monde trop de romans sales* »⁵⁵. La féminité de la voyageuse semble donc ne pas être considérée comme une marque de déshonneur, bien au contraire, elle lui donne encore plus de prestige. Les temps ont bien changé. La presse admire aussi souvent le talent d'écrivain d'Odette du Puigaudeau ; Huguette Champy, écrivant sur les exploratrices dans *La Revue Économique*, et citant Odette du Puigaudeau parmi les plus grands noms (Ella Maillart, Louise Weiss...), se permet le raccourci suivant : « *les exploratrices sont toutes d'excellents écrivains* »⁵⁶.

Toutes ces critiques positives de la presse montrent que pour Odette du Puigaudeau, le voyage est un moyen de se faire un nom, de sortir de l'ombre, et de rentrer dans le club fermé des voyageuses reconnues, si ce n'est célèbres. Le voyage a permis d'échapper aux moules féminins traditionnels et de s'élever au-dessus de la masse des femmes anonymes. Cette posture de distinction est bien étudiée dans l'ouvrage collectif *Voyageuses européennes au XIX^e siècle*⁵⁷. Friedrich Wolfzettel, notamment, y montre que la voyageuse, par son voyage même, devient « *l'inspectrice* » du monde, « *celle qui justement n'est pas comme les autres femmes, celle qui est en mouvement face à un monde stable et qui, après avoir transgressé elle-même les limites de son être femme, est alors à même de juger les autres* »⁵⁸. Au XIX^e siècle, mais cela reste valable ensuite, la femme est « *une instance émancipatrice par excellence* »⁵⁹. Pour Odette du Puigaudeau, qui adopte volontiers des postures de distinction, cette théorie paraît parfaitement adaptée. En écrivant son compte-rendu du monde visité, Odette du Puigaudeau a l'ambition de rejoindre les plus grands voyageurs sahariens (et scientifiques dans son cas), qu'ils soient ou non des femmes.

On a dit également que les voyageuses du XIX^e siècle avaient tendance à toujours justifier leur voyage dans leurs écrits, à cause justement de leur condition féminine. Le fait qu'Odette du Puigaudeau ne le fasse pas est en lui-même révélateur : elle ne considère pas que, parce qu'elle est une femme, elle doive justifier son envie de partir. C'est là encore un moyen pour

⁵⁵ Brève sur le Prix des Vikings, juillet 1940, *Les Normands de Paris*, *ibid.*

⁵⁶ Article d'Huguette Champy dans la *Revue Économique Française*, mai 1955, *ibid.*

⁵⁷ ESTELMANN, Frank, MOUSSA, Sarga, WOLFZETTEL, Friedrich (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle*, Paris, PUPS, 2012.

⁵⁸ WOLFZETTEL, Friedrich, « *Récit de voyage et écriture féminine* », *ibid.*, p. 27.

⁵⁹ *Ibid.*

elle de revendiquer l'égalité des genres et de brandir le voyage comme un moyen d'émancipation, sans le dire !

Odette du Puigauveau fait bien plus que de partir pour s'évader des moules féminins que la société voudrait lui imposer, alors que la femme est encore mineure juridique. Elle cherche, pendant son voyage, à s'émanciper totalement de l'identité féminine. De nombreux historiens du voyage ont montré que cette tendance apparaissait chez plusieurs voyageuses. Isabelle Eberhardt, par exemple, rédige tous ses récits au masculin. Pas de cela chez Odette du Puigauveau, mais, dans la pratique du voyage lui-même, une volonté assez nette de faire oublier sa condition féminine. C'est visible à travers les vêtements, bien sûr, mais on pourrait arguer qu'il n'y a ici qu'une question de praticité. C'est surtout perceptible à travers le rôle de chef qu'Odette du Puigauveau se donne lors de leur voyage. Chef de la caravane, à qui les partisans doivent obéir sans discuter. Chef également du couple qu'elle forme avec Marion Sénones, souvent décrite comme un « ange du foyer », comme celle qui s'occupe de la cuisine et des tâches ménagères, tandis qu'Odette du Puigauveau est bien plus présente dans la direction du voyage. Significativement, Marion Sénones n'est finalement que peu présente dans les récits de voyage. Si Odette du Puigauveau utilise le « nous » pour décrire les itinéraires du voyage, elle se met beaucoup plus régulièrement en scène que sa compagne, souvent transparente. Ultime paradoxe, car Odette du Puigauveau, assez traditionnelle finalement dans sa conception du couple, sacrifie ici à des clichés genrés de répartition des tâches...

Quoi qu'il en soit, le voyage semble bien être pour les deux femmes l'occasion de vivre leur amour sans être montrées du doigt, et pour Odette du Puigauveau celle d'échapper à une identité féminine qui lui convient peu, en tout cas dans ses représentations traditionnelles. On remarquera qu'elle ne se désigne jamais comme la « cheftaine » de l'expédition, mais bien comme son « chef »...

C. Sortir du lot, ou le messianisme de l'aventure

Odette du Puigauveau prend le voyage comme moyen de s'échapper hors de la condition ordinaire des femmes, car il est le moment où elle peut adopter une posture de distinction, par rapport à la masse de ses compatriotes féminines, mais aussi de façon plus générale, par rapport à ses contemporains. « L'aventure » permet en effet à celle qui la pratique d'acquérir un statut « extra-ordinaire » au sens propre du terme. Odette du Puigauveau joue de ce statut très

régulièrement, convaincue que c'est sa vocation de sortir du lot : Monique Vérité dit que pour elle, l'aventure est « *une sorte de principe vital, son "démon" au sens grec, de ce à quoi on est destiné* »⁶⁰. Un des articles rapportant le deuxième voyage d'Odette du Puigaudeau est d'ailleurs titré : « *Le démon de l'aventure* »⁶¹. Ce destin hors du commun apparaît à la fois dans la relation d'Odette du Puigaudeau avec ses contemporains et dans sa pratique du voyage ; l'entretien de cette idée d'extraordinaire par la voyageuse mais aussi par les journaux qui rapportent ses aventures la transforment parfois même en héroïne.

1. Une pratique paradoxalement élitiste : la position d'Odette du Puigaudeau vis-à-vis de ses compatriotes métropolitains

Odette du Puigaudeau entretient très facilement une posture de distinction par rapport à ses contemporains, on l'a vu ; cela est d'autant plus paradoxal qu'elle se défend régulièrement d'avoir accompli des choses extraordinaires, d'être une « aventurière ». Beaucoup de journaux tentent de mettre en avant le courage des deux jeunes femmes, leur endurance, etc, mais disent dans le même temps qu'ils sont impressionnés par leur humilité. Ainsi, la *Petite Gironde* fait un compte rendu d'une conférence donnée par Marion Sénones à la Société de Géographie de Bordeaux sur *l'azalaï* et écrit :

Mlle Sénones nous a raconté tout cela avec une bonne grâce et une simplicité charmante, ne dramatisant pas, et seuls ceux qui connaissent le désert et ses drames pouvaient se rendre compte de ce qu'il a fallu d'endurance, d'énergie et de bonne humeur à ces jeunes femmes pour faire à dos de chameau et souvent à pied de pareilles randonnées.⁶²

D'autres journaux écrivent que les deux voyageuses ne semblent même pas réaliser les dangers qu'elles ont couru et leur courage : Elian J. Finbert, directeur de la collection *Scènes de la vie des bêtes*, et avec qui Odette du Puigaudeau a collaboré, rédige en 1959 un article pour *La Bourse Égyptienne*, à l'occasion de la préparation de l'exposition Sahara, sur les deux voyageuses et écrit :

Ces deux femmes sont aussi discrètes, aussi modestes l'une et l'autre sur leurs randonnées. Elles parlent peu et ne semblent presque pas se rendre compte que les voyages qu'elles ont accomplis à leurs risques et périls, seules Européennes parmi des nomades, et par leurs moyens

⁶⁰ VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau, voyageuse, ethnologue, écrivain*, DEA de littérature comparée, Paris, Université Paris VII, sous la direction de D. Brahimî, septembre 1985.

⁶¹ Article intitulé « *Le démon de l'aventure* », *Liberté du Sud-Ouest*, 24 octobre 1938, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁶² Article de *La Petite Gironde*, 25 janvier 1939, *ibid.*

Chapitre 8 : Pourquoi partir ? Les ingrédients de l'aventure

propres qui étaient fort modestes, peuvent émerveiller par leur audace tranquille et leur endurance

[...] Ces itinéraires semblent si simples, pour ces deux jeunes femmes qui me les ont décrits avec une telle simplicité, une telle absence de détails lyriques !⁶³

Odette du Puigaudeau et Marion Sénones sont donc très souvent considérées comme des voyageuses tout à fait humbles, ne mettant pas en avant les dangers qu'elles ont courus. C'est cette humilité toute « féminine » qui rajoute une valeur positive à leur voyage aux yeux des journaux français, et qui, paradoxalement, les distinguerait encore plus d'autres voyageuses moins simples et plus imbues de leur personne selon ces mêmes journaux. Suzanne Desternes, de *L'Éducation physique*, en 1936, écrit ainsi :

«Surtout, m'adjure Odette du Puigaudeau, n'allez pas dire que nous avons fait là une chose extraordinaire, héroïque. Non, il nous a fallu du cran, de l'endurance, nous avons dû vaincre la fatigue, et souvent la peur, c'est tout'». Cette simplicité me rend la voyageuse infiniment sympathique : j'en ai connu tant d'autres moins modestes !⁶⁴

L'article ne dit pas quelles voyageuses ne sont pas « *modestes* » pour le journaliste, mais il confirme que ce trait de modestie serait un caractère particulier reconnu aux deux femmes. Cependant, dans la plupart de ces articles, quelle que soit l'humilité attribuée aux voyageuses, les journalistes mettent immédiatement après en avant leur courage, leur endurance, en bref les qualités exceptionnelles dont elles ont fait preuve pour faire face à de nombreux dangers ; la journaliste conclut ce même article ainsi :

On m'a surtout parlé des joies de cette audacieuse randonnée à travers le Sahara ; mais je devine les luttes quotidiennes contre la fatigue, la peur, la souffrance. Odette du Puigaudeau et Marion Sénones ont beau s'en défendre, ce qu'elles ont fait là n'est pas bien loin d'être héroïque.⁶⁵

Le fait de reconnaître la valeur « *héroïque* » du voyage, alors même qu'Odette du Puigaudeau vient de lui interdire d'attribuer ce qualificatif à ses aventures, participe à renforcer la position d'élite des voyageuses. Elles sont humbles, mais cette simplicité rehausse encore plus leur prestige.

Un paradoxe peut être décelé dans cet éloge de l'humilité d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones : dans le cas de la première tout du moins, cette humilité paraît bien suspecte... On a vu en effet tout au long de notre étude à quel point la personnalité de la voyageuse était

⁶³ Article d'Elia J. Finbert, intitulé « *Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, deux femmes à travers le Sahara* », *La Bourse Égyptienne*, 23 février 1959, *ibid.*

⁶⁴ Article de Suzanne Desternes intitulé « *Deux femmes traversent la Mauritanie* », *L'Éducation physique*, juillet 1936, *ibid.*

⁶⁵ *Ibid.*

impulsive et combien Odette du Puigauveau était consciente de ses capacités, voire de sa supériorité, n'hésitait pas à les montrer au reste du monde et à revendiquer ses droits quand elle estimait qu'ils étaient bafoués. Dans ses récits eux-mêmes, elle ne cache pas les dangers auxquels elles ont échappé, affirmant donc en creux leur résistance : ainsi, dans une interview accordée à *L'Ouest-Éclair*, elle dit :

Les risques étaient trop nombreux. Ils étaient partout : dans l'eau que nous buvions, dans la faune du pays, dans les pillards qui pullulent, dans nos hommes d'escorte même parfois. Nous nous sommes adaptées assez vite à ce régime, à tel point que nous avons fini par oublier les dangers de la route. Au contraire, se révélait pour nous le plaisir d'aller de l'avant, dans des régions inconnues, de découvrir des inscriptions, des pierres archéologiques, des documents passionnants.⁶⁶

La première impression à la lecture de ces lignes est qu'Odette du Puigauveau paraît minimiser les dangers en montrant qu'elles s'y sont très vite habituées et que le « plaisir » du voyage n'en a pas été entaché. Mais en réalité, l'énumération des risques qui sont « trop nombreux », « partout », participe de cette « fausse modestie » de la voyageuse, qui, sans en avoir l'air, et peut-être inconsciemment, se positionne en aventurière, capable de résister facilement à n'importe quelle pression, et qui n'a parfois même pas conscience des dangers encourus. Cette « fausse modestie » se révèle surtout à travers des traits d'humour comme celui-ci, dans *Pieds Nus* :

Au Sahara, le péril est partout, polymorphe et invisible, et sa multiplicité même fait que le voyageur n'y pense plus, non par bravoure, certes, mais par un sentiment d'impuissance qui le rend sage comme un Arabe, et abandonné comme lui à la chance, au hasard et à la volonté de Dieu.

Et puis, quoi ! la plus grande imprudence était d'être des femmes inexpérimentées et, à cela, nous ne pouvions rien !⁶⁷

Par ces passages appelant le rire ou tout du moins le sourire du lecteur, Odette du Puigauveau cherche à s'attirer sa sympathie : le fait de se décrire comme des « femmes inexpérimentées » a pour but d'augmenter encore plus son aura et celle de Marion Sénones, puisque cette expression suggère que ce n'est pas grâce à leur formation ou de leur expérience passée qu'elles ont survécu au « péril » constant du Sahara, mais grâce à leur valeur personnelle.

On peut rapprocher le cas d'Odette du Puigauveau de celui d'Ida Pfeiffer : Valérie Boulain, l'étudiant, montre que « par sa mise sobre, son écriture simple qui prétend s'ancrer dans la réalité quotidienne de l'ailleurs, Ida Pfeiffer prétend désacraliser le voyage lointain, le

⁶⁶ Interview d'Odette du Puigauveau intitulée « Une demi-heure avec Mlle du Puygaudeau [sic], voyageuse intrépide et journaliste de talent », *L'Ouest-Éclair* (éditions de St-Nazaire), [1934 ou 1935], *ibid.*

⁶⁷ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 210.

rendre accessible », mais que cet essai de mise à portée de tous du voyage tourne à l'échec à cause de l'accumulation d'aventures et d'événements exceptionnels arrivant à cette voyageuse qui se veut « *modeste* »⁶⁸. Quel qu'ait été l'intention d'Ida Pfeiffer en peignant cette modestie, cette humilité, le processus paraît être le même que chez Odette du Puigaudeau : la modestie produit l'effet contraire de celui qui aurait été normalement attendu ; et dans le cas d'Odette du Puigaudeau, la recherche de cet effet contraire est volontaire.

À travers la mise en valeur par les journalistes mais aussi par elle-même de son « *humilité* », alors même que ce n'est pas un trait qui paraît caractériser sa personnalité, Odette du Puigaudeau se voit donc reconnaître par ses contemporains, paradoxalement, comme appartenant à une élite.

Les analyses de plusieurs historiens permettent d'ailleurs de montrer que le récit de voyage féminin est en lui-même une pratique qui positionne son auteur au-dessus de la masse. Friedrich Wolfzettel et Franck Estelmann, préfaçant l'étude collective sur les voyageuses du XIX^e siècle, montrent que les voyageuses écrivains affirment, par leur travail d'écriture même, leur « *marginalité créatrice* » car le fait d'écrire leur expérience et de la publier leur permet de se distinguer de la masse anonyme des voyageuses qui accompagnent leur mari ou font partie d'un groupe de pèlerins, d'archéologues⁶⁹... Au XX^e siècle, le fait d'écrire un récit de voyage quand on est une femme ne représente pas le même enjeu par rapport aux questions de genre ; cependant, le début des congés payés et du tourisme est selon nous un facteur clé pour comprendre l'image de grande voyageuse qu'Odette du Puigaudeau veut se donner.

Elle souhaite en effet perpétuer, par ses écrits, l'idée de cette « *marginalité créatrice* » du grand voyageur, face au développement des moyens de transport permettant de parcourir le monde à plus grande vitesse, plus grande échelle, et moindre coût. Si Odette du Puigaudeau voyage à chameau et insiste sur les dangers encourus, même sans en avoir l'air, c'est pour conforter sa position « d'aventurière » : elle ne voyage pas comme n'importe qui pourrait le faire (par exemple à la façon des Croisières Citroën !) et est donc, à l'époque où l'idée du voyage se démocratise (à défaut de sa pratique), une figure paradoxale revendiquant l'élitisme du voyage. Jean-Yves Tadié, étudiant le roman d'aventures, confirme cette théorie en montrant

⁶⁸ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure*, pp. 103-104.

⁶⁹ ESTELMANN, Frank, MOUSSA, Sarga, WOLFZETTEL, Friedrich (dir), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle*, Paris, PUPS, 2012, p. 11. L'expression « *marginalité créatrice* » est empruntée au titre de l'étude *L'Innovation dans les sciences sociales : la marginalité créatrice*, DOGAN, Mattei et PAHRE, Robert, Paris, PUF, 1991.

que « *l'aventure est l'irruption du hasard, ou du destin, dans la vie quotidienne, où elle introduit un bouleversement qui rend la mort possible, probable, présente, jusqu'au dénouement qui en triomphe* »⁷⁰. Tout, dans la pratique du voyage qu'a Odette du Puigauveau et la restitution qu'elle en fait, respire cette recherche « *d'aventure* », de « *bouleversement* » dans la vie quotidienne, depuis son départ « fortuit » ou présenté comme tel (car seuls les langoustiers pouvaient la transporter), au récit dramatisé des dangers (la *razzia* à laquelle elles auraient « échappé » de justesse – alors qu'elle était en fait très loin – dans *Pieds nus* par exemple), en passant par les évocations mystiques du désert (destinées à placer l'auteur dans la lignée des grands sahariens) et les critiques récurrentes du « tourisme saharien ».

Odette du Puigauveau adopte donc, lors de son voyage et au retour, une position paradoxalement élitiste par rapport à ses contemporains : paradoxalement, parce qu'elle et les journalistes qui la rencontrent ne cessent de clamer son humilité face aux dangers ; paradoxalement, parce que cette revendication de « l'aventure » se fait à un moment où l'idée du voyage se démocratise dans la société française. Ce positionnement élitiste intervient aussi pendant le voyage en lui-même, par rapport aux habitants des régions visitées, qu'ils soient français ou autochtones.

2. « L'aristocrate » du voyage

Odette du Puigauveau a en effet pendant son voyage des réactions voyage que l'on peut parfois qualifier de sentiments et pratiques « aristocrates » ; on se rappellera qu'elle a été élevée dans un château ; bien que son père ait été un artiste, sa mère, qui vient d'une « grande » famille, lui a transmis une certaine vision du monde, et la personnalité de notre voyageuse, persuadée de ses capacités et de ses forces, a fait le reste : Odette du Puigauveau a toujours un sentiment de supériorité, tiré entre autres de la pratique d'activités peu communes pour une femme (science, voyage...). Pendant le voyage, il se manifeste à la fois par rapport à ses compatriotes et aux Maures.

Pour ce qui est de ses compatriotes, on a déjà vu les conflits qu'Odette du Puigauveau avait pu entretenir avec les autorités. Ils peuvent être interprétés comme relevant d'un sentiment de supériorité bien aristocratique : Odette du Puigauveau croit que tout lui est dû, et c'est pour

⁷⁰ TADIÉ, Jean-Yves, *Le roman d'aventures*, Paris, PUF, 1982, p. 6.

cela qu'elle se bat avec les autorités pour revendiquer ses « droits ». Elle se présente également, dans de nombreux extraits, comme supérieure – d'esprit notamment – aux métropolitains qu'elle rencontre. Cette supériorité doit se traduire, selon elle, par des avantages qui ne sont pas accordés aux autres. Ainsi, ayant obtenu de l'A.O.F la gratuité des transports jusqu'à son dernier voyage, elle fait, lors d'un voyage en camion, cette remarque : « *Tout le monde furieux que nous ne payions pas nos places, etc. Nous, on fait la sourde oreille et restons dans notre rôle d'invitées* »⁷¹. Elle se considère donc comme ayant droit à des privilèges et comme « invitée »... alors même qu'elle a été furieuse que cette gratuité des transports soit la seule aide qu'on leur accorde ! Pour elle, l'aristocrate du voyage, il aurait été normal qu'elles aient plus de privilèges... mais la gratuité obtenue est déjà un signe et un motif de supériorité par rapport à leurs compatriotes.

Le sentiment « aristocratique » d'Odette du Puigaudeau s'exprime d'abord et surtout, cependant, vis-à-vis des Maures. On a déjà parlé, dans la première partie de notre thèse, de tous les préjugés négatifs qu'Odette du Puigaudeau pouvait avoir envers ces autochtones, dans le cadre de l'Empire colonial. Mais Odette du Puigaudeau ne se cantonne pas à l'expression dans ses textes de ces poncifs coloniaux : elle se comporte véritablement en aristocrate vis-à-vis des populations. C'est particulièrement visible dans la façon dont elle traite les escortes qui lui sont allouées. Alors même que celles-ci ont pour fonction d'assurer la sécurité, les partisans qui les composent se retrouvent parfois traités comme des domestiques, censés obéir au doigt et à l'œil à leur « maîtresse ». Ce qui donne des remarques parfois étonnantes comme celle-ci, dans une lettre qu'Odette du Puigaudeau écrit à sa mère à Tiznit : « *Un moghazni, soldat marocain, est couché à la porte de notre chambre. La bonne vie a repris* »⁷²... Odette du Puigaudeau semble vraiment considérer ses escortes comme des serviteurs, dans la plus pure tradition aristocratique. On est loin d'Alexandra David-Néel et de son compagnon Yongden, dont elle fera son fils adoptif.

La dimension aristocratique du voyage se retrouve aussi dans les récits de réception d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones dans les campements et villes maures. On l'a vu, les deux voyageuses n'interprètent pas toujours bien la façon dont les reçoit ; mais l'accueil

⁷¹ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (26 mars 1950, entre Tindouf et Fom El Hassan).

⁷² Lettre d'Odette du Puigaudeau à Henriette du Puigaudeau, 7 janvier 1937, Tiznit, in *25 lettres adressées à sa mère par Odette du Puigaudeau – avec des ajouts de Marion Sénones – durant leur deuxième séjour en Mauritanie, 16 décembre 1936 - 22 octobre 1937*, SG MS-5416, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

qu'on leur réserve, contraints ou forcés, nourrit leur sentiment de supériorité, et elles n'hésitent pas à réclamer ce qu'elles considèrent comme leur dû quand on les reçoit moins bien que dans d'autres lieux. Bien plus, elles racontent cela lors de conférences publiques, revendiquant devant leurs compatriotes leur statut d'aristocrates en Mauritanie. Ainsi, Marion Sénones, lors d'une conférence aux Amis du Muséum d'histoire naturelle, fin 1934, explique qu'elles ont voulu, à Ouadane, loger dans un fortin servant d'abri aux Européens de passage mais que cela ne convenait pas à leur dignité : « *Comme il était fort sale, nous prîmes des airs de reines outragées, menaçant de nous plaindre aux lointaines autorités françaises et réclamant un chef de village à qui donner des ordres* »⁷³. Les notables d'Ouadane ayant sans doute eu peur des représailles, ils sont par la suite aux petits soins avec les voyageuses :

Onze jours durant, les chefs et leur suite se succédèrent sur les tapis dont on avait décoré le fortin. Ils nous demandaient avec sollicitude si nous n'étions pas fatiguées, si nous étions contentes, si nous n'étions plus fâchées ; et, chaque heure, des esclaves déposaient à nos pieds des présents : du thé, du sucre, des dattes, et les couscous les plus nauséabonds de toute la Mauritanie.⁷⁴

Bien entendu, il ne faut pas prendre ce récit totalement au premier degré : il a d'abord pour fonction de faire naître le rire chez l'auditeur de Marion Sénones. Cependant, comme le récit de voyage repose sur le postulat que l'auteur – ou le conférencier – ne raconte que la vérité, même si la manière de raconter peut l'enjoliver, on ne peut considérer cet épisode et les réactions d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones comme inventées. Ce récit confirme le positionnement « aristocratique » des voyageuses pendant leur séjour en Mauritanie.

Ce positionnement se double, chez Odette du Puigaudeau, d'une certitude de leur « célébrité » à travers la Mauritanie ; elle est sans doute réelle, mais le degré auquel la voyageuse en est convaincue est parfois surprenant. Ainsi, lors de son troisième voyage, alors qu'elle est boudée par les autorités coloniales, Odette du Puigaudeau reporte sa conscience aristocratique sur les Maures, dont elle suppose que les autorités leur interdisent de venir la voir, par dédain pour elle et Marion Sénones. Elle écrit au poste d'Aouinet :

Beaucoup de visites. Aucun ordre ne peut empêcher ces gens simples de venir à nous dès qu'ils sont libres. Ils nous admirent, nous aiment et ont plaisir à parler de Mauritanie avec nous. Voilà notre célébrité à nous : tout le monde nous connaît de l'Océan à Tombouctou et du Bani au Sénégal.⁷⁵

⁷³ SÉNONES, Marion, conférence du 22 décembre 1934, *Marion Sénones, Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (19 avril 1950, Aouinet).

Les limites géographiques de la « célébrité » d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones sont sans doute exagérées, surtout après presque quinze ans d'absence. Cet extrait montre qu'Odette du Puigauveau, comme une aristocrate sûre de l'amour du « petit peuple », est persuadée que l'affection que lui portent les Maures est plus grande que tous les obstacles qui pourraient s'y opposer (et notamment des ordres – fictifs – des autorités).

Odette du Puigauveau se comporte donc, tant avec ses compatriotes qu'avec les Maures, comme une vraie « aristocrate » du voyage. Ces sentiments se nourrissent du fait même qu'elle est une voyageuse et une femme, c'est-à-dire quelqu'un de doublement exceptionnel car doublement incongru dans le paysage de l'époque, ou plutôt doublement iconique dans une culture occidentale fascinée par les voyages et les aventuriers, et plus encore par les aventurières. Cet engouement participe à renforcer le sentiment de supériorité d'Odette du Puigauveau et a même pour conséquence, par moments, de transformer la figure de la voyageuse en une figure héroïque.

3. Quand le voyageur se transforme en héros

Malgré « l'humilité » d'Odette du Puigauveau, les journaux métropolitains lui font petit à petit une image d'héroïne, au sens d'une personne ayant accompli des actes de bravoure extraordinaires. En effet, beaucoup, surtout avant la Seconde Guerre Mondiale, exagèrent les dangers auxquels elle aurait échappé. Certains se contentent d'insister fortement dans leurs articles sur les risques du voyage et quelques épisodes significatifs (la *razzia*, la blessure au doigt par exemple) au lieu de mettre en avant les connaissances rapportées du voyage et les belles pages d'Odette du Puigauveau. D'autres choisissent un titre révélateur pour attirer l'attention du lecteur sur l'héroïsme de la voyageuse, comme *La Gerbe* en 1940 qui titre *Vivre dangereusement* un texte signé d'Odette du Puigauveau – inspiré de la *Route de l'Ouest* – parlant certes des risques encourus, mais concluant sur le fait que « *L'Aventure n'est pas nécessairement tragique* »⁷⁶ et disant qu'elle retient surtout de son voyage les rencontres avec les Maures, ce qui montre que les journaux sont beaucoup plus prompts à mettre en exergue le côté risqué du voyage que notre voyageuse elle-même ; ou comme *La Gazette de Biarritz*, qui

⁷⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Vivre dangereusement, l'Aventure mauritanienne* », *La Gerbe*, 3 octobre 1940, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

titre une critique de *Pieds Nus* « *Le désert vaincu par la femme* »⁷⁷.

D'autres journaux encore ne se contentent pas d'insister sur l'aspect dangereux des voyages d'Odette du Puigauveau par le texte de leurs articles ou leur titre, mais vont jusqu'à inventer des faits fictifs. Dans quelques cas, on peut penser à des erreurs, comme dans cet article de *Paris Soir* qui évoque « *l'ablation d'un doigt* » qu'a dû subir Odette du Puigauveau, alors que ce n'était qu'une phalange, et « *le paludisme, la furonculose, la dysenterie* », qui se seraient abattus sur les voyageuses, alors que le paludisme les a épargnées⁷⁸. Le journaliste souffre visiblement d'un manque d'informations (et peut-être n'a-t-il pas rencontré personnellement les deux femmes) ; si, indirectement, cette surabondance de mésaventures participe à renforcer l'image d'héroïne des voyageuses, ce n'est pas l'intention première de l'article.

D'autres, cependant, paraissent inventer volontairement des faits pour présenter les voyageuses comme de vraies héroïnes. Le *Journal de Rouen*, le 8 décembre 1939, écrit ainsi :

Et ces interminables randonnées qui leur firent faire des milliers de kilomètres à travers les déserts et les contrées sauvages, braver tant de dangers dont le moindre n'était pas d'être dévorées par les cannibales, rester des semaines et des mois isolées, souvent au milieu de tribus hostiles, loin du monde civilisé, tout cela elles l'accomplirent seules, crânement, toujours en quête de nouvelles découvertes, rencontrant toujours aussi les aventures de toutes sortes.⁷⁹

Les « *cannibales* », les « *tribus hostiles* »... quand on connaît la réalité du voyage des deux femmes, qui ont toujours été bien accueillies par les nomades, que ce soit sur ordre ou non des autorités françaises, qu'on sait qu'au Sahara, il n'y a pas de cannibales, et qu'elles n'étaient jamais « *seules* » mais toujours accompagnées d'escortes armées, ces inventions font sourire. Elles semblent en tout état de cause délibérément placées là pour conforter l'image d'héroïne des voyageuses. Et on remarquera qu'Odette du Puigauveau n'a pas envoyé un démenti au journal pour défendre la réputation des Maures... alors qu'elle n'hésitera pas à le faire quand des scientifiques oublieront de citer ses recherches archéologiques dans des articles ou quand des journaux adopteront des positions politiques qui lui déplaisent ! L'image d'héroïne semble assez bien correspondre à sa vision « messianique » du voyage et de l'aventure, qu'on a déjà évoqué dans notre travail.

⁷⁷ Article intitulé « *Le désert vaincu par la femme* », *La Gazette de Biarritz*, 23 mai 1938, in *Coupures de presse sur les missions scientifiques*, 2 AM 1 B 8d, Archives du Muséum d'Histoire Naturelle.

⁷⁸ Article intitulé « Deux jeunes Françaises ont traversé le Sahara », *Paris Soir*, 23 mars 1937, *ibid.*

⁷⁹ Article intitulé « *À travers le Sahara occidental* », *Journal de Rouen*, 8 décembre 1939, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Le voyage serait donc pour Odette du Puigauveau un moyen de vivre l'aventure au sens premier du terme, ce qui sort de l'ordinaire, et de se poser comme une spécialiste de cette aventure, une « aristocrate » du voyage, voire une héroïne.

Conclusion

Partir... pourquoi ? Les analyses développées dans ce chapitre nous ont permis de montrer que ce qu'Odette du Puigauveau désire dans le voyage, c'est d'abord une évasion. Évasion qui permette d'accéder à un espace vierge, naturel et paré de tout un imaginaire orientaliste. Évasion qui permette de découvrir une temporalité et une « douceur de vivre » nouvelles, hors de la vitesse de la modernité occidentale, de son individualisme et de son luxe. Évasion qui permette d'échapper au moule féminin traditionnel, voire d'abandonner son identité féminine pour une part. Évasion qui permette enfin de se hisser au-dessus de la masse, pour cette « *aristocrate sans fortune* »⁸⁰, comme l'appelle Valérie Boulain, voire de se transformer en véritable héroïne quand les médias suivent la fascination exacerbée de l'époque pour les voyages hors du commun, les « *aventures* », à l'époque même où le voyage se démocratise.

« L'aventure », pour Odette du Puigauveau, possède donc des ingrédients classiques, voire surannés pour son époque : le désir d'évasion, la vision exotique et primitiviste d'un autre pays, la mystique du désert, le sentiment d'élévation au-dessus de la condition féminine, et l'adoption d'une posture de supériorité à cause du rôle de « passeur » entre deux mondes tenu par le voyageur... Quelques originalités d'Odette du Puigauveau mises à part, ces ingrédients sont les mêmes que ceux contenus dans pratiquement tous les récits des voyageuses du XIX^e siècle, et ne comportent pas de modernité apparente. Pourtant, notre voyageuse n'est pas coupée de son temps, et quand de nouvelles conceptions du voyage et les bouleversements de la modernité viennent perturber l'idéal qu'elle porte de l'aventure et la Mauritanie elle-même, elle connaît la même inquiétude que de nombreux voyageurs de l'époque, étudiés notamment par Sylvain Venayre : voir disparaître le voyage.

⁸⁰ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 240.

Chapitre 9 : Vers l'affaiblissement du voyage ?

Dans les années 1920, le nombre de récits de voyage se multiplie, parallèlement au développement de l'ethnologie et du tourisme de masse. Les plus grands écrivains (Malraux, Kessel, Saint-Exupéry) mettent eux-aussi en scène leurs propres voyages, leurs aventures « vécues ». Pourtant, la période allant de ces années 1920 à l'après Seconde-Guerre Mondiale voit aussi de grandes tensions apparaître dans les conceptions du voyage, et un renversement s'opérer peu à peu, bien étudié par Sylvain Venayre dans *La Gloire de l'Aventure, Genèse d'une mystique moderne*¹. Ce renversement est dû à la disparition progressive des conditions traditionnelles du voyage, face notamment au développement des moyens de transport moderne et du tourisme. Cette période autour de la Seconde Guerre Mondiale est aussi celle où l'on se rend compte que les espaces « blancs » de la carte, les espaces facilement investis par la conception du voyage romantique, ont disparu : il n'y a plus de terres à découvrir, et les pays « primitifs » sont en train de se moderniser. L'objet du voyage « romantique » dans un monde correspondant aux clichés de l'orientalisme est donc en train, lui-même, de disparaître ; les voyageurs en ressentent souvent une grande nostalgie.

Beaucoup de bouleversements sont donc en cours dans le monde du voyage entre le début du XX^e siècle et la Seconde Guerre Mondiale, et les grands voyageurs qui livrent des relations écrites de leurs expéditions s'en font très souvent l'écho. On assiste chez eux à un réel désenchantement face à une certaine disparition d'un idéal du voyage qui se perpétuait depuis au moins le XIX^e siècle, voire avant ; les ingrédients qui rendaient possible l'aventure paraissent en effet s'affadir. Odette du Puigaudeau s'inscrit-elle dans ce mouvement de désenchantement perceptible dès la fin du XIX^e siècle chez certains voyageurs ? Il nous semble pouvoir l'affirmer, dans une certaine mesure. Le premier déclencheur d'un certain désenchantement chez elle vis-à-vis du voyage est le grand nombre de difficultés qu'il entraîne et auxquelles elle n'était pas toujours bien préparée ; de plus, elle se heurte, comme la plupart des grands voyageurs de cette époque, à un sentiment de nostalgie face à la « disparition des confins » analysée par Sylvain Venayre ; enfin, la façon dont elle conçoit le voyage apparaît dans une certaine mesure comme désenchantée dans son essence-même.

¹ VENAYRE, Sylvain, *La Gloire de l'Aventure...*

A. Les difficultés du voyage

Odette du Puigauveau et Marion Sénones font face à de nombreuses difficultés pendant leurs voyages ; on en a déjà évoquées certaines, mais on reviendra sur d'autres à l'occasion de ce chapitre, car certaines engagent la conception même qu'Odette du Puigauveau a du voyage. Elles sont en effet à l'origine d'un certain désenchantement pour notre voyageuse, et lui font même quelquefois souhaiter de rentrer en France ; cependant, elles ne sont pas toujours considérées comme uniquement négatives par Odette du Puigauveau, qui transpose grâce à elles dans son propre voyage une conception traditionnelle du voyage comme une épreuve à franchir.

1. Les difficultés matérielles du voyage

Odette du Puigauveau et Marion Sénones se heurtent pendant leur voyage à des difficultés matérielles qui vont de la simple soif aux maladies qui mettent leur vie en danger, en passant par le manque d'argent. Ces difficultés finissent par peser sur chacun de leurs voyages au point qu'Odette du Puigauveau souhaite parfois le retour en France. Elles font tomber la belle illusion de départ, celle des premières pages de *Pieds Nus*, dans lesquelles l'envie de partir semble pouvoir tout surmonter ; les difficultés sont pour les deux voyageuses une école de réalisme par laquelle passent tous les grands voyageurs, à des degrés plus ou moins grands selon leurs impressions de départ.

Ces difficultés, notamment celles concernant la santé des deux voyageuses, sont anecdotiques en soi, nous ne les examinerons donc pas en détail ; mais ce qui est intéressant, c'est la manière dont elles entrent en dialogue avec l'idée qu'Odette du Puigauveau se faisait de la traversée du désert avant d'aborder en Afrique ou alors, même, après des passages « faciles » de son voyage. Ainsi, au tout début de *Pieds Nus*, quand elle voit l'Afrique paraître, Odette du Puigauveau en fait une description légèrement désappointée car la côte est vague et plate ; toutefois, avec Marion Sénones, elle dit qu'elles sont ravies car l'Afrique est le « *visage de nos rêves* », et qu'elles s'imaginent alors que ce sera plus beau à l'intérieur des terres. Mais elle dément aussitôt cette illusion : « *à l'intérieur, ce serait pareil, sauf que les sables plus roses se couvriraient d'euphorbes au lait vénéneux et, ensuite, de buissons aux épines féroces* »². Il

² PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds nus...*, p. 32.

y a donc eu, au cours du voyage, une désillusion sur l'imagerie d'Épinal que les deux voyageuses avaient du pays visité.

Les désillusions sont surtout présentes lors de ce premier voyage d'Odette du Puigaudeau, les attentes étant sûrement plus grandes au départ ; elles se ressentent principalement lorsque la voyageuse arrive dans le Sahel, pays qu'elle n'aime pas à cause de « l'inhospitalité » des populations, on l'a déjà vu, où la randonnée est fatigante, et surtout, où, le 25 mars 1934, elle se blesse avec une épine, ce qui lui vaudra une grosse infection et l'ablation d'une phalange à Kayes. L'opposition est alors forte, dans le récit, entre le ressenti sur la première partie du voyage et les difficultés de la deuxième. Odette du Puigaudeau écrit ainsi : « *nous étions bien loin de la merveilleuse randonnée à travers le Trarza ! Affamées, harassées de fatigue et d'insomnies, nous ne savions même plus trouver quelque consolation dans le paysage magnifique qui nous entourait* »³. Ce passage montre bien que les souffrances physiques du voyage conditionnent la perception de celui-ci et sont à l'origine d'un certain désenchantement, puisqu'il devient même impossible aux voyageuses de profiter du paysage. Elles poussent Odette du Puigaudeau à souhaiter un retour en France rapide, après l'ablation de sa phalange notamment. De Kiffa, après l'opération, elle écrit à sa mère :

Nous craignons les tornades de juin et nous avons hâte maintenant de retrouver parents, amis, et vie civilisée. Il ne faudrait pas croire que la Mauritanie soit le Paradis de Mahomet ! Dès que je serai guérie, nous filerons directement vers Port-Étienne, 15000 kilomètres encore !⁴

Cette lettre peut sembler surprenante quand on songe à l'amour d'Odette du Puigaudeau pour la Mauritanie ; et pourtant, les textes qu'elle écrit à cette époque regorgent de passages du même genre. Elle en vient même à se dire fatiguée des populations, en parlant des « *Maures que nous avons appris à connaître et dont nous sommes dégoûtées* »⁵. Mais, dans un dernier sursaut d'envie de voyage, les deux femmes décident finalement de se rendre dans l'Adrar avant de retourner en France ; ce dernier voyage qui les (ré)enchante est toutefois le prélude à une traversée éprouvante de l'Inchiri, en plein mois d'août. Cette dernière épreuve, physique avant tout, achève de donner aux voyageuses une furieuse envie de retourner en France. Elle écrit le 2 septembre à sa mère, depuis la Baie du Lévrier où elles sont bloquées en attendant le retour

³ *Ibid.*, p. 207.

⁴ Lettre d'Odette du Puigaudeau à sa mère, Kiffa, [avril 1934], in *31 lettres adressées à Henriette du Puigaudeau par sa fille Odette et Marion Sénones durant leur premier séjour en Mauritanie, 10 septembre 1933 - 9 octobre 1934*, SG MS-5415, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵ Lettre d'Odette du Puigaudeau à sa mère, Kayes, 22 mai 1934, *ibid.*

du vent qui doit leur permettre d'arriver en bateau à Saint-Étienne, après 9 jours qui ont été la « *partie la plus pénible* » du voyage :

Enfin, c'est la dernière aventure. J'espère que nous allons trouver un moyen raisonnable de rentrer en France. Et je t'assure, ma petite mère, que ce sera un vrai plaisir que le dernier embarquement ! Mon retour à présent ne saurait tarder, et tu peux croire que, depuis longtemps, je le désire autant que toi. Tout est si long, dans ce satané pays où le temps n'a plus de valeur !⁶

L'idée de voyage semble être bien affaiblie dans ces quelques lignes, qui montrent également comment l'une des choses qui faisait le plus partie de l'imagerie saharienne d'Odette du Puigau, à savoir le fait que le temps soit compté au Sahara de manière complètement différente que dans les sociétés européennes, est maintenant un élément de dégoût pour elle, qui la conduit à vouloir retourner en France. On assiste ici à une inversion, due aux difficultés du voyage : ce qui attirait Odette du Puigau est devenu ce qui la rebute.

Les difficultés matérielles de ce genre sont présentes lors de tous les voyages ; elles concernent aussi le manque d'argent, dont on a parlé, mais sont principalement des difficultés physiques, dues à la dureté du pays. À chaque fois qu'Odette du Puigau revient, elle semble être à nouveau remplie de l'ardeur du désert, et à chaque fois, dans un délai variable, elle est prise d'un certain dégoût pour le pays, qui lui apparaît toujours plus pénible. Ainsi, en février 1937, elle écrit :

Ce pays est infernal. Au sens exact du mot. Rag jaunâtre semé de cailloux. [...] Pâturages morts, séchés. [...] Tristesse monotone, solitude, misère, fatigue. [...] Jamais fait un voyage si pénible. Il me semble que j'ai soif depuis toujours.⁷

La pénibilité du voyage la conduit encore quelquefois, dans les voyages suivants, à souhaiter rentrer en France ; cependant, cette envie est contrebalancée, souvent, par le besoin d'achever des recherches ou de continuer le voyage pour pouvoir écrire au retour et donc avoir la capacité de *vivre* du voyage :

Ça recommence comme autrefois, il faut toujours que, l'une ou l'autre, soyons malades. Pays de peine et de souffrance. Tout y est difficile. Il y a des heures de découragement où l'on résiste mal à la tentation de rentrer en France. Mais alors, pas de sujet de livre jusqu'à présent, et les cailloux, ça nourrit mal !⁸

On assiste donc à une certaine transformation de l'idée du voyage, liée aux difficultés : celui-ci, puisqu'il est difficile physiquement, sort des illusions d'une belle aventure gratuite,

⁶ Lettre d'Odette du Puigau à sa mère, Baie du Lévrier, 2 septembre 1934, *ibid.*

⁷ PUIGAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (23 février 1937, en brousse près d'Aïn Ben Tili).

⁸ *Ibid.* (7 avril 1937, Ouadane).

sans encombre, et devient justifié, dans une certaine mesure, par le besoin d'une activité alimentaire. L'idée véhiculée depuis les grands voyageurs de l'époque romantique d'un voyage profitable uniquement au voyageur, répondant à ses attentes profondes⁹, s'affaiblit donc au contact des difficultés matérielles rencontrées par Odette du Puigau. Ces difficultés matérielles, en revanche, ne sont présentées d'une manière presque désespérée que dans ses carnets de voyage et les lettres qu'elle envoie à sa mère, et non pas dans ses récits de voyage ni dans ses articles, dans lesquels elle choisit plutôt le ton de l'humour ; cela montre qu'elle ne souhaite pas mettre en avant l'envie de retour que ces épreuves ont suscitée chez elle, et qu'elle cherche à minimiser ces dernières. Cette différence à elle-seule montre bien l'impact que ces difficultés ont eu sur son envie de voyager pendant ses expéditions : puisque le but de ces récits publiés est de donner au lecteur un certain goût pour le voyage *via* l'écriture, on peut en déduire, en creux, que ces difficultés ont bel et bien suscité un certain désenchantement par rapport à l'idée de voyage au cours de ses expéditions. Dans le cas contraire, le ton ne changerait pas entre ses écrits personnels et ses publications...

2. Des difficultés relationnelles conséquentes

Outre les difficultés matérielles rencontrées pendant leurs voyages, Odette du Puigau et Marion Sénones se heurtent à de nombreuses difficultés relationnelles¹⁰. Sans revenir sur ces difficultés, on voudrait noter combien elles pèsent sur la conception « élitiste » et « aristocratique » qu'a pu entretenir Odette du Puigau sur son voyage tout au long de sa vie. On l'a vu, elle se place parfois dans des positions quasi messianiques, dans son rapport aux populations colonisées, aux scientifiques de son pays... Le fait même de voyager est aussi, surtout pour une femme, l'occasion pour elle d'adopter une posture de distinction continue. Cette posture de distinction nourrit constamment le voyage d'Odette du Puigau, et on peut même avancer le fait que quand elle n'est plus possible, c'est alors que le voyage devient impossible (Odette du Puigau a en effet le sentiment de se trouver reléguée à une place qu'elle ne devrait pas occuper à la fin des années 1950, et elle part au Maroc pour retrouver un peu de « hauteur »).

⁹ Se reporter au chapitre 8.

¹⁰ Se reporter notamment aux chapitres 3 et 7.

Cette problématique de la différence entre l'appréciation du « statut » de voyageuse par Odette du Puigaudeau et cette même appréciation par ses contemporains se retrouve à de nombreuses reprises dans les écrits de la voyageuse. Elle est perceptible dès 1935, lors d'un échange conflictuel avec le directeur du *Bulletin du Comité de L'Afrique française*, Jacques Ladreit de Lacharrière¹¹. Odette du Puigaudeau lui a donné un papier, que Ladreit de Lacharrière a estimé impubliable et a quelque peu retouché avant de le faire paraître, et cet article suscite l'ire de quelques lecteurs. Ladreit de Lacharrière publie les réclamations qu'il a reçues, concernant le fait que la voyageuse semble, dans son article, dire que la Mauritanie est encore un pays en guerre alors que l'auteur d'une de ces réclamations dit qu'elle est totalement pacifiée. Odette du Puigaudeau s'indigne auprès de Ladreit de Lacharrière qu'il ait publié ces réclamations et écrit notamment les lignes suivantes :

Admettons qu'il ne reste plus actuellement au Sahara occidental que de rares brigands. Ceci n'est pas mon affaire. J'ai conté, comme j'en avais le droit, les aventures qui me sont arrivées en 1934. Et, cette année-là, la vie mauritanienne n'était pas si paisible que votre correspondant l'imagine.¹²

Ici, Odette du Puigaudeau s'indigne qu'on puisse remettre en cause la véracité de ce qu'elle raconte, et, ainsi, la validité même de son récit de voyage, c'est-à-dire du pacte de lecture sur lequel repose ce récit... En creux, le lecteur de *L'Afrique française* lui dénie la place de témoin privilégié de la Mauritanie qui lui est selon elle, due en tant que grande voyageuse. Elle conclut sa lettre – assassine, s'il en est – ainsi :

Je veux encore espérer, connaissant votre courtoisie habituelle, que vous voudrez bien supprimer les phrases qui me concernent et peuvent me nuire dans le métier par lequel je gagne ma vie. Ce métier m'aurait sans doute été plus facile à exercer si j'avais, comme tant d'autres journalistes, tiré un parti avantageux des histoires coloniales plus ou moins scandaleuses qu'on m'a raconté ou auxquelles j'ai assisté au cours de mon voyage, et que je préfère garder pour moi.¹³

Là encore, la position que revendique Odette du Puigaudeau est très nette : le voyage est son métier, et qu'on puisse critiquer l'honnêteté avec laquelle elle l'exerce lui paraît inconcevable. Cet extrait montre aussi comment elle distingue sa position de celle du journaliste : grâce au voyage, dit-elle, elle est plus « vraie » dans sa restitution du pays que le journaliste, parce qu'elle connaît le pays de l'intérieur. Elle a donc droit à une certaine

¹¹ Jacques Ladreit de Lacharrière (1881-1958), écrivain, haut fonctionnaire, membre de l'Académie des sciences d'outre-mer.

¹² Lettre d'Odette du Puigaudeau à Jacques Ladreit de Lacharrière, 24 novembre 1935, in *Lettre d'Odette du Puigaudeau au directeur de L'Afrique française et réponse de ce dernier, J. Ladreit de Lacharrière, au sujet de la critique d'un article de cette dernière, 24 et 26 novembre 1935*, SG MS 5432, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹³ *Ibid.*

considération et le fait qu'on la traite de menteuse est inconcevable pour elle. La réponse de Jacques Ladreit de Lacharrière a dû alors rajouter à l'impression qu'elle a d'être sous-estimée : elle se termine par les phrases suivantes :

Dois-je ajouter que, des correspondances ou conversations que j'ai eues à votre sujet, j'ai retiré l'impression, qu'à tort ou à raison, vous avez été victime, au cours de votre voyage, de plaisanteries plus ou moins spirituelles, notamment au sujet des renseignements que vous avez recueillis. Je regrette très sincèrement que vous ayez été victime d'une très vieille habitude des postes d'Afrique et que, peut-être, vous ayez attaché à des « bobards », une importance qu'une connaissance plus approfondie du pays aurait, dans votre esprit, fait apparaître comme tels.¹⁴

On peut imaginer la réaction d'Odette du Puigauveau, bien qu'on n'ait pas la réponse de cette dernière – sans doute a-t-elle choisi délibérément de ne pas surenchérir : elle a dû se sentir blessée dans son statut de voyageuse. Alors qu'elle dit avoir acquis, de par son voyage, une très bonne connaissance, parce qu'intérieure, de la Mauritanie, on lui affirme qu'elle a été victime de farces, de par son ignorance. L'image du voyageur, témoin privilégié d'un pays, en prend un coup ! Odette du Puigauveau, qui fait toujours profession d'être indispensable – aux scientifiques par exemple – et d'être reçue avec les honneurs dus à son « rang » de voyageuse – par les colonisés mais aussi par les journaux métropolitains ! – se voit ici déconsidérée.

Ce genre de difficultés revient plusieurs fois au cours de ses voyages et est symptomatique d'une époque où, comme le rappellent les historiens du voyage, les voyageurs et même les voyageuses se multiplient, et ne représentent donc plus la même figure d'exception qu'avant. Valérie Boulain écrit ainsi que « *dans les faits, désormais, l'aventure se démocratise et se féminise* », et que le champ du voyage se trouve investi par de nombreuses sportives, « *en quête d'exploits et de records, pourfendeuses de l'aventure géographique* »¹⁵, comme Ella Maillart, Virginie Hériot, Hélène Boucher, Titaïna, Maryse Bastié¹⁶, Andrée Viollis... Or, Odette du Puigauveau est bien héritière d'une conception du voyage relevant de « *l'aventure géographique* », où le voyageur est là pour découvrir un territoire méconnu, un peuple méconnu, et en rendre compte de la meilleure manière possible car il aura approché ces réalités de l'intérieur. Cette conception est brouillée, au moment où Odette du Puigauveau voyage, par l'émergence de nouveaux modes de l'aventure, sur lesquels on reviendra dans notre dernier chapitre, et aussi par la multiplication à la fois des grands reporters et « touristes », les « *idiots du voyage* » selon Jean-Didier Urbain. Le modèle du voyage géographique souffre d'une

¹⁴ Lettre de Jacques Ladreit de Lacharrière à Odette du Puigauveau, 26 novembre 1935, *ibid.*

¹⁵ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 279.

¹⁶ Maryse Bastié, née Marie-Louis Bombec (1898-1952), célèbre aviatrice.

certaine désaffection qui engendre certainement pour Odette du Puigaudeau un manque de reconnaissance et de visibilité à l'origine de plusieurs incompréhensions comme celle qui existe avec Jacques Ladreit de Lacharrière.

Cette hypothèse invite aussi à reconsidérer d'une autre manière les conflits analysés dans les parties précédentes entre Odette du Puigaudeau et les autorités coloniales ou les autorités scientifiques. Dans ces tensions entre aussi certainement un malentendu au niveau de la représentation que les deux parties se font du voyage d'Odette du Puigaudeau. Celle d'Odette du Puigaudeau repose sans doute sur les fondements surannés qui sous-tendaient les aventures géographiques du XIX^e siècle, et entre donc en contradiction avec le rôle moins important que veulent lui attribuer les diverses personnes avec lesquelles elle entre en conflit ; on comprend dès lors que ces difficultés relationnelles soient à l'origine d'un certain désenchantement par rapport au voyage pour Odette du Puigaudeau.

3. Le voyage vu comme une épreuve

Cependant, ces difficultés matérielles et relationnelles ne suffisent pas pour expliquer le désenchantement du voyage vécu par Odette du Puigaudeau, notamment lors de son troisième voyage. En effet, dès le début, Odette du Puigaudeau voit le voyage comme une épreuve qu'il lui faut affronter, une épreuve qui est même à la source de l'image héroïque qu'elle a d'elle-même. La grande voyageuse, contrairement aux touristes, est celle qui surmonte les difficultés, et c'est cette capacité même qui la constitue comme grande voyageuse. L'aventure – qui est ce que le héros pratique – est pour une élite, capable de supporter la souffrance et d'accomplir malgré tout des choses impossibles pour le commun des mortels.

Pour Odette du Puigaudeau, c'est avant tout dans la lutte contre un continent qui ne se plie pas facilement à l'homme qui constitue cette aventure ; on l'a vu, les difficultés physiques sont très nombreuses pour elle, mais elle les présente comme celles qui lui permettent d'approcher le désert. Ainsi, elle écrit dans *Pieds Nus*, au moment de l'épreuve de son panaris au doigt : « *C'est à coups de souffrances que le Sahara vous entre dans la peau* »¹⁷. L'épreuve est donc le moyen de connaître le désert en profondeur. Dans *La Grande Foire*, Odette du Puigaudeau parle même de la joie que lui donne la « *lutte* » contre le désert, lors d'un passage

¹⁷ PUIGAUDEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 254.

où elle évoque la chaleur et la soif : elle explique qu'elle ressent alors une « *allégresse si intense de vie animale, de lutte contre une adversaire, l'Afrique, qui en valait la peine* »¹⁸. Là aussi, l'image du héros romantique, luttant avec force contre les éléments déchaînés, dans une aventure qui est avant tout une épreuve initiatique, est prégnante. Les difficultés du voyage permettent donc à Odette du Puigauveau de se placer là encore dans une posture de distinction qui met en valeur la figure de la voyageuse.

L'idée de la lutte naît aussi sous la plume d'Odette du Puigauveau quand elle évoque la distinction qu'elle veut opérer entre son voyage et les voyages touristiques. Dans *Le Sel du Désert*, elle insiste sur cette dimension quand elle évoque les difficultés relationnelles rencontrées à Tombouctou :

Bien sûr, nous aurions pu donner à notre mission un cachet « tourisme de luxe » que les ministères intéressés n'avaient pas prévu. L'accueil trouvé à Tombouctou était une excuse valable pour un retour en avion ou un paquebot assez impropre à des recherches en préhistoire. Nous avons le choix. Toujours, d'ailleurs, devant les situations particulièrement décourageantes, maladies, itinéraires hasardeux, saisons défavorables, nous avons le choix : lâcher prise ou lutter. Sans cette possibilité de choisir et ce sentiment de relative liberté, l'effort n'aurait pas eu tant d'attrait ni le succès tant de saveur. Toujours aussi, un goût têtu de la résistance joint à l'appel de la brousse, à l'ensorcellement des terres de soleil et à un sens obscur, sans doute excessif, du devoir que nous nous étions à nous-mêmes tracé, nous poussait vers l'insaisissable « plus loin ». Cette fois encore, notre choix serait le même.

Et la lutte s'engagea, sournoise, dans cette atmosphère de délation et d'espionnage propre à Tombouctou la Mystérieuse.¹⁹

Ce passage montre bien la conception qu'Odette du Puigauveau a du voyage : le voyage est le choix délibéré des difficultés qui pourraient être évitées facilement, mais qui, pour vraiment comprendre le désert, doivent être vécues librement. Le voyage est un « *effort* », ou il n'est pas. La lutte, qu'elle soit contre les « *maladies* », les « *saisons* », ou les hommes comme ici à Tombouctou, en fait partie intégrante. Sinon, le voyageur n'est qu'un « *touriste de luxe* ». Cette conception plutôt classique, finalement, car héritée des grands voyageurs du XIX^e siècle et des représentations des aventures initiatiques du « héros » romantique, permet à Odette du Puigauveau de bien vivre les difficultés du voyage, ou tout au moins de les restituer dans ses récits de voyage d'une manière positive, sans mettre en avant tous les doutes qu'elles ont suscités, visibles dans ses lettres et ses journaux. Les difficultés du voyage, si elles induisent un certain désenchantement chez Odette du Puigauveau pendant celui-ci, n'apparaissent donc pas comme un facteur décisif dans l'affaiblissement de l'idée du voyage pour notre exploratrice,

¹⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 121.

¹⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du désert...*, p. 46.

puisqu'elles lui permettent de considérer le voyage comme une épreuve aux conséquences positives. Cet affaiblissement de l'idée du voyage est plutôt à chercher ailleurs, dans les bouleversements de cette idée qui ont progressivement lieu à partir du début du XX^e siècle, mais qui s'accélérent autour de la Seconde Guerre Mondiale.

B. Vers la « disparition des confins » ?

C'est cette expression que Sylvain Venayre emploie pour désigner la perception que les voyageurs ont de la disparition progressive de l'espace de l'aventure, entre la fin du XIX^e siècle et le milieu du XX^e siècle. Pour lui, cette disparition est l'occasion de l'émergence d'une nostalgie, d'un désenchantement, propre aux voyages de cette époque. Cette hypothèse permet d'analyser une certaine lassitude d'Odette du Puigau, perceptible surtout lors de son dernier voyage, face à la modernisation du pays et à la multiplication de nouveaux modes d'appréhension de l'espace qui dérangent la grande voyageuse. Odette du Puigau, au retour de son troisième voyage, semble avoir perdu l'envie de repartir et s'engage désormais dans des combats qui l'éloignent peu à peu du voyage en lui-même et la conduisent à s'installer au Maroc en 1961, dans une démarche qui semble signer la fin de l'aventure.

1. La modernisation du pays, ou le début de la fin

Odette du Puigau s'attarde longuement²⁰ sur la modernisation qu'elle observe en Mauritanie autour de la Seconde Guerre Mondiale, et ses effets « dévastateurs » sur les paysages et les populations. Ce qui importe pour notre analyse présente, c'est que ces images désenchantées de la modernisation ont un fort impact sur son appréciation du voyage, et participent à lui faire quitter une imagerie « romantique » développée dans le chapitre précédent.

Odette du Puigau, on l'a vu, part avec une grande envie de désert, avec le désir de trouver des grands espaces vides habités de peuplades « primitives » vivant avec un autre rapport au temps. En d'autres termes, elle part avec une soif d'exotisme au sens premier du mot : une soif d'ailleurs. Or, dès son deuxième voyage, cette soif d'exotisme est déçue par l'occidentalisation progressive de la Mauritanie ; le processus n'en est qu'à ses balbutiements

²⁰ Se reporter au chapitre 3.

mais il marque Odette du Puigauveau dès *l'azalaï*. Elle écrit par exemple à propos de Tombouctou, qui a été « *une déception comme elle le fut pour bien d'autres voyageurs* »²¹ : « *tout se vend, à Tombouctou, même l'indication d'un chemin. La permission de photographier quelqu'un vaut 5 francs, prix unique* »²² ; dans le marché, misérable, il ne reste rapidement plus qu'à regarder les produits d'importation. Odette du Puigauveau est déçue par le côté « marchand » de la ville, qui lui apparaît comme venant de la société occidentale. Le voyage ne peut alors plus répondre à cette soif d'ailleurs qu'il porte en lui-même. *Tagant*, puis *La Piste*, sont prétexte à des déplorations conséquentes à propos de « l'agression » de la modernité sur le pays ; la modernité participe à l'affadissement de la culture maure, qui ne représente plus la même valeur d'exotisme pour le voyageur²³. Ainsi, dans *La Piste*, elle écrit :

L'on ne voyait plus autour des tentes ces bandes joyeuses et bruyantes de petits corps bruns, dorés ou noirs, les fils des épouses, ceux des concubins et ceux des servantes, tous ensemble aux mêmes jeux, aux mêmes repas, à la même école, l'avenir et la force de la tribu. [Le campement] était pauvre même de fêtes et de musique.²⁴

Si le pays visité ne remplit pas suffisamment ce critère d'exotisme, représenté notamment par les fêtes et la musique, de « pittoresque » poussé à l'extrême, on comprend que l'idée du voyage s'affadisse parallèlement, puisque l'envie de voyage naît souvent avec Odette du Puigauveau, d'un désir fort d'un ailleurs totalement différent du monde occidental²⁵.

La modernisation du pays pour Odette du Puigauveau, c'est aussi la modernisation des moyens de transport qui permettent le voyage. On a vu combien Odette du Puigauveau aimait monter à chameau, car cela conduit à un autre rapport avec le temps et avec l'élément naturel, un rapport « *primitif* » selon l'expression de Valérie Boulain, qui écrit : « *Comme un marin agrippant de ses pieds nus le pont d'un bateau pour un corps à corps avec la mer, Odette du Puigauveau s'élançait dans un face à face avec le désert* »²⁶. Or, la motorisation augmente, y compris dans le Sahara, et les voyageuses empruntent souvent, par facilité ou par obligation, la voiture ou le camion. Odette du Puigauveau le déplore dès *Pieds Nus* : ainsi, quand la voiture qui les emmenait tombe en panne vingt minutes après le départ, elle écrit : « *Une fois de plus, le pays du piéton et du chameau se défendait contre les entreprises motorisées* »²⁷. Dans *La*

²¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du désert*, p. 48.

²² *Ibid.*, p. 53.

²³ Se reporter au chapitre 3.

²⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 229.

²⁵ Se reporter au chapitre 8.

²⁶ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 266.

²⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 252.

Grande Foire, lors d'un voyage en camion, « *bruyante caravane* », elle écrit qu'ainsi elles « *manquent* » toute la brousse, « *nature impérieuse qui ne souffre pas d'être violentée* »²⁸. Elle marque ainsi bien sa préférence pour la lenteur du pas du chameau ou de la marche (comme le dit si bien le titre de son premier récit : « *Pieds Nus* ») sur la modernisation des moyens de transport – et, dit Valérie Boulain, « *l'équipement technique du globe-trotter mondain* »²⁹. Jean-Didier Urbain analyse dans son ouvrage sur le tourisme combien le voyageur perçoit l'apparition de la vitesse comme « *la pathétique abolition du temps véritable du voyage. Ce mouvement accéléré provoque à ses yeux la dissolution d'une durée traditionnelle et, par-delà, la sensation d'anéantissement d'une authenticité* »³⁰. Odette du Puigaudeau se place dans cette perspective en manifestant son opposition au développement des nouveaux modes de transport dans le désert.

Cependant, cette résistance se double d'un certain « double-jeu » puisque les voyageuses se déplacent en réalité beaucoup en voiture et en camion, dès leurs premiers voyages, et encore plus lors de leur dernier voyage qui a pour enjeu la construction de la Piste Maroc-Mauritanie. Et Odette du Puigaudeau ne déplore pas systématiquement ce mode de transport, loin de là, car il est tout de même bien pratique pour nos voyageuses. Elle passe simplement rapidement dessus, sans détails – sauf dans ses carnets de voyage, pour dire que la route a été bonne, mais ce sont alors des écrits non publiés –, alors que le chameau est l'occasion de longs développements. On a parfois l'impression qu'il y a un certain tabou, pour Odette du Puigaudeau, sur ces modes de transport modernes, puisqu'elle insiste sur son goût à aller lentement pour profiter du désert. Tout se passe comme si les nouvelles modalités du voyage n'étaient pas complètement assumées, à cause de conceptions restées très traditionnelles. Voyager en camion au Sahara, voilà en effet ce qui n'aurait pas plu aux grands aventuriers du XIX^e siècle ! Déjà, Adèle Hommaire de Hell regrettait, en février 1846, l'apparition des bateaux à vapeur : « *Le progrès est en marche, et les bateaux à vapeur, remplaçant la marine à voile, ouvrent une nouvelle ère pour les échelles du levant* »³¹... Les endroits où Odette du Puigaudeau se plaint de ces nouveaux modes de transport sont finalement rares, même s'ils apparaissent quelquefois, comme dans cette conférence :

²⁸ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 38.

²⁹ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 266.

³⁰ URBAIN, Jean-Didier, *L'idiot du voyage...*, p. 166.

³¹ HOMMAIRE DE HELL, Adèle, *À travers le monde*, Paris, Librairie Léon Vanier, 1870, p. 16.

Chapitre 9 : Vers l'affaiblissement du voyage ?

Le 10 juin 1950, nous reprenions notre route de 1936, mais dans des camions de marchandises d'Agadir. La chaleur, le bruit, les secousses des véhicules, leurs ensablements, mettaient en fuite le charme et la paix de cette route.³²

Quelques déplorations du même acabit sont présentes dans les textes d'Odette du Puigauveau à propos de son dernier voyage, mais elles restent très peu nombreuses : tabou, ou découverte d'une nouvelle manière de voyager finalement bien pratique ? Toujours est-il que ces extraits permettent de déceler néanmoins un certain désappointement, même minime, vis-à-vis de l'utilisation de ces nouveaux modes de transport opposés à l'idéal traditionnel du voyage.

Pour Odette du Puigauveau, élevée à l'ancienne dans un château breton, la modernité n'est donc pas quelque chose de positif, ni pour les populations colonisées, ni pour les voyageurs, dont elle brouille les conceptions. Celles-ci sont aussi bouleversées par un phénomène perceptible de façon récurrente chez les grands voyageurs de la première moitié du XX^e siècle : celui de la « *disparition des confins* ».

2. La « disparition des confins »

Cette expression de Sylvain Venayre renvoie au développement d'un sentiment nostalgique, depuis l'époque romantique, face au « *rétrécissement* »³³ du monde et à la disparition consécutive des « confins » propices à l'aventure, car parés d'une grande aura d'inconnu et de risque. Ce rétrécissement est spatial, à cause de la rapidité croissante des transports, et surtout de la disparition des « blancs » de la carte, mais aussi temporel, à cause d'un « nivellement » de toutes les populations du monde, notamment par le biais de la colonisation. Au tournant du siècle, plusieurs écrivains romantiques font ce constat désabusé : il n'y a plus sur la planète un seul lieu qui permette de vivre véritablement l'aventure. Jack London, en 1900, titre même un de ses textes *Le rétrécissement de la planète*³⁴ ; Chateaubriand, un peu avant, regrette la disparition de la « sauvagerie » des populations qu'il avait rencontrées lors de son voyage en Amérique³⁵.

³² PUIGAUVEAU, Odette du, brouillon pour une émission non identifiée, janvier-février 1952, in Marion Sénones, *Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³³ Cf note suivante.

³⁴ LONDON, Jack, « *Le rétrécissement de la planète* » (1900), dans *L'Humanité en marche*, Paris, Union générale d'éditions, 1986, p. 171.

³⁵ CHATEAUBRIAND, François-René de, *Voyage en Amérique* (1927), dans *Œuvres romanesques et récits de voyage*, t. I, Paris, Gallimard, 1969, pp. 852 et 866.

La première étape de cette disparition des confins qu'Odette du Puigaudeau remarque dans ses voyages est la conquête militaire, suivie de la conquête administrative. Cette dernière surtout est regrettée par Odette du Puigaudeau lors d'échanges avec des militaires. La conquête militaire est encore en effet une étape où l'inconnu, le risque, donc l'aventure, sont présents³⁶. La conquête administrative, c'est la disparition de ces ingrédients. Odette du Puigaudeau le réalise surtout lors de son troisième voyage, comme on le voit à travers la correspondance qu'elle échange avec un officier travaillant à Atar, André Trancart³⁷, qui lui écrit qu'il serait ravi qu'elles viennent le voir : « *Nous regretterons ensemble les temps passés où la Mauritanie était presque vierge encore, et où je n'avais pas quitté mes chameaux pour de plus hautes fonctions, bien ennuyeuses parfois !* »³⁸. Un peu plus tard, il apprend à Odette du Puigaudeau qu'il part d'Atar, car un administrateur civil prend le relais : « *Nos derniers bastions sautent, et sur toute l'étendue du territoire de l'AOF, les épées disparaissent au profit des étoiles administratives. Il y aurait beaucoup à épiloguer sur ce dernier coup de Jarnac* »³⁹. La réponse d'Odette du Puigaudeau manque, mais on peut avec raison supposer qu'elle se retrouve totalement dans les dires de l'officier.

L'autre cause – et conséquence – du rétrécissement de la planète est l'apparition de « l'idiote du voyage », le touriste. Jean-Didier Urbain analyse cette figure avec brio et note la rapidité avec laquelle elle a pris une connotation négative. Le touriste, c'est l'antithèse du voyageur, son « *double inversé* »⁴⁰, car c'est le voyageur sans aventures. Le touriste investit les espaces anciennement réservés à l'explorateur et au grand voyageur, et empêche les derniers réfractaires aux voyages organisés de vivre leur passion librement, et surtout, héroïquement. Jean-Didier Urbain montre que dès le début du XX^e siècle, cette figure est omniprésente dans les récits de voyage, même si son apparition est discontinue, car le voyageur connaît un tel sentiment d'intrusion dans son domaine « réservé » qu'il est obligé de se légitimer dans ses écrits vis-à-vis de ce nouveau modèle de voyage. Face au touriste, le voyageur se sent menacé : « *d'un côté, il redoute l'invasion touristique de son univers ; et, de l'autre, la perte de son statut*

³⁶ Se reporter au chapitre premier.

³⁷ André Trancart (1907-2006), général de brigade, élevé au grade d'Officier de la Légion d'Honneur en 2002.

³⁸ Lettre d'André Trancart à Odette du Puigaudeau, Atar, 30 janvier 1950, in *Correspondance reçue par Odette du Puigaudeau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³⁹ Lettre d'André Trancart à Odette du Puigaudeau, Atar, 2 mai 1950, *ibid.*

⁴⁰ URBAIN, Jean-Didier, *L'idiote du voyage...*, p. 328.

héroïque »⁴¹ ; « *on est en train de voler le voyage au voyageur !* »⁴². Le voyageur oscille donc dans ses écrits, pour se protéger, entre une stratégie de légitimation de son propre voyage et une stratégie de contestation du touriste, faux voyageur.

Odette du Puigauveau n'échappe pas à la règle. Elle se plaint de ce qu'elle voit dès 1937, à certains endroits d'Afrique du Nord, comme une invasion, dans un article paru dans *France Outre-Mer* à propos de leur séjour à Goulimine :

A présent, les Marocains arrivent en camion. Et les touristes, mêlés à cette foule d'un autre âge, viennent s'amuser à avoir peur des « Hommes Bleus », à suffoquer au vent brûlant qui leur jette la poussière et l'odeur du Sahara et à marchander les bijoux d'ambre et d'argent des filles du désert.

Mais les Maures du Rio et de l'Adrar, eux, montent toujours à Goulimine en poussant lentement leurs troupeaux sur les vieilles pistes que foulèrent les Almoravides, les armées chérifiennes, tant de pèlerins, de saints et de pillards, avec les mêmes haltes aux mêmes puits et aux mêmes tombeaux miraculeux.⁴³

Si l'article se conclut sur l'évocation de « *la paix de cette grande nuit bleue dans laquelle Goulimine s'est enfin assoupie* »⁴⁴, il met quand même en évidence la menace qui semble planer sur le voyage : les « *touristes* » viennent apporter une modernité qui n'est pas la bienvenue et une nouvelle manière de voyager qui entre en contradiction avec celle que prône Odette du Puigauveau... Et surtout, ces touristes sont plusieurs, sont foule : Sylvain Venayre met en évidence le fait que les aventures sont précisément individuelles⁴⁵ ; ce qui caractérise d'abord l'aventurier, notamment entre les années 1920 et 1930, c'est d'abord sa solitude. La conception qu'Odette du Puigauveau a du voyage, conception éminemment élitiste, ne peut donc manquer d'être affaiblie par l'apparition de ces voyageurs d'un nouveau genre.

Odette du Puigauveau, après avoir dénoncé l'apparition de ces nouveaux touristes, montre dans plusieurs textes combien sa manière de voyager est « la bonne », en opposition à celle de ces touristes, qu'ils soient marocains ou européens. Ainsi, dans un long texte, plutôt tardif, elle se moque ouvertement des nouvelles modalités du voyage :

Deux techniques : moteur ou chameau ? Et comment vivre dans ce pays et avec ses habitants ?

Cela, c'est affaire de goût et de but. Voici la toute dernière technique saharienne : passer vite, s'écarter des Maures à cause des poux qu'on attrape quand même parce qu'ils sont partout

⁴¹ *Ibid.*, p. 83.

⁴² *Ibid.*

⁴³ PUIGAUVEAU, Odette du, « *Un soir à Goulimine* », juin 1937, *France Outre-Mer*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ VENAYRE, Sylvain, *La Gloire de l'aventure...*, PAGE...

Chapitre 9 : Vers l'affaiblissement du voyage ?

comme les punaises dans le Sud marocain et les puces au Sénégal, se nourrir de conserves et des produits chimiques des boîtes des “rations militaires”, boire du pinard et du pernod, et dormir sur la banquette de sa voiture. A moins que, pour le prestige, on emporte du mobilier : lit pliant, matelas pneumatique, fourneau à gaz d'essence, etc. [...]

Moi, je suis de la vieille école et j'ai choisi, cette fois encore, mon véhicule habituel et suranné, le chameau.⁴⁶

Et la voyageuse d'expliquer par la suite le matériel, tout simple, qu'elle emporte, et de revendiquer l'authenticité de sa manière de faire. Ici, l'opposition au touriste lui permet de renforcer son propre statut de voyageuse. Cependant, l'apparition du touriste, comme le dit Jean-Didier Urbain, participe toujours à l'affaiblissement du voyage, même si le voyageur se place en posture de distinction ; le « vrai » voyage, selon lui, est condamné à devenir de plus en plus résiduel, confiné à quelques rares espaces, et le voyageur à se transformer en la « *figure fantomatique d'un autre temps* »⁴⁷. Le voyageur, peu à peu, est « *déchu* »⁴⁸, et le caractère inévitable de cette déchéance se manifeste par sa transformation occasionnelle, paradoxale et toujours présentée comme accidentelle, comme « *une erreur de parcours, un égarement très provisoire* »⁴⁹, en touriste. Cette transformation apparaît à plusieurs reprises dans les écrits d'Odette du Puigaudeau : ainsi, dans *La Grande Foire*, c'est-à-dire dès son premier voyage, elle écrit : « *nous fîmes joyeusement notre première expérience de camping à l'européenne qui, ma foi, ne manque pas d'agrément* »⁵⁰. Lors de son dernier voyage, elle fait mention de cette transformation par deux fois, lors de deux trajets en camion (de façon significative, cette transformation n'a pas lieu quand elle voyage à dos de chameau !) : « *C'était notre premier voyage sur la Piste et je crois bien que nous étions les premiers touristes qu'elle voyait passer de Rosso à Atar !* »⁵¹, et, un peu plus loin, « *Nous filons comme des touristes à travers les vallées et les montagnes du Bani* »⁵². Et cependant, malgré ces mentions, Odette du Puigaudeau continue, pendant et après son dernier voyage, à se présenter comme l'antithèse du touriste... Ces mentions montrent bien comment la voyageuse est prise dans des paradoxes dus à la « *disparition des confins* » auparavant réservés au voyageur et maintenant investis par le touriste. Ici encore, l'idée du voyage semble s'affaiblir.

⁴⁶ PUIGAUDEAU, Odette du, texte non daté, [années 1950], in *Articles de divers auteurs*, SG MS-5493, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁷ URBAIN, Jean-Didier, *L'idiot du voyage...*, p. 83.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 95.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 71.

⁵⁰ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Grande Foire...*, p. 155.

⁵¹ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 66.

⁵² *Ibid.*, p. 160.

Odette du Puigauveau a d'ailleurs raison de se sentir menacée par le développement du tourisme, puisqu'il influe également sur sa reconnaissance dans les médias. En effet, certaines pièces de correspondance avec les maisons d'édition et les journaux montrent que le statut de voyageur d'Odette du Puigauveau est de moins en moins reconnu, au détriment d'une montée en puissance du modèle touristique. Ainsi, la Compagnie internationale des Wagons-Lits⁵³, qui publiait dans l'ancienne version de sa revue, *La Revue des voyages*, des textes d'Odette du Puigauveau, écrit en 1951 à Odette du Puigauveau pour lui dire que son nouveau modèle a maintenant pour but d'offrir au voyageur « *une documentation touristique correspondant à ses désirs d'évasion immédiats* », et qu'elle ne pourra donc y inclure un article sur l'extrême-Sud marocain que la voyageuse lui avait proposé⁵⁴. L'idéal du grand voyage ne semble désormais plus à l'ordre du jour ; il est menacé par le développement du tourisme.

Cependant, Odette du Puigauveau ne semble jamais se sentir réellement concernée de manière immédiate et pressante par cette menace touristique, car elle trouve toujours, jusqu'à son troisième voyage, des raisons de ne pas désespérer de la modernisation du Sahara et des nouveautés européennes qui s'y multiplient. Elle croit notamment fermement en la capacité de résistance des Maures à la modernité ; elle écrit ainsi, dans *La Route de l'Ouest* :

L'Européen voit grand et compte sur la toute-puissance des machines [des camions, NDLR]. Le Saharien, lui, ne se laisse pas éblouir. [...] Bien longtemps encore, sans doute, les Maures regarderont passer les camions avec la curiosité distante qu'ils accordent aux nouveautés européennes et continueront à pousser lentement leurs troupeaux et leurs chameaux de bât sur la vieille route traditionnelle qui mêle l'attrait des pèlerinages à celui des bénéfices matériels, et où ils ont fait leur premier voyage quand ils étaient encore bien petits.⁵⁵

Odette du Puigauveau reste donc sur l'image traditionnelle des peuples « imperméables » à la modernité ; s'ils subsistent, il reste encore un espoir pour le voyageur, puisque les « *confins* » n'auront pas totalement disparu. Toutefois, les sujets des photographies du dernier album d'Odette du Puigauveau, portant essentiellement sur la Piste Maroc-Sénégal et sa construction, semblent mettre en évidence un changement de perspective : la modernité est ici définitivement entrée en Mauritanie, et la manière de voyager s'en ressent, puisque le sujet du voyage n'est ici plus essentiellement un peuple des « *confins* », mais, justement, la manière dont ce peuple des « *confins* » les quitte par le biais de la construction de cette Piste. Et le récit

⁵³ Compagnie créée en 1872.

⁵⁴ Lettre de L. Carlo, de la Compagnie Internationale des Wagons-Lits, à Odette du Puigauveau, 5 mai 1951, in *Correspondancier d'Odette du Puigauveau 1942-1960*, SG MS-5412, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest*, p. 71.

tiré de ce voyage concerne principalement cette Piste ; il se compose de parties techniques, historiques... très peu de passages, dans *La Piste*, ressemblent aux descriptions enchantées du désert et des peuples « exotiques » contenues dans les autres récits d'Odette du Puigauveau. Le sujet n'est plus « *les confins* »... mais ce qui en forme l'exact opposé. Comment un tel changement d'optique s'est-il produit ? Odette du Puigauveau répond elle-même à cette question dans *La Piste* :

Plus d'une fois au cours de ce récit, j'ai regretté de m'être astreinte à ce sujet aride : comment des traces deviennent une Piste. Pourquoi donc avoir choisi une Piste militaire, héroïne inconstante et poudreuse, ses tam-tams de moteurs, ses bergers sahariens tombés cantonniers, quand on aime par-dessus tout le silence et la paix, que l'on est une « archaïque », amie de ces nomades auxquels la société moderne ne concède point de place, et que l'on donnerait, si d'aventure on en possédait une, la plus rutilante voiture pour un beau méhari souple et nerveux ? Pourquoi, alors que la brousse est profonde, immense, et toujours pleine d'aventures, de secrets et de joies ?

Oui... Mais j'avais des amis chez les Pistards, des gens qui, eux aussi, aimaient la brousse, la solitude [...]. Dans le vide sans mesure, le choc des pics et le raclement des pelles ne faisaient pas plus de bruit que des crissements d'insectes. Pétrie avec l'argile, le sable et le gravier du sol qu'elle balafrait, la Piste, poudroyant entre les broussailles et les roches, ne dérangeait guère plus le vaste paysage qu'une sente marquée par les mille sabots d'un troupeau de chèvres.

Eux aussi, les Pistards, ils écrivaient silencieusement sur les pages jaunes et grises du désert la Piste par laquelle, pourtant, seraient détruits le silence et la solitude inestimable de ce désert. Et ils faisaient leur travail avec tant d'amour qu'à force d'y être mêlée, je fus si absorbée par cette Piste, devenue l'axe, l'itinéraire et le centre d'attraction de mes courses et de mes haltes, qu'elle finit par s'imposer à moi comme une personne vivante.⁵⁶

Dans ce passage, Odette du Puigauveau montre bien le tiraillement dans lequel elle est prise : d'un côté, elle reconnaît que la Piste fait sortir le désert des « *confins* » silencieux et solitaires ; de l'autre, elle tend à aimer cette œuvre – et donc à minimiser ses effets – à cause des amis qu'elle y a (on pense notamment au chef de la Piste dont elle est amoureuse) et de « *l'amour* » avec lequel les Pistards font leur travail, amour qui la fascine. Ici, on est face à une contradiction qui nous semble être liée à une certaine déception face à la « *disparition des confins* » dont parle Sylvain Venayre (la disparition de la solitude, du silence, de la « *lenteur* » notamment) : une déception qui a pour conséquence le fait qu'Odette du Puigauveau se tourne vers d'autres centres d'intérêt que ceux qui l'animaient au début de ses voyages, et justement vers ce qui contribue à faire disparaître ces « *confins* », dans un cheminement paradoxal mais pas si étonnant quand on connaît un peu la personnalité entière de notre voyageuse. Odette du Puigauveau semble totalement prise par son amour pour le chef de la Piste, Pierre, et cela explique sans doute son intérêt pour la Piste ; une fois son cœur pris, c'est tout son être qui

⁵⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 132.

s'engage dans la promotion de cet idéal dans lequel elle retrouve plusieurs des valeurs qui lui importent.

Mais la Piste ne comble jamais, dans le cœur d'Odette du Puigauveau, la nostalgie « *archaïque* » d'un désert vide, silencieux, habité seulement par des nomades pas encore entrés dans la « *société moderne* » qui « *ne leur concède point de place* ». La conclusion du récit, qui s'adresse à la Piste comme à une personne, le montre bien : Odette du Puigauveau y décrit sur un ton désenchanté le « *Progrès* » qui arrive en Mauritanie, progrès amené par le biais de la Piste (notamment grâce au transport des minerais) mais qui engendre la prolétarianisation des populations. L'explicit du dernier récit de voyage d'Odette du Puigauveau expriment parfaitement cette tristesse ressentie par un certain nombre de voyageurs du XX^e siècle face au nivellement des « *confins* » du globe par les sociétés occidentales :

Oh ! la Piste ! Et vous, les hommes de la Piste ! Ne vous enorgueillissez pas trop ! Avec tout votre courage, vous n'apportez pas que le bon et le bien. La liberté et le bonheur ne sont plus vos usagers ! Parce que vous frayez une des grandes routes d'une civilisation puissante, impitoyable et avide sur la dure terre d'Afrique qui est encore, jusqu'à des temps que nul ne peut prévoir, une Maison de Servitude.⁵⁷

Ces derniers mots de « *Maison de Servitude* » montrent bien comment Odette du Puigauveau considère désormais l'Afrique : alors que le désert symbolisait pour elle, comme pour de nombreux voyageurs au Sahara, une liberté sans pareille, offerte à quelques aventuriers, il est maintenant devenu une « *Maison de Servitude* ». Cette « *servitude* » concerne tout d'abord les populations colonisées, mais elle touche également les voyageurs comme Odette du Puigauveau qui, dans une certaine mesure, s'identifient à ces populations lors de leurs expéditions. La modernité passant par la Piste apporte une « *civilisation puissante, impitoyable, et avide* » sur des terres encore « *vierges* » parce qu'elles étaient, il n'y a pas si longtemps, des « *blancs* » de la carte » ; le processus d'occidentalisation fait alors disparaître les « *confins* », pour les populations qui les habitent, mais aussi pour les grands voyageurs en recherche d'ailleurs, qui aimaient ces lieux pour leur éloignement géographique et temporel. Odette du Puigauveau, même si elle a aimé travailler sur la Piste, à cause de ses amis pistards et de « *l'aventure* » d'un autre genre qu'elle lit dans cette gigantesque entreprise, fait donc état, à la fin de sa dernière – et longue – expédition, d'un certain désenchantement par rapport à l'affaiblissement des composantes rendant possible le voyage et l'aventure.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 307.

Ce désenchantement est-il à l'origine de la fin du voyage avec l'installation au Maroc d'Odette du Puigaudeau ?

3. Vers l'échec du voyage ? L'installation au Maroc

Entre le dernier vrai voyage d'Odette du Puigaudeau, en 1950, et sa courte expédition de 1960, suivie de son installation au Maroc en 1961, 10 ans s'écoulaient, sans qu'Odette du Puigaudeau manifeste l'envie de repartir, envie qu'elle avait pourtant après ses précédents voyages. A cette époque, elle se tourne beaucoup plus vers ses projets scientifiques et ses combats politiques⁵⁸. Tout se passe comme si, déçue à la suite de son dernier voyage par un certain affadissement de l'idéal d'aventure qui la portait, elle se rabattait sur d'autres expériences qui lui permettaient de subsister et de continuer à exister dans le monde africaniste. Elle est, semble-t-il, confrontée au même dilemme qui s'est posé à des ethnologues comme Leiris ou Monod au retour de leurs voyages : choisir l'aventure... ou choisir la science – ou, dans le cas d'Odette du Puigaudeau, la science et la politique. On trouve dans les archives de la voyageuse un article significatif publié dans *La Vie Militaire* en 1954 ; le journaliste, évoquant un numéro spécial consacré au Sahara sorti chez *Tropiques*, la revue des troupes coloniales, y cite Théodore Monod qui se félicite que « *l'heure du spécialiste* » ait enfin sonné et dit que « *le Sahara, pacifié, est désormais ouvert au géologue, au botaniste, à l'archéologue* ». L'article cite plusieurs noms de « *spécialistes* » figurant au sommaire de ce numéro spécial... dont celui d'Odette « *du Puygaudeau* » ! Plus de place donc, selon Théodore Monod, pour des « *aventuriers* » dont le Sahara moderne et la science n'auraient que faire. Face à la disparition des confins, ces grands voyageurs, comme Odette du Puigaudeau, doivent choisir une voie ; notre saharienne semble l'avoir trouvée dans la science et le combat politique qui en découle. A travers ses combats politiques, on peut même dire que le concept du voyage semble disparaître, et emporter avec lui celui de l'aventure.

Dans la conception traditionnelle, le grand voyage recouvre une dimension de gratuité et un enjeu personnel⁵⁹. En d'autres termes, l'expérience viatique n'est pas là pour servir de prétexte et de justification à des engagements scientifiques ou politiques : si Odette du Puigaudeau part en Mauritanie en 1933, c'est d'abord pour elle-même, pour répondre à ses

⁵⁸ Se reporter aux chapitres 3 et 6.

⁵⁹ Se reporter au chapitre 8.

propres désirs. Quand on lit les écrits d'Odette du Puigauveau, notamment ses lettres à sa mère et ses carnets de route, on se rend compte que les objectifs scientifiques et politiques, pour passionnants qu'ils soient, ne viennent que se greffer sur une passion plus profonde : l'expérience viatique en elle-même, pour le dépassement de soi qu'elle suppose à travers un effort physique, moral, et la découverte d'un autre peuple qui permet de se redécouvrir soi-même. L'idéal du voyage, c'est l'aventure, qu'on ne peut atteindre complètement mais qui guide la route du voyageur.

Apparaît donc ici une contradiction – encore une ! Comment en effet concilier la passion d'Odette du Puigauveau pour l'expérience viatique avec ses multiples engagements politiques et scientifiques des années 1950 – nés à cause des observations du voyage et de la passion pour les Maures que le voyage initie – qui conduisent à son installation au Maroc et donc, *de facto*, à la disparition du voyage, celui-ci supposant dans sa définition même un aller et un retour ?

Pour nous, c'est dans cette contradiction que se manifeste l'hybridité du voyage : le voyageur est toujours entre deux mondes, dans une position relativement inconfortable qui, dans le cas d'Odette du Puigauveau, la conduit à multiplier les engagements, qu'ils soient politiques ou scientifiques, et à entrer en conflit avec un certain nombre de personnalités de son monde d'origine. L'expérience viatique brouille les pistes : l'Occidentale devient partie prenante d'un autre monde – comment ne pas penser aux cas d'Alexandra David-Néel et d'Isabelle Eberhardt, un des modèles d'Odette du Puigauveau – et doit, à un moment donné, choisir son « camp ».

Pour Odette du Puigauveau comme pour les deux voyageuses citées, c'est décidé : elles entrent dans le monde visité en 1961... sans pour autant pouvoir s'y intégrer tout à fait et quitter complètement celui d'où elles viennent. De là naissent de multiples incompréhensions dont viennent sans aucun doute les difficultés rencontrées par Odette du Puigauveau à se faire accepter dans l'administration marocaine. Odette du Puigauveau, quoi qu'elle en dise, n'est pas devenue maure, ni marocaine. En tout état de cause, ce choix fait entre deux mondes entraîne, dans une certaine mesure, la disparition du concept même de l'aventure au sens duquel Odette du Puigauveau l'entendait. L'aventure vécue à travers l'expérience viatique supposait une sortie de soi, une découverte d'un monde inconnu ou tout du moins différencié du monde originel de l'aventurière... En choisissant de s'intégrer à la population marocaine pour continuer à défendre ses convictions nées du combat anticolonialiste – et quelle que soit la réussite de cette intégration – Odette du Puigauveau « devient » cet autre monde... et le voyage disparaît alors.

L'irruption de la modernité occidentale en Mauritanie, cause de la multiplication des combats politiques d'Odette du Puigaudeau, est ici encore à l'origine de la « mort » du voyage.

Le but d'Odette du Puigaudeau, en arrivant au Maroc, est en effet uniquement de s'installer à demeure pour finir ses recherches de thèse... mais plus du tout de vivre la grande aventure du voyage. Certes, on pourra objecter que l'âge commence à se faire sentir, peut-être ; mais cette hypothèse, au vu de l'énergie d'Odette du Puigaudeau jusqu'à l'âge de sa retraite (77 ans !), ne nous paraît pas complètement valable. On a simplement assisté à une disparition quasi-totale de son idéal du voyage, au fil des années ; en 1961, il n'est plus possible, comme c'était le cas en 1933, de partir avec une « envie d'ailleurs » héritée du romantisme et une conception quasi messianique du voyageur comme passeur entre deux mondes, puisque les deux mondes n'en forment finalement plus qu'un, les confins ayant disparu, et puisque le voyage doit maintenant porter d'autres enjeux (des enjeux sportifs, notamment) pour se distinguer du tourisme. On peut donc dire que le voyage selon la conception qu'Odette du Puigaudeau en avait, à la suite des grands voyageurs du XIX^e siècle, a échoué.

Il est d'ailleurs significatif qu'un peu plus tôt, Odette du Puigaudeau ne cherche pas à faire de sa mission de 1960 un vrai voyage, mais se cantonne strictement à la recherche d'objets pour l'exposition Sahara et à quelques conférences ; elle part en outre au Sahara en avion, c'est-à-dire en utilisant un moyen de transport qui la met au même niveau que les masses touristiques, ne lui permet pas de se singulariser, ce qu'elle avait toujours cherché à faire en utilisant par exemple le fameux langoustier de 1933. Dans *La Culture de masse...*, Jean-Pierre Rioux et Jean-François Sirinelli analysent ainsi l'emploi de l'avion pour le voyage : l'avion « *illustre aussi une forme de tourisme qui réduit le temps du déplacement et en anéantit les aléas ou les aventures. Prendre l'avion, c'est quitter un lieu pour un autre, sans avoir à supporter la durée du déplacement* »⁶⁰. Odette du Puigaudeau semble avoir renoncé à toute volonté de singulariser son voyage : cette expédition de 1960 apparaît presque comme un simple déplacement professionnel, pour une scientifique travaillant sur une exposition. L'aventure des premiers voyages a bel et bien pris fin...

⁶⁰ RIOUX, Jean-Pierre et SIRINELLI, Jean-François, *La Culture de masse...*, p. 382-383.

C. Un voyage désenchanté dans son essence ?

Cependant, plus qu'à des facteurs extérieurs liés à la modernisation du pays, on peut se demander si ce sentiment d'échec perceptible dans beaucoup d'écrits d'Odette du Puigauveau n'est pas lié à un désenchantement de sa conception du voyage qui soit contenu dans son essence-même. La manière dont Odette du Puigauveau perçoit le voyage paraît en effet être caractérisée par un rapport constant et ambiguë entre le passé et le présent, entre le pays d'origine et celui du voyage, qui informe le ressenti qu'elle a de son expérience et la manière dont elle la restitue au public. Cependant, le désenchantement du voyage n'est pas forcément celui de l'aventure, comme on le verra dans la dernière partie de notre analyse.

1. Un rapport entre passé et présent constant et ambiguë

Odette du Puigauveau nourrit son voyage, on l'a vu, d'une envie d'ailleurs se fondant essentiellement sur la composante « primitive » des sociétés visitées. Le rêve naît du sentiment de visiter les temps passés en visitant la Mauritanie, de revenir aussi à des époques plus favorables à une vision du voyageur comme un héros explorateur de terres non civilisées. La Mauritanie est objet de fascination pour Odette du Puigauveau parce qu'elle comprend une part d'inconnu, à cause de l'appartenance que la voyageuse lui suppose aux temps passés, et notamment aux temps médiévaux. Or la modernité entre en Mauritanie et fait perdre peu à peu cette illusion à la voyageuse⁶¹.

Bien plus, la façon dont les voyageurs comme Odette du Puigauveau vivent leur voyage fait qu'ils sont toujours dans un rapport au passé ambiguë suscitant inévitablement une désillusion au moment de la découverte du pays visité, qu'il soit entré dans la modernité ou pas. En effet, le rêve qui accompagne le départ en voyage se brise forcément, d'une certaine manière, à l'arrivée, puisque les « temps passés » dont les voyageurs ont rêvé ne sont pas des temps idéaux, loin de là. Dans chaque société visitée, le voyageur trouve des éléments qu'il ignorait et qui le font entrer dans une certaine déception. Valérie Boulain écrit, par rapport au premier voyage d'Odette du Puigauveau : « *La réalité du voyage décroche peu à peu la fiction d'un périple aux splendeurs émirales. Le présent rattrape déjà le passé. Le gavage forcé des jeunes filles, l'excision, les mariages arrangés participent à rompre le charme de la vie saharienne* »⁶².

⁶¹ Se reporter au chapitre 3.

⁶² BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 270.

Indépendamment de la question du nivellement des sociétés rencontrées par le monde occidental, chaque grand voyageur, dans la mesure où il est bercé dans son pays par une *image* de la destination projetée, et ne connaît pas, *de facto*, sa réalité, est susceptible d'être soumis à un désenchantement lors de son voyage. C'est le cas d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones, qui par exemple, rencontrent l'inhospitalité dans certaines régions, sont déçues par Tombouctou... Désenchantement et voyage vont donc de pair, dans cette optique.

De plus, le voyageur européen, comme on l'a dit, est un intermédiaire entre deux mondes. Les historiens du voyage mettent en évidence le fait que cette position, à l'époque où ces deux mondes sont à deux « vitesses » différentes, met le voyageur dans un rapport entre deux temporalités indissociable d'une certaine nostalgie, d'un sentiment de n'être pas à sa place dans une époque ou l'autre. Odile Gannier écrit ainsi :

Le voyageur se perçoit dans une temporalité qui n'est pas celle du sédentaire ; transfuge d'une société à l'autre, il a souvent le sentiment de se trouver entre deux états de la civilisation humaine, à l'échelle historique : tantôt ramené en arrière, tantôt projeté vers l'avenir, il ne se situe plus que comme individu.⁶³

Cette hypothèse est très intéressante pour notre voyageuse : Odette du Puigauveau semble avoir bien souvent ce sentiment de n'appartenir ni à un monde ni à l'autre, et notamment, ni à une époque, ni à l'autre : elle est un « *transfuge* » qui fait des aller-retours constants entre « *deux états* » historiques du monde, à la fois à cause de ses aller-retours en France et en Afrique, et à la fois, en Afrique même, lors de ses aller-retours entre le monde des colonisés et celui des coloniaux. On comprend bien que ces aller-retours doivent provoquer chez la voyageuse une certaine nostalgie, à cause du manque d'un endroit où elle serait dans une temporalité qui lui convienne, où elle serait chez elle. C'est ce manque qui est sans doute à l'origine, dans un certain sens, de son installation au Maroc : elle décide de choisir une réalité particulière, pour arrêter d'être dans une perpétuelle instabilité... mais ce choix finira, également, par la décevoir, comme si une fois entrée dans la temporalité du voyageur, on ne pouvait plus en sortir et revenir à celle du sédentaire.

On comprend bien, en outre, toute l'ambiguïté du rapport au passé d'Odette du Puigauveau, notamment lors de son dernier voyage : elle est à la fois fascinée par le côté « primitif » de la Mauritanie et à la fois engagée dans l'exaltation d'œuvres coloniales qui participent à niveler le pays sur le modèle occidental.

⁶³ GANNIER, Odile, *La littérature de voyage...*, p. 43.

La Piste est le récit de ce paradoxe, puisqu'Odette du Puigauveau y met en valeur le travail des Pistards, la modernité qu'ils apportent à la Mauritanie, à travers des passages souvent très techniques expliquant comment la Piste Maroc-Sénégal est construite... et parallèlement, regrette le « Progrès » qui entre en Mauritanie par le biais de cette Piste. La voyageuse, plus que jamais lors de son troisième voyage, se tient entre deux temporalités : d'un côté, elle est l'amie des Pistards, et notamment amoureuse de l'un d'entre eux, Pierre, passe la plupart de son dernier voyage dans les maisons de la Piste et non plus sous les tentes des Maures ou à chameau ; de l'autre, elle se place toujours du côté des populations locales et se décrit, on l'a vu, comme une « 'archaïque', amie de ces nomades auxquels la société moderne ne concède point de place »⁶⁴, et qui préférera toujours le chameau à la voiture et au camion. Dans la même perspective, la tonalité de *La Piste* est avant tout élégiaque, comme le montrent les dernières pages, dont on a déjà parlé, qui s'adressent à la Piste dans une personnification nostalgique, héritée du romantisme. Cette nostalgie semble consubstantielle au voyage d'Odette du Puigauveau, puisque le rapport au temps est toujours « biaisé », en un certain sens, par les illusions que la voyageuse pouvait avoir avant de partir. Ici, le voyage paraît donc désenchanté dans son essence-même.

2. Entre départ et retour : un perpétuel déséquilibre

L'autre ingrédient nostalgique du voyage d'Odette du Puigauveau, c'est l'aller-retour constant qu'elle fait entre son pays d'origine et le Sahara. Odette du Puigauveau exprime très souvent une nostalgie de la métropole quand elle est en voyage. Dès *Pieds Nus*, elle écrit ainsi, alors qu'elle est en brousse :

C'était l'heure où, en France, les angélus s'égrènent sur les campagnes recueillies, où les fumées s'élèvent des humbles toits, où les moineaux se querellent dans les grands arbres, près des paillets. L'heure où l'étranger songe à son pays...⁶⁵

La différence irréductible entre son pays et le désert est ici le point de départ de la nostalgie de la France pour Odette du Puigauveau, qui est « étrangère ». Mais ce qui est intéressant chez notre voyageuse, c'est qu'elle se considère alternativement comme une étrangère au Sahara et comme une habitante de ce Sahara, en parfaite symbiose avec le pays et

⁶⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 132.

⁶⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 137.

les populations. C'est ce que note Valérie Boulain en étudiant *Pieds Nus*, notamment à partir de l'entrée au Sahel qui marque une étape certaine dans le désenchantement du voyage :

Désormais, l'écriture du livre de bord et des courriers d'Odette du Puigauveau à sa mère témoigne de cette superposition de moments de bonheur vécus comme en dehors du temps et d'instantanés lestés par la dure réalité. Nous trouvons ainsi, dans le récit d'Odette du Puigauveau, l'alternance de ces sentiments contraires, l'expression de sa parfaite communion avec la terre saharienne et l'expression de sa profonde étrangeté.⁶⁶

Odette du Puigauveau est donc dans une position paradoxale, entre deux mondes, entre ici et là-bas, qui la fait continuellement passer de l'envie de revenir en France à l'envie de rester au Sahara, au cours même de son voyage. Ainsi, le 4 août 1934, elle écrit :

Le désir de rentrer en France nous tient bien maintenant. Il me prend des envies désolées de revoir des visages amis, ou simplement connus, de reprendre un nom, un état-civil, de ne plus être anonymement les « femmes l'Européen » pour les Maures et les journalistes pour les Français, d'avoir un foyer au lieu de cette errance perpétuelle.

Et tout à coup, cette terre de misère vous reprend mystérieusement, par une belle dune, une palmeraie profonde, une étape plus facile sur un bon chameau au trot bien rythmé et cette illusion de liberté, de transhumance animale vers le point d'eau, le repos, le manger. Corps engourdi de fatigue, vie intellectuelle ralentie. La vie ramenée à ses fonctions essentielles. Simplement se sentir vivre.⁶⁷

Ce passage est symptomatique du constant aller-retour mental effectué par Odette du Puigauveau entre la France et le Sahara. La voyageuse est incapable de se fixer dans un endroit précis, est « tourmentée par le vieil instinct de migration qui sommeille encore au fond de l'être humain »⁶⁸, comme elle le dit au début de *Pieds Nus*. Cet « instinct de migration » est à la fois ce qui la fait se « sentir vivre », et à la fois ce qui fait qu'elle est perpétuellement dans le regret, dans la nostalgie d'une patrie ou de l'autre, pour elle qui vit presque, dans son esprit, comme une apatride. Une fois revenue en métropole, le désir de repartir est toujours fort : les derniers mots du *Sel du Désert*, par exemple, sont les suivants :

Nous avons rapporté un guépard, mais ceci est une affaire privée. Nous sommes trois maintenant à remuer des souvenirs, à regretter, à espérer.

Il faut repartir.

Quand repartir ?

Comment repartir ?

Nous repartirons... Bientôt !⁶⁹

La mise en page vise ici à faire ressortir l'envie de ce retour au Sahara qui « ronge » Odette du Puigauveau, à peine le retour en France passé. Beaucoup d'autres textes écrits en

⁶⁶ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 271.

⁶⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (4 août 1934, en brousse près d'Atar).

⁶⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 27.

⁶⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du désert*, p. 220.

métropole témoignent de ce regret du désert : ainsi, lors d'une conférence à la radio juste après leur premier voyage, lorsque le journaliste demande à Marion Sénones ce qu'elles comptent faire maintenant, celle-ci répond : « *Publier nos souvenirs... et repartir, le plus tôt possible, vers ce beau désert que nous regrettons* »⁷⁰. Beaucoup de choses, en métropole, leur font d'ailleurs penser au Sahara et viennent raviver cette nostalgie : ainsi, quand elles visitent le zoo de Vincennes dans les années 1950, elles vont jusqu'à écrire un article dans un journal pour témoigner de la nostalgie qu'elles ont ressentie de la brousse à la vue de ces animaux. Le titre de l'article, *La Jungle en exil*, met en évidence le fait qu'elles aussi se sentent, dans une certaine mesure, en exil en métropole... La conclusion du texte est révélatrice :

Sous l'immense verrière, grondaient pêle-mêle toutes les voix de la brousse, toutes ces voix qui, longtemps, avaient peuplé nos nuits.

Certes, on peut préférer entendre rugir quarante lions au Zoo que cent dans les montagnes de l'Assaba, surtout si l'on y dort le nez vers les étoiles, sur une plateforme de rochers. Mais l'on peut aussi, par la grâce de cette musique sauvage, renouer le lien brisé d'un passé lourd de nostalgie où toutes choses – et même celles qui, vivantes, nous blessaient – ont pris, avec le temps et le regret, l'éclat magique d'un bonheur perdu.⁷¹

Cet extrait montre comment Odette du Puigauveau et Marion Sénones *vivent* encore au Sahara, malgré la distance. Et pourtant, elles sont pleinement impliquées, à cette époque, dans les combats politiques et la recherche ethnologique en France. Là encore, la posture de voyageuse, ni dans un monde, ni dans l'autre, est inconfortable, puisque le « *bonheur* » du passé est « *perdu* », et que le « *regret* » domine. Que les souvenirs soient bons ou mauvais, l'aller-retour inhérent au voyage fait qu'ils sont toujours objet d'un sentiment nostalgique, pouvant aller jusqu'à un réel désenchantement, perceptible dans des textes comme celui-ci où Odette du Puigauveau raconte les épisodes qu'elle a connus en A.O.F. avec des requins et les recherches qu'elle fait au Muséum sur ce sujet : « *L'Afrique est loin. À présent, c'est Paris, le froid, le ciel sombre. Devant la fenêtre d'un laboratoire du Muséum, la neige tombe tristement* »⁷². Le voyage, ou tout du moins sa perception, apparaît ici comme désenchanté dans son essence, puisque quels que soient les souvenirs qu'il occasionne, il sera objet de regret au moment du retour en France. Ici, le regret ne dépend pas de la modernisation du pays, des difficultés rencontrées, mais est bel et bien consubstantiel au voyage lui-même.

⁷⁰ SÉNONES, Marion, conférence du 9 juin 1934, radio non identifiée, in *Marion Sénones, Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷¹ PUIGAUVEAU, Odette du, « *La Jungle en exil* », dans un journal non identifié, [années 1950], in *Dossier de coupures de presses et d'articles d'Odette du Puigauveau, 1930-1969*, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁷² PUIGAUVEAU, Odette du, « *À la poursuite des requins d'A.O.F.* », article non publié, [1954-60], in *Articles de divers auteurs*, SG MS-5493, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 9 : Vers l'affaiblissement du voyage ?

Le rééditeur de *Pieds Nus*, Jean-Pierre Sicre, écrit d'ailleurs dans une note précédant l'ouvrage, en 1992, qu'Odette du Puigauveau « choisit de partir, oublia de revenir – et fut donc oubliée »⁷³. Cette phrase résume bien la posture paradoxale de la voyageuse, qui est, peut-être, celle de tout grand voyageur : intermédiaire entre deux mondes, se fixant tour à tour dans l'un ou dans l'autre, le voyageur ne peut échapper à un sentiment de désenchantement face à l'impossibilité de trouver sa place – et également d'être réellement reconnu – dans un pays ou dans l'autre. Éternel gyrovague, pas seulement dans les faits mais aussi dans son esprit (par l'entretien de la nostalgie du pays visité ou du pays d'origine), il se retrouve dans une position paradoxale, entre ici et là-bas. Le voyage – au sens du grand voyage, pas du tourisme, ni du voyage uniquement scientifique – semble donc porter en lui-même un processus de désillusion presque inévitable.

3. Le désenchantement du voyage est-il celui de l'aventure ?

Cela dit, on peut se demander si ce processus de désillusion concerne aussi l'aventure. En effet, aventure et voyage tendaient, depuis le XIX^e siècle, à marcher de pair dans l'esprit des voyageurs et de leurs contemporains, voire même à se confondre, l'aventure impliquant le plus souvent le voyage dans les romans du XIX^e siècle et plus largement dans l'opinion. De même, le voyage du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, s'il s'agit d'un grand voyage, est toujours considéré comme une aventure – c'est-à-dire comme un épisode où le risque, l'inconnu, et une pratique élitiste se côtoient⁷⁴. Aventurier et voyageur sont des termes employés indifféremment par la presse pour évoquer de nombreux hommes et femmes du XX^e siècle, par exemple Odette du Puigauveau et Marion Sénones. Pourtant, comme le montre Sylvain Venayre, avec l'apparition d'une nouvelle « mystique de l'aventure » qu'on étudiera dans notre prochain chapitre entre la Belle Époque et l'après Seconde Guerre Mondiale, voyage et aventure semblent pouvoir être, dans une certaine mesure, dissociés, et en particulier pour Odette du Puigauveau. En effet, l'affaiblissement de la notion de voyage chez elle, dû à un certain désenchantement, ne semble pas toucher celle d'aventure, alors même que Pierre Mac Orlan⁷⁵, qui vient de publier son *Petit manuel du parfait aventurier* (1920), postule qu'il

⁷³ Note de Jean-Pierre-Sicre à la réédition de *Pieds Nus à travers la Mauritanie*, Phébus, 1992, p. 13.

⁷⁴ Les aventures étudiées par Sylvain Venayre dans *La Gloire de l'Aventure* sont ainsi uniquement des voyages.

⁷⁵ Pierre Dumarchey (1882-1970), plus connu sous son pseudonyme de Pierre Mac Orlan, écrivain, a forgé le concept de « fantastique social » pour décrire les inquiétudes portées par la modernisation.

Chapitre 9 : Vers l'affaiblissement du voyage ?

est nécessaire d'établir comme une loi que l'aventure n'existe pas . (...) Elle est dans l'esprit de celui qui la poursuit, et dès qu'il peut la toucher du doigt, elle s'évanouit, pour renaître un peu plus loin, sous une autre forme, aux limites de l'imagination.⁷⁶

Face à Mac Orlan et ses disciples, Odette du Puigauveau, elle, continue à trouver l'aventure, bien que le voyage connaisse de plus en plus d'échecs. Pour elle, l'aventure revêt un côté initiatique qui la préserve, dans sa conception, d'un certain désenchantement : quels que soient les désillusions du voyage, Odette du Puigauveau pourra toujours « apprendre » à travers l'aventure. Odette du Puigauveau dissocie souvent l'aventure du voyage, ce qui préserve la première des désillusions du deuxième. A la fin de *la Route de l'Ouest*, si elle écrit « *qu'il y a quelque puérité, dans un pays où l'on voyage cartes en main, dont le ciel est sillonné d'avions et le sol de patrouilles militaires, quand ce n'est pas de routes ou de voies ferrées, à prolonger le titre d'explorateur* », elle dit aussi que « *l'Aventure est toujours là* »⁷⁷.

Odette du Puigauveau semble finalement avoir de cette « *Aventure* » une conception assez large, une conception qui lui permet de passer au-dessus de la disparition du risque, de l'inconnu, des « *confins* », qui touche surtout, elle, le voyage, pour trouver « *l'Aventure* » dans les relations humaines et la vie « *quotidienne* » du désert notamment. C'est le recours à cet idéal – assez traditionnel finalement puisqu'il se rapproche du lieu commun de l'aventure vu comme un parcours initiatique – qui permet à Odette du Puigauveau de trouver une nouvelle manière de vivre le voyage. Ainsi, lors de son troisième voyage, alors qu'elle s'installe plusieurs mois dans le désert, sans le parcourir vraiment, coupant court à la nomadisation qui lui était habituelle (« *pour la première fois, j'habite la brousse que je n'ai jamais fait que traverser sans m'arrêter plus d'une nuit* »⁷⁸), elle écrit :

Je m'installe tout à fait dans cette nouvelle existence. C'est délicieux de vivre ainsi campée en brousse, d'habiter en brousse. Je n'ai jamais fait que traverser la brousse. A présent, je goûte le rythme calme de cette vie, les jours qui glissent sur ce sable, sans traces. Ma tente est vraiment ma maison.⁷⁹

Ici, il n'y a plus de voyage, puisqu'Odette du Puigauveau ne se déplace plus... et pourtant, elle vit vraiment ce voyage comme les autres, c'est-à-dire comme une « *Aventure* ». Son installation au Maroc en 1961 lui a d'ailleurs sûrement semblé être une des plus grandes

⁷⁶ MAC ORLAN, Pierre, *Petit manuel du parfait aventurier*, Paris, Mercure de France, 1998, p. 15.

⁷⁷ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest*, pp. 167-168.

⁷⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 267.

⁷⁹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (3 novembre 1950, près de Qsar Torchane).

Chapitre 9 : Vers l'affaiblissement du voyage ?

aventures de sa vie, alors même que le voyage y subit un échec. « *L'adieu au voyage* » dont parle Vincent Debaene est bel et bien réalisé... mais pas celui à « *l'Aventure* » !

Conclusion

Si le voyage, objet de difficultés, est l'occasion d'un certain désenchantement chez Odette du Puigauveau, comme chez un certain nombre de voyageurs du XX^e siècle face à la « *disparition des confins* », l'idéal de l'aventure ne semble pas, lui, souffrir d'une désaffection. Odette du Puigauveau paraît, à première vue, rester fixée sur des conceptions traditionnelles de l'aventure qui irriguent sa pratique viatique et ses écrits. Cependant, une évolution est-elle perceptible dans l'idéal véhiculé dans ses récits, parallèlement à la construction d'une nouvelle « *mystique de l'aventure* », étudiée par Sylvain Venayre ? C'est ce que nous allons voir dans le dernier chapitre de notre étude.

Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?

Le volume d'articles écrits sur Odette du Puigauveau et celui de sa production nous amène à nous poser cette question, à la fin de notre thèse : pourquoi Odette du Puigauveau, en définitive, est-elle tombée dans l'oubli même pour ce qui concerne simplement son expérience du voyage, sans parler des dimensions coloniales ou scientifiques que nous avons déjà étudiées ? Pourquoi, à la différence de tant d'aventurières pionnières du XX^e siècle, ne semble-t-elle pas avoir marqué l'histoire du voyage ? Il nous semble pouvoir chercher la réponse dans les distinctions qui s'opèrent, au XX^e siècle, entre le voyage et l'aventure. S'ils se confondaient au XIX^e siècle, au XX^e siècle, alors que le voyage se démocratise, le voyageur, pour mériter le titre d'aventurier qui, bien souvent, est la condition du passage à la postérité, doit se couler dans un nouveau modèle.

Sylvain Venayre écrit dans son ouvrage sur la *Gloire de l'Aventure* que, face aux désenchantements multiples que subissent les voyageurs et à la « disparition des confins », naît, aux tournants des XIX^e et XX^e siècles, une « *mystique moderne de l'aventure* », qui devient « *une valeur extraordinairement positive* »¹, définitivement constituée comme telle dans les années 1930. Le concept d'aventure reste lié, bien souvent, au voyage, mais le dépasse ; le voyageur du XX^e siècle n'est pas toujours un aventurier, mais l'aventurier est, bien souvent, un voyageur, qui conçoit son voyage selon des modalités différentes que le voyageur du XIX^e siècle. Face à la disparition des confins, il revendiquerait notamment l'aventure pour l'aventure, comme l'art pour l'art du siècle précédent. Ce modèle est suivi et construit dans le même temps par de nombreux aventuriers modernes. Comment Odette du Puigauveau s'inscrit-elle en son sein ? Le suit-elle de façon linéaire, ou, au contraire, reste-t-elle dans des conceptions datées du voyage ? Comment est-elle perçue par les médias de son temps ?

Odette du Puigauveau semble selon nous répondre à la « disparition des confins » analysée par Sylvain Venayre en suivant certains chemins empruntés par ceux que l'historien qualifie d'aventuriers modernes ; cependant, elle reste toujours dans une conception de l'aventure et du voyage qui est en retard par rapport à son temps. Une comparaison avec trois grandes voyageuses de son époque, Alexandra David-Néel, Ella Maillart et Titaÿna, nous permettra de le montrer. Enfin, après la Seconde Guerre Mondiale, Odette du Puigauveau

¹ VENAYRE, Sylvain, *La gloire de l'aventure...*, p. 17.

semble se lancer dans un essai de modernisation de son voyage, essai qui se conclut par l'échec de son insertion dans cette « *mystique moderne de l'aventure* » décrite par Sylvain Venayre.

A. Odette du Puigauveau face à la « mystique moderne de l'aventure »

Sylvain Venayre fait partie des rares historiens du voyage à s'être essayé à une analyse poussée du voyage du XX^e siècle. La plupart, en effet, se sont arrêtés au XIX^e siècle, là où grand voyage et aventures se confondaient. L'historien s'est, lui, confronté aux changements qui se produisent dans les conceptions du voyage et de l'aventure en réaction aux multiples désillusions que subissent les voyageurs². Ses thèses – dans un champ de recherches qui n'a pas été encore bien parcouru – permettent d'interroger le voyage d'Odette du Puigauveau, qui se réclame, on l'a assez vu, du « grand » voyage, en opposition par exemple au tourisme. Comment Odette du Puigauveau s'insère-t-elle dans cette nouvelle « *mystique de l'aventure* » commune à plusieurs grands voyageurs de son époque passés, eux, à la postérité ? Si son voyage semble s'inscrire dans une certaine mesure dans cette dynamique, il reste porteur de valeurs pédagogiques et politiques en retard sur leur temps qui l'empêchent de s'intégrer dans une conception de l'aventure pour l'aventure. De plus, Odette du Puigauveau n'est pas inscrite dans les réseaux d'aventuriers de son temps, et n'entretient pas de contacts particuliers avec eux, ce qui n'aide pas sa conception du voyage à évoluer.

1. A quelques pas du voyage « gratuit »

Odette du Puigauveau n'est pas étrangère à son temps ; la façon dont elle conçoit son voyage est forcément, dans une certaine mesure, construite par le renouvellement que connaît l'idée de l'aventure entre la fin du XIX^e siècle et les années 1930. Sylvain Venayre postule que, face aux désillusions subies par les voyageurs avec l'apparition des moyens de transport modernes, du tourisme, et la disparition des « blancs » de la carte et des derniers « confins », ceux qui se revendiquent encore comme grands voyageurs cherchent à se différencier par de multiples pratiques investies d'un sens nouveau, comme le refus des moyens de transport moderne ou de tout ce qui renvoie à la civilisation européenne. Il s'agit de faire, dit Sylvain Venayre, comme si les différents éléments censés avoir conduit à la destruction de l'espace de

² Ces désillusions sont celles étudiées dans le chapitre 9 de notre étude.

l'aventure n'avaient pas existé, de reconstruire cet espace comme explicitement factice, en allant jusqu'à penser le voyage comme un jeu gratuit. L'aventure relève ici du choix plus que des circonstances ; le voyageur, s'il veut s'inscrire dans la catégorie des aventuriers, doit donner une dimension supplémentaire à son voyage, choisir de se distinguer vis-à-vis du touriste, de l'ethnologue, ou du propagandiste colonial. Cette distinction se fait beaucoup *via* une dimension de « jeu » – au sens d'un voyage vécu comme construit et factice – afin de dépasser le manque de conditions idéales pour vivre l'aventure. Comment Odette du Puigauveau vit-elle cette dimension ?

Il nous semble que ce qui définit en grande partie le voyage d'Odette du Puigauveau, c'est sa volonté de vivre à la manière des Maures, parmi eux, et de voyager à leur manière, au pas lent des chameaux. Si, on l'a vu, Odette du Puigauveau et Marion Sénones ne vivent *de facto* pas comme les Maures, puisqu'elles ont des escortes, des serviteurs, un certain confort tout de même dans leur campement et empruntent quelquefois des moyens de transport européens, ce qui est essentiel chez elle, c'est l'affirmation de leur volonté de voyager à la manière des Maures. Comme le dit Sylvain Venayre, l'aventure est d'abord « *le fruit d'un regard posé sur l'événement, une représentation du fait plutôt que le fait lui-même* »³.

Odette du Puigauveau revendique à de nombreuses reprises cette volonté de voyage « authentique » ; si elle ne parle pas tellement de la manière dont elle voyage dans ses lettres ou ses cahiers de voyage, se concentrant alors plus sur ce qu'elle voit du pays, elle la décrit très souvent dans ses écrits publiés, afin de la rendre sensible au public et, ainsi, d'adopter une posture d'aventurière. Ainsi, dans *Le Sel du Désert*, elle écrit en s'adressant explicitement à ses lecteurs :

Je vois d'ici votre air sceptique. Deux femmes peuvent-elles vraiment vivre au Sahara, y voyager à la manière des nomades, y travailler, et dans quelles conditions ? Bon, la preuve est faite. Elles le peuvent puisque, sans être des championnes d'athlétisme, nous y avons vécu plus de deux ans. Les conditions d'existence ? Exactement les mêmes que celles des garçons, nos camarades de brousse.⁴

Odette du Puigauveau ne revendique donc pas un « record » de survie dans le désert qui la rangerait dans la catégorie des grands sportifs, mais l'adoption d'un mode d'existence identique aux Maures, c'est-à-dire « factice », puisqu'Odette du Puigauveau pourrait voyager avec tous les moyens qu'offre la civilisation européenne. C'est ce choix, à rebours de

³ VENAYRE, Sylvain, *La Gloire de l'aventure...*, p. 14.

⁴ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 28.

l'évolution moderne, qui la fait entrer, paradoxalement, dans cette « mystique de l'aventure » perceptible chez les grands voyageurs du XX^e siècle. Pour eux, l'aventure, c'est justement ce qui les place à l'écart de la modernité, du morne quotidien ; pour Odette du Puigau, se distinguer, c'est refuser de vivre à l'européenne pendant son voyage.

Elle n'en reste d'ailleurs pas à cette simple revendication mais décrit longuement, à plusieurs reprises, les conditions concrètes de son voyage, comme pour prouver à son lecteur sceptique qu'elle réalise bien cette volonté : ainsi, dans ce même extrait du *Sel du Désert*, elle entreprend une description des différents éléments de sa vie en Mauritanie (l'habillement, l'eau, les vivres, le matériel, le combustible...) en insistant à chaque fois sur leur simplicité et leur harmonie avec la nature et la vie traditionnelle des Maures⁵. Ces quelques paragraphes, qui coupent avec le fil du récit puisqu'ils consistent en une énumération de phrases nominales, alors que le style littéraire d'Odette du Puigau n'utilise presque jamais ces dernières, montrent une certaine pression pesant sur Odette du Puigau : pour mériter le titre de grande voyageuse ou d'aventurière que lui donnent les médias, elle doit prouver que son voyage a quelque chose de particulier, y compris en dérogeant à son style d'écriture habituel, pour rendre cette « preuve » encore plus frappante. Autrement, elle serait reléguée dans la catégorie « tourisme »⁶.

Cette procédure de distinction reposant sur la revendication d'un voyage selon le mode de vie maure porte ses fruits auprès des contemporains d'Odette du Puigau. Très nombreux sont en effet les médias qui qualifient notre voyageuse d'aventurière à cause de ce mode de vie particulier, reconstruisant l'espace du voyage comme si la modernité n'existait pas. Le fait qu'Odette du Puigau se déplace simplement – ou tout du moins le revendique – attire leur attention. Ainsi, lors d'une conférence radiophonique de Marion Sénones en 1934, la présentatrice dit dans son introduction que « *le grand intérêt de ce voyage est que Marion Sénones et Odette du Puigau l'accomplissent avec des moyens de fortune et réalisèrent ainsi un véritable tour de force* »⁷. Les médias qui font ce genre de remarques à propos des voyages des deux femmes sont nombreux dans les années 1930 ; ils semblent s'intéresser plus à ces expéditions pour leur dimension d'aventure « authentique » car vécue à la manière des

⁵ *Ibid.*, pp 28-29.

⁶ Sur le conflit entre l'image du voyageur et celle du tourisme, se reporter au chapitre 9.

⁷ SÉNONES, Marion, conférence radiophonique dans une radio non identifiée, à l'occasion de l'émission *Actualités féminines*, 9 juin 1934, in *Marion Sénones, Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Maures que pour leurs résultats scientifiques ou la production littéraire qui en est issue. L'aventure, pour le public du XX^e siècle, ce n'est plus le fait d'atteindre des blancs de la carte qui n'existent plus, ou de rapporter des informations extraordinaires sur des peuples qui sont maintenant bien connus grâce à l'ethnographie ; c'est de vivre selon un mode qui paraît inaccessible aux contemporains du voyageur, car il est tout simplement « rétrograde ». Mais, par ce caractère « factice » parce que construit de toutes pièces, ce mode de vie opposé à la modernité devient attirant – paradoxalement novateur – et est un élément constitutif de l'aventure. Sur ce point, Odette du Puigaudeau semble bien s'inscrire dans l'idéal moderne de l'aventure.

2. Un idéal de l'aventure aux « *valeurs pédagogiques surannées* »⁸

Cette expression, tirée de l'analyse de Valérie Boulain sur Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, semble postuler que leurs voyages se fondent sur un idéal rétrograde, *a contrario* de ce que nous avons observé dans le paragraphe précédent. Pourquoi ? Il ne suffit pas qu'Odette du Puigaudeau soit en retard sur son temps au niveau de ses analyses scientifiques et politiques pour affirmer que son « *idéal de l'aventure* » l'est aussi ; ces dimensions seules – comme le montre par exemple une Titaÿna, collaboratrice pendant la Seconde Guerre Mondiale, et pourtant considérée comme une aventurière en son temps – n'influent pas automatiquement sur l'idéal de l'aventure du voyageur, même si elles peuvent expliquer un oubli par la postérité. Un voyageur peut très bien avoir des idées scientifiques ou politiques rétrogrades mais une conception de l'aventure moderne. Comment comprendre alors cette expression de Valérie Boulain sur les « *valeurs pédagogiques surannées* » portées par Odette du Puigaudeau dans son « *idéal de l'aventure* » ?

Sylvain Venayre affirme dans son ouvrage que la dimension la plus essentielle de l'idéal de l'aventure qui, au XX^e siècle, tend à distinguer l'aventurier du voyageur, du touriste, de l'ethnologue, voire même du grand reporter, c'est la *gratuité* de l'aventure. L'aventure doit se vivre comme quelque chose d'inutile, ou, plutôt, de non directement utile, notamment pour les contemporains de l'aventurier. Si l'aventure sert à quelque chose – ou revendique de servir à quelque chose – elle n'est plus l'aventure. Les aventuriers du XX^e siècle se réfèrent souvent à deux modèles, Rimbaud – en mêlant inextricablement sa vie et son œuvre – et Baudelaire, qui

⁸ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 240.

clôt les *Fleurs du Mal* par *Voyage*, écrivant : *Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent / Pour partir* »⁹. C'est seulement quand le voyageur n'a pas de but utilitaire – ou du moins revendique ne pas en avoir un – qu'il peut se dire aventurier. Le reporter, qui place au-delà de la quête de l'aventure celle de l'information sensationnelle, le voyageur géographique, qui voyage pour compléter des cartes ou rapporter des informations sur des contrées moins connues, l'ethnologue, le colonisateur, ou le missionnaire, sont autant de figures bannies de la mystique moderne de l'aventure. Comme à l'heure de « l'art pour l'art » au XIX^e siècle, au XX^e siècle, l'aventurier doit rechercher l'aventure pour l'aventure. Le voyageur, de même, ne mérite le titre de voyageur que s'il revendique n'attribuer à son voyage d'autre but que le voyage en lui-même¹⁰.

Or, Odette du Puigaudeau, on l'a vu, recherche toujours une mission des institutions scientifiques ou politiques ; ce n'est pas seulement parce qu'elle a besoin d'argent, mais aussi car elle entend rendre son voyage « utile ». Bien plus, cette envie de donner une utilité à son voyage par la transmission de connaissances à ses contemporains, qu'ils soient scientifiques ou simplement intéressés par la Mauritanie, augmente au fur et à mesure de ses voyages¹¹. Et cette envie est remarquée par les médias de son temps, comme l'écrit Jeanne Cappe, une journaliste belge, dans un long article sur *La Piste* :

Ce n'était point d'ailleurs un vain désir d'évasion qui portait leurs pas vers le grand silence des étendues de sable. Odette du Puigaudeau était chargée de mission et devait entreprendre, avec la plus grande rigueur scientifique, des recherches d'archéologie et de préhistoire.¹²

Ces mots à eux-seuls suffisent à montrer qu'Odette du Puigaudeau ne s'inscrit pas dans la dynamique de gratuité contenue dans l'aventure décrite par Sylvain Venayre. Bien plus, Valérie Boulain parle de l'« idéal de l'aventure fondé sur des valeurs pédagogiques surannées » d'Odette du Puigaudeau. Cette expression paraît compréhensible si on étudie notamment la préface de *La Route de l'Ouest*, intitulée significativement « *Présentation de l'Aventure* », en la reliant à la fin de ce même ouvrage. Odette du Puigaudeau écrit dans la préface :

Péril et attrait sont, bien entendu, inséparables. Le risque, seul, donne tout son sens à l'Aventure. Sans lui, elle pourrait avoir des charmes, mais point de saveur ni de portée morale. Lutter pour apprendre et découvrir. Risquer, sans marchandages, hors des routes monotones et

⁹ BAUDELAIRE, Charles, « Voyage », in *Les Fleurs du Mal*, 1857.

¹⁰ VENAYRE, Sylvain, *La Gloire de l'Aventure...*, Chapitre 5 : « *La Poésie en actes* ».

¹¹ Se reporter au chapitre 6.

¹² CAPPE, Jeanne « *Une femme dans le désert* », *La Nation Belge*, 29 août 1954, *ibid.*

Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?

sûres. Être joyeux de sa force, de sa ruse, de sa ténacité. Et, à ceux qui ne sont point partis, rapporter fièrement des secrets.¹³

Si on lisait seulement cette préface, on pourrait penser que pour Odette du Puigau, ce qui caractérise l'aventure, c'est la recherche du risque ; cette recherche peut, dans une certaine mesure, entrer dans l'idéal de l'aventure moderne. Cependant, l'*explicit* de *La Route de l'Ouest* permet d'infirmer cette hypothèse, comme si écrire ce récit avait fait changer d'avis Odette du Puigau ; énième contradiction chez notre voyageuse :

Mais, diront sans doute les amateurs d'émotions fortes, où est l'Aventure dans tout ceci ? [...]

La police du désert est bien faite par les compagnies sahariennes du Nord et par les GN coloniaux du Sud. Les temps héroïques sont clos en Afrique, ceux des Brazza¹⁴, des Stanley¹⁵, des Marchand¹⁶, des Laperrine¹⁷, des Foucauld¹⁸, des pionniers des terres inconnues. Le temps de l'étude, de l'organisation, de l'ethnographie et du tourisme est ouvert.

Mais l'Aventure [...] n'est pas nécessairement tragique. Elle peut aussi être une longue patience et un soin de chaque moment. Aventure, la découverte des visages, des âmes et des coutumes... [...]¹⁹

Dans cet *explicit*, la dimension de « risque », qui, dans la préface, « donnait tout son sens à l'Aventure », a donc disparu. Que reste-t-il donc pour définir l'Aventure ? Deux choses : découvrir le pays... et le faire découvrir à ceux qui sont restés au pays : « à ceux qui ne sont point partis, rapporter fièrement des secrets ». C'est cette transmission qui, selon elle, justifie ce « titre d'explorateur ». L'exploration, pour elle, c'est justement là où voyage et aventure sont mêlés. Quels sont ces secrets ? Dans l'*explicit* de la *Route de l'Ouest*, Odette du Puigau, qui dit que « le temps de l'étude, de l'organisation, de l'ethnographie et du tourisme est ouvert », semble justement se placer en dehors du terrain ethnographique, puisque cette phrase paraît entrer en opposition (« mais ») avec « l'Aventure ». Ces secrets ne sont pas les secrets ethnographiques, mais bien plutôt, et c'est ce qui ressort de la lecture intégrale des œuvres d'Odette du Puigau, ceux qui peuvent faire « voyager » le lecteur au Sahara à travers les récits et articles de la voyageuse. Jean-Didier Urbain, étudiant la manière dont le

¹³ PUIGAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 7.

¹⁴ Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905), explorateur italien naturalisé français qui a ouvert la voie à la colonisation française en Afrique centrale.

¹⁵ Henry Morton Stanley (1841-1904), correspondant de guerre britannique, connu pour son exploration de l'Afrique et sa recherche de David Livingstone (1813-1873), missionnaire écossais.

¹⁶ Jean-Baptiste Marchand (1863-1934) a commandé la mission Congo-Nil à l'origine de la crise de Fachoda.

¹⁷ François-Henry Laperrine (1860-1920), ami de Charles de Foucauld, officier colonial, a créé les Compagnies méharistes sahariennes.

¹⁸ Charles de Foucauld (1858-1916).

¹⁹ *Ibid.*, p. 167.

voyageur cherche à se différencier du touriste, écrit, en parlant d'une « *littérature de la révélation* » :

Ce qui fait le voyageur, ce qui fonde socialement son mythe, c'est la croyance en l'inaliénable privilège d'un regard contemplant un monde inconnu qu'il s'approprie, puis qu'il révèle au plus grand nombre afin d'asseoir sa différence.²⁰

Ce mythe du voyageur dont parle Jean-Didier Urbain est déjà établi depuis bien longtemps, sans doute depuis Marco Polo et son *Livre des Merveilles* : le voyageur est celui qui révèle au lecteur un monde que lui seul peut voir correctement, en profondeur. Rapporter des secrets au monde occidental, c'est le « but » utile du grand voyage, et c'est, selon une conception traditionnelle, ce qui fonde sa légitimité. Or, au XX^e siècle, le nouveau modèle de l'aventure tend à récuser cette conception ; si celui qui entreprend un grand voyage peut, effectivement, en tirer des écrits, ce ne doit pas en être le but premier. Autrement, l'aventure n'est plus gratuite... et n'est plus l'aventure selon les critères décrits par Sylvain Venayre. Les « *valeurs pédagogiques surannées* » citées par Valérie Boulain consistent donc en cette croyance traditionnelle que le voyageur doit révéler à ses contemporains – quelque peu considérés comme des enfants auxquels il faut « apprendre » le monde – des secrets que lui seul connaît. Cette idée est d'ailleurs reprise par beaucoup de journalistes chroniquant les œuvres d'Odette du Puigaudeau ; nombreux sont ceux qui citent ces deux extraits de *La Route de l'Ouest* ou parlent de ces mêmes « *secrets* ». Ainsi, Pierre Grenault de *L'Écho d'Alger*, à propos de *Tagant*, écrit que le Sahara « *a livré quelques-uns de ses secrets à Odette du Puigaudeau et Marion Sénones. [...] En Saharienne fidèle à ses horizons, Odette du Puigaudeau nous révèle* » le Tagant²¹. Le terme « *révèle* » a ici un sens fort, et est lié à ces « *secrets* » livrés par le Sahara à la voyageuse ; l'article, significativement, est titré « *Au royaume de l'aventure* »... Dans ce « *royaume* », la voyageuse doit faire entrer le lecteur ; mais, si l'on en croit les théories de Sylvain Venayre, ce « *royaume de l'aventure* » -là est déjà perdu...

Sylvain Venayre affirme même que la rencontre de l'autre permise par le voyage n'apparaît qu'aux marges de la mystique de l'aventure, qui n'est pas centrée sur l'autre mais sur l'aventurier lui-même et son développement personnel. Dans le fait même de recueillir des « *secrets* » sur ce monde « *exotique* », Odette du Puigaudeau apparaît comme en retard sur ces nouvelles conceptions.

²⁰ URBAIN, Jean-Didier, *L'idiot du voyage...*, p. 78.

²¹ GRENAULT, Pierre, article intitulé « *Au royaume de l'aventure* », *L'Écho d'Alger*, 11 août 1949, in 3 *dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Par cette conception du voyage et de la littérature qui s'ensuit comme une révélation des mondes traversés à un public qui n'a pas la possibilité, ni de s'y rendre, ni – prenons l'exemple des touristes – de le voir correctement, Odette du Puigauveau s'inscrit dans une perspective relativement traditionnelle, qui semble s'opposer à la revendication de gratuité prônée par les nouveaux aventuriers. En ce sens, elle semble être en retard sur son temps ; on notera néanmoins que Sylvain Venayre fait l'hypothèse d'un décalage chronologique entre les aventuriers et les aventurières, du fait de la mauvaise presse des aventurières au XIX^e siècle et du processus d'autolégitimation qu'elles doivent alors entreprendre²². Il n'est donc pas à exclure qu'Odette du Puigauveau soit tributaire de ce décalage chronologique ; on verra néanmoins, en la comparant avec d'autres voyageuses de son époque, qu'elle est réellement porteuse de conceptions surannées.

3. Odette du Puigauveau et les réseaux d'aventuriers

La « *mystique moderne de l'aventure* » n'a pas de fondateur unique identifié : elle est visible si on prend en compte l'évolution de plusieurs voyageurs, et s'exprime dans des réseaux rassemblant les nouveaux aventuriers. Valérie Boulain, étudiant le voyage féminin, montre qu'une élite savante du voyage féminin, qui se réunit notamment dans des dîners organisés par l'Union nationale des Femmes²³, se développe dans l'entre-deux guerres. Elle remarque que les éditions Fasquelle ouvrent une collection intitulée *Voyageuses de lettres* où sont par exemple publiés les récits d'Ella Maillart, de Marcelle Vioux²⁴, de Virginie Hériot²⁵, etc. Des voyageuses comme Alexandra David-Néel, Titaïna, Andrée Viollis, sont elles aussi très actives dans ces cercles, sans parler des réseaux incluant des voyageurs masculins.

Odette du Puigauveau semble ne pas entretenir de correspondance suivie avec ces voyageuses. Deux lettres seulement – sur un volume énorme ! – témoignent qu'elle connaît Thérèse Rivière²⁶ – qui, de par sa profession d'ethnologue, n'entretient pas de relations particulières avec les réseaux de l'aventure – et qu'elle demande aussi le soutien d'Andrée Viollis lors de l'attribution du Prix des Vikings en 1938. Celle-ci lui répond en l'appelant

²² Se reporter au chapitre 8.

²³ Union nationale des Femmes, défense des intérêts féminins, familiaux et professionnels, organe ayant publié un bulletin mensuel du même nom entre 1927 et 1964.

²⁴ Marcelle Vioux (1895- après 1951), grande voyageuse au Sahara.

²⁵ Virginie Hériot (1890-1932), championne olympique de voile en 1928.

²⁶ Lettre de Thérèse Rivière à Odette du Puigauveau, 8 mars 1938, in *Correspondances privées, 1936-1962*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

« *Chère Mademoiselle* », sur un ton très formel qui semble montrer qu'elles ne se connaissent pas personnellement, bien qu'Andrée Viollis dise admirer son « *cran* » et son « *esprit d'aventure* » et accepte de la soutenir²⁷. La voyageuse ne paraît donc pas avoir de relations particulières avec ses paires.

Odette du Puigauveau est cependant présente à la Société de Géographie et au Club des explorateurs et voyageurs, ancêtre de la Société des Explorateurs Français. Elle est chargée de mission par la Société de Géographie lors de son premier voyage²⁸, et en est membre avec Marion Sénones jusqu'à leur départ au Maroc. A la suite de leur premier voyage, elles donnent à la Société une partie des objets et photographies rapportés. Mais leur principale collaboration avec la Société de Géographie consiste en la tenue de nombreuses conférences au retour de leurs deux premiers voyages, le plus souvent assurées par Marion Sénones. Ces conférences sont à dominante ethnographique, comme le montre un compte rendu de l'une d'elles par le bâtonnier de la Société :

C'est un nouvel attrait pour nous d'apprendre de sa bouche la vie de ces pauvres mineurs noirs de l'Afrique ; de voir à l'aide de la photographie, comment ils opèrent l'extraction du sel gemme.²⁹

Ce n'est donc pas à la Société de Géographie qu'Odette du Puigauveau peut s'insérer davantage dans l'idéal moderne de l'aventure. Elle n'est d'ailleurs pas fréquentée par les aventuriers modernes dont parle Sylvain Venayre, puisqu'elle sert surtout de « *caution scientifique* »³⁰ aux explorateurs, caution que récusent les nouveaux aventuriers. L'intitulé complet de cette Société est alors « *Société de Géographie commerciale et d'études économiques coloniales* » ; on comprend bien que ses objectifs n'entrent pas dans les nouvelles conceptions de l'aventure... De plus, la Société de Géographie a perdu, à cette époque, son dynamisme du XIX^e siècle dans le financement de projets, puisqu'elle connaît des difficultés financières³¹. En témoigne le fait que, lorsqu'Odette du Puigauveau se voit attribuer la médaille Duchesne-Fournet en octobre 1938, pour les nombreuses observations ethnographiques sur les

²⁷ Lettre d'Andrée Viollis à Odette du Puigauveau, 22 avril 1938, *ibid.*

²⁸ Se reporter au chapitre 4.

²⁹ G. Malorey, bâtonnier de la Société de Géographie, article intitulé « *Voyage à chameau au Sahara occidental* », compte rendu de la conférence du même nom donné par Marion Sénones à la Société de Géographie, La Touraine Républicaine, 9 décembre 1938, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³⁰ CHRISTOPHE, Jacqueline, BOËLL, Denis-Michel, et MEYRAN, Régis, *Du folklore à l'ethnologie...*, p. 119.

³¹ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 330.

Maures faites pendant son second voyage, on lui demande de payer son repas après être venue la chercher, puisque l'état des finances de la Société ne lui permet pas de l'inviter à dîner !³²

Odette du Puigaudeau et Marion Sénones, si elles utilisent la Société de Géographie comme une caution et une recommandation dans leurs *curricula vitae* notamment, ne semblent en outre pas y être vraiment actives ; les agendas d'Odette du Puigaudeau ne mentionnent pas de visites de la voyageuse à la Société quand elle est à Paris, et aucun contact particulier ne semble être établi avec ses différents membres. La Société, sur le déclin à cette époque-là, ne paraît pas être un élément déterminant dans la construction des représentations du voyage d'Odette du Puigaudeau.

Les voyageuses, en revanche, semblent plus actives au Club des Explorateurs. Fondé par Henri Lauga, rédacteur en chef du magazine *Le Risque*, le Club dépose ses statuts en août 1937. Il souhaite fédérer grands voyageurs et grands sportifs autour d'une « *dimension ludique* » et sa composition « *laisse apparaître un mélange détonnant entre aventuriers de plein air, légendes vivantes des mouvements de jeunesse et scientifique de renom travaillant davantage à l'ombre des sociétés savantes* »³³. On croise au Club des personnalités aussi variées que Bertrand Flornoy³⁴, Théodore Monod, Paul-Émile Victor, Henri Lhote, Jo et Roger Tourte³⁵, auteurs d'un tour du monde à pied, Ella Maillart et Gabrielle Bertrand³⁶. Au sein même de ce club apparaissent des tensions, entre les « *puristes scientifiques* », comme Lévi-Strauss, qui détestent les « *marchands d'aventure* » et « *ceux qui font profession de l'aventure via le cercle Connaissance du monde* »³⁷, une association qui propose un cycle itinérant de conférences en France, dans les salles Pleyel, et veut permettre à chacun de « *vivre sa passion d'explorateur sans alibi scientifique particulier* »³⁸. Selon Olivier Sirost, le Club, entre 1940 et 1949, vivote à cause de ces tensions venant du développement de l'idéal moderne de l'aventure (et évidemment à cause du contexte politique, guère propice aux voyages).

³² Lettre du général Brissaud-Desmaillet, secrétaire général de la Société de Géographie, à Odette du Puigaudeau, 24 octobre 1938, in *Correspondance reçue par Odette du Puigaudeau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

³³ SIROST, Olivier « *Le Club des explorateurs français : des pratiques de plein air aux musées* », in CHRISTOPHE, Jacqueline, BOËLL, Denis-Michel, et MEYRAN, Régis, *Du folklore à l'ethnologie...*, pp. 116-117.

³⁴ Bertrand Flornoy (1910-1980), grand voyageur, ethnologue, archéologue, spécialiste de l'Amazonie.

³⁵ Jo et Roger (1903-1972) Tourte, grands voyageurs et écrivains, auteurs d'un tour du monde entre le Cap Horn et le Cap de Bonne Espérance.

³⁶ Gabrielle Bertrand (décédée en 1961), voyageuse en Mongolie, en Chine, et au Japon.

³⁷ L'association *Connaissance du Monde* a été fondée en 1945 par Camille Kiesgen (1911-2001). Elle vise à mettre « *à l'écran un film, sur scène l'auteur* », comme l'explique sa devise.

³⁸ *Ibid.*, pp. 121-122.

Odette du Puigauveau et Marion Sénones semblent, d'après nos sources, adhérer au Club dès ses débuts. Odette du Puigauveau est élue à son comité de direction en 1939³⁹, lors de l'assemblée statutaire annuelle. Dans le dossier que les voyageuses envoient pour fonder un foyer pour les soldats originaires d'Afrique au début de la Seconde Guerre Mondiale figure une liste des « *membres actifs* » du Club, mentionnant leurs deux noms⁴⁰. Odette du Puigauveau écrit à ce propos au général dirigeant les troupes coloniales que le foyer sera nommé « *Foyer Colonial de la Société de Géographie commerciale* », « *à titre purement honorifique* », mais qu'elles auraient préféré qu'il s'appelle le « *Foyer du Club des Explorateurs* »⁴¹, ce qui montre la nette préférence d'Odette du Puigauveau pour cette nouvelle association de voyageurs, plus moderne, plus adaptée à l'air du temps.

Cependant, Odette du Puigauveau ne semble pas non plus entretenir de lien privilégié avec d'autres voyageurs correspondant plus aux critères de l'aventure moderne et appartenant à ce Club. Nous n'avons aucune trace d'une correspondance concernant les voyages des uns et des autres, ni d'indices dans les agendas d'Odette du Puigauveau permettant de penser qu'elle participait souvent à ce Club. Bien plus, en 1944, les deux voyageuses démissionnent. Une lettre de 1954 le confirme : elles écrivent toutes deux à Paul-Émile Victor, alors président du Club, pour leur rappeler qu'elles ont démissionné dix ans auparavant ; le Club continuait de leur envoyer les circulaires et de les faire figurer sur la liste des membres⁴²...

Nos sources ne permettent pas d'expliquer, malheureusement, les raisons de cette démission, en l'absence d'une lettre explicative. Deux hypothèses peuvent cependant être dégagées, et sont peut-être toutes deux valables : la première serait que les deux voyageuses auraient démissionné suite à des critiques de membres du Club vis-à-vis de leur attitude politique douteuse pendant la guerre⁴³ ; la deuxième serait que les tensions mises au jour par Olivier Sirost aient concerné aussi nos deux exploratrices. Peut-être ont-elles eu à subir des critiques sur leur propension à chercher, pendant la guerre, des missions scientifiques et

³⁹ Brève de l'*Intransigeant*, 3 février 1939, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁰ Liste des membres actifs du Club des Explorateurs, 1939, in *Correspondances à propos de l'activité de l'Entr'aide Coloniale Féminine pendant la guerre et d'un projet de Foyer Africain du Club des Explorateurs, 1939-1940*, SG MS-5408, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴¹ Lettre d'Odette du Puigauveau au général dirigeant les Troupes Coloniales, 14 octobre 1939, *ibid.*

⁴² Lettre d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones à Paul-Émile Victor, président du Club des Explorateurs, 13 mai 1954, in *Correspondancier d'Odette du Puigauveau 1942-1960*, SG MS-5412, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴³ Se reporter à notre introduction et à la biographie de Monique Vérité.

littéraires de la part de différentes institutions, alors qu'une partie du Club des Explorateurs cherche l'aventure « pure » et récuse l'idée d'un voyage « utile ». Dans les deux cas, on peut légitimement penser qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones, deux femmes engagées dans la politique de leur temps, d'une manière pas toujours ajustée, n'ont pas dû être bien considérées par des voyageurs cherchant exclusivement l'aventure pour l'aventure. Dans le milieu du Club, si tant est qu'elles l'aient vraiment fréquenté, elles devaient se situer du côté des voyageurs aux conceptions traditionnelles, refusant de dénier au voyage toute utilité scientifique, informative, littéraire ou politique.

Deux prix pour lesquels Odette du Puigauveau a été pressentie permettent aussi d'examiner son insertion dans les réseaux de l'aventure moderne. Le prix Albert Londres, en mai 1938, revient à Jean-Gérard Fleury⁴⁴ mais Odette du Puigauveau avait aussi retenu l'attention du jury pour *Pieds Nus*⁴⁵. Une chronique littéraire dans le journal *La Concorde* permet de comprendre les critères pour lesquels *Pieds Nus* aurait fait « un bon prix Albert Londres » : parce que le voyage des deux femmes offre « un bel exemple encore de courage, d'énergie et de ténacité féminines », mais surtout parce que *Pieds Nus* est un « excellent reportage :

Odette du Puigauveau a bien du talent... beaucoup de talent. Elle sait regarder, voir, négliger l'apparence pour l'essentiel. Elle a surtout un don incontestable pour créer ou plutôt pour rendre l'atmosphère. Grâce à elle il semble que nous participons aux péripéties et aux angoisses de ce voyage d'un autre âge.⁴⁶

Le prix Albert Londres, qui couronne chaque année le « *Meilleur grand reporter de la presse écrite* » ne rentre donc visiblement pas dans l'idéal de l'aventure moderne, qui exclut, selon Sylvain Venayre, les grands reporters, à la recherche d'informations sensationnelles. *Pieds Nus* semble bien représentatif d'une « *littérature de la révélation* » dont nous avons parlé plus haut, mais pas d'une nouvelle conception de l'aventure. Le fait même qu'Odette du Puigauveau ait été pressentie pour ce prix montre qu'on la considère bien plus comme un reporter que comme une aventurière moderne. Il est à noter que parmi les lauréats du prix Albert Londres ne figure aucun des grands aventuriers étudiés par Sylvain Venayre dans *La Gloire de l'Aventure*, comme si l'incompatibilité était désormais totale entre l'exercice du grand reportage et celui de l'aventure « vraie ».

⁴⁴ Pour *Un homme libre chez les Soviets*. Jean-Gérard Fleury (1905-2002), aviateur, journaliste, écrivain.

⁴⁵ Brève de *L'Intransigeant*, 17 mai 1938, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴⁶ DEBU-BRIDEL, Jacques (1902-1993), « *Une chronique littéraire* », *La Concorde*, 21 juillet 1935, *ibid.*

Odette du Puigauveau a également été pressentie pour le Prix des Vikings à deux reprises, en 1938 et en 1940. Ce prix, fondé en 1923 pour récompenser une œuvre littéraire ou plastique « représentative de cet esprit d'entreprise, de ténacité et de sagesse laborieuse qui a permis aux Vikings de s'illustrer dans l'histoire »⁴⁷, peut être attribué à la fois à des reportages ou à des œuvres de fiction. En mai 1938, Odette du Puigauveau, pour *Pieds Nus*, est opposée à trois autres concurrents dont Ella Maillart pour *Oasis Interdites* ; c'est finalement Bernard Frank⁴⁸ qui l'emporte. En mai 1940, Odette du Puigauveau cherche activement à obtenir le prix, en envoyant des demandes de soutien à plusieurs membres du jury, notamment à Jean Vignaud⁴⁹, président de la Société des Gens de Lettres⁵⁰ et à Andrée Viollis. Cet empressement montre qu'Odette du Puigauveau a vraiment besoin d'une reconnaissance officielle – et d'un peu d'argent – au moment où elle cherche à repartir en Afrique. Elle obtient finalement huit voix pour *Le Sel du Désert*, et le prix va à Philippe Panneton⁵¹ pour son roman *Trente Arpents* (1938). Ce prix des Vikings ne nous semble pas être tellement représentatif de la « mystique moderne » de l'aventure, au vu de la diversité des primés, qui ne sont pas tous des voyageurs. Il montre cependant les efforts d'Odette du Puigauveau pour s'insérer dans un certain nombre de réseaux, et notamment ceux de l'aventure, comme le montre cette lettre à Andrée Viollis pour lui demander son soutien. Cependant, ces efforts ne semblent pas couronnés de succès, à l'image des deux échecs successifs de notre voyageuse à ce prix.

Odette du Puigauveau ne paraît donc pas bien intégrée dans l'idéal de l'aventure moderne selon Sylvain Venayre. Cependant, les aventures du XX^e siècle sont toutes si différentes qu'il faut se pencher sur quelques-unes en particulier pour mieux comprendre la conception du voyage qu'a Odette du Puigauveau et la situer dans une dynamique globale.

B. Odette du Puigauveau face à trois voyageuses de son temps

Il nous semblait important de pouvoir comparer plus en profondeur Odette du Puigauveau avec des figures féminines du voyage de son temps car la « mystique moderne de l'aventure »

⁴⁷ Brève du *Journal*, 18 mai 1940, *ibid.*

⁴⁸ Bernard Frank (1886-1967), capitaine au long cours, auteur d'ouvrages de littérature maritime, fait partie des membres fondateurs du prix des Vikings.

⁴⁹ Jean Vignaud (1875-1962), journaliste, romancier, critique littéraire, président de la Société des Gens de Lettres entre 1936 et 1944.

⁵⁰ Lettre de Jean Vignaud à Odette du Puigauveau, 23 avril 1938, in *Correspondance reçue par Odette du Puigauveau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁵¹ Philippe Panneton (pseudonyme : Ringuet), 1895-1960, romancier et essayiste québécois.

ne s'exprime pas d'abord dans les institutions, les Clubs, les prix littéraires... mais plutôt dans les parcours individuels. La « mystique » de l'aventure naît dans les esprits et les pratiques des voyageurs, bien avant, chronologiquement parlant, de se décliner dans des institutions ou des rassemblements de personnes, où elle peut alors être analysée plus facilement par l'historien.

Pour situer les conceptions de notre voyageuse, il faut donc la comparer à d'autres voyageuses de son temps, passées, elles, à la postérité, pour comprendre pourquoi le voyage d'Odette du Puigauveau semble connaître un relatif échec. Nous avons choisi les figures d'Alexandra David-Néel, d'Ella Maillart, et de Titaÿna pour – outre leur identité féminine – la diversité qu'elles représentent, pour la proximité chronologique de leurs voyages avec ceux d'Odette du Puigauveau, et pour certains traits communs de leurs aventures avec celles de notre voyageuse. Elles ont notamment toutes les trois eu des activités journalistiques et écrit des récits de voyage conséquents. Il n'est pas à exclure que, dans une perspective d'influence mutuelle des voyages entre eux, Odette du Puigauveau ait pu « s'inspirer » de certains des voyages ou des récits de femmes de son temps ; Jean-Didier Urbain postule ainsi la présence d'un « *programme narratif à l'origine de tout voyage* »⁵², en étudiant les références faites à Alexandra David-Néel par une alpiniste, Maria Jalek⁵³. Si nulle trace d'influence d'une voyageuse extérieure ne subsiste apparemment dans les écrits d'Odette du Puigauveau – à part la référence, explicitement revendiquée, à Isabelle Eberhardt⁵⁴ –, on peut légitimement émettre l'hypothèse que des modèles contemporains aussi médiatiques que ceux d'Alexandra David-Néel, d'Ella Maillart et de Titaÿna aient eu une influence sur les conceptions du voyage d'Odette du Puigauveau, si petite soit-elle.

A la lecture comparée des récits de voyage et des biographies des quatre voyageuses – très souvent qualifiées d'aventurières par la presse de leur temps –, plusieurs questions se posent. Quelle relation entretiennent-elles avec la passion du risque et du sport ? Par rapport à ces trois voyageuses, Odette du Puigauveau a-t-elle aussi pris le parti de jouer l'aventure de l'intégration dans un peuple, et a-t-elle réussie cette intégration ? Enfin, son voyage s'est-il

⁵² URBAIN, Jean-Didier, *L'idiot du voyage...*, p. 282.

⁵³ Auteur d'*En campant sur l'Alpe ; Au-dessus de la plus haute route d'Europe, des aiguilles d'Arves au Gran Paradiso*, Paris, Delamain et Boutelleau, 1937.

⁵⁴ Odette du Puigauveau écrit dans ses carnets de voyage « *Je viens de découvrir et de lire les Journaliers d'Isabelle Eberhardt. Étrange et émouvante confidence* » (*Carnets de voyage*, Archives privées, 23 février 1951, Saint-Louis). Cette référence ne va pas plus loin ; il n'est pas possible de savoir en quoi Odette du Puigauveau se reconnaît, ou non, dans le voyage d'Isabelle Eberhardt.

transformé en un voyage à dimension internationale ou est-il resté sur un terrain français, sans être assez médiatisé ?

1. De la passion du risque à l'exaltation du corps : une conception très traditionnelle

La question de la relation entre l'aventure et le corps, et tout spécialement le corps féminin, prend une nouvelle couleur dans les années 1920, avec l'émergence du modèle de « *l'aventurière sportive et professionnelle* »⁵⁵, dont Alexandra David-Néel est le prototype. Plusieurs ingrédients, qu'on retrouve chez Alexandra David-Néel, Ella Maillart et Titaÿna, participent selon Valérie Boulain à former cette nouvelle figure qui s'inscrit dans l'idéal moderne de l'aventure. Comment Odette du Puigauveau s'insère-t-elle dans ce mouvement ?

Le risque « *donne tout son sens à l'Aventure* »⁵⁶ ; dans son acception première, celle-ci est un moment où le héros doit subir des épreuves qui impliquent nécessairement le risque. C'est encore plus vrai dans la nouvelle « *mystique de l'aventure* », où l'espace de l'aventure doit être reconstruit, comme par jeu ; la prise de risques doit alors être une décision volontaire. Pour les femmes, elle est d'autant plus importante qu'elle permet d'affirmer leur capacité à dépasser des limites que la société leur impose. Ella Maillart, Titaÿna, et Alexandra David-Néel, choisissent toutes, volontairement, de prendre le risque d'aller dans des pays d'Orient qui ne sont pas encore ouverts aux Européens, d'y entrer sans avoir quelquefois les papiers nécessaires, sans contact possible avec les autorités françaises. De plus, elles voyagent souvent seules, parfois en transports en commun, comme Ella Maillart qui prend le train, seule, en Russie, et dans des pays qui ne sont pas sous domination française. Le risque est réel pour les trois voyageuses, et complètement assumé, voire recherché. Dans un reportage au début duquel elle raconte une interview avant son départ pour le centre de Bornéo, où vivaient encore les derniers « chasseurs de tête », Titaÿna écrit : « *Cette sorte d'euphorie devant la difficulté, cette ivresse avant le départ vers l'inconnu dont le moins que je puisse attendre est un inconfort total, bien peu sans doute le comprendront* »⁵⁷.

On retrouve cette impatience du risque dans certains textes d'Odette du Puigauveau, datant de ses deux premiers voyages ; ainsi, au tout début de son premier voyage, elle écrit, à

⁵⁵ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 250.

⁵⁶ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest...*, p. 7.

⁵⁷ TITAÿNA, « *Chez les Dayaks du Centre Bornéo* », 1934, in *Une femme chez les chasseurs de tête et autres reportages*, Montreuil, Éditions Marchialy, 2016.

l'occasion d'un tour en voiture après le dîner, à Port-Étienne : « *Nous filons, à distance des fortins vers la brousse. Solitude, silence, jeux de rayons de lune sur les roches [...] Grande impression de désert, d'un peu de risque* »⁵⁸. L'impression du risque est là mais la réalité de ce dernier absente. Le voyage d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones est un voyage en situation coloniale, dans des régions « pacifiées », sous autorité française, avec des autorisations administratives, où elles sont toujours accompagnées d'escortes armées. Elles ne courent jamais de réel danger pendant leurs voyages, contrairement aux trois autres voyageuses. Cependant, comme nous l'avons dit, ce n'est pas les faits eux-mêmes qui importent dans l'analyse de la « *mystique de l'aventure* », mais le discours sur les faits. Les rares occasions où Odette du Puigaudeau évoque un certain danger, qu'il soit réel ou imaginaire, semblent donc s'insérer dans cette dynamique nouvelle, où le risque a un goût qui donne son sens à l'aventure ; toutefois, les deux voyageuses ne recherchent jamais le risque en lui-même, et n'hésitent pas à annuler une tournée si elle leur semble trop dangereuse⁵⁹ ; elles ont d'ailleurs choisi un pays colonisé justement pour échapper à un certain nombre de risques recherchés, *a contrario*, par les trois autres femmes. Sur ce point, elles ne se situent pas sur le même plan qu'Alexandra David-Néel, Titaïna ou Ella Maillart.

Néanmoins, certains journaux n'hésitent pas à les classer dans la catégorie « aventurières » justement à cause de certains épisodes leur paraissant relever de la prise de risques. Certains leur conseillent même de mettre plus en avant cette dimension de leurs voyages, réelle ou supposée. Ainsi, un journaliste écrit à Odette du Puigaudeau, à propos de *Pieds Nus* :

J'ai beaucoup apprécié dans vos récits la modestie avec laquelle vous parlez de vous-même. Seulement je ne suis pas sûr que le public ne vous serait pas reconnaissant si vous vous mettiez un peu plus en avant. En effet, ce qui pourrait faire le succès de votre livre, c'est, il me semble, avant tout le fait que ce soient deux jeunes femmes qui ont eu ces aventures extraordinaires. Aussi aurais-je peut-être le désir de voir un peu plus souligner le fait. Il faudrait savoir éveiller la sympathie du lecteur et savoir maintenir son étonnement.⁶⁰

Le journaliste semble positivement étonné par le caractère « *extraordinaire* » des « *aventures* » des deux femmes ; dans cette lettre, il semble en filigrane demander à Odette du Puigaudeau de mettre plus en avant la prise de risques que ces voyages ont supposée. Nous

⁵⁸ PUIGAUDEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées, 28 décembre 1933, Port-Étienne.

⁵⁹ Se reporter à la deuxième partie du premier chapitre.

⁶⁰ Lettre de B. Groetzinger, de la revue *1935* à Odette du Puigaudeau, 27 août 1935, in *Correspondance reçue par Odette du Puigaudeau, 1928-1962 (328 lettres)*, SG MS-5411, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

n'avons pas conservé la réponse d'Odette du Puigauveau à ce journaliste, si tant est qu'elle en ait écrit une ; on ne peut donc savoir si elle a suivi ce conseil. En tout état de cause, dans *Le Sel du Désert*, quelques années plus tard, elle se met bien plus volontiers en scène et explicite souvent, les difficultés – réelles, mais ne menant pas à un vrai risque – du voyage. Ainsi, elle y copie le « rapport » écrit par le lieutenant les accompagnant sur son propre carnet de route, après une étape difficile effectuée suite à l'*azalai*, en décembre 1937 :

8h10 : La « mission », physiquement très éprouvée, perd tout sentiment de dignité et s'accroche aux queues des chameaux.

9h25 : Elle doit implorer le secours de deux goumiers touareg [...], pour se hisser sur ses chameaux.

14h45 : Elle reprend quelque espoir en apercevant le puits de Toufourine. Le moral des troupes militaires et assimilées du GNT n'a jamais faibli au cours de cette dure épreuve.⁶¹

En rapportant dans le *Sel du Désert* cet épisode peu glorieux raconté par la main d'un lieutenant sarcastique, Odette du Puigauveau, malgré les apparences, se met en valeur : elle est une femme qui a su prendre le risque d'une expédition difficile, où les points d'eau étaient rares, et qui a continué envers et contre tout. Elle est une aventurière qui a surmonté l'épreuve et en est ressortie grandie. Faire figurer cet extrait de ses carnets de voyage dans *Le Sel du Désert* est une manière parmi d'autres de revendiquer une prise de risques « réels » de sa part. Odette du Puigauveau cherche donc à imiter les plus grandes aventurières de son temps dans les *topoi* de son écriture, si ce n'est dans les pratiques réelles du voyage.

Une autre composante de l'aventure féminine moderne, selon Valérie Boulain, se trouve dans la passion du sport et du loisir. Dans la « sportivisation » de l'aventure, elle n'entend pas forcément la pratique de sports institués, la recherche de records, mais l'exaltation d'un corps dans l'action, « triomphant »⁶², plus libre qu'auparavant, et un « besoin d'engagement physique »⁶³, symbole de liberté. La « sportivisation » marque aussi le début de la démocratisation de l'aventure, après la clôture de l'ère de l'exploratrice aristocratique du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Pour marquer cette démocratisation, Ella Maillart, par exemple, prend les transports en commun et se livre à des sports « communs » (voile, alpinisme), qui sont comme le premier endroit où l'aventure peut se décliner.

⁶¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert...*, p. 202.

⁶² BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 327.

⁶³ *Ibid.*, p. 250.

Chez Odette du Puigau, cette dimension du corps « *exalté par sa liberté de mouvement* »⁶⁴ n'est pas présente. Nulle part on ne ressent une joie particulière de la voyageuse à sentir son corps bouger, et, dans ses articles comme dans ses récits, nulle présentation de son voyage comme une aventure sportive. La seule mention se référant à une dimension sportive que nous avons pu retrouver dans nos archives vient en réalité d'un journaliste, qui parle après leur premier voyage de « *l'admirable record féminin d'endurance* »⁶⁵ à chameau établi par les deux femmes (4500 km). Dans l'interview, la mention de ce record n'est pas faite par les voyageuses, mais bien par le journaliste ! La dimension sportive de l'aventure ne semble donc pas représenter un enjeu important pour Odette du Puigau et Marion Sénones. Alexandra David-Néel, revenue de Lhassa en 1925, est de même presque « *choquée* »⁶⁶ de voir la manière dont les journalistes la présentent : comme une championne d'athlétisme, auteur d'une « première ». Mais, dit Valérie Boulain, elle « *s'arrange rapidement de cette nouvelle compétence sportive qu'on lui reconnaît, et répond, aux risques de se décrédibiliser auprès des autorités scientifiques, aux sollicitations d'une presse grand public, friande d'aventures et de voyages exceptionnels* »⁶⁷. L'aventurière s'adapte là à son lectorat et entre dans une nouvelle conception de l'aventure qu'elle n'avait pas forcément à ses débuts, mais qu'elle fait progressivement sienne sous la « pression » du public. Rien de tel chez Odette du Puigau : elle ne revendique jamais cette dimension sportive de son voyage, qui ne semble donc pas représenter pour elle un enjeu important.

Cette dimension sportive va de pair avec celle du loisir : comme on l'a vu, les aventurières refusent toute utilité au voyage. L'aventure doit être d'abord un moyen d'accomplissement de soi, dans une nouvelle conception du bonheur individuel lancée pendant la Belle Époque⁶⁸. Dans une culture où les loisirs se développent de plus en plus, elle doit d'abord viser le bonheur personnel de l'aventurier. Ella Maillart dit ainsi que les « *Indes sont assez grandes pour [sa] fantaisie* »⁶⁹ et qu'elle veut faire de sa vie un « *loisir ininterrompu* »⁷⁰. Odette du Puigau,

⁶⁴ *Ibid.*

⁶⁵ « *En Mauritanie... au pas lent des caravanes. Mesdemoiselles Odette du Puigau et Marion Sénones nous disent comment elles ont battu le record d'endurance à chameau* », article de *La Nouvelle Dépêche*, 7 décembre 1934, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigau*, 1930-1969, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁶⁶ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 248.

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 222.

⁶⁹ Lettre d'Ella Maillart à sa mère, Marie Dagmar, 12 octobre 1939, Kaboul, in MAILLART, Ella, *Cette réalité que j'ai pourchassée, Recueil de correspondances*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2003, p.138.

⁷⁰ MAILLART, Ella, *Croisières et caravanes*, Paris, Seuil, 1951, p. 51.

au contraire, ne se situe pas dans une perspective « individualiste », exaltant une vie libre et indépendante et la recherche d'un bonheur personnel. On l'a vu, elle attribue au voyage des buts scientifiques et informatifs, voire politiques ; la recherche de son propre bien-être passe après. Persuadée de son statut héroïque, voire messianique, de son rôle dans la sauvegarde de la culture maure et sa transmission aux Français de métropole, ainsi que dans le développement du pays, l'aventurière qu'est Odette du Puigauveau n'a pas le temps, ni l'envie, de penser à sa « *fantaisie* ». En ce sens, elle se rapproche bien plus des exploratrices ethnographiques du XIX^e siècle que de l'aventurière sportive des années 1930.

Enfin, la recherche du sport, du loisir, de leur propre bonheur en somme, conduisent les aventurières des années 1930 à entretenir une nouvelle relation avec les règles et le rôle qui leur est apparemment imposé dans la société. Christian Pociello et Daniel Denis disent ainsi que l'aventurier, dans son « *détachement* » par rapport à la société, manifeste un « *goût pour la transgression* », « *l'absence de lois, de règles et de disciplines* », dans une « *revendication de pleine autonomie* »⁷¹. Valérie Boulain montre qu'en devenant plus sportive, l'aventurière en arrive à casser la distance entre hommes et femmes et, souvent, à affirmer une sexualité indépendante. Beaucoup des aventurières restent en dehors du schéma traditionnel familial et l'homosexualité est un « *marqueur* » commun à beaucoup⁷². On peut ainsi penser à la relation d'Ella Maillart avec Annemarie Schwarzenbach⁷³, au parcours de Titayna qui, après des fiançailles ratées, est restée célibataire jusqu'à la fin de sa vie d'aventures (elle se marie en 1941), ou à Alexandra David-Néel qui cesse tout rapport sexuel avec son mari après six ans de mariage, prônant l'union libre ou, mieux, l'absence de toute sexualité pour rester libre.

Odette du Puigauveau et Marion Sénones se situent sur un plan encore différent : aucune d'entre elles ne prétend revendiquer une quelconque identité homosexuelle, et elles refusent l'allure « *garçonne* » à la mode depuis le roman de Victor Margueritte⁷⁴. Au contraire, si elles adoptent le costume maure masculin car il est plus pratique pour voyager, elles emportent toujours dans leurs malles une tenue élégante pour d'éventuels dîners avec les officiers⁷⁵. De plus, comme Valérie Boulain et Monique Vérité l'ont bien remarqué, elles miment « *une*

⁷¹ DENIS, Daniel et POCIELLO, Christian. (dir.), *A l'école de l'aventure...*, p. 7.

⁷² BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 318.

⁷³ Annemarie Schwarzenbach (1908-1942), photographe, journaliste, écrivain et aventurière suisse, a voyagé avec Ella Maillart de 1939 à 1940, au Moyen-Orient.

⁷⁴ MARGUERITTE, Victor, *La Garçonne*, Flammarion, 1922.

⁷⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 204.

représentation du couple calqué sur le mode hétérosexuel »⁷⁶, Odette du Puigauveau étant le chef de l'expédition, celle qui écrit, tandis que Marion Sénones, qui dessine, est « l'ange du foyer » féminin. Valérie Boulain en conclut que « *l'exploratrice gomme ainsi toute connotation sexuelle à leur attachement* »⁷⁷. Effectivement, la sexualité est totalement absente des écrits d'Odette du Puigauveau, et même Monique Vérité, interrogeant la voyageuse dans ses dernières années à Rabat, n'a pu obtenir de confiance sur le sujet.

Les deux voyageuses ne rentrent donc pas dans la dynamique de transgression commune à un certain nombre d'aventurières modernes, ni dans la dimension sexuelle, ni dans d'autres, ce qui donne lieu à des postures parfois contradictoires. Ainsi, Odette du Puigauveau, qui n'était pas croyante, écrit lors de son troisième voyage : « *Ce matin, arrivée du Père Salomon. Messe dans la deuxième qoubba. [...] Nous sommes seules assistantes ! Les gens sont drôles de nos jours* »⁷⁸. Cette remarque montre qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones restent, pour des raisons qu'on ne pourra pas expliquer, dans un modèle très traditionnel, et n'osent pas briser les cadres comme le font les autres aventurières. Dans un certain sens, elles ne vont donc pas au bout de l'idéal moderne de l'aventure tel qu'il est analysé par Sylvain Venayre.

2. Une intégration ratée ?

Alexandra David-Néel définit pour la première fois l'aventure, alors qu'elle est dans un monastère bouddhiste, en 1918, comme « *l'occasion de "sortir de sa peau", de devenir quelqu'un d'autre et de vivre une foule de sensations neuves* »⁷⁹. « *Sortir de sa peau* », pour une voyageuse du XX^e siècle, c'est aussi quitter la culture européenne et en découvrir profondément une nouvelle, en allant jusqu'à s'intégrer totalement en elle. Alexandra David-Néel, qui reçoit le nom de « *lampe de sagesse* » au Tibet, et dont les cendres sont jetées dans le Gange à sa mort avec celle de son fils adoptif, a poussé ce modèle jusqu'à son extrême limite, comme Ella Maillart, qui dit avoir vécu de vraies expériences mystiques dans les monastères hindous d'Inde. L'aventure, pour elles, c'est se couper – dans une certaine mesure – de la civilisation européenne et être adoptées par un peuple étranger. Jean-Didier Urbain, analysant ce phénomène, explique que le stade ultime du voyage est de « *se fondre* » dans « *l'Autre* » :

⁷⁶ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 321.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 322.

⁷⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées, 29 juillet 1950, Atar.

⁷⁹ DAVID-NÉEL, Alexandra, lettre du 3 décembre 1938, monastère de Kum-Bum, *Correspondance avec son mari 1904-1941*, Paris, Plon, 2000, p. 543.

« on devient l'Autre et on accède à un stade d'existence que l'on dit "endotique" »⁸⁰, c'est-à-dire que c'est l'homme européen qui devient exotique aux yeux du voyageur.

Odette du Puigauveau revendique elle aussi, à de nombreuses reprises, cette transformation culturelle. Elle écrit, sans doute après son troisième voyage : « *Mon pays natal est la Bretagne. Mon pays d'adoption est le Sahara* »⁸¹. Ou encore, dans *Pieds Nus* : « *Les Français disaient en riant que nous nous étions "complètement beïdanisées"* »⁸². Ce genre de remarques est très fréquente dans tous ses écrits, qu'ils soient publics ou privés. C'est cette conviction d'appartenir désormais au peuple maure qui pousse Odette du Puigauveau à s'engager politiquement, comme on l'a vu, dans le combat pour la défense de la culture maure, puis pour le rattachement de la Mauritanie au Maroc, allant jusqu'à s'installer dans un pays qui n'est pas le sien⁸³.

Cependant, en comparant la manière dont Odette du Puigauveau s'intègre à la population maure avec celles d'Alexandra David-Néel, d'Ella Maillart, et même de Titaÿna, on se doit de reconsidérer ces revendications. Ainsi, Alexandra David-Néel, Ella Maillart, et Titaÿna, ont toutes appris, au moins un minimum, les langues des pays où elles voyageaient ; Titaÿna est allée jusqu'à apprendre le malais. Quand elles sont restées longtemps dans une région, elles se sont vite passées d'un interprète. *A contrario*, Odette du Puigauveau n'a jamais appris le *hasaniya*, ni manifesté l'envie de le faire. Pour une voyageuse des années 1930, c'est un fait suffisamment rare pour être souligné. La distorsion entre ce refus de poser cet acte minimal pour s'intégrer à une population et la revendication d'une « adoption » par les Maures est étonnante, et bloquante pour son intégration dans le monde des voyageurs.

Valérie Boulain souligne de plus que le fait d'être toujours sous la protection des autorités militaires et la relative courte durée de leurs séjours perturbe nécessairement leur intégration⁸⁴. Les écrits d'Odette du Puigauveau offrent, à son insu, certains témoignages sur le fait que les voyageuses ne sont pas adoptées par les Maures à un degré aussi haut qu'elles le revendiquent. Ainsi, dans *Le Sel du Désert*, elle rapporte un dialogue de sourds avec un chef de tribu qui la vouvoie, alors que tous les autres indigènes la tutoient :

⁸⁰ URBAIN, Jean-Didier, *L'idiot du voyage...*, p. 101.

⁸¹ PUIGAUVEAU, Odette du, texte non daté, probablement postérieur à 1950, in *Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁸² PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds nus...*, p. 250.

⁸³ Se reporter au chapitre 3.

⁸⁴ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 272.

Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?

Tous nos essais de conversation avec ce Baba, chef de tribu, se heurtaient à des réponses maussades et à des regards hautains. Il me faisait penser au fils d'un chef du Tagant, un gosse de quinze ans, que nous avons emmené comme interprète pendant ses vacances. [...] Si d'aventure je le questionnais sur une histoire ou une coutume de son pays, il se renfrognait dans un mutisme farouche. Il nous disait "vous" aussi, celui-là !⁸⁵

Odette du Puigaudeau dit sentir de la part de Baba et du fils de ce chef du Tagant une volonté de mettre de la « *distance* » entre elles et eux plus que du « *respect* »⁸⁶ ; les évocations de cette « *distance* » sont rares dans ses écrits, ce qui se comprend puisqu'elle revendique une adoption totale par la population maure, mais elles nous disent quelque chose du sentiment des populations face à ces voyageuses accompagnées par des escortes françaises, ne parlant par leur langue, et quelquefois – malgré leurs revendications – habillées à l'européenne, comme nous le montrent les photographies⁸⁷. L'intégration des deux voyageuses aux populations maures paraît, en définitive, très limitée.

Odette du Puigaudeau semble plutôt nostalgique du modèle de « l'aventurier-roi », « *figure idéale de l'aventure* » à la fin du XIX^e siècle⁸⁸. L'aventurier-roi, c'est celui qui « s'intègre » dans une certaine mesure aux populations, mais en étant leur chef⁸⁹, car étant un européen, il est bien entendu « supérieur » à toutes ces populations qui ont besoin de leur aide. Odette du Puigaudeau, qui adopte souvent, on l'a vu, une posture messianique, se rapprocherait plus de ce modèle que de celui prôné par une Ella Maillart ou une Alexandra David-Néel. Mais les temps ont changé, et le public, surtout avec la décolonisation, devient progressivement plus sensible à des aventures en « immersion » totale qu'à des voyages où une posture de supériorité, héritée de la domination coloniale, subsiste. Ceci est certainement un des facteurs expliquant qu'Odette du Puigaudeau soit peu à peu tombée dans l'oubli.

⁸⁵ PUIGAUDEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, p. 102.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ Voir par exemple la photographie de Marion Sénones au début d'un voyage en camion vers Atar, en juillet 1933. Certes, les deux femmes n'étaient pas à chameau, mais l'adoption régulière de tenues européennes alors qu'elles voyagent principalement avec des Maures – même s'il s'agit de soldats de l'armée coloniale – n'a pas dû faciliter leur adoption par la population. Iconographie, figure 67.

⁸⁸ VENAYRE, Sylvain, *La gloire de l'aventure...* pp. 162-163.

⁸⁹ On peut ainsi citer la figure de David de Mayrena (1842-1890), roi éphémère des Sedangs, en Malaisie, entre 1888 et 1889.

3. Un théâtre d'opérations trop restreint et une médiatisation ratée

Odette du Puigaudeau a beau être parvenue « à s'imposer dans le monde du reportage »⁹⁰, comme le dit Valérie Boulain, la difficulté qu'elle éprouve à vendre ses livres montre que les médias de son temps ne la placent pas sur le même plan que Titaÿna, Alexandra David-Néel ou Ella Maillart, dont les écrits sont tous de grands succès. On l'a vu, Odette du Puigaudeau connaît de nombreuses désillusions éditoriales, et manque régulièrement d'argent⁹¹. Le fait qu'elle soit oubliée par les journaux grand public dès les années 1950 et que ses livres cessent d'être réédités à ce moment-là est en soi révélateur. Ce manque – relatif – de succès peut être expliqué par différents facteurs : le mauvais caractère d'Odette du Puigaudeau, qui n'entretenait pas de relations faciles avec les éditeurs et rédacteurs des journaux, ses positions politiques, son envie d'être considérée comme une scientifique professionnelle alors qu'elle ne l'est pas, peut-être aussi son écriture non conforme aux goûts du public⁹²... mais nos analyses de cette dernière partie montrent probablement aussi que sa conception trop traditionnelle de l'aventure a pour conséquence une certaine désaffection du public.

La façon dont Odette du Puigaudeau met en valeur son voyage reste aussi très centrée sur la France, par rapport aux trois autres aventurières ; ceci explique également qu'elle ne soit pas passée à la postérité. En effet, Alexandra David-Néel, Ella Maillart, Titaÿna, sont toutes des figures de dimension internationale ; elles donnent des conférences dans de célèbres institutions à travers toute l'Europe, à chaque retour de voyage. Odette du Puigaudeau n'a pas la moindre relation avec l'étranger, si ce n'est à la marge avec le comité anti-nucléaire⁹³, et les conférences qu'elle donne avec Marion Sénones en dehors du territoire métropolitain ont uniquement lieu à Rabat, Alger, et Dakar. En d'autres termes, les voyages d'Odette du Puigaudeau n'ont aucune portée à l'international ; à une époque où les réseaux mondiaux fonctionnent de mieux en mieux dans les médias, surtout pour le cas des voyageurs, cela est assurément un gros handicap, et un facteur de plus l'empêchant d'être intégrée dans l'aventure moderne. Odette du Puigaudeau apparaît finalement comme assez isolée, ce qui ne favorise pas, par conséquent, sa médiatisation, dans un cercle vicieux facile à mettre en lumière.

⁹⁰ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 277.

⁹¹ Se reporter au chapitre 4.

⁹² Se reporter au chapitre 4.

⁹³ Se reporter au chapitre 3.

Enfin, en comparant le parcours d'Odette du Puigauveau avec ceux d'Alexandra David-Néel, d'Ella Maillart et de Titaÿna, on se rend compte qu'Odette du Puigauveau n'a voyagé que dans une seule région, très restreinte par rapport aux voyages des trois autres aventurières, qui ont toutes visité des pays très divers, même si leur préférence allait à tel ou tel région de du monde. Alexandra David-Néel a voyagé dans toute l'Europe, en Inde, au Tibet, au Népal, au Japon, en Chine, en Mongolie, en Corée, Ella Maillart en Russie, en Inde, en Afghanistan, en Iran, et en Chine, Titaÿna en Afrique du Nord, en Chine, en Malaisie, aux Philippines, en Afghanistan... La multiplicité des théâtres d'opération est un trait commun à toutes ces voyageuses ; l'aventure, en effet, ne dépend pas d'un lieu, elle est un style de vie. *A contrario*, Odette du Puigauveau, qui s'est prise de passion pour les Maures, ne songe qu'à ce peuple ; sa passion se déplace progressivement de l'aventure à un pays et au peuple qui l'habite. Or, cette passion paraît, quelquefois, ennuyer le public, qui aimerait un peu plus de variété. Un critique littéraire parle ainsi à propos de *La Piste*, qu'il juge sévèrement en disant que « *les avatars d'une route, si passionnante qu'elle soit, ne méritent pas tant de pages* » :

Après ces excellents reportages sur la Mauritanie qu'elle est certainement un des rares Françaises à connaître si bien, nous aimerions que Mme du Puigauveau nous emmène maintenant vers d'autres régions moins connues de l'Union française, où son très grand talent trouvera une matière neuve pour s'exprimer.⁹⁴

Un manque d'ambition en termes de régions visitées, et donc d'inscription dans un contexte qui devient plus international, alors que le processus décolonisateur se met en place, pourrait donc peut-être expliquer une certaine désaffection du public vis-à-vis d'Odette du Puigauveau. En d'autres termes, la voyageuse, passionnée non pas par l'aventure en elle-même mais par un peuple, lasserait un public qui ne se sentirait pas si concerné que cela par le sort des Maures et leur connaissance en profondeur mais préférerait voir des aventurières aux prises avec des théâtres d'opération variés. Ce qui intéresse les lecteurs friands des exploits des voyageurs, ce n'est pas tant les pays qu'ils visitent, mais le fait même qu'ils vivent des aventures hors du commun ; or, pour que ces aventures puissent se renouveler et conserver ainsi leur caractère d'aventure, il faut que les théâtres où elles se jouent puissent aussi se renouveler. Ici, on touche donc une limite du voyage d'Odette du Puigauveau quant à cette dimension d'aventure.

⁹⁴ Brève à propos de *La Piste*, 15 septembre 1954, *Contacts*, *ibid.*

Le voyage d'Odette du Puigaudeau, sous beaucoup d'aspects, semble donc souffrir d'un retard conséquent par rapport à ces trois voyageuses, représentatives de la « *mystique moderne de l'aventure* » féminine. Cependant, on peut repérer certains changements dans sa façon de concevoir le voyage après la Seconde Guerre Mondiale ; Odette du Puigaudeau deviendrait-elle moderne ?

C. Vers l'échec de l'aventure ?

Le parcours d'Odette du Puigaudeau connaît, on l'a vu lors des deux premières parties de notre thèse, plusieurs inflexions après la Seconde Guerre Mondiale, que ce soit dans son rapport aux questions coloniales ou dans sa manière de se positionner comme scientifique. C'est également le cas dans la conception même de son voyage, et sa pratique. En effet, on peut noter une certaine modernisation des pratiques du voyage, lors de son troisième voyage essentiellement ; cependant, cette modernisation va de pair avec un regret éternel du voyage ancien, qui empêche Odette du Puigaudeau d'entrer véritablement dans une nouvelle manière de concevoir l'aventure. En définitive, la voyageuse semble être un personnage inclassable, puisqu'elle est incapable de poser un choix entre l'aventure et les Maures.

1. La modernisation des pratiques du voyage

Le troisième voyage d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénones se fait essentiellement en camion, et le sujet principal du livre qui en est tiré est la construction de la route reliant le Maroc au Sénégal. L'opinion des voyageuses vis-à-vis des moyens de transport modernes semble changer du tout au tout pendant ce voyage. En 1954, Marion Sénones affirme dans une interview que le fait d'avoir voyagé en « *caravane motorisée* » leur a rendu la « *vie moins compliquée* »⁹⁵. En 1952, elle dit à la radio, évoquant leurs premiers voyages :

A présent aucun lieu n'est inaccessible aux voitures modernes. Là où nous avons tant peiné pour si peu de résultats, une mission motorisée a pu facilement atteindre Teghazza en 1950, avec des réserves d'eau et y séjourner le temps nécessaire à ses travaux.⁹⁶

⁹⁵ « *Comment j'ai parcouru, à dos de chameau, la Mauritanie* », interview de Marion Sénones, *Ouest France*, 19 mars 1954, *ibid.*

⁹⁶ SÉNONES, Marion, émission pour Radio Fromentin, janvier-février 1952, in *Marion Sénones, Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?

La rapidité des moyens de transport modernes paraît donc permettre une plus grande efficacité pour les recherches du voyage. De plus, les voyageuses en viennent même à apprécier voyager en camion pour le nouveau regard qu'il donne sur le pays, à cause de la vitesse. Les photographies de ce voyage-là portent pour moitié sur les camions et la vue depuis les camions : Odette du Puigauveau photographie tout, depuis les graisseurs jusqu'aux ensablements des véhicules⁹⁷ ! Les sujets de ces photographies sont bien différents de ceux des premiers voyages.... Plusieurs descriptions montrent un nouvel amour pour la vitesse. Ainsi, dans son carnet, elle écrit : « *Route magnifique dans le décor de montagnes qui se déploient, disparaissent, s'élèvent, s'enchaînent sans fin autour de nous* »⁹⁸. Ou encore : « *Course entre tous les camions, à qui fera manger aux autres la poussière de sable fauve qui se lève comme un feu et tournoie en fumée rousse sous chaque camion* »⁹⁹. Odette du Puigauveau décèle une nouvelle beauté dans l'enchaînement des paysages et des couleurs, perceptible grâce à la motorisation, et qu'elle ne trouvait pas à chameau. Elle envie même, parfois, ceux qui empruntent ces moyens de transport modernes plus régulièrement qu'elle : croisant un camion se rendant à Atar en huit jours, elle écrit dans ses carnets : « *Quelle histoire qu'un pareil voyage en camion ! Quelle fatigue. Et pourtant, nous avons grande envie de partir avec eux* »¹⁰⁰. Un grand pas a été fait depuis le temps où elle écrivait, dans *Pieds Nus* : « *Une fois de plus, le pays du piéton et du chameau se défendait contre les entreprises motorisées* »¹⁰¹... Il en va de même avec l'avion, qu'elle prend, pour la première fois pendant un de ses voyages, en août 1951, pour revenir à Paris :

L'avion, au bout de piste, s'élève au-dessus de la mer. Mouvement de bateau. Impression de prendre la mer, plus que de s'élever dans les airs. La terre se déploie comme un tapis brodé. Verdures fraîches, terres rouges. Zébrures des ravins, méandres de rivières. Navigation au-dessus d'une mer de nuages blancs. Entre les nuages percés sur la campagne, comme fonds marins.

Je suis émerveillée de cet aspect nouveau de la terre.¹⁰²

Les moyens de transport modernes ne font pas que donner à Odette du Puigauveau un regard nouveau sur les régions traversées ; ils influent également sur son style littéraire, et

⁹⁷ Iconographie, figures 68 et 69.

⁹⁸ PUIGAUVEAU, Odette du, *Carnets de voyage*, Archives privées (24 février 1950, en brousse près de Goulimine).

⁹⁹ *Ibid* (26 mars 1950, en brousse près de Foum el Hassan).

¹⁰⁰ *Ibid*.

¹⁰¹ PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus...*, p. 252.

¹⁰² *Ibid* (en avion, 19 septembre 1951).

notamment sur ses descriptions qui prennent, dans *La Piste*, une tournure plus enlevée. Ainsi, cette frappante description d'une aube vue d'un camion :

Le 18 octobre 1950, le 3-4 de la Chefferie filait sur la Piste qui, elle, poursuivie par les phares, fuyait vers Rosso. [...] Vers le P.K. 150, la nuit s'alléga. Les dunes du Trarza soulevèrent l'horizon en houle noire sur fond bleu sombre. Peu à peu, des arbustes anguleux dessinés d'une plume nerveuse, l'architecture massive des baobabs, les bouquets de palmiers jaillis du moutonnement végétal se précisèrent en encre de Chine contre le ciel verdissant où s'élargissaient, à l'Est, des déchirures violettes et roses. Le soleil sauta dans le ciel comme une bulle d'or.¹⁰³

Ici, les termes liés au mouvement et à la vitesse informent toute la description, qui acquiert un dynamisme qu'on ne perçoit pas souvent chez Odette du Puigauveau. On peut donc apporter une nuance à l'analyse que fait Valérie Boulain de « *l'écriture de la permanence* » d'Odette du Puigauveau¹⁰⁴ : cette expression, utilisée pour décrire la façon dont Odette du Puigauveau rend, par son écriture, son refus des moyens de transport modernes et rapides, doit être mise de côté lors du dernier voyage de l'aventurière. En effet, *La Piste* est le roman d'une modernité qu'Odette du Puigauveau apprend à aimer. Elle l'aime uniquement sous l'angle de cette entreprise pharaonique, puisqu'elle dénonce parallèlement les ravages de la modernité coloniale. Elle l'aime à cause, bien sûr, de Pierre, le chef de la Piste, mais aussi à cause de la « *grande famille de la Piste* » par qui elle dit « *avoir eu l'honneur d'être adoptée* »¹⁰⁵, et enfin, sans doute, à cause de son nouveau goût pour les moyens de transport modernes. Les – très – nombreuses pages qu'elle écrit concernant son attachement très fort à la Piste utilisent même un registre beaucoup plus fort et émotionnel que celles où elle décrivait, dans ses voyages précédents, sa relation « d'adoption » avec le peuple maure :

[Les Pistards] faisaient leur travail avec tant d'amour qu'à force d'y être mêlée, je fus si absorbée par cette Piste, devenue l'axe, l'itinéraire et le centre d'attraction de mes courses et de mes haltes, qu'elle finit par s'imposer à moi comme une personne vivante. D'ailleurs, pour nous tous, elle était vivante de toutes les vies qui lui étaient consacrées.¹⁰⁶

Odette du Puigauveau ne parle jamais des Maures et d'elle en utilisant la première personne du pluriel : ce « *nous* », qui l'unit aux Pistards, est donc très révélateur. La voyageuse apparaît comme totalement engagée dans cette entreprise de construction, au point d'être « *absorbée* » par elle. Le voyage, ici, prend une autre tonalité, plus originale, qui peut être comprise comme une modernisation, et l'intégration, ratée pour ce qui concerne le peuple

¹⁰³ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 247.

¹⁰⁴ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 266.

¹⁰⁵ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 10.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 246.

maure, est sans doute plus réussie au sein des Pistards. L'aventure ne consiste plus seulement, dans une perspective traditionnelle, à découvrir un peuple « exotique », mais à se couler totalement dans une entreprise de modernisation occidentale ayant des conséquences directes sur ce peuple. En cela, *La Piste* est un récit moderne – sur le plan de la conception de l'aventure, car on peut bien sûr qualifier de surannées la majorité des positions géopolitiques et sociales d'Odette du Puigaudeau qui y sont présentes.

Dans les années 1950, Odette du Puigaudeau semble également intégrer à la mise en valeur de ses voyages des pratiques plus modernes que celles qui étaient auparavant son habitude : elle décide, avec Marion Sénones, de mettre en place un projet de film. On a déjà dit qu'Odette du Puigaudeau semblait avoir filmé certaines parties de ses voyages ; cependant, ces films n'ont pas été retrouvés. Ici, il s'agit d'un projet d'une toute autre envergure : réaliser au cours d'un voyage, sur le terrain, des films mettant en scène des histoires « maures » (histoires de fiction permettant de donner des informations réelles sur la Mauritanie). Il apparaît que ce projet est déjà présent dans leurs esprits au cours même de leur troisième voyage : écrivant au général Juin au moment où elle planifie le voyage, Odette du Puigaudeau affirme qu'elles avaient « *espéré pouvoir financer cette Mission en la liant avec une entreprise de films documentaires* », mais que les cinéastes, « *considérant que, commercialement, les profits ne seraient pas en rapport avec les dépenses engagées, ont jugé que cette entreprise devait être laissée aux soins des services du cinéma et de propagande du Protectorat et de l'AOF* ». La voyageuse écrit devoir voir prochainement « *le Haut-Commissaire Béchar*¹⁰⁷ *à ce sujet* »¹⁰⁸. Ce projet de film semble-t-il documentaire (on ne sait pas, toutefois, s'il mettait en scène des histoires de fiction ou filmait uniquement des scènes ethnographiques prises sur le vif) ne paraît pas avoir abouti, au vu des archives dont nous disposons.

Cependant, en 1954, Marion Sénones, répondant à une interview, dit que lors de leur troisième expédition elles ont « *posé des jalons pour un film dont [elles] diriger[ai]ent la réalisation lors de [leur] prochain voyage* »¹⁰⁹. Un projet de film semble donc toujours en route,

¹⁰⁷ Paul Béchar (1899-1982), résistant, ministre à plusieurs reprises sous la IV^e République, gouverneur général de l'Afrique occidentale française entre 1948 et 1951.

¹⁰⁸ Lettre d'Odette du Puigaudeau au général Juin, 3 avril 1949, in *Correspondance ayant trait à la mission au Maroc et en Mauritanie d'Odette du Puigaudeau et de Marion Sénones en 1949 (9 lettres)*, SG MS-5417, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹⁰⁹ « *Comment j'ai parcouru, à dos de chameau, la Mauritanie* », interview de Marion Sénones, *Ouest France*, 19 mars 1954, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

bien que nos archives ne nous permettent pas d'en savoir plus sur ces « jalons » ; néanmoins, sa déclinaison semble avoir évolué au cours du voyage. En effet, un an après être revenue en France, Marion Sénones écrit au réalisateur Serge de Poligny¹¹⁰ pour lui proposer le scénario d'un film de fiction ayant lieu à Oualata, tiré d'une de ses nouvelles parue dans *Climats* en 1947, *La Nemadia*¹¹¹. Marion Sénones demande au réalisateur si ce scénario serait susceptible de l'intéresser « dans le cadre des documentaires africains » qu'il projette de montrer à la suite de son « raid Paris-Le Cap »¹¹². Comme les décorations murales de Oualata sont très particulières, le film devrait bien sûr y être tourné, et Marion Sénones ajoute, mettant en valeur leur expérience de voyageuses :

Ayant passé, Odette du Puigauveau et moi, plus d'un mois à Oualata et étant en très bons rapports avec son chef et les habitants, je crois que nous pourrions être des guides précieux et de bonnes ambassadrices pour vaincre les hésitations possibles des gens du pays. Et ma camarade de route, qui prépare, pour Plon, un livre sur cette ville¹¹³, serait toute indiquée pour écrire les commentaires et les dialogues.¹¹⁴

Le prochain voyage que les deux femmes semblent donc vouloir planifier à cette époque est donc un tournage. Le scénario de *La Nemadia* est totalement fictif ; il met en scène une *razzia* sur la ville de Oualata. Le cadî, Baba, voit une de ses femmes, Sulka, fille de Némadi, et amoureuse d'un jeune Némadi, ravie par les pillards, avant la délivrance de Oualata par l'émir. Histoire d'amour et ethnologie sont mêlés dans ce court récit, dont on ne voit pas très bien comment il peut servir de scénario à un film conséquent. En tout état de cause, l'ambition des voyageuses paraît être de faire passer des connaissances ethnologiques sur les Maures à travers une fiction, puisque ce film devrait être projeté dans le cadre d'une série de documentaires.

Cependant, Serge de Poligny ne répond pas au courrier de Marion Sénones, qui lui demande deux ans plus tard d'avoir l'obligeance de lui retourner son manuscrit¹¹⁵. Les deux femmes ne se découragent pas et Marion Sénones tente à nouveau sa chance avec Jean

¹¹⁰ Serge de Poligny (1903-1983), scénariste et réalisateur ; il crée ses propres films à partir de 1937 et réalise ses plus grands succès pendant la guerre : *Le Baron Fantôme* (1943, avec des dialogues de Jean Cocteau) et *La Fiancée des Ténèbres* (1945).

¹¹¹ *La Nemadia* est parue dans *Climats* le 6 août 1947. On peut en trouver le texte in SÉNONES, Marion, *Articles et nouvelles imprimées (1930-1955)*, SG MS-5461, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹² Le Rallye Alger-Le Cap est une compétition automobile organisée à partir de 1951. Serge de Poligny a réalisé le documentaire *Alger-Le Cap* après sa première édition (sorti en 1953).

¹¹³ Livre non publié.

¹¹⁴ Lettre de Marion Sénones à Serge de Poligny, Paris, 18 juillet 1952, in SÉNONES, Marion, *Dossier d'un projet de scénario pour un film « Les Errants » tiré de la nouvelle « La Nemadia »*, SG MS 5452, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹⁵ Lettre de Marion Sénones à Serge de Poligny, 30 mai 1954, in SÉNONES, Marion, *Dossier d'un projet de scénario pour un film « Les Errants » tiré de la nouvelle « La Nemadia »*, SG MS 5452, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Renoir¹¹⁶, en 1955, en lui envoyant trois scénarios (*La Nemadia*, *L'Enfant au visage de lune*, et *Mzériga l'abandonnée*¹¹⁷). On y apprend qu'une de leurs amies¹¹⁸ a téléphoné quelques jours plus tôt au réalisateur pour lui parler des projets des deux femmes et que l'accueil semble avoir été favorable, puisque Marion Sénones écrit : « *vous aviez très aimablement proposé de mettre dans le bon chemin les projets que nous vous enverrions* » (cela semble donc être une vraie demande d'aide plutôt qu'une simple demande de conseils). Elle explicite également mieux le but de cette démarche :

Nous sommes tellement anxieuses (et vous nous comprendrez fort bien, je le sais) de sauver d'une mort certaine (et qui approche à grand pas), des coutumes, des fêtes, une poésie, une musique très particulière et raffinée, auxquelles depuis vingt ans nous avons consacré toutes nos activités artistiques et littéraires.¹¹⁹

Les deux voyageuses retrouvent donc la posture messianique qui leur est coutumière : c'est à elles que revient le devoir de sauvegarder la culture maure en voie de disparition, par un nouveau moyen, le cinéma. Là encore, les trois scénarios proposés sont tous des œuvres de fiction, dont la scène se situe respectivement à Oualata, Boutilimit, et dans un village *imraguen*. Il est significatif que Marion Sénones s'adresse à Jean Renoir, qui n'est pas un spécialiste des films documentaires, ni un ethnographe (même s'il a réalisé en 1930 un film orientalisant, *Le Bled*, film de commande pour le centenaire de la conquête de l'Algérie), mais qui pourrait donner une répercussion certaine à ses scénarios, au vu de sa notoriété. Marion Sénones et Odette du Puigaudeau paraissent avoir désormais une vision plus large de leur voyage, qui ne se réduit plus à une dimension scientifique mais peut maintenant avoir un volet plus « moderne » avec le cinéma, et pas n'importe lequel cinéma, puisque c'est celui de Jean Renoir. Même si ce dernier ne donne pas suite à la lettre de Marion Sénones, ces démarches des voyageuses montrent qu'elles se rapprochent d'autres aventurières de leur temps, comme Ella Maillart qui entreprend le tournage d'un film sur les notables afghans en Afghanistan ou Titaÿna qui réalise deux films en Inde et en Chine, avec une touche d'originalité supplémentaire par ce mélange entre réalité et fiction.

¹¹⁶ Jean Renoir (1894-1979).

¹¹⁷ Les textes de ces trois nouvelles peuvent être trouvés in SÉNONES, Marion, *Articles et nouvelles imprimées (1930-1955)*, SG MS 5461, Bnf, Dép. des Cartes et Plans. Leurs résumés se trouvent in SÉNONES, Marion, *Le livre de sable*, SG MS 5445, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹⁸ Non identifiée.

¹¹⁹ Lettre de Marion Sénones à Jean Renoir, 19 mars 1955, in SÉNONES, Marion, *Dossier d'un projet de scénario pour un film « Les Errants » tiré de la nouvelle « La Nemadia »*, SG MS 5452, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Toutefois, il faut noter qu'Odette du Puigauveau et Marion Sénones ont, dans ce domaine aussi, un certain retard sur leur temps. Leur démarche s'inscrit dans la lignée du développement des films coloniaux de fiction, très populaires dans les années 1930¹²⁰, et qui ont pour but de transmettre des connaissances ethnographiques sur les mondes extra-européens. Les scénarios proposés par les deux femmes ont une certaine ressemblance avec certains de ces films orientalisants¹²¹. Mais ils ne sont plus du tout au goût du jour au moment où les deux femmes font ces démarches : encore une fois, elles sont « modernes »... mais avec vingt ans de retard !

Après la Seconde Guerre Mondiale, le voyage d'Odette du Puigauveau semble néanmoins se moderniser dans une certaine mesure, que ce soit dans les moyens de sa pratique ou dans ceux de sa mise en valeur. Pourtant, la voyageuse paraît toujours regretter ses deux expériences précédentes en Afrique, ce qui montre que son entrée dans la « modernité » n'est que très timide.

2. Un éternel regret du voyage « ancien »

Odette du Puigauveau, dans *La Piste*, écrit, se souvenant de son deuxième voyage, lorsqu'elle a quitté la Piste pour aller vers le Sud et la Mauritanie :

Je ne te regrettais point. Tu étais pour moi comme une blessure faite au Sahara. Ce que j'étais venue chercher, c'était justement l'oubli de tout ce que tu représentais – et ce retour à un autre temps et à une autre forme de vie. J'ignorais qu'un jour tu t'imposerais à moi comme l'héroïne d'un roman.¹²²

Dans *La Piste*, on l'a vu, un véritable changement dans la conception du voyage d'Odette du Puigauveau semble s'être produit autour de la Seconde Guerre Mondiale. *La Piste*, qui était auparavant le symbole de tout ce qu'Odette du Puigauveau refusait pour son voyage, devient « l'héroïne » d'un récit, et prend une valeur positive. Pourtant, Odette du Puigauveau fait de constants aller-retour dans ses écrits concernant ce voyage entre ce qu'on pourrait qualifier d'aventure plus moderne et un regret du voyage ancien. Si Odette du Puigauveau semble aimer les voyages en camion, à plusieurs reprises, elle regrette la lenteur du pas des chameaux et la vie de brousse de ses précédents voyages. Ainsi, dans un brouillon d'émission, elle écrit :

¹²⁰ Le plus célèbre de ce genre de films est *Voyage au Congo* (1927), réalisé par Marc Allégret, avec André Gide, qui comporte en son sein une histoire d'amour totalement imaginaire entre deux jeunes Congolais. Se reporter à FRANCE, Claudine de (dir.), *Du film ethnographique à l'anthropologie filmique*, Bruxelles-Paris-Bâle, Éd. des archives contemporaines, 1995.

¹²¹ Ainsi, le thème de la *razzia* est présent dans *Le fils du Cheik*, réalisé par Georges Fitzmaurice, sorti en 1926.

¹²² PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 88.

« C'est le plus souvent en camions, command-cars, jeeps, que nous avons circulé depuis deux ans. Quelques tournées à chameau nous ont rendues à la belle vie nomade, éternelle, de la brousse »¹²³. Ou encore, dans un brouillon pour *La Piste*, non réutilisé : « Une caravane brune et rousse au centre d'une plaine rugueuse, soudain enflammée par le soleil couchant. C'était nous, avant la Piste »¹²⁴. Dans ces évocations pointe une nostalgie très perceptible de cette vie de brousse, perdue lors de ce dernier voyage, à l'exception de quelques rares tournées. Voyage ancien respirant l'exotisme et voyage moderne semblent s'opposer dans le même temps, de façon paradoxale.

Pourtant, dans l'esprit d'Odette du Puigaudeau, la Piste et la vie de brousse se rejoignent souvent, comme le montre ce passage, alors que les voyageuses ont décidé de s'offrir « un mois de congé » sur le plateau de Coppolani, en reprenant la vie de brousse, pour retrouver « des temps très anciens, très simples, sans routes ni moteurs » :

Il nous fallait absolument marcher à travers des pays sans routes ni véhicules, et nous assurer qu'au Groupe nomade, on vivait toujours en seigneurs et en gueux, fièrement, qu'on y était résolument archaïque, et qu'on y maintenait, avec une passion farouche, des tâches, des disciplines et des traditions fortes et surannées. Comme sur la Piste, en somme !¹²⁵

Ici, les traditions « fortes et surannées », communes, selon l'auteur, à la brousse et à la Piste, sont donc fortement valorisées. Cependant, la motorisation ne l'est pas, et c'est là toute la contradiction du récit d'Odette du Puigaudeau, qui paraît être sur une ligne de crête entre deux choix : voyager de manière moderne ou voyager « à l'ancienne ». Une photographie, très significative, présente d'ailleurs les traces des chameaux se superposant à celles des camions ; mais la légende, « Chameaux », semble montrer une nette préférence pour le premier mode de transport¹²⁶. Odette du Puigaudeau continue en faisant référence à une foule de personnages rencontrés lors de ses précédents voyages :

Il nous fallait retrouver, après treize ans d'absence, des amis, des goumiers, des passants, des paysans écrasant les pastèques dans les cultures ; recueillir l'héritage du Nemday Boubo – quelques haches de pierre polie, des ciseaux de schiste rose et vert, des flèches de silex – qu'il avait confié pour nous à son frère avant de mourir, deux ans plus tôt ; saluer les vieux savants et le minaret de Chinguetti où le sable monte toujours comme une marée du Nord-Est à l'assaut des maisons vides ; revoir le Chérif-Zeidân, obstiné à maintenir un reflet de la vie ancienne dans les ruines orgueilleuses d'Ouadân, au-dessus des palmeraies désertes qui meurent en silence le

¹²³ PUIGAUDEAU, Odette du, brouillon pour une émission non identifiée, janvier-février 1952, in *Marion Sénones, Conférences à la radio, 1934-1957*, SG MS-5462, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹²⁴ PUIGAUDEAU, Odette du, brouillon, in *Dossier sur la Piste de Mauritanie, 1926-1953*, SG MS-5399, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹²⁵ PUIGAUDEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 262.

¹²⁶ Iconographie, figure 70.

Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?

long de l'oued ; et aller chercher la bénédiction du patron de l'Adrar, Cheikh Mohammed-Fadel qui habite, depuis 1901, le tombeau de son dernier ermitage, au milieu des sables près de Jraïf.¹²⁷

Là encore, le regret du passé est fort ; Boubo est mort, le sable envahit Chinguetti, les palmeraies « *meurent* » dans les « *ruines* » d'Ouadân. Seul le tombeau du Cheikh Mohammed Fadel n'a pas bougé, mais même cette évocation est porteuse de nostalgie. *La Piste* est clairement un récit tourné, non pas vers le futur, mais vers le passé, comme le montrent également les pages finales, adressées à la Piste, déplorant le « *Progrès* ». De très nombreuses photographies de ce dernier voyage, d'ailleurs, s'intéressent encore à l'Afrique « intemporelle », et semblent interchangeables avec ceux des premiers voyages, comme si Odette du Puigaudeau vivait dans le regret des conditions économiques du pays avant que le « *Progrès* » n'arrive¹²⁸. Ce « *Progrès* » économique apporté à la société maure a également un impact sur le voyage d'Odette du Puigaudeau : même si elle ressent une certaine attirance pour les nouveaux modes de transport, elle reste toujours fermement attachée au souvenir de ses deux premiers voyages. Marion Sénones, répondant à une interview en 1957, parle des « *conditions matérielles meilleures* » de ce dernier voyage, mais le journaliste explique également qu'elle « *conserve pourtant du voyage de 1934 le souvenir le plus exaltant* »¹²⁹. Le terme « *exaltant* », significativement, se réfère à la dimension d'aventure présente dans les voyages des deux femmes ; il apparaît que celle-ci atteint son plus haut degré lorsque le voyage recrée, fictivement, des conditions anciennes. Sur ce point, Odette du Puigaudeau se rapproche de la « *mystique* » de l'aventure étudiée par Sylvain Venayre, qui montre qu'un de ses enjeux consiste à recréer un espace de l'aventure, puisque celui-ci n'existe plus.

Cette nostalgie remporte la victoire, chez Odette du Puigaudeau, sur une certaine tentation du voyage utilisant des moyens modernes – et non pas du voyage « moderne », puisque l'idéal moderne de l'aventure consiste, justement, selon Sylvain Venayre, à rejeter ces moyens de transport. Après son installation au Maroc, la voyageuse, écrivant un texte pour la revue *Marco Polo*, parle des différentes « *portes* » permettant l'accès au Sahara. Ainsi, la « *porte* » de l'avion, celle du bateau... Mais, surtout, la « *porte* » du voyage à l'ancienne mode. Évoquant Tombouctou, la voyageuse écrit :

¹²⁷ *Ibid.*

¹²⁸ Voir par exemple les photographies des palmeraies (Iconographie, figure 71).

¹²⁹ « *En Marion Sénones se sont fondus, en un tout harmonieux, l'énergie de l'exploratrice et le raffinement de l'artiste* », article de *La Résistance de l'Ouest*, 19 novembre 1957, in *Coupures de presse et documents divers ayant trait aux expositions de dessins de Marion Sénones, 1938-1975*, SG MS-5463, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?

Mais l'âme de la vieille cité, pour la retrouver, il faudrait s'en approcher lentement, au pas feutré des chameaux, à travers le Sahara, comme on fait un pèlerinage, dans le silence que rompent de temps à autre le cri aigu d'un caravanier, l'appel d'une prière, un chant mélancolique, la plainte rugueuse d'une bête épuisée.¹³⁰

A la fin de la vie d'Odette du Puigauveau, alors qu'elle n'a plus voyagé depuis dix ou quinze ans, c'est donc le voyage utilisant des moyens de transport « archaïques » qui prévaut dans son esprit. En cela, elle est proche de l'idéal moderne de l'aventure. Pourtant, elle n'a absolument pas renié son goût pour les transports modernes lors de son dernier voyage... et elle s'éloigne, on l'a vu, de l'aventure décrite par Sylvain Venayre sur de nombreux points. A quelle place, dans le monde des voyageurs du XX^e siècle, se situe-t-elle donc ?

3. Le choix impossible

Odette du Puigauveau est un personnage complexe, paradoxal. Il est difficile de cerner sa conception du voyage, comme il était difficile de cerner son rapport avec l'entreprise coloniale ou le développement de la science ethnologique. Il semble qu'Odette du Puigauveau ait vécu à une époque où, dans tous ces domaines, et spécialement dans le domaine de l'aventure, ceux qui veulent s'y plonger doivent effectuer des choix clairs. Tout spécialement, puisque l'ethnologie se développe, et que parallèlement un idéal moderne qui prône une gratuité de l'aventure se met en place, un jeune voyageur doit choisir entre la science... et l'aventure. Sylvain Venayre écrit que Théodore Monod, Claude Lévi-Strauss et Michel Leiris, en revenant en France de leur premier voyage, dans les années trente, ont tous trois eu le même sentiment, celui de devoir trancher entre leur carrière et leur « *vie d'aventures* »¹³¹. Puisque les deux domaines prennent des voies opposées, il n'est pas possible d'explorer l'un et l'autre. Les trois jeunes scientifiques choisissent alors l'ethnologie, et pourfendent régulièrement « l'Aventure » dans leurs écrits. Théodore Monod conclut ainsi son récit *Méharées* :

- Et c'est tout ?
- C'est tout.
- Ça finit comme ça ?
- Ça finit comme ça.

Mais oui, le livre s'achève ainsi, comme la plus ordinaire des étapes, sans le couplet de rigueur, sans le pathos d'usage, sans « ombre bleue des palmes », sans « souffrance délectable », sans « terre de l'Épouvante et du Mystère », sans « Pays de la Peur », sans « royaume des

¹³⁰ PUIGAUVEAU, Odette du, brouillon manuscrit pour la revue *Marco Polo* (créée en 1962), sans doute vers 1965, in *Articles de divers auteurs*, SG MS-5493, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹³¹ VENAYRE, Sylvain, *La gloire de l'aventure...*, p. 113.

Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?

sables de feu », sans « envôtement », sans « adieu nostalgique au désert ».... Avec vous, et chez moi, cela ne prendrait pas. Inutile. D'ailleurs, vous étiez prévenus, honnêtement.¹³²

Quelle différence avec les pages lyriques d'Odette du Puigauveau, qui, elle, revendique chercher « *l'Aventure* », comme elle le dit dans *La Piste*, regrettant justement que « *les hommes modernes ne demandent plus au désert l'Aventure* »¹³³. Odette du Puigauveau souhaite être perçue comme une aventurière, mais la difficulté est qu'elle veut aussi être considérée comme une scientifique professionnelle... et également comme une femme de lettres, une journaliste, et une femme politique¹³⁴ !

Sur le plan de la politique, Sylvain Venayre note que l'aventurier est celui qui passe à côté de l'Histoire, à cause de la rhétorique de l' inanité qui lui est coutumière puisqu'il cherche l'aventure pour l'aventure. Même si l'aventurier peut être au début progressiste, croyant intensément au progrès de l'humanité – comme Ella Maillart qui, pendant la Seconde Guerre Mondiale, dit être en voyage pour, justement, « *établir en [elle] une boussole de bonne qualité* »¹³⁵, devant les horreurs de la guerre – tôt ou tard, sa conception de l'aventure pour l'aventure va réduire en cendres les causes et les buts de l'action politique¹³⁶. Ella Maillart, au retour de l'Inde, ne s'investit pas en politique, mais continue à pratiquer le ski, le vélo, et devient guide pour touristes... C'est tout le contraire d'Odette du Puigauveau qui, on l'a vu, ne renonce jamais au combat politique, même si celui-ci vient à détruire le voyage en l'amenant à s'installer au Maroc ; elle refuse de passer à côté de l'Histoire, quitte à ce que ce combat la fasse passer à côté de l'Aventure moderne.

La voyageuse ne veut donc pas poser un choix entre différents types de vie. Un épisode est particulièrement révélateur : c'est celui de la réception d'Odette du Puigauveau à l'Académie Régence de Nantes¹³⁷, en février 1956. Dans le discours qu'elle fait à cette occasion, la voyageuse parle du « *seul métier qu'elle aime, celui d'écrivain* »¹³⁸, qui l'a conduit

¹³² MONOD, Théodore, *Méharées*, Actes Sud, Arles, 1989, pp. 229-230.

¹³³ PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste...*, p. 97.

¹³⁴ Se reporter aux deux premières parties de notre thèse.

¹³⁵ Lettre d'Ella Maillart à sa mère Marie Dagmar, Tiruvannamalai, Sud de l'Inde, 28 février-2 mars 1941, in MAILLART, Ella, *Cette réalité que j'ai pourchassée, Recueil de correspondances*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2003, p.138

¹³⁶ VENAYRE, Sylvain, *La gloire de l'aventure...*, PAGE

¹³⁷ Académie littéraire de Bretagne, fondée par l'écrivain Bernard Roy et le journaliste François Lacroix en 1949. Ce nom de Régence, qui n'est plus porté aujourd'hui, vient du restaurant qui accueillit ses premiers membres.

¹³⁸ Discours d'Odette du Puigauveau à sa réception à l'Académie Régence, rapporté dans « *La réception de Melle Odette du Puigauveau à l'Académie Régence a permis d'évoquer le Croisic et Nantes de naguère* »,

en Afrique. Cette revendication excluant par exemple la dimension scientifique de son œuvre est très liée au contexte de cette réception dans une académie littéraire ; elle est néanmoins significative si on la met en perspective avec une analyse de Valérie Boulain qui, décrivant la relation entre écriture et récit de voyage chez les voyageuses des années 1930, explique qu'on peut établir une distinction schématique entre « *celles qui voyagent pour nourrir l'écriture et celles dont l'écriture permet le voyage* », celles qui « *font profession d'écrivain reporter* » et celles « *qui font profession d'Aventure* »¹³⁹. Il est difficile de savoir où situer Odette du Puigauveau, qui refuse de choisir... Cette impression de flou est confirmée par le discours de celui qui l'accueille, Pierre de La Condamine¹⁴⁰ :

Je voudrais retenir ici, ce qui, à mon avis, caractérise vos récits d'exploration. Rien de ce que vous voyez ne vous est indifférent. Vous évitez le compartiment d'une spécialité. Les curiosités de votre esprit sont multiples. En outre, devant les êtres et les choses, votre attention n'est pas un jet dont vous vous détacheriez. Au contraire, vous vous engagez. Vous vous mêlez au monde où vous pénétrez. Vous lui appartenez.¹⁴¹

Pierre de La Condamine voit donc chez Odette du Puigauveau ce qui justement pose problème : elle évite « *le compartiment d'une spécialité* »... ce qui fait qu'elle ne devient spécialiste d'aucun domaine, et la place dans une position isolée. Ni scientifique, ni femme politique, ni aventurière, Odette du Puigauveau pose problème. Elle ne peut s'intégrer dans aucun réseau, puisqu'elle n'en a choisi aucun, ou plutôt, qu'elle les a tous choisis.

Le lecteur pourrait objecter que les autres voyageuses dont nous avons parlé ont également rédigé des textes ethnographiques, des reportages. La différence avec Odette du Puigauveau est que ces aventurières cherchaient avant tout l'Aventure, pour elles-mêmes, dans une dynamique qu'on pourrait qualifier de presque « individualiste », avant de se dévouer à une cause, qu'elle soit scientifique ou politique. Alexandra David-Néel et Ella Maillart ont cherché à se connaître elles-mêmes pendant leur voyage, à travers l'expérience des spiritualités orientales. Quant à Titaïna, concluant ses *Mémoires de reporter*, elle écrit : « *Je connais la terre entière, j'ai vécu des existences diverses, j'ai connu le luxe et la pauvreté... Si j'avais à*

article de *L'Écho de la Presqu'île*, 26 février 1956, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹³⁹ BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure...*, p. 324.

¹⁴⁰ Pierre de La Condamine (1911-2007), écrivain et historien, spécialiste du pays guérandais, membre de l'Académie Régence à partir de 1955.

¹⁴¹ Discours de Pierre de La Condamine à la réception d'Odette du Puigauveau à l'Académie Régence, *ibid.*

*résumer ma vie, elle tiendrait en quelques mots : Aventure... Incertitude... Travail... »*¹⁴². Ces trois voyageuses, si elles utilisaient la publication de récits de voyages ou de reportages pour vivre de l'aventure, cherchaient avant tout leur propre « intérêt ». Si Odette du Puigaudeau devait, elle résumer sa vie, elle utiliserait probablement un seul mot : « *Maures* ».

En effet, il nous semble qu'Odette du Puigaudeau s'est réellement prise de passion pour la Mauritanie, dont elle est « *furieusement amoureuse* », comme le dit un journaliste¹⁴³, et son peuple. C'est cette passion, que des archives ne pourront jamais totalement expliquer, qui a présidé à tous ses choix, et notamment à celui, justement, de refuser de choisir entre la vie scientifique, la vie politique, ou la vie d'aventure. Si Odette du Puigaudeau a voulu embrasser les trois, c'est bien parce qu'elle a vu dans chacune d'elles le lieu où cette passion pour les Maures pourrait s'épanouir. C'est aussi cette passion qui l'a placée, à de nombreuses reprises, dans une position si isolée, et qui la rend inclassable. Les autres aventurières célèbres de son temps, si elles avaient des théâtres d'action privilégiés, n'ont jamais, à notre connaissance, entretenu avec un peuple une relation intense au point de vouloir adopter des positions politiques aussi paradoxales et arrêtées qu'Odette du Puigaudeau, ou de se donner avec une telle intensité dans des innombrables démarches éditoriales ou scientifiques visant à le défendre. « L'Aventure » d'Odette du Puigaudeau, finalement, se confond avec la Mauritanie... et c'est bien pour cela qu'on peut dire qu'elle connaît un certain échec, puisqu'Odette du Puigaudeau n'est jamais adoptée totalement par les Maures et finit sa vie dans un pays qui n'est pas la Mauritanie, en ayant choisi un positionnement très ambiguë vis-à-vis du peuple dont elle est « *amoureuse* ».

De plus, selon nous, cette passion envers la Mauritanie, et la Mauritanie seulement, rend Odette du Puigaudeau inaudible dans le paysage médiatique de son temps. Les Français sont friands d'aventures, mais pas d'une région particulière. C'est l'événement même de l'aventure qui les intéresse, et non le cadre dans laquelle elle s'exerce. Il n'est pas étonnant qu'une voyageuse qui reste fixée sur ce cadre, sans accepter une certaine souplesse, d'espace et d'esprit, sombre dans l'oubli, une fois le premier intérêt passé. C'est précisément ce qui semble être arrivé à Odette du Puigaudeau, qui, après un certain succès lors de ses deux premiers

¹⁴² TITAÏNA, « *Mes mémoires de reporter* » texte inédit paru sous forme de feuilleton dans *Vu* entre décembre 1937 et janvier 1938, cité dans *Une femme chez les chasseurs de tête et autres reportages*, Montreuil, Éditions Marchialy, 2016, p. 269.

¹⁴³ DOMINIQUE, Pierre, « *Les Beaux voyages* », article de *L'Époque*, 12 rue du Croissant, 16 septembre 1949, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?

voyages, paraît peu à peu être oubliée et devenir inaudible, dans les domaines politique, scientifique, et médiatique. L'aventure a-t-elle donc échoué ?

Conclusion de la Partie 3

Après la Seconde Guerre Mondiale, si le voyage d'Odette du Puigauveau semble emprunter des voies plus modernes, son regret permanent du voyage « ancienne mode » tend à la classer du côté de la « *mystique moderne de l'aventure* », paradoxalement. Pourtant, sa conception du voyage semble surtout caractérisée par la volonté de rester hors de toutes les cases qu'on aurait pu lui imposer. Odette du Puigauveau semble être une aventurière inclassable, mais dont l'aventure subit un certain échec, justement à cause de son isolement. C'est paradoxal, quand on songe que l'aventure se définit précisément par une part d'inconnu, d'extraordinaire... Et pourtant, si Odette du Puigauveau a été oubliée, c'est sans doute parce que son aventure n'a pas été perçue comme réussie.

Cependant, une objection doit être apportée à nos analyses, afin de prendre un peu de distance par rapport à celles de Sylvain Venayre. En effet, il nous semble que la « *mystique moderne de l'aventure* » n'est jamais, finalement, totalement réalisée dans un seul voyage. Elle a pu être théorisée *a posteriori* en mêlant les écrits d'écrivains comme Baudelaire ou Rimbaud et les vies de plusieurs voyageurs, mais ces derniers n'ont sans doute jamais vécu « l'aventure moderne » parfaite. Ainsi, Titaÿna, Ella Maillart, Alexandra David-Néel, ont toutes les trois compté sur l'édition de leurs récits de voyages pour vivre ; la première en a même fait son métier. Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres pour montrer que, si des ingrédients de l'idéal théorisé par Sylvain Venayre peuvent être retrouvés dans l'un ou l'autre voyage, le voyage parfait sur ce point n'existe probablement pas. C'est bien le propre d'une « *mystique* », qui est un idéal comportant en lui-même une dimension inatteignable. Odette du Puigauveau a pu être en retard, certes, par rapport à la plupart des voyageurs de son temps concernant cette « *mystique moderne* » ; mais chaque aventure du XX^e siècle contient sans doute sa part de « retard ». Celui d'Odette du Puigauveau est peut-être plus important, néanmoins. Il n'empêche que son expérience du voyage est une expérience complexe, multiforme, hybride, avec différentes facettes sur les plans de l'archaïsme et de la modernité, et qui ne peut être analysée sous l'unique angle de cet idéal décrit par Sylvain Venayre ; le fait que la voyageuse ait été oubliée rapidement n'est sûrement pas dû uniquement à ce « retard » par rapport à ce dernier.

Conclusion générale

Le voyage d'Odette du Puigauveau peut-il donc être qualifié d'échec au vu de son appréciation par les contemporains de la voyageuse et de sa postérité ? Il nous semble pouvoir dire que oui. Certes, Odette du Puigauveau a pu repartir trois fois en Afrique, et a publié un grand nombre d'articles, de récits.... Cependant, l'historien reste surpris devant le nombre de conflits autour de ses écrits et de ses voyages, ses difficultés croissantes au cours des années à trouver des fonds et des journaux acceptant de la publier, les arrêts d'impression de ses récits par les maisons d'édition, et surtout, son quasi-total oubli à partir de son installation au Maroc, et encore aujourd'hui, alors qu'elle a été l'élève de Théodore Monod et a obtenu plusieurs prix. Ces diverses difficultés sont symptomatiques d'un échec d'Odette du Puigauveau à rendre accessible son voyage au public, qu'il soit scientifique ou non, en bref, à le médiatiser. Il ne faut cependant pas confondre cet échec à être reconnue avec un échec du voyage, qui ne peut être finalement apprécié que par le voyageur lui-même. Mais c'est cet oubli qui nous intéresse dans cette thèse, puisqu'il permet de replacer le voyage d'Odette du Puigauveau dans un contexte historique global grâce à des critères objectifs et observables, alors que le sentiment d'Odette du Puigauveau, même s'il peut être décrit dans une certaine mesure, n'est pas entièrement explicable.

L'oubli d'Odette du Puigauveau semble donc avoir plusieurs origines. Dans la première partie de notre thèse, nous avons montré que la voyageuse entretenait des rapports très paradoxaux vis-à-vis des autorités coloniales et de l'idéologie colonialiste en elle-même. Elle a besoin des autorités coloniales mais n'hésite pas à entrer en conflit avec elles ; elle fait la propagande d'un certain nombre d'idées relevant du colonialisme et critique les « abus » de la colonisation, avant d'en arriver à combattre le colonialisme en lui-même. Mais même au cœur de ce combat anticolonialisme, sa position reste indéfinissable, puisqu'elle en vient à soutenir le Maroc dans ses revendications sur la Mauritanie et semble toujours avoir des convictions « racistes ». En d'autres termes, les idées politiques d'Odette du Puigauveau paraissent évoluer... et pourtant, elles ne vont jamais aussi loin qu'elles l'auraient pu, et ne rejoignent pas celles de l'anticolonialisme qui se développe dans les milieux intellectuels à partir des années 1930. La voyageuse cherche toujours à défendre un peuple pour lequel elle s'est pris de passion, le peuple maure, par toutes les voies possibles... et ces voies peuvent emprunter parfois des chemins bien différents de ceux de l'anticolonialisme « classique ».

Conclusion générale

C'est sans doute cette relative étrangeté des positions d'Odette du Puigauveau qui est le facteur principal de l'oubli de son voyage, sur le plan de son rapport avec le colonialisme. Dès ses premiers voyages, Odette du Puigauveau se place souvent en porte-à-faux avec les autorités qui la soutiennent, et la façon dont elle décrit la colonisation de la Mauritanie ne peut ni tout à fait plaire aux colonialistes, ni aux anticolonialistes. Après la Seconde Guerre Mondiale, ses positions évoluent, mais là encore, ne peuvent plaire ni à un milieu, ni à l'autre. Odette du Puigauveau se situe en permanence sur une ligne de crête difficile à tenir, contradictoire par moments, et sans doute inaudible pour la plupart de ses contemporains. Peut-être se voulait-elle anticolonialiste... il n'empêche qu'elle n'a jamais réussi à être totalement en phase avec son temps, et que ses positions sont trop paradoxales pour pouvoir être comprises totalement, même pour l'historien.

Dans son rapport avec les institutions et la discipline scientifiques, et notamment avec l'ethnologie naissante, Odette du Puigauveau se montre aussi une femme de contradictions. Utilisant manifestement, lors de son premier voyage, ces institutions comme un soutien bien utile et les buts scientifiques comme un prétexte au départ, elle se prend peu à peu de passion pour l'archéologie, l'histoire des régions visitées, et l'ethnographie du peuple maure. Passion qui se décline sous plusieurs formes, influence les pratiques du voyage et ses résultats, donne lieu à de très nombreuses publications, parfois très savantes, et à une certaine reconnaissance d'Odette du Puigauveau par les milieux scientifiques. Cette reconnaissance a pour corrélatif le fait qu'elle soit prise comme élève par Théodore Monod pour sa thèse d'ethnographie. Odette du Puigauveau semble même, après la Seconde Guerre Mondiale, opérer une certaine conversion vers l'ethnologie, dans ses productions et ses recherches.

Cependant, cette conversion ne va finalement pas très loin, et Odette du Puigauveau reste toujours plusieurs crans au-dessous, sur le plan scientifique, de ses contemporains qui ont fait de la science leur profession. Odette du Puigauveau est également très influencée par le modèle du journalisme, que ce soit dans ses reportages ou ses récits de voyage, et ce modèle joue sur sa capacité à s'abstraire de schémas issus de la culture de masse pour se conformer complètement aux critères scientifiques.

Le problème d'Odette du Puigauveau, là encore, c'est qu'elle se situe entre deux mondes et n'est compréhensible par aucun des deux. Elle voudrait appartenir au premier, le monde scientifique, et ne cesse de le revendiquer ; mais elle ne devient jamais une vraie ethnologue et

Conclusion générale

reste considérée par les professionnels de la science comme une intermédiaire entre la métropole et le « terrain » africain, d'excellente qualité certes, mais une intermédiaire. Sa charge est de rapporter des informations ethnographiques et archéologiques précises ainsi que des objets, et de documenter de façon efficace ses voyages. Rien de plus. Odette du Puigauveau ne veut pas en rester là, et revendique le rôle de spécialiste de la Mauritanie, une spécialiste professionnelle, une vraie scientifique en somme. Mais les scientifiques lui refusent ce statut ; une incompréhension profonde se développe donc entre eux au fur et à mesure des années. Du côté du grand public, l'incompréhension est aussi présente ; les écrits d'Odette du Puigauveau deviennent de plus en plus scientifiques après la Seconde Guerre mondiale... et donc, par la même occasion, de plus en plus inaccessibles à ses contemporains non scientifiques. De moins en moins compréhensible par le grand public, exclue du monde scientifique auquel elle souhaiterait se joindre, Odette du Puigauveau est là encore sur une ligne de crête qui explique en partie son oubli par la postérité.

Enfin, l'insertion d'Odette du Puigauveau dans le milieu des voyageurs professionnels est contrastée. Si un grand nombre d'ingrédients de ses explorations sont communs avec ses contemporains voyageurs, et si le désenchantement du voyage qu'Odette du Puigauveau éprouve peu à peu correspond bien à la constitution d'un idéal moderne de l'aventure entre le début et le milieu du XX^e siècle, selon les critères de Sylvain Venayre, l'aventure de notre voyageuse ne devient jamais moderne à proprement parler. Certes, certains éléments, notamment après la Seconde Guerre Mondiale, témoignent d'une évolution dans les pratiques viatiques d'Odette du Puigauveau ; cependant, cette évolution n'est jamais achevée et ne permet pas d'inclure notre voyageuse dans la « *mystique moderne* » décrite par Sylvain Venayre.

Le principal point qui permet de l'affirmer est l'incapacité d'Odette du Puigauveau à effectuer un choix clair entre différentes professions : celle de journaliste – souvent politique – celle de scientifique, et celle de voyageuse proprement dite. Or, l'aventurier moderne selon Sylvain Venayre, c'est celui qui fait de son aventure – en l'occurrence, le voyage – sa profession, sa vie-même, dans une démarche de gratuité paradoxale – paradoxale car l'aventure doit tout de même permettre à l'aventurier de vivre. Odette du Puigauveau ne choisit jamais l'aventure pour elle-même, et lui donne toujours des buts scientifiques, politiques... jusqu'à s'installer au Maroc et à devenir directrice du Bureau de Préhistoire marocain. L'idéal moderne de l'aventure faisait peut-être écho, dès ces années-là, à une soif d'aventure, d'évasion, perceptible dans une société de plus en plus urbanisée, mondialisée, industrialisée. Dans ce

Conclusion générale

contexte, les lecteurs d'Odette du Puigauveau ont pu vouloir trouver dans ses écrits l'éclat d'une aventure parfaite, idéale, loin de leur vie quotidienne. Or, la voyageuse n'était pas libérée d'enjeux politiques et scientifiques, qui ont pu brouiller la perception que ses contemporains ont eue de son voyage. On trouve là encore une autre raison probable à son oubli progressif.

En définitive, il apparaît qu'Odette du Puigauveau a voulu se construire un personnage qui n'était pas adapté aux temps présents... et que, surtout, elle n'a pas été reconnue comme ce personnage – ce qui n'a rien arrangé à ses relations avec ses contemporains, déjà difficiles à cause de sa forte personnalité. Sur le plan politique, elle a cherché à être le Messie des Maures, en cherchant à promouvoir leur culture et ce qu'elle croyait être leurs intérêts, jusqu'à adopter des positions incompréhensibles. Ce faisant, elle s'est coupée non seulement du soutien des autorités, mais aussi de celui des Maures ; et, par la même occasion, de ses contemporains qui ne pouvaient pas saisir ces positions. Elle a même fini par se couper de son pays, sans réussir à être adoptée par celui des Maures. Sur le plan scientifique, elle s'est revendiquée professionnelle, sans accepter le statut d'intermédiaire que les institutions lui reconnaissaient sans difficulté, ce qui a eu pour conséquence des malentendus profonds sur son statut et a instauré, là encore, une distance infranchissable avec le grand public. Enfin, sur le plan même de l'aventure, elle ne rejoint pas ses contemporains aventuriers dans leurs nouvelles conceptions et n'est pas perçue comme une vraie « aventurière » par le grand public, prise qu'elle est par des enjeux scientifiques et politiques. Les maisons d'édition et les journaux – à l'exclusion des journaux spécialisés – recherchaient pour leurs lecteurs un récit capable de les faire s'évader totalement ; ils ont trouvé des textes hybrides, mêlant considérations politiques, scientifiques, et devenant de moins en moins, au fil des années, accessibles au grand public.

Le voyage d'Odette du Puigauveau paraît donc être une expérience ratée : trop hybride, trop complexe à appréhender pour ses contemporains, il semble voué, dès ses débuts, mais plus encore après la Seconde Guerre Mondiale, au moment où son insertion dans les débats politiques et scientifiques se renforcent, à un oubli inéluctable. La politique et les sciences ont probablement tué l'aventure chez notre voyageuse.

Au terme de cette thèse, Odette du Puigauveau apparaît comme une personnalité inclassable. Bien qu'une évolution de fond soit perceptible dans ses voyages, de l'influence de l'idéologie coloniale à l'anticolonialisme, du grand reportage à l'ethnologie, du voyage « ancienne mode » à un voyage plus moderne, Odette du Puigauveau reste au milieu du gué. Ni

Conclusion générale

scientifique, ni femme politique, ni journaliste, ni aventurière, elle ne peut être définie que par une seule chose : ses voyages. Et encore, elle ne voyage plus à partir de 1961. Mais c'est justement là qu'on touche aux limites d'un travail historique sur un personnage donné : l'historien ne peut que décrire les faits relatifs à une personne, pas une personne en elle-même. Les sentiments d'Odette du Puigauveau, sa personnalité profonde – surtout dans le cas de notre voyageuse qui semble être pleine de contradictions – relèvent de l'indicible.

Notre travail a néanmoins pu, on l'espère, mettre en relation une histoire personnelle avec des enjeux plus généraux, concernant l'histoire des pratiques du voyage et leur insertion dans les réseaux coloniaux et scientifiques. Nous souhaitons qu'il complète utilement un certain nombre de travaux biographiques, mais manquant d'une approche prosopographique, et d'autres travaux plus théoriques mais souffrant de limites au niveau de la précision des analyses cas par cas. De plus, si le voyage d'Odette du Puigauveau apparaît comme limité sur bien des points, le témoignage qu'il offre sur la Mauritanie est extrêmement précieux ; aujourd'hui, la population nomade côtoyée par la voyageuse représente moins de 2% de la population, alors qu'ils étaient plus de 90% en 1934. Les publications d'Odette du Puigauveau représenteront donc sans doute, à terme, une source extrêmement importante pour l'histoire de ce pays, même si elles sont biaisées par la non-objectivité récurrente de la voyageuse. Enfin, il semblerait qu'Odette du Puigauveau elle-même puisse revenir quelque peu sur le devant de la scène. En octobre 2018, nous avons été successivement approchée par un scénariste nantais ayant le projet de réaliser un film documentaire sur Odette du Puigauveau, et par une ancienne chercheuse du CNRS qui, sur le point de retourner en Mauritanie avec une équipe de journalistes de TF1, voulait leur présenter notre voyageuse.

Cependant, notre thèse souffre, nous en sommes consciente, de limites qu'il nous faut évoquer à son terme. Les premières concernent notre manque de temps et de pages pour exploiter comme nous l'aurions souhaité cet énorme fonds d'archives que représente le fonds Puigauveau au département des Cartes et Plans de la Bibliothèque nationale. Les secondes concernent des points d'ombre dans nos sources. Nous aurions aimé, bien sûr, pouvoir retrouver les films d'Odette du Puigauveau, ou au moins résoudre la question de leur existence. Nous aurions voulu, également, analyser de façon plus profonde ses rapports avec Marion Sénones et l'influence de ces rapports sur la pratique du voyage. Enfin, la question de l'opinion d'Odette du Puigauveau sur les autres voyageurs de son temps, difficile à résoudre avec les archives dont nous disposons, aurait mérité de plus amples analyses.

Conclusion générale

Des chameaux, et des hommes. Si nous devions résumer la vie d'Odette du Puigau, nous utiliserions ces deux mots, dont l'association résume la perpétuelle contradiction de notre voyageuse, oscillant entre la passion pour une vie aventureuse et celle pour un peuple, le peuple maure. Cette contradiction se transforme peu à peu, au cours de la vie d'Odette du Puigau, en un conflit larvé, puisque la « gratuité » de l'aventure apparaît comme incompatible avec des engagements politiques et scientifiques trop prenants. En 1961, la passion pour les hommes gagne, contre celle pour les chameaux. L'aventure est terminée. *La Piste* témoignait déjà, quelques années auparavant, de cette victoire de la passion pour les hommes, puisqu'il s'agissait d'un récit moins « dépayant », moins « exotique » que les précédents, beaucoup moins centré sur les péripéties du voyage que sur les hommes qui construisaient cette route.

Au fil des ans, l'aventure semble donc s'évanouir chez Odette du Puigau, chassée par l'engagement de plus en plus poussé de la voyageuse dans des combats politiques et des travaux scientifiques. Mais le cas d'Odette du Puigau est-il vraiment un cas isolé ? Après la Seconde Guerre Mondiale, et surtout à partir des années 1960, il devient en fait difficile de trouver beaucoup de voyageurs faisant profession d'aventure suivant les critères décrits par Sylvain Venayre. Ella Maillart ne fait plus que faire découvrir l'Asie à des petits groupes de voyageurs ; Alexandra David-Néel, elle, est morte depuis bien longtemps. Le temps des grands voyages semble définitivement achevé. L'aventure prend maintenant des formes nouvelles, difficiles à saisir, et dépassant certainement la « *mystique moderne* » définie par Sylvain Venayre. Il est intéressant, au terme de cette thèse, d'observer rapidement l'évolution d'un groupe important dans la constitution de l'aventure ultra-contemporaine en France : celui du Club des Explorateurs, dont Odette du Puigau a fait partie, devenu aujourd'hui la Société des explorateurs français. Sur son site internet, la Société livre ses objectifs :

La Société des explorateurs français contribue à la connaissance des régions mal connues de la Terre. Elle accueille en son sein des hommes et des femmes qui proposent souvent des recherches et des approches originales dans des zones d'accès très difficile, qui approchent des tribus oubliées ou conquièrent des cimes inviolées, qui tentent des routes maritimes extrêmes ou naviguent sur des rivières peu fréquentées, visitent les jungles les plus impénétrables, qui découvrent le monde souterrain et les faces cachées de notre planète, ou encore qui participent à l'exploration du système solaire ou de l'infiniment petit.¹

¹ Source : <http://www.societe-explorateurs.org/la-societe/qui-sommes-nous/>

Conclusion générale

Ces quelques phrases peuvent surprendre, après ce qu'on a lu sur la « *mystique moderne de l'aventure* » ; en effet, elles semblent porter une conception très « traditionnelle » de l'exploration. Et pourtant, quand la Société dit rassembler « *scientifiques, écrivains-voyageurs, journalistes, aventuriers, photographes, réalisateurs ou diplomates* », on réalise que l'exploration moderne ne se situe plus dans cette optique traditionnelle... mais qu'elle ne correspond pas non plus aux thèses de Sylvain Venayre.

Si on observe la liste des sociétaires actuels, on est frappé par la diversité des professions représentées, du navigateur à l'apnéiste, en passant par l'entomologiste, le spéléologue, l'ornithologiste, le géographe, le reporter de guerres, ou le professeur d'université. La plupart de ses membres ne vivent pas du voyage, mais ont réalisé un ou plusieurs voyages qu'ils ont mis au service de leurs connaissances, scientifiques le plus souvent. Ainsi, Agathe Haervemans², illustratrice en botanique au Muséum d'Histoire Naturelle, a parcouru le monde avec son mari dans le cadre de ses recherches ; Olivier Archambeau³, le président actuel de la Société, a réalisé un tour du monde en 1990-1991 et est depuis professeur et chercheur en géographie au CNRS ; Olivier Weber⁴, ancien grand reporter et correspondant de guerre, est maintenant écrivain et maître de conférences à l'IEP de Paris ; Adeline Soulier-Perkins enseigne au Muséum en entomologie et a étudié les insectes à Madagascar⁵.

La diversité de ces parcours est donc impressionnante. Peu de sociétaires semblent vivre exclusivement du voyage ; et ceux qui le font, comme Christian Clot⁶ par exemple, ajoutent souvent une dimension sportive non négligeable à leurs voyages. En effet, dans un monde où la culture du record s'est peu à peu instaurée, la seule solution pour continuer à vivre uniquement du voyage semble être de lui donner la caution de l'extraordinaire, du sensationnel, de l'exploit non réalisable par n'importe qui. Ainsi, récemment, Matthieu Tordeur, le plus jeune des sociétaires, à 26 ans, a réussi la traversée en solitaire et sans assistance d'une partie du désert de l'Antarctique, avec comme ligne de mire le Pôle Sud. Ses expéditions passées, à

² Agathe Haervmans, auteur de plusieurs livres de dessin scientifique.

³ Olivier Archambeau (1963 -), actuel président de la Société des explorateurs français.

⁴ Olivier Weber (1958 -), correspondant de guerre, a été ambassadeur de France chargé de la traite des êtres humains entre 2008 et 2013.

⁵ Source : <https://www.naturevolution.org/linterview-du-jour-adeline-soulier-perkins/>

⁶ Christian Clot (1972 -), est principalement pour ses explorations en Patagonie et en Cordillère Darwin. Il est vice-président de la Société des explorateurs français depuis 2010.

Conclusion générale

travers 90 pays, avaient le plus souvent un côté sportif conséquent... Il semble être le prototype d'une nouvelle forme d'aventure, l'aventure de l'extrême.

Deux formes d'exploration semblent donc coexister dans cette Société : une forme sportive, partie prenante de la culture des records ; et une forme plus scientifique, dans laquelle des hommes voyagent pour nourrir leurs travaux. C'est cette seconde forme qui est, sur le plan quantitatif, prédominante, même si, dans les médias et l'opinion populaire, la première est plus visible. La plupart des explorateurs actuels ne font plus profession de l'aventure, mais sont très investis dans l'approfondissement des connaissances sur le monde grâce à l'exploration scientifique et la transmission de ces connaissances au public. L'explorateur du XIX^e siècle, voyageant vers les blancs de la carte, affrontant de nombreux risques et définissant même son exploration par ces risques, est mort ; le temps de l'explorateur moderne, qui fait de la transmission du savoir sur le monde qu'il a acquis son mantra, est arrivé. La Société des explorateurs français semble avoir résolu la tension entre sciences et aventures, tension qui était un point focal de la mystique moderne de l'aventure.

Or, Odette du Puigaudeau n'était-elle pas, en un sens, précurseur de ce modèle ? Elle aussi, en effet, a cherché à se spécialiser dans plusieurs domaines scientifiques – l'archéologie, l'ethnographie –, pour sauvegarder une culture en voie de disparition et la rendre accessible au plus grand nombre. Peut-être n'a-t-elle pas réussi à être reconnue... Il n'empêche que son parcours est plus ou moins proche de celui d'un certain nombre de sociétaires actuels de l'ancien « Club » des Explorateurs, à ceci près qu'Odette du Puigaudeau n'a pas atteint la légitimité d'un grand nombre d'entre eux, qui sont actuellement maîtres de conférences ou professeurs.

Il nous semble qu'Odette du Puigaudeau a cherché à perpétuer le modèle de l'explorateur du XIX^e siècle au voyage polymorphe, relevant à la fois de l'aventure, de l'expédition scientifique, et du plaidoyer politique « humaniste » si besoin. Ce modèle est mort avec la « *mystique moderne de l'aventure* »... mais il est en quelque sorte ressuscité, avec des inflexions différentes, dans le groupe Liotard⁷, fondé en 1945 sous l'égide du Club des Explorateurs et qui a donné un nouveau souffle à ce dernier, impulsant peu à peu sa transformation en ce qu'est actuellement la Société des Explorateurs. En effet, les nouveaux

⁷ Groupe fondé en 1945 en souvenir de Louis Liotard (1904-1940), assassiné au Tibet cinq ans auparavant.

Conclusion générale

explorateurs n'hésitent pas à redonner une dimension scientifique, souvent très prégnante, à leur aventure, en opposition à la gratuité prônée par la mystique moderne de l'aventure. Odette du Puigauveau, finalement, établit presque une continuité entre deux époques, en prenant des ingrédients dans l'une et l'autre. Elle a peut-être été la victime d'une transition difficile dans l'histoire du voyage. A la fois en avance et en retard, elle est, comme toujours, sur une ligne de crête...

Où se situe donc l'aventure dans les explorations d'Odette du Puigauveau et celles des sociétaires de l'ancien « Club » des explorateurs ? Comment la définir ? Probablement par sa variété, sa diversité, sa complexité... On ne pourrait véritablement la comprendre qu'à travers les sensations, les pensées de leurs acteurs... qui nous resteront à tout jamais interdites.

Table des matières du volume de textes

Remerciements.....	5
Introduction générale.....	7
<u>PARTIE 1 : DE L'EXPOSITION COLONIALE À L'INDÉPENDANCE DE LA MAURITANIE : LE</u>	
<u>VOYAGE POLITIQUE ?.....</u>	45
Chapitre premier : La protection des autorités.....	47
A. En amont et en aval, une protection financière et politique de la part des	
autorités centrales.....	48
1. Qui protège Odette du Puigauveau avant son voyage ?.....	48
2. Des raisons variées, selon les personnes, les administrations et les	
moments.....	53
3. Le retour : un soutien multiforme	62
B. Pendant le voyage, la protection des « coloniaux ».....	64
1. Des appuis indispensables, voire vitaux	65
2. Des appuis qui se manifestent concrètement de manière variée.....	68
3. Le voyage selon les « coloniaux »	71
C. Une écriture « coloniale » ?.....	74
1. Un éloge appuyé	74
2. Le regard féminin, un avantage pour l'éloge du colonialisme ?.....	80
3. Le coup de foudre pour « l'aventure » coloniale	85
Conclusion.....	87
Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images.....	89
A. Les représentations du colonisé : les images exotiques.....	90
1. Images d'un autre temps	91
2. Les représentations de la nature	99
3. Exotisme et orientalisme.....	108
B. Les représentations des colonisés : les stéréotypes négatifs	111
1. Le Maure et le Noir, ou des stéréotypes tenaces.....	112

2.	Photographies et stéréotypes négatifs	116
3.	L'évolution des stéréotypes négatifs.....	117
C.	Les représentations du colonisé : le corps colonial	120
1.	« Scènes et types », ou l'instrumentalisation des corps ?	120
2.	Une fascination certaine pour la musique et la danse	126
3.	Des représentations mentales complexes : images et classification	131
D.	Colonisé et colonisateur : un « paternalisme » paradoxal ?.....	133
1.	Images de la relation au colonisateur.....	133
2.	Une inscription très nette dans les conceptions « paternalistes » du colonialisme	136
	Conclusion.....	142
 Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage.....		144
A.	Des difficultés avec les autorités coloniales.....	145
1.	Des conflits au niveau local dès avant la guerre	145
2.	L'intensification des conflits après la Seconde Guerre Mondiale	149
3.	Abus et excès : la critique des autorités coloniales.....	161
B.	Raisons et déclinaisons d'une position	165
1.	A la source de l'anticolonialisme : les observations du voyage sur les dangers de la « modernité ».....	165
2.	Iconographie et anticolonialisme	176
3.	Une défense des colonisés parfois ambiguë.....	178
C.	Un raisonnement poussé à l'extrême.....	181
1.	Des combats variés mais convergents.....	182
2.	Étude de cas : les essais atomiques au Sahara	193
3.	Vers la fin du voyage	199
	Conclusion.....	209
 Conclusion de la Partie 1		211
 <u>PARTIE 2 : LA PRODUCTION DU VOYAGE, ENTRE ETHNOLOGIE ET JOURNALISME</u>		<u>213</u>
 Chapitre 4 : Sciences et reportages, un prétexte au départ ?.....		215
A.	L'aide conjointe des milieux scientifiques et éditoriaux.....	216

1.	Le soutien scientifique	216
2.	Le soutien du monde de l'édition et du journalisme : une répercussion médiatique importante autour des voyages.....	224
3.	Le besoin d'argent, ou la contradiction de l'aventure ?.....	227
B.	Les qualités d'une reporter	230
1.	Des traits d'écriture visant à établir une relation de proximité avec le public.....	231
2.	L'influence du modèle du grand reportage sur le voyage : la recherche du journalistique et de l'inédit	234
C.	L'image au cœur, ou l'inscription dans une époque.....	239
1.	Odette du Puigauveau, une photographe accomplie ?	239
2.	La place des images dans les livres et les articles.....	243
	Conclusion.....	248
	Chapitre 5 : Entre science et journalisme, une conception paradoxale	250
A.	La récolte des matériaux	251
1.	Des moyens variés pour s'informer	252
2.	L'aide de l'administration pour la récolte et le transport.....	255
3.	La muséographie, un moyen spécifique de mettre en valeur les collections rapportées.....	257
B.	Le primat de la culture matérielle.....	259
1.	L'importance quantitative des matériaux rapportés : la Mauritanie, le « terrain » d'Odette du Puigauveau ?.....	260
2.	Une attention très marquée pour les objets et le « style » maure.....	262
C.	De la culture matérielle à la culture « spirituelle » du Sahara : légendes et transmission.....	266
1.	Un intérêt marqué pour le légendaire.....	267
2.	La fascination pour l'islam	270
3.	Entre science et littérature, les ambiguïtés d'une journaliste.....	273
	Chapitre 6 : Vers une conversion à l'ethnologie ?.....	277
A.	Un intérêt grandissant pour une approche scientifique du « terrain »...	278

1.	Basculement des objectifs et inflation des collections.....	278
2.	La perception du changement	281
B.	Les moyens de l'enquête chez Odette du Puigau	282
1.	Les moyens d'une intégration de plus en plus poussée	283
2.	Les enquêtes.....	285
3.	Une « observation participante » adaptée	287
C.	Vers la thèse.....	289
1.	Une insertion de plus en plus poussée dans les réseaux scientifiques	289
2.	De la culture matérielle à l'ethnologie.....	292
3.	La multiplication des productions scientifiques et le projet de thèse	293
	Conclusion.....	296
	Chapitre 7 : Odette du Puigau, une intermédiaire ?.....	298
A.	Contestations et mépris	298
1.	Des conflits divers.....	299
2.	Au-delà des tensions, un mépris sous-jacent pour une scientifique amateur.....	302
B.	Une intermédiaire ?	303
1.	Une position d'intermédiaire pour enrichir les collections.....	304
2.	Odette du Puigau, une africaniste ?.....	306
3.	Un intermédiaire contestateur	307
C.	Odette du Puigau, une marginale.....	309
1.	Une expérience scientifique biaisée par l'expérience artistique et par l'expérience du voyage	309
2.	Les deux livres, une expérience inversée.....	312
3.	La comparaison avec des voyageuses contemporaines	314
	Conclusion de la Partie 2	319
	PARTIE 3 : LES REPRÉSENTATIONS DE L'EXPÉRIENCE, ENTRE VOYAGE ET AVENTURE .	321
	Chapitre 8 : Pourquoi partir ? Les ingrédients de l'aventure.....	323
A.	Comme une envie de grand large... ..	324
1.	L'appel du désert.....	325

2.	Une relation fusionnelle avec la nature et le « grand-air »	327
3.	Le désert, ou les retrouvailles paradoxales avec le pays natal	331
B.	Retourner à un temps meilleur, ou la nostalgie du passé.....	332
1.	Retrouver un meilleur rapport au temps : chameaux et images de lenteur	333
2.	Retrouver la vraie vie : la fascination pour la vie des campements et l'hospitalité maure, hors de la modernité et de l'individualisme occidental	335
3.	Échapper à sa condition de femme	339
C.	Sortir du lot, ou le messianisme de l'aventure	341
1.	Une pratique paradoxalement élitiste : la position d'Odette du Puigauveau vis-à-vis de ses compatriotes métropolitains	342
2.	« L'aristocrate » du voyage.....	346
3.	Quand le voyageur se transforme en héros	349
	Conclusion.....	351
 Chapitre 9 : Vers l'affaiblissement du voyage ?		353
A.	Les difficultés du voyage	354
1.	Les difficultés matérielles du voyage	354
2.	Des difficultés relationnelles conséquentes	357
3.	Le voyage vu comme une épreuve.....	360
B.	Vers la « disparition des confins » ?	362
1.	La modernisation du pays, ou le début de la fin	362
2.	La« disparition des confins »	365
3.	Vers l'échec du voyage ? L'installation au Maroc	372
C.	Un voyage désenchanté dans son essence ?	375
1.	Un rapport entre passé et présent constant et ambiguë	375
2.	Entre départ et retour : un perpétuel déséquilibre	377
3.	Le désenchantement du voyage est-il celui de l'aventure ?.....	380
	Conclusion.....	382
 Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?.....		383
A.	Odette du Puigauveau face à la « mystique moderne de l'aventure »	384
1.	A quelques pas du voyage « gratuit »	384

2.	Un idéal de l'aventure aux « <i>valeurs pédagogiques surannées</i> »	387
3.	Odette du Puigauveau et les réseaux d'aventuriers.....	391
B.	Odette du Puigauveau face à trois voyageuses de son temps.....	396
1.	De la passion du risque à l'exaltation du corps : une conception très traditionnelle	398
2.	Une intégration ratée ?	403
3.	Un théâtre d'opérations trop restreint et une médiatisation ratée	406
C.	Vers l'échec de l'aventure ?	408
1.	La modernisation des pratiques du voyage.....	408
2.	Un éternel regret du voyage « ancien »	414
3.	Le choix impossible	417
	Conclusion de la Partie 3	423
	Conclusion générale	425

Jeanne Sébastien

Diplômée de master

Thèse
pour le diplôme
d'archiviste paléographe
2019

DES CHAMEAUX ET DES HOMMES

LES VOYAGES D'ODETTE DU
PUIGAUDEAU EN MAURITANIE
(1933-1961)



TOME II : ANNEXES

État général des sources

I. Archives d'Odette du Puigauveau conservées à la Société de Géographie et confiées au département des Cartes et Plans : sources manuscrites, imprimées et iconographiques

34 boîtes d'archives contenant 156 dossiers conservés sous les cotes SG MS-5389 à SG MS-5478, et SG MS-5520 à SG MS-5585.

- Correspondance : environ 1000 pièces :
 - Correspondance personnelle : environ 400 pièces
 - Correspondance officielle et administrative : environ 600 pièces
- Coupures de presse concernant les missions et les travaux d'Odette du Puigauveau : entre 300 et 350 articles, d'une longueur variable, de la brève de quelques lignes à des articles de quatre pages
- Articles d'Odette du Puigauveau : environ 200 articles
- Documents personnels et administratifs
- Notes personnelles, agendas
- Notes et dossiers scientifiques (comprenant également des articles et contributions d'autres auteurs rassemblés par Odette du Puigauveau)
- Manuscrits des romans et nouvelles d'Odette du Puigauveau (dont des manuscrits inédits d'œuvres non publiées)
- Premières éditions des œuvres publiées d'Odette du Puigauveau
- Rapports de mission
- Dossiers concernant les projets de mission
- Dossiers concernant les activités d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones pendant la Seconde Guerre Mondiale
- Légendaires de photographies
- Planches de dessins et de reproductions de gravures (manuscrites et imprimées)
- Cartes manuscrites
- Conventions littéraires, bordereaux, comptes de droits d'auteur
- Photographies : positifs, négatifs, et plaques de verre. Certaines photographies sont présentées dans des albums constitués par Odette du Puigauveau. Environ 3500 photos

État général des sources

originales ont été consultées, mais plus de 200 n'ont pu être consultées, n'étant ni numérisées, ni microfilmées, ni communicables (plaques de verre, négatifs, etc).

- Archives de Marion Sénones :
 - Articles
 - Romans et nouvelles
 - Dessins et caricatures
 - Notes scientifiques
 - Correspondance personnelle et administrative
 - Coupures de presse la concernant
 - Documents et dossiers personnels
 - Divers (notamment un dossier d'un projet de scénario pour un film en Mauritanie)

II. Œuvres d'Odette du Puigauveau

PUIGAUVEAU, Odette du, *Pieds Nus à travers la Mauritanie*, Paris, Phébus, 1992 (1^e édition Paris, Plon, 1936).

PUIGAUVEAU, Odette du, *La Grande Foire des Dattes (Adrar Mauritanien)*, Paris, Ibis Presse, 2007 (1^e édition Paris, Plon, 1937).

PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Sel du Désert*, Paris, Phébus, 2001 (1^e édition Paris, P. Tisné, 1941).

PUIGAUVEAU, Odette du, *Grandeur des îles*, Paris, Payot & Rivages 1996 (1^e édition Paris, Julliard, 1945).

PUIGAUVEAU, Odette du, *La Route de l'Ouest (Maroc-Mauritanie)*, Paris, Ibis Presse, 2007 (1^e édition Paris, J. Susse, 1945).

PUIGAUVEAU, Odette du, *Mon ami Rachid, Guépard*. Paris, Éditions Albin Michel, coll. « Scènes de la Vie des Bêtes », 1948.

PUIGAUVEAU, Odette du, *Tagant, Mauritanie*, Paris, Phébus, 1993 (1^e édition Paris, Julliard, coll. « La Croix du Sud », 1949).

PUIGAUVEAU, Odette du, *La Piste Maroc-Sénégal*, Paris, Plon, 1954.

PUIGAUVEAU, Odette du, *Le Passé Maghrébin de la Mauritanie*, Rabat, Ministère d'État chargé des affaires islamiques, 1962.

PUIGAUVEAU, Odette du, *Arts et Coutumes des Maures*, Paris, Ibis Presse, 2002.

III. Sources manuscrites et imprimées au Muséum d'Histoire Naturelle

20 cotes (environ 100 feuillets)

- Publications d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones : notes scientifiques d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones, rapports d'expéditions, radio-conférences (2 AM 1 C 8c ; 2 AM 1 C9c ; 2 AM 1 C9e) et tirés à part.
- Correspondances avec l'Abbé Breuil (cotes Br), Paul Rivet, Théodore Monod (cotes Ms Md), Henri Kelley, Thérèse Rivière, concernant notamment les collections données au Muséum ainsi que les travaux scientifiques d'Odette du Puigauveau
- Coupures de presse (2 AM 1 B 8d).

IV. Sources manuscrites, imprimées et iconographiques au Musée du Quai Branly – Jacques Chirac

- Une lettre de Paul Rivet à une société de manutention relative aux objets donnés au Musée (DA001188/19031)
- Inventaires des objets donnés au Musée (exemple : D000056/4365)
- Fiches concernant ces objets (exemple : D000176/4500)
- Brouillons de cartels pour des expositions du Musée (exemple : D000176/4502)
- 240 photographies, dont quelques plaques de verre ; la moitié sont des doublons avec les photographies conservées au Département des Cartes et Plans ; conservées principalement sous les ensembles de cotes PP0068, PP0069, PP0070, PP0150, PV0069, PV0070 et PV0085.

V. Objets conservés au Muséum d'Histoire Naturelle

- 11115 objets liés à la Préhistoire (industries lithiques principalement), catalogués sous l'ensemble 37.47.
- Herbiers : environ 30 spécimens ont été retrouvés grâce à la base de données, mais une grande majorité n'a apparemment pas été cataloguée ni retrouvée. Conservés sous les

État général des sources

ensembles B054, B083, P0006, P0009, P0010, P0014, P0016, P0017, P0025, P0032, P0057, P0163, P0390.

VI. Objets conservés au Musée du Quai Branly

189 objets (dont des objets « virtuels », non retrouvés). Conservés sous les ensembles (par date de versement) 71.1934, 71.1938, 71.1960, et 71.1970 (un objet).

- Objets de la vie quotidienne (brides de chameaux, tessons de poteries, vaisselle, sacs de voyage, selles, paniers, braseros, outils....)
- Bijoux et apparentés (bracelets, colliers, chaînettes, pendentifs...)
- Vêtements et apparentés (tuniques, sandales, voile, culotte de pêcheur...)
- Jouets (poupées, figurines, réductions d'ustensiles de ménage, maison de poupée...)
- Objets de la vie artistique, religieuse et culturelle (chapelet, instruments, manuscrits...)
- Objets naturels (sable et graines)
- Réductions et maquettes (réduction d'une tente, réduction de nattes, réduction d'une maison)

VII. Autres sources manuscrites et imprimées

Carnets de voyages et lettres conservés par Monique Vérité.

Bibliographie générale

I. Outils de travail

BELLANGER, Claude, GODECHOT, Jacques, GUIRAL, Pierre, TERROU, Fernand (dir.), *Histoire générale de la presse française*, Paris, PUF, 1972-1976.

BONTE, Pierre et IZARD, Michel (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie* / rédigé par ABELES, Marion, DESCOLA, Philippe, DIGARD, Jean-Pierre (et al.), Paris, PUF, 1991.

BONTE, Pierre, « *Odette du Puigaudeau. Introduction à l'œuvre scientifique* », réédition d'*Arts et coutumes des Maures*, Casablanca, Le Fennec, 2009, pp. XI-XLVII

CHARLE, Christophe et JEANPIERRE, Laurent (dir.), *La vie intellectuelle en France, t. II : De 1914 à nos jours*, Paris, Seuil, 2016.

DUBY, Georges, et PERROT, Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991.

FRIZOT Michel (dir.), *Nouvelle histoire de la photographie*, Paris, Bordas-Adam Biro, 1995.

GAILLARD, Gérald, *Dictionnaire des ethnologues et des anthropologues*, Paris, A. Colin, 1997.

GOETSCHER, Pascale, et LOYER, Emmanuelle, *Histoire culturelle de la France de la Belle Époque à nos jours*, Paris, A. Colin, 2011.

LIAUZU, Claude (dir.), *Dictionnaire de la colonisation française*, Paris, Larousse, 2007.

RIOUX, Jean-Pierre et SIRINELLI, Jean-François, *La Culture de masse en France de la Belle Époque à aujourd'hui*, Paris, Fayard, 2002.

RIOUX, Jean-Pierre et SIRINELLI, Jean-François, *Histoire culturelle de la France, t. IV : Le temps des masses : le XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2004.

VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau, voyageuse, ethnologue, écrivain*, DEA de littérature comparée, Paris, Université Paris VII, sous la direction de D. Brahim, septembre 1985.

VÉRITÉ, Monique, *Odette du Puigaudeau : une Bretonne au désert*, 1992, rééd. Paris, Payot-Rivages, 2001.

VÉRITÉ, Monique, *Mémoires du Pays Maure, 1934-1960 / textes, dessins et photographies d'Odette du Puigaudeau et de Marion Sénones, réunis et présentés par Monique Vérité*, Paris, Ibis Presse, 2000.

Bibliographie générale

WEBER, Eugène, *La France des années 1930, Tourments et perplexités*, Paris, Fayard, 1994.

II. Mauritanie, colonies et cultures coloniales

ABOU SALL, Ibrahima, *Mauritanie du Sud, Conquêtes et administrations coloniales françaises 1890-1945*, Paris, Editions Karthala, 2007.

AGERON, Charles-Robert, *France coloniale ou parti colonial ?*, Paris, PUF, 1978.

AGERON, Charles Robert (dir.), *Histoire de la France coloniale*, t. 2, 1914-1990, Paris, A. Colin, 1990.

AGERON, Charles-Robert, *La Décolonisation française*, Paris, A. Colin, 1991.

BALANDIER, Georges, « *La situation coloniale : approche théorique* », in *Cahiers internationaux de sociologie*, t. 11, Paris, PUF, 1951, pp. 44-79,

BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et DELABARRE, Francis, *Images d'Empire, 1930-1960. Trente ans de photographies officielles sur l'Afrique française*. Paris, Éditions de la Martinière – La Documentation Française, 1997.

BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et VERGES, Françoise, *La République coloniale. Essai sur une utopie*, Paris, Albin Michel, 2003.

BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et VERGES, Françoise, *La Colonisation française*, Toulouse, Milan Presse, 2007.

BANCEL, Nicolas, BLANCHARD, Pascal, et LEMAIRE, Sandrine (dir) *Culture coloniale en France de la Révolution française à nos jours*, Paris, CNRS Autrement, 2008.

BELVAUDE, Catherine, *La Mauritanie*, Paris, Khartala, 1989.

BIONDI Jean-Pierre et MORIN Gilles, *Les anticolonialistes (1881-1962)*, 1992, rééd. Paris, Hachette-Le Livre de Poche, coll. « Pluriel », 1993.

BLOOM, Peter, *French colonial documentary : mythologies of humanitarianism*, Minneapolis, London, University of Minnesota Press, 2008.

BOAHEN, A. Adu, (dir.), *Histoire générale de l'Afrique*, t. VII : *L'Afrique sous domination coloniale, 1880-1935*, Paris, Unesco /NEA, 1987.

Bibliographie générale

BRATTAIN, Michelle, « Race, racism and antiracism : UNESCO and the politics of presentif science to the postwar public », *American Historical Review*, t. 112, Chicag, University of Chicago Press, décembre 2007, pp. 1386-1413.

BRUNSCHWIG, Henri, *Mythes et réalités de l'impérialisme colonial français, 1871-1914*, Paris, A. Colin, 1960.

BRUNSCHWIG, Henri, « L'impérialisme en Afrique noire », *Revue Historique*, t. 249, Paris, PUF, 1973, pp. 129-142.

CANTIER, Jacques et JENNINGS, Éric Thomas (dir.), *L'empire colonial sous Vichy*, Paris, Odile Jacob, 2004.

CHAFER, Tony et SACKUR, Amanda, *French colonial empire and the Popular Front, hope and disillusion*, Basingstoke ; Londres, Macmillan, 1999.

CHASSEY, Francis de, *Mauritanie 1900-1975, de l'ordre colonial à l'ordre néo-colonial, entre Maghreb et Afrique Noire*, Paris, Éd. Anthropos, 1978.

COMTE, Gilbert, *L'Empire Triomphant, 1871-1936*, Paris, Éd. Denoël, coll. « L'Aventure coloniale de la France », 1988.

CONKLIN, Alice L., *A Mission to civilize. The Republican Idea of Empire in France and West Africa, 1895-1930*, Stanford, Stanford University Press, 1997.

COOPER, Frederick, et STOLER, Ann Laura : *Tensions of Empire : colonial cultures in a bourgeois world*, Berkeley, University of California Press, 1997.

COOPER, Frederick, et STOLER, Ann Laura, *Repenser le colonialisme*, traduction de l'anglais par Christian Jeanmoujin, Paris, Payot, 2013.

COOPER, Frederick : *L'Afrique depuis 1940*, traduction de l'anglais par Christian Jeanmoujin Paris, Payot, 2008.

COOPER, Frederick, *Le colonialisme en question. Théorie, connaissance, histoire*, traduction de l'anglais par Christian Jeanmoujin, Paris, Payot, 2010.

COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, 1977 « Mutations de l'impérialisme colonial français dans les années 30 », in *African Economic History*, t. 4, Université de Wisconsin - Madison, African Studies Program, 1977.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, « Colonisation ou impérialisme : la politique africaine de

Bibliographie générale

la France entre les deux guerres », *Mouvement Social*, t. 107, Paris, La Découverte, 1979, pp. 51-76.

COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *L'Afrique occidentale au temps des Français, colonisateurs et colonisés, 1860-1960*, Paris, La Découverte, 1992.

DÉSIRÉ-VUILLEMIN, Geneviève, *Histoire de la Mauritanie, des origines à l'Indépendance*, Paris, Khartala, 1997.

DIRKS, Nicholas (dir.), *Colonialism and culture*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1992.

ESTOILE, Benoît de l', *Le Goût des autres, de l'Exposition coloniale aux arts premiers*, Paris, Flammarion, 2007.

ESTOILE, Benoît de l', « *Au-delà des clichés : la vie sociale des photographies anthropologiques* », in *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 121, Éd. des Sciences Humaines, Auxerre, pp. 193-204.

FANOUDH-SIEFER, Léon, *Le Mythe du nègre et de l'Afrique noire dans la littérature française de 1800 à la Deuxième Guerre mondiale*, Dakar, Nouvelles éditions africaines, 1980.

FORDE, Daryll (dir.), *Aspects sociaux de l'industrialisation et de l'urbanisation en Afrique au Sud du Sahara*, Paris, UNESCO, 1956.

GIRARDET, Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, 1972, rééd. Paris, Hachette Littérature, coll. « Pluriels », 2005.

GORCE, Paul-Marie de la, *L'Empire écartelé (1936-45)*, Paris, Éd. Denoël, coll. « L'Aventure coloniale de la France », 1988.

HALE, Dana S., *Races on display : French representations of colonized peoples, 1886-1940*, Bloomington (Ind.) ; Indianapolis, Indiana University Press, 2008.

HODEIR, Catherine et PIERRE, Michel, *L'exposition coloniale de 1931*, Bruxelles, Complexe, 2011.

JAMIN, Jean, « *L'identité à la différence. La personne colonisée* », *Journal de la Société des Océanistes*, vol. 58-59, n° 34, Paris, Société des océanistes, 1978, pp. 51-56.

LECLERC Gérard, *Anthropologie et colonialisme. Essai sur l'histoire de l'africanisme*. Paris, Fayard, 1972.

Bibliographie générale

- LEVI-STRAUSS, Claude, *Race et histoire*, UNESCO, Éd. Gothnier, coll. « Médiations », 1961.
- LIAUZU Claude, *Histoire de l'anticolonialisme en France, du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Armand Colin, 2007.
- LIAUZU, Claude, *Aux origines des tiers-mondismes. Colonisés et anticolonialistes en France (1919-1939)*, Paris, L'Harmattan, 1982.
- MARCHESIN, Philippe, *Tribus, ethnies et pouvoir en Mauritanie*, Paris, Khartala, 2010.
- MANNONI, Dominique O., *Psychologie de la colonisation*, Paris, Seuil, coll. « Esprit », 1950.
- MARTINKUS-ZEMP, Ada, *Le Blanc et le Noir : essai d'une description de la vision du Noir par le Blanc dans la littérature française de l'entre-deux-guerres*, Paris, Nizet, 1975.
- MONIOT, Henri, *Le mal de voir*, Paris, Union générale d'éditeurs, 1976.
- MOURA, Jean-Marc, *Exotisme et lettres francophones*, Paris, PUF, 2003.
- MOURA, Jean-Marc, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.
- MOUSSET, Paul, *Ce Sahara qui voit le jour*, Paris, Presses de la Cité, 1959.
- OMGBA, Richard-Laurent, *La littérature anticolonialiste en France de 1914 à 1960 : formes d'expression et fondements théoriques*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- ORY, Pascal, *Les expositions universelles de Paris*, Paris, Ramsay, 1982.
- OULD HAMODY, Mohammed Saïd, *Bibliographie générale de la Mauritanie*, Nouakchott, Centre culturel français, coll. « Connaissance de la Mauritanie », 1995.
- PIRIOU, Anne et SIBEUD, Emmanuelle (dir.), *L'Africanisme en questions*, Paris, Centre d'études africaines, EHESS, 1997.
- PLANCHAIS, Jean, *L'Empire embrasé (1945-1962)*, Paris, Éd. Denoël, coll. « L'Aventure coloniale de la France », 1990.
- REYNAUD-PALIGOT, Carole, *Races, racisme et antiracisme dans les années 1930*, Paris, PUF, 2007.
- RICHARDS, Graham, « *Race* », *racism and psychology : towards a reflexive history*, London ; New York, Routledge, 1997.
- RIOUX, Jean-Pierre, *Le Front populaire*, Paris, Tallandier, 2006.

Bibliographie générale

ROUX, Michel, *Le Désert de sable. Le Sahara dans l'imaginaire des Français (1900-1994)*, Paris, L'Harmattan, 1996.

SAADA, Emmanuelle, « *Un racisme de l'expansion. Les discriminations raciales au regard des situations coloniales* », in Éric Fassin et al., *De la question sociale à la question raciale*, Paris, La Découverte « Cahiers libres », 2006, pp. 55-71.

SAID, Edward, *L'orientalisme : l'orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1980.

SAID, Edward, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000.

THOMAS, Nicholas, *Colonialism's culture : anthropology, travel, and government*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 1994.

THOBIE, Jean, *Histoire de la France coloniale*, t.2, Paris, Pocket, 1996.

TOUPET, Charles, « *Contribution des géographes à la connaissance de la Mauritanie* », in *Notes africaines*, t. 168, Dakar, IFAN, avril 1978, pp. 49-55.

TOUPET, Charles et PITTE, Jean-Robert, *La Mauritanie*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1977.

WILDER, Gary, *The French imperial nation-state : negritude and colonial humanism between the two world wars*, Chicago ; London, University of Chicago Press, 2005.

YEGENOGLU, Meyda, *Colonial fantasies. Towards a Feminist Reading of Orientalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

Images et colonies : nature, discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des africains et de l'Afrique en France de 1920 aux indépendances, actes du colloque organisé par l'ACHAC du 20 au 22 janvier 1993 à la Bibliothèque Nationale, textes rassemblés par BLANCHARD, Pascal, CHATELIER, Armelle, Paris, Syros / Achac, 1993.

L'Autre et Nous, « Scènes et types ». Anthropologues et historiens devant les représentations des populations colonisées, des « ethnies », des « tribus » et des races depuis les conquêtes coloniales, actes du colloque organisé en février 1995 à Marseille sous le patronage de l'UNESCO, textes rassemblés par BLANCHARD, Pascal, BLANCHOIN, Stéphane, BANCEL, Nicolas, BOETSCH, Gilles, et GERBEAU, Hubert, Paris, Syros / Achac, 1995.

Littératures et temps colonial. Métamorphose du regard sur la Méditerranée et l'Afrique, actes du colloque organisé à Aix en Provence les 4 et 5 avril 1997 au Centre des Archives d'Outre

Bibliographie générale

Mer, textes rassemblés par HENRY, Jean-Robert et MARTINI, Lucienne, Aix en Provence, Edisud, 1999.

D'un regard à l'autre : histoire des regards européens sur l'Afrique, l'Amérique et l'Océanie, catalogue de l'exposition au Musée du Quai Branly (septembre 2006 – janvier 2007), Paris, Musée du Quai Branly, 2006.

Front populaire et colonialisme, France 1936-1938, Centre d'études et de recherches sur les mouvements trotskyste et révolutionnaires internationaux, *Les Cahiers du CERMTRI*, t. 93, Paris, 1999.

III. Voyages, littérature de voyage et « mystique de l'aventure »

ADAM Hans-Christian, FABIAN Rainer, *Masters of early travel photography*, London, Thames & Hudson, 1983.

ASSOULINE, Pierre, *Albert Londres, Vie et mort d'un grand reporter (1884-1932)*, Paris, Balland, 1989.

BASU, Feroza, FORSDICK, Charles et SHILTON Siobhan, *New approaches to twentieth-century travel literature in French : genre, history, theory*, Berne, Peter Lang, 2006.

BIJON, Béatrice, GACON, Gérard, *In-between two worlds : narratives by female explorers and travellers, 1850-1945*, New York, Peter Lang, 2009.

BOULAIN, Valérie, *Femmes en aventure : de la voyageuse à la sportive, 1850-1936*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012.

BOURGUINAT, Nicolas (dir.), *Le voyage au féminin : perspectives historiques et littéraires (XVIII^e –XX^e siècles)*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2008.

BROC, Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs français du XIX^e siècle*, Paris, CTHS, 1988.

CHALON, Jean, *Le lumineux destin d'Alexandra David-Néel*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1985.

CHAUDHURI, Nupur et STROBEL, Margaret (dir.), *Western Women and Imperialisme. Complicity and Resistance*, Bloomington, Indiana University Press, 1992.

CHEVALIER, Frédérique, *Les grandes aventurières : destins de légende*, Grainville, City Ed. Documents, 2007.

Bibliographie générale

COHEN, Getzel M. et JOUKWSHY, Martha Sharp (dir.) *Breaking Ground, Pioneering Women Archaeologists*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2004.

CASSOU, Jean, « *Du voyage au tourisme* », *Communications*, t. 10, Paris, Centre Edgar Morin, EPHE, Seuil, 1967, pp. 25-34

DAER, Yann, « *L'Afrique, « terrain d'aventure »*. *Libres propos sur la pratique et la relation d'enquête* », *Hérodote*, t. 9, Paris, F. Maspero, 1978, pp. 105-122.

DAVID-NÉEL, Alexandra, *Correspondance avec son mari 1904-1941*, Paris, Plon, 2000, p 543.

DELPORTE, Christian, *Les journalistes en France, 1880-1950 : naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999.

DECRAENE, Philippe, et ZUCCARELLI, François, *Les grands sahariens*, Paris, Éd. Denoël, 1994.

DENIS, Daniel et POCIELLO, Christian. (dir), *A l'école de l'aventure, Pratiques sportives de plein air et idéologiques de la conquête du monde (1890-1940)*, Voiron, Presses universitaires du sport, 2000.

DEPREZ, Christine, « *La rencontre et la communication entre voyageuses et femmes autochtones dans les récits de voyage en Orient au féminin* », in LALAGIANI, Vassiliki, *Femmes écrivains en Méditerranée*, Paris, Publisud, 1999, pp. 9-26.

DESCHAMPS, Hubert, *Histoire des explorations*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1969.

DROUOT-BOUCHE, Anne-Liz, « *Genre* », *voyages et colonies ; une lecture des récits de voyage de femmes en Afrique du Nord, 1830-1930*, mémoire de DEA en Histoire, Université de Strasbourg, 2000-2001.

DUROU, Jean-Marc, *L'exploration du Sahara*, Arles, Actes Sud, 2004.

ESTELMANN, Frank, MOUSSA, Sarga, WOLFZETTEL, Friedrich (dir.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle*, Paris, PUPS, 2012.

FIERRO, Alfred, *La Société de géographie (1821-1946)*, Paris, H. Champion, 1983.

FOURNIÉ, Pierre (dir), *Aventuriers du monde : les archives des explorateurs français, 1827-1914*, 2003, rééd. Paris, Éd. de l'Iconoclaste, 2013.

GANNIER, Odile, *La littérature de voyage*, Paris, Ellipses, 2001.

HYBELS, Sandra, « *Travelling the World : Does Gender Make a Difference ?* », dans Santiago

Bibliographie générale

Henriquez (dir.), *Travel Essentials. Collected Essays on Travel Writing*, Las Palmas de Gran Canaria, Chandlon In Press, 1998.

HODGSON, Barbara, *Rêve d'Orient : Les Occidentales et les voyages en Orient, XVIII^e siècle – début du XX^e siècle*, Greystone, 2005 ; Paris, Seuil, 2006, trad. fr.

HUGON, Anne, *L'Afrique des explorateurs*, Paris, Gallimard, 1991.

KRAUZE, Justyna Magdalena, *Frauen auf Reisen kulturgeschichtliche Beiträge zu ausgewählten Reiseberichten von Frauen aus der Zeit 1842 – 1940*, Hamburg, Kovač, 2006.

JANKÉLÉVITCH, Vladimir, *L'Aventure, l'ennui et le sérieux*, Paris, Aubier, 1963.

LA GUERIVIERE, Jean de, *Exploration de l'Afrique Noire*, Paris, Éd. du Chêne, 2002.

LAPEYRE, Françoise, *Le roman des voyageuses françaises, 1800-1900*, Paris, Payot-Rivages, 2008.

LEFEBVRE, Antoine (dir.), *Explorateurs photographes : territoires inconnus, 1850-1930*, Paris, La Découverte, 2003.

LENCLUD, Gérard, « *Quand voir, c'est reconnaître. Les récits de voyage et le regard anthropologique* », *Enquête*, t. 1, Paris, EHESS, 1995, pp. 113-129.

LINON-CHIPON, Sophie et VAJ, Daniela, *Relations savantes : Voyages et discours scientifiques*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, 2006.

LOISEAUX, Olivier (dir.), *Trésors photographiques de la Société de Géographie*, Paris, BnF / Glénat, 2006.

LONDON, Jack, « *Le rétrécissement de la planète* » (1900), dans *L'Humanité en marche*, Paris, Union générale d'éd., 1986.

MC-LYNN, Frank J., *Hearts of darkness : the European exploration of Africa*, New York, Carroll & Graff, 1993.

MAILLART, Ella, *La vagabonde des mers*, Paris, Payot, 2006 (1942).

MAILLART, Ella, *Des monts Célestes aux sables Rouges*, Paris, Payot, 1986 (Grasset, 1943).

MAILLART, Ella, « *Cette réalité que j'ai pourchassée* », *Recueil de correspondances*, Carouge-Genève, Éditions Zoé, 2003.

MONICAT, Bénédicte, *Itinéraires de l'écriture au féminin, voyageuses du XIX^e siècle*,

Bibliographie générale

Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996.

MONOD, Théodore, *Les déserts*, Paris, Horizons de France, 1973.

MONOD, Théodore, *Méharées*, Arles, Actes Sud, 1989.

MOUCHARD, Christel, *Gertrude Bell, archéologue, aventurière, agent secret*, Paris, Tallandier, 2015.

MOUCHARD, Christel (dir.), LAPIERRE, Alexandra (préf.), *Elles ont conquis le monde : les grandes aventurières, 1850-1950*, Paris, Arthaud, 2007.

MOUREAU, François (dir.), *Le second voyage ou le déjà-vu* Paris, Klincksieck, 1996.

OLIVE, Caroline, *Western women in colonial Africa*, coll. « Contributions in comparative colonial studies », Westport (Conn.), London, Greenwood press, 1982.

POLK, Milbry, TIEGREEN, Mary, *Frauen erkunden die Welt : entdecken, forschen, berichten*. München, Frederking und Thaler, 2001.

ROBERTSON, George, MASH, Melinda, TICKNER, Lisa, et al. (dir.), *Travellers' tales : narratives of home and displacement*, London, Routledge, 1993.

ROGER-VOISIN, André, *Les femmes explorent le Sahara*, Paris, L'Harmattan, 2009.

ROGERS, Rebecca et THEBAUD, Françoise (dir.), « Voyageuses », numéro 18 de *Clio : histoire, femmes et sociétés*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008.

ROSSI, Luisa, *L'altra mappa : esploratrici, viaggiatrici, geografe*. Reggio Emilia, Diabbasis, 2005.

ROUCH, Jean, VICTOR, Paul-Emile, TAZIEFF, Haroun, *Histoire universelle des explorations*, t. 4, Paris, Éd. F. San't Andrea, 1955.

TADIE, Jean-Yves, *Le roman d'aventures*, Paris, PUF, 1982.

TODOROV, Tzvetan, « Les récits de voyage et le colonialisme », *Le Débat*, n° 18, Paris, Gallimard, janvier 1982, pp. 94-101.

TITAÏNA, *Une femme chez les chasseurs de tête*, et autres reportages, suivi de *Mes mémoires de reporter*, Montreuil, Éditions Marchialy, 2016.

URBAIN, Jean-Didier, *L'Idiot du voyage : histoires de touristes*, 1991, rééd. Paris, Payot, 1993.

URBAIN, Jean-Didier, *Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs*

Bibliographie générale

impossibles, Paris, Payot, 2003 (1998).

VENAYRE, Sylvain, *La Gloire de l'aventure. Genèse d'une mystique moderne, 1850-1940*, Paris, Aubier, 2002.

Écrire le Voyage, actes du colloque organisé par le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises du 21 au 23 janvier 1993, textes réunis par TVERDOTA, György, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1994.

L'empire des géographes : géographie, exploration et colonisation, XIX^e - XX^e siècles, actes du colloque organisé à Bordeaux par la Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine du 13 au 15 octobre 2005, textes réunis par SINGARAVÉLOU, Pierre, Paris, Belin, 2008.

Le désert, un espace paradoxal, actes du colloque organisé à l'Université de Metz les 13-15 septembre 2001, textes réunis par NAUROY Gérard, HALEN Pierre, SPICA Anne, Berne, Peter Lang, 2001.

Miroirs de textes, récits de voyage et intertextualités, actes du 11^e colloque du C.R.L.V organisé les 5, 6 et 7 septembre à Nice sous la présidence de François Mouraud, textes réunis par LINON-CHIPON, SOPHIE, MAGRI-MOURGUES, Véronique, MOUSSA, Sarga, Nice, Faculté des lettres, arts et sciences humaines de Nice, 1998.

Visages d'outre-mer : Thérèse Le Prat, une photographe exploratrice des années 30, catalogue d'exposition, ABD Gaston-Deferre, Marseille, 3 mai-13 juillet 2011, Archives départementales des Bouches du Rhône, Conseil général (éd.).

Les Voyageurs photographes et la Société de géographie, 1950-1910, catalogue d'exposition, Paris, BnF, 1998.

Des voyageurs à l'épreuve du terrain, Études, enquêtes, explorations 1800-1960, catalogue d'exposition, Paris, Archives Nationales, 2016.

Voyageuses en Orient, numéro 81 de *Qantara, magazine des cultures arabe et méditerranéenne*, Paris, Institut du Monde Arabe, octobre 2011. Éditorial de CHAMPION, Renée ; articles de GADEN, Elodie, COOL ROOT, Margaret, MAFFI, Irène, VÉRITÉ, Monique (et al.).

IV. Sciences et ethnologie

Bibliographie générale

AMSELLE, Jean-Loup, SIBEUD, Emmanuelle (dir.), *Maurice Delafosse, entre orientalisme et ethnographie. L'itinéraire d'un africaniste 1870-1926*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1998.

AUFAURE, Cécile, FALGUERES, Christophe, HEYER, Évelyne, (dir.), *Le Musée de l'homme : aux origines de l'humanité*. Dijon, Faton, 2015.

AUGÉ, Marc « *Qui est l'autre ? Un itinéraire anthropologique* », *L'Homme*, vol. 27, n°103, Paris, EHESS, 1987, pp. 7-26.

BARKAN, Elazar, *The retreat of scientific racism : changing concepts of race in Britain and the United States between the world war*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

BLANCKAERT, Claude (dir) *Le Musée de l'homme : histoire d'un musée laboratoire*. Préface d'Yves Coppens, Paris, Muséum national d'histoire naturelle, Artlys, 2015.

BLANCKAERT, Claude (dir.), *Le terrain des sciences humaines*, Paris, L'Harmattan, 1996.

BLANCKAERT, Claude (dir.), *Les politiques de l'anthropologie. Discours et pratiques en France (1860-1940)*, Paris, L'Harmattan, 2001.

BONNEUIL, Christophe *Des savants pour l'Empire. La structuration des recherches scientifiques coloniales au temps de la « mise en valeur des colonies françaises »*, Paris, ORSTOM, 1991.

CAMELIN, Sylvaine et HOUDART, Sophie, *L'ethnologie*, Paris, PUF, 2010.

CHARRON, Hélène, *Les formes de l'illégitimité intellectuelle : les femmes dans les sciences sociales françaises (1890 – 1940)*, Paris, Éditions du CNRS, 2013.

CIARCIA, Gaetano, *De la mémoire ethnographique : l'exotisme du pays dogon*, Paris, EHESS, 2003.

CHRISTOPHE, Jacqueline, BOELL, Denis-Michel, et MEYRAN, Régis, *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Maison des sciences de l'Homme, 2009.

CONDOMINAS, Georges, POUILLON, Jean et REICHLER, Claude, *Histoire, littérature et ethnologie*, numéro spécial de *L'Homme : Revue française d'anthropologie*, Paris, EHESS, octobre-décembre 2002.

CONKLIN, Alice L., *Exposer l'humanité : race, ethnologie et empire en France (1850-1950)*, Paris, Publications scientifiques du Muséum, 2015, trad. fr.

COPANS, Jean (éd), « *Anthropologie et impérialisme* », *Les Temps Modernes*, t. 27 déc 1970 –

Bibliographie générale

janv 1971, pp. 1061-1201.

COPANS, Jean, « *Pour une histoire et une sociologie des études africaines* », in *Cahiers d'Etudes Africaines*, t. 43, Paris, Gallimard, coll. « Les Presses d'aujourd'hui », 1971, pp. 422-447.

COPANS, Jean, *L'enquête ethnologique de terrain*, Paris, Nathan, 1998.

COULIBALY, Elisée, « *L'Archéologie, science oubliée des études africanistes françaises* », *African and the disciplines. The contribution of research in Africa to the social sciences and humanities* », éditeurs scientifiques: BATES, Robert, MUDIMBE, Valentin Yves, O'BARR, Jean O'Barr, Chicago, Chicago University Press, 1994.

DEBAENE Vincent, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

DIAS Nélia, *Le Musée d'ethnographie du Trocadéro*, Paris, CNRS, 1991.

FOURNIER, Marcel, *Marcel Mauss*, Paris, Fayard, 1994.

FRANCE, Claudine de (dir.), *Du film ethnographique à l'anthropologie filmique*, Bruxelles-Paris-Bâle, Éd. des archives contemporaines, 1995.

GAILLARD, Gérald, « *Chronique de la recherche ethnologique ds son rapport au CNRS, 1925-1980* », in *Cahiers pr l'Histoire du CNRS*, t. 3, Paris, CNRS, 1989, pp. 85-126.

GEERTZ Clifford, *Ici et là-bas : l'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996.

HOLT, Thomas C., *The problem of race in the twenty-first century*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2000.

LACOUTURE, Jean, *Le témoignage est un combat, biographie de Germaine Tillion*, Paris, Seuil, 2000.

LOWIE, Robert H, *Histoire de l'ethnologie classique : des origines à la Seconde Guerre Mondiale*. Paris, Payot, 1971, trad. fr.

LOYER, Emmanuelle, *Claude Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2015.

MAZE, Camille, POULARD, Frédéric et VENTURA, Christelle (dir.), *Les musées d'ethnologie: culture, politique et changement institutionnel*, Paris, CTHS, 2013.

POIRIER, Jean, *Histoire de l'ethnologie*, Paris, PUF, 1991.

POUILLON, Jean, CONDOMINAS, Georges, REICHLER, Claude, « *Histoire, littérature et*

Bibliographie générale

ethnologie », in *L'Homme : Revue française d'anthropologie*, numéro spécial., Paris, EHESS, octobre-décembre 2002.

SIBEUD Emmanuelle, « *La naissance de l'ethnographie africaniste en France avt 1914* », Cahiers d'études africaines, t. 34 (4), Paris, EPHE, 1994, pp. 639-658.

SIBEUD, Emmanuelle, *Une Science impériale pour l'Afrique ? La construction des savoirs africanistes en France, 1878-1930*, Paris, EHESS, 2002.

SIBEUD, Emmanuelle, « *A useless colonial science ? Practicing anthropology in the French colonial Empire, circa 1880-1960* », *Current Anthropology*, vol 53, n°4, avril 2012, pp. 583-596.

SINGARAVÉLOU, Pierre, *Professer l'Empire : les « sciences coloniales » en France sous la III^e République*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2011.

STOCKING, George W. Jr. (dir.), *Colonial situations : essays on the contextualization of ethnographic knowledge*, Madison, University of Wisconsin Press, 1991.

TAI, Li-Chuan, *L'anthropologie française entre sciences coloniales et décolonisation, 1880-1960*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 2010.

TILLEY, Helen, et GORDON, Robert J. (dir.), *Ordering Africa : anthropology, european imperialism and the politics of knowledge*, Manchester ; New York, Manchester University Press, 2007.

TILLION, Germaine, *Il était une fois l'ethnographie*, Paris, Seuil, 2000.

UNESCO, *The race concept : results of an inquiry*, Paris, Unesco, 1952.

La nouvelle Alexandrie : colloque sur les musées d'ethnologie et les musées d'histoire, actes du colloque organisé par le Ministère de la culture et de la francophonie, la Direction des musées de France et le Collège international de philosophie, du 25 au 27 mai 1992, textes réunis par CAILLET, Élisabeth, Paris, Direction des musées de France / Ministère de la culture et de la francophonie, coll. *Les cahiers de publics et musées*, 1992.

Du musée colonial au musée des cultures du monde, actes du colloque organisé par le Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie et le Centre Georges Pompidou du 3 au 6 juin 1998, textes réunis par TAFFIN, Dominique, Paris, Maisonneuve & Larose / Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, 2000.

Bibliographie générale

« *Ethnographie et photographie* », numéro spécial de l'*Ethnographie*, t. 109, Paris, Bulletin de la Société d'ethnographie de Paris, printemps 1991, p. 87.

Iconographie

Les photographies d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones utilisées ici (à l'exception des couvertures originales des livres) sont tirées des archives d'Odette du Puigauveau dans le fonds de la Société de Géographie au département des Cartes et Plans (Bnf). Nous recensons ici les cotes des photographies citées pour plus de lisibilité de ces annexes (dans l'ordre chronologique) :

- SG MS-5559 : album de Port-Étienne à Boutilimit (janvier 1934).
- SG MS-5560 : album de Boutilimit à Kiffa (février – mai 1934).
- SG MS-5561 : album de Rosso, Akjoujt, Atar, Chinguetti, à Ouadane (juillet – août 1934).
- SG MS 5562 : album sur l'Adrar, l'Inchiri, et Cap Timris (août-septembre 1934).
- SG WE-462 : 95 photographies du premier voyage (fin 1933 – octobre 1934).
- SG MS-5535 : Boîte contenant des photographies dispersées et probablement sorties des albums des premier et second voyage.
- SG MS-5568 : 44 photos du deuxième voyage, de Néma à Tombouctou (fin octobre – novembre 1937).
- SG MS-5570 : 2 albums contenant 449 photographies (5,5 x 5,5 cm), troisième voyage (décembre 1949 – septembre 1951).
- SG MS-5575 : 1 album consacré à Rachid, de son adoption dans le Tagant (1937) à son arrivée à Paris.
- SG MS 5565 : 80 photos du voyage d'André Malraux dans le Sud marocain en 1964.

Cette iconographie a pu être photographiée par nous-même grâce à l'amabilité du président de la Société de Géographie. Cependant, ces reproductions ont été faites sur des originaux que nous ne pouvions manipuler comme des professionnels de la reproduction. Nous nous excusons donc pour leur médiocrité.

Les légendes des photographies ont été établies en reprenant exactement celles fournies par Odette du Puigauveau (à l'exception de la cote). Les photographies non légendées sont

Iconographie

désignées explicitement. Si elles n'étaient pas datées ou ne portaient pas de mention de lieu, nous avons essayé de les replacer le plus exactement possible dans les itinéraires d'Odette du Puigau, grâce à la biographie de Monique Vérité, les carnets de route de la voyageuse, mais aussi ses correspondances. Les informations déduites sont alors placées entre crochets.



Figure 1 : Jeunes Imraguens armés de leurs foënes (Memrhar, 8 janvier 1934), SG MS-5559

Iconographie



Figure 2 : Puits de Lemsid, [1934], SG WE-462



Figure 3: Photographie non légendée [1937], SG MS-5568



Figure 4 : Hamdoun, [juillet 1934], SG MS-5561



Figure 5 : Touijinit [novembre 1950], SG MS-5570

Iconographie



Figure 6 : Dunes de l'Ouarân, [juillet 1934], SG MS-5561



Figure 7 : Femmes maures, [juillet 1934, dunes de l'Ouarân], SG MS-5561

Iconographie



Figure 8 : Ouarân, [juillet 1934], SG MS-5561



Figure 9 : Marion Sénones, [juillet 1934, dunes de l'Ourân], SG MS-5561



Figure 10 : Maghrouga (Tagânt), Dhar Tichit, [septembre 1937], SG MS-5535`



Figure 11 : Cultures d'indigo sous palmiers, El Moïnant, [23 avril 1937], SG MS-5535

Iconographie



Figure 12 : Le lac Faguibine [octobre 1937], SG MS-5568



Figure 13 : Km. 14. Réfection de la piste [autour de Rosso, fin 1950], SG MS-5570

Iconographie



Figure 14 : Chameaux et tahla, [1937], SG MS-5535



Figure 15 : Enfants pêchant des silures dans la mare de N'Dio (Assaba), 7 avril 1934, SG MS-5560

Iconographie



Figure 16 : Campement de bergers à Ben Sirouil, Sud du Tagant, [été 1937], SG MS-5535



Figure 17 : Photographie non légendée [Tagant, 1937], SG MS-5535

Iconographie



Figure 18 : Enfants se baignant après une tornade dans l'oued Seguelil ou batha, [Atar, mi-juillet 1934], SG MS-5561



Figure 19 : Photographie non légendée, [Tagant, été 1937], SG MS-5535

Iconographie



Figure 20 : Enfants à la batha, [Atar, été 1950], SG MS-5570



Figure 21 : Photographie non légendée, [Tagant, 1937], SG MS-5535.



Figure 22 : Photographie non légendée, [Paris, 1938 ou 1939], SG MS-5575.



Figure 23 : Photographie non légendée, [Tagant, 1937], SG MS-5535



Figure 24 : Jeune négresse, [Aleg, 6-12 mars 1934], SG MS-5560

Figure 25 : Femmes bambaras, Sélibaby, [fin mars 1934], SG MS-5560

Iconographie



Figure 26: Mohammed-Fall-ould-Sidi, sa femme sous leur tente, Tin Deïla, 23 janvier 1934, SG MS-5559

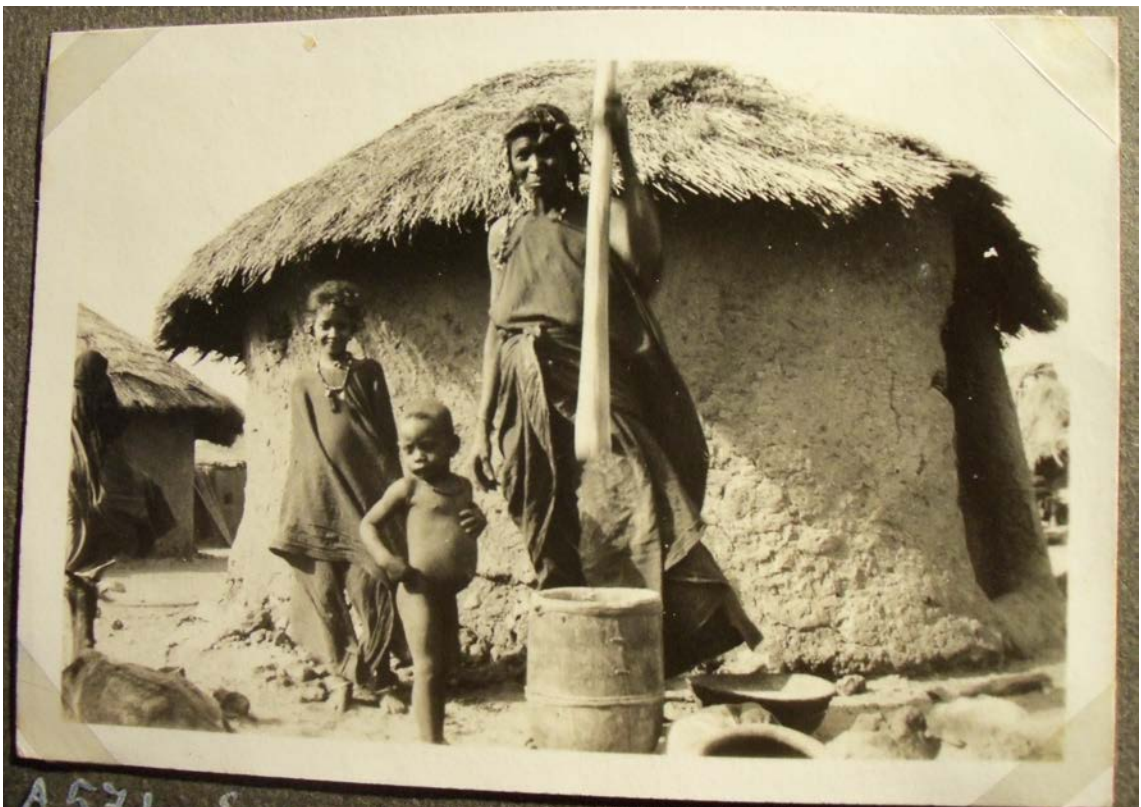


Figure 27 : Servante pilant le mil, [Aleg, 6-12 mars 1934], SG MS-5560

Iconographie



Figure 28 : Photographie non légendée, [Tagant, 1937], SG MS-5535



Figure 29 : Photographies non légendées [Atar, juillet 1950], SG MS-5570



Figure 30 : PUIGAUDEAU, Odette du, détail, « Orgies mystiques au désert », Marianne, 3 août 1938, in Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauudeau, 1930-1969, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans



Figure 31 : PUIGAUDEAU, Odette du, détail, « Orgies mystiques au désert », Marianne, 3 août 1938, in Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauudeau, 1930-1969, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans

Iconographie



Figure 32 : Tam-tam. Fillette dansant. Jraïf, [14 janvier 1934], SG MS-5559



Figure 33 : Memrhar, tam-tam, [janvier 1934], SG WE-462

Iconographie



Figure 34 : Foug el Hassan, 1964, SG MS-5565



Figure 35 : Tam-tam chez les chefs des Euleb, octobre 1950, Oued Sbeïda, SG MS-5570

Iconographie



Figure 36 : Tam-tam chez les chefs des Euleb, octobre 1950, Oued Sbeïda, SG MS-5570



Figure 37 : M. et Mme Polinacci, Méderdra [9-11 février 1934], SG MS-5560

Iconographie



Figure 38 : Toilette au puits de Moussouden, Marion Sénones, 20 mars 1934, SG MS-5560



Figure 39 : Toilette au puits de Moussouden, Odette du Puigaudeau, 20 mars 1934, SG MS-5560

Iconographie



Figure 40 : Marion Sénonès et femmes maures Ideïchilli [près d'Azougui, début septembre 1934], SG MS-5562



Figure 41 : Réception du gouverneur général Brévié et du colonel Aubert, (17 janvier 1934, Nouakchott), SG WE-462

Iconographie



Figure 42 : Salut au drapeau [Legdim, automne 1950], SG MS-5570



Figure 43 : Photographie non légendée [Atar, 14 juillet 1934], SG MS-5561

Iconographie



Figure 44 : 14 juillet. La Revue (Atar, 14 juillet 1934), SG MS-5561



Figure 45 : Atar, 14 juillet 1950, SG MS-5570

Iconographie



Figure 46 : Jeux de tirailleurs (Atar, 14 juillet 1934), SG MS-5561



Figure 47 : Tirailleurs de groupes nomades, [Tagant, 1937], SG MS-5535

Iconographie



Figure 48 : Atar, 14 juillet 1950, SG MS-5570



Figure 49 : Commandant de Kerviler. Docteur Galaup (Atar, 14 juillet 1934), SG MS-5561

Iconographie

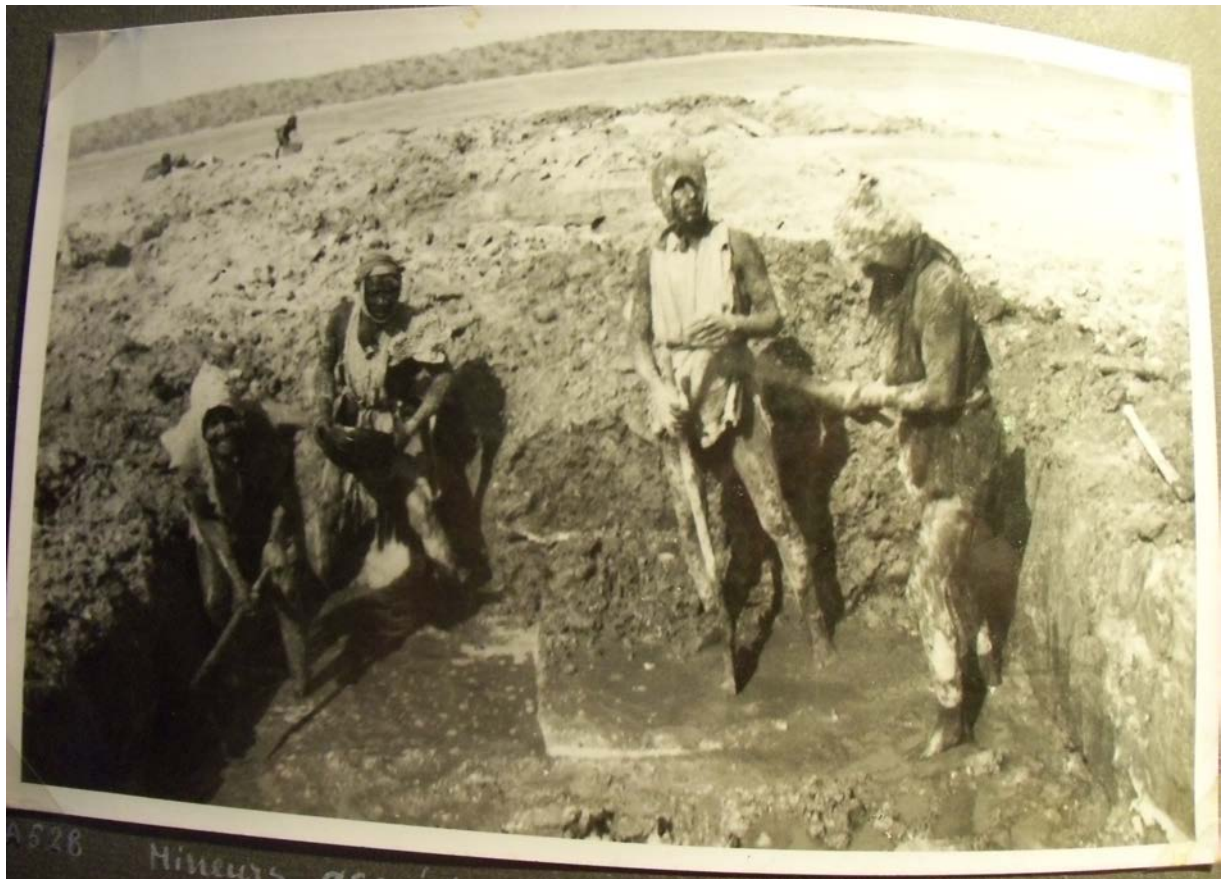


Figure 50 : Mineurs asséchant des fosses [N'Térert, février 1934], SG MS-5560



Figure 51 : École préparatoire, [Atar, été 1950], SG MS-5570

Iconographie



Figure 52 : Photographie non légendée, [Atar, été 1950], SG MS-5570



Figure 53 : Lycéens maures, [Saint-Louis, été 1951], SG MS-5570

Iconographie



Figure 54 : Nuage de mazout, [près de Choum, été 1950], SG MS-5570



Figure 55 : Le jardinier, [Fort-Gouraud, automne 1950], SG MS-5570

Iconographie



Figure 56 : Photographie non légendée, [Fort-Gouraud, automne 1950], SG MS-5570



Figure 57 : Photographie non légendée, [Coppolani, début 1951 ?], SG MS-5570



Figure 58 : PUIGAUDEAU, Odette du, « A travers le Sahara avec les chasseurs Nemadi », 27 juillet 1938, Exclusivité Vu, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans. Deuxième page.



Figure 59 : PUYGAUDEAU, Odette du, article intitulé « Vivre dangereusement », La Gerbe, 3 octobre 1940, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

Iconographie

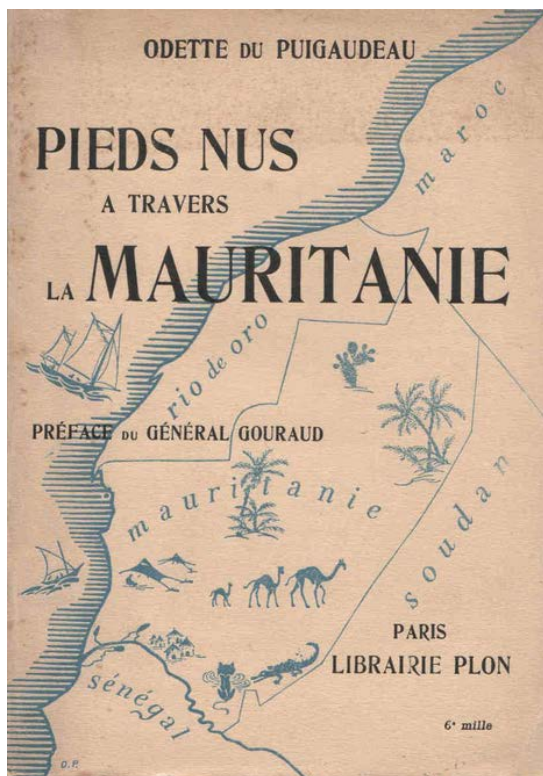


Figure 60 : Couverture de l'édition d'origine de Pieds Nus... (Plon, 1936)

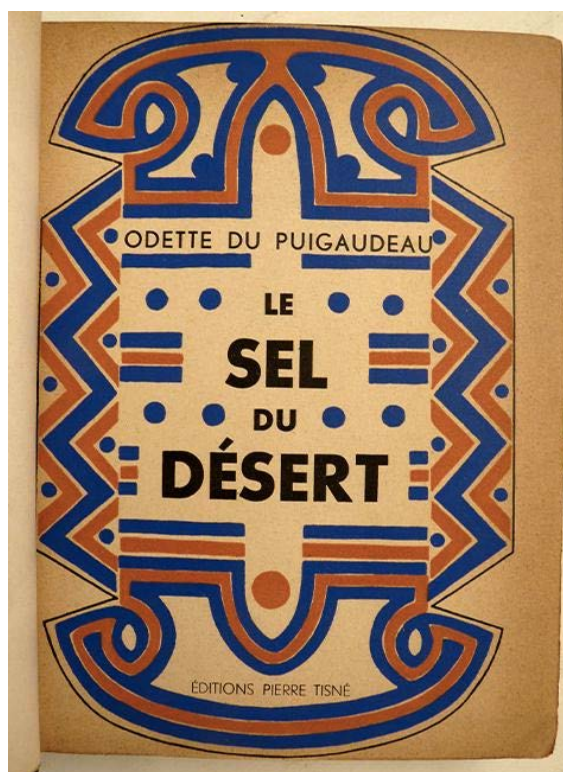


Figure 61 : Couverture de l'édition d'origine du Sel du Désert... (Pierre Tisné, 1940)

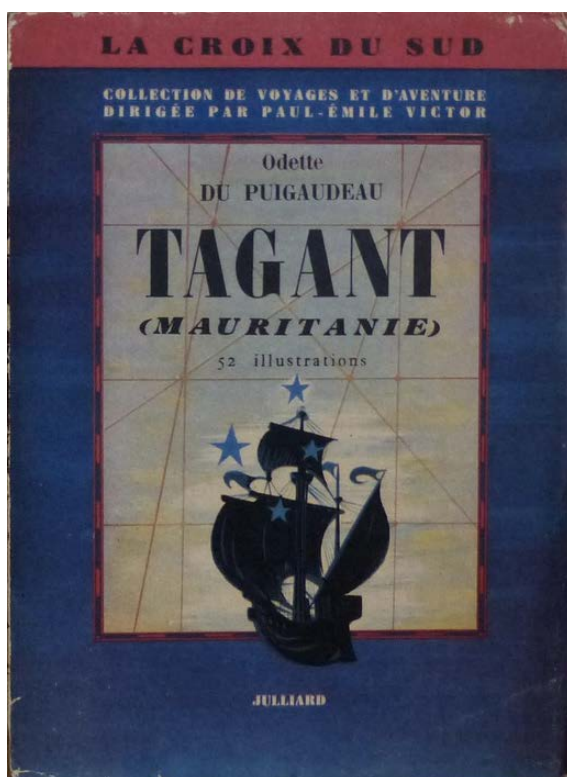


Figure 62 : Couverture de l'édition d'origine de Tagant... (Julliard, 1949)

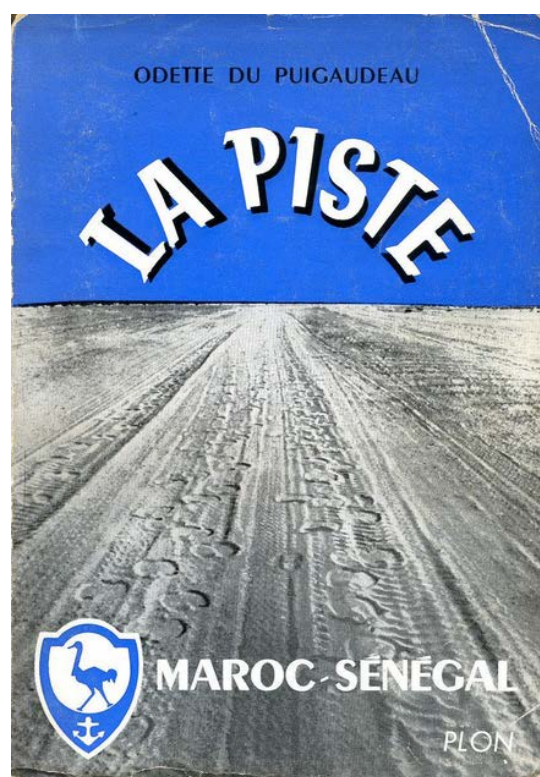


Figure 63 : Couverture de l'édition d'origine de La Piste... (Plon, 1954)

Iconographie



Figure 64 : Brouillon de vitrine pour l'Exposition Sahara du Musée de l'Homme, 1961, SG MS-5402, Bnf, Dép. des Cartes et plans.

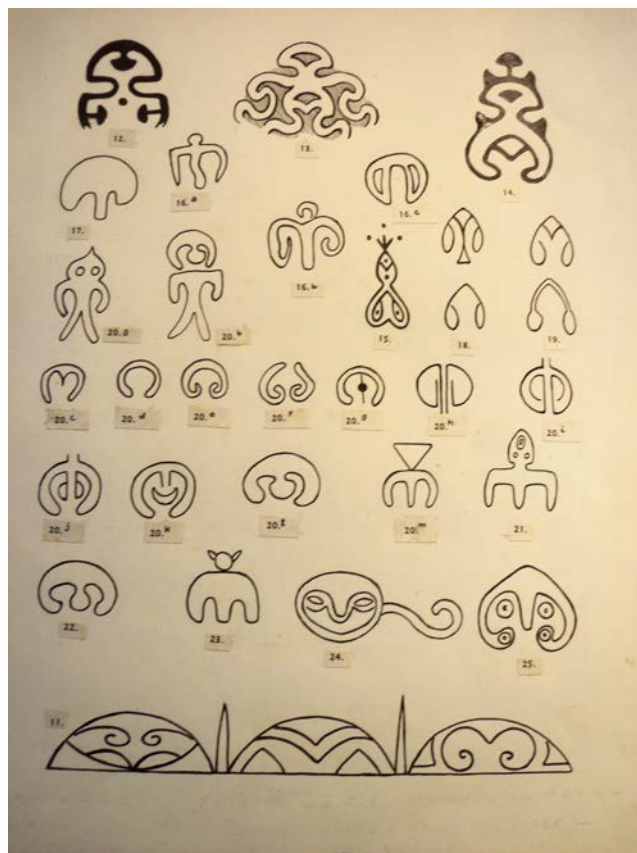


Figure 65 : Une planche de croquis non datée, SG MS-5577, Bnf, Dép. des Cartes et Plans. Les croquis 18 à 23 sont des reproductions de gravures non africaines.

Iconographie

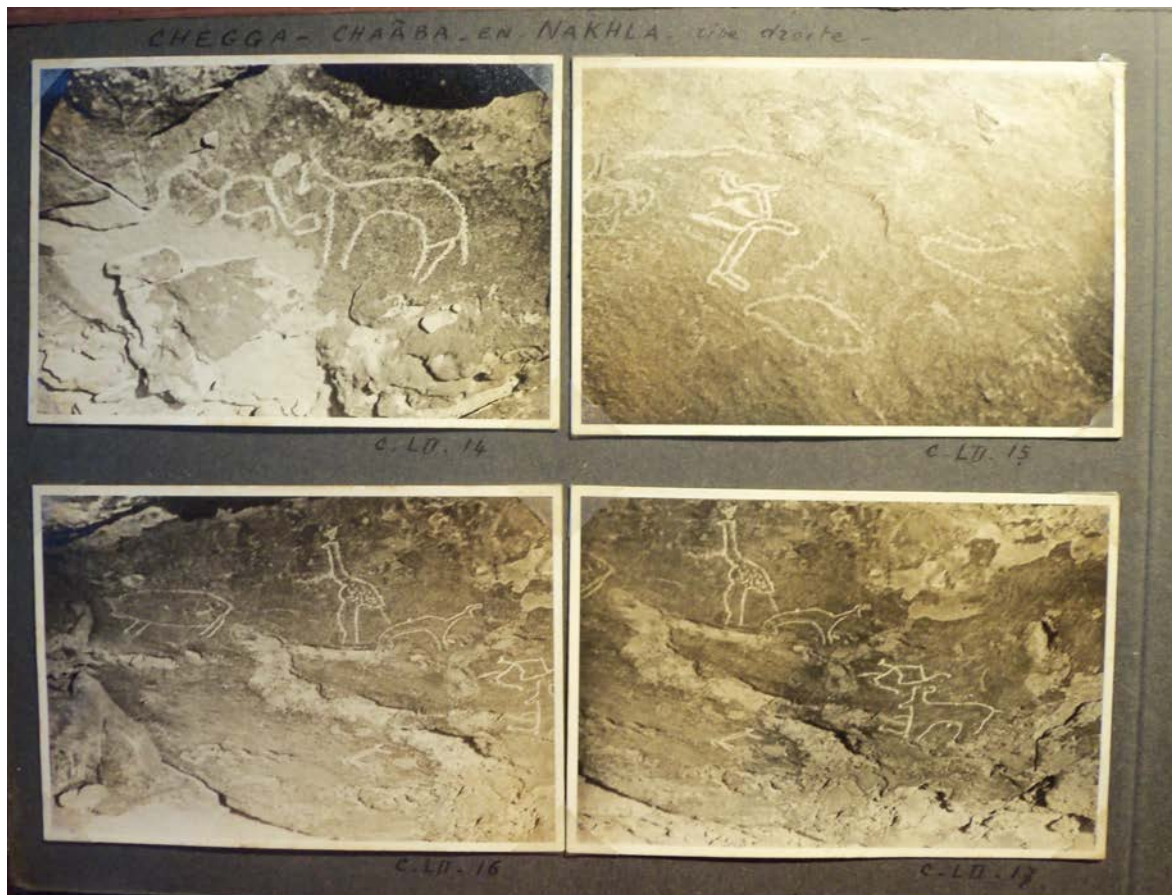


Figure 66 : Page consacrée au site de Chaâba en Nakhla, Chegga, SG-MS 5576.



Figure 67 : Camions partant pour Akjoujt, 7 juillet 1934 (Marion Sénones et Bakari), SG MS-5561.

Iconographie

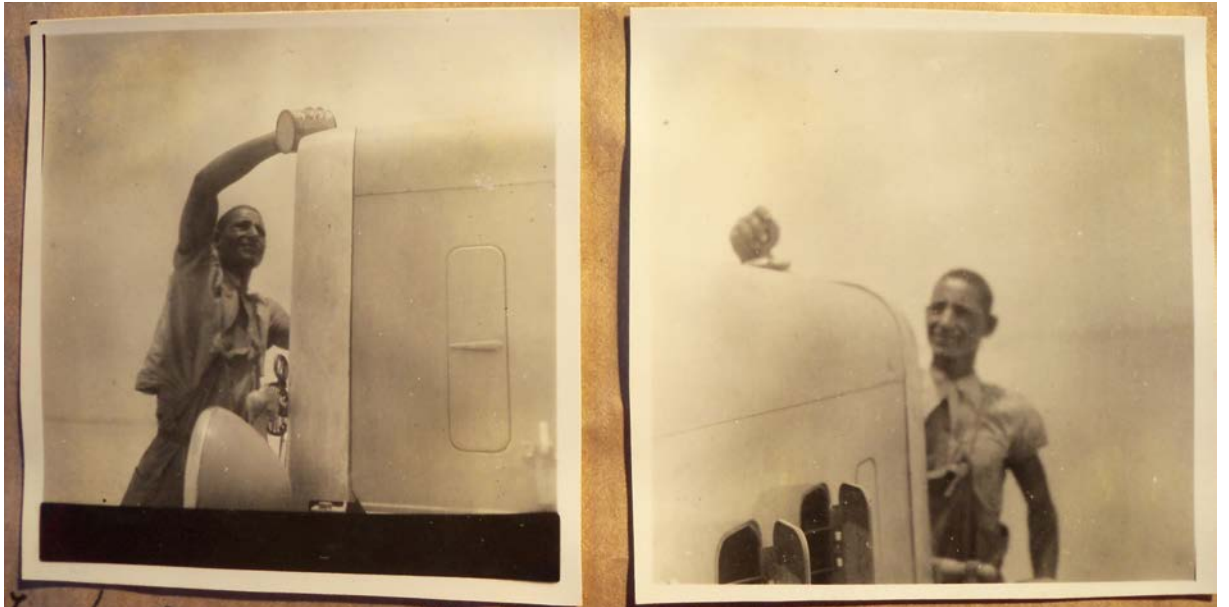


Figure 68 : Le graisseur Ahouari, hartani de Taroudant, juin 1950, SG MS-5570.



Figure 69 : Voitures ensablées dans le rag, juin 1950, SG MS-5570.

Iconographie



Figure 70 : Chameaux, près de Coppolani, octobre 1950, SG MS-5570.

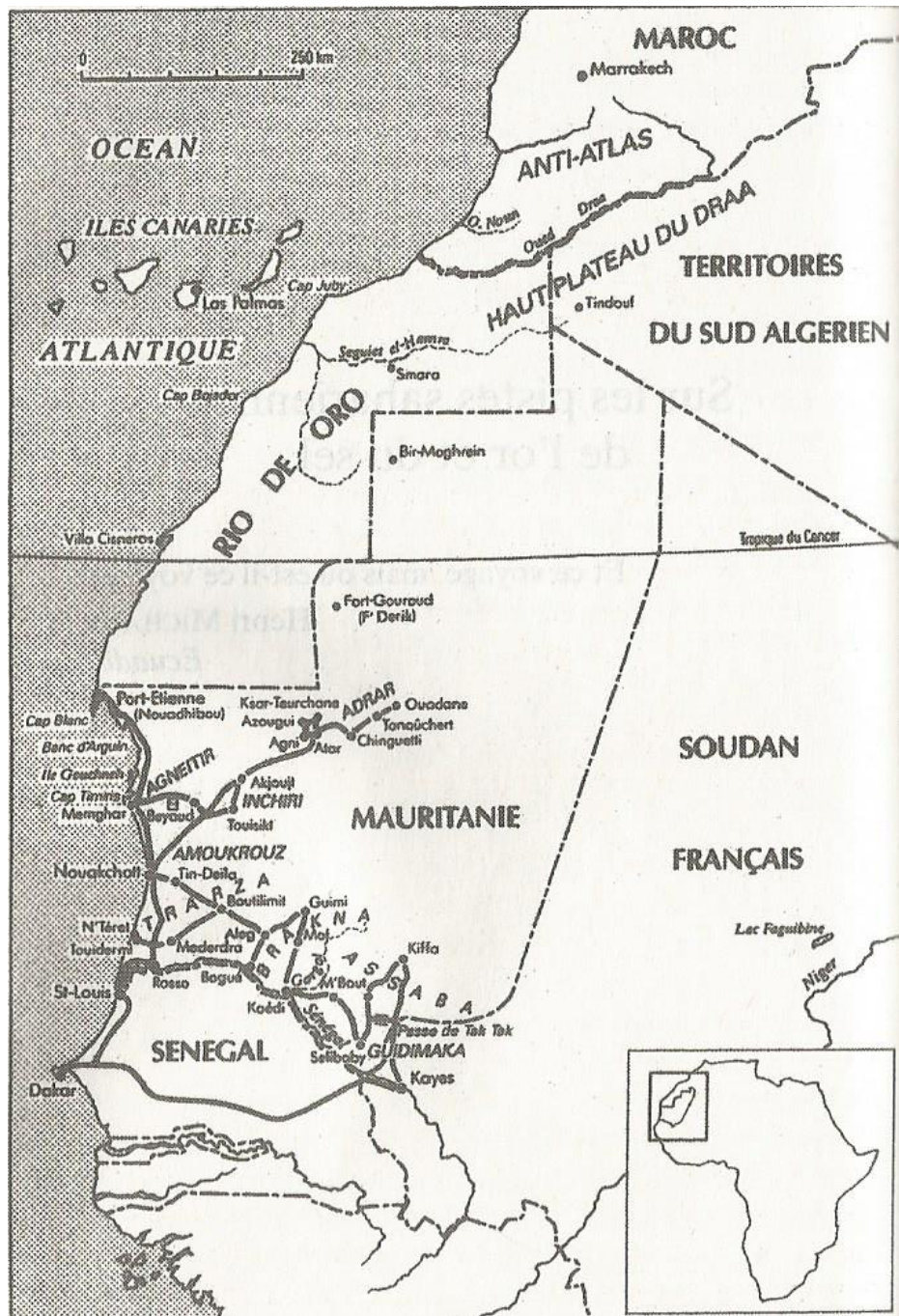


Figure 71 : Photographies non légendées, Atar, juillet 1859, SG MS-5570.

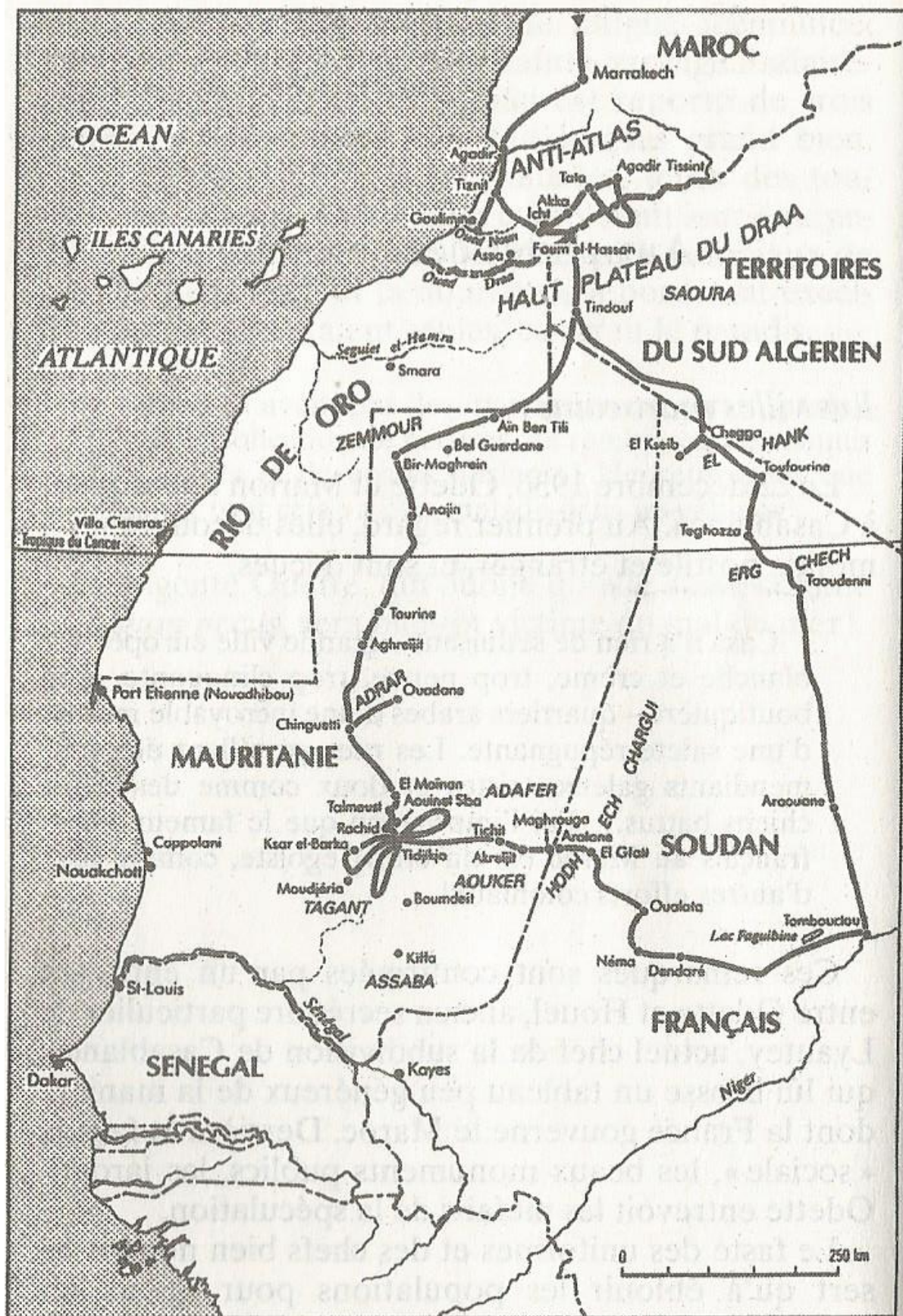
Pièces justificatives

1. Cartographie

Ces cartes sont tirées de la biographie d'Odette du Puigauveau par Monique Vérité, et reproduites ici avec son aimable autorisation.



Itinéraire du premier voyage d'Odette du Puigauveau et Marion Sénones



Itinéraire du deuxième voyage d'Odette du Puigaudeau et Marion Sénonès

2. Rapport et lettres, reproduits tels quels

- a. PUIGAUDEAU, Odette du, Rapport officiel de la mission 1936-1938, mai 1938, *in Notes et articles divers, 1938-1966*, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

« [...] Mais nous croyons devoir préciser ici (le Hodh mis à part, grâce à l'initiative bienveillante du Commandant de Cercle) la façon, à tout le moins étrange, dont une mission officielle est accueillie au Soudan, et l'hostilité à laquelle nous avons fait allusion dans notre rapport.

En juillet 1936, sitôt chargée de missions, nous écrivîmes à M. de Coppet, gouverneur gal de l'AOF, et à M. Rougier, gouverneur du Soudan, pour leur soumettre un projet détaillé de voyage en AOF. En janvier 1937, à pied d'œuvre dans le sud des Confins algéro-marocains, nous n'avions encore aucune réponse de l'AOF. Ce ne fut qu'après plusieurs télégrammes du général Trinquet et une lettre du 12 janvier de M. le Directeur de l'Enseignement supérieur à M. de Coppet que celui-ci, le 23 janvier, nous envoya l'autorisation nous permettant de franchir enfin la frontière de la Mauritanie.

Ignorant toujours les intentions de M. Rougier à notre égard, nous lui écrivîmes de nouveau de Chinguetti, fin mars 1937, lui donnant toutes précisions sur l'itinéraire que nous désirions suivre (Tichit, Néma, Tombouctou, Taoudéni, Maroc), sollicitant son autorisation et lui demandant les renseignements nécessaires sur la possibilité de trouver des montures, une escorte, et de nous joindre à l'azalaï d'hiver.

Au mois de juin, désespérant d'obtenir une réponse, Marion Sénones, quittant nos travaux en cours au Tagant, alla à Dakar pour voir M. de Coppet qui promit d'écrire à M. Rougier. Dix jours de voyage, en partie à chameau, en pleine saison chaude, autant pour revenir, d'où grosses dépenses, fatigues inutiles et un mois de travail perdu.

Finalement, le capitaine commandant le Cercle du Tagant prit le parti de télégraphier officiellement à M. Rougier, lui demandant quelles étaient ses intentions à notre sujet et s'il pouvait, lui, nous laisser passer du Tagant au Soudan.

Le 22 juillet, un an environ après notre première demande, nous étions autorisées à séjourner un mois à Oualata, mais le gouverneur formulait "toutes réserves sur les possibilités du parcours Taoudéni-Tindouf, et ne pouvait assurer aucune escorte".

Pièces justificatives

D'autre part, le Cercle de Tombouctou était prévenu que notre voyage devait "s'effectuer à nos risques et périls, sans entraîner aucun frais pour la colonie."

Un commandant de Cercle disposant de trois G.N. méharistes peut faire beaucoup de choses pour aider une mission, "sans frais pour la colonie". Ce ne fut pas le cas de M. le colonel Bertrand, commandant le Cercle de Tombouctou, ni celui de son conseiller influent, M. le capitaine Maurel, chef du service des Renseignements." »

- b. Lettre du capitaine Maurel à Odette du Puigaudeau, non datée, Tombouctou, *in Correspondance de militaires reçue par Odette du Puigaudeau, 1931-1954 (82 lettres)*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

« Mesdemoiselles,

Je vous remercie de vos communications et ai visé vos pièces.

Je vous donne l'assurance formelle que vous ferez votre voyage dans les meilleures conditions possibles tant que vous serez avec moi !

Quoi qu'il arrive, vous aurez des chameaux à Araouan, même si ceux que vous a proposés M. Ober¹ faisaient défauts.

Il n'a jamais été dans l'intention du Colonel ni de la mienne de vous empêcher de faire ce voyage – la seule condition posée a été que vous voyagiez à partir de Teghazza avec un convoi de Tadjakants sûrs et cette possibilité ne fait pas de doutes pour moi.

Si vous craignez d'être ennuyées d'ici à Araouan, dites-le-moi, je vous attendrai en cours de route.

La seule question qui a pu troubler votre séjour ici a été la question location d'animaux mais cela était une question personnelle que vous avez, semble-t-il, menée à bien : au demeurant – et pour vous prouver nos bonnes intentions – des ordres avaient été donnés avant votre arrivée pour que tout soit prêt pour vous emmener et si tout avait marché comme je l'avais prévu, vous n'auriez eu aucun moment de crainte ni d'ennuis.

Et croyez bien que nous avons l'habitude de nous intéresser à tout voyageur, touriste ou chargé de mission : nous recevons indifféremment tout le monde et même si la Colonie veut

¹ Commerçant de Tombouctou.

bien assurer la charge financière, cela ne nous avantage pas ni ne modifie notre attitude. Agréez... »

- c. Lettre du capitaine Maurel à Odette du Puigaudeau, non datée, [entre Araouan et Taoudenni] in *Correspondance de militaires reçue par Odette du Puigaudeau, 1931-1954 (82 lettres)*, SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

« Mademoiselle,

Je regrette – pour vous et pour moi – que vous croyiez devoir vous tenir à l'écart ; il n'y avait de ma part, aucun scrupule de souci mondain mais uniquement une intention de camaraderie de brousse – sans que cela vous eût engagées en rien, et aussi l'intention de vous permettre de pénétrer davantage la vie de *l'azalai*.

La question de sympathie est tout à fait indépendante ; je puis cependant vous assurer, qu'alors que vous étiez à Oualata, ne vous connaissant que de nom, et n'ayant pas lu vos relations de voyage, je vous voyais venir sans déplaisir et avec l'intention de vous faire faire une *azalai* agréable.

Mais vous avez voulu juger dans tout dans un état d'esprit non adapté au pays et à son évolution – vous avez oublié de mettre votre montre à l'heure en arrivant à Tombouctou, et c'est ce qui vous a fait voir tout en noir – peut-être aussi avez-vous accepté certains racontars tendancieux sans être à même d'apprécier la sincérité ou l'état d'esprit de ceux qui les rapportaient : il y a partout des mécontents et vous conviendrez peut-être qu'il est prudent de se méfier de leur façon de présenter les choses et de leurs critiques intéressées. De toute façon, vous êtes seules à même de juger si nous vous avons fait des difficultés : il vous suffirait peut-être de relire le télégramme du gouverneur et les deux télégrammes successifs des Confins² : c'est le Colonel qui s'est *seul* engagé en demandant au Gouverneur de vous permettre de partir avec le convoi tadjakant et cela en omettant de demander préalablement l'autorisation *obligatoire* préalable aux Confins, et j'ai été fort heureux du second télégramme des Confins que vous avez reçu à Araouan, car le premier laissait la responsabilité au Soudan c'est-à-dire au Colonel.

² Non retrouvés.

Pièces justificatives

Ceci dit, je n'ai pas l'intention de prétendre modifier votre impression : permettez-moi de vous dire très *respectueusement* et sans *aigreur* que je n'en suis nullement affecté.

Nous ne partirons demain que vers dix heures : votre emplacement de campement ne variera plus – (voyez plan) – il répond à vos désirs.

Je vous serais reconnaissant de ne pas craindre de me demander ce qui vous serait nécessaire, et ma tente vous est toujours ouverte quand vous voudrez me faire le plaisir de venir prendre le thé – vous ne me dérangerez jamais – avec mes respectueux hommages. »

- d. Lettre du colonel de Bernède à Odette du Puigaudeau, 27 janvier 1950, Rabat, *in Correspondance ayant trait à la mission au Maroc et en Mauritanie d'Odette du Puigaudeau et de Marion Sénones en 1949 (9 lettres)*, SG MS-5417, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

« Mademoiselle,

Je viens de recevoir votre lettre du 23 janvier, et j'ai le sentiment que la suspicion dont vous vous croyez entourée ne repose sur aucun fondement sérieux.

Les autorités des Confins ont gardé de votre premier passage dans cette région un souvenir précis et vous connaissent parfaitement

J'ai prévenu moi-même le Général Miquel de votre voyage, au moment de votre arrivée à Rabat, et les recommandations d'usage lui ont été faites conformément aux modalités convenues entre le Résident Général et M. Julliard³, c'est-à-dire gratuité sur tous les transports publics pour votre traversée du Maroc et facilités, dans la mesure des possibilités actuelles, pour votre transit vers la Mauritanie.

Hier matin, avant d'avoir reçu votre lettre, j'ai de nouveau parlé de vous au Général Miquel. Il m'a dit vous avoir reçu et m'a fait savoir que votre voyage se déroulait normalement et qu'il s'efforcera, ultérieurement, de vous faciliter l'acheminement vers la Mauritanie.

³ René-Henri Julliard (1900-1962).

Pièces justificatives

M. Thouvenot, à qui j'ai téléphoné, m'a confirmé qu'il ne vous avait chargé d'aucune recherche, mais que M. Antoine vous accompagnerait au cours de votre périple dans la vallée du Draa.

Dans ces conditions, je ne vois vraiment pas ce qu'un ordre de mission gratuit, n'ayant aucune signification, pouvait ajouter aux indications données par cette Résidence au Général Commandant la Région d'Agadir, chargé lui-même de prévenir ses autorités subordonnées de votre visite.

Vous me permettrez toutefois de trouver quelque peu surprenant le ton du passage de votre lettre relatif à vos visites à Safi et Agadir. On ne voit pas en effet le rapport entre un reportage éventuel sur les usines de sardines et votre mission archéologique, la seule à laquelle M. Julliard ait fait allusion dans la correspondance échangée avec le Résident Général, qui se réserve de l'entretenir de ce point à l'occasion de son prochain voyage à Paris.

Que tout ne soit pas parfait dans l'organisation d'une industrie en grande partie nouvelle au Maroc, c'est l'évidence même. Que vous n'ayez vu, dans l'essor industriel prodigieux de cette région que des critiques à formuler semble indiquer que votre optique journalistique est un peu particulière et nombre de vos confrères en renom ont émis des avis bien différents.

Votre courrier vous sera, selon vos désirs, réexpédié au gîte d'étape de Tiznit et je vous demande d'accepter mes excuses de n'être qu'une médiocre agence de voyages.

Je souhaite en tout cas, et de tout cœur, que la poursuite de votre randonnée s'effectue dans de bonnes conditions, et vous prie d'agréer, Mademoiselle, mes respectueux hommages.

Annexes

1. Tableau des échantillons lithiques rapportés par Odette du Puigaudeau au Muséum d'Histoire Naturelle, dressé d'après les statistiques du Muséum, selon la typologie établie à leur entrée dans les collections, par type d'échantillon et par lieu de récolte.

Typologie du Muséum		Quantité
Type d'échantillons, quand il est spécifié	Fossile	10
	Os	64
	Lithique quartz	589
	Lithique silex	504
	Céramique	275
Lieu de récolte, quand il est spécifié	Maroc	1198
	Sénégal	0
	Mali	1152
	Niger	0
	Mauritanie	8578
	Algérie	Environ 600
	Frontière du Rio de Oro	44
	Soudan	11
	« <i>Oued</i> »	1867
Total des objets (y compris ceux dont ni le lieu, ni le type ne sont spécifiés)		11115

2. Liste des journaux ayant publié Odette du Puigaudeau ou des articles à son sujet

1^{er} voyage

Articles écrits par Odette du Puigaudeau :

- *Miroir du monde* (huit articles)¹
- *La Géographie Terre-Air-Mer*²
- *L'Afrique française*³ (trois articles)
- *Le Petit Parisien* (deux articles)
- *Matin* (trois articles)
- *Le Monde colonial illustré*⁴
- *L'Intransigeant*⁵
- *Match-L'Intran* (deux articles)⁶
- *Vogue*
- *Revue Universelle*⁷
- *Vu*⁸
- *Savez vous ?*⁹
- *La Revue Hebdomadaire*¹⁰
- *Vendredi*¹¹
- *Le Jour*¹²
- *L'Illustration*¹³

¹ Hebdomadaire illustré, 1930-1937, fusionne avec *Le Monde illustré* pour donner *Le Monde illustré, Miroir du Monde*.

² Bulletin mensuel de la Société de Géographie, Paris, Société de Géographie, 1900-1939.

³ Bulletin mensuel du Comité de l'Afrique française et du Comité du Maroc, Paris, Comité de l'Afrique française, 1909-1969.

⁴ « *Revue mensuelle, commerciale, économique, financière et de défense des intérêts coloniaux* », Paris, 1923-1948.

⁵ Paris, 1880-1948.

⁶ *Match l'Intran, le plus grand hebdomadaire sportif*, Paris, 1926-1940.

⁷ Revue nationaliste fondée par Jacques Bainville et Henri Massis, Paris, 1920-1944

⁸ *Vu, journal de la semaine*, 1928-1940, fondé par Lucien Vogel.

⁹ Revue hebdomadaire illustrée concernant la vie politique, Paris, 1935-1936.

¹⁰ *La Revue Hebdomadaire : romans, histoires, voyages*, Paris, Plon, Nourrit & Cie, 1892-1939.

¹¹ Hebdomadaire littéraire, politique et satirique, Paris, 1935-1938.

¹² Quotidien fondé par Léon Bailby, Poitiers, Clermont Ferrand, puis Marseille, 1933-1944.

¹³ *L'Illustration, journal universel*, Paris, J.J. Dubochet, 1843-1944.

Annexes

- *Anthropologie*¹⁴
- *Le Magazine d'aujourd'hui*¹⁵

Répercussion médiatique indirecte autour des voyages

- *L'Éducation Physique* (interview)¹⁶
- *La Nouvelle Dépêche* (interview)¹⁷
- *Paris-Soir* (compte rendu sur le voyage)¹⁸
- *Tribune de Genève* (brève)¹⁹
- *Paris-Midi*²⁰

Répercussion médiatique indirecte autour des écrits (*Pieds Nus à travers la Mauritanie*, *La Grande Foire de l'Ouest*, tous les deux chez Plon), conférences, expositions...

- *L'Éducation Physique*
- *Pages littéraires de l'Action française*²¹
- *Paris Midi*
- *Anthropologie*
- *Les Enfants et jeunes de France*²²
- *La Nouvelle Dépêche*²³
- *La Gazette de Biarritz*²⁴

¹⁴ Paris, Masson, 1890 - , fusion de la Revue d'anthropologie, de la Revue d'ethnographie, et des Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme.

¹⁵ Fondé par Charles Meunier, Paris, 1933-1935.

¹⁶ *L'Éducation physique, revue sportive illustrée*, Paris, Fédération française d'éducation physique, 1902-1972.

¹⁷ *La Nouvelle Dépêche, organe de la France extérieure*, Paris, 1933-1937. Absorbé par *La Dépêche coloniale*.

¹⁸ « *Deux jeunes Françaises ont traversé le Sahara* », *Paris-Soir*, 23 mars 1937, in *Coupures de presse sur les missions scientifiques*, 2 AM 1 B 8d, Archives du Muséum d'Histoire naturelle.

¹⁹ *Quotidien*, Genève, 1879 - .

²⁰ Paris, 1911-1944. Ce court article, paru avant le départ des deux voyageuses, intitulé « *Pour la première fois, deux Européennes vont pénétrer en Mauritanie* », et résumant leur projet, est unique en son genre. In *Paris-Midi*, 5 novembre 1933, in *Publications coloniales*, 2 AM 1 K80a, Archives du Muséum d'Histoire naturelle.

²¹ Paris, Action Française, 1908-1944.

²² Paris, 1936-1938.

²³ Paris, 1933-1937, absorbé par *La Dépêche coloniale*.

²⁴ *Gazette de Biarritz, Bayonne et Saint-Jean-de-Luz*, journal républicain indépendant littéraire, mondain et d'intérêt local, Biarritz-Bayonne, 1893-1944, quotidien.

- *La Dépêche coloniale*²⁵
- *La Liberté du Sud-Ouest*²⁶
- *L'Indépendant (Jura)*²⁷

2^e voyage :

Articles écrits par Odette du Puigaudeau :

Article « Médecins Sahariens » :

- *Monde colonial illustré*
- *Express de l'Aube*²⁸
- *Le Journal des coloniaux et l'Armée coloniale réunis*²⁹
- *En terre d'Islam (Lyon)*³⁰
- *Dépêche sfaxienne*³¹
- *Gazette du Nord de Madagascar*³²
- *Petit Casablançais*³³
- *La Vigie Marocaine*³⁴
- *L'Avenir colonial belge (Kinshasa)*³⁵
- *La Gazette de Merville*³⁶

Autres articles :

- *Revue économique française*³⁷
- *L'Intransigeant*
- *Paris Dakar*³⁸

²⁵ Quotidien, Paris, 1893-1937.

²⁶ « *Journal quotidien, régional, politique, littéraire, absolument indépendant* », Bordeaux, 1909-1944.

²⁷ Dijon, 1936-2009.

²⁸ Troyes, 1923-1944.

²⁹ Paris, 1924-1939, devient *La Vie militaire et le Journal des coloniaux réunis*.

³⁰ « *Revue d'études et d'informations sur l'apostolat catholique dans le monde musulman* », Lyon, 1926-1948.

³¹ Sfax, Tunisie.

³² « *Journal indépendant, économique, politique, financier et d'annonces légales et judiciaires* », Diego-Suarez, 1924-1940.

³³ Casablanca, 1914-1959.

³⁴ Casablanca, *Vigie Marocaine*, 1908-1971.

³⁵ Kinshasa, 1920-1955.

³⁶ Merville, cant. Hazebrouck, dép. Nord.

³⁷ Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris, 1919 - .

³⁸ « *Hebdomadaire d'informations illustrées* », 1933-1961, quotidien à partir de 1937.

Annexes

- *Journal de la société des Africanistes* (4 articles)³⁹
- *Exclusivité Vu*⁴⁰
- *Marianne*
- *Camping*⁴¹
- *Les Lettres françaises*⁴²
- *L'Illustration*
- *Le Monde Colonial Illustré*
- *Le Journal de la Femme*⁴³
- *La France nouvelle*⁴⁴
- *Bulletin de la Société préhistorique française*⁴⁵

Répercussion médiatique indirecte autour des voyages

Journaux français

- *Liberté du Sud-Ouest*⁴⁶
- *Ouest-Éclair*
- *Progrès* (Lyon)
- *Le Jour* (interview)⁴⁷
- *Étoile du soir* (interview)⁴⁸

Journaux étrangers

- *Sie und Her* (Allemagne)
- *Daily Mail*
- *La Bourse Égyptienne*⁴⁹
- *Natura* (Espagne)

³⁹ Paris, Société des Africanistes, 1931-1975.

⁴⁰ PUIGAUDEAU, Odette du, « *A travers le Sahara avec les chasseurs Nemadi* », 27 juillet 1938, *Exclusivité Vu*, in *Dossier de coupures de presse et d'articles d'Odette du Puigauudeau*, 1930-1969, SG MS-5404, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

⁴¹ Paris, Campeurs de France, 1923 - .

⁴² Fondé dans la clandestinité par Jacques Decour et Jean Paulhan en 1942, hebdomadaire puis mensuel, arrêté en 2014.

⁴³ Paris, 1917 - .

⁴⁴ Organe de l'Union Française, Paris, 1918-1939.

⁴⁵ 1911-1963.

⁴⁶ Bordeaux, 1909-1944.

⁴⁷ Paris, 1933-1944.

⁴⁸ Journal gaulliste né pendant la guerre, paru jusqu'en 1947.

⁴⁹ Hebdomadaire financier devenu quotidien d'information (1898-1960).

Répercussion médiatique indirecte autour des écrits (*Le Sel du Désert* chez P. Tisné, *La Route de l'Ouest* chez J. Susse, *Mon ami Rachid* chez A. Michel, *Tagant* chez Julliard,), conférences, expositions...

Journaux généralistes

- *Paris Soir* (2 articles)
- *Ce Soir*
- *Ouest-Éclair* (trois articles)
- *Le Journal* (deux articles)
- *Journal des Débats*
- *Monde illustré*
- *France Illustration*
- *Intransigeant* (deux articles)
- *L'Époque*⁵⁰
- *Parisien Libéré*
- *La Croix*
- *La Vie Catholique illustrée*
- *L'Aube* (Paris)⁵¹
- *Réforme*⁵²
- *Aux écoutes*⁵³
- *La Gerbe*

Dont journaux des colonies

- *La Presse Coloniale*⁵⁴
- *Paris Dakar* (deux articles)
- *L'Écho d'Alger* (trois articles)⁵⁵
- *Maroc Quotidien*⁵⁶

⁵⁰ Quotidien, 1937-1950.

⁵¹ Journal d'inspiration chrétienne, 1932-1951.

⁵² Hebdomadaire protestant fondé en 1945.

⁵³ Paris, 1918-1940.

⁵⁴ Organe de défense des intérêts coloniaux, Paris, 1906-1940.

⁵⁵ Alger, 1912-1961.

⁵⁶ Casablanca, 1948-1949.

- *L'Écho d'Oran*⁵⁷

Dont presse régionale

- *Dernières nouvelles de Paris*⁵⁸
- *La Bretagne à Paris*⁵⁹
- *Les Normands de Paris*⁶⁰
- *Nord-Matin*⁶¹
- *Nord-Soir*⁶²
- *Journal de Rouen*⁶³
- *La Dépêche de Brest*⁶⁴
- *Courrier de l'Ouest*⁶⁵
- *République du Centre*⁶⁶
- *Le Centre Éclair* (deux articles)⁶⁷
- *Bourgogne républicaine*⁶⁸
- *Croix de Lorraine* (Épinal)⁶⁹
- *Petite Gironde*⁷⁰
- *Corrèze républicaine et socialiste*⁷¹
- *Le Provençal*⁷²
- *Le Sémaphore*⁷³

Journaux littéraires

- *Almanach des Lettres* (deux articles)⁷⁴

⁵⁷ Oran, années 1840 – 1963.

⁵⁸ Journal paru uniquement en 1940

⁵⁹ Organe officiel de la Fédération des sociétés bretonnes de Paris, Paris, 1923-1988.

⁶⁰ Bulletin de l'Association générale des Normands, Paris, 1910-2007.

⁶¹ « *Journal d'information de la démocratie socialiste pour le Nord de la France* », Lille, 1944 - .

⁶² Édition du soir du précédent.

⁶³ Quotidien, Rouen, 1800-1944.

⁶⁴ Quotidien, Brest, 1886-1944.

⁶⁵ Quotidien, Angers, 1944 - .

⁶⁶ Quotidien, Orléans, 1944 - .

⁶⁷ Châteauroux, 1945 – 1956.

⁶⁸ Quotidien, Dijon, 1937-1958.

⁶⁹ Hebdomadaire catholique.

⁷⁰ Quotidien, Bordeaux, 1872-1944.

⁷¹ Hebdomadaire, Brive, 1951-2012.

⁷² Marseille, 1944-1997.

⁷³ Marseille, 1828-1944.

⁷⁴ Paris, Éd. de Flore, 1946-1953.

Annexes

- *Larousse Mensuel illustré*⁷⁵
- *Bulletin des Lettres* (deux articles)⁷⁶
- *Paru* (trois articles)⁷⁷
- *Toute l'Édition*⁷⁸
- *Nouvelles littéraires* (6 articles)⁷⁹
- *Gazette des Lettres* (deux articles)⁸⁰
- *Les Lettres françaises* (deux articles)
- *Hommes et Mondes*⁸¹
- *Minerva*
- *La vie nationale*⁸²
- *Lectures 1940* (deux articles)⁸³
- *Carrefour, la semaine en France et dans le monde*⁸⁴

Journaux spécialisés

Journaux féminins

- *Le Journal de la Femme*
- *Le Petit écho de la mode*⁸⁵
- *Marie-France*

Journaux destinés au public familial ou au jeune public

- *Jeudi Matin*⁸⁶
- *Familles de France* (deux articles)⁸⁷

⁷⁵ Paris, Larousse, 1907-1957.

⁷⁶ « *Organe du Cercle Lyonnais de sélection* », Lyon, 1931 - .

⁷⁷ Monaco ; Paris, O. Pathé, 1944-1950.

⁷⁸ 1932-1940.

⁷⁹ *Nouvelles littéraires, artistiques et scientifiques*, hebdomadaire, Paris, Larousse, 1922-1958.

⁸⁰ *La Gazette des Lettres, intelligence du monde*, bi-mensuel puis mensuel, Paris, 1945-1952.

⁸¹ Mensuel littéraire ayant fusionné en 1956 avec *La Revue des Deux Mondes*

⁸² « *Organe d'émancipation populaire française* », Paris, 1940.

⁸³ Paris, 1940-1941, fusionne avec *La Vie nationale : organe d'émancipation populaire française* pour former : *La Vie nationale et Lectures 1940*.

⁸⁴ *Carrefour*, hebdomadaire littéraire et artistique, 1944-1986.

⁸⁵ Paris, Charaire, 1880-1955.

⁸⁶ Journal pour la jeunesse (1949-1951)

⁸⁷ Bulletin de la Fédération nationale des associations de familles nombreuses (1924-1968).

Journaux sportifs

- *Revue du Touring Club de France* (deux articles)⁸⁸
- *Camping*
- *La Nature*⁸⁹
- *Le Journal des Voyages*⁹⁰

Journaux politiques

- *Force ouvrière*⁹¹
- *Populaire*⁹²

Journaux scientifiques (ou de vulgarisation scientifique) ou économiques

- *Bulletin de la Société préhistorique française*
- *Revue Économique Française*⁹³
- *Cote Desfossés*⁹⁴
- *Encyclopédie de la France et de l'Outre-mer*
- *Académie des sciences coloniales* (deux articles)⁹⁵
- *Sciences et Mondes*⁹⁶

Autres :

- *Détente*⁹⁷
- *C'est la Vie*⁹⁸

Journaux étrangers

- *Neamur Romanesc*⁹⁹

⁸⁸ 1920-1958.

⁸⁹ « *Revue des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie* », hebdomadaire, 1873-1960, Paris.

⁹⁰ « *Journal des voyages et des aventures de terre, de mer, de l'air* », hebdomadaire, 1946-1949, suite de *Monde et voyages* (1931-1939).

⁹¹ 1944-1966.

⁹² Revue hebdomadaire de la SFIO puis du PS, 1916-1970.

⁹³ Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris

⁹⁴ *Cote Desfossés* (d'après le nom de son propriétaire Victor Antoine Desfossés, 1835-1899), quotidien économique et boursier fusionné en 1992 avec *La Tribune*.

⁹⁵ Comptes rendus des séances (1922-1939).

⁹⁶ Journal paru en 1940.

⁹⁷ Journal paru uniquement en 1941.

⁹⁸ 1949-1952, se transforme ensuite en *C'est la vie, Dimanche magazine*.

⁹⁹ Bucarest, 1901 - .

- *Uusi Suomi*¹⁰⁰
- *L'Essor du Congo*¹⁰¹
- *La Tribune de Genève*
- *La Suisse*¹⁰²
- *New York Herald*
- *La Nation*¹⁰³

Années de la guerre et précédant le troisième voyage

Collaboration directe avec les journaux

- *Paris Midi* (trois articles, rubrique « *Carnets d'une saharienne* »)
- *France Illustration* (trois articles)
- *La Gerbe* (trois articles)
- *Camping*
- *Familles de France* (deux articles)
- *Sciences et voyages*¹⁰⁴
- *La France nouvelle*
- *Journal de la Société des africanistes* (3 articles)
- *Journal des voyages* (trois articles)
- *Révolution nationale*¹⁰⁵
- *Heures nouvelles*¹⁰⁶
- *Jeune Force de France*¹⁰⁷

Répercussion médiatique autour de *Grandeur des Iles*

Journaux généralistes

- *Figaro*

¹⁰⁰ Helsinki, 1919 - .

¹⁰¹ Elisabethville.

¹⁰² Quotidien, Genève, 1898-1994.

¹⁰³ Journal québécois, indépendantiste et nationaliste, 1936-39.

¹⁰⁴ *Sciences et voyages, revue hebdomadaire illustrée*, Paris, 1919-1965.

¹⁰⁵ Bulletin de la Légion Française des Combattants et des volontaires de la Révolution nationale, Vichy, 1942-1943.

¹⁰⁶ *Heures nouvelles, l'hebdomadaire de la femme*, fondé par Jacqueline Hereil, Paris, 1945-1946.

¹⁰⁷ Paris, 1942-1944.

- *Le Monde*
- *Temps présent*¹⁰⁸
- *La Marseillaise*¹⁰⁹
- *Parisien libéré*
- *Ordre*¹¹⁰

Dont presse régionale

- *Le Phare de la Loire*¹¹¹
- *Le Tigre* (Montpellier)¹¹²
- *Horizons* (Nantes)
- *Front National* (Paris)¹¹³

Journaux littéraires

- *Les Lettres françaises*
- *Paru*
- *La Gazette des Lettres*
- *Minerva*
- *L'Édition chez Julliard*¹¹⁴

Journaux spécialisés

- *Familles de France*
- *Informateur colonial*¹¹⁵
- *Journal des instituteurs et institutrices*¹¹⁶
- *Femmes françaises*¹¹⁷

¹⁰⁸ Hebdomadaire, 1944-1947.

¹⁰⁹ Organe du Front national de lutte pour la liberté et l'indépendance de la France, édition de Paris, 1943-1947. L'article en question date du 20 décembre 1945, in *3 dossiers de coupures de presse (1936-1960)*, SG MS-5389, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.

¹¹⁰ Quotidien, 1929-1948.

¹¹¹ *Bulletin commercial et maritime de Nantes*, Nantes, 1844-1944.

¹¹² « *Le Tigre, Au service des prisonniers pour perpétuer l'esprit des camps* », 1945.

¹¹³ *Front national, le journal de Paris*, Paris, 1944-1946.

¹¹⁴ Paris, 1946-1950.

¹¹⁵ Paris, 1935-1939.

¹¹⁶ Paris, Paul-Dupont, 1858-1980.

¹¹⁷ Paris, 1944-1957.

- *Votre amie*¹¹⁸
- *Heures nouvelles*¹¹⁹

Journaux étrangers

- *Journal de Genève*¹²⁰
- *La Suisse*
- *Servir*¹²¹
- *Le Peuple*¹²²

3^e voyage

Articles publiés par Odette du Puigauveau pendant son voyage

- *La Vie Mauritanienne* (Saint Louis)
- *Bulletin de l'IFAN*
- *Revue des voyages*¹²³

Répercussion médiatique autour du voyage

- *AFP spéciale outre-Mer*
- *Cahiers français d'information*
- *L'encyclopédie coloniale et maritime*¹²⁴
- *Vigie marocaine*
- *Paris Dakar* (interview)
- *Essor du Congo*

Répercussion médiatique autour de *La Piste* :

Journaux généralistes

Dont journaux coloniaux

¹¹⁸ Paris, 1944-1947, fusionne avec *Marie-France*.

¹¹⁹ « *L'hebdomadaire de la femme* », Paris, 1945-1946.

¹²⁰ « *Journal de Genève, des lettres, des arts et de l'industrie* », Genève, 1826-1991.

¹²¹ Lausanne, journal paru jusqu'en 1949.

¹²² Bruxelles, 1884-1983.

¹²³ Revue de la Compagnie internationale des wagons-lits et des grands express européens, dirigée par Louis Carlo, Paris, 1951-1969.

¹²⁴ « *Revue encyclopédique des pays d'Outre-mer* », Paris, 1949-1951.

- *Vigie Marocaine*
- *L'Écho du Maroc*¹²⁵
- *L'Écho d'Oran*
- *L'Écho d'Alger*
- *France Afrique (Abidjan)*¹²⁶

Dont presse provinciale

- *Croix du Nord*
- *Nord-Éclair*
- *Voix lorraine (Moselle)*¹²⁷
- *Dernières dépêches de Franche-Comté*¹²⁸
- *Ouest-France*
- *Résistance de l'Ouest*¹²⁹
- *Populaire de l'Ouest*¹³⁰
- *Petit Républicain (Bourges)*
- *Le Progrès (Lyon)*
- *Corrèze Républicaine (2 articles)*
- *Journal de Corse*¹³¹

Journaux littéraires

- *Les Annales*¹³²
- *La Vie Intellectuelle*¹³³
- *Nouvelles littéraires (2 articles)*
- *Figaro littéraire*
- *Bulletin des Lettres (Lyon)*
- *Bulletin critique du Livre français*¹³⁴

¹²⁵ Rabat, 1933 - .

¹²⁶ Abidjan, journal arrêté en 1964.

¹²⁷ Hebdomadaire catholique, 1952 - .

¹²⁸ Dijon, 1945-1958.

¹²⁹ Nantes, 1944-1960.

¹³⁰ Quotidien socialiste, Nantes, 1945-1956.

¹³¹ Ajaccio, 1817 - .

¹³² Paris, 1927 - .

¹³³ Juvisy, 1928-1956.

¹³⁴ Paris, Direction générale des relations culturelles, ministère des Affaires étrangères, 1945-2007.

- *Contacts*¹³⁵

Journaux spécialisés

- *Les Routiers*¹³⁶
- *Le Petit Écho de la Mode*
- *Le Messager des villes et des campagnes*¹³⁷
- *L'Officier de Réserve* (deux articles)¹³⁸
- *Tropiques*¹³⁹
- *Chroniques d'Outre-Mer*¹⁴⁰
- *Bulletin d'information du Centre d'amitié internationale*

Journaux étrangers

- *La Gazette de Liège* (deux articles)
- *Littérature de jeunesse*¹⁴¹ (deux articles)
- *Le Soir*¹⁴²
- *La Nation belge*¹⁴³ (2 articles)
- *Tribune de Genève*
- *Journal de Genève*
- *La Métropole*¹⁴⁴

Années 1950

Articles d'Odette du Puigaudeau dans divers journaux

Journaux français

- *Le Monde*
- *Nouvelles littéraires* (deux articles)

¹³⁵ « *Contacts littéraires et sociaux. Revue bibliographique et littéraire* », Paris, 1950-1962.

¹³⁶ Journal apparu en 1934.

¹³⁷ Un seul numéro paru en mars 1954, Paris, 24 rue de Londres.

¹³⁸ Bulletin officiel de l'Union nationale des officiers de réserve, 1925-1966.

¹³⁹ Revue des troupes coloniales, Paris, 1948-1962.

¹⁴⁰ 1951-1958, ministère de la France d'outre-mer.

¹⁴¹ Revue documentaire internationale éditée par le Conseil de littérature de jeunesse, 1949-1976.

¹⁴² Quotidien, Bruxelles, 1887 - .

¹⁴³ Quotidien, Bruxelles, 1918-1956.

¹⁴⁴ Anvers, 1894-1974.

- *Bulletin de l'IFAN*¹⁴⁵ (quatre articles)
- *La Pensée française*¹⁴⁶
- *Autour des tables*¹⁴⁷
- *Droit et liberté*
- *Naturalia*¹⁴⁸ (deux articles)
- *Ishtar*¹⁴⁹
- *France d'outre-mer*¹⁵⁰ (deux articles)
- *Journal de la société des africanistes*
- *Esprit* (deux articles)
- *Revue des voyages* (deux articles)
- *France-Soir*
- *Tropiques*
- *Reflets du tourisme* (deux articles)¹⁵¹
- *Marco Polo* (deux articles)¹⁵²
- *Miroir de l'histoire* (trois articles)¹⁵³
- *France-Observateur*
- *Témoignage chrétien*
- *Connaissance du monde*¹⁵⁴
- *Démocratie nouvelle*¹⁵⁵

Journaux étrangers

- *Norske Argus* (Suède)
- *Freden* (Suède)

¹⁴⁵ Paris, 1939 - .

¹⁴⁶ Saint-Étienne, Pensée française, 1946-1992.

¹⁴⁷ *Autour des tables : le journal de la Table ronde française*, Paris, Table ronde française, 1955 - .

¹⁴⁸ St-Ouen, Chaix, 1953-1963, devient Nature Magazine par la suite.

¹⁴⁹ « *Revue internationale mensuelle pour une compréhension meilleure entre l'Orient et l'Occident* », Paris, 1958-1962.

¹⁵⁰ Bulletin de la Fédération nationale de la mutualité de la France d'Outre-mer, dirigée par G. Paoli, Paris, 1951-1957.

¹⁵¹ 1954-1957.

¹⁵² Revue mensuelle dirigée par Pierre Escande, Monte Carlo, 1954-1957

¹⁵³ Paris, Librairie Jules Tallandier, 1950-1981.

¹⁵⁴ *Connaissance du monde : géographie, histoire, sciences*. Paris, Société nouvelle d'édition géographique et touristique, 1946-1969.

¹⁵⁵ *Démocratie nouvelle, revue mensuelle de démocratie mondiale*, dirigée par Jacques Duclos, Paris, Démocratie nouvelle, 1947-1968.

- *Leyton Express and Independant*
- *Le Messenger d'Athènes*
- *Diario de Occidente*
- *La Métropole* (Anvers)
- *Advertiser* (Melbourne)
- *Post* (Australie)
- *Observer* (Angleterre)
- *The Nation* (USA)
- *Reynold News* (Angleterre)
- *Liberation* (USA)
- *The Asian Student*
- *Baghdad News*
- *Ishtar* (deux articles)

Journaux internationaux

- *La Tribune des Nations* (cinq articles)¹⁵⁶
- *Informations UNESCO*¹⁵⁷

Répercussion médiatique autour des voyages

- *Résistance de l'Ouest*
- *La Femme et la vie* (interview)¹⁵⁸
- *Nouvelles littéraires* (interview)
- *Revue économique française*
- *Vigie Marocaine*
- *Rouergue Républicain*¹⁵⁹ (interview)

Répercussion médiatique autour des écrits, conférences, expositions...

Presse généraliste

¹⁵⁶ Paris, Tribune des nations, 1934-1984.

¹⁵⁷ Paris, UNESCO, 1955 - .

¹⁵⁸ Paris, 1947-1954.

¹⁵⁹ Rodez, 1944-1958.

- *Figaro* (deux articles)
- *Le Monde*

Dont presse provinciale

- *Ouest France*
- *Éclair de l'Ouest* (deux articles)
- *Résistance de l'Ouest*
- *L'Écho de la Presqu'île*¹⁶⁰
- *La République du Var*¹⁶¹ (deux articles)
- *La Dépêche du Midi*

Presse coloniale et étrangère

- *France d'Outremer*
- *Climats : les Annales coloniales*¹⁶² (deux articles)
- *Dernière Heure* (Algérie)
- *France Afrique* (Abidjan)

Presse spécialisée

- *Témoignage chrétien*¹⁶³
- *Gazette judiciaire et commerciale* (Lyon)
- *Aspects de la France*¹⁶⁴
- *Miroir de l'histoire*

¹⁶⁰ Guérande, 1946-1957.

¹⁶¹ Toulon, 1946-1961.

¹⁶² « *Hebdomadaire de la communauté française* », Paris, 1945-1955.

¹⁶³ Paris, 1945-1964.

¹⁶⁴ Paris, Action Française, 1951-1992, devient en 1992 L'Action française.

3. Glossaire

Azalai : caravane allant chercher du sel deux fois par an dans les mines de Taoudéni depuis Tombouctou.

Bafours : premiers habitants de la Mauritanie, ancêtres des Imraguens.

Batha : lit d'un oued.

Beïdâne : maure.

Bled : expression qui désigne les régions isolées d'Afrique du Nord dans le langage militaire.

Chaamba : peuple arabe présent en Algérie, dans le Sud du Maroc et le Nord de la Mauritanie.

Chandorah : tissu sombre utilisé pour les vêtements des nomades.

Draa : vêtement ample de nomade.

Erg : désert de dunes.

Faro : couverture en peau d'agneau ou de mouton.

Gangara : ancien peuple subsaharien.

Griot : équivalent d'un troubadour, à la fois conteur, chanteur, guérisseur, poète...

Guelta : mare.

Guerba : outre en peau.

Guetna : grande fête ayant lieu en Adrar pour la récolte des dattes.

Haouli : bande de tissu se portant entourée autour de la tête.

Hartani : esclave affranchi.

Héoul : fête maure mêlant musique et danses.

Imraguen : peuple des côtes nord de la Mauritanie, vivant principalement de la pêche.

Ksar (pluriel *ksour*, orthographe concurrente chez Odette du Puigauveau *qsar*) : village fortifié.

Lanche : bateau utilisé par les Imraguens pour la pêche.

Ma'allemin : artisan.

Mahssar : campement d'un émir.

Médersa : école.

Annexes

Mejbour : troupe armée.

Nemadi : peuple nomade de l'Est de la Mauritanie vivant de la chasse avec leurs chiens.

Oued : terme désignant un fleuve en Afrique du Nord, qui est le plus souvent à sec.

Qadiriyya : confrérie soufie fondée en Irak au XI^e siècle, qui a plusieurs ramifications en Afrique du Nord.

Qoubba : type d'édifice religieux hérité des Almoravides.

Reg (variante chez Odette du Puigauveau : *rag*) : désert de pierres.

Rezzou (pluriel *razzi*) : groupe armé qui fait une *razzia*, action guerrière pour s'emparer de bétail principalement.

R'Gueïbat (singulier *R'Gueïbat*) : peuple nomade du Rio de Oro et du Nord de la Mauritanie, ayant tenu un rôle important dans la dissidence des années 1930.

Sebkha : dépression couverte de dépôts de sel.

Siroual : variante orthographique de sarouel (équivalent du pantalon).

Tahla : acacia.

Taleb : étudiant dans une *médessa*.

Trab-el-Beïdâne : pays des hommes blancs (des maures).

Tobeul : grand instrument à percussion.

Youyou : long cri aigu et modulé poussé par les femmes en Afrique du Nord lors d'un rassemblement.

Zawiya / zaouïa : édifice religieux propre aux confréries soufies ; par extension, ces confréries elles-mêmes.

Index des noms de personnes

Cet index rassemble les noms de personnes cités dans cette thèse, à l'exception de ceux des personnes non identifiées, des auteurs de la bibliographie, des fondateurs des journaux cités en annexes, et d'Odette du Puigauveau.

- Ali Chandorah (émir), 203
Allégret (Marc), 414
Antoine (Maurice), 218, 281, 506
Apollinaire (Guillaume), 100
Arambourg (Camille), 220, 222
Archambeau (Olivier), 431
Baba Miské (Ahmed), 288
Bachman (commandant), 151
Barrucand (Victor), 316, 317
Basse (Éliane), 33
Basset (André), 38, 295, 296, 301
Bastié (Maryse), 359
Baudelaire (Charles), 387, 388, 423
Béchar (Paul), 411
Bell (Gertrude), 209
Bérard (lieutenant), 232, 246
Bernède (colonel de), 156, 157, 158, 159, 505
Bertrand (colonel), 503
Bertrand (Gabrielle), 393
Bessou (commandant), 202
Blanchet (André), 187
Boisboissel (Yves de), 191
Borrey (Francis), 184, 191, 201, 202, 203
Boucher (Hélène), 359
Bourdel (Maurice), 235
Bourdet (Claude), 192, 195
Bouteiller (institutrice), 141
Bracher (Georges), 184
Breuil (Henri), 26, 217, 221, 222, 299, 445
Brévié (Jules), 50, 51, 56, 57, 58, 73, 135
Broca (Paul), 121
Buis (Georges), 52, 156, 157, 159
Caillié (René), 76
Cappe (Jeanne), 175, 176, 388
Caron (capitaine de frégate), 59
Carter (April), 196, 197, 198
Cartier (Louis-François), 31
Champy (Huguette), 340
Chapelard (lieutenant), 152
Charcot (Jean-Baptiste), 31
Chardon (Pierre), 83
Charensol (Georges), 294
Chateaubriand (François-René de), 32, 365
Châteaubriant (Alphonse de), 32, 300
Chatel (Yves-Charles), 51
Chauvet (Paul), 51, 60, 61, 156, 160
Cheikh Ould-Mounas, 97
Cheikh Sidiya, 202, 269
Chevalier (Auguste), 217, 220, 222, 223, 253, 261, 301, 303
Chevallier (professeur), 201, 202, 203
Clot (Christian), 431
Condamine (Pierre de), 269, 331, 419
Coppet (Marcel de), 65, 146, 502
Coppolani (Xavier), 39, 75, 76, 77, 85, 86, 163, 179, 207, 246, 269, 294
Corap (André-Georges), 68
Cousteau (Jacques-Yves), 7
Crocicchia (Horace-Valentin), 59
Cunninghame Graham (Robert Bontine), 39
Dagmar (Marie), 401, 418
Dartis (Nicolas), 88
David-Néel (Alexandra), 10, 11, 41, 229, 272, 276, 314, 316, 317, 337, 347, 373, 383, 391, 397, 398, 399, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 419, 423, 430
Debru-Bridel (Jacques), 339
Delavignette (Robert), 157, 235, 299
Déléris (lieutenant), 151
Desternes (Suzanne), 343
Deybach (Suzanne), 228
Dieulafoy (Jane), 80, 81, 250
Doumic (René), 236

Index des noms de personnes

- Dussaud (René), 291
 Eberhardt (Isabelle), 82, 250, 271, 272, 276, 283, 314, 316, 317, 326, 327, 341, 373, 397
 Edwards (Amelia), 250
 el Fassi (Abdelkebir), 192, 204, 205
 el Kastillani (Bahou), 267
 el Khattari (Moukhtar), 267
 el Fassi (Allal), 192, 197
 Ferrandi (Jean) , 50, 54, 55
 Finbert (Elian J.), 342, 343
 Fitzmaurice (Georges), 414
 Fland (Madeleine), 227
 Fleury (Jean-Gérard), 395
 Flornoy (Bertrand), 393
 Foucauld (Charles de), 327, 334, 389
 Foucher (Alfred), 221
 Foucher (Ulysse), 152
 Fournier (Aimée), 31, 36
 François (Léon), 50, 54, 150, 151, 152, 223, 299
 Francotte (Robert), 240, 241
 Frank (Bernard), 396
 Frison-Roche (Roger), 191
 Froissard de Broissia (Marie-Édouard de), 73, 222
 Fromentin (Eugène), 102, 103
 Gabus (Jean), 191
 Galampoix (Pierre), 220
 Gauguin (Paul), 29, 105
 Gessain (Robert), 305, 306
 Gide (André), 414
 Gillier (Louis-Ernest), 63
 Giroud (Françoise), 194
 Gouraud (Henri), 34, 35, 47, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 62, 72, 75, 76, 77, 78, 85, 179, 236, 254, 306
 Grandidier (Guillaume), 18, 81, 82, 237, 238
 Grenault (Pierre), 390
 Griaule (Marcel), 38, 217, 291, 295, 296, 297, 312
 Gruvel (Abel), 217, 251
 Haervemans (Agathe), 431
 Hamoudi (Jamil), 185
 Heim (Roger), 218, 291
 Hériot (Virginie), 359, 391
 Hommaire de Hell (Adèle), 230, 364
 Hommaire de Hell (Xavier), 230
 Hugo (Victor), 180
 Ibn Khaldoun, 179, 336
 Jacob (Charles), 279
 Jacquinot (Louis), 63
 Jalek (Maria), 397
 Jaray (Gabriel-Louis), 62
 Jarry (lieutenant), 67, 235, 236
 Juin (Alphonse), 37, 39, 51, 60, 61, 156, 159, 280, 411, 505, 506
 Julliard (René), 159, 505, 506
 Kelley (Harper), 217, 220, 221, 222, 261, 290, 302, 305, 445
 Kessel (Joseph), 353
 Khouirou (cuisinier), 36, 115, 116, 117, 118, 264, 337
 Lacroix (Alfred), 220, 221, 222, 261
 Lacroix (François), 418
 Ladreit de Lacharrière (Jacques), 358, 359, 360
 Laferrière (Julien), 70, 71
 Lamartine (Alphonse de), 102, 104, 180
 Lanvin (Jeanne), 31
 Laperrine (François-Henry), 389
 Lauga (Henri), 393
 Laugier (Henri), 219, 220, 221, 222, 223
 Le Breton (Eugène), 248
 Lebeuf (Jean-Paul), 217, 253
 Leiris (Michel), 18, 191, 312, 372, 417
 Lester (Paul), 290
 Lévi-Strauss (Claude) 18, 259, 277, 312, 393, 417
 Lhote (Henri), 191, 393
 Lind (Lars J.), 183
 Liotard (Louis), 432
 London (Jack), 365
 Londres (Albert), 12, 230, 232, 233, 234, 274, 395
 Londres (Florise), 233
 Loti (Pierre), 126
 Lyautey (Hubert), 75, 179
 Mac Orlan (Pierre), 380, 381
 Magré (lieutenant-colonel), 63, 157
 Mahomet (prophète), 272
 Maillart (Ella), 11, 41, 328, 340, 359, 383, 391, 393, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 413, 418, 419, 423, 430
 Malinowski (Bronislaw), 282, 287, 288, 311
 Malraux (André), 41, 130, 135, 353, 463
 Mandel (Georges), 63
 Marchand (Jean-Baptiste), 389

Index des noms de personnes

- Margueritte (Victor), 327, 402
 Marin (Louis), 51, 63
 Marin (Roland), 198
 Marty (Paul), 286, 287
 Massieu (Isabelle), 332
 Massignac (lieutenant de), 68
 Maulnier (Thierry), 188, 190
 Mauny (Robert), 157, 200, 222, 246, 291, 304
 Maurel (Pierre), 146, 147, 148, 149, 151, 503, 504
 Mayrena (David de), 405
 Melchior-Bonnet (Christian), 294
 Merleau-Ponty (Jacques), 290
 Merleau-Ponty (Maurice), 290
 Messmer (Gilberte), 161
 Messmer (Pierre), 161, 204
 Millot (Jacques), 291
 Miquel (général), 505
 Mohammed-Fall, 113, 123
 Mohammed-Fadel (Cheikh), 416
 Monod (Théodore), 26, 38, 41, 50, 51, 60, 61, 103, 104, 160, 182, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 200, 201, 209, 217, 218, 236, 250, 251, 258, 261, 277, 290, 291, 292, 296, 299, 300, 303, 307, 308, 312, 372, 393, 417, 418, 425, 426, 445
 Montille (lieutenant de), 261
 Montvalon (Robert de), 196
 Morand (Paul), 333
 Morgan (Claude), 299
 Morris (Edita), 197
 Morris (Ira), 197, 198
 Nekrouf (Younès), 192, 193
 Noguès (Charles), 68, 69
 Orengo (Charles), 235, 247
 ould Abd-er-Rahmân ould Abdî (Mohammed-Abdallahi), 267
 ould Abeïdna (Abdallahi), 286
 ould Babana (Si Horma), 205
 ould Cheikh Sidiya (Abdallah), 34
 ould Daddah, 40, 187, 189, 200, 201, 202, 203, 252, 306
 ould Daddah (Marie-Thérèse), 201
 ould Deïd (Ahmed), 34, 112, 113
 ould Sidiya (Mohammed Saloum), 202
 ould Yarg (Mohammed-Mahmoud), 286
 Pagnol (Marcel), 100
 Panneton (Philippe), 396
 Paulme (Denise), 191, 301
 Pauvert (professeur), 290
 Perret (Robert), 254
 Pfeiffer (Ida), 344, 345
 Pitot (Albert), 291
 Platon (Charles), 51, 59
 Poligny (Serge de), 412
 Polinacci (couple), 133
 Psichari (Ernest), 103, 104, 326, 327, 334, 338
 Puigaudeau (Ferdinand du), 29, 30, 32, 105
 Puigaudeau (Henriette du), 29, 30, 62, 69, 70, 111, 113, 228, 234, 236, 247, 254, 347, 355
 Rachid (guépard), 27, 36, 37, 70, 106, 107, 114, 231, 245, 248, 263, 305, 463, 512
 Renoir (Jean), 413
 Revol (lieutenant), 151, 164
 Rimbaud (Arthur), 387, 423
 Rivet (Paul), 11, 38, 60, 75, 217, 218, 219, 220, 222, 223, 224, 253, 254, 257, 259, 260, 261, 265, 277, 282, 299, 300, 305, 445
 Rivière (Georges-Henri), 217, 305
 Rivière (Thérèse), 217, 251, 266, 277, 278, 290, 301, 314, 315, 391, 445
 Rougier (Ferdinand), 146, 502
 Roy (Bernard), 418
 Roy (Claude), 295
 Ruffier (directrice d'école), 180
 Ruhlmann (Armand), 222
 Saint-Exupéry (Antoine de), 353
 Saint-Just Péquart (Marthe), 33
 Salvy (commandant), 190
 Sarraut (Albert), 63, 282
 Savorgnan de Brazza (Pierre), 389
 Schaeffner (André), 271, 291, 292, 301
 Schwarzenbach (Annemarie), 402
 Sénones (Marion), 7, 26, 31, 33, 34, 37, 39, 40, 41, 49, 50, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 73, 82, 83, 88, 93, 94, 102, 111, 113, 130, 132, 134, 137, 140, 145, 146, 149, 153, 156, 162, 191, 199, 204, 205, 207, 218, 219, 227, 228, 237, 238, 239, 242, 243, 244, 245, 247, 248, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 260, 261, 262, 273, 277, 280, 284, 288, 294, 297, 301, 303, 304, 306, 314, 315, 329, 330, 333, 341, 342, 343, 344, 347, 348, 349, 354, 355, 357, 376, 379, 380, 385, 386, 387, 390, 391,

Index des noms de personnes

- 392, 393, 394, 395, 399, 401, 402, 403,
405, 406, 408, 411, 412, 413, 414, 416,
429, 443, 444, 445, 463, 468, 500, 501,
502
- Servan-Schreiber (Jean-Jacques), 206
- Siger (Renaud), 282
- Simmel (Georg), 321
- Soulier-Perkins (Adeline), 431
- Soustelle (Jacques), 277, 290
- Stanley (Henry Morton), 389
- Steele (Harold), 197
- Stern (Jacques), 50, 51
- Stevenson (Robert-Louis), 30
- Suarez (Diego), 138
- Tesson (Sylvain), 7
- Thiry (général), 54
- Thouvenot (Raymond), 156, 158, 253, 302,
308, 506
- Tillion (Germaine), 251, 266, 277, 278,
287, 301, 314, 315, 316
- Titajna, 41, 359, 383, 387, 391, 397, 398,
399, 402, 404, 406, 407, 413, 419, 420,
423, 456
- Tordeur (Matthieu), 431
- Tourte (Jo et Roger), 393
- Trancart (André), 366
- Trinquet (Maurice), 50, 54, 65, 66, 502
- Ulmann (André), 194
- Urbain (Achille), 218, 305
- Vallois (Henri-Victor), 218, 258
- Vasto (Lanza del), 195, 198, 199
- Verne (Jules), 30, 324
- Victor (Paul-Émile), 11, 312, 393, 394
- Vieuchange (Michel), 100
- Vignaud (Jean), 396
- Vigny (Alfred de), 180
- Viollis (Andrée), 359, 391, 392, 396
- Virolleaud (Charles), 291
- Weber (Olivier), 431
- Weiss (Louise), 340

Table des illustrations

Figure 1 : Jeunes Imraguens armés de leurs foënes (Memrhar, 8 janvier 1934), SG MS-5559	464
Figure 2 : Puits de Lemsid, [1934], SG WE-462.....	465
Figure 3: Photographie non légendée [1937], SG MS-5568.....	465
Figure 4 : Hamdoun, [juillet 1934], SG MS-5561	466
Figure 5 : Touijinit [novembre 1950], SG MS-5570	466
Figure 6 : Dunes de l'Ouarân, [juillet 1934], SG MS-5561	467
Figure 7 : Femmes maures, [juillet 1934, dunes de l'Ouarân], SG MS-5561	467
Figure 8 : Ouarân, [juillet 1934], SG MS-5561	468
Figure 9 : Marion Sénones, [juillet 1934, dunes de l'Ourân], SG MS-5561	468
Figure 10 : Maghrouga (Tagânt), Dhar Tichit, [septembre 1937], SG MS-5535`	469
Figure 11 : Cultures d'indigo sous palmiers, El Moïnant, [23 avril 1937], SG MS-5535.....	469
Figure 12 : Le lac Faguibine [octobre 1937], SG MS-5568	470
Figure 13 : Km. 14. Réfection de la piste [autour de Rosso, fin 1950], SG MS-5570	470
Figure 14 : Chameaux et tahla, [1937], SG MS-5535	471
Figure 15 : Enfants pêchant des silures dans la mare de N'Dio (Assaba), 7 avril 1934, SG MS- 5560.....	471
Figure 16 : Campement de bergers à Ben Sirouil, Sud du Tagant, [été 1937], SG MS-5535	472
Figure 17 : Photographie non légendée [Tagant, 1937], SG MS-5535	472
Figure 18 : Enfants se baignant après une tornade dans l'oued Seguelil ou batha, [Atar, mi- juillet 1934], SG MS-5561.....	473
Figure 19 : Photographie non légendée, [Tagant, été 1937], SG MS-5535.....	473
Figure 20 : Enfants à la batha, [Atar, été 1950], SG MS-5570.....	474

Table des illustrations

Figure 21 : Photographie non légendée, [Tagant, 1937], SG MS-5535.	474
Figure 22 : Photographie non légendée, [Paris, 1938 ou 1939], SG MS-5575.....	475
Figure 23 : Photographie non légendée, [Tagant, 1937], SG MS-5535	476
Figure 24 : Jeune négresse, [Aleg, 6-12 mars 1934], SG MS-5560	476
Figure 25 : Femmes bambaras, Sélibaby, [fin mars 1934], SG MS-5560.....	476
Figure 26: Mohammed-Fall-ould-Sidi, sa femme sous leur tente, Tin Deïla, 23 janvier 1934, SG MS-5559	477
Figure 27 : Servante pilant le mil, [Aleg, 6-12 mars 1934], SG MS-5560.....	477
Figure 28 : Photographie non légendée, [Tagant, 1937], SG MS-5535	478
Figure 29 : Photographies non légendées [Atar, juillet 1950], SG MS-5570	478
Figure 30 : PUIGAUDEAU, Odette du, détail, « <i>Orgies mystiques au désert</i> », <i>Marianne</i> , 3 août 1938, SG MS-5404	479
Figure 31 : PUIGAUDEAU, Odette du, détail, « <i>Orgies mystiques au désert</i> », <i>Marianne</i> , 3 août 1938, SG MS-5404	479
Figure 32 : Tam-tam. Fillette dansant. Jraïf, [14 janvier 1934], SG MS-5559.....	480
Figure 33 : Memrhar, tam-tam, [janvier 1934], SG WE-462	480
Figure 34 : Foug el Hassan, 1964, SG MS-5565.....	481
Figure 35 : Tam-tam chez les chefs des Euleb, octobre 1950, Oued Sbeïda, SG MS-5570.	481
Figure 36 : Tam-tam chez les chefs des Euleb, octobre 1950, Oued Sbeïda, SG MS-5570..	482
Figure 37 : M. et Mme Polinacci, Méderdra [9-11 février 1934], SG MS-5560.....	482
Figure 38 : Toilette au puits de Moussouden, Marion Sénones, 20 mars 1934, SG MS-5560	483
Figure 39 : Toilette au puits de Moussouden, Odette du Puigaudeau, 20 mars 1934, SG MS- 5560.....	483
Figure 40 : Marion Sénones et femmes maures Ideïchilli [près d’Azougui, début septembre 1934], SG MS-5562	484

Table des illustrations

Figure 41 : Réception du gouverneur général Brévié et du colonel Aubert, (17 janvier 1934, Nouakchott), SG WE-462.....	484
Figure 42 : Salut au drapeau [Legdim, automne 1950], SG MS-5570	485
Figure 43 : Photographie non légendée [Atar, 14 juillet 1934], SG MS-5561	485
Figure 44 : 14 juillet. La Revue (Atar, 14 juillet 1934), SG MS-5561	486
Figure 45 : Atar, 14 juillet 1950, SG MS-5570	486
Figure 46 : Jeux de tirailleurs (Atar, 14 juillet 1934), SG MS-5561	487
Figure 47 : Tirailleurs de groupes nomades, [Tagant, 1937], SG MS-5535.....	487
Figure 48 : Atar, 14 juillet 1950, SG MS-5570	488
Figure 49 : Commandant de Kerviler. Docteur Galaup (Atar, 14 juillet 1934), SG MS-5561	488
Figure 50 : Mineurs asséchant des fosses [N'Térert, février 1934], SG MS-5560.....	489
Figure 51 : École préparatoire, [Atar, été 1950], SG MS-5570.....	489
Figure 52 : Photographie non légendée, [Atar, été 1950], SG MS-5570.....	490
Figure 53 : Lycéens maures, [Saint-Louis, été 1951], SG MS-5570.....	490
Figure 54 : Nuage de mazout, [près de Choum, été 1950], SG MS-5570	491
Figure 55 : Le jardinier, [Fort-Gouraud, automne 1950], SG MS-5570.....	491
Figure 56 : Photographie non légendée, [Fort-Gouraud, automne 1950], SG MS-5570.....	492
Figure 57 : Photographie non légendée, [Coppolani, début 1951 ?], SG MS-5570	492
Figure 58 : PUIGAUDEAU, Odette du, "A travers le Sahara avec les chasseurs Nemadi", 27 juillet 1938, <i>Exclusivité Vu</i> , SG MS-5404, deuxième page.	493
Figure 59 : PUIGAUDEAU, Odette du, « Vivre dangereusement », <i>La Gerbe</i> , 3 octobre 1940, SG MS-5404.	494
Figure 60 : Couverture de l'édition d'origine de <i>Pieds Nus...</i> (Plon, 1936)	495
Figure 61 : Couverture de l'édition d'origine du <i>Sel du Désert...</i> (Pierre Tisné, 1940)	495
Figure 62 : Couverture de l'édition d'origine de <i>Tagant...</i> (Julliard, 1949)	495

Table des illustrations

Figure 63 : Couverture de l'édition d'origine de <i>La Piste...</i> (Plon, 1954).....	495
Figure 64 : Brouillon de vitrine pour l'Exposition <i>Sahara</i> du Musée de l'Homme, 1961, SG MS-5402	496
Figure 65 : Une planche de croquis non datée, SG MS-5577.....	496
Figure 66 : Page consacrée au site de Chaâba en Nakhla, Chegga, SG-MS 5576.....	497
Figure 67 : Camions partant pour Akjoujt, 7 juillet 1934 (Marion Sénones et Bakari), SG MS-5561.....	497
Figure 68 : Le graisseur Ahouari, hartani de Taroudant, juin 1950, SG MS-5570.	498
Figure 69 : Voitures ensablées dans le rag, juin 1950, SG MS-5570.	498
Figure 70 :Chameaux, près de Coppolani, octobre 1950, SG MS-5570.....	499
Figure 71 : Photographies non légendées, Atar, juillet 1859, SG MS-5570.....	499

Table des pièces justificatives

1.	Cartographie.....	500
2.	Rapport et lettres, reproduits tels quels.....	502
	a. PUIGAUDEAU, Odette du, Rapport officiel de la mission 1936-1938, mai 1938, <i>in Notes et articles divers</i> , 1938-1966, SG MS-5400, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.....	502
	b. Lettre du capitaine Maurel à Odette du Puigaudeau, non datée, Tombouctou, <i>in Correspondance de militaires reçue par Odette du Puigaudeau, 1931-1954 (82 lettres)</i> , SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.....	503
	c. Lettre du capitaine Maurel à Odette du Puigaudeau, non datée, [entre Araouan et Taoudenni] <i>in Correspondance de militaires reçue par Odette du Puigaudeau, 1931-1954 (82 lettres)</i> , SG MS-5406, Bnf, Dép. des Cartes et Plans...504	
	d. Lettre du colonel de Bernède à Odette du Puigaudeau, 27 janvier 1950, Rabat, <i>in Correspondance ayant trait à la mission au Maroc et en Mauritanie d'Odette du Puigaudeau et de Marion Sénones en 1949 (9 lettres)</i> , SG MS-5417, Bnf, Dép. des Cartes et Plans.....	505

Table des annexes

1. Tableau des échantillons lithiques rapportés par Odette du Puigaudeau au Muséum d'Histoire Naturelle, dressé d'après les statistiques du Muséum, selon la typologie établie à leur entrée dans les collections, par type d'échantillon et par lieu de récolte...	507
2. Liste des journaux ayant publié Odette du Puigaudeau ou des articles à son sujet.....	508
3. Glossaire.....	524

Table générale des matières

TOME PREMIER

Remerciements.....	5
Introduction générale.....	7
<u>PARTIE 1 : DE L'EXPOSITION COLONIALE À L'INDÉPENDANCE DE LA MAURITANIE : LE VOYAGE POLITIQUE ?</u>	<u>45</u>
Chapitre premier : La protection des autorités.....	47
A. En amont et en aval, une protection financière et politique de la part des autorités centrales	48
B. Pendant le voyage, la protection des « coloniaux »	64
C. Une écriture « coloniale » ?	74
Chapitre 2 : Images des colonisés, colonisation des images.....	89
A. Les représentations du colonisé : les images exotiques.....	90
B. Les représentations des colonisés : les stéréotypes négatifs	111
C. Les représentations du colonisé : le corps colonial	120
D. Colonisé et colonisateur : un « paternalisme » paradoxal ?.....	133
Chapitre 3 : Vers la décolonisation du voyage.....	144
A. Des difficultés avec les autorités coloniales.....	145
B. Raisons et déclinaisons d'une position	165
C. Un raisonnement poussé à l'extrême.....	181
Conclusion de la Partie 1	211
<u>PARTIE 2 : LA PRODUCTION DU VOYAGE, ENTRE ETHNOLOGIE ET JOURNALISME</u>	<u>213</u>
Chapitre 4 : Sciences et reportages, un prétexte au départ ?	215
A. L'aide conjointe des milieux scientifiques et éditoriaux.....	216
B. Les qualités d'une reporter	230

Table générale des matières

C. L'image au cœur, ou l'inscription dans une époque.....	239
Chapitre 5 : Entre science et journalisme, une conception paradoxale	250
A. La récolte des matériaux	251
B. Le primat de la culture matérielle.....	259
C. De la culture matérielle à la culture « spirituelle » du Sahara : légendes et transmission.....	266
Chapitre 6 : Vers une conversion à l'ethnologie ?.....	277
A. Un intérêt grandissant pour une approche scientifique du « terrain »...	278
B. Les moyens de l'enquête chez Odette du Puigaudeau	282
C. Vers la thèse.....	289
Chapitre 7 : Odette du Puigaudeau, une intermédiaire ?.....	298
A. Contestations et mépris	298
B. Une intermédiaire ?	303
C. Odette du Puigaudeau, une marginale.....	309
Conclusion de la Partie 2	319
<u>PARTIE 3 : LES REPRÉSENTATIONS DE L'EXPÉRIENCE, ENTRE VOYAGE ET AVENTURE .</u>	321
Chapitre 8 : Pourquoi partir ? Les ingrédients de l'aventure.....	323
A. Comme une envie de grand large... ..	324
B. Retourner à un temps meilleur, ou la nostalgie du passé.....	332
C. Sortir du lot, ou le messianisme de l'aventure	341
Chapitre 9 : Vers l'affaiblissement du voyage ?	353
A. Les difficultés du voyage	354
B. Vers la « disparition des confins » ?	362
C. Un voyage désenchanté dans son essence ?	375
Chapitre 10 : Vers l'aventure moderne ?.....	383
A. Odette du Puigaudeau face à la « mystique moderne de l'aventure »	384
B. Odette du Puigaudeau face à trois voyageuses de son temps.....	396
C. Vers l'échec de l'aventure ?	408
Conclusion de la Partie 3	423

Table générale des matières

Conclusion générale	425
Table des matières du volume de textes	435

TOME II

État général des sources.....	443
Bibliographie générale	447
Iconographie	463
Pièces justificatives	500
Annexes.....	507
Index des noms de personnes	527
Table des illustrations	531
Table des pièces justificatives	535
Table des annexes	536
Table générale des matières.....	537